



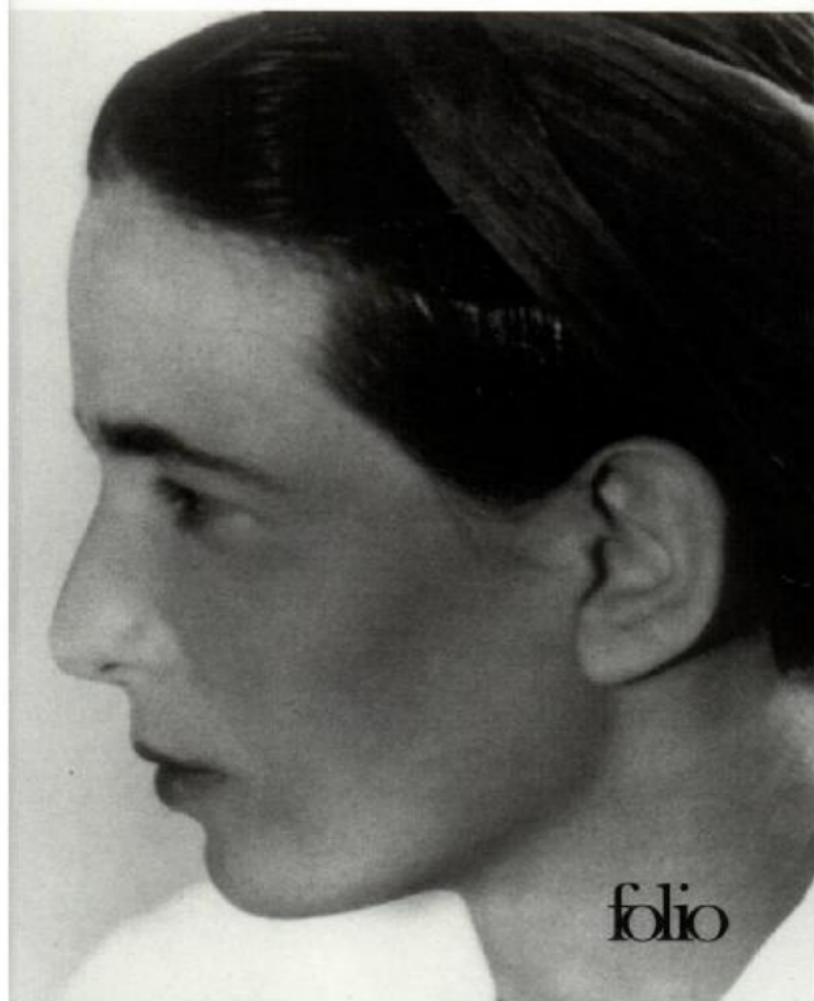
La Force de l'âge

Beauvoir, Simone de

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Simone de Beauvoir
La force de l'âge



Simone de Beauvoir

La force de l'âge

Gallimard

Simone de Beauvoir a écrit des Mémoires où elle nous donne elle-même à connaître sa vie, son œuvre. Quatre volumes ont paru de 1958 à 1972 : *Mémoires d'une jeune fille rangée*, *La force de l'âge*, *La force des choses* et *Tout compte fait*, auxquels s'adjoint le récit de 1964 *Une mort très douce*. L'ampleur de l'entreprise autobiographique trouve sa justification, son sens, dans une contradiction essentielle à l'écrivain : choisir lui fut toujours impossible entre le bonheur de vivre et la nécessité d'écrire ; d'une part la splendeur contingente, de l'autre la rigueur salvatrice. Faire de sa propre existence l'objet de son écriture, c'était en partie sortir de ce dilemme.

Simone de Beauvoir est née à Paris le 9 janvier 1908. Elle fit ses études jusqu'au baccalauréat dans le très catholique Cours Désir. Agrégée de philosophie en 1929, elle enseigna à Marseille, Rouen et Paris jusqu'en 1943. *Quand prime le spirituel* fut achevé bien avant la guerre de 1939 mais ne paraîtra qu'en 1979. C'est *L'invitée* (1943) qu'on doit considérer comme son véritable début littéraire. Viennent ensuite *Le Sang des autres* (1945), *Tous les hommes sont mortels* (1946), *Les mandarins*, roman qui lui vaut le prix Goncourt en 1954, *Les belles images* (1966) et *La femme rompue* (1968).

Outre le célèbre *Deuxième sexe*, paru en 1949, et devenu l'ouvrage de référence du mouvement féministe mondial, l'œuvre théorique de Simone de Beauvoir comprend de nombreux essais philosophiques ou polémiques, tels *Privilèges* (1955, réédité sous le titre du premier article *Faut-il brûler Sade ?*) et *La vieillesse* (1970). Elle a écrit, pour le théâtre, *Les bouches inutiles* (1945) et a raconté certains de ses voyages dans *L'Amérique au jour le jour* (1948) et *La Longue Marche* (1957).

Après la mort de Sartre, Simone de Beauvoir a publié *La cérémonie des adieux* en 1981, et *Lettres au Castor* (1983) qui rassemblent une partie de l'abondante correspondance qu'elle reçut de lui. Jusqu'au jour de sa mort, le 14 avril 1986, elle a collaboré activement à la revue fondée par Sartre et elle-même, *Les Temps modernes*, et manifesté sous des formes diverses et innombrables sa solidarité totale avec le féminisme.

A Jean-Paul Sartre.

PROLOGUE

Je me suis lancée dans une imprudente aventure quand j'ai commencé à parler de moi : on commence, on n'en finit pas. Mes vingt premières années, il y a longtemps que je désirais me les raconter ; je n'ai jamais oublié les appels que j'adressais, adolescente, à la femme qui allait me résorber en elle, corps et âme : il ne resterait rien de moi, pas même une pincée de cendres ; je la conjurais de m'arracher un jour à ce néant où elle m'aurait plongée. Peut-être mes livres n'ont-ils été écrits que pour me permettre d'exaucer cette ancienne prière. A cinquante ans, j'ai jugé que le moment était venu ; j'ai prêté ma conscience à l'enfant, à la jeune fille abandonnée au fond du temps perdu, et perdues avec lui. Je les ai fait exister en noir et blanc sur du papier.

Mon projet n'allait pas plus loin. Adulte, je cessai d'invoquer l'avenir ; quand j'eus terminé mes *Mémoires* aucune voix ne s'élevait dans mon passé pour me presser de les poursuivre. J'étais décidée à entreprendre autre chose. Et puis, voilà que je n'y parvins pas. Invisible, en dessous de la dernière ligne, un point d'interrogation est dessiné dont je n'ai pas pu détourner ma pensée. La Liberté : pour quoi faire ? Tout ce branle-bas, ce grand combat, cette évasion, cette victoire, quel sens la suite de ma vie devait-elle leur donner ? Mon premier mouvement a été de me retrancher derrière mes livres ; mais non, ils n'apportent aucune réponse : ce sont eux qui se trouvent en question. J'avais décidé d'écrire, j'ai écrit, d'accord : mais quoi ? pourquoi ces livres-là, rien que ceux-là, justement ceux-là ? Est-ce que je voulais moins ou plus ? Il n'y a pas de commune mesure entre l'espoir vide et infini de mes vingt ans et une œuvre faite. Je voulais à la fois beaucoup plus, beaucoup moins. Peu à peu, je me suis convaincue que le premier volume de mes souvenirs exigeait à mes propres yeux une suite : inutile d'avoir raconté l'histoire de ma vocation d'écrivain si je n'essaie pas de dire comment elle s'est incarnée.

D'ailleurs, réflexion faite, ce projet en soi m'intéresse. Mon existence n'est pas finie, mais déjà elle possède un sens que vraisemblablement l'avenir ne modifiera guère. Lequel ? Pour des raisons, qu'au cours de cette enquête même il me faudra tirer au clair, j'ai évité de me le demander. Il est temps ou jamais de l'apprendre.

On me dira peut-être que ce souci ne concerne que moi ; mais non ; Samuel Pepys ou Jean-Jacques Rousseau, médiocre ou exceptionnel, si un individu s'expose avec sincérité, tout le monde, plus ou moins, se trouve mis en jeu. Impossible de faire la lumière sur sa vie sans éclairer, ici ou là, celle des autres.

D'ailleurs, les écrivains sont harcelés de questions : Pourquoi écrivez-vous ? Comment passez-vous vos journées ? Par-delà le goût des anecdotes et des commérages, il semble que beaucoup de gens souhaitent comprendre quel mode de vie représente l'écriture. L'étude d'un cas particulier renseigne mieux que des réponses abstraites et générales : c'est ce qui m'encourage à examiner le mien. Peut-être cet exposé aidera-t-il à dissiper certains des malentendus qui séparent toujours les auteurs de leur public et dont j'ai éprouvé bien souvent le désagrément ; un livre ne prend son vrai sens que si l'on sait dans quelle situation, dans quelle perspective et par qui il a été écrit : je voudrais expliquer les miens en parlant aux lecteurs de personne à personne.

Cependant, je dois les prévenir que je n'entends pas leur dire *tout*. J'ai raconté sans rien omettre mon enfance, ma jeunesse ; mais si j'ai pu sans gêne, et sans trop d'indiscrétion, mettre à nu mon lointain passé, je n'éprouve pas à l'égard de mon âge adulte le même détachement et je ne dispose pas de la même liberté. Il ne s'agit pas ici de clabauder sur moi-même et sur mes amis ; je n'ai pas le goût des potinages. Je laisserai résolument dans l'ombre beaucoup de choses.

D'autre part, ma vie a été étroitement liée à celle de Jean-Paul Sartre ; mais son histoire, il compte la raconter lui-même, et je lui abandonne ce soin. Je n'étudierai ses idées, ses travaux, je ne parlerai de lui que dans la mesure où il est intervenu dans mon existence.

Des critiques ont cru que dans mes *Mémoires* j'avais voulu donner aux jeunes filles une leçon ; j'ai surtout souhaité m'acquitter d'une dette. Ce compte rendu en tout cas est dénué de toute préoccupation morale. Je me borne à témoigner de ce que ma vie a été. Je ne préjuge rien, sinon que toute vérité peut intéresser et servir. A quoi, à qui servira celle que je tente d'exprimer dans ces pages ? Je l'ignore. Je souhaiterais qu'on les abordât avec la même innocence¹.

1. J'ai consenti, dans ce livre, à des omissions : jamais à des mensonges. Mais il est probable que dans de petites choses ma mémoire m'a trahie ; les légères erreurs que le lecteur relèvera peut-être ne compromettent certainement pas la vérité de l'ensemble.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Ce qui me grisa lorsque je rentrai à Paris, en septembre 1929, ce fut d'abord ma liberté. J'y avais rêvé dès l'enfance, quand je jouais avec ma sœur à « la grande jeune fille ». Etudiante, j'ai dit avec quelle passion je l'appelai. Soudain, je l'avais ; à chacun de mes gestes, je m'émerveillais de ma légèreté. Le matin, dès que j'ouvrais les yeux, je m'ébrouais, je jubilais. Aux environs de mes douze ans, j'avais souffert de ne pas posséder à la maison un coin à moi. Lisant dans *Mon journal* l'histoire d'une collégienne anglaise, j'avais contemplé avec nostalgie le chromo qui représentait sa chambre : un pupitre, un divan, des rayons couverts de livres ; entre ces murs aux couleurs vives, elle travaillait, lisait, buvait du thé, sans témoin : comme je l'enviai ! J'avais entrevu pour la première fois une existence plus favorisée que la mienne. Voilà qu'enfin moi aussi j'étais chez moi ! Ma grand-mère avait débarrassé son salon de tous ses fauteuils, guéridons, bibelots. J'avais acheté des meubles en bois blanc que ma sœur m'avait aidée à badigeonner d'un vernis marron. J'avais une table, deux chaises, un grand coffre qui servait de siège et de fourre-tout, des rayons pour mettre mes livres, un divan assorti au papier orange dont j'avais fait tendre les murs. De mon balcon, au cinquième étage, je dominais les platanes de la rue Denfert-Rochereau et le Lion de Belfort. Je me chauffais avec un poêle à pétrole rouge et qui sentait très mauvais ; il me semblait que cette odeur défendait ma solitude et je l'aimais. Quelle joie de pouvoir fermer ma porte et passer mes journées à l'abri de tous les regards ! Je suis très longtemps restée indifférente au décor dans lequel je vivais ; à cause, peut-être, de l'image de *Mon journal* je préférais les chambres qui m'offraient un divan, des rayonnages ; mais je m'accommodais de n'importe quel réduit : il me suffisait encore de pouvoir fermer ma porte pour me sentir comblée.

Je payais un loyer à ma grand-mère et elle me traitait avec autant de discrétion que ses autres pensionnaires ; personne ne contrôlait mes allées et venues. Je pouvais rentrer à l'aube ou lire au lit toute la nuit, dormir en plein midi, rester claquemurée vingt-quatre heures de suite, descendre brusquement dans la rue. Je déjeunais d'un *bortsch* chez Dominique, je dînais à La Coupole d'une tasse de chocolat. J'aimais le chocolat, le *bortsch*, les longues siestes et les nuits sans sommeil, mais j'aimais surtout mon caprice. Presque rien ne le contrariait. Je constatai joyeusement que le « sérieux de l'existence », dont les adultes m'avaient rebattu les oreilles, en vérité ne pesait pas lourd. Passer mes examens, ça n'avait

pas été de la plaisanterie : j'avais durement peiné, j'avais eu peur d'échouer, je butais contre des obstacles et je me fatiguais. Maintenant, nulle part je ne rencontrais de résistances, je me sentais en vacances, et pour toujours. Quelques leçons particulières, une délégation au lycée Victor-Duruy m'assuraient mon pain quotidien ; ces corvées ne m'ennuyaient même pas car il me semblait en les exécutant me livrer à un nouveau jeu : je jouais à la grande personne. Faire des démarches pour trouver des *tapirs*, discuter avec des directrices et des parents d'élèves, établir mon budget, emprunter, rembourser, calculer, toutes ces activités m'amusaient parce que je les accomplissais pour la première fois. Je me rappelle avec quelle gaieté je touchai mon premier chèque. J'avais l'impression de mystifier quelqu'un.

La toilette ne m'avait jamais beaucoup intéressée ; je pris tout de même plaisir à m'habiller à ma guise ; j'étais encore en deuil de mon grand-père et je ne tenais pas à choquer ; j'achetai un manteau, une toque et des escarpins gris ; je me fis faire une robe assortie, et une autre noir et blanc ; par réaction contre les cotonnades et les lainages auxquels j'avais été vouée, je choisis des tissus soyeux : du crêpe de Chine, et une étoffe très vilaine qui était à la mode cet hiver-là, du velours frappé. Chaque matin, je me fardais avec éclat et à la diable : une plaque rouge sur chaque pommette, beaucoup de poudre, du rouge sur les lèvres. Je trouvais absurde qu'on se vêtît plus coûteusement le dimanche qu'en semaine ; pour moi, dorénavant, c'était tous les jours fête et je m'accoutrais en toutes circonstances de la même manière. Je me rendais compte que le crêpe de Chine et le velours frappé semblaient plutôt déplacés dans les couloirs d'un lycée, que mes escarpins auraient été moins éculés si je ne les avais pas traînés du matin au soir sur les pavés de Paris, mais je m'en foutais. La toilette était une de ces choses que je ne prenais pas au sérieux.

Je m'installais, je me nippais, je recevais des amis, je sortais ; mais ce n'était pas des préliminaires. Quand Sartre rentra à Paris au milieu d'octobre, ma nouvelle vie commença vraiment.

Sartre était venu me voir en Limousin ; il était descendu à l'hôtel de la Boule d'Or, à Saint-Germain-les-Belles ; pour éviter les commérages, nous nous rencontrions à bonne distance du bourg, dans la campagne. Avec quelle gaieté, le matin, je dévalais les pelouses du parc, j'enjambais les sautoirs, je traversais les prairies encore humides où j'avais si souvent, et parfois si amèrement, remâché ma solitude ! Nous nous asseyions dans l'herbe et nous causions. Je n'avais pas imaginé, le premier jour, que, loin de Paris et de nos camarades, cette occupation pût nous suffire. « Nous emporterons des livres, et nous lirons », avais-je suggéré. Sartre s'était indigné ; il avait aussi balayé tous mes projets de promenade ; il était allergique à la chlorophylle, le verdoisement de ces pâturages l'excédait, il ne le tolérait qu'à condition de l'oublier. Soit. Pour peu qu'on m'y encourageât, la parole ne m'effrayait pas ; nous reprîmes la conversation amorcée à Paris, et, bientôt, je me rendis compte que, se poursuivit-elle jusqu'à la fin du monde, le

temps me semblerait trop court. Le matin venait de naître et déjà la cloche du déjeuner sonnait. J'allais me restaurer en famille ; Sartre mangeait du pain d'épice ou du fromage que ma cousine Madeleine déposait avec mystère dans un pigeonier abandonné, à côté de la « maison d'en bas » : elle aimait le romanesque. A peine éclos, l'après-midi se fanait, la nuit descendait ; Sartre regagnait son hôtel ; il dînait à côté de commis voyageurs. J'avais dit à mes parents que nous travaillions à un livre qui serait une critique du marxisme. J'espérais les amadouer en flattant leur haine du communisme, mais je ne les convainquis guère. Quatre jours après l'arrivée de Sartre, je les vis apparaître à la lisière du pré où nous étions installés ; ils s'approchèrent ; mon père avait l'air résolu, mais un peu embarrassé, sous son canotier jauni ; Sartre, qui portait ce jour-là une chemise d'un rose agressif, sauta sur ses pieds, l'œil en bataille. Mon père le pria courtoisement de quitter le pays : les gens jasaient et mon apparente inconduite nuisait à la réputation de ma cousine, qu'on cherchait à marier. Sartre rétorqua vivement, mais sans trop d'éclat, car il était décidé à ne pas avancer d'une heure son départ. Nous nous bornâmes à nous donner des rendez-vous un peu plus clandestins, dans des châtaigneraies lointaines. Mon père ne revint pas à la charge et Sartre demeura encore une semaine à La Boule d'Or. Ensuite, nous nous écrivîmes quotidiennement.

Lorsque je le retrouvai, en octobre, j'avais liquidé mon passé¹ ; je m'engageai sans réserve dans notre histoire. Sartre devait bientôt partir pour le service militaire ; en attendant, il était en vacances. Il logeait rue Saint-Jacques chez ses grands-parents Schweitzer et nous nous rencontrions le matin, dans le Luxembourg gris et or, sous le regard blanc des reines de pierre ; nous ne nous quittions que très tard dans la nuit. Nous marchions à travers Paris, et nous continuions à causer ; sur nous, nos rapports, notre vie et nos livres à venir, nous faisions le point. Aujourd'hui ce qui me semble le plus important dans ces conversations, ce sont moins les choses que nous disions que celles que nous prenions pour accordées : elles ne l'étaient pas ; nous nous trompions, à peu près en tout. Pour nous définir il faut faire le tour de ces erreurs car elles exprimaient une réalité : celle de notre situation.

Je l'ai dit : Sartre vivait pour écrire ; il avait mandat de témoigner de toutes choses et de les reprendre à son compte à la lumière de la nécessité ; moi, il m'était enjoint de prêter ma conscience à la multiple splendeur de la vie et je devais écrire afin de l'arracher au temps et au néant. Ces missions s'imposaient à nous avec une évidence qui nous en garantissait l'accomplissement ; sans nous le formuler, nous nous rallions à l'optimisme kantien : tu dois, donc tu peux ; et en effet comment la volonté se mettrait-elle en doute dans le moment même où elle se décide et s'affirme ? c'est tout un, alors, de vouloir et de croire. Aussi faisions-nous confiance au monde et à nous-mêmes. La société, sous sa forme actuelle, nous étions contre ; mais cet antagonisme n'avait rien de morose : il impliquait un robuste optimisme. L'homme était à recréer et cette invention serait en partie notre œuvre. Nous n'envisagions pas d'y contribuer autrement que par des livres : les affaires publiques nous assommaient ; mais nous escomptions que les

événements se dérouleraient selon nos désirs sans que nous ayons à nous en mêler ; sur ce point, en cet automne 1929, nous partagions l'euphorie de toute la gauche française. La paix semblait définitivement assurée ; l'expansion du parti nazi en Allemagne ne représentait qu'un épiphénomène sans gravité. Le colonialisme serait liquidé dans un bref délai : la campagne déclenchée par Gandhi aux Indes, l'agitation communiste en Indochine le garantissaient. Et la crise, d'une exceptionnelle virulence, qui secouait le monde capitaliste laissait présager que cette société ne tiendrait pas le coup longtemps. Il nous semblait déjà habiter l'âge d'or qui constituait à nos yeux la vérité cachée de l'Histoire et qu'elle se bornerait à dévoiler.

Nous ignorions sur tous les plans le poids de la réalité. Nous nous targuions d'une radicale liberté. Ce mot, nous y avons cru si longtemps et avec tant de ténacité qu'il me faut regarder de près ce que nous mettions dessous.

Il couvrait une expérience réelle. Dans toute activité une liberté se découvre, et particulièrement dans l'activité intellectuelle parce qu'elle fait peu de place à la répétition ; nous avons beaucoup travaillé ; sans trêve, il nous avait fallu comprendre et inventer à neuf ; nous avons de la liberté une intuition pratique, irrécusable ; notre tort fut de ne pas la contenir dans ses justes limites ; nous nous sommes pris à l'image de la colombe de Kant : l'air qui lui résiste, loin d'entraver son vol le supporte. Le donné nous est apparu comme la matière de nos efforts et non comme leur conditionnement : nous pensions ne dépendre de rien. De même que notre aveuglement politique, cet orgueil spiritualiste s'explique d'abord par la violence de nos projets. Écrire, créer : on n'oserait guère risquer cette aventure si l'on n'imaginait pas être maître absolu de soi, de ses fins et de ses moyens. Notre audace était inséparable des illusions qui la soutenaient et les circonstances les avaient favorisées ensemble. Aucun obstacle extérieur ne nous avait jamais forcés d'aller à contre-courant de nous-mêmes ; nous voulions connaître, et nous exprimer : nous nous trouvions engagés jusqu'au cou dans cette voie. Notre existence comblait si exactement nos vœux qu'il nous semblait l'avoir choisie : nous en augurons qu'elle se soumettrait toujours à nos desseins. La chance qui nous avait servis nous masquait l'adversité du monde. D'autre part, intérieurement, nous ne nous sentions pas d'attaches. Je conservais de bonnes relations avec mes parents, mais ils avaient perdu sur moi toute emprise ; Sartre n'avait jamais connu son père ; ni sa mère ni ses grands-parents n'avaient à ses yeux incarné la loi ; en un sens nous étions tous deux sans famille et nous avions érigé cette situation en principe. Nous y avons été encouragés par le rationalisme cartésien, que nous avait transmis Alain, et que nous avons embrassé précisément parce qu'il nous convenait. Aucun scrupule, aucun respect, aucune adhérence affective ne nous retenait de prendre nos décisions à la lumière de la raison et de nos désirs ; nous n'apercevions en nous rien d'opaque ni de trouble : nous pensions être pure conscience et pure volonté. Cette conviction était fortifiée par l'emportement avec lequel nous missions sur l'avenir ; nous n'étions aliénés à aucun intérêt défini puisque le présent et le passé devaient sans cesse se dépasser. Nous n'hésitions pas à contester toutes choses et nous-mêmes

chaque fois que l'occasion nous en sollicitait ; nous nous critiquions, nous nous condamnions avec aisance car tout changement nous semblait un progrès. Comme notre ignorance nous dissimulait la plupart des problèmes qui auraient dû nous inquiéter, nous nous contentions de ces révisions et nous nous croyions intrépides.

Nous allions notre chemin sans contrainte, sans entrave, sans gêne, sans peur ; mais comment n'achoppons-nous pas du moins à des barrières ? Car enfin, nous avions les poches très plates ; je gagnais chichement ma vie, Sartre écornait un petit héritage qu'il tenait de sa grand-mère paternelle : les magasins regorgeaient d'objets défendus ; les endroits de luxe nous étaient fermés. A ces interdits, nous opposions l'indifférence et même le dédain. Nous n'étions pas des ascètes, loin de là ; mais aujourd'hui, comme autrefois — et Sartre me ressemblait — seules les choses qui m'étaient accessibles, et celles surtout que je touchais, pesaient leur poids de réalité ; je me donnais si entièrement à mes désirs, à mes plaisirs, qu'il ne me restait rien de moi à gaspiller en vaines envies. Pourquoi aurions-nous regretté de ne pas rouler en auto alors que le long du canal Saint-Martin ou sur les quais de Bercy nous faisions à pied tant de découvertes ? Quand nous mangions dans ma chambre du pain et du foie gras Marie, quand nous dînions à la brasserie Demory dont Sartre aimait la lourde odeur de bière et de choucroute, nous ne nous sentions privés de rien. Le soir, au Falstaff, au Collège Inn, nous buvions avec éclectisme des bronx, des side-cars, des baccardis, des alexandras, des martinis ; j'avais un faible pour les cocktails à l'hydromel des Vikings, pour les cocktails à l'abricot qui étaient la spécialité du Bec de Gaz, rue Montparnasse : qu'est-ce que le bar du Ritz aurait pu nous offrir de plus ? Nous avions nos fêtes. Un soir, aux Vikings, je mangeai une poule aux aîlles tandis que dans une tribune un orchestre jouait l'air à la mode : *Pagan Love Song*. Je savais que ce festin ne m'aurait pas éblouie s'il n'eût été exceptionnel. La modestie même de nos ressources servait mon bonheur.

Aussi bien n'est-ce pas une immédiate jouissance qu'on cherche dans les objets de prix : ils servent de médiation avec autrui ; leur prestige leur est conféré par des tiers prestigieux. Étant donné notre éducation puritaine et la fermeté de notre engagement intellectuel, les habitués des palaces, les hommes à Hispano, les femmes à vison, les ducs, les millionnaires ne nous en imposaient pas : et même, profiteurs d'un régime que nous condamnions, nous considérions ce beau monde comme la lie de la terre. J'éprouvais à leur égard une ironique pitié ; coupés de la masse, confinés dans leur luxe et dans leurs snobismes, je me disais, quand je passais devant les portes infranchissables du Fouquet's ou du Maxim's, que les exclus c'étaient eux. En général, ils n'existaient pas pour moi ; leurs privilèges, leurs raffinements ne me manquaient pas plus qu'aux Grecs du ^{ve} siècle le cinéma et la radio. Evidemment, le mur d'argent faisait échec à notre curiosité ; mais nous ne nous en irritions pas parce que nous pensions que les gens huppés n'avaient rien à nous apprendre ; leurs cérémonieuses dissolutions ne couvraient que du vide.

Rien donc ne nous limitait, rien ne nous définissait, rien ne nous assujettissait ;

nos liens avec le monde, c'est nous qui les créions ; la liberté était notre substance même. Au jour le jour nous l'exercions par une activité qui tenait une grande place dans nos vies : le jeu. La plupart des couples novices suppléent par des jeux et des fables à la pauvreté de leur passé commun : nous y recourions avec d'autant plus de zèle que nous étions de tempérament actif et que nous vivions provisoirement dans l'oisiveté. Comédies, parodies, apologues, nos inventions avaient un rôle précis : elles nous défendaient contre cet esprit de sérieux que nous refusions avec autant de vigueur que Nietzsche, et pour des raisons analogues ; elles allégeaient le monde en le projetant dans l'imaginaire et nous permettaient de le tenir à distance.

De nous deux, Sartre était le plus intarissable. Il composait des complaintes, des comptines, des épigrammes, des madrigaux, des fables express, toute espèce de poèmes éclairs, et parfois il les chantait sur des airs de son cru ; il ne méprisait ni les calembours ni les à-peu-près ; il s'amusait à des assonances, à des allitérations ; c'était une manière de s'essayer aux mots, de les explorer et en même temps de leur ôter leur poids quotidien. Il avait emprunté à Synge le mythe du « Baladin », éternel errant qui déguise sous de belles histoires mensongères la médiocrité de la vie ; *The Crock of Gold* de James Stephens nous avait fourni celui du Lépricone : tapi sous les racines des arbres, ce gnome défie le malheur, l'ennui, le doute en fabriquant de petites chaussures. Tous deux, l'aventurier, le sédentaire, enseignaient la même leçon : avant toutes choses la littérature ; mais cette devise perdait à travers eux sa lourdeur dogmatique ; à l'égard des livres que nous écrivions et qui nous tenaient tant au cœur nous prenions un certain recul en les appelant « nos petites chaussures ».

Nous avions tous deux des santés de cheval et des dispositions riantes. Mais je supportais mal les contrariétés ; mon visage changeait, je me fermais, je me butais. Sartre m'attribuait une double personnalité ; d'ordinaire, j'étais le Castor ; mais par moments cet animal cédait la place à une assez déplaisante jeune femme : M^{lle} de Beauvoir ; Sartre brodait sur ce thème des variations qui finissaient toujours par me dérider. Quant à lui, il arrivait souvent — le matin quand les brumes s'attardaient dans sa tête, ou quand les circonstances le réduisaient à la passivité — que la contingence fondît sur lui ; il se tassait sur lui-même comme pour lui donner moins de prise. Il ressemblait alors à l'éléphant de mer que nous avions vu au zoo de Vincennes et dont la douleur nous avait fendu l'âme. Un gardien avait déversé dans sa gueule un seau plein de petits poissons, puis il lui avait sauté sur le ventre ; envahi par ce festin, l'éléphant de mer leva vers le ciel des yeux minuscules et éperdus : on aurait dit que toute son énorme masse de chair essayait, à travers cette étroite fente, de se changer en une supplication ; mais même cet embryon de langage lui était interdit. Le monstre bâilla, des larmes coulèrent sur son cuir huileux, il dodelina de la tête, et s'affala, vaincu. Quand la tristesse décomposait le visage de Sartre, nous prétendions que l'âme désolée de l'éléphant de mer s'était emparée de lui. Il achevait cette métamorphose : il levait les yeux au ciel, il bâillait et suppliait sans mot ; cette pantomime révélait sa gaieté. Ainsi nos humeurs ne nous apparaissaient-elles pas

comme une fatalité secrétée par nos corps, mais comme des déguisements que nous revêtions par perversité et dont nous nous dépouillions à notre gré. Pendant toute notre jeunesse, et même au-delà, nous nous livrâmes à de sommaires psychodrames, chaque fois que nous avions à affronter des situations désagréables ou difficiles : nous les transposions, nous les poussions à l'extrême, ou nous les ridiculisions ; nous les explorions en long et en large et cela nous aidait beaucoup à les dominer.

Notre statut économique, c'est aussi par ces procédés que nous l'avons assumé. Nous retrouvant à Paris, avant même de définir nos relations nous leurs avions tout de suite donné un nom : « C'est un mariage morganatique. » Notre couple possédait une double identité. D'ordinaire nous étions M. et M^{me} M. Organatique, des fonctionnaires pas riches, sans ambition et satisfaits de peu. Parfois, je soignais ma toilette, nous allions dans un cinéma des Champs-Élysées ou au dancing de la Coupole, et nous étions des milliardaires américains, M. et M^{me} Morgan Hattick. Il ne s'agissait pas du tout d'une comédie hystérique, destinée à nous convaincre que pendant quelques heures nous goûtions aux plaisirs des nababs, mais d'une parodie qui nous confirmait dans notre dédain de la grande vie ; nos modestes galas nous comblaient, la fortune ne pouvait rien pour nous : nous revendiquions notre condition. Mais en même temps, nous prétendions nous en évader ; les petits-bourgeois désargentés que nous appelions M. et M^{me} M. Organatique, ce n'était pas vraiment nous : jouant à nous mettre dans leur peau, nous nous distinguions d'eux.

On a vu que je considérais aussi comme une mascarade mes occupations routinières et entre autres mon métier de professeur. Le jeu, en déréalisant notre vie, achevait de nous convaincre qu'elle ne nous contenait pas. Nous n'appartenions à aucun lieu, aucun pays, aucune classe, aucune profession, aucune génération. Notre vérité était ailleurs. Elle s'inscrivait dans l'éternité et l'avenir la révélerait : nous étions des écrivains. Toute autre détermination n'était que faux-semblant. Nous pensions suivre le précepte des vieux stoïciens qui avaient tout misé eux aussi sur la liberté ; engagés corps et âme dans l'œuvre qui dépendait de nous, nous nous affranchissions de toutes les choses qui n'en dépendaient pas ; nous n'allions pas jusqu'à nous en abstenir, nous étions bien trop avides, mais nous les mettions entre parenthèses. Ce détachement, l'insouciance et la disponibilité que nous permettaient les circonstances, il était tentant de les confondre avec une souveraine liberté. Pour détruire ce leurre, il nous aurait fallu prendre des distances à l'égard de nous-mêmes : nous n'en avions guère les moyens, et pas du tout l'envie.

Deux disciplines auraient pu nous éclairer : le marxisme et la psychanalyse. Nous ne les connaissions que sous des figures grossières. Je me rappelle une querelle très vive au Balzar, entre Sartre et Politzer, qui prétendait réduire Sartre à sa qualité de « petit-bourgeois ». Sartre ne refusait pas l'épithète ; mais il soutenait qu'elle ne suffisait pas à définir ses attitudes ; il posait le problème, épineux, de l'intellectuel, issu de la bourgeoisie, qui est capable, selon Marx lui-même, de dépasser le point de vue de sa classe : en quelle circonstance ?

comment ? pourquoi ? La belle chevelure rousse de Politzer flambait, il parlait avec abondance ; mais il ne parvint pas à convaincre Sartre. De toute façon, Sartre aurait continué de faire sa part à la liberté, puisqu'il y croit encore aujourd'hui. Mais une analyse sérieuse aurait réduit l'idée que nous nous en formions. Notre indifférence à l'argent était un luxe que nous pouvions nous offrir parce que nous en possédions assez pour ne pas souffrir du besoin et pour n'être pas acculés à des travaux pénibles. Notre ouverture d'esprit, nous la devions à une culture et à des projets accessibles seulement à notre classe. C'était notre condition de jeunes intellectuels petits-bourgeois qui nous incitait à nous croire inconditionnés.

Pourquoi ce luxe plutôt qu'un autre ? Pourquoi restions-nous en éveil au lieu de nous endormir dans des certitudes ? La psychanalyse nous aurait proposé des réponses, si nous l'avions consultée. Elle commençait à se répandre en France et certains de ses aspects nous intéressaient. En psychopathologie, le « monisme endocrinien² » de Georges Dumas nous semblait — comme à la plupart de nos camarades — inacceptable. Nous accueillions avec faveur l'idée que les psychoses, les névroses et leurs symptômes ont une signification et que celle-ci renvoie à l'enfance du sujet. Mais nous nous arrêtons là ; en tant que méthode d'exploration de l'homme normal, nous récusions la psychanalyse. Nous n'avions guère lu de Freud que ses livres sur *L'Interprétation des rêves* et *La Psychopathologie de la vie quotidienne*. Nous en avions saisi la lettre plutôt que l'esprit ; ils nous avaient rebutés par leur symbolisme dogmatique et par l'associationnisme dont ils étaient entachés. Le pansexualisme de Freud nous semblait tenir du délire, il heurtait notre puritanisme. Surtout, par le rôle qu'il accordait à l'inconscient, par la rigidité de ses explications mécanistes, le freudisme, tel que nous le concevions, écrasait la liberté humaine : personne ne nous indiquait de possibles conciliations et nous n'étions pas capables d'en découvrir. Nous restâmes figés dans notre attitude rationaliste et volontariste ; chez un individu lucide, pensions-nous, la liberté triomphe des traumatismes, des complexes, des souvenirs, des influences. Affectivement dégagés de notre enfance, nous ignorâmes longtemps que cette indifférence s'expliquait par notre enfance même.

Si le marxisme et la psychanalyse nous touchèrent si peu, alors qu'un assez grand nombre de jeunes gens s'y ralliaient, ce n'est pas seulement parce que nous n'en avions que des notions rudimentaires : nous ne désirions pas nous regarder, de loin, avec des yeux étrangers. Il nous importait d'abord de coïncider avec nous-mêmes. Plutôt que d'assigner théoriquement des limites à notre liberté, nous nous soucions pratiquement de la sauvegarder ; car elle était en danger.

Sur ce point, il y avait une grande différence entre Sartre et moi. Il me semblait miraculeux de m'être arrachée à mon passé, de me suffire, de décider de moi ; j'avais conquis une fois pour toutes mon autonomie : rien ne me l'ôterait. Sartre, lui, ne faisait qu'accéder à un stade de son existence d'homme qu'il avait depuis longtemps prévu, avec dégoût ; il venait de perdre l'irresponsabilité de la première jeunesse ; il entrait dans l'univers, détestable, des adultes. Son indépendance était menacée. D'abord, il allait être astreint à dix-huit mois de vie militaire ; ensuite le

professorat le guettait. Il avait trouvé une parade ; on demandait au Japon un lecteur de français et il avait posé sa candidature pour octobre 1931 ; il comptait rester deux ans là-bas, et il espérait ensuite connaître d'autres dépaysements. Selon lui, l'écrivain, le conteur d'histoires devait ressembler au « Baladin » de Synge ; il ne s'arrête définitivement nulle part. Ni auprès de personne. Sartre n'avait pas la vocation de la monogamie ; il se plaisait dans la compagnie des femmes qu'il trouvait moins comiques que les hommes ; il n'entendait pas, à vingt-trois ans, renoncer pour toujours à leur séduisante diversité. « Entre nous, m'expliquait-il en utilisant un vocabulaire qui lui était cher, il s'agit d'un amour nécessaire : il convient que nous connaissions aussi des amours contingentes. » Nous étions d'une même espèce et notre entente durerait autant que nous : elle ne pouvait suppléer aux éphémères richesses des rencontres avec des êtres différents ; comment consentirions-nous, délibérément, à ignorer la gamme des étonnements, des regrets, des nostalgies, des plaisirs que nous étions capables aussi de ressentir ? Là-dessus nous réfléchîmes longuement, au cours de nos promenades. Un après-midi, nous avons été avec les Nizan voir, sur les Champs-Élysées, *Tempête sur l'Asie* et, après les avoir quittés, nous étions descendus à pied jusqu'aux jardins du Carrousel. Nous nous sommes assis sur un banc de pierre, accoté à une des ailes du Louvre ; il y avait en guise de dossier une balustrade séparée du mur par un étroit espace : dans cette cage un chat miaulait ; comment s'y était-il glissé ? il était trop gros pour en sortir. Le soir tombait et une femme s'est approchée, un sac en papier dans les mains : elle en a tiré des rogatons et elle a nourri le chat tout en le caressant tendrement. C'est à ce moment-là que Sartre a proposé : « Signons un bail de deux ans. » Je pouvais m'arranger pour demeurer à Paris pendant ces deux années et nous les passerions dans une intimité aussi étroite que possible. Après, il me conseillait de solliciter, moi aussi, un poste à l'étranger. Nous resterions séparés deux ou trois ans, et nous nous retrouverions quelque part sur terre, à Athènes par exemple, pour reprendre, pendant un temps plus ou moins long, une vie plus ou moins commune. Jamais nous ne deviendrions étrangers l'un à l'autre, jamais l'un ne ferait en vain appel à l'autre, et rien ne prévaudrait contre cette alliance ; mais il ne fallait pas qu'elle dégénérât en contrainte ni en habitude : nous devons à tout prix la préserver de ce pourrissement. J'acquiesçai. La séparation qu'envisageait Sartre n'était pas sans m'effrayer ; mais elle s'estompait dans les lointains, et je m'étais fait une règle de ne pas m'encombrer de soucis prématurés ; dans la mesure où tout de même la peur me traversait, je la tenais pour une faiblesse et je m'efforçais de la réduire ; ce qui m'y aidait, c'est que j'avais déjà éprouvé la solidité des paroles de Sartre. Avec lui, un projet n'était pas un bavardage incertain, mais un moment de la réalité. S'il me disait un jour : « Rendez-vous, dans vingt-deux mois exactement, à 17 heures, sur l'Acropole », je serais assurée de le retrouver sur l'Acropole, à 17 heures exactement, vingt-deux mois plus tard. D'une manière plus générale, je savais qu'aucun malheur ne me viendrait jamais par lui, à moins qu'il ne mourût avant moi.

Les libertés que nous nous étions théoriquement concédées, il n'était pas

question d'en user pendant la durée de ce « bail » ; nous entendions nous donner sans réticence et sans partage à la nouveauté de notre histoire. Nous conclûmes un autre pacte : non seulement aucun des deux ne mentirait jamais à l'autre, mais il ne lui dissimulerait rien. Les « petits camarades » éprouvaient le plus grand dégoût pour ce qu'on appelle « la vie intérieure » ; dans ces jardins où les âmes de qualité cultivent de délicats secrets, ils voyaient, eux, de puants marécages ; c'est là que s'opèrent en douce tous les trafics de la mauvaise foi, c'est là que se dégustent les délices croupies du narcissisme. Pour dissiper ces ombres et ces miasmes, ils avaient coutume d'exposer au grand jour leurs vies, leurs pensées, leurs sentiments. Ce qui limitait cette publicité, c'était leur incuriosité : à trop parler de soi, chacun eût ennuyé les autres. Mais entre Sartre et moi, cette restriction ne jouait pas : il fut donc convenu que nous nous dirions tout. J'étais habituée au silence, et d'abord cette règle me gêna. Mais j'en compris vite les avantages ; je n'avais plus à m'inquiéter de moi : un regard, certes bienveillant, mais plus impartial que le mien, me renvoyait de chacun de mes mouvements une image que je tenais pour objective ; ce contrôle me défendait contre les peurs, les faux espoirs, les vains scrupules, les fantasmagories, les menus délires qui se nouent si facilement dans la solitude. Peu m'importait que celle-ci n'existât plus pour moi : au contraire, j'étais toute à la joie de lui avoir échappé. Sartre m'était aussi transparent que moi-même : quelle tranquillité ! Il m'arriva d'en abuser ; puisqu'il ne me cachait rien, je me crus dispensée de me poser sur lui la moindre question : je me rendis compte, plus tard, à deux ou trois reprises, que c'était une solution paresseuse. Mais si je me reprochai alors d'avoir manqué de vigilance, je n'incriminai pas le statut que nous avons adopté et dont nous ne nous écartâmes jamais : aucun autre ne nous eût convenu.

Cela n'implique pas qu'à mes yeux la sincérité soit pour tout le monde, en tout cas, une loi ni une panacée ; j'ai eu maintes occasions, par la suite, de réfléchir sur ses bons et sur ses mauvais usages. J'ai indiqué un de ses dangers dans une scène de mon dernier roman *Les Mandarins*. Anne, dont en ce passage j'approuve la prudence, conseille à sa fille Nadine de ne pas avouer au garçon qui l'aime une infidélité ; Nadine, en effet, n'a pas du tout pour dessein d'éclairer le jeune homme : elle souhaite provoquer sa jalousie. Il arrive souvent que parler ne soit pas seulement informer, mais agir ; on triche si, en feignant de n'exercer aucune pression sur autrui, on lui assène une indiscrete vérité. Cette ambiguïté du langage n'interdit pas la franchise ; elle oblige seulement à quelques précautions. Il suffit d'ordinaire de laisser passer un peu de temps pour que les mots perdent leur efficacité ; on peut, avec quelque recul, découvrir de manière désintéressée des faits, des sentiments, dont la révélation immédiate eût constitué une manœuvre ou du moins une intervention.

Sartre a souvent débattu avec moi cette question, et il l'a abordée, lui aussi, dans *L'Age de raison*. Au premier chapitre, Mathieu et Marcelle, en feignant de « se dire tout », évitent de parler de rien. La parole ne représente parfois qu'une manière, plus adroite que le silence, de se taire. Même au cas où les mots renseignent, ils n'ont pas le pouvoir de supprimer, dépasser, désarmer la réalité :

ils servent à l'affronter. Si deux interlocuteurs se persuadent mutuellement qu'ils dominent les événements et les gens sur lesquels ils échangent des confidences, sous prétexte de pratiquer la sincérité, ils se dupent. Il y a une forme de loyauté que j'ai souvent observée et qui n'est qu'une flagrante hypocrisie ; limitée au domaine de la sexualité, elle ne vise pas du tout à créer entre l'homme et la femme une intime compréhension, mais à fournir à l'un des deux — à l'homme le plus fréquemment — un tranquille alibi : il se berce de l'illusion qu'en confessant ses infidélités, il les rachète, alors qu'en fait il inflige à sa partenaire une double violence.

Enfin, aucune maxime intemporelle n'impose à tous les couples une parfaite translucidité : c'est aux intéressés de décider quel genre d'accord ils souhaitent atteindre ; ils n'ont ni droits ni devoirs *a priori*. Dans ma jeunesse, j'affirmais le contraire : j'étais alors trop encline à penser que ce qui valait pour moi valait pour tous.

Aujourd'hui, en revanche, je m'irrite quand des tiers approuvent ou blâment les rapports que nous avons construits sans tenir compte de la particularité qui les explique et les justifie : ces signes jumeaux, sur nos fronts. La fraternité qui souda nos vies rendait superflues et dérisoires toutes les attaches que nous aurions pu nous forger. A quoi bon, par exemple, habiter sous un même toit quand le monde était notre propriété commune ? et pourquoi craindre de mettre entre nous des distances qui ne pouvaient jamais nous séparer ? Un seul projet nous animait : tout embrasser, et témoigner de tout ; il nous commandait de suivre, à l'occasion, des chemins divergents, sans nous dérober l'un à l'autre la moindre de nos trouvailles ; ensemble, nous nous pliions à ses exigences, si bien qu'au moment même où nous nous divisions, nos volontés se confondaient. C'est ce qui nous liait qui nous déliait ; et par ce déliement nous nous retrouvions liés au plus profond de nous.

Je parle ici de *signes* ; dans mes *Mémoires*, j'ai dit que Sartre cherchait, comme moi, une espèce de *salut*. Si j'emploie ce vocabulaire, c'est que nous étions deux mystiques. Sartre avait une foi inconditionnée dans la Beauté qu'il ne séparait pas de l'Art, et moi je donnais à la Vie une valeur suprême. Nos vocations ne se recouvraient pas exactement. J'ai indiqué cette différence sur le carnet où je consignais encore de loin en loin mes perplexités ; un jour je notai : « J'ai envie d'écrire ; j'ai envie de phrases sur le papier, de choses de ma vie mises en phrases. » Mais un autre jour je précisai : « Je ne saurai jamais aimer l'art que comme la sauvegarde de ma vie. Je ne serai jamais écrivain avant tout comme Sartre. » En dépit de son éclatante gaieté, Sartre disait qu'il attachait peu de prix au bonheur ; dans les pires épreuves, il eût encore écrit. Je le connaissais assez pour ne pas mettre en doute cette obstination. Je n'étais pas de la même trempe. Si un malheur trop extrême me frappait, je me tuerais, avais-je décidé. A mes yeux, Sartre, par la fermeté de son attitude, me surpassait ; j'admira qu'il tint son destin dans ses seules mains ; mais loin d'en éprouver de la gêne, je trouvais confortable de l'estimer plus que moi-même.

Connaître avec quelqu'un une radicale entente, c'est en tout cas un très grand

privilège ; à mes yeux il revêtait un prix littéralement infini. Au fond de ma mémoire brillaient avec une douceur sans égale les heures où je me réfugiais avec Zaza dans le bureau de M. Mabille, et où nous causions. J'avais éprouvé aussi des joies poignantes quand mon père me souriait et que je me disais que, d'une certaine manière, cet homme supérieur à tous les autres m'appartenait. Mes rêves d'adolescente projetèrent dans l'avenir ces suprêmes moments de mon enfance ; ce n'étaient pas des songes creux, ils possédaient en moi une réalité et c'est pourquoi leur accomplissement ne m'apparaît pas comme miraculeux. Certes, les circonstances me servirent ; j'aurais pu ne trouver avec personne un parfait accord ; mais quand ma chance me fut donnée, si j'en profitai avec tant d'emportement et ténacité, c'est qu'elle répondait à un très ancien appel. Sartre n'avait que trois ans de plus que moi ; c'était, comme Zaza, un égal ; ensemble nous partions à la découverte du monde. Cependant, je lui faisais si totalement confiance qu'il me garantissait, comme autrefois mes parents, comme Dieu, une définitive sécurité. Au moment où je me jetai dans la liberté, je retrouvai au-dessus de ma tête un ciel sans faille ; j'échappais à toutes les contraintes, et cependant chacun de mes instants possédait une sorte de nécessité. Tous mes vœux les plus lointains, les plus profonds étaient comblés ; il ne me restait rien à souhaiter, sinon que cette triomphante béatitude ne fléchît jamais. Sa violence emportait tout ; même la mort de Zaza s'y engloutit. Certes, je sanglotai, je me déchirai, je me révoltai ; mais ce fut plus tard, insidieusement, que le chagrin fit son chemin en moi. Cet automne-là mon passé dormait ; j'appartenais tout entière au présent.

Le bonheur est une vocation moins commune qu'on imagine. Il me semble que Freud a tout à fait raison de le lier à l'assouvissement de convoitises enfantines ; normalement, à moins d'être gavé jusqu'à l'imbécillité, un enfant fourmille d'appétits : ce qu'il tient entre ses mains, c'est si peu de chose au prix de ce foisonnement qu'il perçoit et pressent tout autour de lui ! Encore faut-il qu'un bon équilibre affectif lui permette de s'intéresser à ce qu'il a, à ce qu'il n'a pas. Je l'ai remarqué souvent : les gens dont les premières années ont été dévastées par un excès de misère, d'humiliation, de peur, ou — surtout — de ressentiment, ne sont capables, dans leur maturité, que de satisfactions abstraites : argent³, honneurs, notoriété, puissance, respectabilité. Précocement en proie à autrui et à eux-mêmes, ils se sont détournés d'un monde qui ne leur reflète plus tard que leur ancienne indifférence⁴. En revanche, comme elles pèsent lourd, quelle plénitude de joie elles peuvent apporter les choses où l'on a investi l'absolu ! Je n'avais pas été une petite fille particulièrement gâtée ; mais les circonstances avaient favorisé en moi l'éclosion d'une multitude de désirs ; mes études, ma vie de famille m'obligèrent à les juguler ; ils n'en explosèrent qu'avec plus de violence et rien ne me sembla plus urgent que de les apaiser. C'était une entreprise de longue haleine à laquelle, pendant des années, je me donnai sans réserve. Dans toute mon existence, je n'ai rencontré personne qui fût aussi doué que moi pour le bonheur, personne non plus qui s'y acharnât avec tant d'opiniâtreté. Dès que je l'eus touché, il devint mon unique affaire. Si on m'avait proposé la gloire, et

qu'elle dût être le deuil éclatant du bonheur, je l'aurais refusée. Il n'était pas seulement cette effervescence dans mon cœur : il me livrait, pensais-je, la vérité de mon existence et du monde. Cette vérité, j'exigeais plus passionnément que jamais de la posséder ; le moment était venu de confronter les choses en chair et en os avec les images, les fantasmes, les mots qui m'avaient servi à anticiper leur présence ; je n'aurais pas voulu commencer ce travail dans d'autres conditions que celles qui m'étaient données. Paris m'apparaissait comme le centre de la terre ; je débordais de santé, j'avais des loisirs à revendre ; et j'avais rencontré un compagnon de voyage qui marchait dans mes propres chemins d'un pas plus assuré que le mien ; je pouvais espérer, grâce à ces circonstances, faire de ma vie une expérience exemplaire où se refléterait le monde tout entier. Et elles assuraient mon accord avec lui. En 1929, je croyais, je l'ai dit, à la paix, au progrès, aux lendemains qui chantent. Il fallait que ma propre histoire participât : à l'harmonie universelle ; malheureuse, je me serais sentie en exil : la réalité m'eût échappé.

Au début de novembre, Sartre partit faire son service. Sur les conseils de Raymond Aron, il s'était fait verser dans la météorologie ; il rejoignit le fort de Saint-Cyr où Aron qui était sergent instructeur l'initia au maniement de l'anémomètre. Je me rappelle que le soir de son départ j'allai voir Grock, et que je ne le trouvai pas du tout drôle. Sartre fut bouclé quinze jours dans le fort et je n'eus le droit de lui faire qu'une brève visite ; il me reçut dans un parloir rempli de soldats et de familles. Il ne se résignait pas à la bêtise militaire, ni à perdre dix-huit mois ; il rageait ferme ; moi aussi, toute contrainte me révoltait et, comme nous étions antimilitaristes, nous ne voulions faire aucun effort pour supporter celle-ci de bon cœur. Cette première entrevue fut lugubre : l'uniforme bleu foncé, le béret, les bandes molletières me parurent une tenue de bagnard. Ensuite, Sartre eut des libertés. Trois ou quatre fois par semaine j'allais le retrouver à Saint-Cyr en fin d'après-midi ; il m'attendait à la gare et nous dînions au Soleil d'Or. Le fort était à quatre kilomètres de la ville ; j'accompagnais Sartre à mi-chemin et je revenais hâtivement sur mes pas pour attraper, à 9 h 1/2, le dernier train ; une fois je le manquai et je dus aller à pied jusqu'à Versailles. Marcher seule, parfois à travers la pluie et le vent, sur une route noire, en regardant briller au loin, parmi les rails, des volubilis lumineux, cela me donnait une exaltante impression d'aventure. De temps en temps, c'était Sartre qui venait le soir à Paris ; un camion l'amenait place de l'Étoile avec quelques camarades ; il ne restait guère que deux heures ; nous nous asseyions dans un café de l'avenue de Wagram ou bien nous arpentions l'avenue des Ternes, mangeant en guise de dîner des beignets farcis de confiture que nous appelions des « mate-faim ». Le dimanche, il avait d'ordinaire toute sa journée libre. Il fut affecté en janvier à Saint-Symphorien près de Tours ; il occupait, avec un chef de poste et trois acolytes, une villa aménagée en station météorologique. Le chef, un civil, laissait les militaires s'organiser à leur guise ; ils avaient établi entre eux un roulement qui

assurait à chacun, outre les permissions réglementaires, une semaine de liberté par mois. Paris demeura donc le centre de notre existence commune.

Nous passions beaucoup de temps seuls ensemble, mais nous sortions aussi avec des amis. J'avais perdu presque tous les miens. Zaza était morte, Jacques marié, Lisa partie pour Saïgon, Riesmann ne m'intéressait plus et mes rapports avec Pradelle dépérèrent. Suzanne Boigue se brouilla avec moi ; elle avait tenté de marier ma sœur à un quadragénaire, d'éminente valeur, assurait-elle, mais dont le sérieux et la nuque puissante épouvantèrent Poupette. Suzanne me tint rigueur de son refus ; peu après, je reçus d'elle une lettre courroucée : une voix inconnue l'avait interpellée au téléphone et traitée d'idiote ; elle m'accusait d'avoir mené ce jeu. Par retour du courrier je niai, sans la convaincre. Des gens qui avaient compté pour moi, je ne fis donc connaître à Sartre que ma sœur, Gégé, Stépha, Fernand ; il s'entendait toujours avec les femmes et il eut de la sympathie pour Fernand ; mais celui-ci s'installa à Madrid, avec Stépha. Herbaud cependant avait pris un poste à Coutances ; tout en professant, il préparait de nouveau le concours ; je tenais toujours beaucoup à lui, mais il ne faisait à Paris que de brèves apparitions. Ainsi ne gardais-je que très peu de liens avec mon passé. En revanche, je me familiarisai avec les camarades de Sartre. Nous voyions assez souvent Raymond Aron qui achevait au fort de Saint-Cyr son service militaire ; je fus très intimidée le jour où je l'accompagnai seule, en voiture, chercher à Trappes un ballon de sondage égaré ; il avait une petite auto et nous emmenait quelquefois de Saint-Cyr dîner à Versailles. Il était inscrit au parti socialiste, que nous considérions avec dédain, d'abord parce qu'il était embourgeoisé, et puis parce que le réformisme répugnait à nos tempéraments : la société ne pouvait changer que globalement, d'un seul coup, par une convulsion violente. Mais nous ne parlions guère de politique avec Aron. D'ordinaire, Sartre et lui discutaient âprement sur des questions philosophiques. Je ne me mêlais pas à la conversation, je ne pensais pas assez vite ; cependant, je me serais plutôt rangée au côté d'Aron : comme lui j'inclinai vers l'idéalisme. Pour garantir à l'esprit sa souveraineté, j'avais pris le parti banal d'amenuiser le monde. L'originalité de Sartre, c'est que, prêtant à la conscience une glorieuse indépendance, il accordait tout son poids à la réalité ; elle se donnait à la connaissance dans une parfaite translucidité mais aussi dans l'irréductible épaisseur de son être ; il n'admettait pas de distance entre la vision et la chose vue, ce qui le jetait dans d'épineux problèmes : mais jamais la difficulté n'entamait ses convictions. Faut-il attribuer à l'orgueil ou à l'amour ce réalisme têtu ? Il refusait que l'homme en lui fût joué par des apparences ; et il était trop passionnément attaché à la terre pour la réduire à une illusion ; sa vitalité lui inspirait cet optimisme où s'affirmaient avec un même éclat le sujet et l'objet. Il est impossible de croire à la fois aux couleurs et aux vibrations de l'éther, aussi repoussait-il la Science : il suivait le chemin tracé par les multiples héritiers de l'idéalisme critique ; mais c'est avec une exceptionnelle outrance qu'il foulait aux pieds toute pensée de l'universel ; les lois, les concepts, toutes ces abstractions ne recelaient que du vent ; les gens s'entendaient unanimement à les accueillir, parce qu'elles leur masquaient une réalité qui les inquiétait ; lui, il

voulait la saisir sur le vif ; il dédaignait l'analyse qui ne dissèque jamais que des cadavres ; il visait une intelligence globale du concret, donc de l'individuel, car seul l'individu existe. Parmi les métaphysiques, il retenait exclusivement celles qui voient dans le cosmos une totalité synthétique : le stoïcisme, le spinozisme. Aron cependant se complaisait dans les analyses critiques et il s'appliquait à mettre en pièces les téméraires synthèses de Sartre ; il avait l'art d'emprisonner son interlocuteur dans des dilemmes et quand il le tenait, crac, il le pulvérisait. « De deux choses l'une, mon petit camarade », disait-il avec un pâle sourire dans ses yeux très bleus, très désabusés et très intelligents. Sartre, se débattait pour ne pas se laisser coïncider, mais comme sa pensée était plus inventive que logique, il avait fort à faire. Je ne me rappelle pas qu'il ait jamais convaincu Aron, ni que celui-ci l'ait jamais ébranlé.

Marié et père de famille, Nizan faisait son service à Paris. Ses beaux-parents possédaient à Saint-Germain-en-Laye une maison construite et meublée dans un style ultramoderne ; nous passâmes un dimanche à tourner un film sur la terrasse : le frère de Rirette Nizan était assistant metteur en scène et disposait d'une caméra. Nizan tenait le rôle d'un curé et Sartre celui d'un pieux jeune homme élevé chez les Frères ; des filles le débauchaient, mais quand elles lui arrachaient sa chemise on voyait flamboyer sur sa poitrine un énorme scapulaire et le Christ lui apparaissait ; il lui parlait d'homme à homme : « Vous fumez ? » demandait-il, et en guise de briquet il extirpait de sa poitrine son Sacré-Cœur et le lui tendait. En fait, cette partie du scénario était trop difficile à réaliser, et nous l'abandonnâmes. On se contenta d'un miracle plus bénin : foudroyées par la vision du scapulaire, les filles tombaient à genoux et adoraient Dieu. Elles étaient incarnées par Rirette, par moi-même, et par une superbe jeune femme, alors mariée à Emmanuel Berl, qui nous ahurit en dépouillant lestement son élégante robe vert amande pour apparaître au soleil en slip et soutien-gorge de dentelle noire. Ensuite, nous allâmes nous promener sur des petits chemins de campagne. La soutane seyait à Nizan qui serrait tendrement la taille de sa femme : les passants écarquillaient les yeux. Il nous amena au printemps suivant à la fête de Garches ; nous abattîmes avec des balles en chiffon des banquiers et des généraux et il nous montra Doriot : celui-ci serra la main à un vieil ouvrier avec une affectation de rondeur fraternaliste que Sartre réprouva vivement.

Avec Nizan, on ne discutait jamais ; les sujets sérieux, il ne les abordait pas de front ; il racontait des anecdotes choisies dont il évitait avec soin de tirer les conclusions ; il proférait en se rongant les ongles des prophéties et des menaces sibyllines. Nos divergences étaient donc passées sous silence. D'autre part, comme beaucoup d'intellectuels communistes de cette époque, Nizan était un révolté plutôt qu'un révolutionnaire, aussi y avait-il entre lui et nous un tas de complicités : certaines reposaient d'ailleurs sur des malentendus que nous laissions dans l'ombre. Ensemble, nous déchirions à belles dents la bourgeoisie. Chez Sartre et moi, cette hostilité demeurait individualiste, donc bourgeoise : elle ne différait guère de celle que Flaubert vouait aux *épiciers* et Barrès aux *barbares* ; ce n'est pas un hasard si, pour nous comme pour Barrès, l'ingénieur représentait

l'adversaire privilégié ; il emprisonne la vie dans le fer et le ciment ; il va droit devant lui, aveugle, insensible, aussi sûr de soi que de ses équations et prenant impitoyablement les moyens pour des fins ; au nom de l'art, de la culture, de la liberté, nous condamnions en lui l'homme de l'universel. Nous ne nous en tenions tout de même pas à l'esthétisme barrésien : la bourgeoisie comme classe nous était ennemie et nous souhaitions sa liquidation. Nous avions une sympathie de principe pour les ouvriers parce qu'ils échappaient aux tares bourgeoises ; par la crudité de leur besoin, par leur corps à corps avec la matière, ils affrontaient la condition humaine dans sa vérité. Nous partagions donc les espoirs de Nizan en une révolution prolétarienne : mais elle nous intéressait exclusivement par son aspect négatif. En U.R.S.S., les grands feux d'octobre étaient depuis longtemps éteints et, somme toute, ce qui s'élaborait là-bas, c'était « une civilisation d'ingénieurs », disait Sartre. Nous ne nous serions pas du tout sentis à notre aise, pensions-nous, dans un monde socialiste ; en toute société l'artiste, l'écrivain demeure un étranger ; celle qui prétend le plus impérieusement l'intégrer nous paraissait être pour lui la plus défavorable.

Le camarade avec qui Sartre avait le plus d'intimité, c'était Pierre Pagniez, un normalien de sa promotion qui venait de passer l'agrégation de lettres. Ils s'étaient fait verser ensemble dans la météorologie et agaçaient Aron en lui lançant pendant ses cours des fléchettes en papier. Pagniez dînait parfois avec nous au Soleil d'Or. Il eut la chance d'être affecté à Paris. Sartre, chaque fois qu'il y venait, l'y rencontrait. D'origine protestante, affichant, comme beaucoup de protestants, une agressive modestie, assez secret, volontiers sarcastique, il s'enthousiasmait pour peu de choses, mais s'intéressait à beaucoup. Il avait des attaches paysannes, il aimait la campagne et la vie rustique. Il disait en riant qu'il était passéiste : il croyait à un âge d'or de la bourgeoisie, à certaines de ses valeurs, aux vertus de l'artisanat. Il appréciait Stendhal, Proust, les romans anglais, la culture classique, la nature, les voyages, la conversation, l'amitié, les vins vieux, la bonne cuisine. Il se défendait de toute ambition ; il ne pensait pas qu'il fût indispensable d'écrire pour se sentir justifié d'exister ; il lui semblait tout à fait suffisant de goûter intelligemment ce monde et de s'y tailler un bonheur. Certains instants, disait-il — par exemple la rencontre d'un paysage et d'une humeur — lui donnaient une impression de parfaite nécessité. « Moi, je ne fais pas de théories », disait-il gaiement. Celles de Sartre le divertissaient beaucoup, non qu'il les jugeât plus fausses que d'autres, mais il estimait que la vie passe toujours à travers les idées, et c'était la vie qui l'intéressait.

Sartre s'intéressait à la vie et à ses propres idées, celles des autres l'ennuyaient ; il se méfiait du logicisme d'Aron, de l'esthétisme d'Herbaud, du marxisme de Nizan. Il savait gré à Pagniez d'accueillir toute expérience avec une attention que ne déformait aucune arrière-pensée ; il lui reconnaissait un « sens des nuances » qui corrigeait ses propres emportements : c'est une des raisons qui lui faisaient vivement apprécier sa conversation. Nous étions d'accord avec Pagniez sur un tas de points. Nous aussi, nous estimions *a priori* les artisans : leur travail nous apparaissait comme une libre invention aboutissant à une œuvre où s'inscrivait

leur singularité. Sur les paysans, nous n'avions pas d'opinion, nous croyions volontiers ce que Pagniez nous en disait. Il acceptait le régime capitaliste, et nous le condamnions. Cependant, il reprochait aux classes dirigeantes leur décadence et dans le détail il les critiquait d'aussi bon cœur que nous ; de notre côté, notre réprobation demeurait théorique ; nous menions avec entrain la vie des petits-bourgeois que nous étions ; en fait nos goûts, nos intérêts ne différaient guère des siens. Une commune passion rapprochait Sartre et Pagniez : celle de comprendre les gens. Ils pouvaient épiloguer pendant des heures sur un geste ou une inflexion de voix. Unis par leurs affinités, ils nourrissaient l'un pour l'autre la partialité la plus décidée. Pagniez allait jusqu'à dire qu'avec son nez ciselé, sa bouche généreusement modelée, Sartre avait sa beauté. Sartre passait à Pagniez une attitude humaniste qui l'eût hérisssé chez tout autre.

Il y avait encore entre eux un autre lien : l'admirative amitié qu'ils éprouvaient, à des degrés différents, pour M^{me} Lemaire. Herbaud m'avait parlé d'elle, l'année passée, en des termes qui avaient éveillé ma curiosité. J'étais très intriguée quand j'entrai pour la première fois dans son appartement, en bas du boulevard Raspail. Quarante ans : c'était à mes yeux un âge avancé, mais romanesque. Elle était née en Argentine, de parents français. Sa mère morte, elle avait été élevée, avec une sœur d'un an plus âgée, dans la solitude d'une grande estancia, par un père, médecin et libre penseur ; il leur avait donné, aidé par diverses gouvernantes, une éducation résolument virile ; elles apprirent le latin, les mathématiques, l'horreur des superstitions et la valeur d'un bon raisonnement ; elles galopèrent à cheval à travers les pampas et ne fréquentaient personne. Quand elles eurent dix-huit ans, leur père les envoya à Paris ; elles y furent accueillies par une tante, femme de colonel et dévote, qui les promena dans les salons. Les deux petites s'interrogèrent avec égarement ; quelqu'un était fou, mais qui : tout le reste du monde ou elles-mêmes ? M^{me} Lemaire prit le parti de se marier ; elle épousa un médecin assez fortuné pour se consacrer à la recherche ; sa sœur l'imita, mais sans bonheur, et mourut en couches. M^{me} Lemaire n'eut plus personne avec qui partager l'étonnement où la jetaient les usages et les idées en cours dans la société ; elle était particulièrement stupéfaite de l'importance que les gens accordaient à la vie sexuelle qu'elle tenait pour une bouffonnerie. Elle mit au monde deux enfants. En 1914, le docteur Lemaire quitta son laboratoire et ses rats, il partit pour le front où il opéra, dans des conditions affreuses, des centaines de blessés. Au retour, il s'alita et ne se releva jamais. Il vivait dans une chambre calfeutrée, miné par des maux imaginaires, et ne recevait que de rares visiteurs. L'été, on le transportait dans la villa de Juan-les-Pins que M^{me} Lemaire avait héritée de son père, ou dans sa propre maison de campagne, près d'Angers. M^{me} Lemaire se consacrait à lui, à ses enfants, à de vieilles parentes, à diverses épaves, elle avait renoncé à vivre pour son compte. Son fils ayant échoué au baccalauréat, elle engagea pour les vacances un jeune normalien qui accompagna la famille en Anjou : c'était Pagniez. Elle aimait la chasse, lui aussi ; en septembre, ils battirent ensemble champs et guérets et ils commencèrent à causer : ils ne cessèrent plus. Pour M^{me} Lemaire, il allait de soi que cette amitié devait rester platonique.

Comme Pagniez avait été marqué par le puritanisme de son milieu, je pense que l'idée de franchir certaines distances ne l'effleura pas non plus. Mais il se créa entre eux une intimité que M. Lemaire encouragea : il avait toute confiance en sa femme et Pagniez gagna rapidement son estime. Le fils Lemaire fut reçu en octobre et Sartre, présenté par Pagniez, le prépara au baccalauréat de philosophie ; il devint un des familiers de la maison. Pagniez passait tout son temps libre boulevard Raspail où il avait sa chambre ; il arriva souvent à Sartre d'y coucher, et Nizan même y resta une fois dormir. Mes cousins Valleuse, qui se trouvaient habiter le même immeuble, s'indignaient de ces mœurs hospitalières et imputaient à M^{me} Lemaire de sombres débauches.

C'était une toute petite femme, un peu potelée, habillée avec recherche, quoique très discrètement. Des photos que je vis plus tard montrent qu'elle avait été remarquablement jolie ; elle avait perdu son éclat mais non sa séduction. Elle avait un visage tout rond, sous une riche crinière noire, une bouche minuscule, un nez parfait et des yeux qui n'étonnaient ni par leur couleur ni par leurs dimensions, mais par leur présence : comme ils vivaient ! Des pieds à la tête elle était vivante ; regards, sourires, gestes, tout bougeait en elle sans qu'elle parût jamais agitée. Son esprit aussi était aux aguets ; curieuse, attentive, elle invitait aux confidences : elle en savait long sur tous les gens qui l'approchaient ; cependant, elle conservait à leur égard l'étonnement de ses dix-huit ans ; elle en parlait avec un détachement d'ethnographe et un grand bonheur de langage ; parfois, cependant, elle s'emportait ; elle exhalait avec des mots inattendus les indignations que lui dictait un rationalisme un peu biscornu : sa conversation me charma. Elle me plut aussi pour un autre motif : tout en se moquant du qu'en-dira-t-on, elle restait une honnête femme. Je faisais fi du mariage, je trouvais bon qu'un amour fût complet ; mais je ne m'étais pas affranchie de tous les tabous sexuels ; les femmes trop faciles ou trop libres me choquaient. Et puis j'admirais tout ce qui tranchait sur la banalité courante. Les rapports de M^{me} Lemaire et de Pagniez me semblaient délicatement insolites, et plus précieux qu'une liaison.

Sartre occupait dans la vie de M^{me} Lemaire une place bien moins importante que Pagniez, mais elle l'aimait beaucoup. Son entêtement à écrire, ses imperturbables certitudes la jetaient dans une stupéfaction ravie. Elle le trouvait très drôle quand il se mettait en frais pour la divertir, et davantage encore en un tas de circonstances où il n'y prétendait pas. Deux ans plus tôt, il avait écrit un roman intitulé *Une défaite* — judicieusement refusé par Gallimard — qui s'inspirait des amours de Nietzsche et de Cosima Wagner. Le héros, Frédéric, avait beaucoup amusé M^{me} Lemaire et Pagniez par son volontarisme agressif ; ils avaient surnommé Sartre « le lamentable Frédéric » ; c'est ainsi que M^{me} Lemaire l'appelait quand il prétendait lui imposer des goûts ou des idées, lui dicter des conduites, en particulier touchant l'éducation de son fils. « Écoutez donc le lamentable Frédéric ! » disait-elle à la ronde et elle riait. Sartre riait aussi. Il lui reprochait des excès de bienveillance à l'égard de ses « chiens mouillés » ; elle l'accusait de semer à l'étourdie des conseils dangereux ; il se moquait de la morale et des coutumes, il engageait les gens à ne consulter que leur raison et leurs élans :

c'était manquer de discernement ; la liberté, peut-être était-il assez éclairé pour en faire bon usage, disait-elle avec insolence, mais le commun des mortels n'avait pas ses lumières, mieux valait ne pas le détourner des chemins battus. Ils prenaient grand plaisir à ces disputes.

M^{me} Lemaire n'accordait pas ses suffrages à la légère ; je gagnai plus rapidement la sympathie de Pagniez, mais elle se nuançait d'une ironie qui souvent me déconcertait. Tous deux m'intimidaient. Ils prisait la réserve, la discrétion, le savoir-vivre ; moi j'étais véhémence, plus passionnée que subtile, je péchais par excès de bonhomie, j'allais mon chemin si rondement que parfois je manquais de tact. Je ne m'en rendais pas positivement compte ; mais souvent en présence de M^{me} Lemaire je me sentais gauche et par trop juvénile ; elle et Pagniez me jugeaient, je le savais. Je n'en fis pas des montagnes parce que je n'imaginais pas que leur critique portât sur rien d'essentiel ; et seule l'opinion de Sartre pouvait m'atteindre aux moelles. D'ailleurs, en dépit de leurs réticences, ils me traitaient avec une gentillesse dont précisément ma rondeur me permettait de me contenter.

M^{me} Lemaire, Pagniez, Sartre tenaient beaucoup à respecter les nuances de leurs rapports. Si j'entrais avec Sartre dans un restaurant où elle dînait avec Pagniez, M^{me} Lemaire disait gaiement : « Chacun sa réception ! » Parfois nous sortions sans elle avec Pagniez, parfois nous prenions le thé sans lui boulevard Raspail ; il m'arrivait de laisser Sartre aller voir seul ses petits camarades ; fréquemment aussi, il avait des tête-à-tête avec Pagniez. Ces façons m'étonnèrent, puis je les approuvai. Une amitié est un délicat édifice ; elle s'accommode de certains partages mais elle réclame aussi des monopoles. Chacune des combinaisons que nous formions — à deux, à trois, à quatre — avait sa physionomie et ses agréments : il convenait de ne pas sacrifier cette diversité.

Très souvent, cependant, nous nous réunissions tous les quatre. Quelles plaisantes soirées nous passions ! Parfois nous dînions dans la cuisine de M^{me} Lemaire, d'un morceau de pâté et de deux œufs au plat. Parfois nous allions, avenue d'Italie, Chez Pierre ; j'avalais sans sourciller « tous les saucissons », un poisson en sauce, un civet de lièvre, des crêpes flambées ; j'en crois à peine ma mémoire, mais mon ordinaire était si frugal que lorsque j'en avais l'occasion je mettais les bouchées triples. La nuit du réveillon, la fille de M^{me} Lemaire, Jacqueline, et son fils, qu'on appelait le Tapir, soupèrent avec nous boulevard Raspail. Ils avaient à peu près mon âge. Fleurs, dentelles, cristaux, la table étincelait. Pagniez avait fait venir de Strasbourg le foie gras le plus renommé, de Londres, un vrai pudding de Noël, il avait trouvé des pêches d'Afrique, délicieusement épanouies ; il y avait un tas de plats, de friandises et de vins ; la tête nous tournait un peu et nous débordions de sympathie les uns pour les autres. Quand le printemps fut venu, nous allâmes souvent sur les bords de la Marne, dans l'auto de M^{me} Lemaire que Pagniez conduisait ; nous mangions des frites au Chant des Oiseaux, ou bien nous nous promenions dans la forêt de Saint-Germain, dans les bois de Fosse-Repose : c'était nouveau pour moi, et comme je la trouvais belle, cette trouée de lumière que les phares traçaient au

cœur des futaies ! Souvent, avant de rentrer, nous buvions un ou deux cocktails à Montparnasse. Il nous arrivait de voir ensemble un film nouveau ; nous allâmes en grande pompe écouter Jack Hylton et ses boys ; mais surtout nous causions. On parlait du tiers et du quart, appréciant leurs conduites, leurs motifs, leurs raisons, leurs torts, débattant leurs cas de conscience. M^{me} Lemaire prêchait la prudence ; Sartre et moi, nous préconisions les solutions hardies, Pagniez d'ordinaire proposait des voies médianes. Les intéressés n'en faisaient qu'à leur tête, mais nous discussions avec autant de scrupule que si nous avions tenu leur sort entre nos mains.

Les dimanches où Sartre restait à Tours, je m'y rendais par le premier train ; il dévalait à bicyclette le monticule sur lequel était perchée la villa Paulownia et nous nous retrouvions à la gare, un peu avant midi. Je découvris les charmes, restreints, mais pour moi inédits, des dimanches de province. Il y avait une grande brasserie où jouait un orchestre féminin, un tas de cafés, quelques restaurants, un dancing miteux, un parc mal peigné où s'égarèrent les amoureux, des promenades au bord de la Loire que fréquentaient les familles, et beaucoup de vieilles rues silencieuses. C'était bien assez pour nous occuper ; en ce temps-là, tous les objets ressemblaient à ces minuscules mouchoirs dont les prestidigitateurs font sortir des flots de rubans, de foulards, de banderoles, d'étendards. Une tasse de café, c'était un kaléidoscope où nous contemplions longtemps les reflets changeants d'un lustre ou d'un plafond. Nous inventions à la violoniste un passé, un avenir tout à fait différents de ceux de la pianiste. D'une rencontre à l'autre, il nous était toujours arrivé un tas de choses ; rien ne nous paraissait insignifiant, nous ne passions rien sous silence. Je connaissais les moindres tics de chaque acolyte de Sartre ; il n'ignorait aucun des faits et gestes de nos amis de Paris. Le monde n'arrêtait pas de nous raconter des histoires que nous ne nous lassions pas d'écouter.

Nous n'avions pas tout à fait la même manière de nous y intéresser. Je me perdais dans mes admirations, mes joies : « Voilà le Castor qui entre en transe ! » disait Sartre ; lui, il gardait son sang-froid et il essayait de traduire verbalement ce qu'il voyait. Un après-midi, nous regardions des hauteurs de Saint-Cloud un grand paysage d'arbres et d'eau ; je m'exaltai et je reprochai à Sartre son indifférence : il parlait du fleuve et des forêts beaucoup mieux que moi, mais il ne ressentait rien. Il se défendit. Qu'est-ce au juste que sentir ? Il n'était pas enclin aux battements de cœur, aux frissons, aux vertiges, à tous ces mouvements désordonnés du corps qui paralysent le langage : ils s'éteignent, et rien ne demeure ; il accordait plus de prix à ce qu'il appelait « les abstraits émotionnels » ; la signification d'un visage, d'un spectacle l'atteignait, sous une forme désincarnée, et il en restait assez détaché pour tenter de la fixer dans des phrases. Plusieurs fois, il m'expliqua qu'un écrivain ne pouvait pas avoir d'autre attitude ; quiconque n'éprouve rien est incapable d'écrire ; mais si la joie, l'horreur nous suffoquent sans que nous les dominions, nous ne saurons pas non plus les exprimer. Parfois je lui donnais raison ; mais, parfois, je me disais que les mots ne retiennent la réalité qu'après l'avoir assassinée ; ils laissent échapper ce qu'il y a en

elle de plus important : sa présence. J'étais amenée à me demander avec un peu d'anxiété ce qu'il convenait de leur accorder, de leur soustraire ; c'est pourquoi je me sentis très directement concernée par les réflexions de Virginia Woolf sur le langage en général et sur le roman en particulier. Soulignant la distance qui sépare les livres de la vie, elle semblait escompter que l'invention de nouvelles techniques permettrait de la réduire ; je souhaitais la croire. Mais non ! Son plus récent ouvrage, *Mrs. Dalloway*, n'apportait nulle solution au problème qu'elle soulevait. Sartre estimait que l'erreur se situait au départ, dans l'énoncé même de la question. Il pensait lui aussi que tout récit introduit dans la réalité un ordre fallacieux⁵ ; même si le conteur s'applique à l'incohérence, s'il s'efforce de ressaisir l'expérience toute crue, dans son éparpillement et sa contingence, il n'en produit qu'une imitation où s'inscrit la nécessité. Mais Sartre trouvait oiseux de déplorer cet écart entre le mot et la chose, entre l'œuvre créée et le monde donné : il y voyait au contraire la condition même de la littérature et sa raison d'être ; l'écrivain doit en jouer, non rêver de l'abolir : ses réussites sont dans cet échec assumé.

Soit ; je m'accommodais tout de même difficilement de ce divorce ; je voulais faire des livres, mais non renoncer à mes « transes » : j'étais tiraillée. C'est à cause de ce conflit que je persévérerai longtemps dans la conception de l'art à laquelle je m'étais arrêtée avant de connaître Sartre, et qui s'éloignait de la sienne. Créer, pensait-il, c'était conférer au monde une nécessité en le reprenant à sa charge : selon moi, il fallait plutôt lui tourner le dos. Je me méfiais non seulement du réalisme mais du tragique, du pathétique, de tout sentiment. Je mettais Bach bien au-dessus de Beethoven : Sartre alors préférait Beethoven, de loin. J'aimais les poèmes hermétiques, les films surréalistes, les tableaux abstraits, les vieilles enluminures, les tapisseries anciennes, les masques nègres. J'avais un goût immodéré pour les spectacles de marionnettes ; celles de Podrecca m'avaient déplu par leur réalisme, mais j'en avais vu, entre autres à l'Atelier, dont la naïveté appuyée m'avait charmée. Ces prédilections s'expliquent en partie par les influences que j'avais subies dans ma jeunesse. J'avais renoncé au divin, non à toute espèce de surnaturel. Évidemment, je savais qu'une œuvre forgée sur terre ne peut jamais parler qu'un langage terrestre ; mais certaines me semblaient avoir échappé à leur auteur et résorbé en elles le sens dont il avait voulu les charger ; elles se tenaient debout, sans le secours de personne, muettes, indéchiffrables, pareilles à de grands totems abandonnés : en elles seules, je touchais quelque chose de nécessaire et d'absolu. Il peut paraître paradoxal que j'aie continué à exiger de l'art cette inhumaine pureté alors que j'aimais tant la vie ; mais il y avait une logique dans cet entêtement : l'art ne pouvait s'accomplir qu'en reniant la vie puisqu'elle me détournait de lui.

Moins donnée que Sartre à la littérature, j'étais comme lui avide de savoir ; mais il mettait bien plus d'acharnement que moi à courir après la vérité. J'ai tenté de montrer dans *Le Deuxième Sexe* pourquoi la situation de la femme l'empêche encore aujourd'hui d'attaquer le monde à sa racine ; je souhaitais le connaître, l'exprimer, mais jamais je n'avais envisagé de lui arracher à la force de mon

cerveau ses ultimes secrets. En outre, cette année-là j'étais trop absorbée par la nouveauté de mes expériences pour beaucoup sacrifier à la philosophie. Je me bornais à discuter les idées de Sartre. Dès que nous nous retrouvions sur le quai de la gare de Tours, ou de la gare d'Austerlitz, il m'empoignait : « J'ai une nouvelle théorie. » Je l'écoutais attentivement, non sans un grain de méfiance. Pagniez prétendait que les belles constructions de son petit camarade reposaient souvent sur un sophisme caché ; quand une idée de Sartre me déplaisait, je cherchais « le sophisme à la base » ; plus d'une fois, je le trouvai ; c'est ainsi que je mis en pièces une certaine « théorie du comique » à laquelle d'ailleurs Sartre attachait peu de prix. En d'autres cas, il s'acharnait ; au point que, si je le traquais, il n'hésitait pas à jeter le bon sens par-dessus bord. Il tenait, je l'ai dit, à sauver la réalité de ce monde ; il affirmait qu'elle coïncide exactement avec la connaissance que l'homme en a ; s'il eût intégré au monde les instruments mêmes de cette connaissance, sa position eût été plus solide, mais il refusait de croire à la science, si bien qu'un jour je l'acculai à soutenir que les cirons et autres animalcules invisibles à l'œil nu tout simplement n'existent pas. C'était absurde, il le savait, mais il n'en démordit pas car il savait aussi que lorsqu'on tient une évidence, fût-on incapable de la justifier, il faut s'y agripper contre vents et marées, contre la raison même. J'ai compris depuis que pour faire des découvertes l'essentiel n'est pas d'apercevoir ça et là des lueurs que les autres ne soupçonnent pas, mais de foncer vers elles en se foutant de tout le reste ; alors j'accusais souvent Sartre d'étourderie, mais je me rendais tout de même compte qu'il y avait quelque chose de plus fécond dans ses outrances que dans mes scrupules.

Sartre bâtissait ses théories à partir de certaines positions auxquelles nous tenions avec entêtement. Par notre amour de la liberté, notre opposition à l'ordre établi, notre individualisme, notre respect de l'artisanat, nous nous rapprochions des anarchistes. Mais à vrai dire, notre incohérence défiait toutes les étiquettes. Anticapitalistes, mais non marxistes, nous exaltions les pouvoirs de la pure conscience et de la liberté, et pourtant nous étions antispiritualistes ; nous posions la matérialité de l'homme et de l'univers, tout en dédaignant les sciences et les techniques. Sartre ne s'inquiétait pas de ces contradictions, il refusait même de les formuler : « On ne pense rien, me disait-il, quand on pense par problème. » Il allait, à hue et à dia, de certitude en certitude.

Ce qui l'intéressait avant tout, c'était les gens. A la psychologie analytique et poussiéreuse qu'on enseignait à la Sorbonne, il souhaitait opposer une *compréhension* concrète, donc synthétique, des individus. Cette notion, il l'avait rencontrée chez Jaspers dont on avait traduit en 1927 le traité de *Psychopathologie* écrit en 1913 ; avec Nizan, il avait corrigé les épreuves du texte ; français. Jaspers opposait à l'explication causale, utilisée dans les sciences, un autre type de pensée qui ne repose ; sur aucun principe universel, mais qui saisit des relations singulières, par des intuitions, plus affectives que rationnelles et d'une irrécusable évidence ; il la définissait et la justifiait à partir de la phénoménologie. Sartre ignorait tout de cette philosophie, mais il n'en avait pas moins retenu l'idée de compréhension et il tentait de l'appliquer. Il croyait à la graphologie et davantage

encore à la physiognomonie ; il se livra sur mon visage, sur celui de ma sœur, sur ceux de mes amis à des examens et à des interprétations qu'il prenait tout à fait au sérieux. On a vu pourquoi il se méfiait de la psychanalyse, mais il était à l'affût de nouveaux types de synthèses, et il lut avidement les premières vulgarisations de la *Gestalttheorie*.

Si l'individu est une totalité synthétique et indivisible, ses conduites ne peuvent être jugées que globalement. Sur le plan éthique aussi nous refusions l'attitude analytique. Ce qu'on appelle classiquement la morale, nous n'en voulions ni l'un ni l'autre. A l'École normale, Sartre avait adopté un énergique slogan : « Science, c'est peau de balle. Morale, c'est trou de balle. » Nous récusions, moi par un antique goût de l'absolu, Sartre par dégoût de l'universel, non seulement les préceptes en cours dans notre société, mais n'importe quelle maxime prétendant s'imposer à tous. Devoir et vertu impliquent l'asservissement de l'individu à des lois extérieures à lui : nous les niions ; à des notions vaines nous opposions une vérité vivante : la sagesse. Le sage, en effet, établit entre soi et l'univers un équilibre singulier et totalitaire ; la sagesse est indivise, elle ne se laisse pas débiter en tranches, elle ne s'obtient pas par une patiente accumulation de mérites : on l'a ou on ne l'a pas ; et celui qui la possède ne se soucie plus du détail de sa conduite : il peut faire trois fois la culbute. Ainsi, chez Stendhal, certains héros se trouvent marqués d'une grâce, radicalement refusée au vulgaire, et qui les justifie tout entiers. Nous nous rangions évidemment parmi les élus, et ce jansénisme satisfaisait notre intransigeance tout en nous autorisant à suivre sans hésitation nos volontés. La liberté était notre unique règle. Nous défendions qu'on s'aliénât à des rôles, à des droits, à de complaisantes représentations de soi. A propos des *Comédiens tragiques* de Meredith, nous avions longuement discuté sur les méfaits de la réflexivité. Nous ne pensions pas du tout que l'amour-propre (au sens où le prend La Rochefoucauld) corrompît toutes les conduites humaines, mais dès qu'il s'y glissait il les rongait entièrement. Nous n'approuvions que les sentiments spontanément provoqués par leur objet, les conduites qui répondaient à une situation donnée. Nous mesurions la valeur d'un homme d'après ce qu'il accomplissait : ses actes et ses œuvres. Ce réalisme avait du bon ; mais notre erreur était de croire que la liberté de choisir et de faire se rencontre chez tout le monde ; par là, notre morale demeurerait idéaliste et bourgeoise ; nous imaginions que nous saisissions en nous l'homme dans sa généralité : ainsi manifestions-nous, à notre insu, notre appartenance à cette classe privilégiée que nous pensions répudier.

Je ne m'étonne pas de ces confusions. Nous étions perdus dans un monde dont la complexité nous dépassait. Nous ne possédions pour nous y diriger que des instruments rudimentaires. Du moins, nous acharnions-nous à nous y frayer des chemins ; à chaque pas naissaient de nouveaux conflits, qui nous jetaient en avant, vers des difficultés nouvelles ; c'est ainsi qu'au cours des années qui suivirent nous nous trouvâmes entraînés bien loin de ces commencements.

A Saint-Cyr, Sartre s'était remis à écrire ; comme il ne pouvait pas s'appliquer à un ouvrage de longue haleine, il s'était essayé à des poèmes. L'un d'eux s'intitulait : *L'Arbre* ; comme plus tard dans *La Nausée*, l'arbre, par sa vaine prolifération, indiquait la contingence ; il le relut sans enthousiasme et il en ébaucha un autre dont je me rappelle le début :

Adouci par le sacrifice d'une violette.

Le grand miroir d'acier laisse un arrière-goût mauve aux yeux.

Pagniez brisa son inspiration en riant aux éclats. Il ne fut pas plus indulgent pour le premier chapitre d'un roman où Sartre projetait de raconter la mort de Zaza ; un matin, le héros promenait sur la mer un regard « à rebrousse-soleil » ; ce soleil rebroussé subit le même sort que la violette sacrifiée, et Sartre n'insista pas. Il accueillait les critiques avec une impavide modestie : du fond de cet avenir où déjà il avait pris pied, le plus proche passé lui paraissait tellement dépassé ! Cependant, quand un dessein lui tenait vraiment à cœur, il le menait jusqu'au bout : ce fut le cas de *La Légende de la vérité* qu'il écrivait à Saint-Symphorien.

Cette fois encore, il livrait ses idées sous la forme d'un conte ; il ne lui était guère possible de les exposer sans ambages : refusant tout crédit aux affirmations universelles, il s'ôtait le droit d'énoncer même ce refus sur le mode de l'universel ; au lieu de dire, il lui fallait montrer. Il admirait les mythes auxquels, pour des raisons analogues, Platon avait eu recours, et il ne se gênait pas pour les imiter. Mais ce procédé désuet imposait à sa pensée batailleuse des contraintes qui la servaient mal, et qui se reflétaient dans la raideur de son style. Pourtant, des nouveautés perçaient sous cette armature ; dans *La Légende de la vérité*, les théories les plus récentes de Sartre s'annonçaient ; déjà il rattachait les divers modes de la pensée aux structures des groupes humains. « La vérité procède du commerce », écrivait-il ; il liait le commerce à la démocratie ; lorsque des citoyens se considèrent comme interchangeables, ils s'obligent à porter sur le monde des jugements identiques, et la science exprime cet accord de leurs esprits. Les élites dédaignent cette universalité ; elles forgent, à leur seul usage, ces idées qu'on nomme générales et qui n'atteignent qu'à une incertaine probabilité. Sartre détestait encore plus ces idéologies de chapelle que l'unanimité des savants. Il réservait sa sympathie aux thaumaturges qui, exclus de la Cité, de sa logique, de ses mathématiques, errent en solitaires dans les lieux sauvages et, pour connaître les choses, n'en croient que leurs yeux. Ainsi n'accordait-il qu'à l'artiste, à l'écrivain, au philosophe, à ceux qu'il appelait « les hommes seuls », le privilège de saisir sur le vif la réalité. Pour beaucoup de raisons sur lesquelles je reviendrai, cette théorie m'arrangeait et je l'adoptai avec enthousiasme.

En août, je m'installai pour un mois dans le petit hôtel de Sainte-Radegonde, au bord de la Loire, à dix minutes de la villa Paulownia. C'était donc arrivé : je passais mes vacances loin de Meyrignac ! Comme j'avais redouté autrefois cet exil ! Mais ce n'en était pas un ; au contraire, je me trouvais solidement ancrée, enfin, au cœur de ma vraie vie. Le pays était très laid, mais ça n'avait pas d'importance. Le matin, je m'asseyais avec un livre dans une espèce d'île couverte

de broussailles qu'on gagnait facilement sans se mouiller les pieds car le fleuve était presque à sec. Je déjeunais d'un paquet de petits-beurre et d'une plaque de chocolat ; puis je montais rejoindre Sartre à quelques pas du poste météo ; toutes les deux heures, il s'en allait faire une observation et je le voyais se remuer en haut d'une espèce de tour Eiffel en miniature. Nous dînions à Sainte-Radegonde sous des tonnelles. Souvent, il avait toute sa journée libre ; alors nous dissipions son héritage. Nous délaissions notre guinguette pour des restaurants plus fastueux. A La Lanterne ou au Pont de Cissé, sur les bords de la Loire, nous mangions des andouillettes et nous buvions du vouvray sec. Ou même nous allions à Saint-Florentin au bord du Cher dans les « hostelleries » que fréquentaient les riches Tourangeaux. Deux ou trois fois, au début de l'après-midi, Sartre frêta des taxis ; nous visitâmes les châteaux d'Amboise, de Langeais, nous nous promenâmes autour de Vouvray au flanc des coteaux crayeux percés d'habitations troglodytes. Ces jours d'opulence avaient de maigres lendemains. Nous n'avions rien mangé depuis l'avant-veille — sinon au buffet de Tours un morceau de tarte aux pruneaux — quand nous débarquâmes gare d'Austerlitz, un matin de septembre, à six heures. Pas un sou en poche, et la semelle de mon soulier droit était décollée ; à travers le labyrinthe du jardin des Plantes, je marchais presque à cloche-pied. Aussitôt que notre café favori, La Closerie des Lilas, fut ouvert, nous nous assîmes à la terrasse, devant des tasses de chocolat et des piles de croissants. Encore fallait-il les payer. Sartre m'a laissée en gage ; il a pris un taxi, il n'est revenu qu'au bout d'une heure : tous nos amis étaient en vacances. Je ne sais plus à qui nous avons dû notre salut. Nous empruntions beaucoup. Pour rembourser, Sartre puisait dans son héritage ; je vendis mes livres et tous mes menus bijoux de jeune fille, au grand scandale de mes parents.

Nous lisions énormément. Chaque dimanche j'apportais à Sartre des brassées de volumes empruntés, plus ou moins licitement, chez Adrienne Monnier. Comme il aimait *Pardaillan*, *Fantomas*, *Chéri-Bibi*, Sartre me réclamait avec insistance « de mauvais romans amusants ». Mauvais, je lui en trouvai à la pelle, mais amusants, ils ne l'étaient jamais ; déçu, il m'autorisa à glisser dans le lot des livres qui risquaient d'être bons. En France, il ne paraissait rien de bien marquant. Malgré l'aversion que nous inspirait Claudel, nous eûmes de l'admiration pour *Le Soulier de satin*. Nous fûmes pris par *Vol de nuit* de Saint-Exupéry ; les progrès de la technique, comme ceux de la science, nous laissaient assez indifférents ; les ascensions du professeur Piccard dans la stratosphère ne nous touchaient pas ; mais le développement de l'aviation, en rapprochant les continents, allait modifier les rapports des hommes entre eux : nous suivions attentivement les exploits de Costes et de Bellonte, ceux de Mermoz ; nous étions tout à fait décidés à voir un jour la terre du haut du ciel. Avides de voyager, nous aimions les reportages : nous essayâmes d'imaginer New York, d'après Paul Morand, et l'Inde, d'après *L'Inde contre les Anglais*, d'Andrée Viollis.

C'est à travers sa littérature qu'on apprend le mieux un pays étranger ; celui qui nous intéressait et qui nous intriguait le plus c'était l'U.R.S.S., nous lisions tous les jeunes auteurs russes qui étaient traduits en français. Nizan nous

recommanda tout particulièrement le singulier roman d'anticipation de Zamiatine, *Nous autres* ; en un sens, cette satire prouvait que l'individualisme survivait en U.R.S.S., puisqu'un tel ouvrage pouvait y être écrit et imprimé ; mais c'était une épreuve équivoque, car l'accent et le dénouement du livre ne laissaient rien à l'espoir. Sans doute Zamiatine n'apercevait-il pour lui-même d'autre alternative que la démission ou la mort. Je n'ai jamais oublié la cité de verre, merveilleusement transparente et dure, qu'il avait dressée contre un ciel immuablement bleu. *Cavalerie rouge* de Babel peignait les douleurs et les absurdités de la guerre en petits tableaux désolés. *Rapaces* d'Ehrenbourg, *La Volga se jette dans la Baltique* de Pilniak nous découvraient dans la construction socialiste, par-delà les soviets et l'électrification, une difficile aventure humaine. Un pays qui produisait cette littérature et au cinéma des chefs-d'œuvre tels que *Le Cuirassé Potemkine* et *Tempête sur l'Asie* ne se réduisait tout de même pas à « une civilisation d'ingénieurs ». Il est vrai que d'autres romans, d'autres films donnaient le premier rôle au ciment et aux tracteurs. Notre curiosité oscillait de l'admiration à la méfiance.

L'Allemagne ne se reflétait que vaguement dans *L'Affaire Mauritzius* de Wassermann, dans *Berlin-Alexanderplatz* de Doblin. Et l'Amérique nous livrait des images plus fascinantes sur l'écran que sur le papier. Le dernier bestseller américain, *Babbitt*, nous parut laborieusement plat ; je préférais l'épaisseur tumultueuse des vieux romans de Dreiser. Quant aux auteurs anglais, c'est sous un tout autre angle que nous les abordions ; ils se situaient dans une société bien assise, ils ne nous ouvraient pas des horizons : nous apprécions leur art. Les premiers romans de D. H. Lawrence furent publiés en France ; nous reconnûmes son talent ; mais sa cosmologie phallique nous ébahit ; nous jugeâmes pédantes et puériles ses démonstrations érotiques. Cependant, sa personnalité nous intéressait : nous lûmes tous les souvenirs de Mabel Dodge, de Brett, de Frieda ; nous prenions part à leurs querelles, il nous semblait les connaître⁶.

Sur le terrain de l'idéologie, de la philosophie, nous ne trouvions pas grand-chose à glaner. Nous dédaignâmes les divagations de Keyserling, qu'on traduisait alors à tour de bras. Nous ne fîmes pas particulièrement attention au *Journal d'un séducteur* de Kierkegaard. Parmi les ouvrages non romanesques qui comptèrent pour nous pendant ces deux ans, je ne vois que *Ma vie* de Trotsky, une nouvelle traduction d'*Empédocle* d'Hölderlin, et *Le Malheur de la conscience* de Jean Wahl qui nous donna quelques aperçus d'Hegel. Cependant, nous suivions assidûment la *N.R.F.*, *Europe*, *Les Nouvelles littéraires*. Et nous faisons une grande consommation de romans policiers, dont la vogue était en train de se répandre. La collection de « l'Empreinte » venait de se créer, et des critiques consacraient des articles sérieux à Edgar Wallace, à Croft, à Oppenheim.

Il y avait un mode d'expression que Sartre plaçait presque aussi haut que la littérature : le cinéma. C'est en regardant passer des images sur un écran qu'il avait eu la révélation de la nécessité de l'art et qu'il avait découvert, par contraste, la déplorable contingence des choses données. Par l'ensemble de ses goûts artistiques, il était plutôt classique, mais cette prédilection le situait parmi les

modernes ; mes parents, les siens, tout un vaste milieu bourgeois regardaient encore le cinéma comme « un divertissement de bonniches » ; à l'École normale, Sartre et ses camarades avaient conscience d'appartenir à une avant-garde quand ils discutaient avec gravité des films qu'ils aimaient. J'étais moins mordue que lui mais je le suivais quand même avec empressement dans les salles d'exclusivités, dans les petites salles de quartier où il avait repéré des programmes alléchants ; nous n'allions pas là seulement pour nous divertir ; nous y apportions le même sérieux que les jeunes dévots d'aujourd'hui quand ils entrent dans une cinémathèque.

J'ai raconté comment Sartre m'avait détournée des « films d'art » pour m'initier aux chevauchées des cow-boys et aux histoires policières. Il m'emmena un jour au Studio 28 pour voir William Boyd dans une classique histoire hollywoodienne : un flic honnête et au grand cœur découvrir que son beau-frère est un criminel. Drame de conscience. Il se trouva qu'on donnait en début de spectacle un film qui dès les premières images nous coupa le souffle : *Le Chien andalou* de Buñuel et Dali dont nous ignorions les noms. Nous eûmes quelque peine ensuite à nous intéresser aux tourments de William Boyd. Il y eut d'autres grands films, pendant ces deux années : *Tempête sur l'Asie*, *La Symphonie nuptiale*, *Jeunes Filles en uniforme*, *Les Lumières de la ville*. Nous observâmes avec une curiosité rétive les débuts du cinéma sonore et parlant : *Broadway Melody*, *Le Spectre vert*. Dans *Le Fou chantant*, Al Johnson chantait *Sonny boy* avec une émotion si communicative que j'eus la surprise, quand la lumière revint, de voir des larmes dans les yeux de Sartre : il se faisait volontiers pleurer au cinéma et je regrettai la peine que j'avais prise pour m'en empêcher. *Le Million* nous fit rire, nous charma, nous ravit ; c'était une réussite parfaite, mais nous la tenions pour exceptionnelle et nous n'approuvâmes pas Jean Prévest quand il écrivit avec audace : « Je crois aux possibilités et à l'avenir artistique du film parlant. » *Hallelujah* pourtant eût été bien moins émouvant privé des chants des acteurs noirs, de la beauté des *spirituals*, et, dans la mortelle poursuite qui achève le film, du chuintement de la boue, du froissement des feuillages au sein d'un tragique silence. Et que serait-il resté de *L'Ange bleu* si on en avait effacé la voix de Marlène Dietrich ? Nous en convenions. Mais tout de même Sartre avait trop aimé le muet pour envisager sans mécontentement que le parlant pût jamais le supplanter ; sans doute réussirait-on à le débarrasser de certaines grossières imperfections techniques, à accorder la sonorité des voix avec les distances et les mouvements ; mais le langage des images, pensait Sartre, était un tout qui se suffisait ; on le gâterait si on lui en superposait un autre ; la parole était, selon lui, incompatible avec cet irréalisme — comique, épique, poétique — qui l'attachait au cinéma.

Au théâtre, la médiocrité nous rebutait et nous n'y allions pas souvent. Baty inaugura le théâtre Montparnasse, en octobre 1930, avec *L'Opéra de quat' sous*. Nous ignorions tout de Brecht, mais la manière dont il présentait les aventures de Macky nous charma : sur la scène, des images d'Épinal soudain s'animaient. L'œuvre nous parut refléter le plus pur anarchisme : nous applaudîmes avec feu Marguerite Jamois et Lucien Nat. Sartre sut par cœur toutes les chansons de Kurt

Weil et bien souvent par la suite nous répétâmes le slogan : « Beefsteak d'abord, morale après. » Nous fréquentions les music-halls. Joséphine Baker reprit au Casino de Paris les chansons et les danses qui l'avaient quelques années plus tôt précipitée dans la célébrité : de nouveau, elle triompha. A Bobino, nous entendîmes le vieux Georgius et la nouvelle étoile, Marie Dubas, qui déchaînait les rires et l'enthousiasme du public ; elle était très drôle quand elle chantait des chansons 1900 — je m'en rappelle une entre autres, qui s'appelait : *Ernest, éloignez-vous* — et nous vîmes dans ces parodies une satire de la bourgeoisie ; elle avait aussi dans son répertoire de belles chansons populaires dont la brutalité nous semblait un défi aux classes policées : elle aussi, nous la considérions comme une anarchiste. Décidés à n'aimer que les choses et les gens qui s'accordaient avec nous, nous forcions l'accord de tout ce que nous aimions.

Les livres, les spectacles comptaient beaucoup pour nous ; en revanche, les événements publics nous touchaient peu. Les changements de ministères, les débats de la S.D.N. nous semblaient aussi futiles que les bagarres périodiquement provoquées par les « camelots du roy ». Les grands scandales financiers ne nous scandalisaient pas, puisque capitalisme et corruption étaient à nos yeux synonymes. Oustric avait eu moins de chance qu'un autre, voilà tout. Les faits divers manquaient de piquant ; il s'agissait surtout digressions contre les chauffeurs de taxi : les journaux en signalaient deux ou trois par semaine. Il n'y eut que le vampire de Dusseldorf qui nous fit rêver, car nous pensions que, pour comprendre quelque chose aux hommes, il faut interroger les cas extrêmes. Dans l'ensemble, le monde autour de nous n'était guère qu'une toile de fond sur laquelle s'enlevaient nos vies privées.

Seul comptait à mes yeux le temps que je passais avec Sartre ; mais pratiquement, il y avait de nombreuses journées où je vivais sans lui. J'en occupais une grande partie à des lectures que je menais avec désordre, au hasard des conseils de Sartre et de mon caprice. Je retournai de temps en temps à la Nationale ; j'empruntai pour mon compte chez Adrienne Monnier ; je m'abonnai à la bibliothèque anglo-américaine que tenait Sylvia Beach. L'hiver au coin de mon feu, l'été sur mon balcon, fumant avec maladresse des cigarettes anglaises, je complétais ma culture. Outre les livres que je lus avec Sartre, j'absorbai Whitman, Blake, Yeats, Synge, Sean O'Casey, tous les Virginia Woolf, des tonnes d'Henry James, George Moore, Swinburne, Swinnerton, Rebecca West, Sinclair Lewis, Dreiser, Sherwood Anderson, toutes les traductions publiées dans la collection des « Feux croisés », et même, en anglais, l'interminable roman de Dorothy Richardson qui réussit pendant dix ou douze volumes à ne raconter strictement rien. Je lus Alexandre Dumas, les œuvres de Népomucène Lemerrier, celles de Baour-Lormian, les romans de Gobineau, tout Restif de la Bretonne, les lettres de Diderot à Sophie Volland, et aussi Hoffmann, Sudermann, Kellermann, Pio Baroja, Panait Istrati. Sartre s'intéressait à la psychologie des mystiques, et je me plongeai dans les ouvrages de Catherine Emmerich, de sainte Angèle de

Foligno. Je voulus connaître Marx et Engels et, à la Nationale, je m'attaquai au *Capital*. Je m'y pris très mal ; je ne faisais pas de différence entre le marxisme et les philosophies auxquelles j'étais habituée, si bien qu'il me parut très facile à comprendre et que je n'en saisis, en fait, presque rien. Tout de même, la théorie de la plus-value fut pour moi une révélation, aussi éblouissante que le *cogito* cartésien, que la critique kantienne de l'espace et du temps. De tout mon cœur, je condamnais l'exploitation et j'éprouvai une immense satisfaction à en démonter le mécanisme. Le monde s'éclaira d'un jour neuf au moment où je vis dans le travail la source et comme la substance des valeurs. Rien ne me fit jamais renier cette vérité, ni les critiques que suscita en moi la fin du *Capital*, ni celles que je trouvai dans des livres, ni dans les doctrines subtiles d'économistes plus récents.

Pour gagner ma vie, je donnais des leçons et je faisais un cours de latin au lycée Victor-Duruy. J'avais enseigné la psychologie à des collégiennes de Neuilly réfléchies et disciplinées : ma classe de sixième me prit au dépourvu. Pour des fillettes de dix ans, les rudiments du latin sont austères ; je crus pouvoir pallier cette austérité par des sourires ; mes élèves souriaient aussi ; elles grimpaient sur l'estrade pour regarder de plus près mes colliers, elles tiraillaient ma collerette ; les premiers temps, quand je les avais renvoyées à leurs places, elles se tenaient à peu près tranquilles, mais bientôt elles ne cessèrent plus de bavarder, de s'agiter. J'essayai de durcir ma voix, d'appeler dans mes yeux des lueurs d'orage : elles continuaient à me faire des grâces et à jacasser. Je me décidai à sévir et je mis un mauvais point à la plus déchaînée ; elle se précipita, la tête en avant contre un mur en hurlant : « Mon père me battra ! » Toute la classe reprit d'une voix chargée de reproche : « Son père la battra ! » Pouvais-je la livrer à ce bourreau ? Mais si je l'épargnais, comment punir ses compagnes ? Je ne trouvai qu'une solution : c'était de couvrir leur vacarme par les éclats de ma voix ; somme toute, celles qui voulaient m'entendre m'entendaient et je crois bien que ma section apprit autant de latin qu'aucune autre. Mais je fus plus d'une fois convoquée par la directrice indignée et ma délégation ne me fut pas renouvelée.

En principe, après ces deux ans de sursis que je m'étais accordés, je devais prendre un poste, mais je répugnais à quitter Paris. Je cherchai un moyen de m'y fixer. Le riche cousin influent qui avait autrefois aidé mon père me recommanda à une des codirectrices de *L'Europe nouvelle*, M^{me} Poirier, qui lui avait des obligations ; elle était mariée avec un proviseur, ils habitaient dans les combles d'un lycée un vaste appartement plein de meubles anciens et de tapis d'Orient ; pour débiter convenablement dans le journalisme, me dit-elle, il fallait apporter des idées : en avais-je ? Non. Ils me conseillèrent donc de rester dans l'enseignement. Le mari s'intéressa à moi ; c'était un sexagénaire de taille élancée, chauve, aux yeux glauques ; de temps en temps, il m'invitait à prendre le thé avec lui au Pré-Catelan ; il me promettait de me faire faire des connaissances utiles et me parlait de la vie ; il en envisageait volontiers les aspects libidineux ; alors il me regardait droit dans les yeux, d'un air grave, et sa voix devenait scientifique. Ils me convièrent à un cocktail : ce fut ma première sortie dans le beau monde ; je n'y brillai pas.. Je portais une robe de lainage rouge, avec un grand col de piqué

blanc, beaucoup trop modeste pour la circonstance. Toutes ces dames de *L'Europe nouvelle* étaient habillées par des couturiers ; Louise Weiss, en satin noir, parlait au milieu d'un cercle d'admirateurs. On avait chargé un des invités de s'occuper de moi ; il s'anima un peu en me montrant une très vieille dame plâtrée qui, me dit-il, avait servi de modèle pour *Mademoiselle Dax jeune fille*, mais ensuite la conversation se traîna misérablement. Je compris que je ne pourrais jamais m'entendre avec ces gens, et je décidai d'aller professer en province.

En attendant, je profitais de Paris. J'avais laissé tomber presque toutes les obligations qui m'ennuyaient : tantes, cousins, amies d'enfance. Je déjeunais assez souvent chez mes parents : comme nous évitions les querelles, nous avions peu de sujets de conversation ; ils ignoraient à peu près tout de ma vie. Mon père était fâché que je n'aie pas encore pris de poste ; quand des amis lui demandaient de mes nouvelles, il répondait avec dégoût : « Elle fait la noce à Paris. » Il est vrai que je m'amusais de mon mieux. Je dînais parfois chez M^{me} Lemaire, avec Pagniez, ils m'emmenaient au cinéma. J'allai à La Lune rousse avec Rirette Nizan et nous achevâmes la soirée en buvant de l'akvavit aux Vikings. Je retournai au Jockey, à La Jungle avec ma sœur et Gégé ; j'acceptais des rendez-vous, je sortais avec n'importe qui, ou presque. Fernand m'avait amenée à des réunions qui se tenaient le soir, dans le café-tabac qui fait l'angle du boulevard Raspail et de l'avenue Edgar-Quinet : j'y allais souvent. Il y avait le peintre Robert Delaunay et sa femme Sonia qui faisait du dessin de tissu, Cossio qui ne peignait que de petits bateaux, le musicien d'avant-garde Varèse, le poète chilien Vincent Huidobro ; parfois, Biaisé Cendrars faisait une apparition : dès qu'il ouvrait la bouche, tout le monde s'exclamait. Les soirées se passaient à vitupérer contre la bêtise humaine, contre la pourriture de la société, contre l'art et la littérature en vogue. Quelqu'un suggéra de louer la tour Eiffel pour y inscrire en lettres de feu le mot « Merde ! » Un autre souhaitait inonder la terre de pétrole et y mettre le feu. Je ne me mêlais pas à ces imprécations, mais j'aimais la fumée, le tintement des verres, la rumeur des voix exaltées tandis que le silence descendait sur Paris. Une nuit, à la fermeture du café, toute la bande se rendit au Sphinx et je la suivis. A cause de Toulouse-Lautrec, de Van Gogh, j'imaginais les bordels comme des lieux de haute poésie : je ne fus pas déçue. Le décor, d'un mauvais goût encore plus tapageur que l'intérieur du Sacré-Cœur, les lumières, les femmes demi-nues dans leurs aériennes tuniques multicolores, ça l'emportait de loin sur les peintures idiotes et les baraques foraines chères à Rimbaud.

De Madrid, de Budapest, Fernand et Bandi⁷ m'envoyaient des artistes, des écrivains : pendant des nuits, je les promenais dans Paris, et ils me parlaient de grandes villes inconnues. Je sortais aussi quelquefois avec une jeune vendeuse de chez Burma, amie du Tapir, et pour qui j'avais de la sympathie : Sartre l'avait surnommée M^{me} de Listomère, d'après une héroïne de Balzac. Nous allions danser dans des bals de la rue de Lappe ; nous enfarinions nos visages, nous ensanglantions nos lèvres et nous avions beaucoup de succès. Mon danseur favori était un garçon boucher qui, un soir, devant des cerises à l'eau-de-vie, insista pour me ramener chez lui. « J'ai un ami, lui disais-je. — Et après ? Vous aimez le

bœuf : ça ne vous empêche pas de manger une tranche de jambon de temps en temps ? » Je le déçus beaucoup en refusant de changer de régime.

Je me couchais rarement avant deux heures du matin ; c'est pourquoi mes journées filaient si vite : je dormais. Le lundi en particulier, je tombais de sommeil car j'arrivais de Tours à 5 h 1/2 du matin ; les compartiments de troisième classe étaient bondés et il se trouvait toujours un voisin ou un vis-à-vis entêté à me faire du genou, je ne fermais pas l'œil ; j'allais au lycée Duruy à 8 h 1/2 : il m'arriva, l'après-midi, pendant une leçon de grec, de perdre conscience deux ou trois minutes tandis que mon élève cherchait le sens d'un texte. J'aimais ma fatigue, j'aimais les excès ; je ne me saoulais guère pourtant, mon estomac n'était pas assez robuste, il suffisait de deux ou trois cocktails pour le retourner.

Mais il n'y avait pas besoin d'alcool pour m'enivrer ; j'allais de surprise en émerveillement, de plaisir en fête. Tout m'amusait, tout m'enrichissait. J'avais tant de choses à apprendre que n'importe quoi m'instruisait. Un dimanche, le Tapir me conduisit à Tours, dans sa petite auto ; M^{me} de Listomère nous accompagnait. Nous quittâmes Sartre tard dans la soirée, il était minuit quand une panne nous arrêta à Blois : je ne savais pas que la nuit toutes les villes de province ont l'air sinistrées. Il nous fallut plus d'un quart d'heure pour réveiller la patronne de l'hôtel ; elle mit les deux femmes dans un lit, le Tapir dans une chambre attenante ; nous voulions causer : il traîna son sommier sur notre parquet et s'endormit là. Quel charivari le lendemain matin ! Nous crûmes que la tôlière allait alerter la brigade des mœurs. Je me réjouis de ce mince incident comme d'une aventure.

Il m'en arriva une autre, aussi infime, qui me charma. L'année scolaire finie, je restais coucher à Tours, le dimanche soir. Mais le 15 août, à une heure du matin, l'hôtel où je descendais d'habitude affichait complet. J'en essayai deux, trois, en vain. Je pris un taxi, je battis toute la ville : toujours en vain. Le chauffeur finit par me proposer de dormir au garage, dans sa voiture ; j'acceptai. Il se ravisa ; sûrement sa femme me permettrait de coucher dans la chambre de leur fille, partie en colonie de vacances. Je le suivis, non par étourderie, mais par confiance. Et en effet, une jeune femme l'attendait, dans un grand lit, souriante, maquillée, apprêtée comme pour une fête. Ils m'offrirent un café au lait le lendemain matin et n'acceptèrent pas un sou. Leur gentillesse me toucha d'autant plus que je sortais d'un milieu où on se serait cru déshonoré en donnant rien pour rien. Elle me confirma dans une attitude que j'avais instinctivement adoptée, dont je ne voulus jamais me départir : dans le doute, jouer gagnant et non perdant, faire crédit aux gens et aux circonstances plutôt que m'en défendre.

Un de mes plaisirs les plus vifs, c'était de me promener en auto. Pagniez m'accompagna trois ou quatre fois à Tours. Il me montra la cathédrale de Chartres, le château de Chaumont. Il fut libéré en février 1931, deux ou trois semaines avant Sartre. Il eut envie d'aller revoir à travers la France des cousins et des amis. M^{me} Lemaire lui prêtait sa voiture. Il me proposa de partir avec lui. Un voyage en auto, un vrai voyage, le premier de ma vie ! Du coup, j'entrai en

transes. Et que j'étais contente de passer dix jours en tête à tête avec Pagniez ! J'aimais sa conversation, sa présence et regarder des choses avec lui.

Le hasard fit que, deux jours avant mon départ, Herbaud vint à Paris et m'annonça qu'il y restait deux semaines, sans sa femme : il aurait du temps pour me voir. Longtemps, nos rapports avaient reposé sur une équivoque : il ne tenait pas à savoir ce que Sartre était pour moi, je ne tenais pas à le lui dire ; deux mois plus tôt, il avait trouvé dans ma chambre une lettre qui l'avait éclairé ; il avait ri, mais il avait été fâché, bien qu'il ne m'eût pas caché le vif intérêt qu'il portait à une jeune fille de Coutances. Il me posa un ultimatum : si, au lieu de profiter de sa présence, je partais avec Pagniez, il ne me reverrait plus. J'objectai que je ne pouvais pas faire faux bond à Pagniez. « Vous pouvez, disait Herbaud. — Je ne peux pas », répliquais-je. Soit : alors, il rompait avec moi. Nous allâmes au cinéma, et je pleurai abondamment tout en répétant : « J'ai promis. » Cette obstination, dit-il plus tard à Sartre, l'avait exaspéré, il eût préféré un aveu franc : « J'ai envie de voir du pays. » En fait, j'étais sincère ; j'ai toujours pensé que, sauf en cas de force majeure, l'abandon de projets communs est une offense à l'amitié et je souhaitais vivement m'assurer celle de Pagniez ; c'était là le fond de l'affaire : je la préférais à présent à celle d'Herbaud ; plus proche de Sartre, Pagniez était aussi plus proche de moi ; les circonstances, tout en limitant notre intimité, lui promettaient un enrichissement indéfini ; Herbaud au contraire, et il le savait, n'avait plus guère de rôle à jouer dans ma vie. Il appartenait au passé et je le sacrifiai à l'avenir. Je lui dis adieu dans les larmes. Cela aussi l'irrita et je le comprends car mon exubérant désespoir transformait en fatalité un choix qui en vérité venait de moi.

Il pleuvait sur le Morvan mais il suffisait à ma joie de me répéter : nous partons, nous voilà partis ! Notre déjeuner, à l'hôtel de la Poste, à Avallon, m'étourdit. Le lendemain matin, nous visitâmes l'église de Brou ; je fus émue par les gisants de marbre et par les petites vertus qui soutiennent les tombeaux ; et personne ne m'obligea à admirer le « transparent » aussi affreusement travaillé que les pierres de Saint-Maclou. A Lyon, Pagniez ; alla voir des amis, et je descendis chez l'aînée de mes cousins Sirmione, qui avait épousé un étudiant en médecine ; deux ou trois de ses frères déjeunèrent avec nous ; l'orpheline idiote servait à table, ils la martyrisaient encore. Ils me surprirent, plus que dans ma petite enfance. Du fait que je voyageais avec un homme, ils supposaient qu'aucun vice n'avait de secrets pour moi et la grossièreté de leurs plaisanteries m'éberlua ; ils m'offrirent au dessert ce qu'ils appelaient « une noix de Grenoble » : c'était une coquille de noix qui enfermait une capote anglaise ; ils s'esclaffèrent si fort qu'ils m'épargnèrent la peine de chercher une contenance. Ensuite, ils me montrèrent Lyon, très bien. Et mon cousin Charles me fit visiter sa petite fabrique de douilles pour lampes électriques. C'était ma première rencontre avec le travail et je reçus un coup au cœur. En plein jour, il faisait nuit dans l'atelier, et on y respirait un air chargé de poussières métalliques. Des femmes étaient assises devant des plaques tournantes, régulièrement perforées ; dans une caisse, posée à même le sol, elles prenaient un cylindre de laiton et le plaçaient dans un trou que la plaque

entraînait ; indéfiniment et sur un rythme rapide, le bras de l'ouvrière allait de la caisse à la plaque, pendant combien d'heures ? pendant huit heures, dans cette chaleur et cette odeur, enchaînées à l'horrible monotonie de ce mouvement circulaire, sans un répit. Huit heures, tous les jours. « Tu as trop bu à déjeuner », me dit gaiement mon cousin en voyant que des larmes me venaient aux yeux.

A travers le Massif Central, je découvris pour la première fois de grands horizons neigeux. Pagniez allait à Tulle : il me déposa à Uzerche. Décidément, je révisais mon passé. Je couchai à l'hôtel Léonard, un de ces lieux que je croyais jadis inhabitables, à moins qu'on appartînt à la lie de la terre : paysans, commis voyageurs. Je m'y trouvais très bien. Pagniez vint m'y chercher, et je me rappelai les étonnements de Proust quand ses premières promenades en auto confondaient « le côté de Guermantes » et « le côté de chez Swann ». Nous visitâmes en un seul après-midi des endroits que je pensais aux antipodes les uns des autres : le château de Turenne, l'église de Beaulieu et Rocamadour dont on m'avait parlé avec émerveillement pendant toute mon enfance, sans jamais m'y conduire. Je me gorgeai de paysages. Et j'eus une grande révélation : la Provence. Ce qu'on me disait du Midi m'intriguait beaucoup quand j'étais petite. Comment est-ce beau s'il n'y a pas d'arbres ? demandais-je. Aux environs d'Uzès, autour du pont du Gard, il n'y avait pas d'arbres, et c'était très beau. J'aimai la sécheresse et l'odeur des garrigues ; j'aimai la nudité de la Camargue quand nous descendîmes vers les Saintes-Maries. Aigues-Mortes m'émut autant qu'à travers les descriptions de Barrès et nous sommes restés longtemps au pied des remparts, attentifs à la nuit et à son silence. Pour la première fois, je dormis sous une moustiquaire. Pour la première fois, en remontant vers Arles, je vis des rideaux de cyprès inclinés par le mistral, et je connus la vraie couleur des oliviers. Pour la première fois, le vent soufflait sur les Baux quand j'y arrivai, à la nuit ; dans la plaine, des feux crépitaient ; un feu crépitait dans la cheminée de La Reine Jeanne où nous étions les seuls clients ; nous dînâmes à une petite table, tout près de l'âtre, en buvant un vin dont je me rappelle encore le nom : le « Mas de la dame ». Pour la première fois, je me promenai dans Avignon : nous déjeunerâmes de fruits et de gâteaux dans un jardin qui surplombait le Rhône, au soleil, sous un ciel glorieux. Le lendemain, il bruina à Paris ; Herbaud m'avait envoyé une petite lettre méchante, où il me donnait définitivement congé. M^{me} Lemaire se demandait si j'avais eu raison de ne pas lui céder ; Sartre rageait contre les militaires qui le libéraient plus tard qu'il ne l'escomptait. Et comme c'était étrange, après dix jours de totale complicité, de me retrouver en face de Pagniez à une distance qui me semblait soudain immense ! Même le bonheur a ses aspérités, ses trous d'ombre parfois ; le regret y point : telle fut la leçon de ce retour.

A dix-neuf ans, malgré mes ignorances et mon incompetence, j'avais sincèrement voulu écrire ; je me sentais en exil et mon unique recours contre la solitude, c'était de me manifester. A présent, je n'éprouvais plus du tout le besoin de m'exprimer. Un livre, c'est d'une manière ou d'une autre un appel : à qui en

appeler, et de quoi ? J'étais comblée. Sans répit, mes émotions, mes joies, mes plaisirs me précipitaient vers l'avenir et leur véhémence me submergeait. En face des choses et des gens, je manquais de cette distance qui permet de prendre sur eux un point de vue, et d'en parler ; incapable de rien sacrifier, donc de rien choisir, je me perdais dans un bouillonnement chaotique et délicieux. A l'égard de mon passé, il est vrai que j'avais du recul : j'en avais trop. Il ne m'inspirait ni une nostalgie qui m'eût incitée à le ranimer, ni ce ressentiment qui pousse aux règlements de comptes ; seul le silence s'accordait à mon indifférence.

Cependant, je me souvenais de mes anciennes résolutions et Sartre ne me les laissait pas oublier ; je me décidai à commencer un roman. Je m'asseyais sur une de mes chaises orange, je respirais l'odeur du poêle à pétrole et je contemplais d'un œil perplexe le papier vierge : je ne savais pas que raconter. Faire une œuvre, c'est en tout cas *donner à voir* le monde ; moi, sa présence brute m'écrasait et je n'en voyais rien : je n'avais rien à montrer. Je ne pouvais m'en tirer qu'en recopiant les images que d'autres écrivains en avaient proposées ; sans me l'avouer, je pastichai. C'est toujours regrettable. Pourquoi aggravais-je mon cas en choisissant comme modèles *Le Grand Meaulnes* et *Poussière* ? J'avais aimé ces livres. Je réclamaï que la littérature s'écartât de l'humain : ils me satisfirent en donnant dans le merveilleux. Jacques, Herbaud avaient encouragé mon goût pour ce genre de sublimation car ils la pratiquaient volontiers. Sartre, lui, répugnait à tous les truquages ; cependant, au jour le jour, il s'amusait avec moi à des mythes et dans ses écrits la fable, la légende jouaient encore un grand rôle. De toute façon, il m'eût en vain conseillé la sincérité : il n'y avait alors pour moi qu'une manière d'être sincère, et c'eût été de me taire. Je m'appliquai donc à fabriquer une histoire qui empruntât à Alain-Fournier et à Rosamond Lehmann un peu de leur magie. Il y avait un vieux château, un grand parc, une petite fille qui vivait auprès d'un père triste et silencieux ; un jour, elle croisait sur une route trois beaux jeunes gens désinvoltes qui passaient leurs vacances dans un manoir voisin. Elle s'avisait qu'elle avait dix-huit ans ; le désir la prenait de marcher librement sur les routes, et de voir le monde. Elle réussissait à partir pour Paris ; elle y rencontrait une jeune femme qui ressemblait à Stépha, et une femme plus âgée qui ressemblait à M^{me} Lemaire ; il devait lui arriver de poétiques aventures, mais je ne savais pas bien lesquelles : je m'arrêtai au troisième chapitre. Je me rendais vaguement compte que le merveilleux ne me réussissait pas. Cela ne m'empêcha pas d'ailleurs de m'y entêter longtemps. Il m'en est resté un petit côté « Delly », très sensible dans les premiers brouillons de mes romans.

Je travaillais sans conviction ; j'avais l'impression tantôt de m'acquitter d'un pensum, tantôt de me livrer à une parodie. De toute façon, rien ne pressait. J'étais heureuse, pour l'instant, ça suffisait. Et puis non, ça ne suffisait pas. C'était tout de même bien autre chose que j'avais attendu de moi. Je ne tenais plus de journal intime, mais il m'arrivait encore de jeter des mots sur un carnet : « Je ne peux pas me résigner à vivre et que ma vie ne serve à rien », écrivis-je, au printemps 1930 ; et un peu plus tard, en juin : « J'ai perdu mon orgueil, et c'est là que j'ai tout perdu. » Il m'était arrivé de vivre en contradiction avec mon

entourage, mais jamais avec moi-même ; j'appris, pendant ces dix-huit mois, qu'on peut ne pas vouloir ce qu'on veut et quel malaise engendre cette irrésolution. Je ne cessai pas de me donner avec emportement à tous les biens de ce monde ; et pourtant, ils m'éloignaient, pensais-je, de ma vocation : j'étais en train de me trahir et de me perdre. Je pris ce conflit au tragique, du moins par moments. Je pense aujourd'hui qu'il n'y avait pas de quoi fouetter un chat ; mais j'étais toujours prête, en ce temps-là, à fouetter douze chats plutôt qu'un.

Qu'est-ce que je me reprochais donc ? En premier lieu, la trop grande facilité de ma vie ; d'abord, elle me grisa, mais bientôt j'en éprouvai un certain écœurement. Une bonne élève en moi s'impatiait de cette indiscreète école buissonnière. Mes lectures désordonnées n'étaient qu'un divertissement, elles ne me menaient nulle part. Mon seul travail, c'était d'écrire : je m'y livrais du bout de la plume et parce que Sartre m'en sollicitait impérieusement. Beaucoup de jeunes gens, filles et garçons, qui se sont acharnés avec ambition et courage à de dures études, connaissent ensuite ce genre de déception ; l'effort, la conquête, le dépassement quotidien procurent des satisfactions souveraines et irremplaçables ; par comparaison, les passives délices de l'oisiveté paraissent fades et les heures les plus brillamment remplies injustifiées.

Et puis, je ne m'étais pas relevée du coup que m'avait porté ma confrontation avec les petits camarades ; pour reprendre un peu de fierté, il aurait fallu que je fasse quelque chose, et bien ; or, je paraissais. Mon indolence me confirmait dans le sentiment de ma médiocrité. Décidément, j'abdiquais. Peut-être n'est-il commode pour personne d'apprendre à coexister paisiblement avec autrui ; je n'en avais jamais été capable. Je régnais, ou je m'abîmais. Subjuguée par Zaza, j'avais sombré dans l'humilité ; la même histoire se répétait, seulement j'étais tombée de plus haut et ma confiance en moi avait été plus brutalement pulvérisée. Dans les deux cas, je gardai ma sérénité ; fascinée par l'autre, je m'oubliais au point qu'il ne restait personne pour se dire : je ne suis rien. Néanmoins, par éclairs cette voix se réveillait ; alors, je constatais que j'avais cessé d'exister pour mon compte, et que je vivais en parasite. Quand je me querellai avec Herbaud, il m'accusa d'avoir trahi l'individualisme qui m'avait naguère valu son estime, et je dus lui donner raison. Mais ce qui m'était beaucoup plus sensible encore, c'est que Sartre lui-même s'inquiétait : « Mais autrefois, Castor, vous pensiez un tas de petites choses », me disait-il avec étonnement. « Prenez garde de ne pas devenir une femme d'intérieur », me disait-il aussi. Je ne risquais certes pas de me transformer en ménagère, mais il me comparait à ces héroïnes de Meredith qui après avoir lutté pour leur indépendance finissaient par se contenter d'être la compagne d'un homme. Je m'en voulais de le décevoir. Oui, c'est à juste titre que je m'étais jadis défiée du bonheur. Quel qu'en fût le visage, il m'entraînait à toutes les démissions. Quand j'avais rencontré Sartre, j'avais cru que tout était gagné ; auprès de lui, je ne pouvais pas manquer de me réaliser ; je me disais maintenant qu'escompter le salut de quelqu'un d'autre que soi, c'est le plus sûr moyen de courir à sa perte.

Mais en somme, pourquoi ces remords, ces terreurs ? Je n'étais certes pas une

militante du féminisme, je n'avais aucune théorie touchant les droits et les devoirs de la femme ; de même que je refusais autrefois d'être définie comme « une enfant », à présent je ne me pensais pas comme « une femme » : j'étais moi. C'est à ce titre que je me sentais en faute. L'idée de salut avait survécu en moi à la disparition de Dieu, et la première de mes convictions, c'était que chacun devait assurer personnellement le sien. La contradiction dont je souffrais était d'ordre non pas social, mais moral et presque religieux. Accepter de vivre en être secondaire, en être « relatif », c'eût été m'abaisser en tant que créature humaine ; tout mon passé s'insurgeait contre cette dégradation⁸.

Je l'aurais ressentie avec moins d'acuité si je n'en avais pas subi une autre, plus cuisante, qui ne procédait pas de mon rapport avec autrui, mais d'une intime discordance. J'avais cessé avec enthousiasme d'être un pur esprit ; quand le cœur, la tête et la chair sont à l'unisson, prendre corps est une grande fête. Je ne connus d'abord que la joie : c'était conforme à mon optimisme, et commode pour mon orgueil. Mais, bientôt, les circonstances m'infligèrent la révélation dont j'avais eu, à vingt ans, un pressentiment inquiet : le besoin. Je l'ignorais : je n'avais connu ni la faim, ni la soif, ni le sommeil ; soudain, je fus sa proie. Je passais loin de Sartre des jours, des semaines ; à Tours, le dimanche, nous étions trop timides pour monter, en plein jour, dans une chambre d'hôtel ; d'ailleurs, je refusais que l'amour prît la figure d'une entreprise concertée : je voulais qu'il fût libre, mais non délibéré. Je n'admettais ni qu'on cédât contre son gré à des désirs ni qu'on organisât de sang-froid ses plaisirs. La joie amoureuse devait être aussi fatale et aussi imprévue que la houle des mers, que la floraison d'un pêcher. Je n'aurais pas su expliquer pourquoi, mais l'idée d'une distance entre les émotions de mon corps et mes décisions m'effrayait. Et, précisément, ce divorce s'accomplit. Mon corps avait ses humeurs et j'étais incapable de les contenir ; leur violence submergeait toutes mes défenses. Je découvris que le regret, quand il atteint la chair, n'est pas simplement une nostalgie, mais une douleur ; de la racine de mes cheveux à la plante de mes pieds, il tissait sur ma peau une tunique empoisonnée. Je détestais souffrir ; je détestais ma complicité avec cette souffrance qui naissait de mon sang et j'allais jusqu'à détester le bruissement de mon sang dans mes veines. Dans le métro, le matin, encore engourdie de bruit, je regardais les gens, et je me demandais : « Connaissent-ils cette torture ? Comment se fait-il qu'aucun livre ne m'en ait jamais décrit la cruauté ? » Peu à peu, la tunique se défaisait ; je retrouvais contre mes paupières la fraîcheur de l'air. Mais le soir, l'obsession se réveillait, des milliers de fourmis couraient sur ma bouche ; dans les glaces, j'éclatais de santé et un mal secret pourrissait mes os.

Un mal honteux. J'avais secoué mon éducation puritaine juste assez pour pouvoir me réjouir de mon corps sans contrainte, pas assez pour consentir qu'il m'incommodât ; affamé, mendiant, plaintif, il me répugnait. J'étais obligée d'admettre une vérité que depuis mon adolescence j'essayais de masquer : ses appétits débordaient ma volonté. Dans les fièvres, les gestes, les actes qui me liaient à un homme choisi, je reconnaissais les mouvements de mon cœur et ma liberté ; mais mes langueurs solitaires sollicitaient n'importe qui ; la nuit, dans le

train Tours-Paris, une main anonyme pouvait éveiller au long de ma jambe un trouble qui me bouleversait de dépit. Je taisais ces hontes ; maintenant que j'étais entraînée à tout dire, ce mutisme m'apparaissait comme une pierre de touche : si je n'osais pas les confesser, c'est qu'elles étaient invouables. Par le silence auquel il me contraignait, mon corps, au lieu d'un trait d'union, devenait un obstacle et je lui en avais une brûlante rancune.

J'avais pourtant à ma disposition tout un jeu de morales qui m'encourageaient à assumer allègrement la sexualité : mon expérience les démentait. Pour distinguer, comme Alain et ses disciples, le corps de l'esprit, et concéder à chacun son dû, j'étais trop sincèrement matérialiste : selon moi, l'esprit ne s'isolait pas du corps, et mon corps me compromettait tout entière. J'aurais penché plutôt vers les sublimations claudéliennes, et surtout vers l'optimisme naturaliste qui prétend réconcilier chez l'homme la raison et l'animalité ; mais le fait est qu'en moi la conciliation ne s'opérait pas, ma raison ne s'arrangeait pas du besoin, de sa tyrannie. Je découvrais avec ma chair que l'humanité ne repose pas dans la calme lumière du bien ; elle connaît les tourments muets, inutiles, incléments des bêtes sans défense. Il fallait que la terre eût une face infernale pour que je fusse de temps en temps traversée par de si noires fulgurations.

Cet enfer, j'en eus un jour, hors de moi-même, un aperçu qui m'épouvanta, car je n'étais pas du tout aguerrie. Un après-midi d'août, à Sainte-Radegonde, je lisais au bord de cette espèce d'île broussailleuse dont j'ai parlé ; j'entendis derrière moi un drôle de bruit : des branches qui craquaient, un animal dont le souffle haletant ressemblait à un râle ; je me retournai : un homme, un vagabond, couché dans les buissons, les yeux fixés sur moi, se contentait. Je m'enfuis en panique. Quelle brutale détresse dans cet assouvissement solitaire ! Longtemps le souvenir m'en fut insupportable.

L'idée que je partageais un sort commun à tous les hommes ne me consolait pas du tout ; me trouver, dans l'intimité de mon sang, condamnée à subir au lieu de commander, cela blessait mon orgueil. De tous les griefs que je nourrissais contre moi, j'ai peine à démêler lequel fut le plus important : certainement, ils se renforçaient les uns les autres. J'aurais plus aisément accepté l'indiscipline de mon corps si dans l'ensemble de ma vie j'avais été contente de moi ; et mon parasitisme intellectuel m'aurait moins inquiétée si je n'avais pas senti ma liberté s'enliser dans ma chair. Mais mes brûlantes obsessions, la futilité de mes occupations, ma démission en faveur d'un autre, tout conspirait à m'insuffler un sentiment de déchéance et de culpabilité. Il avait trop de profondeur pour que j'aie pu envisager de m'en délivrer par des artifices. Je ne songeais pas à truquer mes sentiments, à feindre par des actes et des mots une liberté que je ne possédais pas. Je ne mettais pas non plus mes espoirs en une brusque conversion. On ne reprend pas confiance en soi, on ne ranime pas des ambitions assoupies, on ne reconquiert pas une authentique indépendance par un simple coup de volonté, je le savais. Ma morale exigeait que je demeure au centre de ma vie alors que spontanément je préférerais une autre existence à la mienne : pour retrouver sans tricher mon équilibre, il me faudrait, je m'en rendais compte, un long travail.

Cependant, j'allais être obligée bientôt de m'y attaquer, et cette perspective me rassérénait. Le bonheur dans lequel je me débattais était précaire puisque Sartre comptait partir pour le Japon. J'avais décidé de me dépayser moi aussi. J'écrivis à Fernand pour lui demander s'il pouvait me trouver un emploi à Madrid : non. Mais M. Poirier, le proviseur, me parla d'un institut qui allait se créer au Maroc et Bandi me proposa un poste à l'université de Budapest. Quel exil ! Quelle rupture ! Je serais bien obligée à ce moment-là de me reprendre en main. Je ne risquais pas de m'endormir définitivement dans la sécurité. Et même, j'aurais été coupable de ne pas profiter éperdument des chances qui demain allaient m'échapper. L'avenir m'apportait donc une justification : mais je la payais cher. J'étais encore assez jeune pour faire peu de différence entre deux ans et l'éternité ; ce gouffre à l'horizon m'effrayait autant que la mort, et je n'osais pas davantage le regarder en face. Je me demande, somme toute, quelle était la vraie raison de mon désarroi : aurais-je à ce point déploré de m'être engluée dans le bonheur si je n'avais pas craint qu'on m'en arrachât ? En tout cas, le remords et la peur, loin de se neutraliser, m'attaquaient ensemble. Je m'y abandonnais selon un rythme qui depuis ma petite enfance a réglé à peu près toute ma vie. Je traversais des semaines d'euphorie ; et puis, pendant quelques heures, une tornade me dévastait, elle saccageait tout. Pour mieux mériter mon désespoir, je roulais dans les abîmes de la mort, de l'infini, du néant. Je n'ai jamais su, quand le ciel redevenait calme, si je m'éveillais d'un cauchemar ou si je retombais dans un long rêve bleu.

Je ne sombrais que rarement dans ces crises ; d'ordinaire, je faisais peu de retours sur moi : tout le reste m'occupait trop. Tout de même, mon malaise colora un grand nombre de mes expériences. En particulier, j'eus l'occasion d'apprendre quels sentiments équivoques peut inspirer autrui quand on doute de soi.

Sartre voyait encore de temps en temps une jeune femme à laquelle il avait beaucoup tenu et que nous appelions Camille. Il prêtait toujours de vives couleurs aux choses et aux gens dont il parlait et le portrait qu'il me fit d'elle me parut assez prestigieux. Herbaud la connaissait et laissait entendre avec une sympathie amusée que c'était une surprenante personne. Pagniez ne l'aimait guère, mais elle avait réussi à l'étonner. Elle n'avait que quatre ou cinq ans de plus que moi et il semblait que sur un tas de points elle me fût bien supérieure. Cette idée me déplaisait tout à fait.

Telle qu'elle existait pour moi, à distance, elle avait l'éclat d'une héroïne de roman. Elle était belle : d'immenses cheveux blonds, des yeux bleus, la peau la plus fine, un corps alléchant, des chevilles et des poignets parfaits. Son père tenait une pharmacie à Toulouse. Elle était fille unique, mais, dans son enfance, sa mère avait adopté une petite gitane ; très jolie ; Zina devint la suivante de Camille, sa complice et même elle se plaisait à se dire son esclave. Camille fit au lycée des études capricieuses et pendant un ou deux ans suivit sans conviction quelques

cours à l'Université ; mais elle lisait. Son père lui fit aimer Michelet, George Sand, Balzac, Dickens, il l'intéressa à l'histoire de Toulouse, des Cathares, de Gaston Phœbus. Elle se composa un petit panthéon dont les principales divinités étaient Lucifer, Barbe-Bleue, Pierre le Cruel, César Borgia, Louis XI ; mais c'est avant tout à sa propre personne qu'elle rendait un culte. Elle s'émerveillait d'unir la beauté à l'intelligence et que l'une et l'autre fussent chez elle d'une qualité si singulière. Elle se promit à un destin exceptionnel. Pour commencer, elle s'orienta vers la galanterie. Tout enfant, elle avait été patiemment dépucelée par un ami de la famille. A dix-huit ans, elle commença à fréquenter d'élégantes maisons de rendez-vous ; elle bordait tendrement sa mère, qu'elle aimait beaucoup, feignait d'aller se coucher, et s'esquivait avec Zina. Celle-ci eut des débuts épineux ; sa virginité récalcitrante intimidait les amateurs qui étaient tous des messieurs bien ; ce fut Camille qui l'en délivra. Elles travaillaient quelquefois en équipe, mais Zina, beaucoup moins brillante que Camille, opérait en général dans des milieux plus modestes. Camille avait un sens aigu de la mise en scène ; attendant un client dans le salon qui lui était réservé, elle se tenait debout devant la cheminée, nue, ses longs cheveux dénoués, et elle lisait Michelet ou, plus tard, Nietzsche. Sa culture, ses subtilités, sa superbe éblouissaient les notaires, les avocats, et ils pleuraient d'admiration sur l'oreiller. Certains nouèrent des liaisons avec elle, la comblèrent de cadeaux, l'emmenèrent en voyage. Elle s'habillait somptueusement, en s'inspirant beaucoup moins de la mode que des tableaux qu'elle aimait ; sa chambre ressemblait à un décor d'opéra. Elle donnait des fêtes dans la cave qu'elle transformait, selon les circonstances, en palais de la Renaissance ou en château du Moyen Âge. Herbaud, habillé d'un péplum, y prit part à une orgie romaine ; Camille présidait le festin, vêtue en patricienne de la décadence, à demi couchée sur un sofa, et Zina était assise à ses pieds. Elles s'inventaient des tas de jeux ; elles cachaient leurs cheveux sous des perruques, endossaient des guenilles et s'en allaient mendier autour de la cathédrale. Cependant, Camille admirait les grands déchaînements de la passion et prétendait s'y livrer. Elle s'éprit de Conrad Veidt, puis, le voyant interpréter dans *Le Miracle des loups* le rôle de Louis XI, de Charles Dullin. Parfois elle était séduite par un visage, de chair et d'os, par de longues mains pâles ; elle n'en laissait rien paraître ; la nuit, elle allait contempler les fenêtres de l'élu, toucher en frémissant les grilles de sa villa : mais il ne fallait surtout pas qu'il intervînt. Elle concevait l'amour-passion comme un exercice éminemment solitaire.

Elle avait vingt-deux ans, Sartre dix-neuf, quand ils se rencontrèrent à l'enterrement d'une cousine commune dans un bourg du Périgord. Sartre était engoncé dans un costume noir et coiffé d'un chapeau, appartenant à son beau-père, qui lui tombait sur les sourcils ; l'ennui éteignait son visage et lui prêtait une laideur agressive. Camille eut une sorte de coup de foudre : « C'est Mirabeau », se dit-elle ; quant à elle, sous ses crêpes noirs, sa beauté paraissait un peu folle et elle n'eut pas de peine à l'intéresser. Ils ne se quittèrent qu'au bout de quatre jours, rappelés par des familles inquiètes. Camille était alors entretenue par le fils d'un riche marchand de calorifères et elle envisageait de l'épouser ; mais elle n'avait pas

plus envie de devenir une bourgeoise décente que de rester putain. Sartre la convainquit que lui seul pouvait la sauver de la médiocrité provinciale ; il l'exhorta à miser sur son intelligence, à se cultiver, à écrire : il l'aiderait à faire son chemin. Elle se saisit avec empressement de cette chance. Ils échangèrent des lettres qu'elle signait Rastignac, lui Vautrin ; elle lui envoya ses premiers essais littéraires qu'il critiqua en dosant adroitement la vérité et l'indulgence. Il lui exposa ses idées sur la vie et lui conseilla des lectures : Stendhal, Dostoïevski, Nietzsche. Cependant, il amassait sou par sou un pécule qui lui permit au bout de six mois de s'offrir un voyage à Toulouse ; il y retourna quelquefois pendant environ deux ans. Faute d'argent, ses séjours étaient brefs et ils se déroulaient selon des rites à peu près immuables. Vers minuit, il se plantait sur le trottoir, en face de la pharmacie, et il attendait qu'une certaine fenêtre s'allumât ; cela signifiait que Camille avait bordé et embrassé sa mère, et Zina descendait alors lui ouvrir la porte. Il quittait la chambre de Camille dès que le jour pointait. Elle avait l'habitude de rester au lit tard dans l'après-midi ; ensuite, elle vaquait à ses affaires, et il ne la revoyait pas avant le soir. Il n'était pas accoutumé à dormir en plein jour, et souvent, par économie, il ne prenait même pas de chambre d'hôtel ; il somnolait sur les bancs du jardin public, ou au cinéma ; la troisième nuit, la quatrième, il tombait de fatigue : « C'est bien, dors, je lirai Nietzsche », disait Camille avec dédain ; et quand il rouvrait les yeux, elle récitait à haute voix un passage de *Zarathoustra* sur la domination du corps par la volonté. Ils avaient beaucoup d'autres sujets de querelle car, en attendant d'être George Sand, Camille n'avait rien changé à sa manière de vivre. D'ailleurs, elle s'ingéniait à susciter des disputes ; ce qu'elle attendait de l'amour, c'était de grands déchirements suivis de réconciliations exaltées.

La seconde année de leur liaison, elle passa quinze jours à Paris et elle fit grand effet au bal de l'École normale. Pour la recevoir dignement, Sartre avait emprunté de droite et de gauche, mais ses moyens étaient tout de même bien réduits ; la médiocrité de l'hôtel, des restaurants, des dancings où il l'emmena la déçut. D'ailleurs, Paris ne lui plaisait pas. Il s'était débrouillé pour lui trouver un emploi dans une papeterie ; mais elle n'avait pas la moindre envie de vendre des cartes postales. Elle repartit pour Toulouse. Ils rompirent, au début de l'été, pour des raisons confuses.

Dix-huit mois plus tard, au début de 1929, il reçut un mot d'elle, lui proposant un rendez-vous qu'il accepta. Elle avait fait l'année passée un nouveau voyage à Paris, avec un riche entreteneur qu'elle appelait « l'amateur éclairé » à cause du goût qu'il affichait pour les beaux-arts. Comme Dullin était depuis *Le Miracle des loups* un de ses héros favoris, elle alla le voir à l'Atelier dans *Les Oiseaux*. Vêtue de ses atours les plus flamboyants, elle s'assit au premier rang et le dévora des yeux de manière ostensible ; elle recommença ce manège plusieurs soirs de suite et finit par solliciter une entrevue. Dullin ne fut pas insensible à l'admiration qu'elle lui témoigna et, de fil en aiguille, il l'installa avec Zina dans un rez-de-chaussée de la rue Gabrielle ; de loin en loin, elle passait tout de même une ou deux semaines à Toulouse avec « l'amateur éclairé », qui rachetait son âge

avancé par de grandes générosités ; elle prenait ses parents pour prétexte. Dullin n'y regardait pas de trop près car, de son côté, il vivait avec sa femme. Cette situation ne satisfaisait pas Camille et Paris l'ennuyait ; elle souhaita mettre de la passion dans sa vie et se rappelant l'ardeur de ses querelles avec Sartre, elle le relança. Il la trouva changée, mûrie, nettoyée de son provincialisme. Dullin avait formé son goût, elle s'était frottée au Tout-Paris et avait pris des manières. Elle suivait des cours à l'école de l'Atelier et figurait dans des spectacles ; mais elle ne se sentait pas une vocation d'actrice ; elle refuserait toujours d'incarner des personnages en qui elle ne se reconnaîtrait pas : Agrippine, soit, mais Junie, jamais. D'ailleurs, le travail de l'interprète est secondaire : elle voulait créer. Elle avait choisi une solution ambitieuse : elle écrirait des pièces où elle se taillerait des rôles à sa mesure. En attendant, elle méditait un roman et elle avait ébauché des nouvelles qu'elle intitulerait : « Histoires démoniaques. » Elle se réclamait en effet, définitivement, de Lucifer. Elle lui manifestait sa loyauté par de spectaculaires inconduites. Elle buvait beaucoup. Un soir, elle était entrée en scène ivre morte et avec de grands rires elle avait arraché sa perruque au principal acteur ; une autre fois, elle avait quitté le plateau à quatre pattes, toutes jupes relevées. Dullin lui avait infligé des blâmes qui avaient été affichés au tableau. Elle passait des nuits à rôder dans Montmartre avec Zina, et, une fois, elles avaient ramené rue Gabrielle deux souteneurs qui, au matin, avaient emporté leur linge et leur argenterie ; ils avaient étouffé leurs protestations à coups de pied. Malgré ces diversions, Camille trouvait sa vie bien plate ; elle n'avait rencontré personne qui lui parût à sa hauteur ; les seuls égaux qu'elle se reconnût, c'était des morts : Nietzsche, Dürer à qui — selon un de ses autoportraits — elle ressemblait beaucoup, et Emily Brontë qu'elle venait de découvrir. Elle leur donnait des rendez-vous nocturnes, elle leur parlait et d'une certaine façon ils lui répondaient. Quand elle l'entretenait de ses relations d'outre-tombe, Sartre l'écoutait plutôt froidement. En revanche, elle l'amusa en lui dévoilant les intrigues du monde théâtral, en faisant des imitations de Lenormand, de Steve Passeur ; elle lui exposait les idées de Dullin sur la mise en scène, et lui vantait des pièces espagnoles qu'il ne connaissait pas. Elle l'emmena à l'Atelier voir *Volpone*, et lui fit remarquer que lorsqu'il disait : « Mon trésor, le voilà ! » Dullin se tournait vers elle. Mais si Sartre se plaisait à ces rencontres, pour ce qui est de la passion il n'avait aucune envie de rengager. Elle fut déçue, leurs rapports tournèrent court. Au temps où Sartre faisait son service, il n'avait plus avec elle qu'une très intermittente amitié.

Cette histoire, dont je n'ai retracé que les grandes lignes abondait en épisodes piquants ; je me suis avisée depuis qu'elle comportait aussi bien des lacunes et que certainement Camille avait donné plus d'une entorse à la vérité. Peu importe : j'y fus prise. Les normes du vraisemblable en usage dans mon ancien milieu ne convenaient plus, et je ne m'étais pas souciee d'en trouver de nouvelles. J'avais fort peu de sens critique. Mon premier mouvement était de croire et, en général, je m'y tenais.

J'acceptai donc Camille, telle qu'elle m'apparaissait à travers Sartre. Elle avait

compté pour lui, et il céda quelque peu à la tendance qu'ont la plupart des jeunes gens d'enjoliver leur passé : il me parlait d'elle avec une chaleur qui ressemblait à de l'admiration. Souvent, pour secouer ma paresse, il me la citait en exemple : elle passait ses nuits à écrire, elle s'acharnait à faire quelque chose de sa vie, elle y réussirait. Je me disais qu'elle avait plus d'affinités que moi avec lui puisque, elle aussi, elle misait avant tout sur son œuvre à venir ; peut-être — malgré notre intimité, notre entente — l'estimait-il plus que moi ; peut-être était-elle effectivement plus estimable. Je ne me serais pas tant agitée à son propos si la jalousie ne m'avait pas tenaillée.

J'étais embarrassée pour la juger. La facilité avec laquelle elle usait de son corps me choquait ; mais fallait-il blâmer sa désinvolture, ou mon puritanisme ? Spontanément, mon cœur, ma chair la condamnaient ; une raison cependant contestait ce verdict : peut-être devais-je l'interpréter comme un signe de ma propre infériorité. Ah ! qu'il est donc désagréable de douter de sa bonne foi ! Au moment où je mettais Camille en accusation, je devenais suspecte car j'aurais eu trop de plaisir à lui donner tort. Je m'empêtrais dans ces hésitations, n'osant franchement ni la déclarer coupable, ni l'absoudre, ni me glorifier de ma prudence, ni m'en départir.

Du moins y avait-il dans son attitude une faille qui me sautait aux yeux. Se mettre au lit avec un homme qu'on n'aime pas, c'est une expérience sur laquelle je manquais de lumière ; mais je savais ce que ça signifie, de sourire à des gens qu'on méprise ; j'avais lutté, obstinément, pour n'avoir pas à me plier à ce genre de prostitution. Camille se moquait avec Zina et Sartre de ceux qu'elle appelait « les *tiotocini* », mais elle les flattait, les charmait, leur parlait. Pour consentir à cet avilissement et surtout à cet ennui, elle devait être bien moins intransigente et bien plus résignée que ne le disait sa légende.

Oui, sur ce point, je triomphais, mais timidement : si elle subissait des servitudes dont j'avais su me défendre, en revanche, et c'était bien plus important, elle avait sauvegardé cette autonomie que je me reprochais d'avoir sacrifiée. Je ne lui laissais pas non plus marquer sans discussion cet avantage ; elle n'avait évité la dépendance qu'en se refusant à l'amour et je tenais pour une infirmité d'être incapable d'aimer. Si brillante que fût Camille, je ne doutais pas que Sartre ne valût plus qu'elle ; selon ma logique, elle aurait dû le préférer à son confort, à ses plaisirs, à elle-même. Dans la force qu'elle tirait de son insensibilité, j'apercevais aussi une faiblesse. Malgré toutes ces restrictions, j'avais bien de la peine à tenir tête à son image. Déjà, cette belle femme pleine d'expérience s'était frayé un chemin dans le monde du théâtre, des lettres et des arts, elle avait commencé sa carrière d'écrivain : ses chances et ses mérites m'écrasaient. Je me réfugiais dans l'avenir, je me faisais des serments : moi aussi, j'écirai, je ferai quelque chose, il me faut juste un peu de temps. Il me semblait que le temps travaillait pour moi. Mais pour l'instant, sans aucun doute, elle l'emportait.

Je voulus la voir. Elle paraissait dans le nouveau spectacle de l'Atelier, *Patchouli*, œuvre d'un jeune inconnu, qui s'appelait Salacrou ; au second acte, elle était entraîneuse dans un bar, au troisième, figurante dans un théâtre. Quand le rideau

se leva pour la seconde fois, j'écarquillai les yeux ; perchées sur des tabourets, elles étaient trois, une brune et deux blondes dont l'une avait un assez beau profil, dur et hautain ; j'écoutais mal la pièce, tout occupée à récapituler l'histoire de Camille en substituant ces traits décidés aux vagues contours brouillés que jusqu'alors son nom avait évoqués pour moi. Quand arriva l'entracte, l'opération était à peu près terminée : Camille avait pris un visage. Le rideau se leva de nouveau ; les femmes étaient là, vêtues de robes à crinoline, blondes toutes les trois et Camille était désignée avec précision sur le programme comme « la première figurante » : : celle qui parlait d'abord. Je tombai des nues : l'actrice au profil aigu n'était pas Camille ; celle-ci m'avait été cachée par sa perruque brune. Maintenant, je la voyais : ses admirables cheveux, ses yeux bleus, sa peau, ses poignets ; et elle ne coïncidait absolument pas avec ce que je savais d'elle. Sous les grappes de boucles pâles, la face était ronde, presque enfantine ; la voix aiguë et trop chantante avait des inflexions puériles. Non, je ne pouvais pas m'arranger de cette grande poupée de porcelaine et d'autant moins que j'avais accueilli une tout autre image : je me répétais avec colère que Camille aurait dû s'y conformer, sa tête ne lui allait pas. Comment concilier son orgueil, son ambition, ses entêtements, sa superbe démoniaque avec les rires, les grâces mignardes, les afféteries dont j'étais témoin ? On m'avait jouée ; je ne savais pas qui et j'en voulais à tout le monde.

Pour tirer cette affaire au clair, il n'y avait qu'un moyen : approcher Camille de plus près. Sartre lui avait parlé de moi et elle avait de la curiosité à mon égard, elle m'invita. Je sonnai un après-midi, rue Gabrielle ; elle m'ouvrit ; elle portait une longue robe d'intérieur, en soie cramoisie ouverte sur une tunique blanche, et des bijoux partout : des bijoux anciens, exotiques, lourds et cliquetants ; ses cheveux s'enroulaient autour de sa tête et tombaient sur ses épaules en torsades moyenâgeuses. Je reconnus sa voix aiguë et mièvre, mais le visage était plus ambigu que sur la scène. De profil, il ressemblait en effet à celui de Dürer ; de face, les grands yeux bleus, faussement naïfs, l'affadissaient, mais il prenait un extraordinaire éclat lorsque Camille se souriait à elle-même, la tête rejetée en arrière et les narines frémissantes.

Elle me fit entrer dans un petit salon, sommairement meublé, mais plaisant ; il y avait des livres, une écritoire, et aux murs des portraits de Nietzsche, de Dürer, d'Emily Brontë, sur des chaises minuscules étaient assis deux grands poupons vêtus de sarraus d'écolier : ils s'appelaient Friedrich et Albrecht, et Camille parlait d'eux comme s'ils avaient été des enfants de chair et d'os. Elle entretenait avec aisance la conversation. Elle me décrivit les représentations du *No* japonais auxquelles elle avait assisté quelques jours plus tôt et me raconta *La Célestine*, qu'elle souhaitait adapter et mettre en scène elle-même. Elle m'intéressa ; elle évoquait avec un grand bonheur de gestes et de mimiques les choses dont elle parlait et je lui trouvai beaucoup de séduction ; elle m'agaça pourtant. Elle affirma, au cours de la conversation, qu'une femme n'a jamais de difficulté à prendre un homme dans ses filets : un peu de comédie, de coquetterie, de la flatterie, du doigté et le tour était joué. Je n'admettais pas que l'amour se conquît

par ruse : Pagniez, par exemple, Camille elle-même échouerait à le manœuvrer. Peut-être, concéda-t-elle avec dédain ; mais c'est qu'il manquait de passion et de grandeur. Tout en parlant, elle jouait avec ses bracelets, touchait ses boucles et envoyait à son miroir de tendres œillades. Je trouvais ce narcissisme niais et, néanmoins, il m'offensait. Il m'était impossible de sourire à mon reflet avec cette complaisance. Mais alors Camille gagnait ; ce témoignage émerveillé qu'elle portait sur elle-même, mon ironie ne l'entamait pas ; seule une éclatante affirmation de moi eût rétabli l'équilibre.

Je marchai longtemps dans les rues de Montmartre, je tournai autour de l'Atelier, en proie à un des sentiments les plus désagréables qui m'aient jamais saisie et auquel convient, je crois, le nom d'envie. Camille n'avait pas laissé s'établir entre nous de réciprocité ; elle m'avait annexée à son univers et reléguée à une place infime ; je n'avais plus assez d'orgueil pour riposter par une annexion symétrique ; ou alors, il m'aurait fallu décréter qu'elle n'était qu'une imposture : le jugement de Sartre, mon propre consentement me l'interdisaient. Une autre solution eût été de reconnaître sa supériorité et de m'oublier dans une admiration sans réticence ; j'en étais capable, mais pas à propos de Camille. Je me sentis victime d'une espèce d'injustice d'autant plus irritante que j'étais en train de la légitimer puisque je ne détachais pas d'elle ma pensée alors que déjà elle m'avait oubliée. Tandis que je montais et descendais les escaliers de la Butte, obsédée par son existence, je lui accordais plus de réalité qu'à moi-même et je me révoltais contre cette suprématie que je lui conférais : c'est cette contradiction qui fait de l'envie un mal si torturant. J'en souffris pendant plusieurs heures.

Par la suite, je me calmai ; mais longtemps je demeurai à l'égard de Camille dans l'ambivalence : je la voyais à la fois par ses yeux et par les miens. Un jour où elle me reçut avec Sartre, elle nous décrivit la danse qu'elle devait exécuter dans le prochain spectacle de l'Atelier ; elle figurait une gitane et elle avait inventé de lui plaquer un emplâtre sur l'œil : elle justifiait cette décision par de subtiles considérations sur les gitans, la danse, l'esthétique théâtrale ; c'était tout à fait convaincant. En scène, sa toilette, son maquillage, son emplâtre et aussi sa chorégraphie me parurent grotesques ; ma sœur et un de ses amis m'accompagnaient : ils se tordirent de rire. J'invitai Camille un après-midi, avec Poupette et Fernand qui se trouvaient de passage à Paris. Elle portait sur ses cheveux torsadés un béret de velours noir ; sa robe noire, semée de pastilles blanches, s'ouvrait sur une guimpe aux manches gonflées : elle ressemblait, mais sans excès, à un tableau de la Renaissance. Elle parla beaucoup, avec brio. Après son départ, je vantais sa beauté et cet art qu'elle avait de créer des atmosphères. « C'est surtout vous qui avez créé l'atmosphère », me dit Fernand avec une gentillesse bourrue. Je fus très surprise et je commençai à penser que Camille peut-être ne tenait que de moi son inquiétant pouvoir. Elle finit par me devenir familière ; je m'arrangeai de ses défauts, de ses mérites. Au fur et à mesure que je regagnai ma propre estime, j'échappai à la fascination qu'elle avait d'abord exercée sur moi.

Ce fut une lente reconquête qui s'amorça au printemps 1931, lorsqu'il me fallut décider de mon avenir immédiat.

Un dimanche de février, Sartre reçut une lettre l'avisant qu'on avait nommé au Japon un autre lecteur que lui. Il fut très déçu. D'autre part, l'Université lui demanda de remplacer au Havre, pendant le dernier trimestre, le professeur de philosophie atteint de dépression nerveuse : il conserverait le poste l'année suivante ; c'était une aubaine puisque, s'il devait rester en France, il souhaitait au moins enseigner à proximité de Paris. Il accepta. Ainsi la grande séparation que j'avais tant redoutée m'était épargnée ! Un énorme pavé me tomba du cœur. Seulement, du même coup, l'alibi qui me ménageait l'avenir s'effondrait : rien ne me protégeait plus contre mes remords. J'ai retrouvé une page de carnet, griffonnée dans le café Dupont du boulevard Rochechouart, un soir où sans doute j'avais un peu bu : « Voilà. De nouveau, je ne penserai rien. Tout un tas de petits suicides joyeux (*cric crac* faisaient en mourant les brins de chanvre brûlés dans le conte d'Andersen ; et les petits enfants battaient des mains en criant : « C'est fini, c'est fini ! »). Peut-être n'était-ce pas la peine de vivre, après tout. Vivre pour le confortable et pour l'agréable !... Je voudrais réapprendre la solitude : il y a si longtemps que je n'ai pas été seule ! »

Ces repentirs, je l'ai dit, ne se déchaînaient que par intermittence ; en vérité, je redoutais la solitude beaucoup plus que je n'y aspirais. Le moment vint où je dus solliciter un poste : on m'assigna Marseille, et je fus atterrée. J'avais envisagé des exils plus déchirants mais sans jamais tout à fait y croire ; et soudain, c'était vrai : le 2 octobre, je me retrouverais à plus de huit cents kilomètres de Paris. Devant ma panique, Sartre proposa de réviser nos plans : si nous nous mariions, nous bénéficierions d'un poste double et somme toute cette formalité ne porterait pas gravement atteinte à notre manière de vivre. Cette perspective me prit au dépourvu. Jusqu'alors, nous n'avions pas même envisagé de nous enchaîner à des habitudes communes : l'idée de nous marier ne nous avait donc pas effleurés. Par principe, elle nous offusquait. Sur bien des points nous hésitions, mais notre anarchisme était aussi bon teint et aussi agressif que celui des vieux libertaires ; il nous incitait, comme eux, à refuser l'ingérence de la société dans nos affaires privées. Nous étions hostiles aux institutions parce que la liberté s'y aliène, et hostiles à la bourgeoisie d'où elles émanaient : il nous paraissait normal d'accorder notre conduite à nos convictions. Le célibat pour nous allait de soi. Seuls de puissants motifs auraient pu nous décider à plier devant des conventions qui nous répugnaient.

Mais précisément, voilà qu'il en surgissait un puisque l'idée de partir pour Marseille me jetait dans l'anxiété ; dans ces conditions, disait Sartre, il était stupide de sacrifier à des principes. Je dois dire que pas un instant je ne fus tentée de donner suite à sa suggestion. Le mariage multiplie par deux les obligations familiales et toutes les corvées sociales. En modifiant nos rapports à autrui, il eût fatalement altéré ceux qui existaient entre nous. Le souci de préserver ma propre

indépendance ne pesa pas lourd ; il m'eût paru artificiel de chercher dans l'absence une liberté que je ne pouvais sincèrement retrouver que dans ma tête et mon cœur. Mais je voyais combien il en coûtait à Sartre de dire adieu aux voyages, à sa liberté, à sa jeunesse, pour devenir professeur en province, et, définitivement, un adulte ; se ranger parmi les hommes mariés, c'eût été un renoncement de plus. Je le savais incapable de m'en avoir de la rancune, mais je savais aussi combien j'étais accessible aux remords et combien je les détestais. La plus élémentaire prudence m'interdisait de choisir un avenir qu'ils eussent risqué d'empoisonner. Je n'eus pas même à délibérer, je n'hésitai pas, je ne calculai pas, ma décision se prit sans moi.

Un seul motif eût pesé assez lourd pour nous convaincre de nous infliger ces liens qu'on dit légitimes : le désir d'avoir des enfants ; nous ne l'éprouvions pas. Là-dessus on m'a si souvent prise à partie, on m'a posé tant de questions que je veux m'expliquer. Je n'avais, je n'ai, aucune prévention contre la maternité ; les poupons ne m'avaient jamais intéressée, mais, un peu plus âgés, les enfants me charmaient, souvent ; je m'étais proposé d'en avoir à moi au temps où je songeais à épouser mon cousin Jacques. Si à présent je me détournais de ce projet, c'est d'abord parce que mon bonheur était trop compact pour qu'aucune nouveauté pût m'allécher. Un enfant n'eût pas resserré les liens qui nous unissaient Sartre et moi ; je ne souhaitais pas que l'existence de Sartre se reflêtât et se prolongeât dans celle d'un autre : il se suffisait, il me suffisait. Et je me suffisais : je ne rêvais pas du tout de me retrouver dans une chair issue de moi. D'ailleurs, je me sentais si peu d'affinités avec mes parents que d'avance les fils, les filles que je pourrais avoir m'apparaissaient comme des étrangers ; j'escomptais de leur part ou de l'indifférence, ou de l'hostilité tant j'avais eu d'aversion pour la vie de famille. Aucun fantasme affectif ne m'incitait donc à la maternité. Et, d'autre part, elle ne me paraissait pas compatible avec la voie dans laquelle je m'engageais : je savais que pour devenir un écrivain j'avais besoin de beaucoup de temps et d'une grande liberté. Je ne détestais pas jouer la difficulté ; mais il ne s'agissait pas d'un jeu : la valeur, le sens même de ma vie se trouvaient en question. Pour risquer de les compromettre, il aurait fallu qu'un enfant représentât à mes yeux un accomplissement aussi essentiel qu'une œuvre : ce n'était pas le cas. J'ai raconté combien, vers nos quinze ans, Zaza m'avait scandalisée en affirmant qu'il valait autant avoir des enfants que d'écrire des livres : je continuais à ne pas voir de commune mesure entre ces deux destins. Par la littérature, pensais-je, on justifie le monde en le créant à neuf, dans la pureté de l'imaginaire, et, du même coup, on sauve sa propre existence ; enfanter, c'est accroître vainement le nombre des êtres qui sont sur terre, sans justification. On ne s'étonne pas qu'une carmélite, ayant choisi de prier pour tous les hommes, renonce à engendrer des individus singuliers. Ma vocation non plus ne souffrait pas d'entraves et elle me retenait de poursuivre aucun dessein qui lui fût étranger. Ainsi, mon entreprise m'imposait une attitude qu'aucun de mes élans ne contrariait et sur laquelle je ne fus jamais tentée de revenir. Je n'ai pas eu l'impression de refuser la maternité ; elle n'était pas mon lot ; en demeurant sans enfant, j'accomplissais ma condition naturelle.

Cependant, nous révisâmes notre pacte, nous abandonnâmes l'idée d'un « bail » provisoire entre nous. Notre entente était devenue plus étroite et plus exigeante qu'au départ ; elle pouvait s'accommoder de brèves séparations, mais non de vastes équipées solitaires. Nous ne nous jurâmes pas une éternelle fidélité ; mais nous rejetâmes dans les lointains de la trentaine nos éventuelles dissipations.

Je me rassérénai. Marseille était une grande ville, très belle, m'assurait-on. L'année scolaire n'a que neuf mois, les trains vont vite : deux jours de congé, une grippe opportune et je viendrais à Paris. Je profitai donc sans arrière-pensée de ce dernier trimestre. Le Havre ne déplut pas à Sartre et je l'y accompagnai plusieurs fois. Je vis beaucoup de choses neuves : un port avec ses bateaux, ses bassins, ses ponts tournants ; de hautes falaises, une mer fougueuse. Sartre, d'ailleurs, passait le plus clair de son temps à Paris. Malgré nos convictions anticolonialistes, nous allâmes faire un tour à l'Exposition coloniale ; c'était une magnifique occasion pour Sartre de pratiquer son « esthétique d'opposition » : que de laideurs ! et comme il était dérisoire, ce temple d'Angkor en papier mâché ! Mais nous aimions le bruit et la poussière que soulèvent les foules.

Sartre venait de terminer *La Légende de la vérité* que Nizan se chargea de recommander aux éditions d'Europe. Un fragment fut publié dans la revue *Bifur* que dirigeait Ribemont-Dessaignes ; Nizan s'en occupait ; dans chaque numéro, il présentait succinctement les collaborateurs ; il consacra une ligne à son petit camarade : « Jeune philosophe. Prépare un volume de philosophie destructrice. » Bandi, qui se trouvait alors à Paris, me parla de ce texte avec beaucoup d'agitation. Dans le même numéro parut la traduction de *Was ist Metaphysik* d'Heidegger : nous n'en vîmes pas l'intérêt car nous n'y comprîmes rien. De son côté, Nizan venait de publier sa première œuvre, *Aden Arabie*. Nous en aimions particulièrement le départ agressif : « J'avais vingt ans. Je ne laisserai dire à personne que c'est le plus bel âge de la vie. » Le livre tout entier nous plaisait mais il nous parut plus brillant que profond parce que nous en méconnûmes la sincérité. Avec l'entêtement étourdi de la jeunesse, Sartre, au lieu de réviser à la lueur de ce pamphlet l'idée qu'il se faisait de Nizan, préféra imaginer que son petit camarade avait sacrifié à la littérature. Il avait aimé sa vie de normalien : il ne prit pas au sérieux les déclarations rageuses de Nizan contre l'École ; il ne se dit pas que le désarroi de Nizan avait dû être profond pour le jeter dans l'aventure d'Aden. Nizan dans *Aden Arabie* s'insurgeait contre ce précepte d'Alain qui avait marqué notre génération : dire non ; il voulait dire *oui* à quelque chose, et c'est ainsi qu'en revenant d'Arabie, il s'était inscrit au P.C. Étant donné son amitié pour Nizan, il était plus facile à Sartre d'atténuer cette divergence que de lui donner tout son poids. C'est ainsi que nous goûtâmes la virtuosité de Nizan sans attacher assez d'importance à ce qu'il disait.

En juin, Stépha et Fernand débarquèrent à Paris ; ils exultaient, parce que, après beaucoup d'agitations, de luttes et de répressions, la République avait triomphé en Espagne. Stépha était lourdement enceinte ; elle entra un matin de juillet à la maternité Tarnier, rue d'Assas. Fernand convoqua ses amis à la terrasse de La Closerie des Lilas. Toutes les heures, il faisait un saut à la clinique et

revenait tête basse. « Encore rien ! » On le rassurait, on l'encourageait, il s'égayait. Vers le soir, Stépha accoucha d'un fils. Peintres, journalistes, écrivains de toutes nationalités fêtèrent l'événement tard dans la nuit. Elle demeura à Paris avec l'enfant tandis qu'il regagnait Madrid. Il avait dû accepter là-bas une situation qui lui déplaisait ; il vendait des appareils de radio et il n'avait presque plus de temps pour peindre ; il s'acharnait cependant ; ses toiles, influencées par Soutine, étaient encore gauches, mais marquaient un progrès sur ses premiers tableaux.

L'année scolaire s'achevait et je me préparai à partir en vacances avec Sartre. Ensuite, nous nous séparerions. Mais j'en avais pris mon parti. Je me disais que la solitude, à dose modérée, a sans doute ses charmes et sûrement des vertus. J'espérais qu'elle me fortifierait contre la tentation que pendant deux ans j'avais côtoyée : abdiquer. Je devais garder toute ma vie un souvenir inquiet de cette période où je craignais de trahir ma jeunesse. Françoise d'Eaubonne, dans sa critique des *Mandarins*, remarquait que tous les écrivains ont leur « tête de mort » et que la mienne — figurée par Élisabeth, Denise et surtout Paule — c'est la femme qui sacrifie à l'amour son autonomie. Aujourd'hui, je me demande jusqu'à quel point ce risque a existé. Si un homme avait eu assez d'égoïsme et de médiocrité pour prétendre me réduire, je l'aurais jugé, blâmé, je me serais détournée de lui. Je ne pouvais avoir envie de me démettre qu'en faveur de quelqu'un qui précisément fit tout son possible pour m'en empêcher. Mais, à l'époque, il me semblait que je courais un danger, et qu'en acceptant de partir pour Marseille, j'avais commencé de le conjurer.

1. J'ai raconté cette liquidation dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*.

2. Nous avons ainsi baptisé son système d'explication, bien qu'il prétendît se rallier au dualisme cartésien.

3. « Si l'argent en tant que tel ne donne pas le bonheur, dit Freud, c'est qu'aucun enfant ne désire l'argent. »

4. Mon cousin Jacques, dont j'ai parlé dans mes *Mémoires*, me semble un exemple typique de cette inaptitude au bonheur : elle résultait très évidemment des conditions dans lesquelles s'était écoulée son enfance.

5. Il s'en est expliqué dans *La Nausée*.

6. On traduisait pendant ces deux ans beaucoup de livres anglais : *Les Hauts de Hurlevent*, *Les Contes de bonne femme* de Bennet, *Sarn* de Mary Webb, *Contrepoint* de Huxley, *Un cyclone à la Jamaïque* de Richard Hughes.

7. Le Hongrois, amoureux de Stépha, que j'avais connu à la Nationale.

8. Évidemment, le problème ne se posa à moi sous cette forme que parce que j'étais une femme. Mais c'est en tant qu'individu que j'essayai de le résoudre. Le féminisme, la lutte des sexes n'avaient aucun sens pour moi.

CHAPITRE II

Voyager : ç'avait toujours été un de mes désirs les plus brûlants. Avec quelle nostalgie, jadis, j'avais écouté Zaza quand elle était revenue d'Italie ! Parmi les cinq sens, il y en avait un que je plaçais, de loin, au-dessus de tous les autres : la vue. Malgré mon goût pour la conversation, j'étais stupéfaite quand j'entendais dire que les sourds sont plus tristes que les aveugles ; je trouvais même le sort des gueules cassées plus acceptable que la cécité, et s'il m'avait fallu choisir j'aurais sans hésiter renoncé à avoir un visage pour garder des yeux. A l'idée de passer six semaines à me promener et à regarder, j'exultais. Cependant, j'étais raisonnable ; l'Italie, l'Espagne, la Grèce, j'irais sûrement, mais plus tard ; cet été-là, sur les conseils de Nizan, j'envisageais avec Sartre de visiter la Bretagne. Je n'en crus pas mes oreilles quand Fernand nous suggéra de venir à Madrid ; nous habiterions chez lui, et le cours de la peseta était si bas que nos déplacements ne nous coûteraient presque rien. Ni l'un ni l'autre nous n'avions jamais franchi la frontière et quand nous aperçûmes à Port-Bou les bicornes vernis des carabiniers, nous nous sentîmes jetés en plein exotisme. Je n'oublierai jamais notre première soirée à Figueras ; nous avions retenu une chambre et dîné dans une petite posada ; nous marchions autour de la ville, la nuit descendait sur la plaine et nous nous disions : « C'est l'Espagne. »

Sartre avait converti en pesetas les derniers débris de son héritage : ce n'était pas grand-chose ; sur les conseils de Fernand, nous avions acheté des *kilometricos*¹ de première classe, sinon nous n'aurions pu monter que dans les trains omnibus ; il nous resta à peine de quoi joindre les deux bouts, en vivant chichement ; peu m'importait : le luxe n'existait pas pour moi, même en imagination ; pour rouler à travers la Catalogne, je préférais les autobus de campagne aux pullmans touristiques. Sartre me laissait le soin de consulter les horaires, de combiner nos itinéraires ; j'organisais le temps et l'espace à ma guise : je profitai avec ardeur de cette nouvelle espèce de liberté. Je me rappelais mon enfance : quelle histoire, pour aller de Paris à Uzerche ! On s'épuisait à faire les bagages, les transporter, les enregistrer, les surveiller ; ma mère s'emportait contre les employés de la gare, mon père insultait les voyageurs qui partageaient notre compartiment, et tous deux se querellaient ; il y avait toujours de longues attentes affolées, beaucoup de bruit et beaucoup d'ennui. Ah ! je m'étais bien promis que ma vie serait différente ! Nos valises ne pesaient pas lourd, nous les remplissions, nous les vidions en un tournemain ; que c'était amusant d'arriver dans une ville

inconnue, d'y choisir un hôtel ! J'avais définitivement balayé tout ennui, tout souci.

Tout de même, j'abordai Barcelone avec un peu d'anxiété. La ville grouillait autour de nous, elle nous ignorait, nous ne comprenions pas son langage : quel moyen inventer pour la faire entrer dans nos vies ? C'était une gageure dont tout de suite la difficulté m'exalta. Nous descendîmes près de la cathédrale, dans une pension des plus médiocres, mais notre chambre me plut ; l'après-midi, pendant la sieste, le soleil dardait des feux rouges à travers les rideaux d'Andrinople, et c'était l'Espagne qui brûlait ma peau. Avec quel zèle nous la pourchassions ! Comme la plupart des touristes de notre époque, nous imaginions que chaque lieu, chaque ville avait un secret, une âme, une essence éternelle et que la tâche du voyageur était de les dévoiler, cependant, nous nous sentions beaucoup plus modernes que Barrès parce que les clés de Tolède ou de Venise, nous savions qu'il ne fallait pas les chercher seulement dans leurs musées, leurs monuments, leur passé, mais au présent, à travers leurs ombres et leurs lumières, leurs foules, leurs odeurs, leurs nourritures : c'est ce que nous avaient enseigné Valéry Larbaud, Gide, Morand, Drieu La Rochelle. Selon Duhamel, les mystères de Berlin se résumaient dans l'odeur qui flottait dans ses rues et qui ne ressemblait à aucune autre ; boire un chocolat espagnol, c'est tenir dans sa bouche toute l'Espagne, disait Gide dans *Prétextes* ; chaque jour, je me contraignais à avaler des tasses d'une sauce noire, lourdement chargée de cannelle ; je mangeais des pavés de toulon et de pâte de coing, et aussi des gâteaux qui s'effritaient entre mes dents avec un goût de vieille poussière. Nous nous mêlions aux promeneurs des Ramblas ; je respirais soigneusement l'odeur moite des rues où nous nous égarions : des rues sans soleil auxquelles le vert des persiennes, le coloris des linges suspendus entre les façades prêtaient une fausse gaieté. Convaincus d'après nos lectures que la vérité d'une ville se dépose dans ses bas-fonds, nous passions toutes nos soirées au « Barrio Chino » ; des femmes lourdes et gracieuses chantaient, dansaient, s'offraient sur des estrades en plein air ; nous les regardions, mais nous épiions avec plus de curiosité encore le public qui les regardait : nous nous confondions avec lui grâce à ce spectacle que nous voyions ensemble. Cependant, je tenais aussi à remplir les tâches classiques du touriste. Nous montâmes au Tibidabo, et pour la première fois je vis scintiller à mes pieds, pareille à un grand morceau de quartz fracassé, une cité méditerranéenne. Pour la première fois, je m'aventurai dans un téléphérique qui nous hissa sur les hauteurs de Monserrat.

Nous nous y promenâmes avec ma sœur qui venait de faire un séjour à Madrid, chez Fernand, et qui passa trois jours à Barcelone. A notre retour, le soir, il y avait sur les Ramblas une agitation insolite, mais à laquelle nous n'attachâmes pas d'importance. Le lendemain après-midi, nous partîmes tous trois voir une église qui se trouvait dans un quartier populaire ; les tramways ne circulaient pas ; certaines avenues étaient presque désertes. Nous nous demandâmes ce qui se passait, mais avec mollesse, car nous étions très occupés à repérer sur notre plan l'église, qui se dérobait. Nous débouchâmes dans une rue pleine de monde et de

bruit : les gens, accotés aux murs, tenaient des conciliabules avec beaucoup de gestes et de grands éclats de voix ; deux policiers s'avançaient, au milieu de la chaussée, encadrant un homme chargé de menottes ; on voyait un car de police, au loin. Nous ne savions presque pas un mot d'espagnol, nous ne saisîmes rien de ce que les gens disaient : leurs visages n'étaient pas bons. Entêtés dans notre quête, nous nous approchâmes cependant d'un groupe en effervescence et nous prononçâmes, sur un ton interrogatif, le nom de l'église à laquelle nous nous intéressions ; on nous sourit et, avec une bonne grâce charmante, un homme dessina dans l'espace notre itinéraire ; dès que nous eûmes remercié, ils reprirent leur discussion. J'ai tout oublié de cette église ; mais je sais qu'en revenant de notre promenade nous avons acheté un journal et nous l'avons déchiffré tant bien que mal. Les syndicats avaient déclenché une grève générale contre le gouvernement de la province. Dans la rue où nous avons demandé notre chemin, on venait d'arrêter des militants syndicalistes : c'est l'un d'entre eux que nous avons aperçu entre deux gendarmes ; et la foule rassemblée sur la chaussée délibérait pour savoir si oui ou non elle allait se battre pour l'arracher à la police. Le journal concluait vertueusement que l'ordre était rétabli. Nous nous sentîmes très mortifiés : nous étions présents, et nous n'avions rien vu. Nous nous consolâmes en pensant à Stendhal et à sa bataille de Waterloo.

Avant de quitter Barcelone, je compulsai avec frénésie le *Guide Bleu* ; j'aurais voulu voir littéralement tout. Mais Sartre refusa catégoriquement de faire halte à Lérida pour y contempler une montagne de sel. « Les beautés naturelles, soit, déclara-t-il, mais pour les curiosités naturelles, non ! » Nous nous arrêtâmes seulement, un jour, à Saragosse, d'où nous gagnâmes Madrid. Fernand nous attendait à la gare ; il nous installa dans son appartement, situé en bas de l'Alcala et nous emmena à travers la ville. Elle me parut si dure, si implacable, qu'à la fin de l'après-midi je versai quelques larmes. Je suppose que, malgré mon affection pour Fernand, je regrettais moins Barcelone que mon long tête-à-tête avec Sartre. En fait, c'était une chance d'échapper, grâce à Fernand, à l'incertaine condition de touriste et je m'en rendis compte cette nuit même, tandis que nous mangions dans le Parque des crevettes grillées et des glaces à la pêche. Bientôt, la gaieté de Madrid me prit. La République s'étonnait encore de son triomphe et on aurait dit qu'elle le célébrait chaque jour. Dans les cafés profonds et sombres, des hommes, strictement vêtus en dépit de la chaleur construisaient, en phrases passionnées, la nouvelle Espagne ; elle avait vaincu les prêtres, les riches, elle allait s'établir dans la liberté, conquérir la justice ; les amis de Ferdinand pensaient que bientôt les travailleurs prendraient le pouvoir et bâtiraient le socialisme. Des démocrates aux communistes, pour l'instant tous se réjouissaient, tous croyaient avoir l'avenir entre leurs mains. Nous écoutions ces rumeurs en buvant du manzanilla, en rongant des olives noires, en décortiquant de grosses crevettes. A une terrasse, trônait Valle Inclan, barbu, manchot, superbe : il racontait à qui voulait l'entendre, et chaque fois d'une manière différente, comment il avait perdu son bras. Le soir nous dînions dans des restaurants bon marché, qui nous plaisaient parce qu'aucun touriste n'y mettait les pieds ; je me rappelle une cave,

avec des outres pleines d'un gros vin qui sentait la résine ; les garçons annonçaient le menu à voix haute. Jusqu'à trois heures du matin, la foule madrilène flânait dans les rues, et nous, assis à une terrasse, nous respirions la fraîcheur de la nuit.

En principe, la République réprouvait les courses de taureaux : mais tous les républicains les aimaient. Nous y allâmes chaque dimanche. Ce qui me plut, la première fois, ce fut surtout la fête qui se déployait sur les gradins ; je regardais de tous mes yeux la foule houleuse et bariolée qui s'étagait du haut en bas de l'immense entonnoir ; j'écoutais, dans l'ardeur du soleil, le bruissement des éventails et des chapeaux de papier. Mais, comme la plupart des spectateurs novices, je trouvai que le taureau cédait au leurre avec cette fatalité mécanique, que l'homme avait la partie trop facile. Je ne compris absolument pas ce qui justifiait les applaudissements, les huées du public. Les toreros les plus réputés, cette saison-là, c'était Martial Lalanda et Ortega ; les Madrilènes appréciaient aussi beaucoup un jeune débutant, surnommé El Estudiante, qui se distinguait par son audace. Je les vis tous les trois et je compris que le taureau était bien loin de donner infailliblement dans le leurre : pris entre les caprices de la bête et l'exigeante attente des spectateurs, le torero risquait sa peau ; ce danger était la matière première de son travail : il le suscitait, il le dosait avec plus ou moins de courage et d'intelligence ; en même temps, il l'esquivaient avec un art plus ou moins sûr. Chaque combat était une création ; peu à peu, je démêlai ce qui en faisait le sens, et parfois la beauté. Bien des choses encore m'échappaient, mais je fus mordue, Sartre aussi.

Fernand nous guida à travers le Prado et nous y retournâmes souvent. Nous n'avions pas encore vu beaucoup de tableaux dans notre vie. Plusieurs fois, j'avais parcouru les galeries du Louvre avec Sartre et j'avais constaté que, grâce à mon cousin Jacques, je comprenais un peu mieux la peinture que lui : un tableau, pour moi, c'était d'abord une surface couverte de couleurs, tandis que Sartre réagissant au sujet et à l'expression des personnages, au point qu'il goûtait les œuvres de Guido Reni. Je l'avais vivement attaqué, et il avait battu en retraite. Je dois dire qu'il aimait aussi, avec prédilection, la *Pietà* d'Avignon et la *Crucifixion* de Grünewald. Je ne l'avais pas converti à la peinture abstraite, mais il avait admis que l'intérêt d'une scène, l'expression d'un visage ne peuvent pas se détacher du style, de la technique, de l'art qui nous les donnent à voir. Il m'avait réciproquement influencée car, éprise d'« art pur » en général, de « peinture pure » en particulier, je prétendais ne pas me soucier du sens du paysage ou de la figure qui m'étaient montrés. Nous nous étions à peu près rejoints, quand nous visitâmes le Prado, mais nous étions encore novices et ensemble nous tâtonnâmes. Le Greco surpassait tout ce que, d'après Barrès, nous attendions de lui : nous lui donnâmes dans nos admirations la première place. Nous fûmes sensibles à la cruauté de certains portraits de Goya et à la noire folie de ses dernières toiles ; mais dans l'ensemble, Fernand nous reprocha, non sans raison, de le mésestimer. Il trouvait aussi que nous prenions un plaisir excessif aux Jérôme Bosch ; en effet, nous n'en avions jamais fini de nous perdre parmi ses suppliciés, ses monstres ; il remuait trop nos imaginations pour que nous nous inquiétions de l'exacte qualité

de sa peinture. Cependant, la virtuosité technique m'éblouissait et je restais volontiers plantée devant les toiles du Titien. Sur ce point, Sartre fut tout de suite radical : il s'en détournait avec dégoût. Je lui dis qu'il exagérât, que c'était quand même fameusement bien peint. « Et après ? » me répondait-il ; et il ajoutait : « Titien, c'est de l'Opéra. » Par réaction contre Guido Reni, il n'admettait plus qu'un tableau sacrifiât au geste ni à l'expression. Son aversion pour le Titien s'est par la suite nuancée, mais il ne devait jamais la renier.

De Madrid, nous fîmes plusieurs brefs voyages. L'Escorial, Ségovie, Avila, Tolède : certains lieux, par la suite, purent me paraître encore plus beaux, mais jamais la beauté n'eut pareille fraîcheur.

Sartre avait autant de curiosité que moi, mais moins gloutonne. A Tolède, après une matinée diligente, il aurait volontiers passé l'après-midi à fumer sa pipe sur la place Zocodover. Moi, j'avais tout de suite des fourmis dans les jambes. Je n'imaginais pas, comme jadis en Limousin, que les choses eussent besoin de ma présence ; mais j'avais entrepris de tout connaître du monde et le temps m'était mesuré, je ne voulais pas gaspiller un instant. Ce qui facilitait ma tâche, c'est qu'à mes yeux il y avait des artistes, des styles, des époques qui tout simplement n'existaient pas. Sartre poursuivant d'une haine vigilante tous les peintres en qui il lui semblait reconnaître les erreurs de Guido Reni, je consentis avec empressement qu'il réduisît en poudre Murillo, Ribera et bien d'autres ; ainsi élagué, l'univers ne décourageait pas mon appétit et j'étais décidée à en dresser un inventaire complet. J'ignorais les demi-mesures ; dans les régions que nous n'avions pas rejetées, par décret, au néant, je n'établissais pas de hiérarchies ; de n'importe quoi j'attendais tout : comment accepter de rien manquer ? Ce tableau du Greco, au fond d'une sacristie, pouvait être la clé qui m'ouvrirait définitivement son œuvre, et sans laquelle — qui sait ? — la peinture tout entière risquait de me demeurer fermée. Nous comptions revenir en Espagne ; mais la patience n'était pas mon fort : je n'entendais pas différer, fût-ce d'une année, la révélation qu'allait m'apporter ce retable, ce tympan. Le fait est que les joies que j'en tirais étaient à la mesure de mon avidité : à chaque rencontre, la réalité me surprenait.

Parfois, elle m'arrachait à moi-même. « A quoi bon voyager ? on ne se quitte jamais », m'a dit quelqu'un. Je me quittais ; je ne devenais pas une autre, mais je disparaissais. Peut-être est-ce le privilège des gens — très actifs ou très ambitieux — sans cesse en proie à des projets, que ces trêves où soudain le temps s'arrête, où l'existence se confond avec la plénitude immobile des choses : quel repos ! quelle récompense ! A Avila, le matin, j'ai repoussé les volets de ma chambre ; j'ai vu, contre le bleu du ciel, des tours superbement dressées ; passé, avenir, tout s'est évanoui ; il n'y avait plus qu'une glorieuse présence : la mienne, celle de ces remparts, c'était la même et elle défiait le temps. Bien souvent, au cours de ces premiers voyages, de semblables bonheurs m'ont pétrifiée.

Nous avons quitté Madrid dans les derniers jours de septembre. Nous avons vu Santillane, les bisons d'Altamira, la cathédrale de Burgos, Pampelune, Saint-Sébastien ; j'avais aimé la dureté des plateaux castillans, mais je fus contente de

retrouver sur les collines basques un automne à l'odeur de fougères. A Hendaye, nous avons pris ensemble le train de Paris : moi, je suis descendue à Bayonne pour attendre le Bordeaux-Marseille.

Dans toute mon existence, je n'ai connu aucun instant que je puisse qualifier de décisif ; mais certains se sont rétrospectivement chargés d'un sens si lourd qu'ils émergent de mon passé avec l'éclat des grands événements. Je me rappelle mon arrivée à Marseille comme si elle avait marqué dans mon histoire un tournant absolument neuf.

J'avais laissé ma valise à la consigne et je m'immobilisai en haut du grand escalier. « Marseille », me dis-je. Sous le ciel bleu, des tuiles ensoleillées, des trous d'ombre, des platanes couleur d'automne ; au loin des collines et le bleu de la mer ; une rumeur montait de la ville avec une odeur d'herbes brûlées et des gens allaient, venaient au creux des rues noires. Marseille. J'étais là, seule, les mains vides, séparée de mon passé et de tout ce que j'aimais, et je regardais la grande cité inconnue où j'allais sans secours tailler au jour le jour ma vie. Jusqu'alors, j'avais dépendu étroitement d'autrui ; on m'avait imposé des cadres et des buts ; et puis, un grand bonheur m'avait été donné. Ici, je n'existais pour personne ; quelque part, sous un de ces toits, j'aurais à faire quatorze heures de cours chaque semaine : rien d'autre n'était prévu pour moi, pas même le lit où je dormirais ; mes occupations, mes habitudes, mes plaisirs, c'était à moi de les inventer. Je me mis à descendre l'escalier ; je m'arrêtais à chaque marche, émue par ces maisons, ces arbres, ces eaux, ces rochers, ces trottoirs qui peu à peu allaient se révéler à moi et me révéler à moi-même.

Sur l'avenue de la gare, à droite, à gauche, il y avait des restaurants aux terrasses abritées par de hautes verrières. Contre une des vitres, j'aperçus un écriteau : « Chambre à louer. » Ce n'était pas une chambre selon mon cœur : un lit volumineux, des chaises et une armoire ; mais je pensai que la grande table serait commode pour travailler, et la patronne me proposait un prix de pension qui me convenait. J'allai chercher ma valise, et je la déposai au Restaurant de l'Amirauté. Deux heures plus tard, j'avais rendu visite à la directrice du lycée, mon emploi du temps était fixé ; sans connaître Marseille, déjà j'y habitais. Je partis à sa découverte.

J'eus le coup de foudre. Je grimpai sur toutes ses rocailles, je rôdai dans toutes ses ruelles, je respirai le goudron et les oursins du Vieux-Port, je me mêlai aux foules de la Canebière, je m'assis dans des allées, dans des jardins, sur des cours paisibles où la provinciale odeur des feuilles mortes étouffait celle du vent marin. J'aimais les tramways brimbalants, où s'accrochaient des grappes humaines, et les noms inscrits à leur front : la Madrague, Mazargue, les Chartreux, le Roucas-Blanc. Le jeudi matin, je pris un des autobus « Mattéi » dont le terminus se trouvait tout près de chez moi. De Cassis à La Ciotat, je suivis à pied des falaises cuivrées ; j'en éprouvai de tels transports que lorsque je remontai, le soir, dans un des petits cars verts, je n'avais plus qu'une idée en tête : recommencer. La passion

qui venait de me mordre m'a tenue pendant plus de vingt ans, l'âge seul en est venu à bout ; elle me sauva cette année-là de l'ennui, des regrets, de toutes les mélancolies et changea mon exil en fête.

Elle n'avait rien d'original. A la fois sauvage et d'accès facile, la nature, autour de Marseille, offre au plus modeste marcheur des secrets étincelants. L'excursion était le sport favori des Marseillais ; ses adeptes formaient des clubs, ils éditaient un bulletin qui décrivait en détail d'ingénieux itinéraires, ils entretenaient avec soin les flèches aux couleurs vives qui jalonnaient les promenades. Un grand nombre de mes collègues s'en allaient le dimanche, en bande, escalader le massif de Marseilleveyre ou les crêtes de la Sainte-Baume. Ma singularité, c'est que je ne m'agglomérâi à aucun groupe et que d'un passe-temps je fis le plus exigeant des devoirs. Du 2 octobre au 14 juillet, pas une fois je ne m'interrogeai sur l'emploi d'un jeudi, d'un dimanche ; il m'était enjoint de partir à l'aube, hiver comme été, pour ne rentrer qu'à la nuit. Je ne m'attardais pas aux préliminaires ; jamais je ne me procurai le classique attirail : sac à dos, souliers ferrés, jupe et cape de Loden ; j'enfilais une vieille robe, des espadrilles, et j'emportais dans un cabas quelques bananes et des brioches : plus d'une fois, me croisant sur une cime, mes collègues sourirent avec dédain. En revanche, avec le secours du *Guide Bleu*, du *Bulletin* et de la *Carte Michelin*, je dressais des plans minutieux. Au début, je me limitais à cinq ou six heures de marche ; puis je combinai des promenades de neuf à dix heures ; il m'arriva d'abattre plus de quarante kilomètres. Je ratissai systématiquement la région. Je montai sur tous les sommets : le Gardaban, le mont Aurélien, Sainte-Victoire, le Pilon du Roi ; je descendis dans toutes les calanques, j'explorai les vallées, les gorges, les défilés. Parmi les pierres aveuglantes où ne s'indiquait pas le moindre sentier j'allais, épiant les flèches — bleues, vertes, rouges, jaunes — qui me conduisaient je ne savais où ; parfois, je les perdais, je les cherchais, tournant en rond, battant les buissons aux arômes aigus, m'écorchant à des plantes encore neuves pour moi : les cistes résineux, les genévriers, les chênes verts, les asphodèles jaune et blanc. Je suivis au bord de la mer tous les chemins douaniers ; au pied des falaises, le long des côtes tourmentées, la Méditerranée n'avait pas cette langueur sucrée qui, ailleurs, m'écoeura souvent ; dans la gloire des matins, elle battait avec violence les promontoires d'un blanc éblouissant, et j'avais l'impression que si j'y plongeais la main elle me trancherait les doigts. Elle était belle aussi, vue du haut des coteaux, quand sa feinte douceur, sa rigueur minérale brisaient le déferlement des oliviers. Il y eut un jour de printemps où pour la première fois, sur le plateau de Valensole, je découvris les amandiers en fleur. Je marchai sur des chemins rouge et ocre, à travers la plaine d'Aix où je reconnaissais les toiles de Cézanne. Je visitais des villes, des bourgs, des villages, des abbayes, des châteaux. Comme en Espagne, la curiosité ne me laissait pas de répit. De chaque point de vue, de chaque combe j'escomptais une révélation, et toujours la beauté du paysage surpassait mes souvenirs et mon attente. Je retrouvai, tenace, la mission d'arracher les choses à leur nuit. Seule, je marchai dans les brouillards sur la crête de Sainte-Victoire, sur la chaîne du Pilon du Roi, contre la violence du vent qui précipita

mon bérêt dans la plaine ; seule je me perdis dans un ravin du Lubéron : ces moments dans leur lumière, leur tendresse, leur fureur n'appartenaient qu'à moi. Que j'aimais, encore engourdie de sommeil, traverser la ville où s'attardait la nuit et voir naître l'aube au-dessus d'une bourgade inconnue ! Je dormais à midi dans l'odeur des genêts et des pins ; je m'accrochais aux flancs des collines, je me faufilais à travers les garrigues, et les choses venaient à ma rencontre, prévues, imprévisibles : jamais je ne me suis blasée sur le plaisir de voir un point, un trait inscrits sur une carte, ou trois lignes imprimées dans un Guide, qui se changeaient en pierres, en arbres, en ciel, en eau.

Chaque fois que je revois la Provence, je reconnais mes raisons de l'aimer ; elles ne justifient pas la manie dont un souvenir me fait mesurer, non sans stupeur, l'acharnement. Ma sœur vint à Marseille à la fin de novembre ; je l'initiai à mes nouveaux plaisirs comme je l'avais associée à mes jeux d'enfant ; nous vîmes sous le grand soleil l'aqueduc de Roquefavour, nous nous promenâmes en espadrilles dans la neige autour de Toulon ; elle manquait d'entraînement, elle eut des ampoules qui la firent souffrir, mais elle ne se plaignait jamais et marchait à mon pas. Un jeudi, arrivant vers midi à la Sainte-Baume, la fièvre la prit ; je lui dis de se reposer à l'hospice, d'y boire des grogs en attendant le car qui descendait quelques heures plus tard sur Marseille, et je terminai seule ma course. Le soir, elle se mit au lit avec la grippe et un remords m'effleura. Aujourd'hui, j'ai peine à concevoir comment je l'abandonnai frissonnante, dans un lugubre réfectoire. En général, je me souciais d'autrui, et j'aimais beaucoup ma sœur. « Vous êtes une schizophrène », me disait souvent Sartre : au lieu d'adapter mes projets à la réalité, je les poursuivais envers et contre tout, tenant le réel pour un simple accessoire ; à la Sainte-Baume, en effet, je niai l'existence de ma sœur plutôt que de m'écarter de mon programme : elle avait toujours si fidèlement servi mes plans que je ne voulus pas même envisager que cette fois-ci elle les dérangerait. Cette « schizophrénie » m'apparaît comme une forme extrême et aberrante de mon optimisme ; je refusais, comme à vingt ans, que « la vie eût d'autres volontés que les miennes ».

La volonté qui s'affirmait dans mes promenades fanatiques avait en moi de très anciennes racines. Jadis, en Limousin, au long des chemins creux, je m'étais raconté qu'un jour je parcourrais la France, peut-être le monde, sans manquer une prairie ni un bosquet ; je n'y croyais pas vraiment ; et lorsqu'en Espagne j'avais prétendu voir *tout*, je donnais à ce mot un sens très large. Ici, dans le rayon où mon travail et mes ressources me cantonnaient, la gageure ne paraissait pas intenable. Je voulais explorer la Provence plus complètement et avec plus d'élégance qu'aucun excursionniste chevronné. Je n'avais jamais pratiqué de sport ; je prenais d'autant plus de plaisir à utiliser mon corps, jusqu'aux limites de ses forces, et le plus ingénieusement possible ; sur route, pour le ménager, j'arrêtais autos et camions ; en montagne, grimpant à travers les rochers, dévalant des éboulis, j'inventais des raccourcis : chaque promenade était un objet d'art. Je me promettais d'en garder, à jamais, un glorieux souvenir, et, dans le moment même où je les accomplissais, je me félicitais de mes exploits ; l'orgueil que j'en

tirais me contraignait à les renouveler : comment accepter de déchoir ? Si par indifférence ou caprice j'avais renoncé à une course, si je m'étais dit une seule fois : « A quoi bon ? » j'aurais ruiné tout le système qui haussait mes plaisirs au rang d'obligations sacrées. Souvent, dans la vie, j'eus recours à ce stratagème : doter mes activités d'une nécessité dont je finissais par être la proie ou la dupe : c'est ainsi qu'à dix-huit ans je m'étais sauvée de l'ennui par la frénésie. Évidemment, à Marseille, je n'aurais pas réussi à entretenir en moi cette rage de collectionneur si elle avait été le fruit d'une consigne abstraite : mais j'ai dit quelles joies elle me dispensait².

Il m'arriva peu d'aventures ; pourtant, deux ou trois fois, j'eus peur. D'Aubagne au sommet du Gardaban, un chien s'entêta à me suivre, je partageai avec lui mes brioches, mais j'avais l'habitude de me passer de boire, lui non ; sur le chemin du retour, je crus qu'il devenait fou, et la folie, chez une bête, me parut très effrayante : arrivé au village, il se précipita en hurlant vers le ruisseau. Un après-midi, je me hissai avec peine dans des gorges escarpées qui devaient déboucher sur un plateau ; les difficultés grandissaient, mais je me sentais incapable de descendre ce que j'avais escaladé, et j'allais ; une muraille m'arrêta, définitivement, et je dus rebrousser chemin, de cuvette en cuvette. J'arrivai à une faille que je n'osai pas sauter ; des serpents détalait parmi les pierres sèches, pas un autre bruit ; personne, jamais, ne passait dans ce défilé ; si je me cassais une jambe, si je me tordais la cheville, que deviendrais-je ? J'appelai : pas de réponse. Pendant un quart d'heure, j'appelai. Quel silence ! Je rassemblai mon courage et j'atterris saine et sauve.

Il y avait un danger contre lequel mes collègues m'avaient amplement mise en garde ; mes randonnées solitaires défiaient toutes les règles et elles me répétaient d'un ton pincé : « Vous allez vous faire violer ! » Je me moquais de ces obsessions de vieilles filles. Je n'entendais pas affadir ma vie par des prudences ; d'ailleurs, certaines choses — un accident, une maladie grave, un viol — ne pouvaient tout simplement pas m'arriver à moi. J'eus quelques démêlés avec des camionneurs, avec un commis voyageur qui voulait me convaincre d'aller m'ébattre avec lui dans le fossé et qui me planta au milieu de la route : je n'en continuai pas moins à pratiquer l'auto-stop. Un après-midi, je marchais vers Tarascon, au grand soleil, sur un chemin poudré de blanc, quand une voiture me dépassa et s'arrêta ; les passagers, deux jeunes garçons, m'invitèrent à monter : ils me conduiraient à la ville. Nous rejoignîmes la grand-route et au lieu de tourner à droite, ils prirent à gauche. « On fait un petit détour », expliquèrent-ils. Je ne voulais pas me rendre ridicule, j'hésitai ; mais quand je compris qu'ils se dirigeaient vers « la montagnette » — le seul endroit désert de la région — je ne doutai plus ; ils quittèrent la route et durent ralentir pour franchir un passage à niveau ; j'ouvris la portière, je menaçai de sauter en marche : ils s'arrêtèrent et me laissèrent descendre, assez penauds. Loin de me donner une leçon, cette petite histoire fortifia ma présomption : avec un peu de vigilance et de décision on se tirait de tout. Je ne regrette pas d'avoir longtemps nourri cette illusion, car j'y puisai une audace qui me facilita l'existence.

Je me divertis beaucoup à faire mes cours ; ils n'exigeaient aucune préparation, car mes connaissances étaient encore toutes fraîches et je parlais avec facilité. Avec de grandes élèves, les questions de discipline ne se posaient pas. Sur les sujets que j'abordais, aucun enseignement ne les avait marquées, j'avais tout à leur apprendre : cette idée me piquait. Il me semblait important de les débarrasser d'un certain nombre de préjugés, de les mettre en garde contre ce fatras qu'on appelle le sens commun, de leur donner le goût de la vérité. Je pris un vif plaisir à les voir émerger de la confusion où d'abord je les avais jetées ; peu à peu, mes leçons s'organisaient dans leurs têtes et je me réjouissais presque autant de leurs progrès que si j'en avais fait moi-même. Je n'avais guère l'air plus âgée qu'elles : les premiers temps les surveillantes me prirent souvent pour une lycéenne. Je pense aussi qu'elles étaient sensibles à la sympathie que je leur manifestais : elles paraissaient en avoir pour moi. Deux ou trois fois, j'invitai chez moi les trois meilleures d'entre elles. Ce zèle de néophyte fit ricaner mes collègues mais j'aimais beaucoup mieux causer avec ces grandes filles hésitantes qu'avec des femmes mûres, figées dans leur expérience.

Les choses se gâtèrent quand, au milieu de l'année, j'abordai la morale. Sur le travail, le capital, la justice, la colonisation, je dis avec feu ce que je pensais. La plupart de mes auditrices s'insurgèrent ; en classe et dans leurs dissertations elles me jetaient à la tête des arguments fourbis avec soin par leurs pères et que je pulvérisais. Une des plus intelligentes quitta la place qu'elle occupait, au premier rang, et s'installa au dernier, les bras croisés, refusant de prendre des notes et me foudroyant du regard. Au reste, je multipliais les provocations. Je consacrais les heures de littérature à Proust, à Gide, ce qui en ce temps-là, dans un lycée de jeunes filles, et en province, était une grande hardiesse. Je fis pire. Par pure étourderie, je mis dans les mains de ces adolescentes le texte intégral du *De natura rerum* et, à propos de la douleur, un fascicule du *Traité* de Dumas qui parlait aussi du plaisir. Des parents se plaignirent et la directrice me convoqua ; nous nous expliquâmes et l'affaire en resta là.

Dans l'ensemble, le personnel du lycée me regardait de travers. Il était composé surtout de vieilles filles éprises de soleil et de marche, qui comptaient finir leurs jours à Marseille ; Parisienne, et avide de remonter à Paris, on me tenait *a priori* en suspicion. Mes randonnées solitaires aggravaient mon cas. J'avoue en outre que je n'étais guère polie. J'ai gardé à jamais de mon adolescence le dégoût des, sourires concertés, des inflexions étudiées. J'entrais dans la salle des professeurs sans distribuer de bonjours, je rangeais mes affaires dans mon placard et je m'asseyais dans un coin. J'avais acquis un peu d'usage ; je venais au lycée classiquement vêtue d'une jupe et d'un pull-over ; mais quand au printemps je me mis à jouer au tennis, j'arrivai parfois sans m'être changée, en robe de tussor blanc : je surpris des coups d'œil réprobateurs. J'eus tout de même de cordiales relations avec deux ou trois collègues dont les manières directes me mirent à l'aise. Je me liai avec une d'entre elles.

M^{me} Tourmelin avait trente-cinq ans ; elle enseignait l'anglais et ressemblait à une Anglaise : des cheveux châains, une peau d'une robuste fraîcheur que menaçait déjà la couperose, des lèvres plates, des lunettes cerclées d'écaille ; une robe en bure marron moulait avec austérité son corps rebondi. Son mari était officier et soignait ses poumons à Briançon ; elle allait le voir pendant les vacances et il venait quelquefois à Marseille. Elle occupait un bel appartement, sur le Prado. Un après-midi, elle m'invita à prendre une glace au Poussin Bleu et me parla avec effusion de Katherine Mansfield. Pendant le séjour de ma sœur, nous allâmes nous promener toutes les trois dans les calanques et elle déborda d'amabilité. Elle avait aménagé en studio sa chambre de bonne et proposa de me la louer ; c'était petit, mais conforme à mon idéal : un divan, des rayons pour mettre des livres, une table de travail. Du balcon, je dominais les platanes du Prado et des toits. L'odeur d'une savonnerie, douceâtre, insistante, me réveillait souvent le matin, mais le soleil inondait mes murs et je me trouvais très bien.

Je sortis quelquefois le soir avec M^{me} Tourmelin. Nous vîmes danser la Térésina, les Sakharoff ; elle me fit connaître ses amis. Nous déjeunâmes souvent ensemble, place de la Préfecture, dans un petit restaurant rose, et elle s'extasiait sur le visage de la jeune patronne, sur ses grappes de boucles noires. Elle aimait les jolies choses, la nature, la fantaisie, la poésie, le primesaut, ce qui ne l'empêchait pas d'afficher une extrême pudibonderie : Gide lui faisait horreur ; elle réprouvait le vice, le libertinage, l'anarchie. Je goûtais peu ses enthousiasmes volubiles et je n'avais pas envie de discuter ses préjugés, la conversation chômait. J'acceptai à contrecœur qu'elle m'accompagnât en week-end aux environs d'Arles. Nous visitâmes l'abbaye de Montmajour et le soir, dans notre grande chambre carrelée, je m'étonnai du sans-gêne avec lequel elle exhiba sa grosse chair fraîche. Tout de même, sa gentillesse me touchait ; ce fut pour me plaire, me dit-elle, qu'elle fit teindre ses cheveux déjà semés de fils blancs ; elle s'acheta aussi un pull-over en angora rose qui découvrait trop généreusement ses bras. Un après-midi, comme nous prenions le thé dans son salon, elle se laissa aller à des confidences ; elle me dit, avec une brusque violence, quel dégoût lui inspirait l'amour physique, l'horreur de cette humidité gluante sur son ventre, lorsque son mari se retirait. Elle rêva un moment. Ce qu'elle trouvait romanesque, c'était ces « flammes » qu'elle avait connues quand elle était étudiante et qu'elle approuvait « jusqu'au baiser sur la bouche, inclusivement », ajouta-t-elle avec un petit sourire. Par discrétion et par indifférence, je ne relevai pas ses propos. Décidément, elle m'ennuyait et, quand son mari vint à Marseille, je fus soulagée à l'idée de ne pas la voir pendant une quinzaine.

Mais elle ne l'entendait pas ainsi. Elle m'annonça qu'elle partirait en promenade avec moi, le prochain jeudi, et je ne trouvai aucun moyen de l'en dissuader. Sac au dos, souliers cloutés aux pieds, classiquement équipée, elle voulut m'imposer l'allure classique des alpinistes : régulière et très lente ; mais nous n'étions pas dans les Alpes et je marchai à mon pas. Elle s'essouffait derrière moi et je m'en réjouis malignement. Ce qui faisait le prix de ces excursions, c'était mon tête-à-tête avec une nature déserte, et ma capricieuse liberté : M^{me}

Tourmelin me gâchait le paysage et tout mon plaisir ; je me mis, la haine me poussant, à marcher de plus en plus vite ; de temps en temps, je faisais une halte, à l'ombre, et dès qu'elle apparaissait, je repartais. Nous arrivâmes à des gorges ; il fallait suivre pendant quelques mètres une paroi assez abrupte, où aucun sentier n'était tracé, mais qui offrait des prises très faciles ; elle regarda l'eau bouillonnante du torrent et déclara qu'elle ne passerait pas par-là : je passai ; elle décida de rebrousser chemin et de prendre à travers bois ; nous nous retrouverions à un village d'où partait en fin d'après-midi un car pour Marseille. Je continuai ma promenade dans l'allégresse ; j'arrivai de bonne heure à notre rendez-vous et je m'assis avec des journaux, au café de la grand-place. Le dernier autobus s'ébranlait à 5 h 1/2 ; j'y étais déjà installée quand à 5 h 32, j'aperçois M^{me} Tourmelin, haletante, qui adressait au chauffeur des signaux affolés. Elle s'assit à côté de moi et ne desserra pas les dents jusqu'à Marseille ; elle me dit, à l'arrivée, qu'elle s'était perdue. Elle se mit au lit et y resta six jours. Le médecin lui interdit de ne plus jamais me suivre dans mes courses.

Elle ne me garda pas rancune. Son mari parti, nous recommençâmes à nous voir. Il devait revenir s'installer définitivement avec elle à la Pentecôte. Deux jours avant, elle m'invita à dîner au célèbre restaurant Pascal. Nous bûmes beaucoup de vin de Cassis tout en mangeant du loup grillé, et sur le chemin du retour nous étions très gaies ; nous parlions anglais et elle s'indignait de mon affreux accent. J'avais laissé un cartable chez elle et j'entrai dans son appartement. Aussitôt, elle me saisit dans ses bras. « Ah ! jetons les masques ! » dit-elle, et elle m'embrassa violemment. D'une voix précipitée, elle me déclara qu'elle m'avait aimée dès le premier regard, qu'il était temps d'en finir avec toute cette hypocrisie et elle me supplia de dormir cette nuit avec elle. Étourdie par ses aveux fougueux, je ne savais que balbutier : « Pensez à demain matin : quelle tête ferons-nous ? — Faut-il que je me traîne à vos genoux ? demanda-t-elle d'une voix égarée. — Non, non ! » lui dis-je. Je m'enfuis, obsédée par l'idée : « Comment nous regarderons-nous demain ? » M^{me} Tourmelin, le lendemain, réussit à s'arracher un sourire : « Vous n'avez pas cru ce que je racontais hier soir ? Vous avez compris que je plaisantais ? — Certes ! » répondis-je. Mais son visage était lugubre. Comme nous allions au lycée, le long du Prado, elle murmura : « J'ai l'impression de suivre mon propre enterrement ! » Son mari arrivait le lendemain. Moi, je partis pour Paris ; à mon retour, nous n'eûmes presque plus jamais de tête-à-tête et bientôt l'année scolaire s'acheva.

J'ai rarement ressenti autant de stupeur que dans ce vestibule où M^{me} Tourmelin soudain « jeta le masque ». Bien des indices cependant auraient dû m'alerter. Sous la signature d'une carte-lettre qu'elle m'avait envoyée, elle avait tracé une série de *x* et elle ajoutait : « J'espère vous dire un jour le sens de ces *x* » ; ils représentaient évidemment des baisers, selon un symbolisme dont elle avait usé dans sa jeunesse ; il y avait eu ses cheveux teints, son pull-over rose, sa coquetterie. Mais j'ai dit que j'étais crédule ; les déclarations vertueuses de M^{me} Tourmelin m'avaient persuadée de sa vertu. A cause du puritanisme dont mon éducation m'avait imprégnée, la vision que j'avais des gens ne faisait pas sa part à

la sexualité ; d'ailleurs — j'y reviendrai — elle était beaucoup plus morale que psychologique ; je les blâmais, je les approuvais, je décidais de ce qu'ils auraient dû faire, au lieu de chercher à interpréter ce qu'ils faisaient.

Grâce à M^{me} Tourmelin, je nouai avec un médecin marseillais des relations, en elles-mêmes insignifiantes, mais qui, par un détour, firent travailler mon imagination. Le docteur A... soigna ma sœur quand elle eut la grippe, et, par la suite, je jouai au tennis avec lui, un ou deux matins par semaine, au parc Borély. Sa femme m'invita quelquefois. Il avait une sœur, mariée à un accoucheur très vilain, qui habitait dans le même immeuble que lui, sur les Allées ; elle était tuberculeuse et ne quittait pas son lit ; elle portait des négligés de couleur tendre ; ses cheveux noirs, tirés en arrière, découvraient un immense front blanc, dominant un visage osseux aux petits yeux perçants ; elle admirait Joë Bousquet et Denis Saurat ; elle avait publié un recueil de vers ; je me rappelle encore l'un d'eux : « Mon cœur est un morceau de pain rassis. » Elle me tenait des propos d'une haute spiritualité.

Une autre sœur du docteur A... avait été la femme du docteur Bougrat, héros d'un fait divers retentissant : on avait trouvé un homme assassiné dans son armoire et sa femme avait porté contre lui un témoignage qui l'avait envoyé au bagne à perpétuité. Il avait toujours nié. Il s'était évadé et au Venezuela il soignait une clientèle misérable avec un dévouement exemplaire. Le docteur A... l'avait eu pour camarade d'études et me parla de lui comme d'un homme exceptionnel par son intelligence et par son caractère. Je fus très flattée de connaître la famille d'un bagnard célèbre. Couperosée, bruyante, hargneuse, l'ex-M^{me} Bougrat avait pris un nouvel époux et elle proclamait l'illégitimité de son fils. Je me plus à m'imaginer qu'elle avait menti pour ruiner son premier mari ; je vis en Bougrat un sympathique aventurier, victime d'une haineuse conspiration bourgeoise et je formai vaguement le projet d'utiliser cette histoire dans un livre.

Mes parents vinrent passer une semaine avec moi ; mon père nous offrit une bouillabaisse chez Isnard — le meilleur restaurant de la ville — et j'allai avec ma mère à la Sainte-Baume. Mon cousin Charles Sirmione traversa Marseille avec sa femme et nous visitâmes un transatlantique. Le Tapir et son amie s'arrêtèrent deux jours ; ils m'emmenèrent en auto à la fontaine de Vaucluse. Ce furent de maigres diversions. J'étais installée dans la solitude. J'occupais de mon mieux mes vastes loisirs. J'allais quelquefois au concert ; j'entendis Wanda Landowska ; à l'Opéra, j'écoutai *Orphée aux enfers* et même *La Favorite*. Dans une cinémathèque, je vis avec une admirative jubilation *L'Âge d'or* qui venait de scandaliser Paris. J'avais quelque peine à me procurer des livres. Il y avait une bibliothèque qui en prêtait aux professeurs, mais elle n'était guère fournie ; j'y empruntai le *Journal* de Jules Renard, celui de Stendhal, sa correspondance et les ouvrages que lui a consacrés Arbelet. J'y trouvai surtout des livres sur l'histoire de l'art, qui m'instruisirent.

Jamais, je ne m'ennuyai : Marseille ne s'épuisait pas. Je suivais la jetée battue par l'eau et le vent, je regardais les pêcheurs, debout entre les blocs de pierre où se brisaient les lames et qui cherchaient au fond des eaux souillées je ne sais quelle

pâture ; je me perdais dans la tristesse des docks ; je rôdais autour de la porte d'Aix, dans des quartiers où des hommes basanés vendaient et revendaient de vieux : souliers et des loques. Étant donné mes mythes, la rue Bouterie m'enchantait ; je regardais les femmes fardées et, par la porte entrebâillée, les grandes affiches colorées au-dessus des lits de fer : c'était bien plus poétique encore que les mosaïques du Sphinx. Dans les vieux escaliers et les vieilles ruelles, sur les marchés aux poissons, parmi les clameurs du Vieux-Port, une vie toujours neuve me remplissait les yeux et les oreilles.

J'étais contente de moi ; je menais à bien la tâche que je m'étais proposée en haut de l'escalier monumental : au jour le jour, je construisais sans secours mon bonheur. Il y avait des fins d'après-midi un peu mélancoliques, quand, au sortir du lycée, j'achetais pour mon dîner des friands ou des ramequins, et que je revenais, à travers le crépuscule, vers ma chambre où rien ne m'attendait : mais je trouvais de la douceur à cette nostalgie que je n'avais jamais connue dans le brouhaha de Paris. J'avais reconquis la paix du corps : cette franche séparation le soumettait à moins dure épreuve qu'un incessant va-et-vient entre la présence et l'absence. Et puis, je l'ai dit, tout se tient : quand il avait des impatiences, je les supportais sans dépit du fait que j'avais cessé de me mépriser. Et même, je me plaisais. Cette année-là, je dérogeai quelque peu à la morale que j'avais adoptée avec Sartre, et qui réprouvait tout narcissisme : je meublais ma vie en me regardant vivre. J'aimais Katherine Mansfield, ses nouvelles, son *Journal* et ses *Lettres* ; j'avais cherché son souvenir parmi les oliveraies de Bandol et je trouvais romanesque ce personnage de « femme seule » qui lui avait tant pesé. Je me disais que moi aussi, je l'incarnais, quand je déjeunais sur la Canebière au premier étage de la brasserie O'Central, quand je dînais au fond de la taverne Charley, sombre, fraîche, décorée de photographies de boxeurs ; je me sentais « une femme seule », tandis que je prenais un café place de la Préfecture, sous les platanes, ou accotée à une fenêtre du Cintra sur le Vieux-Port. J'avais une prédilection pour cet endroit ; à ma gauche, dans la pénombre où luisait la blondeur des tonneaux cerclés de cuivre, j'entendais des chuchotements feutrés ; à droite, des tramways ferraillaient ; des voix tumultueuses criaient les palourdes, les moules, les oursins ; d'autres annonçaient des départs pour le château d'If, l'Estaque, les calanques. Je regardais le ciel, les passants, le pont transbordeur ; et puis, j'abaissais les yeux sur les copies que je corrigeais, sur le livre que je lisais. J'étais bien.

Je disposais de trop de temps pour ne pas travailler. Je commençai un nouveau roman. Je me critiquais plus sévèrement que l'année passée ; les phrases que je traçais à grand-peine sur le papier ne me satisfaisaient pas. Je décidai de faire des exercices. Je m'installai près de la préfecture, dans un café-brasserie où l'on servait des tripes à la marseillaise ; les murs, décorés de festons et d'astragales, baignaient dans une lumière jaune ; je m'efforçai de tout décrire. Je compris vite que c'était absurde. Je revins à mon livre et je m'y tins avec assez de persévérance pour l'achever.

Il était moins gratuit que le précédent. Depuis que, à tort ou à raison, je m'étais crue en danger, j'avais pris mes distances, par rapport à ma vie : dans la

peur, le remords, je l'avais jugée. Je me reprochais, à l'égard de Sartre, comme de Zaza autrefois, de ne pas m'en être tenue à la vérité de nos rapports et d'avoir risqué d'y aliéner ma liberté. Il me semblait que je me laverais de cette faute et même que je la rachèterais si je réussissais à la transposer dans un roman : je commençais à avoir quelque chose à dire. Ainsi abordais-je un thème auquel je revins dans tous les récits que j'ébauchai³, le mirage de l'Autre. Je ne voulais pas qu'on confondît cette fascination avec une banale histoire d'amour et je pris pour protagonistes deux femmes : je pensais ainsi — non sans naïveté — préserver leur relation de toute équivoque sexuelle. Je répartis entre elles les tendances qui se contrariaient en moi : mon ardeur à vivre, et mon désir d'accomplir une œuvre. Tout en cédant davantage à la première, j'accordai plus de valeur à la seconde et je dotai de toutes les séductions M^{me} de Préliane en qui je l'incarnai. Elle avait le même âge que M^{me} Lemaire, son élégance mesurée, son savoir-vivre, sa discrétion, son quant-à-soi, ses silences, son scepticisme aimable et un peu désabusé ; elle vivait, entourée de nombreux amis, mais en femme seule, sans dépendre de personne. Je lui attribuai le sens artistique de Camille, son goût du travail créateur. Lequel ? j'hésitai. Il est toujours très difficile, il m'était impossible de mettre sur pied un grand écrivain, un grand peintre ; d'autre part, M^{me} de Préliane m'aurait paru dérisoire s'il y avait eu trop de distance entre ses ambitions et ses réussites ; je préférais qu'elle triomphât dans une branche mineure : elle dirigeait un théâtre de marionnettes ; elle modelait les poupées, les habillait, inventait elle-même les comédies qu'elle leur faisait jouer. J'ai dit quel goût j'avais pour ce genre de spectacles ; leur inhumaine pureté s'harmonisait avec la figure de M^{me} de Préliane. Je composai celle-ci avec grand soin, mais en me souciant seulement de justifier l'attraction qu'elle exerçait. Ce qu'elle était pour de bon, son rapport à soi, aux choses, je ne m'en occupai pas. Encore une fois, je fabriquai du merveilleux.

Il y avait plus de vérité chez Geneviève à qui je donnais, en les grossissant, certains de mes traits. Vingt ans, ni laide ni sott, mais d'une intelligence un peu fruste et sans grâce, elle était plus encline aux lourdes émotions qu'aux impressions subtiles. Elle vivait dans l'instant, avec brutalité, et faute de recul elle ne savait ni penser, ni sentir, ni vouloir sans se référer à autrui. Elle vouait à M^{me} de Préliane un culte passionné. Son histoire n'était pas celle d'un désenchantement mais d'un apprentissage : elle découvrait derrière l'idole qu'elle s'était forgée un être de chair et d'os. Malgré ses airs d'indifférence, M^{me} de Préliane aimait un homme dont le destin la séparait, elle souffrait, elle était femme et vulnérable ; elle n'en demeurait pas moins digne d'estime, d'amitié et Geneviève n'était pas déçue ; seulement, elle comprenait que personne ne pouvait la dispenser de supporter elle-même le poids de son existence et elle consentait à sa liberté.

M^{me} de Préliane éprouvait une sympathie agacée pour la jeune fille qui se pliait humblement à ses dédains ; cela ne suffisait pas pour bâtir une intrigue. Je pensais, en outre, que pour évoquer l'épaisseur du monde il est bon de tisser ensemble plusieurs histoires. Mon passé m'en proposait une qui me paraissait

tragiquement romanesque : la mort de Zaza. J'entrepris de la raconter.

Je mariaï Zaza, que j'appelai Anne, à un bourgeois bien-pensant ; au premier chapitre, elle recevait dans sa maison de campagne, en Limousin, son amie Geneviève ; j'avais essayé de ressusciter le climat de Laubardin, la maison, la grand-mère, les confitures. Plus tard, à Paris, Anne et M^{me} de Préliane se rencontraient, et une grande amitié naissait entre elles. Tout en aimant son mari, Anne s'étiolait dans le milieu où il la confinait ; elle commençait à s'épanouir le jour où elle entrait dans le cercle de M^{me} de Préliane qui l'encourageait à développer ses dons de musicienne. Son mari lui interdisait ces fréquentations. Écartelée entre son amour, son sens du devoir, ses convictions religieuses et d'autre part son besoin d'évasion, Anne mourait. Geneviève et M^{me} de Préliane assistaient à Uzerche à son enterrement ; dans le train de retour, Geneviève épuisée de douleur s'endormait ; M^{me} de Préliane regardait avec une sorte d'envie son visage ravagé ; le soir, à Paris, elle lui parlait avec plus d'abandon qu'elle ne l'avait jamais fait ; c'était à la fois cette conversation et la violence de sa douleur qui ramenaient Geneviève à la solitude et à la vérité. L'épisode du train donnait l'avantage à Geneviève : j'avais de la sympathie pour elle, bien que je ne l'aie guère flattée. J'espérais être à quarante ans pareille à M^{me} de Préliane : maîtresse de moi, un peu blasée, incapable de grosses larmes ; mais je n'acceptai pas sans regret l'idée de sacrifier mes emportements, mes vertiges à ce détachement.

Le principal défaut de mon roman, c'est que l'histoire d'Anne ne tenait pas debout. Pour comprendre celle de Zaza, il faut partir de son enfance, de la constellation familiale à laquelle elle appartenait, d'une dévotion à l'égard de sa mère dont un amour conjugal ne pouvait aucunement fournir un équivalent. Une mère chérie et révéree depuis le berceau peut conserver un terrible ascendant, même si on déplore l'étroitesse de ses idées et ses abus d'autorité ; jugé, blâmé, un mari cesse d'inspirer du respect et celui d'Anne n'exerçait évidemment pas sur elle une emprise physique, puisque c'est un conflit moral que je peignais. Comment la loyauté d'Anne à l'égard du bourgeois conventionnel dont je l'avais flanquée et son amitié, tout de même légère, pour M^{me} de Préliane l'auraient-elles déchirée à mort ? On n'y croyait pas.

Mon erreur fut de détacher ce drame des circonstances qui lui donnaient sa vérité. J'en retins, d'une part, le sens théorique — le conflit entre la sclérose bourgeoise et une volonté de vie — d'autre part, le fait brut — la mort de Zaza. C'était une double faute ; car si l'art du roman exige qu'on transpose, c'est afin de dépasser l'anecdote et de montrer en pleine lumière une signification non pas abstraite mais engagée indissolublement dans l'existence⁴.

Mon roman pechait sur bien d'autres points. Le milieu artiste qui entourait M^{me} de Préliane était aussi artificiel qu'elle-même et les marionnettes dont je l'encombrai traînaient après elles un tas d'oripeaux. En outre, j'étais trop inexperte pour manier plus de trois personnages à la fois : je tentai de décrire une réunion animée, et le résultat fut consternant. Je m'intéressais aux rapports des gens entre eux ; je ne voulais pas donner dans le genre « journal intime » en me bornant à parler de moi : malheureusement, je n'étais pas capable d'en sortir, et je

sombrats vite dans la convention.

Ce qu'il y avait de plus valable dans ces débuts, c'était la manière dont j'avais disposé les éclairages. Geneviève était vue par Anne, ce qui donnait un peu de mystère à sa simplicité ; on voyait M^{me} de Préliane et Anne par les yeux de Geneviève, et celle-ci sentait qu'elle ne les comprenait pas bien ; par-delà ses insuffisances, le lecteur était donc invité à deviner une vérité qui ne lui était pas brutalement assenée. Le malheur c'est que, malgré cette présentation soignée, mes héroïnes aient eu si peu de consistance.

Du moins, cette année-là, je n'envisageai pas mon travail comme un pensum. Je m'asseyais près d'une fenêtre du Cintra, je regardais, je respirais le Vieux-Port et je me demandais comment on pense, on sent, on souffre, à quarante ans : j'enviais, je redoutais cette femme en qui peu à peu j'allais m'engloutir et j'avais hâte d'en fixer les traits sur le papier. Je n'oublierai jamais l'après-midi d'automne où je me promenai autour de l'étang de Berre, en me racontant la fin de mon livre. Dans la pénombre d'un salon, Geneviève, le front contre la vitre, regardait s'allumer les premiers réverbères tandis qu'un grand tumulte s'apaisait dans son cœur, et qu'elle entraînait en possession d'elle-même ; des marionnettes gisaient sur le divan. Évoquant ce monde illusoire, il me semblait me soulever au-dessus de moi-même et pénétrer, en chair et en os, dans l'univers des tableaux, des statues, des héros de roman. J'emportais dans cette gloire les roseaux à l'odeur salée et le murmure du vent ; l'étang était réel, moi aussi ; mais déjà la nécessité, la beauté de l'œuvre qui naîtraient de cet instant le transfiguraient, et je touchai l'irréel. Jamais des projets d'essais ou de reportages ne m'ont donné ce genre d'exaltation ; elle a ressuscité chaque fois que je me livrai à l'imaginaire.

J'allai à Paris pour la Toussaint ; j'y retournai chaque fois que j'eus deux jours de congé ; j'y passai les vacances de Noël ; en outre, il m'arrivait de prétexter une grippe, une crise de foie, et de m'octroyer des congés illicites. J'avais quitté l'appartement de ma grand-mère et je descendais dans un petit hôtel de la rue Gay-Lussac. Nous nous écrivions très souvent, Sartre et moi, mais nous n'en débordions pas moins de choses à nous dire. Avant tout, nous parlions de mon travail, du sien. En octobre, *La Légende de la vérité* avait été refusée par Robertfrance qui dirigeait les éditions d'Europe ; Sartre la rangea dans ses tiroirs : réflexion faite, il n'en pensait pas beaucoup de bien ; il y avait exprimé des idées vivantes mais que glaçait un style faussement classique et guindé. Il augurait mieux du « factum sur la contingence » où s'ébauchait *La Nausée*.

Dans une de ses lettres, en octobre, il m'avait raconté sa première rencontre avec l'arbre qui devait y tenir une si grande place :

« J'ai été voir un arbre. Pour cela, il suffit de pousser la grille d'un beau square sur l'avenue Foch, et de choisir sa victime et une chaise. Puis de contempler. Non loin de moi, la jeune femme d'un officier au long cours exposait à votre vieille grand-mère les inconvénients du métier de marin ; votre vieille grand-mère agitait la nuque pour dire : « Ce que c'est que de nous. » Et je regardais l'arbre. Il était

très beau et je n'ai pas crainte de mettre ici ces deux renseignements précieux pour ma biographie : c'est à Burgos que j'ai compris ce que c'était qu'une cathédrale, et au Havre ce que c'était qu'un arbre. Malheureusement, je ne sais pas trop quel arbre c'était. Vous me le direz : vous savez, ces jouets qui tournent au vent quand on leur imprime un très rapide mouvement de translation ; il avait partout de petites tiges vertes qui en faisaient la farce, avec six ou sept feuilles plantées dessus précisément ainsi. (Ci-joint un petit croquis ; j'attends votre réponse⁵.) Au bout de vingt minutes, ayant épuisé l'arsenal de comparaisons destinées à faire de cet arbre, comme dirait M^{me} Woolf, autre chose que ce qu'il est, je suis parti avec une bonne conscience... »

A chacune de nos rencontres, il me montrait ce qu'il avait écrit depuis mon dernier voyage. Dans sa toute première version, le nouveau factum ressemblait encore beaucoup à *La Légende de la vérité* ; c'était une longue et abstraite méditation sur la contingence. J'insistai pour que Sartre donnât à la découverte de Roquentin une dimension romanesque, pour qu'il introduisît dans son récit un peu du *suspense* qui nous plaisait dans les romans policiers. Il fut d'accord. Je connaissais exactement ses intentions, et je pouvais mieux que lui me mettre dans la peau d'un lecteur pour juger s'il avait fait mouche, aussi suivait-il toujours mes conseils. Je le critiquais avec une minutieuse sévérité ; je lui reprochais, entre autres, un abus d'adjectifs et de comparaisons. Cependant, j'étais convaincue que ce coup-ci il tenait le bon bout ; il écrivait le livre que depuis si longtemps il essayait en tâtonnant d'écrire et il le réussirait.

Quand mes séjours à Paris étaient brefs, je ne voyais que Sartre et ma sœur ; si j'avais du temps, je retrouvais avec plaisir mes amis. Nizan enseignait à Bourg ; il suscita dans les journaux locaux de violentes attaques en organisant un comité de chômeurs qu'il exhorta à s'inscrire à la C.G.T.U. ; le conseil municipal, outré d'avoir été traité par lui de « bande d'illettrés sociaux », le dénonça à l'inspecteur d'Académie qui le mit en demeure de choisir entre son poste de professeur et son rôle d'agitateur politique. Il n'en continua pas moins à tenir des meetings et il se présenta aux élections ; Rirette le suivit à travers toute sa campagne, les bras vêtus de longs gants rouges : il ne réunit que quatre-vingts voix ! Pagniez était professeur à Reims ; il apportait à M^{me} Lemaire des caisses de champagne et nous vidâmes avec eux plus d'une bouteille ; comme Sartre, il passait presque tout son temps à Paris. Camille marchait à pas décidés vers la gloire : je crus même qu'elle y touchait.

Dullin montait à cette époque une série de spectacles destinés à révéler de jeunes auteurs et il avait inscrit à son programme une œuvre de Camille : *L'Ombre*. L'intrigue se situait au Moyen Age, à Toulouse. Une femme extrêmement belle, à tous égards exceptionnelle, était mariée à un pharmacien que bien entendu elle n'aimait pas ; elle n'avait jamais aimé. Un jour, elle rencontrait un grand seigneur prestigieux, Gaston Phœbus, et tous deux s'apercevaient avec stupeur qu'ils avaient le même visage, que sur tous les points, ils pensaient et sentaient à l'unisson. La jeune femme s'éprenait passionnément de ce double. Mais les circonstances brimaient cet extraordinaire amour ; pour n'en

pas déchoir, l'héroïne empoisonnait son amant et mourait avec lui. Camille jouait le rôle de la belle pharmacienne. Elle m'emmena à une répétition ; Dullin se borna à régler des détails de mise en scène, mais Camille ne m'en parut pas moins prestigieuse, tandis qu'elle évoluait sur le plateau ; le thème narcissiste de sa pièce m'agaçait, mais enfin Dullin la jugeait assez bonne pour la présenter au public, Camille incarnait elle-même le principal personnage : elle triomphait ! Le soir de la générale, je me trouvais à Marseille, Sartre au Havre. M^{me} Lemaire et Pagniez y assistèrent. Le décor, les costumes étaient très beaux. Les deux amants portaient des vêtements taillés dans un même velours bleu de roi et sur leurs cheveux blonds des bérets identiques. Camille resplendissait et elle défendait son rôle avec une conviction qui forçait la sympathie ; cependant, quand elle se roula sur le sol en hurlant : « J'ai voulu mordre à pleines dents dans la chair lymphatique de la vie ! » le public éclata de rire ; à la fin, le rideau tomba au milieu des huées. M^{me} Dullin courait dans les coulisses en clamant : « L'Atelier s'est déshonoré ! » Seul, Antonin Artaud serra les mains de Camille en parlant de chef-d'œuvre. Le surlendemain, Sartre passa rue Gabrielle ; la sonnerie de la porte d'entrée était coupée ; personne ne répondit. Il retourna chez Camille trois jours plus tard et, cette fois, elle lui ouvrit ; le plancher de sa chambre était jonché de coupures de journaux : « Je leur montrerai, à ces imbéciles ! », gronda Camille d'une voix farouche. Pendant deux jours et deux nuits, elle s'était traînée aux pieds de Lucifer, battant les meubles à coups de poing, et l'adjurant de lui donner une revanche.

Je n'avais pas, loin de là, le culte du succès et, d'après le récit de Sartre, j'admirai la fureur passionnée de Camille. Cependant, son échec ne me parut pas de très bon aloi ; je blâmai son manque de sens critique. Quand je pensais à elle, j'étais partagée entre l'étonnement et l'impatience.

J'étais si avide de voir du pays qu'aux vacances de Pâques j'entraînai Sartre en Bretagne. Il bruinaît ; le Mont-Saint-Michel abandonné des touristes se dressait solitairement entre le gris du ciel et le gris de la mer. Dans *La Fée des grèves*, de Paul Féval, j'avais lu, avec émoi, le récit d'une course effrénée entre la marée montante et un cheval au galop ; le beau mot de « grèves » m'était resté sur le cœur : la pâle étendue fluide qui se déploya sous mes yeux me parut aussi mystérieuse que son nom. J'aimai Saint-Malo, ses étroites rues provinciales où la rumeur de la mer avait fait lever, jadis, des corsaires. Des vagues café au lait battaient le Grand Bé, c'était beau ; mais le tombeau de Chateaubriand nous sembla si ridiculement pompeux dans sa fausse simplicité que, pour marquer son mépris, Sartre pissa dessus. Morlaix nous plut, et surtout Locronan, sa belle place de granit, le vieil hôtel plein d'un innombrable bric-à-brac où nous avons mangé des crêpes et bu du cidre. Cependant, dans l'ensemble, la réalité déçut pour une fois mes espérances ; j'ai aimé plus tard la Bretagne ; mais cette année-là les transports étaient incommodes, il bruinaît. Pour voir la lande, j'infligeai à Sartre quarante kilomètres de marche aux environs du monticule de Saint-Michel-

d'Arré, que nous escaladâmes : je la trouvai étriquée⁶. Il pleuvait à Brest, où nous avons battu les « mauvais quartiers » malgré les avertissements gourmés du patron de l'hôtel ; il pleuvait à Camaret sur les « tas de pois ». Nous avons fait avec beaucoup d'ardeur et un peu de vertige le tour de la pointe du Raz et passé une journée ensoleillée à Douarnenez, dans l'odeur des sardines. Je revois la brochette de pêcheurs, aux pantalons d'un rose passé, assis sur la rambarde, au-dessus du quai ; des barques légères, joyeusement colorées, appareillaient pour les mers lointaines où se rencontre la langouste rose. Pour finir, le mauvais temps nous a chassés de Quimper et nous sommes rentrés à Paris, deux jours avant la date prévue : il était tout à fait extraordinaire que je déroge si gravement à mes plans ; la pluie m'avait vaincue. C'est pendant ce voyage qu'un nom bizarre nous tomba pour la première fois sous les yeux. Nous venions de voir, sans profit, les clochers ajourés de Saint-Pol-de-Léon et nous nous étions assis dans la campagne environnante. Sartre feuilletait un numéro de la *N.R.F.* Il me lut en riant une phrase qui faisait allusion aux trois plus grands romanciers du siècle : Proust, Joyce, Kafka. Kafka ? Ce nom baroque me fit sourire, moi aussi : si ce Kafka avait été vraiment un grand écrivain, nous ne l'aurions pas ignoré...

Nous continuions en effet à épier tout ce qui paraissait ; en littérature, ce fut une année maigre. Le cinéma en revanche nous donnait des satisfactions. Nous étions résignés à présent au triomphe du parlant ; le *dubling* seul nous indignait ; nous approuvâmes Michel Durand quand il demanda, d'ailleurs vainement, au public de boycotter les films doubles. Mais pratiquement peu nous importait, puisque les grands cinémas nous présentaient les versions originales. Rien ne nous retint de goûter le genre nouveau qui venait de naître en Amérique : le burlesque. Les derniers Buster Keaton, les derniers Harold Lloyd, les premiers Eddie Cantor prolongeaient, d'ailleurs avec, charme, la vieille tradition comique ; mais des films comme *Si j'avais un million*, comme *Million dollar legs*, qui nous révéla W. C. Fields, défiaient la raison encore plus radicalement que les comédies de Mack Sennet, et avec beaucoup plus d'agressivité. Le *non-sense* triomphait chez les Marx Brothers : aucun clown n'avait mis en pièces de façon aussi ahurissante la vraisemblance et la logique ; dans la *N.R.F.*, Antonin Artaud les porta aux nues : leur loufoquerie atteignait, disait-il, à la profondeur des délires oniriques. J'avais aimé les œuvres où les surréalistes assassinaient la peinture et la littérature ; je me délectais à voir l'assassinat du cinéma, par les frères Marx. Ils pulvérisaient furieusement non seulement la routine sociale, la pensée organisée, le langage, mais le sens même des objets et, par là, ils les rénovaient : quand ils croquaient de bon appétit de la vaisselle en porcelaine ils nous indiquaient que l'assiette ne se réduit pas à un ustensile. Ce genre de contestation enchantait Sartre qui, dans les rues du Havre, observait avec les yeux d'Antoine Roquentin les inquiétantes métamorphoses d'une paire de bretelles, d'une banquette de tramway. Destruction et poésie : le beau programme ! Dépouillé de son harnachement trop humain, le monde découvrait son désordre affolant.

Il y avait moins de virulence et moins de prolongements dans les déformations et les fantaisies des dessins animés, dont la vogue grandissait ; après Mickey

Mouse était apparue sur l'écran la délicieuse Betty Boop dont les charmes parurent si troublants aux juges de New York qu'ils la condamnèrent à mort ; Fleisher nous consola en nous racontant les exploits de Popeye le Marin⁷.

Cette année encore nous nous souciâmes peu de ce qui se passait dans le monde. Les faits divers les plus marquants, ce furent le kidnapping du bébé de Lindbergh, le suicide de Kreuger, l'arrestation de M^{me} Hanau, la catastrophe du *Georges-Philippart* : nous ne nous y intéressâmes pas. Seul, le procès de Gorguloff nous agita, pour des raisons sur lesquelles je reviendrai. Nous avions une sympathie de plus en plus décidée pour la position des communistes ; aux élections de mai, ils perdirent trois cent mille voix ; Sartre n'avait pas voté : rien ne pouvait nous écarter de notre apolitisme. La victoire alla au cartel des gauches, c'est-à-dire au pacifisme : même les radicaux-socialistes travaillaient au désarmement et au rapprochement avec l'Allemagne. La droite dénonçait avec emphase l'ampleur prise par le mouvement hitlérien : il nous semblait évident qu'elle s'en exagérait l'importance puisqu'en fin de compte Hindenburg fut élu contre Hitler comme président du Reich, et von Papen choisi comme chancelier. L'avenir demeurait serein.

En juin Sartre, libéré par l'approche des bachots, vint à Marseille où il resta une dizaine de jours ; c'était à mon tour de le faire profiter de mon expérience ; à le voir aimer ces lieux que j'aimais — les restaurants du Vieux-Port, les cafés de la Canebière, le château d'If, Aix, Cassis, Martigues — j'éprouvais autant de joie que j'en avais eu à les découvrir. J'appris que j'étais nommée à Rouen, nous nous préparions à retourner en Espagne, et on m'envoya à Nice faire passer les bachots. Je rayonnais.

A Nice, je trouvai, place Masséna, une vaste chambre, flanquée d'un grand balcon et qui ne coûtait que dix francs par jour : j'attachais de l'importance à ces aubaines car mes voyages à Paris, mes excursions me mettaient chaque mois au bord du déficit. Ma propriétaire était une quinquagénaire fardée, couverte de satins et de bijoux, qui passait ses nuits au casino ; elle prétendait s'y faire des revenus grâce à d'habiles martingales ; il me semble aussi qu'elle disait la bonne aventure. Avant de se coucher, chaque matin, à six heures, elle me réveillait. Je me précipitais vers la gare des autocars, je m'en allais sur la côte ou dans la montagne, et je marchais ; les paysages étaient moins intimes mais plus éblouissants qu'aux environs de Marseille ; je vis Monaco, Menton, La Turbie ; j'eus à San Remo un avant-goût de l'Italie. Je rentrais le soir, vers sept heures, je m'installais dans un café ; tout en dînant d'un sandwich, je corrigeais une pile de copies, et puis j'allais m'abattre sur mon lit.

Pendant les oraux, je ne quittai plus Nice, mais je m'amusai bien. Les candidates — et je les imitai — arrivaient dans la salle d'examen coiffées de grands chapeaux de paille, mais les bras nus, les pieds nus dans des sandales ; les garçons eux aussi exhibaient des bras bronzés, musclés, on aurait dit qu'ils venaient disputer une épreuve sportive ; personne ne semblait considérer qu'il

s'agit d'une affaire sérieuse. Évidemment, j'intimidais peu ; un journaliste local, me voyant assise en face d'un grand gaillard d'âge avancé, intervertit nos rôles : dans sa chronique, il prit l'examiné pour l'examineur. Le soir, je rôdais dans les cafés, dans les petits dancings du bord de mer ; je laissais avec indifférence des inconnus s'asseoir à ma table et me parler ; personne, rien ne pouvait m'importuner, tant j'étais prise par la douceur, les lumières et le clapotis de la nuit.

La veille de la distribution des prix, je traversai Marseille, et je signai sur le registre des présences : on me dispensa d'assister à la cérémonie. M^{me} Tourmelin me supplia de m'attarder un jour ou deux, mais je fis la sourde oreille. Sartre passait une semaine avec sa famille, je devais le rejoindre à Narbonne ; j'y expédiai ma valise, et je partis sur les routes, un cabas à la main et chaussée d'espadrilles. J'avais fait seule de longues excursions, mais jamais tout un voyage : quel plaisir d'ignorer le matin où je coucherais le soir ! Ma curiosité ne se calmait pas, au contraire : à présent que je connaissais le portail de l'église d'Arles, il me fallait le comparer avec celui de Saint-Gilles ; j'étais sensible à des détails d'architecture qui autrefois m'auraient échappé ; plus le monde s'enrichissait, plus se multipliaient les tâches qui me sollicitaient. Je m'arrêtai au bord de l'étang de Thau, à Maguelonne, je me promenai dans Sète et dans « le cimetière marin » ; je vis Saint-Guilhem-le-Désert, Montpellier, Minerve, des chaos, des gorges, des causses, des défilés ; je descendis dans « la grotte des Demoiselles ». Je prenais des trains, des cars, et je marchais. A travers les terres violettes de l'Hérault, sur les petits chemins et les grand-routes, je récapitulais joyeusement mon année. Je n'avais pas beaucoup lu, mon roman ne valait rien ; mais j'avais exercé mon métier sans ennui, je m'étais enrichie d'une passion nouvelle ; je sortais victorieuse de l'épreuve à laquelle j'avais été soumise : l'absence, la solitude n'avaient pas entamé mon bonheur. Il me semblait que je pouvais compter sur moi.

M^{me} Lemaire et Pagniez nous avaient proposé de visiter avec eux en auto le sud de l'Espagne. En attendant, nous fîmes un tour dans les Baléares, puis dans le Maroc espagnol ; à Tétouan, je découvris avec transport le grouillement des souks marocains, leurs ombres, leurs lumières, leurs couleurs violentes, leur odeur de cuir et d'épices, le martèlement du cuivre. Nous considérions l'artisanat comme une des formes exemplaires de l'activité humaine, aussi nous donnâmes-nous sans réticence à ce pittoresque. Je fus déconcertée par la longue immobilité des marchands debout près de leurs éventaires. « A quoi pensent-ils ? demandais-je. — A rien, me dit Sartre ; quand on n'a rien sur quoi penser, on ne pense rien. » Ils avaient installé le vide en eux ; au mieux, ils rêvaient : cela me gênait un peu, cette patience végétale. Mais j'aimais regarder les mains rapides coudre des babouches ou nouer les fils d'un tapis. A Xauen, j'ai vu pour la première fois des lauriers-roses foisonner au fond d'un torrent ; des lavandières, aux turbans et aux robes bariolés, visages découverts, frappaient leur linge avec des battoirs.

Nous remontâmes à Séville. Quand M^{me} Lemaire et Pagniez arrivèrent, au milieu de la nuit, dans le patio de l'hôtel Simon où nous les avions précédés, nous tombâmes dans les bras les uns des autres. Elle portait une robe de tussor vert, un petit chapeau assorti, elle ne m'avait jamais paru si jeune ; Pagniez avait son meilleur sourire : on le sentait capable de fabriquer du bonheur avec tout ce qu'il touchait.

Outre ses charmes catalogués, et qui auraient suffi à nous séduire, Séville nous offrit le lendemain matin le divertissement d'un coup d'État. Il y eut de grandes rumeurs sous nos fenêtres ; on vit passer des militaires, des autos. M^{me} Lemaire parlait espagnol et la femme de chambre la mit au courant des événements : l'homme assis entre deux soldats dans une grande voiture noire, c'était le maire de Séville ; le général Sanjurjo l'avait fait arrêter ; à l'aube, ses troupes avaient occupé tous les points stratégiques. Au bureau de l'hôtel, on parlait d'un vaste complot destiné à renverser la République. Un papillon collé près de l'entrée invitait la population au calme : les fauteurs de troubles avaient été mis à la raison, assurait Sanjurjo. Il y avait beaucoup de soldats dans les rues ; sur les trottoirs, des fusils étaient disposés en faisceaux ; mais tout était paisible ; les monuments, les musées, les cafés accueillaient tranquillement les touristes. Le lendemain matin, on nous dit que Sanjurjo avait décampé dans la nuit : il comptait sur l'appui de Madrid qui ne l'avait pas suivi. Une grande foule courait dans les rues, en criant, en chantant, en vociférant. Nous la suivîmes ; dans la calle de las Sierpes, à l'abri de *toldos*, quelques cercles aristocratiques étaient en train de brûler. Comme les pompiers s'approchaient, sans excès de hâte, les gens crièrent : « N'éteignez pas ! — N'ayez pas peur ! dirent les pompiers, on ne va pas se presser. » Ils attendirent pour actionner leurs lances que tout le mobilier fût consumé. Brusquement, sans que nous ayons compris pourquoi, ce fut la panique ; tout le monde se mit à fuir, en se bousculant âprement. « C'est trop bête », décida M^{me} Lemaire ; elle s'arrêta, se retourna et entreprit d'exhorter les gens au sang-froid ; Pagniez l'empoigna et nous courûmes avec les autres. L'après-midi, nous montâmes à la Giralda ; de la terrasse, nous assistâmes à un défilé triomphal : le maire avait été sorti de sa prison par ses amis qui le promenaient à travers la ville ; quelque part en dessous de nous, un pneu éclata ; la foule crut à un coup de feu, et, de nouveau, elle se précipita avec égarement dans toutes les directions. Toute cette agitation nous enchantait. Le lendemain, elle avait cessé ; mais quelque chose restait encore dans l'air. J'entrai avec M^{me} Lemaire dans un bureau de poste ; on me regarda drôlement ; un homme cracha sur le sol en grommelant : « Pas de ça ici ! » Je fus stupéfaite. Nous allâmes ensuite chez Cook demander certains renseignements, et, là aussi, j'entendis des murmures. Un employé désigna poliment mon foulard : un carré à fond rouge, semé d'ancres jaunes qui ressemblaient à des fleurs de lys : « Est-ce exprès que vous portez ces couleurs ? » me demanda-t-il. Voyant mon étonnement, il s'enhardit : c'étaient les couleurs monarchistes ; je me hâtai d'escamoter la parure seditieuse. L'après-midi, nous nous promenâmes sans histoire dans les arides faubourgs de Triana. Le soir, j'allai avec Sartre près de l'Alameda, dans une boîte populaire où de grasses

Espagnoles dansaient sur des tonneaux ; les enfants vendaient dans les rues des fleurs de nard que les femmes plantaient dans leurs cheveux : la nuit embaumait.

Je n'imaginai pas, dans ma candeur, qu'un voyage à quatre pût être, entre des amis qui s'entendent très bien, une délicate entreprise. Nous étions d'accord sur beaucoup de choses. Nous détestions ensemble les gros bourgeois espagnols et les curés onctueux ; dans cette société, simple comme une image d'Épinal, toute notre sympathie allait aux maigres contre les gros. Cependant, il y avait entre Sartre et Pagniez de grandes différences ; Pagniez était éclectique, Sartre tranchait. A Cadix, il refusa de perdre son temps à voir des Murillo qui ornaient plusieurs églises. Par politesse, M^{me} Lemaire acquiesça. Pagniez nous fit faire à une allure furieuse le tour des remparts, il ne desserrait pas les dents. Brusquement, il s'arrêta devant le musée en déclarant que Murillo l'intéressait. M^{me} Lemaire l'accompagna, tandis que je restai avec Sartre à regarder la mer. Pagniez demeura morose jusqu'au soir.

A Grenade, nous restâmes quatre jours à l'hôtel de l'Alhambra : chacun disposa de son temps à sa guise, ce qui évita des conflits. Mais les divergences s'accusaient, M^{me} Lemaire et Pagniez ne descendirent en ville que pour voir la cathédrale. Sartre et moi nous nous intéressions au présent autant qu'au passé. Nous flânâmes pendant des heures dans le palais de l'Alhambra ; mais nous passâmes aussi une journée brûlante et poussiéreuse dans les rues, sur les places où vivent les Espagnols d'aujourd'hui. Ronda parut à Sartre une bourgade morte, et sans vraie beauté ; les maisons d'une médiocre élégance, les patios, les meubles, les bibelots l'ennuyaient. « Tout ça, ce sont des maisons d'aristocrates, sans aucun intérêt, déclara-t-il. — Évidemment, ce ne sont pas des habitations de prolétaires ! » dit avec humeur Pagniez.

Les partis pris extrémistes de Sartre commençaient à l'agacer ; il les avait gaiement tolérés, tant qu'il n'y avait vu que des foucades verbales ; mais s'ils influençaient les sentiments de Sartre, sa pensée, ses attitudes, ils creusaient un fossé entre les deux petits camarades. Pagniez avait beau jeu de les tourner en dérision car pratiquement Sartre les démentait ; il voyageait en petit bourgeois aisé et ne s'en plaignait pas ; quelle vérité avait ce regard qu'il empruntait à une classe qui n'était pas la sienne ? Pagniez était cohérent, il adhéraient intégralement au libéralisme bourgeois ; Sartre, lui, n'avait pas trouvé le moyen d'incarner la sympathie qui l'inclinait vers le prolétariat ; sa position était la plus faible. Tout de même, Pagniez n'aimait pas que ses certitudes bourgeoises et protestantes fussent contestées par le gauchisme de Sartre. De son côté, il présentait à Sartre l'image de l'humaniste cultivé que celui-ci ne voulait pas être et dont il ne réussissait pas à se distinguer. Chacun se découvrait en l'autre sous une figure qui l'inquiétait. Cette dissension, encore bénigne, mais dont ils pressentaient l'importance, fut sans doute la raison profonde de leurs disputes.

Au jour le jour, ce qui les envenimait, c'est que Pagniez n'appréciait qu'à demi notre compagnie ; jamais il n'avait fait avec M^{me} Lemaire un si long voyage et il aurait certainement préféré rester seul avec elle. C'était lui qui conduisait : étant donné la chaleur et l'état des routes, le soir il était fatigué ; il devait encore

s'occuper de l'auto, aller au garage ; il nous reprocha plus tard de n'avoir pas coopéré à ces corvées, et je pense qu'en effet nous nous fîmes de notre incapacité un commode alibi. Il s'enfonça délibérément dans la morosité. Sartre de son côté s'abandonnait à ses colères. « Vous ressemblez à un ingénieur », lui disais-je quand son visage se fermait. Sous la violence de l'insulte, parfois il se déridait, mais pas toujours. A Cordoue, par 42° de chaleur, les deux petits camarades furent à un doigt de la rupture.

Nous eûmes cependant des moments très heureux. Nous aimions d'un même cœur les villages blancs d'Andalousie, les chênes-lièges, dénudés jusqu'à la ceinture, les côtes abruptes, la descente du crépuscule sur les sierras. Malgré la splendeur du panorama qui nous découvrait, par-delà la mer, la côte africaine, nous ressentîmes ensemble la désolation de Tarifa ; nous y déjeunâmes d'un poisson nageant dans une huile affreuse et un petit garçon, d'une douzaine d'années, nous aborda. « Vous avez de la chance ! dit-il sur un ton qui nous fendit l'âme, vous voyagez : moi, je ne bougerai jamais d'ici. » Nous pensions qu'en effet il vieillirait à ce bout perdu de la terre, sans qu'il lui arrivât jamais rien. Quatre ans plus tard, des choses sûrement lui sont arrivées : mais lesquelles ?

Au retour, tandis que nos amis regagnaient Paris, nous nous sommes arrêtés à Toulouse. Pendant deux jours, Camille nous montra la ville que Sartre connaissait mal, et où je n'avais jamais été ; elle savait un tas d'histoires sur chaque pierre, sur chaque brique et les racontait très bien. Elle était capable, à l'occasion, d'oublier ses mythes et son personnage pour s'intéresser au monde tel qu'il est : ce réalisme lui seyait ; dans un restaurant en plein air où elle nous emmena dîner, au bord de la Garonne, elle nous divertit beaucoup en nous parlant de la bourgeoisie toulousaine, des maisons de rendez-vous, de leur clientèle, de l'« amateur éclairé » et de sa famille. On se demandait en l'écoutant comment elle avait pu perdre son temps à écrire *L'Ombre*. Sans doute aurait-elle plus de chance avec le roman qu'elle venait de commencer et qu'elle avait intitulé *Le Lierre*. Il s'inspirait de ses expériences de jeunesse ; elle s'y mettait en scène ainsi que Zina. Elle l'écrivait, toutes les nuits, de minuit à six heures du matin, nous dit-elle. « Oui, c'est comme ça qu'on devrait travailler : six heures par jour, tous les jours ! » dit Sartre qui regrettait, cette année-là, d'avoir trop peu avancé son *factum*. Camille ne m'inspirait plus ni jalousie ni envie : seulement de l'émulation. Je me promis d'imiter son zèle.

1. C'étaient des billets forfaitaires, valables pour deux mille ou trois mille kilomètres.

2. Cette description ne s'applique pas à mon seul cas, mais en général à toutes les manies. Le maniaque vit dans un univers totalitaire, bâti sur des règles, des pactes, des valeurs qu'il tient pour des absolus ; c'est pourquoi il ne peut admettre la moindre dérogation : elle lui découvrirait la possibilité de s'évader de son système, donc elle en contesterait la nécessité et tout l'édifice s'écroulerait. La manie ne se justifie que par une perpétuelle affirmation d'elle-même.

3. Dans le premier de mes romans publiés, *L'Invitée*, il tient encore une grande place.

4. Là-dessus, je reprends à mon compte des idées développées par Sartre et par Blanchot ; mon échec les illustre par l'absurde d'une manière flagrante.

5. C'était un marronnier.

6. Vingt ans plus tard, nous l'avons sillonnée en auto, poursuivis par un orage, sous un ciel dramatique, et elle nous a étonnés par sa vaste et sauvage beauté.

7. On projeta aussi à Paris cette année-là *Le Docteur Jekyll* de Rouben Mammoulian, *M.* de Fritz Lang, *A nous la liberté*, *L'Opéra de quat' sous*.

CHAPITRE III

Quelques jours avant de regagner nos postes, nous eûmes, Sartre et moi, une conversation très significative avec un ami dont je n'ai pas encore parlé. Il s'appelait Marco ; Sartre l'avait connu à la Cité universitaire où il préparait l'agrégation de lettres ; il était natif de Bône et d'une beauté assez extraordinaire : brun, le teint ambré, les yeux brûlants, son visage évoquait à la fois les statues grecques et les tableaux du Greco. Ce qu'il y avait en lui de plus exceptionnel, c'était sa voix qu'il cultivait avec une assiduité fanatique ; il prenait des leçons chez les meilleurs professeurs et ne doutait pas d'égaler un jour Chaliapine. Du haut de sa future gloire, il méprisait la médiocrité de sa condition, et tous ceux qui s'y résignaient : Sartre, Pagniez, moi-même. A ses yeux, nous étions typiquement des *frankaouis* et lui suffisait parfois de nous regarder pour rire aux éclats. Il affectait cependant de traiter ses amis avec les plus grands égards ; il multipliait les attentions, les prévenances, les flatteries ; nous ne nous laissions pas prendre à ce jeu mais nous trouvions qu'il le menait avec beaucoup de grâce. Son goût de l'intrigue, ses indiscretions, ses médisances nous amusaient. Il affichait une intransigeante pureté de mœurs. Il avait eu une liaison avec une jeune sévrienne, mais très vite il avait institué entre elle et lui des rapports fraternels. Selon lui, le commerce sexuel obscurcissait l'intelligence et la sensibilité : il se faisait fort de déceler au premier coup d'œil si un de ses camarades avait récemment dérogé à la chasteté. A la Cité, il avait traîné après lui une cohorte d'admirateurs. L'un d'eux était entré, une nuit, dans sa chambre par une fenêtre, et Marco lui avait brisé une lampe sur la tête ; cette histoire, qui l'avait beaucoup agité, avait paru assez suspecte à Sartre et à Pagniez. Il ne cachait pas sa dédaigneuse indifférence à l'égard des femmes ; quand il parlait avec enthousiasme d'une « rencontre » avec un « être merveilleux », il s'agissait toujours d'un beau garçon ; mais il affirmait n'entretenir avec ces élus que de hautes passions platoniques, et tout le monde feignait poliment de le croire.

Cet après-midi-là, nous étions assis à la terrasse de La Closerie des Lilas. Le regard de Marco balaya les consommateurs, les passants, et se posa sur nous avec colère : « Tous ces petits-bourgeois minables ! Comment pouvez-vous vous contenter de cette existence ! » Il faisait beau, l'automne sentait bon, nous étions en effet très contents. « Un jour, dit-il, j'aurai une immense automobile, toute blanche ; je ferai exprès de raser le trottoir et d'éclabousser tout le monde. » Sartre entreprit de lui prouver l'inanité de ce genre de plaisir et Marco eut un de ses

éclats de rire : « Excusez-moi... mais quand je pense à la violence de mes désirs et que j'entends vos raisonnements... je ne peux pas m'empêcher de rire ! » Il nous faisait rire lui aussi. Sartre répétait qu'il ne voulait pas avoir la vie de Tennyson ; nous comptions que des choses nous arriveraient : mais pas le genre de choses qui s'achètent avec de l'argent et du bruit. Le dédain que nous inspiraient les grands de ce monde et leurs pompes ne s'était pas affaibli. Nous souhaitions être un peu plus riches que nous ne l'étions et obtenir le plus tôt possible notre nomination à Paris. Mais nos véritables ambitions étaient d'une tout autre espèce ; nous ne missions pas sur la fortune, mais sur nous-mêmes, pour les réaliser.

Nous partîmes donc sans mauvaise humeur pour la province. Sartre aimait assez Le Havre. Moi, je ne pouvais rêver un meilleur poste que Rouen, à une heure du Havre, à une heure et demie de Paris. Mon premier soin fut de me procurer un abonnement de chemin de fer. Pendant les quatre années que j'y enseignai, le centre de la ville, pour moi, demeura toujours la gare. Le lycée en était tout proche. Quand j'allai voir la directrice, elle me reçut avec sollicitude et me donna l'adresse d'une vieille dame chez qui elle me conseilla de prendre pension. Je sonnai à la porte d'un bel hôtel particulier et une douairière me montra une chambre délicatement meublée, dont les fenêtres s'ouvraient sur le silence d'un grand jardin. Je m'enfuis et je m'installai à l'hôtel La Rochefoucauld, d'où j'entendais le sifflet rassurant des trains. J'achetais mes journaux dans le hall de la station ; sur la place, à proximité, il y avait un café rouge, La Métropole, où je prenais mon petit déjeuner. J'avais l'impression que je vivais à Paris et que j'habitais dans une banlieue lointaine.

Tout de même, j'étais confinée à Rouen pendant de nombreuses journées, et souvent, nous y passions le jeudi, Sartre et moi. Je me hâtai donc d'inventorier les ressources du cru. Nizan m'avait parlé chaleureusement d'une de mes collègues qu'il avait rencontrée une ou deux fois : brune, jeune et communiste, m'avait-il dit ; elle s'appelait Colette Audry. Je l'abordai. Elle avait un plaisant visage, aux yeux vivaces, sous des cheveux coupés très court ; elle portait avec une désinvolture garçonne un feutre et une veste de daim. Elle habitait, près de la gare, elle aussi, une chambre qu'elle avait meublée avec charme : une natte sur le plancher, du jute sur les murs, un bureau couvert de papiers, un divan, des livres, parmi lesquels les ouvrages de Marx et de Rosa Luxemburg. Nos premières conversations furent un peu hésitantes, mais nous nous entendîmes. Je lui fis rencontrer Sartre et ils sympathisèrent. Elle n'était pas communiste ; elle appartenait à une fraction d'oppositionnels trotskystes ; elle connaissait Aimé Patri, Simone Weil, Souvarine ; elle me présenta Michel Collinet, qui enseignait les mathématiques au lycée de garçons et qui l'avait introduite dans ce groupe. Il était tranchant, moi aussi ; il me vanta Watson et le béhaviorisme, et je le contredis avec agressivité. Il voyait de loin en loin Jacques Prévert et, une fois, il aperçut Gide ; mais il cultivait l'ellipse et ne raconta rien, sinon que Gide était fort habile au yo-yo : c'était le jeu à la mode et même il faisait fureur. Les gens se promenaient dans les rues, un yo-yo à la main. Sartre s'y exerçait du matin au soir avec un sombre acharnement.

Mes autres collègues étaient encore plus rébarbatives qu'à Marseille, et je ne les approchai pas ; quant aux plaisirs de la promenade, j'y avais renoncé d'avance : civilisée, pluvieuse et fade, la Normandie ne m'inspirait pas. Mais la ville avait ses charmes : de vieux quartiers, de vieux marchés, des quais mélancoliques. J'y pris vite des habitudes. Une habitude c'est presque une compagnie dans la mesure où une compagnie n'est bien souvent qu'une habitude. Je travaillais, je corrigeais des copies, je déjeunais à la brasserie Paul, rue Grand-Pont. C'était un long corridor, aux murs recouverts de glaces écaillées ; les banquettes de moleskine crachaient leur crin ; au fond, la salle s'élargissait, des hommes jouaient au billard et au bridge. Les garçons s'habillaient à l'ancienne, en noir, avec des tabliers blancs, et ils étaient tous très vieux ; il y avait peu de clients parce qu'on mangeait mal. Le silence, la nonchalance du service, l'antique lumière jaunie me plaisaient. Contre la désolation de la province, il est bon de se ménager ce que nous appelions, d'un mot emprunté au vocabulaire tauromachique, une *querencia* : un endroit où on se sent à l'abri de tout. Cette vieille brasserie défraîchie jouait ce rôle. Je la préférais à ma chambre, une parfaite chambre de commis voyageur, propre et nue, dont je m'accommodais pourtant. Je m'y installais en sortant du lycée, vers quatre ou cinq heures, et j'écrivais. Pour dîner, je me confectionnais sur un réchaud à méta un plat de riz au lait ou un bol de chocolat ; je lisais un peu et je m'endormais. Évidemment, Marco aurait trouvé cette existence rabougrie ; mais je me disais qu'il aurait eu tort. Un matin, je regardais de ma fenêtre l'église qui me faisait face, les fidèles qui sortaient de la messe, les mendiants attachés à la paroisse, et j'eus une illumination : « Il n'y a pas de situation privilégiée ! » Toutes les situations se valaient, puisqu'elles avaient toutes autant de vérité. C'était une idée spécieuse ; heureusement, je ne commis jamais la faute d'en user pour justifier le sort des déshérités. Lorsque je la formulai, je ne pensai qu'à moi : il m'apparaissait avec évidence que je n'étais privée d'aucune chance. Sur ce point, il me semble que j'avais raison. N'être personne, se faufiler à travers le monde, flâner dehors et en soi-même sans consigne, jouir de tant de loisir, de tant de solitude qu'on accorde toute son attention à tout, s'intéresser aux moindres nuances du ciel et de son propre cœur, frôler l'ennui, le déjouer : je n'imagine pas de condition plus favorable, quand on possède l'intrépidité de la jeunesse.

Evidemment, ce qui m'aidait à supporter cette retraite, c'est que Sartre venait souvent ; ou bien j'allais au Havre ; et nous passions beaucoup de temps à Paris. Nous y fîmes, grâce à Camille, la connaissance de Dullin, qui nous charma ; il savait raconter, et c'était un plaisir de l'entendre évoquer ses débuts à Lyon, à Paris les jours glorieux du Lapin Agile, au temps où il y récitait du Villon, les terribles rixes qui s'y déroulaient : un matin, balayant les débris de bouteilles et de verres, la femme de ménage avait fait rouler sur le plancher un œil humain. Cependant, quand nous lui posions des questions sur sa conception du théâtre, Dullin les éludait ; son visage devenait fuyant, il levait les yeux au plafond d'un air gêné. J'ai compris pourquoi quand je l'ai vu à l'œuvre. Il avait bien quelques principes ; il condamnait le réalisme ; il refusait d'aguicher le public par les éclairages sucrés, par les faciles artifices qu'il reprochait à Baty. Mais, quand il

abordait une pièce, il ne partait d'aucune théorie *a priori* ; il essayait d'accorder sa mise en scène à l'art singulier de chaque auteur ; il ne traitait pas Shakespeare comme Pirandello. Il ne fallait donc pas l'interroger à vide, mais le regarder travailler. Il nous permit d'assister à plusieurs répétitions de *Richard III*, et il nous étonna. Quand il disait un texte, il donnait l'impression de le créer à neuf. La difficulté, c'était d'insuffler aux acteurs l'accent, le rythme, l'intonation qu'il avait inventés ; il n'expliquait pas ; il suggérait, il envoûtait. Peu à peu, le comédien dont il utilisait avec adresse les ressources et les défauts devenait son personnage. Cette métamorphose ne s'accomplissait pas toujours sans peine. Comme Dullin réglait aussi les mises en place, les jeux de scène, les éclairages, et qu'il étudiait son propre rôle, il lui arrivait de ne plus savoir où donner de la tête. Alors, il faisait un éclat. Sur une réplique de Shakespeare, et sans changer de registre, il enchaînait une imprécation désespérée ou furieuse : « Oh alors, ça, c'est la fin de tout ! Je ne suis pas secondé. Ce n'est pas la peine de continuer. » Il lançait de solides jurons et il geignait à fendre l'âme ; il renonçait à poursuivre la répétition, à monter *Richard III*, au théâtre en général. L'assistance se figeait dans une consternation respectueuse, bien que personne ne prît au sérieux ces célèbres colères auxquelles il ne croyait pas lui-même. Brusquement, il redevenait Richard III. Il avait énormément de séduction, et son visage — les narines mobiles, la bouche sinueuse, les yeux malins — imitait à merveille la cruauté. Sokoloff, étant donné son physique et son accent, composait un Buckingham parfaitement insolite, mais il lui prêtait tant de vie, tant de force, qu'on y était pris. Au cours de ces séances, je fis la connaissance de la très belle Marie-Hélène Dasté qui avait hérité de son père, Jacques Copeau, un grand front lisse et d'immenses yeux clairs ; elle jouait le rôle de Lady Ann qui ne lui allait pas du tout. Dullin avait inventé un ingénieux dispositif : un filet à grosses mailles coupait en deux le plateau ; selon les éclairages, on pouvait situer les tableaux en avant, tout près du public, ou donner une impression de distance en les jouant derrière le filet.

Je trouvai intéressant et flatteur d'être initiée aux secrets de fabrication d'un spectacle ; Colette Audry me fit un grand plaisir quand elle nous emmena voir tourner un film auquel sa sœur Jacqueline travaillait comme script-girl ; il s'agissait d'*Étienne*, d'après une pièce de Jacques Deval. Le studio était plein de monde et surchauffé. Jacqueline me parut très jolie et très élégante ; cependant, il y avait des femmes encore mieux habillées qu'elle, entre autres une actrice un peu fade mais dont le tailleur de velours gris m'éblouit. Des figurants se morfondaient dans les coins. Jacques Baumer tournait le commencement d'une scène ; convoqué par son directeur, il devait dire : « A vos ordres, Monsieur le directeur ! » en faisant claquer sa langue d'une certaine manière. L'opérateur n'était pas content des éclairages, ni du cadrage : Baumer répéta treize fois sa réplique sans jamais modifier son intonation ni sa mimique. Nous en gardâmes longtemps un souvenir effrayé.

Nous étions tout de même un peu mélancoliques quand nous montions à huit heures, gare Saint-Lazare, dans le train qui nous ramenait à Rouen, au Havre. Nous voyagions en seconde classe, les rapides ne comportant pas de troisième. Il

faisait toujours trop chaud dans les compartiments bleus, ornés de photographies où s'exposaient les attractions de la Normandie et de la Bretagne : l'abbaye de Jumièges, l'église de Caudebec, la mare de Criquebœuf, que je réussis à voir seulement vingt ans plus tard. Nous nous plongions dans les romans de Van Dine, dans les récits sanglants de Whitfeld, de Dashiell Hammett en qui les critiques saluaient le précurseur d'un « nouveau roman ». Déjà, quand je sortais de la gare, la ville dormait ; je mangeais un croissant à La Métropole qui se préparait à fermer, et je regagnais ma chambre.

A Paris, au Havre, à Rouen, le principal sujet de nos conversations, c'était les gens que nous connaissions ; ils nous occupaient tant qu'en m'interdisant de raconter leur vie j'affadis l'image que je trace de la nôtre : d'évidentes raisons commandent ce silence. Mais le fait est que le fourmillement, toujours imprévisible, souvent surprenant, de ces existences étrangères peuplait nos journées et les sauvait de la monotonie. Sans cesse des questions se posaient. Gégé venait d'épouser un de ses anciens professeurs de dessin ; elle s'arrangeait mal de sa belle-famille, conformiste et pieuse ; entre elle et son mari, des scènes éclataient presque chaque jour ; elle avait beaucoup de rancune à son égard, mais il l'attirait : comment ressentait-elle cette ambivalence ? Elle était toujours très liée avec sa sœur, mais chacune mûrissait à sa manière : leur amitié aussi avait ses complexités. Jacqueline Lemaire allait se fiancer : pourquoi avec ce garçon-ci plutôt qu'avec un autre de ses soupirants ? Quelles étaient les vraies raisons de la querelle qui avait eu lieu la veille entre Tapir et M^{me} de Listomère ? Quand nous rencontrions des figures nouvelles, nous les retournions dans tous les sens et nous retouchions, nous complétions inlassablement le portrait que nous essayions d'en fixer. Tous nos collègues y passèrent. Nous nous intéressions particulièrement à Colette Audry ; nous nous interrogeons sur ses rapports avec la politique, avec l'amour, avec sa sœur, avec elle-même. Sartre me parlait aussi d'un de ses élèves, très intelligent, et dont le cynisme appliqué l'amusait ; il s'était d'abord destiné à l'École coloniale, mais Sartre l'avait dirigé vers la philosophie. Il s'appelait Lionel de Roulet. De parents divorcés, il vivait au Havre avec une mère qui donnait dans l'astrologie et dans l'alchimie : elle expliquait le caractère de son fils et prédisait son destin d'après ses affinités avec tel et tel métalloïde. Le jeune garçon avait raconté en détail à Sartre son enfance difficile. Sartre l'appelait « mon disciple » et il avait beaucoup de sympathie pour lui.

J'accordais autant d'importance que Sartre aux individus un à un ; je n'étais pas moins empressée que lui à les décortiquer, à les recomposer, à remanier leurs images ; pourtant, je savais très mal les voir : mon histoire avec M^{me} Tourmelin a montré mon aveuglement. J'aimais mieux les juger que les comprendre. Ce moralisme remontait loin. Enfant, les supériorités dont ma famille se targuait m'avaient encouragée à l'arrogance ; plus tard, la solitude m'avait acculée à un orgueil agressif. Les circonstances favorisaient encore mon penchant à la sévérité. Comme tous les groupes de jeunes, le clan des petits camarades tranchait

superbement du bien et du mal ; dès que j'y fus entrée, je condamnais moi aussi tous ceux qui dérogeaient à ses lois ; je me montrai plus sectaire que Sartre et que Pagniez : même s'ils exécutaient les gens avec férocité, ils cherchaient à se les expliquer. Ils riaient amicalement entre eux de mon manque de psychologie. Pourquoi n'essayai-je pas d'y remédier ? Je tenais aussi de ma jeunesse le goût du silence, du mystère ; le surréalisme m'avait marquée parce que j'y avais retrouvé une sorte de surnaturel : en face d'autrui, je me laissais charmer, amuser, intriguer par les miroitements de l'apparence sans me demander ce qu'elle recouvrait. Mais j'aurais pu me débarrasser de cet esthétisme ; si je m'y entêtai, ce fut pour des raisons profondes : l'existence d'autrui demeurerait pour moi un danger que je ne me décidais pas à affronter avec franchise. J'avais durement lutté, à dix-huit ans, contre la sorcellerie qui prétendait me changer en monstre : je restais sur la défensive. Sartre, je m'en étais arrangée en déclarant : « On ne fait qu'un. » Je nous avais installés ensemble au centre du monde ; autour de nous gravitaient des personnages odieux, ridicules ou plaisants, qui n'avaient pas d'yeux pour me voir : j'étais le seul regard. Aussi me moquais-je effrontément de l'opinion : souvent, mon absence de respect humain gêna Sartre qui en ce temps-là en avait une bonne dose. Nous nous querellâmes un jour parce que je voulais prendre un verre au Frascati, le grand palace du Havre qui donnait sur la mer, et d'où la vue devait être superbe ; mais j'avais un énorme trou à mon bas ; il refusa avec énergie. Une autre fois, nous étions à Paris, nous n'avions pas un sou en poche, et personne sous la main à qui en emprunter ; je suggérais qu'il s'adressât au gérant de l'hôtel de Blois, où nous descendions chaque semaine ; il protesta : cet homme l'écœurait. Nous discutâmes plus d'une heure en arpentant le boulevard du Montparnasse. « Puisqu'il vous dégoûte, disais-je, que vous importe ce qui se passe dans sa tête ? » Sartre répondait que les pensées qu'on formait sur lui l'attaquaient.

Il est impossible de vivre une erreur d'une manière radicale. La moindre conversation impliquait entre mon interlocuteur et moi une réciprocité. A cause du crédit que leur accordait Sartre, grâce aussi à leur autorité personnelle, les critiques ou l'ironie de Mme Lemaire et de Pagniez me touchaient. Il arrivait encore que l'assurance de Camille me troublât. Colette Audry me parlait parfois de Simone Weil et, bien que ce fût sans grande sympathie, l'existence de cette étrangère s'imposait. Elle était professeur au Puy ; on racontait qu'elle habitait dans une auberge de rouliers et que le premier jour du mois elle déposait sur la table le montant de son traitement : chacun pouvait se servir. Elle avait travaillé sur la voie ferrée avec les ouvriers du rail afin de pouvoir prendre la tête d'une délégation de chômeurs et présenter leurs revendications : elle s'était attiré l'hostilité du maire et des parents d'élèves, elle avait manqué se voir chassée de l'Université. Son intelligence, son ascétisme, son extrémisme, son courage m'inspiraient de l'admiration et je savais que, m'eût-elle connue, elle n'en eût pas éprouvé pour moi. Je ne pouvais pas l'annexer à mon univers et je me sentais vaguement menacée. Nous vivions à si grande distance l'une de l'autre que je ne me tourmentai tout de même pas beaucoup. Au jour le jour, je ne me départais

guère de ma prudence ; j'évitais d'envisager qu'autrui pût être comme moi un sujet, une conscience ; je refusais de me mettre dans sa peau : c'est pourquoi je pratiquais volontiers l'ironie. En plus d'une occasion, ce parti pris d'étourderie m'entraîna à des duretés, à des malveillances, à des erreurs.

Cela ne m'empêchait pas d'épiloguer à perte de vue avec Sartre sur les uns, sur les autres ; au contraire : ils subissaient avec docilité notre examen ; sa souveraineté s'affirmait. J'observais mal, mais dans les discussions où nous nous efforçons de comprendre les gens, je tenais ma partie. Nous avions grand besoin d'unir nos efforts car nous ne possédions aucune méthode d'explication. Nous méprisions la classique psychologie française, nous ne croyions pas au béhaviorisme, nous n'accordions à la psychanalyse qu'un crédit très limité. Là-dessus nous eûmes plus d'une discussion avec Colette Audry. Les communistes condamnaient la psychanalyse ; Politzer dans *Commune* la définit comme un énergétisme, donc un idéalisme inconciliable avec le marxisme. Au contraire, les trotskystes et autres oppositionnels s'y précipitaient. Colette et ses amis interprétaient leurs sentiments, leurs conduites, leurs actes manqués selon des schémas freudiens ou adlériens.

L'ouvrage d'Adler sur *Le Tempérament nerveux* nous satisfaisait plus que les livres de Freud parce qu'il accordait moins de place à la sexualité. Mais nous n'admettions pas non plus que la notion de « complexe d'infériorité » pût être utilisée à propos de n'importe qui. Nous reprochions aux psychanalystes de décomposer l'homme plutôt que de le comprendre. L'application quasi automatique de leurs « clés » leur servait à rationaliser fallacieusement des expériences qu'il aurait fallu appréhender dans leur singularité. En vérité, ces reproches n'étaient qu'en partie fondés. Mais nous ne faisons pas de différence entre les chercheurs sérieux — Freud lui-même, certains de ses disciples et de ses adversaires — et les amateurs qui appliquaient leurs théories avec un sectarisme rudimentaire. Ceux-ci méritaient de nous agacer. Ce qui nous scandalisait le plus, c'est que certains camarades de Colette consultaient des psychanalystes sur la direction de leur vie. L'un d'eux hésitait entre deux femmes ; il alla demander au docteur D... — connu pour avoir traité un bon nombre de surréalistes — laquelle il devait choisir : « Il faut laisser les sentiments se détacher de soi comme des feuilles mortes », répondit le docteur. Quand Colette nous raconta cette histoire, nous nous indignâmes : nous refusions que la vie fût une maladie, et que, lorsqu'une option s'imposait, au lieu de décider soi-même, on se fit établir par un médecin une ordonnance.

Mais, en ce domaine comme en beaucoup d'autres, si nous savions de quelles erreurs il convenait de nous garder, nous ignorions quelle vérité leur substituer. Dans la notion de « compréhension » empruntée à Jaspers, nous ne trouvions qu'une directive assez vague ; pour saisir synthétiquement les individus dans leur singularité, il faut des schémas que nous ne possédions pas. Notre effort, pendant ces années, tendit à en dégager et à en inventer ; ce fut notre travail quotidien et je crois qu'il nous enrichit plus qu'aucune lecture ou qu'aucun apport venu de l'extérieur. Sartre forgea la notion de mauvaise foi qui rendait compte, selon lui,

de tous les phénomènes que d'autres rapportent à l'inconscient. Nous nous appliquions à la débusquer sous tous ses aspects : tricheries du langage, mensonges de la mémoire, fuites, compensations, sublimations. Nous nous réjouissions, chaque fois que nous découvrions une nouvelle grille, une nouvelle forme. Une de mes jeunes collègues affirmait avec éclat dans la salle des professeurs des opinions tranchées et des humeurs extrêmes ; mais quand j'essayai de parler avec elle, j'enfonçai dans des sables mouvants ; ce contraste me dérouta ; un jour, je m'illuminai : « J'ai compris, dis-je à Sartre, Ginette Lumière, c'est une apparence ! » Désormais, nous appliquâmes ce mot à tous les gens qui miment des convictions et des sentiments dont ils n'ont pas en eux le répondant : nous avions découvert, sous un nom différent, l'idée de *rôle*. Sartre s'intéressait particulièrement à cette part de vide qui ronge les conduites humaines et même l'apparente plénitude de ce qu'on appelle les sensations. Il eut une violente crise de coliques néphrétiques, et embarrassa beaucoup le médecin en affirmant qu'il ne souffrait pas vraiment : la souffrance même lui était apparue comme poreuse, et presque insaisissable, encore qu'elle le clouât sur son lit. Une autre question qui nous préoccupait, c'était le rapport de la conscience à l'organisme sur nous-mêmes, sur autrui, nous cherchions à démêler ce qui dépend d'une fatalité physique et ce qui relève d'un libre consentement. Je reprochais à Sartre de considérer son corps comme un faisceau de muscles striés et de l'avoir amputé de son système sympathique ; si l'on cédait aux larmes, aux crises de nerfs, au mal de mer, c'est qu'on y mettait, disait-il, de la complaisance. Je prétendais que l'estomac, les glandes lacrymales et la tête elle-même obéissent parfois à des forces irrépressibles.

Fabriquant au cours de cette exploration nos propres instruments et nos perspectives, nous déplorions l'étroitesse du champ où nous étions confinés. Nous n'avions qu'un petit nombre d'amis, presque pas de relations. C'est en partie pour pallier cette indigence que nous nous prîmes d'un ardent intérêt pour les faits divers. J'achetais souvent *Détective*, qui s'attaquait alors volontiers à la police et aux bien-pensants. Les cas extrêmes nous attachaient, au même titre que les névroses et les psychoses : on y retrouvait exagérées, épurées, dotées d'un saisissant relief les attitudes et les passions des gens qu'on appelle normaux. Ils nous touchaient encore d'une autre manière. Toute perturbation satisfaisait notre anarchisme ; la monstruosité nous séduisait. Une de nos contradictions, c'est que nous niions l'inconscient ; cependant Gide, les surréalistes et, malgré nos résistances, Freud lui-même, nous avaient convaincus qu'il existe en tout être un « infracassable noyau de nuit¹ » : quelque chose qui ne réussit à percer ni les routines sociales ni les lieux communs du langage mais qui parfois éclate, scandaleusement. Dans ces explosions, toujours une vérité se révèle, et nous trouvions bouleversantes celles qui délivrent une liberté. Nous accordions un prix particulier à toutes les turbulences qui mettaient à nu les tares et les hypocrisies bourgeoises, abattant les façades derrière lesquelles se déguisent les foyers et les cœurs. Autant que les crimes, les procès retenaient notre attention ; le plus morne met en question le rapport de l'individu à la collectivité. Et la plupart des verdicts

nourrissaient notre indignation, car la société y laissait impudemment éclater ses partis pris de classe et son obscurantisme.

Évidemment, seules nous occupaient les affaires auxquelles nous trouvions une portée psychologique ou sociale. Le procès Falcou suscita à Rouen, devant le palais de justice, une manifestation de quinze mille personnes ; Falcou était accusé d'avoir brûlé vive sa maîtresse, mais il jouissait dans la ville d'une grande popularité : acquitté, on le porta en triomphe. Je restai indifférente à ce tumulte. En revanche, je m'interrogeai longuement avec Sartre sur une histoire qui fit peu de bruit ; un jeune ingénieur chimiste et sa femme, mariés depuis trois ans et fort heureux, ramenèrent une nuit chez eux un couple inconnu, qu'ils avaient rencontré dans un cabaret ; à quelles orgies se livrèrent-ils ? Au matin, le jeune ménage se donna la mort. Je mesure à ce souvenir combien notre pensée manquait encore d'audace. Nous nous étonnâmes qu'un égarement passager eût pu prévaloir contre trois années d'amour et de bonheur ; nous avons raison : nous avons appris depuis des psychanalystes que jamais un traumatisme ne déclenche de sérieux troubles sans qu'un ensemble de circonstances y ait prédisposé le sujet. Mais nous n'aurions pas dû nous en tenir à la perplexité ; il fallait récuser les clichés des journaux et partir du double suicide des époux pour essayer d'imaginer leurs vrais rapports : la partouze qui l'avait précédé n'était certainement pas un simple accident. Nous n'eûmes pas l'idée de contester les apparences.

Cependant, dès que l'ordre social se trouvait en cause, nous étions prompts à flairer les mystifications. Dans ses grandes lignes, la tragédie des sœurs Papin nous fut tout de suite intelligible. A Rouen comme au Mans, et peut-être même parmi les mères de mes élèves, il y avait certainement de ces femmes qui retiennent sur les gages de leur bonne le prix d'une assiette cassée, qui enfilent des gants blancs pour déceler sur les meubles des grains de poussière oubliés : à nos yeux, elles méritaient cent fois la mort. Avec leurs cheveux ondulés et leurs collerettes blanches, que Christine et Léa semblaient sages, sur l'ancienne photo que publièrent certains journaux ! Comment étaient-elles devenues ces furies hagardes qu'offraient à la vindicte publique les clichés pris après le drame ? Il fallait en rendre responsable l'orphelinat de leur enfance, leur servage, tout cet affreux système à fabriquer des fous, des assassins, des monstres qu'ont agencé les gens de bien. L'horreur de cette machine broyeuse ne pouvait être équitablement dénoncée que par une horreur exemplaire : les deux sœurs s'étaient faites les instruments et les martyres d'une sombre justice. Les journaux nous apprirent qu'elles s'aimaient d'amour, et nous rêvâmes à leurs nuits de caresses et de haine, dans le désert de leur mansarde. Cependant, quand nous lûmes les comptes rendus de l'instruction, nous fûmes déroutés ; indéniablement, l'aînée était atteinte d'une paranoïa aiguë, et la cadette épousait son délire. Nous avions donc eu tort de voir dans leurs excès le sauvage déchaînement d'une liberté ; elles avaient frappé plus ou moins à l'aveuglette, à travers des terreurs confuses ; nous répugnions à le croire et nous continuâmes sourdement à les admirer. Cela ne nous empêcha pas de nous indigner quand les psychiatres de service les

déclarèrent saines d'esprit. En septembre 1933, nous vîmes sur *Détective* les visages des gros fermiers, des commerçants patentés, sûrs de leur morale et de leur santé, qui eurent à décider du destin des « brebis enragées » ; ils condamnèrent l'aînée à mort ; deux jours après le verdict, il fallut lui mettre la camisole de force et elle fut internée à vie dans un asile. Nous cédâmes à l'évidence. Si la maladie de Christine ternissait un peu son crime, l'indignité des jurés en était multipliée. Un verdict analogue avait jeté à la guillotine Gorguloff qui lui aussi, au su de tout le monde, était fou à lier ; on l'aurait certainement épargné s'il avait abattu un mortel ordinaire. Nous nous plaisions à constater que notre société n'était pas plus éclairée que celles qu'elle appelle « primitives » ; si elle avait posé entre le crime et le criminel un rapport de causalité, elle eût conclu à l'irresponsabilité de Gorguloff et des sœurs Papin ; en fait, elle établissait un lien de « participation » entre le meurtre et son objet : pour un président de la République abattu, pour deux bourgeoises mises en pièces, il fallait *a priori* et en tout cas une expiation sanglante ; l'assassin n'était pas jugé : il servait de bouc émissaire. Sartre recensait avec soin toutes les pensées prélogiques qui foisonnent dans notre monde civilisé. S'il répudiait le rationalisme des ingénieurs, c'était au nom d'une forme plus juste d'intelligibilité ; mais en superposant à la logique et aux mathématiques les survivances d'une mentalité magique, la société ne faisait que manifester son mépris de la vérité.

A côté du massacre du Mans, la plupart des autres crimes paraissaient insignifiants. Nous commentâmes, comme tout le monde, les pittoresques forfaits de Hyacinthe Danse, « le sage de Boulay », qui avait mené dans sa « thébaïde », transformée en « musée d'horreurs », d'étranges débauches avant d'y abandonner les cadavres de sa maîtresse et de la mère de celle-ci, puis d'aller abattre un de ses anciens professeurs. L'assassinat d'Oscar Dufrène par un marin inconnu était d'une crapulerie classique. Notre intérêt se réveilla lorsqu'une jeune fille de dix-huit ans, Violette Nozières, fut convaincue d'avoir empoisonné son père. Le procès des sœurs Papin était en cours et il se trouva un chroniqueur judiciaire pour rapprocher les deux affaires : il réclamait une impitoyable sévérité à l'égard de « toute cette jeunesse dévoyée ». Dès le début de l'instruction, « la parricide » nous apparut elle aussi bien plus comme une victime que comme une coupable. L'attitude de sa mère lui criant : « Tue-toi, Violette », et se portant partie civile dérouta un peu l'opinion. Cependant, tous les témoins entendus à l'instruction et la presse entière s'employèrent à étouffer la vérité ; aux accusations portées par la fille et corroborées par de nombreux indices, ils opposaient le caractère sacré du Père.

Lisant les journaux, causant avec nos amis, nous étions tout de suite en alerte quand on nous signalait des tentatives visant à mieux connaître les hommes et à défendre leurs libertés. Le docteur Hirschfeld venait de fonder à Berlin un « institut de sexologie » ; il demanda qu'on poussât le respect des droits de l'individu jusqu'à autoriser certaines perversions ; il avait obtenu que la loi allemande ne traitât plus les anomalies comme des délits. En septembre, peu avant la rentrée, un « congrès international pour la réforme sexuelle » s'était réuni

à Brno ; on y avait étudié les problèmes de la conception dirigée, de la stérilisation volontaire, de l'eugénisme en général. Nous approuvions cet effort pour soustraire l'homme au conformisme social et pour l'affranchir de la nature en lui donnant la maîtrise de son corps : la procréation, en particulier, ne devait pas être subie, mais lucidement consentie. Dans un autre ordre d'idées, nous prîmes fait et cause pour l'instituteur de Saint-Paul-de-Vence, Freinet, qui avait inventé des méthodes nouvelles d'éducation ; au lieu d'imposer à ses élèves une obéissance aveugle, il faisait appel à leur amitié et à leur initiative ; il obtenait d'écoliers de sept ans des textes aussi vivants, aussi originaux que les dessins des enfants de cet âge, quand on respecte leur inspiration ; il les publiait dans une petite revue, *La Gerbe*. Le clergé dressa contre lui une partie de la population qui attaqua l'école à coups de pierres ; mais il tint bon. Sa réussite s'accordait à notre conviction la plus passionnée : la liberté est une source inépuisable d'inventions, et chaque fois qu'on favorise l'essor on enrichit le monde.

Il ne nous semblait pas que les progrès de la technique aidassent à cette émancipation ; des économistes américains prédisaient que bientôt les techniciens gouverneraient la terre : le mot de technocratie venait d'être inventé. On transmettait les premiers belinogrammes. La « vision à distance » était sur le point de se réaliser. Le professeur Piccard et ses émules multipliaient les excursions dans la stratosphère. Mermoz, Codos et Rossi, Amelia Earhart battaient record sur record : il y avait dans leurs exploits une part d'aventure qui nous touchait. Mais toutes les nouveautés mécaniques dont la presse s'émerveillait nous laissaient indifférents. Il n'y avait selon nous qu'une manière de supprimer l'aliénation : c'était d'abattre la classe dirigeante. Je supportais encore plus mal qu'à vingt ans ses mensonges, sa bêtise, sa bigoterie, ses fausses vertus. Un soir, à Rouen, j'allai à un concert ; quand je vis autour de moi l'assistance cossue qui s'appêtait à déguster sa ration de beauté, une détresse me prit. Qu'ils étaient nombreux, qu'ils étaient forts ! En viendrait-on jamais à bout ? Combien de temps encore leur permettrait-on de croire qu'ils incarnaient les plus hautes valeurs humaines, et les laisserait-on modeler leurs enfants à leur image ? Certaines de mes élèves m'étaient sympathiques, et à la sortie du lycée mon cœur se serrait quand je pensais qu'elles allaient rentrer dans un intérieur aussi fermé, aussi morne que celui où j'avais étouffé à leur âge.

Heureusement, la liquidation du capitalisme semblait se précipiter. La crise qui avait éclaté en 1929 n'avait fait que s'exaspérer et ses aspects spectaculaires frappaient les imaginations les plus rétives. En Allemagne, en Angleterre, aux U.S.A., il y avait des millions de chômeurs² ; des bandes affamées avaient marché sur Washington ; cependant, on jetait à la mer des cargaisons de café et de blé ; dans le sud des U.S.A. on enterrait le coton ; les Hollandais abattaient leurs vaches et les donnaient en pâture à leurs porcs tandis que les Danois exterminaient cent mille cochons de lait. Banqueroutes, scandales, suicides d'hommes d'affaires et de grands financiers remplissaient les colonnes des journaux. Le monde allait bouger. Sartre se demandait souvent si nous n'aurions pas dû nous solidariser avec ceux qui travaillent à cette révolution. Je me rappelle

en particulier une conversation, à la terrasse d'un grand café de Rouen qui donnait sur les quais, le café Victor. Même dans les domaines où nous étions idéologiquement avertis, la rencontre d'un fait concret nous frappait toujours et nous le commentions avec abondance ; ce fut le cas cet après-midi-là. Un docker, décentement vêtu d'une cote bleue, s'installa à une table voisine de la nôtre : le gérant le chassa. L'incident ne nous apprit rien, mais il illustrait avec une naïveté d'image d'Épinal la ségrégation des classes, et il servit de point de départ à une discussion qui nous entraîna loin. Nous en vîmes à poser la question : Pouvons-nous nous contenter de sympathiser avec la lutte menée par la classe ouvrière ? ne faudrait-il pas y participer ? Plus d'une fois, pendant ces années, Sartre fut vaguement tenté d'adhérer au P.C. Ses idées, ses projets, son tempérament s'y opposaient ; mais s'il n'avait pas moins que moi le goût de l'indépendance, il possédait bien davantage le sens de ses responsabilités. Ce jour-là, nous conclûmes — nos conclusions étaient toujours provisoires — que si on appartenait au prolétariat, il fallait être communiste, mais que sa lutte, tout en nous concernant, n'était quand même pas la nôtre ; tout ce qu'on pouvait exiger de nous, c'était de toujours prendre parti pour lui. Nous avions à poursuivre nos propres entreprises qui ne se conciliaient pas avec l'inscription au parti.

Ce que nous n'envisageâmes jamais, ce fut de militer parmi les oppositionnels. Nous avions la plus grande estime pour Trotsky, et l'idée de « révolution permanente » flattait beaucoup plus nos tendances anarchistes que celle de la construction du socialisme dans un seul pays. Mais dans le parti trotskyste, dans les groupes dissidents, nous rencontrions le même dogmatisme idéologique que dans le P.C., et nous ne croyions pas à leur efficacité. Quand Colette Audry nous raconta que sa fraction — qui comptait en tout cinq membres — s'interrogeait sur l'opportunité d'une nouvelle révolution en U.R.S.S., nous ne lui cachâmes pas notre scepticisme. Nous nous intéressâmes modérément à l'affaire Serge pour laquelle se passionnaient les antistaliniens. Nous ne considérions cependant pas que nous étions hors du coup ; nous voulions exercer une action personnelle, par nos conversations, notre enseignement, nos livres ; ce serait une action plus critique que constructive mais en France, au moment où nous nous trouvions, nous pensions que la critique avait une extrême utilité.

Nous continuâmes donc à nous consacrer exclusivement à nos écrits, à nos recherches, Sartre se rendait compte que, pour organiser avec cohérence les idées qui le divisaient, il avait besoin de secours. Les premières traductions de Kierkegaard parurent à cette époque : rien ne nous incitait à les lire et nous les ignorâmes. En revanche, Sartre fut vivement alléché par ce qu'il entendit dire de la phénoménologie allemande. Raymond Aron passait l'année à l'Institut français de Berlin et, tout en préparant une thèse sur l'histoire, il étudiait Husserl. Quand il vint à Paris, il en parla à Sartre. Nous passâmes ensemble une soirée au Bec de Gaz, rue Montparnasse ; nous commandâmes la spécialité de la maison : des cocktails à l'abricot. Aron désigna son verre : « Tu vois, mon petit camarade, si tu es phénoménologue, tu peux parler de ce cocktail, et c'est de la philosophie ! » Sartre en pâlit d'émotion, ou presque ; c'était exactement ce qu'il souhaitait

depuis des années : parler des choses, telles qu'il les touchait, et que ce fût de la philosophie. Aron le convainquit que la phénoménologie répondait exactement à ses préoccupations : dépasser l'opposition de l'idéalisme et du réalisme, affirmer à la fois la souveraineté de la conscience et la présence du monde, tel qu'il se donne à nous. Il acheta, boulevard Saint-Michel, l'ouvrage de Levinas sur Husserl, et il était si pressé de se renseigner que, tout en marchant, il feuilletait le livre dont il n'avait même pas coupé les pages. Il eut un coup au cœur en y trouvant des allusions à la contingence. Quelqu'un lui avait-il coupé l'herbe sous le pied ? Lisant plus avant, il se rassura. La contingence ne semblait pas jouer un rôle important dans le système de Husserl, dont Levinas ne donnait d'ailleurs qu'une description formelle et très vague. Sartre décida de l'étudier sérieusement et, à l'instigation d'Aron, il fit les démarches nécessaires pour prendre l'année suivante, à l'Institut français de Berlin, la succession de son petit camarade.

L'attention que nous portions au monde était assez rigoureusement dirigée par les tropismes dont j'ai parlé ; nous étions capables cependant d'un certain éclectisme, nous lisions tout ce qui paraissait³ ; le livre français qui compta le plus pour nous cette année, ce fut *Voyage au bout de la nuit* de Céline. Nous en savions par cœur un tas de passages. Son anarchisme nous semblait proche du nôtre⁴. Il s'attaquait à la guerre, au colonialisme, à la médiocrité, aux lieux communs, à la société, dans un style, sur un ton qui nous enchantaient. Céline avait forgé un instrument nouveau : une écriture aussi vivante que la parole. Quelle détente, après les phrases marmoréennes de Gide, d'Alain, de Valéry ! Sartre en prit de la graine. Il abandonna définitivement le langage gourmé dont il avait encore usé dans *La Légende de la vérité*. Il est normal que nous ayons eu un goût prononcé pour les journaux intimes, les correspondances, les biographies qui nous permettaient de forcer des intimités ; nous lûmes le *Diderot* de Billy, le *Portrait de Zélide* de Scott qui nous familiarisa avec M^{me} de Charrières, *Victoriens éminents* où Lytton Strachey réduisait à leur vérité certaines grandes figures de salauds. Dans la *N.R.F.* paraissait *La Condition humaine* dont nous pensions du bien et du mal : nous en estimions l'ambition plutôt que l'exécution. Dans l'ensemble, nous trouvions que la technique des romanciers français était bien rudimentaire, comparée à celle des grands Américains, *42^e Parallèle* de John dos Passos venait de paraître en français ; il nous apporta beaucoup. Chacun est conditionné par sa classe, personne n'est entièrement déterminé par elle ; nous oscillions entre ces deux vérités ; dos Passos nous en offrait sur le plan esthétique une conciliation que nous trouvâmes admirable. Il avait inventé à l'égard de ses héros une distance qui lui permettait de les présenter à la fois dans leur minutieuse individualité, et comme un pur produit social ; il ne leur dispensait pas à tous la même dose de liberté ; dans le besoin, la fatigue, le travail, la révolte, certains parmi les exploités avaient des moments de plénitude et de sincérité, ils vivaient ; mais dans la classe supérieure, l'aliénation était radicale : une mort collective avait glacé tous les gestes, toutes les paroles, et jusqu'aux plus intimes balbutiements. Sartre devait, cinq ans plus tard, dans la *N.R.F.*, analyser les subtils procédés de cet art. Mais nous fûmes tout de suite saisis par les effets, volontairement consternants, que

dos Passos en tirait. Il était cruel d'apercevoir les hommes à la fois à travers cette comédie de liberté qu'ils se donnent à l'intérieur d'eux-mêmes, et comme les reflets figés de leur situation. Nous nous appliquâmes souvent, Sartre et moi, à prendre ce double point de vue sur autrui et surtout sur nous-mêmes. Car si nous allions dans la vie avec une vive assurance, nous nous trahissions sans complaisance ; dos Passos nous fournissait un nouvel instrument critique dont nous usâmes largement. Nous nous racontions, à sa manière, par exemple notre conversation au café Victor : « Le gérant souriait d'un air content, et ils se sentirent très en colère. Sartre tira sur sa pipe, et il dit que peut-être il ne suffisait pas de sympathiser avec la révolution. Le Castor objecta qu'il avait son œuvre à faire. Ils commandèrent deux demis, et ils dirent qu'il est bien difficile de savoir ce qu'on doit aux autres et ce qu'on se doit à soi-même. Finalement, ils déclarèrent que s'ils avaient été dockers, ils se seraient sûrement inscrits au P.C., mais que dans leur situation, tout ce qu'on pouvait leur demander, c'était de toujours prendre parti pour le prolétariat. » Deux intellectuels petits-bourgeois, invoquant leur œuvre future pour éviter l'engagement politique : telle était notre réalité et nous tenions aussi à ne pas l'oublier.

50 000 Dollars et *Le Soleil se lève aussi* nous firent connaître Hemingway ; je lus en outre en anglais un certain nombre de ses nouvelles. Il était très proche de nous par son individualisme et par sa conception de l'homme : pas de distance chez ses héros entre la tête, le cœur, le corps. Flânant sur la Montagne Sainte-Geneviève ou dans les rues de Pampelune, causant, buvant, mangeant, couchant avec des femmes, jamais ils ne réservaient rien d'eux-mêmes. Nous détestions la notion d'érotisme — dont Malraux usait abondamment dans *La Condition humaine* — parce qu'elle implique une spécialisation qui à la fois exalte exagérément le sexe et l'avilit. Les amants d'Hemingway s'aimaient à chaque instant corps et âme ; la sexualité pénétrait leurs actes, leurs émotions, leurs paroles, et quand elle se déchaînait en désir, en plaisir, elle les unissait dans leur totalité. Autre chose nous plaisait : si l'homme est tout entier présent, à tout, il n'existe pas de « circonstances viles ». Nous accordions beaucoup de prix aux modestes douceurs de la vie quotidienne : une promenade, un déjeuner, une conversation ; Hemingway leur prêtait un charme romanesque ; il nous disait méticuleusement quels vins, quelles viandes appréciaient ses personnages et combien de verres ils buvaient ; il rapportait leurs menus propos ; sous sa plume, des détails insignifiants prenaient soudain un sens ; derrière les belles histoires d'amour et de mort qu'il nous racontait nous reconnaissions notre univers familier. Tels que nous étions alors, cet accord nous suffisait ; les implications sociales de ces romans nous échappaient puisque, égarés par l'idée que nous nous faisons de notre liberté, nous ne comprenions pas que l'individualisme est une prise de position par rapport à la totalité du monde.

La technique d'Hemingway, dans son apparente et adroite simplicité, se pliait à nos exigences philosophiques. Le vieux réalisme, qui décrit les objets en soi, reposait sur des postulats erronés. Proust, Joyce optaient, chacun à sa manière, pour un subjectivisme que nous ne jugions pas mieux fondé. Chez Hemingway,

le monde existait dans son opaque extériorité, mais toujours à travers la perspective d'un sujet singulier ; l'auteur ne nous en livrait que ce qu'en pouvait saisir la conscience avec laquelle il coïncidait ; il réussissait à donner aux objets une énorme présence, précisément parce qu'il ne les séparait pas de l'action où ses héros étaient engagés ; en particulier, c'est en utilisant les résistances des choses qu'il parvenait à faire sentir l'écoulement du temps. Un grand nombre des règles que nous nous imposâmes dans nos romans nous furent inspirées par Hemingway.

Les romans américains, tous, avaient encore un autre mérite : ils nous montraient l'Amérique. Ce pays, nous ne le voyions guère qu'à travers des prismes déformants, nous n'en comprenions rien ; mais avec le jazz et les films d'Hollywood, il était entré dans nos vies. Comme la plupart des jeunes gens de notre temps, nous étions passionnément émus par les « negro spirituals », par les « chants de travail », par les « blues ». Nous aimions pêle-mêle *Old Man River*, *St. James Infirmary*, *Some of these days*, *The man I love*, *Miss Hannah*, *St. Louis blues*, *Japansy*, *Blue Sky* ; la plainte des hommes, leurs joies égarées, les espoirs brisés avaient trouvé pour se dire une voix qui défiait la politesse des arts réguliers, une voix brutalement jaillie du cœur de leur nuit et secouée de révolte ; parce qu'ils étaient nés de vastes émotions collectives, celles de chacun, de tous — ces chants nous atteignaient chacun en ce point le plus intime de nous-mêmes qui nous est commun à tous ; ils nous habitaient, ils nous nourrissaient au même titre que certains mots et certaines cadences de notre propre langue, et par eux l'Amérique existait au-dedans de nous.

Le cinéma la faisait exister dehors : sur les écrans et de l'autre côté de l'Océan. D'abord, elle avait été le pays des cow-boys et de leurs chevauchées à travers l'immensité des déserts ; ils avaient presque disparu, chassés par l'avènement du parlant. Alors New York, Chicago, Los Angeles s'étaient peuplés de gangsters et de policiers⁵. Nous avions lu de nombreux reportages sur Al Capone, sur Dillinger, et des romans sanglants qui s'inspiraient de leurs exploits. Nous n'avions aucune sympathie pour les racketteurs ; cependant, nous prenions le plus vif plaisir à les voir s'entremassacrer et tenir tête aux forces de l'ordre. La presse avait récemment dévoilé avec abondance la corruption de la police américaine, ses collusions avec les bootleggers, les excès auxquels elle se livrait : le grilling, le troisième degré. Nous nous dégoûtâmes des films policiers quand une vague de moralité contraignit les scénaristes à prendre pour héros le gendarme au lieu du voleur. Mais Hollywood nous offrait bien d'autres attractions : d'abord, d'admirables visages. Nous manquions rarement, même s'ils étaient médiocres ou mauvais, les films où jouaient Greta Garbo, Marlène Dietrich, Joan Crawford, Sylvia Sydney, Kay Francis. Cette année-là, nous vîmes apparaître dans *Lady Lou* et dans *Je ne suis pas un ange* la succulente Mae West.

Ainsi l'Amérique, pour nous, c'était d'abord, sur un fond de voix rauques et de rythmes brisés, une sarabande d'images : les transes et les danses des noirs d'*Hallelujah*, des buildings dressés contre le ciel, des prisons en révolte, des hauts fourneaux, des grèves, de longues jambes soyeuses, des locomotives, des avions,

des chevaux sauvages, des rodéos. Quand nous nous détournions de ce bric-à-brac, nous pensions à l'Amérique comme au pays où triomphait le plus odieusement l'oppression capitaliste ; nous détestions en elle l'exploitation, le chômage, le racisme, les lynchages. Néanmoins, par-delà le bien et le mal, la vie avait là-bas quelque chose de gigantesque et de déchaîné qui nous fascinait.

Nous tournions vers l'U.R.S.S. un regard beaucoup plus rassis. Un certain nombre de romans nous découvrirent un moment de la révolution que nous ignorions : le rapport entre la ville et les campagnes, entre les commissaires chargés des réquisitions ou des collectivisations et les paysans butés sur leurs droits de propriétaires. Même dans des ouvrages d'un art assez fruste — *La Communauté des gueux* de Panférov, *Les Blaireaux* de Léonid Léonov (qui ne craignait pas, dans un avant-propos, de se réclamer de Dostoïevski) — l'ampleur, la nouveauté, la complexité de cette aventure nous passionna. Elle était admirablement racontée dans *Terres défrichées* de Cholokhov. Nous connaissions de lui *Sur le Don paisible* ; cette longue épopée cosaque nous avait découragés, nous n'étions pas arrivés au bout. Mais *Terres défrichées* nous parut un chef-d'œuvre. Comme ses grands prédécesseurs, Cholokhov savait animer un foisonnement de personnages qui tous vivaient ; il entrait dans leur peau et dans leurs raisons, même quand il peignait un koulak contre-révolutionnaire. Son « héros positif », le commissaire, il réussissait à le rendre humain et attachant ; mais il nous intéressait aussi aux vieillards obscurantistes qui luttaien pour garder leur blé. Il nous faisait toucher du doigt les injustices et les déchirements à travers lesquels se façonne l'histoire. Nous regrettions de ne pas retrouver cette complexité dans le cinéma russe ; il était devenu résolument didactique et nous évitions avec soin les films à la gloire des kolkhozes. Dans *Le Chemin de la vie* qui racontait la rééducation d'une bande d'enfants abandonnés, les jeunes acteurs — surtout celui qui incarnait Mustapha, le chef du gang — jouaient si bien qu'ils sauvaient de la fadeur ce « poème pédagogique⁶ ». Mais ce fut une exception.

C'est ainsi que, paradoxalement, nous étions attirés par l'Amérique dont nous condamnions le régime, et l'U.R.S.S. où se déroulait une expérience que nous admirions nous laissait froids. Nous n'étions décidément jamais tout à fait *pour* rien. Cela nous paraissait normal puisque à nos yeux le monde et l'homme, je l'ai dit, demeuraient encore à inventer. J'ai déjà indiqué qu'il n'entrait pas de désenchantement dans notre négativisme, au contraire : nous réprouvions le présent au nom d'un avenir qui se réaliserait certainement et que nos critiques mêmes contribuaient à façonner. La plupart des intellectuels avaient la même attitude que nous. Loin de nous séparer de notre époque, notre anarchisme en émanait et nous accordait à elle ; dans notre opposition aux élites, nous avions une quantité d'alliés ; et nos engouements reflétaient ceux de la majorité de nos contemporains : il était commun d'aimer le jazz et le cinéma. La plupart des films qui nous plaisaient avaient aussi les suffrages du public : par exemple *La Vie privée d'Henri VIII* qui révéla Charles Laughton. *Kuhle Wampe* de Brecht, qui n'eut qu'un médiocre succès, ne nous enthousiasma pas non plus ; on y

retrouvait, en chômeuse, l'adorable Herta Thill, et le film était « engagé » d'une façon si virulente que von Papen le fit interdire ; nous en avions beaucoup attendu : il était lourdement conçu et exécuté sans beaucoup d'art. Sur un point, nous nous distinguions du public moyen : nous étions allergiques aux films français ; à cause de l'étonnant Inkichinoff, nous vîmes sans dégoût *La Tête d'un homme*, et *L'affaire est dans le sac* des frères Prévert nous ravit : mais précisément, les Prévert échappaient au réalisme tantôt grossier, tantôt plat qui caractérisait le cinéma français et que ne rachetait aucun exotisme. Au music-hall, nous goûtions comme tout le monde Damia, Marie Dubas, et la minuscule Mireille quand elle chantait *Couchés dans le foin*. Deux nouvelles étoiles montaient dans le ciel parisien : Gilles et Julien. Anarchistes, antimilitaristes, ils exprimaient les claires révoltes, les simples espoirs dont se satisfaisaient alors les cœurs progressistes. La critique de gauche les portait aux nues. La première fois que nous les entendîmes dans un cabaret de Montmartre, ils étaient en habit, mal à l'aise et guindés. Sur la scène de Bobino, vêtus de maillots noirs, ils firent acclamer *Le Jeu de massacre*, *Dollar* et vingt autres chansons. Nous ne fûmes pas les moins acharnés à les applaudir. En général, la danse nous ennuyait ; mais quand en juin les ballets Jooss — qui venaient de Vienne — présentèrent un ballet d'avant-garde et pacifiste, *La Table verte*, nous prîmes place dans l'assistance qui chaque soir leur faisait un triomphe.

Nous passâmes les vacances de Pâques à Londres. Une ville encore plus vaste que Paris et neuve : nous nous jetâmes dans les rues, nous marchions pendant des heures et des heures. Piccadilly et la Cité, Hampstead, Putney, Greenwich : nous étions d'accord pour voir tout. Nous grimpons sur l'impériale d'un autobus rouge, nous nous faisons transporter dans un lointain faubourg, nous revenions à pied. Nous déjeunions dans un Lyons ou dans une des vieilles tavernes du Strand, ou dans un restaurant de Soho, et nous repartions. Parfois il pleuvait et nous ne savions pas où nous abriter ; l'absence de cafés nous déconcertait : un après-midi, nous ne trouvâmes d'autre refuge que le métro. Nous nous amusions des rites de la vie anglaise ; le matin, pour prendre leur *breakfast* dans la salle à manger de l'hôtel, les femmes arboraient d'étonnantes toilettes qui ressemblaient à la fois à des déshabillés et à des robes du soir ; l'après-midi, les hommes portaient vraiment des chapeaux melon, et à la main des parapluies ; des orateurs prêchaient le soir au coin de Hyde Park ; les taxis minables, les affiches vieillottes, les salons de thé, les étalages sans grâce, tout nous dépaysait. Nous restâmes des heures à la National Gallery ; à la Tate Gallery nous tombâmes en arrêt devant la chaise jaune et les tournesols de Van Gogh. Le soir nous allions au cinéma. Nous vîmes *Cynara* avec la belle Kay Francis. « Je t'ai été fidèle à ma manière, Cynara » : cette phrase, en exergue du film, devait devenir pour nous pendant des années une espèce de mot de passe. Je jubilai au petit théâtre des « Maskelines » où des prestidigitateurs et des « magiciens » exécutaient des tours extraordinaires avec des raffinements de mise en scène que je n'ai retrouvés nulle part ailleurs.

J'admettais qu'en dépit de notre entente, il y eût entre Sartre et moi quelques menues différences. Je cherchais, au cœur de Londres, les traces de Shakespeare, de Dickens, je rôdais avec délices dans le vieux Chiswick ; j'entraînai Sartre dans tous les parcs de la ville, dans les jardins de Kew et jusqu'à Hampton Court. Il s'attardait dans les faubourgs populeux, essayant de deviner comment vivaient, ce que sentaient les milliers de chômeurs qui habitaient ces rues sans joie. Il me disait que, lorsque nous retournerions en Angleterre, nous visiterions Manchester, Birmingham, les grandes villes industrielles. Il avait ses entêtements lui aussi. Il me fit errer toute une journée dans Whitechapel sous la pluie pour trouver le petit cinéma où, d'après une affiche, on jouait *Voyage sans retour*, avec Kay Francis et William Powel ; je fus récompensée : quel beau film ! Mais c'était moi la plus acharnée à faire des projets, à les réaliser. D'ordinaire, Sartre s'y pliait avec tant de bonne grâce que je pouvais croire qu'ils lui tenaient au cœur autant qu'à moi. Je m'étais commodément persuadée qu'il existait entre nous, sur tous les points, une harmonie préétablie : « On ne fait qu'un », affirmais-je. Cette certitude m'évitait de jamais contester mes désirs. Je fus consternée lorsque, à deux occasions, nous nous heurtâmes.

A Canterbury, nous avions tous les deux trouvé la cathédrale très belle et passé une journée sans nuages. Dans les jardins, dans les rues d'Oxford, Sartre ne se déplut pas ; mais les traditions, le snobisme des étudiants anglais l'irritaient et il refusa de mettre les pieds à l'intérieur des collèges ; j'entrai seule dans deux ou trois d'entre eux, et je lui reprochai ce que je considérais comme une lubie. Du moins, n'avait-il pas troublé mes plans. Je m'émus bien davantage l'après-midi où j'étais convenue que nous visiterions le British Muséum et où il me dit tranquillement qu'il n'en avait aucune envie : rien ne m'empêchait, ajouta-il, d'y aller seule. C'est ce que je fis. Mais je me promenai sans entrain parmi les bas-reliefs, les statues, les momies ; il m'avait paru si important de voir ces choses : ne l'était-ce pas ? Je refusais de penser que dans mes volontés à moi il entrât du caprice : elles se fondaient sur des valeurs, elles reflétaient des impératifs que je tenais pour absolus. Misant moins que Sartre sur la littérature, j'avais davantage besoin d'introduire de la nécessité dans ma vie ; mais alors il fallait qu'il adhêrât à mes décisions comme à d'aveuglantes évidences ; sinon ma curiosité, mon avidité devenaient de simples traits de caractère, peut-être même des travers : je n'obéissais plus à un mandat.

Je concevais encore moins qu'aucune dissension intellectuelle pût se produire entre nous : je croyais à la vérité, et elle est une. Confrontant inlassablement nos idées, nos impressions, nous n'étions satisfaits qu'après avoir abouti à un accord. En général, Sartre proposait une « théorie » ; je critiquais, je nuancais ; quelquefois, je la rejetais et j'obtenais qu'il la révisât. J'acceptai avec amusement ses comparaisons entre la cuisine anglaise et l'empirisme de Locke, fondés tous deux, m'expliquait-il, sur le principe analytique de la juxtaposition. Sur les quais de la Tamise, devant les tableaux de la National Gallery, j'approuvai à peu près tout ce qu'il me disait. Mais un soir, dans un petit restaurant près de la gare d'Euston, nous nous querellâmes ; nous mangions, à un premier étage, de fades

nourritures analytiques, et nous regardions flamber l'horizon : un incendie, du côté des docks. Sartre, épris comme toujours de synthèse, essaya de définir Londres dans son ensemble ; je trouvai son schéma insuffisant, tendancieux et pour tout dire inutile : le principe même de sa tentative m'agaçait. Nous reprîmes, avec plus d'acharnement, la discussion qui nous avait opposés deux ans plus tôt sur les hauteurs de Saint-Cloud et qui s'était plus d'une fois répétée. Je soutenais que la réalité déborde tout ce qu'on peut en dire ; il fallait l'affronter dans son ambiguïté, dans son opacité au lieu de la réduire à des significations qui se laissent exprimer par des mots. Sartre répondait que si on veut, comme nous le souhaitions, s'appropriier les choses, il ne suffit pas de regarder et de s'émouvoir : il faut saisir leur sens et le fixer dans des phrases. Ce qui faussait notre dispute, c'est qu'en douze jours Sartre n'avait pas compris Londres, et son résumé en laissait échapper un tas d'aspects ; dans cette mesure, j'avais raison de le récuser. Je réagissais tout autrement lorsque je lisais les passages de son manuscrit où il décrivait Le Havre : j'avais alors l'impression qu'il m'en révélait la vérité. De toute façon, cette divergence entre nous devait se perpétuer longtemps ; je tenais d'abord à la vie, dans sa présence immédiate, et Sartre d'abord à l'écriture. Cependant, comme je voulais écrire et qu'il se plaisait à vivre, nous n'entrions que rarement en conflit.

Sartre lisait les journaux : mal, mais assidûment. J'y mettais moins de conscience. Tout de même, je parcourais chaque matin *L'Œuvre* et *Le Journal*, chaque semaine *Le Canard enchaîné* et *Marianne* que venait de lancer Gallimard. Les événements qui se déroulaient à l'autre bout de la terre — la guerre sino-japonaise, la campagne menée aux Indes par Gandhi — nous affectaient modérément. Personne alors ne sentait à quel point toutes les parties de ce monde se tenaient. Notre attention se concentrait sur les faits qui se passaient tout près de nous, en Allemagne : comme toute la gauche française, nous les considérions avec une assez grande sérénité.

L'élection d'Hindenburg à la présidence du Reich avait paru justifier les pronostics des communistes allemands : le nazisme était en perte de vitesse. Il fallut déchanter ; le mouvement reprit, selon l'expression des journaux, « sa montée foudroyante ». Nous vîmes en janvier 1933 Hitler devenir chancelier, et le 27 février l'incendie du Reichstag ouvrir la liquidation du parti communiste. De nouvelles élections, en mars, confirmèrent le triomphe d'Hitler : à partir du 2 mai, le drapeau à croix gammée flotta, à Paris, sur l'ambassade d'Allemagne. Un grand nombre d'écrivains, de savants allemands, surtout parmi les Israélites, s'exilèrent : entre autres Einstein. L'Institut de sexologie fut fermé. Le sort réservé aux intellectuels par le régime hitlérien émut vivement l'opinion française. En mai, sur la place de l'Opéra, à Berlin, un gigantesque autodafé détruisait plus de vingt mille livres. Les persécutions antisémites se déchaînaient. S'il n'était pas encore question de l'extermination des Juifs, une série de mesures assurait leur prolétarianisation ; des boycotts systématiques les empêchaient de gagner leur vie.

Aujourd'hui, cela me stupéfie que nous ayons pu enregistrer ces événements avec une relative sérénité ; certes, nous nous indignions ; le nazisme inspirait à la gauche française encore plus d'horreur que le fascisme mussolinien ; mais elle refusait de regarder en face les menaces qu'il faisait peser sur le monde. Les communistes étaient alors les plus acharnés à se duper. Avec un optimisme systématique, le P.C. allemand méconnaissait l'importance des dissensions qui affaiblissaient le prolétariat allemand et que sa politique contribuait à aggraver ; Thaelmann affirmait que jamais les quatorze millions de prolétaires allemands ne laisseraient le fascisme s'installer définitivement chez eux ; jamais ils ne consentiraient à suivre Hitler dans une guerre. Les communistes français et les sympathisants reprenaient avec enthousiasme ces thèses ; dans *Monde*, en mars 1933, Barbusse écrivait qu'Hitler était incapable de redresser l'économie allemande ; il allait s'effondrer, et le prolétariat allemand reprendrait son héritage. Dans ces conditions, la paix n'était évidemment pas menacée ; le seul danger, c'était la panique que la droite s'efforçait de semer en France pour nous jeter dans la guerre. En 1932, Romain Rolland avait proposé dans *Europe* et dans *Monde* un manifeste, que Gide, entre autres, avait signé, où il réclamait des intellectuels la promesse de « résister à la guerre ». En juillet 1933 se créa l'Association des écrivains révolutionnaires ; elle fonda la revue *Commune*, dirigée par Barbusse, Gide, Romain Rolland, Vaillant-Couturier, avec Aragon et Nizan comme secrétaires de rédaction ; le premier objectif, c'était de lutter en France contre le fascisme ; sur le plan international, le mouvement antifasciste français réalisa bientôt son union avec le grand mouvement pacifiste d'Amsterdam. Certes les intellectuels de gauche ne s'inclinaient pas devant Hitler ; ils dénoncèrent — Malraux entre autres — les scandales du procès de Leipzig ; un grand meeting, où parla Moro-Giafferi, se tint en septembre, salle Wagram, pour la défense de Dimitrov. Cela n'empêchait pas Barbusse de multiplier les appels contre la guerre. Toute la gauche l'appuyait. Les éditorialistes de *Marianne* — hebdomadaire de nuance radicale-socialiste que dirigeait Emmanuel Berl — prêchaient le pacifisme et annonçaient inlassablement la proche déconfiture d'Hitler. Alain répétait dans ses *Propos* que croire à la guerre c'est déjà y consentir ; nous devons éviter même d'y rêver. Tous étaient convaincus qu'on ne pouvait envisager l'éventualité d'une guerre sans faire le jeu de la droite. C'est pour une autre raison encore qu'ils s'engageaient dans le chemin paradoxal où certains devaient s'entêter jusqu'en septembre 1938 et même par-delà la défaite : le souvenir de la guerre 14-18 leur restait dans la gorge. Il est dangereux et souvent néfaste de sacrifier aux leçons du passé la neuve réalité du présent : mais pour eux le passé avait pesé si lourd qu'on comprend qu'ils soient tombés dans ce piège. En 1914, intellectuels, socialistes, toute l'élite pensante — Jaurès fut assassiné de justesse — avait donné dans les panneaux du chauvinisme. Les témoins de cette débâcle s'étaient juré de ne jamais ressusciter le mythe de la « barbarie allemande », ils refusaient de déclarer que cette guerre-ci, si elle éclatait, serait juste. Depuis 1920, un grand nombre d'écrivains, de philosophes, de professeurs avaient travaillé au rapprochement franco-allemand : contre la sottise

nationaliste, ils continuaient d'affirmer la validité de leur effort. Bref, des radicaux aux communistes, tous les hommes de gauche criaient à la fois : « A bas le fascisme ! » et : « Désarmement ! »

Ainsi, nos aînés nous interdisaient-ils d'envisager qu'une guerre fût seulement possible. Sartre avait trop d'imagination, et trop encline à l'horreur, pour respecter tout à fait cette consigne ; des visions le traversaient dont certaines ont marqué *La Nausée* : des villes en émeute, tous les rideaux de fer tirés, du sang aux carrefours et sur la mayonnaise des charcuteries. Moi, je poursuivais avec entrain mon rêve de schizophrène. Le monde existait, à la manière d'un objet aux replis innombrables et dont la découverte serait toujours une aventure, mais non comme un champ de forces capables de me contrarier. Je m'explique par là la manière capricieuse dont je m'en informais. Les problèmes économiques et sociaux m'intéressaient, mais sous leur aspect théorique ; je ne me préoccupais des événements que s'ils dataient d'un an, de quelques mois, s'ils étaient pétrifiés en choses. Je lisais Marx, Rosa Luxemburg, *La Révolution russe* de Trotsky, l'ouvrage de Farbman, sur le plan quinquennal — *Piatiletka* — des études sur l'économie de la N.E.P., sur la vie de l'ouvrier américain, sur la crise anglaise. Mais les articles politiques m'assommaient, je m'y noyais ; pour éclairer les faits où je ne voyais qu'un fatras, il aurait fallu anticiper l'avenir : je ne voulais pas. L'avenir lointain, j'y croyais : il était déterminé par une dialectique qui finalement donnerait raison à mes révoltes, à mes attentes. Ce que je n'acceptais pas, c'est qu'au jour le jour, dans ses détails et ses détours, l'histoire fût en train de se faire et qu'un lendemain imprévu s'indiquât à l'horizon sans mon aveu. Alors, je me serais sentie en danger. Le soin que j'avais de mon bonheur m'imposait d'arrêter le temps, quitte à me retrouver quelques semaines, quelques mois plus tard dans un temps autre, mais également immobile, étale, sans menace.

Sartre me reprochait parfois mon insouciance ; moi, je m'agaçais quand il se plongeait trop longuement dans un journal. Pour me justifier, j'invoquais la théorie de « l'homme seul ». Sartre m'objecta que « l'homme seul » ne se désintéresse pas du cours des choses ; il pense sans le secours d'autrui : cela ne signifie pas qu'il choisisse l'ignorance. Cette contre-attaque m'ébranla, mais tout de même je m'obstinaï. Je voulais qu'on dédaignât les futiles contingences de la vie quotidienne, comme avaient fait, pensais-je, Rimbaud, Lautréamont, Van Gogh. L'attitude que je revendiquais me convenait bien mal : je n'avais rien d'une lyrique, ni d'une visionnaire ni d'une solitaire. Il s'agissait en fait d'une fuite : je me mettais des œillères pour préserver ma sécurité. Je me suis longtemps entêtée cependant dans ce « refus de l'humain » dont s'inspirait aussi mon esthétique. J'aimais les paysages d'où ces hommes semblaient absents, et les déguisements qui me cachaient leur présence : le pittoresque, la couleur locale. A Rouen, l'endroit que je préférais, c'était la rue Eau-de-Robec : les maisons difformes, branlantes, baignant dans des eaux crasseuses semblaient presque destinées à une espèce étrangère. J'étais attirée par les gens qui, d'une manière ou d'une autre, reniaient leur humanité : les fous, les putains, les clochards.

La position de Sartre, par rapport à ses congénères, n'était pas non plus très

claire. Il se moquait de tous les humanismes ; impossible, pensait-il, de chérir — non plus que de détester — cette entité : « l'Homme ». Tous deux pourtant, à Paris sur les grands boulevards et dans les foires, dans les arènes de Madrid et de Valence, partout, nous nous plaisions à coudoyer les foules : pourquoi ? A Londres, pourquoi aimions-nous tant les façades crasseuses du Strand, les docks, les entrepôts, les bateaux, les cheminées d'usines ? Il ne s'agissait pas là d'œuvres d'art, ni d'objets baroques ou poétiques ; ces rues, ces maisons sans beauté ne dépassaient pas la condition humaine, ne s'en évadaient pas : elles la matérialisaient. Si nous nous attachions si passionnément à cette incarnation c'est que nous n'étions pas indifférents aux hommes. Nous nous interrogeâmes sans trouver de réponse. En fait, comme Antoine Roquentin dans *La Nausée*, Sartre avait en horreur certaines catégories sociales, mais il ne s'en prit jamais à l'espèce humaine en général : sa sévérité visait seulement ceux qui font profession de l'aduler. Voici quelques années, une dame qui entretenait une dizaine de chats demanda à Jean Genet avec reproche : « Vous n'aimez pas les animaux ? — Je n'aime pas les gens qui aiment les animaux », dit-il. C'était exactement l'attitude de Sartre à l'égard de l'humanité.

Nizan s'étant un jour courtoisement enquis de mes occupations, je lui répondis que j'avais commencé un roman. « Un roman d'imagination ? » demanda-t-il d'un ton un peu narquois qui me vexa beaucoup. Le nouveau livre, auquel je travaillai pendant deux ans, avait en effet de hautes prétentions : j'allais régler son compte à la société. Un réfugié allemand que m'avait fait connaître Colette Audry, et qui venait deux ou trois fois par semaine m'enseigner sa langue, regardait avec inquiétude les feuillets qui s'entassaient sur ma table. « D'ordinaire, me disait-il, on commence par de courts récits ; quand on a un peu de métier, alors on aborde le roman. » Je souriais ; il n'était pas question de raconter de petites histoires ; je voulais que mon livre fût une somme.

C'est l'arbitraire de mon projet qui en explique l'ambition. Je m'étais lavée à Marseille de mes craintes, de mes remords : je me désintéressais de moi. Les autres, je les regardais de l'extérieur, je ne me sentais pas concernée par eux ; je n'éprouvais pas non plus le besoin d'en parler. Dans l'ensemble, les choses étaient trop lourdes ou trop insignifiantes pour que je sois tentée de les traduire en phrases. Contre la plénitude de mon bonheur, les mots se brisaient ; et les menus épisodes de ma vie quotidienne ne méritaient que l'oubli. Comme dans ma prime jeunesse, je me proposais de faire entrer dans mon livre le monde entier faute d'avoir rien de précis à en dire.

Cependant, ma haine de l'ordre bourgeois était sincère. Ce fut elle qui me détourna du merveilleux. Je pris pour modèle Stendhal que l'année passée j'avais beaucoup pratiqué. Je me proposai d'imiter ses audaces romanesques pour raconter l'aventure qui dans ses grandes lignes était la mienne : une révolte individualiste contre cette société croupie. Je tracerais un tableau de l'après-guerre, je dénoncerais les méfaits des bien-pensants, je leur opposerais des héros

en qui j'incarnerais ma morale : un frère et une sœur, unis par une étroite complicité. Ce couple ne correspondait chez moi à aucune expérience ni à aucun fantasme ; j'en usai afin de raconter des années d'apprentissage d'un double point de vue : masculin et féminin.

Je me lançai donc dans une longue histoire dont les personnages principaux étaient les modernes émules de Julien Sorel et de Lamiel. Je les appelai Pierre et Madeleine Labrousse. Ils passaient une enfance chagrine dans un appartement calqué sur celui de mes grands-parents maternels ; leur adolescence s'écoulait aux environs d'Uzerche. Ils avaient des rapports d'amitié, d'envie, de haine, de mépris avec les enfants de deux grandes familles des environs, les Beaumont et les Estignac, liés par des rapports d'adultère. Je prêtai à Marguerite de Beaumont les grâces compassées qui m'avaient émue chez Marguerite de Théricourt. J'écrivis ce premier chapitre en puisant dans mes souvenirs d'enfance ; Sartre l'approuva, et Pagniez que je consultais volontiers me fit pour la première fois des éloges : il trouvait à mon récit le charme de certains romans anglais.

Mais, tout de suite, le ton changeait : je m'appliquais au cynisme et à la satire. J'avais rêvé sur l'affaire Bougrat : je m'en inspirai. Condamné par son père à la médiocrité, Pierre, pour avoir de l'argent, faire des études, vivre, séduisait et épousait Marguerite de Beaumont ; il comptait froidement exploiter la grande famille dans laquelle il entraît et que je peignais avec toute la férocité dont j'étais capable ; mais je pensais — je pense encore — que lorsqu'on prétend se jouer des salauds, en vérité on se compromet avec eux ; il s'en rendait compte, brisait net et vivait d'expédients tout en filant un émouvant amour platonique avec une femme qui tenait de M^{me} Lemaire et de de Rénal. Une cascade de sombres quiproquos le conduisait à la guillotine : son amie s'empoisonnait. Sa sœur s'était opposée à son mariage ; elle menait avec intransigeance et grâce une existence d'aventurière. Je poussai peu cette première ébauche ; son côté mélodramatique me déplut. Et puis j'étais optimiste ; je m'arrêtai à un dénouement plus heureux.

Dans la version définitive, je conservai le chapitre sur l'enfance. Ensuite, Pierre avait une violente querelle avec son père qui prétendait marier Madeleine à un fils Estignac gâteux. Il partait pour Paris où il se faisait d'abord entretenir par une tante d'âge mûr, et fortunée ; il la plaquait, et chantait dans un cabaret imité du Lapin Agile, tel que Dullin me l'avait peint ; comme Dullin, il voulait devenir acteur, metteur en scène, rénover le théâtre ; il n'était donc plus un simple arriviste, il nourrissait la plus haute des ambitions : créer, et je pouvais lui prêter les perplexités qui étaient alors les miennes.

Je situai en 1920 sa rupture avec sa famille. Pour reconstituer l'atmosphère de l'époque, je lus à la bibliothèque de Rouen des numéros de *L'Illustration* et une collection de *L'Humanité* ; la confrontation me laissa stupide : entre les deux histoires qu'on me racontait et qui se passaient au même moment, dans le même pays, il n'y avait aucun point commun. Je ne m'y attardai pas, j'en retins seulement deux ou trois faits. Le chapitre où Pierre débarquait à Paris s'ouvrait par un grand morceau de bravoure. Il se promenait dans les galeries du Louvre, il regardait avec émotion le *Saint Louis* du Greco ; puis il assistait par hasard, place

de l'Hôtel-de-Ville, à la cérémonie au cours de laquelle Poincaré décora Paris de la Croix de guerre. Affligé par cette mascarade, il se posait un tas de questions ; comment s'expliquer qu'on puisse faire un beau tableau en peignant une tête de salaud ? Où est la vérité de l'art et quand devient-il trahison ? Un peu plus tard, il se liait avec de jeunes communistes et, bien qu'il partageât la plupart de leurs idées, il refusait leur vision déterministe du monde ; contre leur humanisme, il maintenait son attachement à l'inhumaine poésie des choses ; et surtout il plaçait au-dessus de l'intérêt collectif les valeurs individuelles. Ces débats n'étaient pas trop gratuits car je l'avais jeté dans une intrigue sentimentale qui lui faisait éprouver au jour le jour l'importance de son propre cœur et d'un visage aimé.

Ce visage, c'était celui de Zaza, qu'à nouveau j'appelai Anne, et dont je tentai encore de ressusciter la figure. Elle avait épousé le mieux doué des fils Estignac, et pendant les vacances qu'elle passait aux environs d'Uzerche elle était devenue amie de Madeleine et avait connu Pierre qui la retrouvait à Paris. Les histoires d'amour me semblaient banales ; d'ailleurs, la piété d'Anne, sa loyauté, le respect de Pierre à son égard leur interdisaient une liaison vulgaire ; j'imaginai entre eux un sentiment platonique mais d'une grande profondeur ; intellectuellement, moralement, Anne s'ouvrait à la vie. Mais son mari lui interdisait ces relations. Comme dans le roman précédent, écartelée entre le devoir et le bonheur, elle mourait. Ainsi, la satire débouchait-elle sur une tragédie ; le spiritualisme bourgeois n'apparaissait pas seulement comme dérisoire, mais comme meurtrier.

Cependant, Madeleine avait rejoint son frère à Paris ; elle pratiquait un amoralisme souriant ; habile à faire marcher les hommes, elle organisait avec son frère des entôlages. Elle conduisait ces jeux avec aisance ; cependant, elle avait ses problèmes ; elle souffrait d'un mal dont je ne me sentais qu'imparfaitement guérie ; autrui la fascinait. « Comme je voudrais être Marguerite ! » se disait-elle, enfant, quand elle croisait la petite châtelaine aux boucles impeccables. Son frère, elle l'aimait dans sa vérité ; mais elle s'éprenait d'un camarade de Pierre, un jeune communiste nommé Laborde, dont la force et les certitudes l'éblouissaient : désormais, le monde gravitait autour de cet homme qui se suffisait parfaitement à lui-même, elle n'était plus qu'un de ses satellites. Mais voilà que lui aussi l'aimait, il avait besoin d'elle, il le lui disait ; le mirage s'effondrait ; Laborde n'était pas une plénitude sans faille, mais seulement un homme, son semblable. Elle se détournait de lui et se retrouvait orgueilleusement au centre de sa propre vie.

Ce roman avait un mérite ; malgré l'abondance des épisodes et des thèmes, je l'avais solidement construit ; je n'abandonnais aucun des personnages en cours de route ; les événements extérieurs et les expériences intimes se combinaient avec naturel, j'avais fait des progrès dans l'art de raconter une histoire, de mener une scène, de faire parler les gens. Mon échec n'en fut pas moins radical. De nouveau, en transposant l'histoire de Zaza, je l'avais trahie ; je retombai dans l'erreur de substituer à une mère un mari ; et si la jalousie de celui-ci se comprenait mieux que dans le roman précédent, je n'avais tout de même pas rendu plausible le désespoir d'Anne. Du moment qu'elle continuait à vivre avec son mari, le « salut » que lui apportait Pierre n'en était pas un ; leur rupture la privait

seulement d'une amitié à laquelle je n'avais pas su donner une intensité assez brûlante pour justifier qu'Anne mourût.

L'évolution de Madeleine se soutenait encore moins ; étant donné son caractère, il était invraisemblable qu'elle se détachât d'un homme, à qui elle gardait d'ailleurs toute son estime, simplement parce qu'il l'aimait.

Enfin, je ne connaissais pas les milieux dans lesquels je situai Pierre ; les personnages secondaires n'avaient aucun relief, aucune vérité. Après un début passable, le roman se traînait, il n'en finissait plus. Je bâclai les derniers chapitres : j'avais compris que la partie était perdue.

Les passages les plus convaincants, c'était, malgré tout, ceux qui décrivaient les difficultés de Madeleine. Je m'étais rétablie dans la sérénité ; mais je restais marquée par le passage brutal que j'avais effectué de l'orgueil à l'humilité. Et je n'avais pas définitivement résolu le plus sérieux de mes problèmes : concilier le souci que j'avais de mon autonomie avec les sentiments qui me jetaient impétueusement vers un autre.

Cette année-là, Mussolini avait organisé à Rome une « exposition fasciste » et, pour y attirer les touristes étrangers, les chemins de fer italiens leur consentaient une réduction de 70 %. Nous en profitâmes sans scrupule. A la différence de l'Espagne qui enfermait bien des laideurs, il n'y avait pas en Italie un pan de mur qui n'eût sa beauté ; d'emblée, je fus conquise. Sartre, non ; sous les arcades de Pise, il me dit d'un ton renfrogné qu'il trouvait ce pays trop sec, qu'il ne s'y plaisait pas du tout : c'est qu'il ne supportait pas de croiser dans les rues les petits fascistes en chemises noires.

Nous visitâmes les plus belles villes de l'Italie centrale, nous passâmes deux semaines à Florence. Nous avions décidé de réserver Rome pour un autre voyage et nous ne nous y arrê tâmes que quatre jours. Nous logions place du Panthéon dans l'hôtel qui, d'après le guide, était le meilleur marché de la ville : l'Albergo del Sole où avait habité Cervantès. Nous eûmes le coup de foudre pour les places et les fontaines et les statues sorcières. J'aimais que le Forum fût un grand jardin, avec ses lauriers-roses qui poussaient le long de la Voie sacrée, et les roses rouges autour du bassin des Vestales. Et voilà, je me promenais sur le Palatin. Mais la présence de Mussolini écrasait la ville ; des inscriptions s'étaient étalées sur les murs, les chemises noires tenaient le haut du pavé. La nuit, on ne voyait plus personne dans les rues ; cette ville, où les siècles pétrifiés triomphaient superbement du néant, retombait dans l'absence ; un soir, nous décidâmes d'y veiller jusqu'à l'aube, seuls témoins. Vers minuit, nous causions sur la place Navona déserte, assis au bord de la fontaine ; pas un rai de lumière derrière les persiennes closes. Deux chemises noires se sont approchés : que faisons-nous dehors, à pareille heure ? Notre qualité de touristes nous valut leur indulgence, mais ils nous prièrent fermement de rentrer nous coucher. Nous n'obéîmes pas ; c'était émouvant de marcher sur les petits pavés romains sans rien entendre d'autre que le bruit de nos pas : comme si nous avions miraculeusement atterri dans une de

ces cités mayas que les jungles défendent contre tout regard. Vers trois heures, dans le Colisée, une lampe se braqua sur nous : que faisions-nous ? Cette fois, il semblait que même pour des touristes, notre conduite fût vraiment indécente. Soupirant après les longues nuits madrilènes, nous finîmes par regagner l'hôtel. Pour faire valider nos billets à prix réduits, il nous fallut nous présenter à l'exposition fasciste. Nous jetâmes un coup d'œil sur les vitrines où étaient exposés les revolvers et les matraques des « martyrs fascistes ».

Nous vîmes à Orvieto la fresque de Signorelli, nous nous arrê tâmes quelques heures parmi les briques rouges de Bologne. Et ce fut Venise. En sortant de la gare, je regardai avec stupeur les voyageurs qui donnaient aux gondoliers l'adresse de leurs hôtels ; ils allaient s'installer, ouvrir leurs bagages, faire leur toilette : j'espérais que cette pondération ne serait jamais mon lot. Nous avons déposé nos valises à la consigne, et pendant des heures nous avons marché ; nous avons vu Venise avec ce regard qu'on ne retrouve plus jamais : le premier. Pour la première fois nous avons contemplé la *Crucifixion* du Tintoret. C'est aussi à Venise, près du pont de Rialto, que pour la première fois nous avons aperçu des S.S. en chemises brunes ; ils étaient d'une tout autre espèce que les petits fascistes noirs ; très grands, les yeux vides, ils marchaient d'un pas raide. Trois cent mille chemises brunes paradant à Nuremberg : c'était effrayant à imaginer. Sartre eut un coup au cœur en réalisant que d'ici un mois, dans les rues de Berlin, il en croiserait chaque jour.

A Milan, nous n'avions plus un sou. Nous errâmes mélancoliquement sous la Galleria ; les restaurants, les magasins nous paraissaient d'un luxe inouï du fait qu'ils nous étaient interdits. Il nous fallut renoncer aux trois jours que nous devions passer sur les lacs. J'en versai des larmes de rage tant le moindre sacrifice me vexait. Nous rentrâmes à Paris.

Sartre parti pour Berlin, je me désintéressai tout à fait des affaires publiques. Pourtant, des nuages s'amoncelaient au ciel, ils crevèrent, la foudre frappait. Hitler rompait avec la S.D.N., et le plébiscite triomphal qui suivit son retentissant discours du 11 novembre démontrait que l'Allemagne accueillait avec enthousiasme cette politique de violence. Personne ne le crut quand il déclara que l'Allemagne voulait la paix « dans l'honneur et l'égalité des droits ». Cependant la gauche française continua à affirmer que c'était à la France d'empêcher la guerre. « Contrarier les ondes d'épouvante, la paix est à ce prix », écrivait Alain au début de 1934. Le verdict de Leipzig — tous les accusés furent acquittés, sauf Van der Lubbe condamné à mort et exécuté en janvier — convainquit la gauche que les nazis n'étaient pas assurés de leur pouvoir. Ce qu'elle redoutait avant tout, c'était la montée d'un fascisme français. Les organisations de droite prenaient prétexte de la situation internationale et du marasme économique pour propager un nationalisme antidémocratique et belliqueux. Le scandale Stavisky, qui commença en douce à la fin de décembre, s'amplifia rapidement : la droite l'exploita avec bruit contre le cartel des gauches, contre la III^e République, le

Parlement, la démocratie en général. La ligue d'Action française, les Jeunesses patriotes, la Solidarité française, l'U.N.C., les Croix-de-Feu déclenchèrent des bagarres boulevard Raspail, boulevard Saint-Germain, près de la Chambre des députés, tout au long du mois de janvier. Chiappe leur laissait délibérément les coudées franches. Après la manifestation qui rassembla, le 26 janvier, place de l'Opéra, environ quarante mille personnes, le cabinet démissionna ; Daladier forma un nouveau gouvernement et limogea Chiappe. C'est alors que, le 6 février, jour où les ministres se présentaient devant la Chambre, l'émeute éclata. Je ne suivis que d'assez loin toute cette histoire : j'étais convaincue qu'elle ne me concernait pas. Après l'orage viendrait la bonace ; il me semblait vain de m'inquiéter de ces tourmentes sur lesquelles de toute façon, je ne pouvais rien. Dans toute l'Europe, le fascisme se fortifiait, la guerre mûrissait : je demeurais installée dans la paix éternelle.

Il me fallut beaucoup d'opiniâtreté pour m'en tenir à cette indifférence : le temps ne me manquait pas, et même je ne savais pas toujours comment l'employer. Je m'enfonçai dans l'ennui provincial. Il n'y avait pas grand-chose à attendre de mes nouvelles collègues. M^{lle} Lucas, professeur d'anglais, ressemblait à un gros champignon ; sa robe de velours noir pendait jusqu'à ses chevilles et s'ouvrait sur une guimpe en angora rose : « Je ne me décide pas à quitter mes robes de petite fille ! » disait-elle, elle détestait ses élèves, qui le lui rendaient bien. M^{lle} Aubin sortait tout juste de Sèvres et jouait les évaporées ; elle tournoyait dans la salle des professeurs, en soupirant : « De la douceur ! je voudrais de la douceur ! » Certainement, Simone Labourdin était moins niaise ; c'est avec elle que Marco avait eu une liaison, elle connaissait M^{me} Lemaire et Pagniez ; elle était brune avec de très beaux yeux bleu-gris, un profil sec et pur, de vilaines dents ; nous ne sympathisions pas beaucoup, mais à Sèvres elle avait été la camarade de Colette Audry, et nous déjeunions souvent, toutes les trois, dans un restaurant populeux près de la gare. Nos opinions nous rapprochaient. Seule, Colette Audry s'occupait activement de politique : elle passait pour une rouge ; mais Simone et moi nous avions à peu près sur les événements les mêmes points de vue qu'elle. Par notre jeunesse, nos idées, notre allure, nous représentions au lycée une espèce d'avant-garde. Nous nous préoccupions de nos toilettes. Colette portait d'ordinaire des chemises Lacoste et des cravates dont elle combinait les nuances avec hardiesse et bonheur ; elle possédait une veste, très jolie, qui nous paraissait magnifique, en peau noire avec des revers blancs. Simone avait une amie qui s'habillait dans les grandes maisons et qui de temps en temps lui faisait cadeau d'un ensemble d'une simplicité signée. Moi, ma seule élégance, c'était mes pull-overs, que ma mère me tricotait d'après des modèles soigneusement sélectionnés et que souvent mes élèves copiaient. Notre maquillage, nos coiffures démentaient la définition qu'un père d'élève avait un jour admirativement proposée à Colette Audry : des nonnes laïques.

Mais qu'étions-nous ? Pas de mari, d'enfant, de foyer, aucune surface sociale, et vingt-six ans : à cet âge, on a envie de peser sur terre. Colette s'était lancée dans la politique, et c'est sur ce terrain qu'elle luttait pour se sentir exister. Jusqu'alors

mon plaisir à vivre, mes projets littéraires, la garantie que me fournissait Sartre m'avaient épargné ce genre de souci. Mais voilà que son absence, la faiblesse du roman auquel je m'étais attelée, la morosité de Rouen, tout contribuait cette année à me désorienter. J'explique ainsi les mesquines agitations auxquelles je me laissai entraîner.

A Paris, je dînais assez souvent avec Marco qui venait d'être nommé professeur à Amiens, il m'emmenait dans des auberges à la mode où nous mangions des plats en sauce sur des nappes à carreaux ; il se montrait charmeur, flatteur ; il me racontait un tas d'histoires, plus fausses que vraies, mais qui m'amusaient ; il me livrait les secrets de son cœur avec un abandon dont je n'étais pas dupe ; j'y répondais par des confidences étudiées, auxquelles il ne croyait pas non plus : mais sa beauté donnait du prix à ces feintes complicités. A cette époque, je forçais sur la malveillance : je l'écoutais complaisamment déchirer à belles dents Simone Labourdin. Il l'avait rendue très malheureuse, et s'en vantait. Pourquoi s'était-il laissé brièvement toucher par la passion qu'il lui inspira ? je ne le sus jamais. En vérité, il n'avait de goût que pour les hommes. Bientôt, il se mit en ménage avec un beau garçon blond dont il exaltait dans des poèmes, très mauvais, les cheveux à l'odeur de cytise ; ils acceptèrent que Simone partageât leur appartement ; mais Marco racontait en ricanant : « On la fait coucher dans un placard. » Elle essaya de séduire le beau blond, mais la combinaison échoua. D'ailleurs, Marco partit pour Amiens, elle pour Rouen ; elle le voyait encore, essayant à la fois, et avec un égal insuccès, de le reconquérir et de se détacher de lui. Elle vivait sous son regard et se défendait inlassablement contre son mépris. Il lui avait subtilisé un cahier de son journal intime et m'en fit lire des passages : « Je veux dominer, dominer ! » écrivait-elle. Je me ferai bec et ongles, je tiendrai les choses et les gens sous ma griffe. » C'était plus pitoyable que ridicule. Marco l'avait humiliée à l'excès, elle essayait de reprendre pied en s'aidant de mots maladroits ; cependant, je ne songeai pas à la plaindre et je répétais en riant à Colette ses minables incantations. Au jour le jour, elle m'agaçait par son souci de se construire une vie si riche, si « variée » que du haut de sa future gloire Marco ne pût pas la dédaigner : elle truquait la réalité ; elle boursoufflait ses expériences ; Marco aussi, à vrai dire, mais il le faisait avec grâce et, semblait-il, gratuitement, tandis qu'elle s'y appliquait avec un sérieux navrant.

Je l'aurais peut-être jugée moins sévèrement si elle ne m'avait pas manifesté une nette hostilité. Certainement, Marco ne lui avait pas caché que je m'étais moquée d'elle avec lui : cela ne l'incitait pas à l'amitié.

L'absence de Sartre avait encore resserré mon intimité avec Pagniez : cette année nous dînions souvent en tête à tête ; je lui racontais tout ce qui m'arrivait ; si j'avais un conseil à demander, je m'adressais à lui ; j'avais grande confiance dans son jugement et il tenait une place importante dans ma vie. Je fus fâchée que Simone lui répâtât, en les teintant de malveillance, des réflexions en vérité très amicales que j'avais faites sur lui. Je me vengeai d'elle par des commérages. De temps en temps, par désœuvrement, je prenais un verre avec M^{lle} Ponthieu, une jeune surveillante dont une tache lie-de-vin gâtait le visage, d'ailleurs ingrat, mais

qui avait un corps élégant et qui s'habillait bien ; elle se faisait aider par un petit industriel parisien et flirtait avec de jeunes professeurs du lycée de garçons. Nous parlions toilette, et nous cancanions. Par des fins d'après-midi fatiguées, j'ai goûté aux douceurs croupies de la médisance. Dehors, c'était la brume et la nuit provinciales ; mais rien n'existait plus que la tiédeur et la lumière du café où j'étais assise, la brûlure du thé dans ma gorge, moi qui parlais et qui pouvais avec des mots massacrer l'univers entier. Simone était ma victime favorite.

Un dimanche, j'allai voir Marco à Amiens ; il me montra la cathédrale et la ville, il fut plus prévenant, plus enjôleur que jamais. Il me posa d'insidieuses questions sur M^{me} Lemaire et Pagniez, sur mes rapports avec Sartre, mais je déjouai ses pièges par des mensonges et des naïvetés concertées. La conversation fut une suite d'escarmouches qu'il entrecoupait de grands éclats de rire. Je passai une journée très gaie. Le soir, Marco m'annonça avec solennité qu'il allait me dévoiler un grand secret. Il sortit de son portefeuille la photo d'un bel enfant blond : « C'est mon fils », me dit-il. Trois ans plus tôt, il avait pris des vacances sur une plage d'Algérie ; au loin mouillait un yacht étincelant ; il avait nagé jusqu'au bateau, il s'était hissé à bord, il y avait rencontré une jeune Anglaise merveilleusement belle, blonde, noble et richissime. Il était revenu toutes les nuits. L'enfant était né clandestinement. Je ne sais plus ce qui lui était arrivé, ni comment s'était terminée cette idylle de haut luxe car je m'intéressai peu aux détails de cette fabulation. Plus tard, Marco donna à Sartre une version différente de ce roman et il en avait conté une autre encore à Pagniez. En fait, l'enfant blond était son neveu. Sans doute, Marco se réjouit-il de m'avoir dupée, car nul ne croit plus naïvement qu'un mythomane à la crédulité des autres. A la fin de la soirée, en tout cas, je marquai un point. Il m'avait retenu une chambre chez sa logeuse ; il suggéra que nous partagions le même lit « en frère et sœur ». Je répondis qu'en règle générale un frère et une sœur, passé un certain âge, dorment chacun de son côté. Il rit, mais un peu jaune. De toute façon, j'aurais décliné cette offre incongrue ; mais en outre, il m'avait raconté qu'un de ses divertissements, quand Simone Labourdin venait le voir à Amiens, c'était de passer la nuit dans ses draps, en toute chasteté ; feignant de dormir, il la frôlait, il ébauchait une étreinte, et il s'amusait comme un fou en l'entendant, prétendait-il, haleter de désir : Marco me laissait de glace et je ne craignais pas ses manèges ; mais je redoutais sa fatuité. Quel triomphe pour lui si j'avais soupiré en rêve ! Je fus satisfaite de son dépit. De retour à Rouen, je racontai joyeusement ce week-end à M^{lle} Ponthieu. J'ajoutai que Marco ne pouvait plus souffrir Simone Labourdin et qu'il avait pour moi une vive sympathie. Je sus par Pagniez que Simone rit beaucoup en apprenant que je m'étais vantée de la supplanter dans le cœur de Marco : c'était là les propos que M^{lle} Ponthieu lui avait rapportés. Je fus bien penaude ; moi aussi, on pouvait facilement me massacrer avec des mots ; c'est un jeu, je m'en rendis compte, où il n'y a pas de gagnants. Je ne refuse pas de m'y amuser, si le cœur m'en dit, mais sans plus en attendre des revanches ou des triomphes.

Il m'arriva une mésaventure plus grave. Je devais passer avec Marco la soirée du

mercredi 7 février ; M^{me} Lemaire et Pagniez m'invitèrent à dîner pour ce jour-là. Je n'aimais pas leur parler de mes rapports avec Marco, dont ils s'exagéraient l'intimité, et qu'ils n'approuvaient guère. Je redoutais le regard qu'ils auraient échangé si je leur avais dit la vérité. Je leur répondis donc que j'étais convenue de sortir avec ma sœur. Le 6 février, je me trouvais à Rouen ; j'appris les événements le lendemain, par les journaux. Après dîner, j'allai faire un tour avec Marco, place de la Concorde ; on y voyait encore des autos renversées, à demi calcinées ; de nombreux badauds y rôdaient. Soudain, nous nous trouvâmes nez à nez avec Pagniez et Simone Labourdin. Pagniez et Marco échangèrent gaiement quelques lieux communs ; moi, j'avais la gorge serrée. Je reconnaissais le traquenard où j'étais tombée à seize ans, lorsque j'avais copié la traduction d'un texte latin ; un acte sans conséquence, inopinément divulgué, se chargeait d'un sens énorme. M^{me} Lemaire et Pagniez allaient blâmer sévèrement une cachotterie qui les autoriserait à juger tout à fait suspectes mes relations avec Marco. Comment leur expliquer que je m'étais défendue contre leurs sourires ? Non. Cette fois encore, la seule solution me parut de persévérer dans le mensonge. La semaine suivante, je dînai avec Pagniez, dans un restaurant proche de la halle aux vins ; je lui affirmai que j'avais vraiment compté sortir avec ma sœur : je n'avais modifié mes plans qu'à la dernière minute. Je protestai de mon innocence avec tant de feu qu'il me crut presque ; mais M^{me} Lemaire n'en fut que davantage persuadée de ma duplicité, et me le fit sentir. Je me désolais d'avoir perdu sa confiance. Sartre me tira d'affaire quand il vint à Paris pour les vacances de Pâques ; il raconta la vérité à ses amis, et leur expliqua ma conduite avec une sympathie qu'il sut rendre contagieuse ; peut-être avaient-ils été jusqu'à douter de ma franchise à son égard ; en tout cas, sa bonne humeur les convainquit qu'ils avaient accordé trop d'importance à cette affaire. Ils en rirent avec moi, sans arrière-pensée. Je gardai néanmoins de cette expérience un souvenir très vif ; il n'y a pas de pire malédiction, pensais-je, que d'être traité en coupable par des juges respectés ; une condamnation sans appel devait définitivement pervertir les rapports qu'on entretient avec soi-même, avec autrui, avec le monde, et vous marquer pour toute la vie. Une fois de plus, je me trouvai bien chanceuse, moi qui n'aurais jamais à supporter seule le poids d'un secret.

Le 9 février au soir, le P.C. avait organisé une manifestation antifasciste que la police contra brutalement, tuant six ouvriers. Le 12 février après-midi, pour la première fois depuis des années, travailleurs socialistes et communistes défilèrent côte à côte sur le cours de Vincennes. La C.G.T. déclencha ce jour-là une grève générale, à laquelle se rallia la C.G.T.U., « contre les menaces du fascisme et pour la défense des libertés politiques ». Le mot d'ordre fut suivi par environ quatre millions et demi de travailleurs. Au lycée de Rouen, seules Colette Audry, Simone Labourdin et une militante syndicaliste s'y conformèrent. Je n'envisageai même pas de me joindre à elles, tant j'étais étrangère à toute pratique politique. Il y avait une autre raison à cette abstention. Je répugnais à toute démarche qui m'eût

fait assumer ma condition, je refusais, comme autrefois, de coïncider avec le professeur que j'étais. Je ne pouvais plus prétendre que je jouais à faire des cours : j'éprouvais mon métier comme une contrainte : il m'obligeait à résider à Rouen, à venir au lycée à heures fixes, etc. Il n'en demeurerait pas moins un rôle, qu'on m'imposait, auquel je me pliais, mais derrière lequel se dérobait, pensais-je, ma vérité. Je ne m'intéressais pas aux revendications des syndicats de fonctionnaires. Je voulais bien agir, en classe, en tant qu'individu qui exprime ses idées à d'autres individus, mais non afficher ma qualité de membre de l'enseignement par une action, quelle qu'elle fût.

Cependant, à cause du contenu de mes cours, j'étais fort mal vue par la bourgeoisie rouennaise : on racontait que je me faisais entretenir par un riche sénateur. Était-ce parce que Pagniez venait souvent me chercher gare Saint-Lazare, et qu'il marquait bien ? Il était tout de même un peu jeune, pour un sénateur ; et je n'avais pas le train de vie ni l'allure d'une croqueuse de diamants. Mais les gens n'y regardaient pas de si près : on jasait. En classe, j'évitais les imprudences ; je ne prêtais plus aux élèves de livres scandaleux et, touchant la morale pratique, je les renvoyais au manuel de Cuvillier. Cependant, ayant à parler de la famille, je dis que la femme n'était pas exclusivement destinée à mettre au monde des enfants. Quelques mois plus tôt, en décembre, le maréchal Pétain avait proclamé dans un discours la nécessité d'unir l'école à l'armée, et une circulaire adressée aux professeurs leur avait enjoint de servir la propagande nataliste ; j'y fis une allusion ironique. Le bruit courut que je m'étais vantée d'avoir de riches amants et que j'avais conseillé à mes élèves de m'imiter ; ensuite, j'aurais impérieusement exigé de chacune d'elles une approbation ; seules, quelques enfants « de haute moralité » auraient osé protester. Depuis qu'à la suite des événements de février Doumergue avait été porté au pouvoir, on assistait à une virulente recrudescence de « l'ordre moral ». Ce fut, sans doute, ce qui encouragea la « commission départementale de la natalité et de la protection de l'enfance » à envoyer au préfet un rapport dénonçant l'enseignement qu'un « indigne professeur » dirigeait contre la famille. Je composai, avec l'aide de Pagniez, une réponse vertueusement courroucée que je fis tenir à mes supérieurs hiérarchiques ; j'accusai les parents d'élèves qui m'attaquaient de soutenir les doctrines hitlériennes en exigeant que la femme fût reléguée au foyer. L'inspecteur d'Académie était un petit vieillard mal ficelé qui ne prisait pas spécialement la haute bourgeoisie locale et il prit mon parti en riant. Cependant, au lycée Corneille, M. Troude, mon collègue masculin, ne laissait guère passer un cours sans me faire, imaginativement, comparaître devant sa classe, et me pourfendre.

Les légendes qui couraient sur Colette, Simone et moi renforçaient l'intérêt que nous portaient celles des lycéennes qui n'étaient pas confites dans la bigoterie. Colette Audry surtout inspirait de nombreuses « flammes ». Nous n'y attachions que peu d'importance, mais nous étions tout de même assez jeunes pour que cela nous amusât de paraître prestigieuses à quelqu'un. J'ai dit que Marco, comme la plupart des pédérastes, rencontrait souvent des « êtres merveilleux » ; Simone Labourdin cherchait avidement à découvrir la lycéenne

d'élite, l'adolescente de génie qu'elle pourrait opposer à ces trouvailles. Colette s'attachait surtout à exercer une influence politique sur ses grandes élèves, et beaucoup s'inscrivaient aux « Jeunesses communistes ». Moi, je forgeais des romans sur certaines des élèves de troisième à qui j'enseignais le latin. Trois ou quatre d'entre elles avaient déjà, à quatorze ans, des grâces et des soucis de jeunes femmes ; la plus jolie — qui fut plus tard actrice chez Baty — se trouva enceinte et dut se marier à quinze ans. Les élèves de philosophie étaient déjà entrées dans leur peau de futures adultes et j'avais peu de sympathie pour les femmes qu'elles allaient devenir⁷. La première année, cependant, Colette Audry m'avait signalé une interne, qu'on appelait « la petite Russe », parce qu'elle était fille d'un Russe blanc marié à une Française, et à qui tous ses professeurs reconnaissaient « de la personnalité ». Son visage pâle envahi de cheveux blonds me sembla presque apathique, et elle me remettait des devoirs si succincts que j'avais peine à les juger. Cependant, quand je rendis les compositions du second trimestre, j'annonçai : « A mon grand étonnement, c'est Olga D... qui a obtenu la meilleure note. » Avant le bachot, il y eut un « examen blanc ». Il faisait très chaud, et rien qu'à regarder mes élèves peiner sur leurs dissertations, je me sentais écrasée de fatigue ; l'une après l'autre, elles déposèrent leurs copies sur mon bureau ; seule, la petite Russe restait échouée sur son banc. Je lui réclamai son devoir et elle fondit en larmes. Je lui demandai ce qui n'allait pas : rien n'allait. Je lui proposai de la sortir un dimanche après-midi. Je la promenai sur les quais, je lui offris un verre à la brasserie Victor, elle me parla de Baudelaire et de Dieu : elle n'y avait jamais cru, mais à l'internat, elle passait pour mystique parce qu'elle détestait « les filles qui font du radical-socialisme ». Elle réussit brillamment son bachot en dépit de M. Troude qui, me détestant à travers mes élèves, leur tendait mille embûches.

A la rentrée, ses parents qui habitaient Beuzeville l'envoyèrent préparer son P.C.N. à Rouen ; à douze ans, elle avait voulu être danseuse, à dix-sept, architecte : la médecine la dégoûtait. Son père, de famille noble, avait fui la révolution et sa mère lisait *L'Action française* ; elle n'en fut pas moins écoeurée par les étudiants rouennais, presque tous d'extrême droite : elle ne se souciait pas de politique mais ne supportait pas leur platitude. Elle se lia avec une bande de Juifs roumains et polonais, chassés de leurs pays par l'antisémitisme, et qui étudiaient à Rouen parce que la vie y coûtait moins cher qu'à Paris ; les Roumains avaient un peu d'argent et se posaient peu de problèmes ; elle devint plus intimement amie des Polonais qui tous traînaient la misère, et qui étaient les uns sionistes, les autres communistes, avec passion. L'un d'eux jouait du violon, tous adoraient la musique et, à la différence des fils de famille français, il leur arrivait souvent de sauter un repas pour pouvoir s'offrir une place de concert, ou pour aller danser au Royal. Elle logea pendant quelques mois dans une pension pour jeunes filles, puis elle partagea une chambre meublée avec une camarade polonaise. Elle voyait parfois d'anciennes lycéennes, entre autres Lucie Vernon, inscrite aux Jeunesses communistes et qui l'emmenait à des réunions. Elle m'en raconta une. Ce soir-là, il y eut une conférence sur l'avortement alors légalement pratiqué en U.R.S.S. ; le

sujet concernant particulièrement les femmes, l'auditoire était composé en majorité d'adolescentes. Un ancien étudiant, âgé d'au moins trente ans, chef des Camelots du roy, une lavallière au cou, une canne à la main, intervint gauchement dans les débats ; il était facile de déconcerter les jeunes filles de l'assistance car c'était de sérieuses petites insurgées qui réfléchissaient sur les problèmes de leur condition sans aucune arrière-pensée grivoise : ce déferlement de « chiennerie française⁸ » leur coupa le souffle et leur fit monter le rouge aux joues. Le service d'ordre avait convoqué quelques dockers ; et l'un d'eux s'avança vers le groupe des Camelots. « Moi je n'ai pas votre éducation, monsieur, mais je ne parlerais pas comme ça à des jeunes filles », dit-il ; le vieil étudiant s'en fut avec son escorte.

Olga me tenait au courant de sa vie ; elle me parlait de ses camarades ; elle me demanda un jour ce que ça signifiait au juste d'être juif. Je répondis avec autorité : « Rien. Les Juifs, ça n'existe pas : il n'y a que des hommes. » Elle me raconta, beaucoup plus tard, quel succès elle s'était taillé en entrant dans la chambre du violoniste, et en déclarant : « Mes amis, vous n'existez pas ! C'est mon professeur de philosophie qui me l'a dit ! » Sur un grand nombre de points, j'étais — Sartre aussi, quoique peut-être à un moindre degré — déplorablement abstraite. Les classes sociales, j'en reconnaissais la réalité ; mais par réaction contre les idéologies de mon père, je protestais si on me parlait du Français, de l'Allemand, du Juif : il n'existait que des personnes singulières. J'avais raison de refuser l'essentialisme. Je savais déjà à quels abus entraînent des notions telles que l'âme slave, le caractère juif, la mentalité primitive, l'éternel féminin. Mais l'universalisme auquel je me ralliais m'emportait loin de la réalité. Ce qui me manquait, c'était l'idée de « situation » qui seule permet de définir concrètement des ensembles humains sans les asservir à une fatalité intemporelle. Mais personne alors, dès qu'on sortait du cadre de la lutte des classes, ne me la fournissait.

J'aimais bien les histoires d'Olga, ses manières de sentir, de penser ; tout de même, à mes yeux, elle n'était qu'une enfant et je ne la voyais pas souvent. Je l'invitais une fois par semaine à déjeuner à la brasserie Paul ; ces rendez-vous — je le sus plus tard — l'irritaient ; elle estimait qu'on ne peut pas à la fois se nourrir et causer : elle avait pris le parti de ne rien manger et de parler à peine. Je la sortis trois ou quatre fois le soir. Nous entendîmes *Boris Godounov*, présenté par l'opéra russe ; je l'amenai au récital donné par Gilles et Julien dont je ne me fatiguais pas. Elle m'accompagna au meeting organisé, je ne sais plus à quel propos, par la fraction de Colette Audry ; des orateurs de différents partis devaient y prendre la parole. La grosse attraction, c'était Jacques Doriot, qui venait d'être convoqué à Moscou pour y rendre compte de ses déviations politiques : il avait refusé de s'y rendre. Sur l'estrade, parmi les personnalités, se trouvaient Colette Audry, Michel Collinet. Les communistes rouennais étaient venus en masse. Dès que Doriot ouvrit la bouche, des clameurs fusèrent de tous les coins de la salle : « A Moscou ! A Moscou ! » Des chaises volèrent par-dessus les têtes. Colette et ses amis, debout à l'avant de l'estrade, faisaient à Doriot un rempart de leurs corps : elle fut jetée à

terre par un docker. Doriot quitta la place, le calme revint ; l'assistance écouta dans un respectueux silence, et même applaudit du bout des doigts un pâle petit socialiste. Mon cœur libéral bouillait d'indignation.

Cette soirée tranchait sur la monotonie des journées rouennaises. Une autre diversion fut le voyage éclair de Jacqueline Audry ; elle me donna une leçon de maquillage et m'apprit à m'épiler les sourcils ; le soir, Colette, elle et moi nous allâmes en car manger un canard au sang à Duclair. Je ne voyais pas beaucoup Colette, qui avait ses occupations, ses soucis. Je travaillais sans goût à mon roman, je continuais à prendre des leçons d'allemand, je lisais à l'aide d'un dictionnaire *Frau Sorge, Karl und Anna*, le théâtre de Schnitzler. Il me restait beaucoup de temps à tuer. Si cette année ne sombra pas tout entière dans la fadeur, c'est qu'elle fut traversée par une tragédie : l'histoire de Louise Perron.

1. André Breton.

2. Dans l'ensemble des pays couverts par les statistiques du B.I.T. on en comptait environ quarante millions.

3. Cette année parurent : *L'Immaculée Conception* de Breton, *Un certain Plume* de Michaux, *Fontamara* de Silone, *Les Indifférents* de Moravia, *La Ville* de von Salomon, *Le Jument verte* de Marcel Aymé.

4. *Mort à crédit* nous ouvrit les yeux. Il y a un certain mépris haineux des petites gens qui est une attitude préfasciste.

5. On projeta à Paris cette année : *Scarface*, *Je suis un évadé*, *Big House*.

6. Titre du roman dont le film était tiré ; le livre lui-même n'avait rien de fade ; mais le scénario n'en respectait pas l'âpreté.

7. En fait, j'ai eu des surprises. Je ne me doutais pas que la sage et studieuse Jacqueline Netter échapperait de justesse à la guillotine ; elle devint la courageuse Jacqueline Guerroudji, et le tribunal d'Alger la condamna à mort en même temps que son mari.

8. C'est une expression de Julien Gracq.

Louise Perron enseignait dans un collège de Rouen. C'était une grande noireude de trente ans, laide, avec des yeux brillants et un corps élégant qu'elle habillait mal. Elle habitait sous les combles d'une vieille maison proche de mon hôtel. Quand j'arrivai à Rouen, elle était liée depuis un an avec Colette Audry ; mais Colette ayant malencontreusement souri un jour que Louise lui ouvrait son cœur, je fus choisie pour tenir à sa place le rôle de confidente. Louise avait rencontré, aux derniers entretiens de Pontigny, un écrivain connu que j'appellerai J. B. Un soir, elle avait lancé d'un ton provocant : « Moi, je suis trotskyste ! » et il l'avait regardée, disait-elle, avec curiosité. Elle lui avait prodigué des avances vigoureuses et prétendait même que dans les jardins de l'abbaye elle l'avait mordu à l'épaule. En tout cas elle avait réussi à le mettre dans son lit, et elle lui avait alors avoué qu'il était son premier amour. « Nom de Dieu ! elles sont toutes vierges ici ! » dit J. B. avec accablement mais sans oser se dérober. Il était marié ; Louise se persuada que pour l'amour d'elle il allait quitter sa femme. Dès son retour à Paris, cependant J. B. mit les choses au point : cette aventure ne pouvait pas se prolonger ; il proposait à Louise son amitié ; comme elle refusait de s'en contenter, il lui écrivit qu'il valait mieux couper court. Louise ne voulut pas croire à sa sincérité. Ou bien il s'amusait à un jeu cruel, ou bien il mentait par pitié pour sa femme : en tout cas, il l'aimait. Il refusait de lui donner des rendez-vous, mais elle ne se laissait pas prendre à cette malice : le dimanche, à Paris, elle louait une chambre, dans un luxueux hôtel qui faisait face à l'appartement de J. B. et elle guettait la porte de son immeuble ; dès qu'il apparaissait, elle se précipitait à sa rencontre et généralement elle obtenait d'aller boire un verre avec lui. A Rouen, elle lisait et relisait les livres qu'il admirait, elle avait tapissé sa chambre avec des reproductions de ses tableaux préférés : elle essayait de deviner ce qu'en chaque circonstance il aurait dit, pensé, senti. Un matin, je prenais un café à La Métropole, place de la Gare, avec Colette Audry, quand elle apparut : « J. B. vient d'avoir une fille. Lux ! » dit-elle et elle repartit en coup de vent. « Lux ! quel drôle de nom », dit Colette. En fait, Louise avait voulu dire que la lumière s'était faite dans son esprit ; c'est parce que sa femme attendait un enfant que J. B. n'avait pas demandé le divorce. Elle envoya à M^{me} J. B. un bouquet de roses rouges et une carte postale de félicitations qui représentait le port de Rouen. Pendant les vacances de Pâques, elle partit pour le Midi ; à son retour, les choses ne s'arrangèrent pas. J. B. ne répondait pas à ses télégrammes, à ses coups de téléphone, à ses lettres express. J'essayai de la raisonner. « Il a décidé de rompre », lui disais-je. Elle haussait les épaules : « Quand on veut rompre, on prévient : il m'écrit. » Un jour, elle eut une nouvelle illumination : « Il est jaloux. » Elle m'expliqua pourquoi. Elle lui avait expédié de Provence une carte postale, rédigée à peu près en ces termes : « De ce pays, qui, dit-on, me ressemble, je vous envoie mon souvenir. » « Le *on* signifie que j'ai un amour, me dit-elle. Ce n'est pas vrai, mais c'est ce qu'il a pensé. » Et puis, elle avait été un soir au théâtre, avec un ami de J. B. — rencontré lui aussi à Pontigny — et, pendant tout le spectacle, il avait

fait une drôle de tête ; il avait prétendu que ses souliers neufs le gênaient, mais n'avait-il pas soupçonné Louise de chercher à le séduire ? ne l'avait-il pas desservie auprès de J. B. ? Elle écrivit une longue lettre pour dissiper ces malentendus : J. B. garda le silence. Elle s'avisait alors qu'elle avait commis un autre impair. Elle avait envoyé à M^{me} J. B. des roses rouges, couleur de sang et de mort, et il y avait un bateau sur la carte postale représentant le port de Rouen ; ils avaient compris qu'elle disait à sa rivale : « Je voudrais me débarrasser de vous. » Elle composa une nouvelle lettre, où elle clarifiait la situation. Un après-midi de juin, j'avais été chercher Sartre à la gare et nous traversions la place quand j'aperçus Louise qui s'avavançait vers moi ; des larmes coulaient sur ses joues : elle me prit le bras et me tira à l'écart : « Lisez ! » Elle avait reçu un mot de J. B. net et définitif, qui s'achevait par cette phrase : « Laissons au hasard le soin de nous rencontrer. » « Eh bien, dis-je. C'est une lettre de rupture. » Elle haussa les épaules, d'un air irrité : « Allons donc ; quand on veut rompre, on n'écrit pas. » Elle se lança dans une exégèse, extraordinairement ingénieuse ; chaque virgule démontrait la mauvaise foi de J. B. « Le hasard, dit-elle. Vous ne comprenez pas ce que ça signifie ? Il veut que de nouveau j'aille à l'hôtel, le guetter, et que je fasse semblant de le rencontrer dans la rue par surprise. Mais pourquoi toutes ces ruses ? Pourquoi ? » Elle s'arrangea pour revoir J. B. avant les vacances ; il lui parla sans doute avec politesse : elle partit pour la montagne, décidée à écrire sur son œuvre un grand article qui prouverait qu'elle était digne de lui. Je me rendais bien compte qu'elle était malheureuse ; néanmoins, je considérais cette affaire comme une bouffonnerie, et j'en riais. Je ne m'émus que le matin de juin où je la vis pleurer.

Quelques jours après la rentrée, je rencontrai Louise près du lycée ; elle me saisit par le poignet et m'emmena prendre le thé chez elle. Pendant ses vacances, dans un petit hôtel des Alpes, elle avait écrit un article sur J. B. et elle avait été le lui porter, fin septembre, au journal où il travaillait. Il l'avait reçue amicalement, mais elle trouvait bizarres certaines de ses conduites. Il lui avait tourné le dos, et il était resté un long moment le front appuyé à la fenêtre : il essayait de dissimuler son émotion, d'accord ; mais ensuite, assis à son bureau, il avait posé son menton sur son poing, exhibant au dos de sa main l'empreinte de trois dents. « Évidemment, me dit Louise, ça signifie qu'il ne couche plus avec sa femme. Mais pourquoi me dit-il ça, à moi ? » A cet instant, il se fit un dé clic dans ma tête, et cette affaire cessa définitivement de me paraître drôle ; il n'était plus question de raisonner Louise, ni de rire d'elle. Souvent, pendant les semaines suivantes, elle surgissait d'une embrasure de porte et crispait sa main sur mon bras. J. B. était-il en train de la mettre à l'épreuve, ou cherchait-il à se venger d'elle ? En ce cas, la meilleure solution ne serait-elle pas de le tuer ? C'était peut-être, elle en avait eu l'impression, ce qu'il souhaitait. J'essayai, comme l'année passée, de la distraire en lui racontant des histoires sur Marco, sur Simone Labourdin, sur Camille et Dullin, mais elle n'écoutait plus ; inlassablement, elle enquêtait à travers ses souvenirs. Un soir, la gérante de l'hôtel La Rochefoucauld me remit une gerbe de roses thé : « Le malentendu est dissipé. Je suis heureuse, et je vous ai apporté des roses. » Je mis les fleurs dans un vase, le cœur serré. Louise

s'expliqua le lendemain ; avant de s'endormir, le soir, il y avait toujours dans sa tête un long défilé d'images ; l'une d'elles soudain l'avait aveuglée : sur le papier à lettres de son hôtel alpin était imprimée une petite vignette qui représentait une vasque ; or, dans le langage psychanalytique, la vasque a un sens bien défini : J. B. avait compris que Louise lui annonçait avec défi : « J'ai un amant ! » Il avait été blessé dans son amour-propre et voilà pourquoi il la torturait. Elle lui avait aussitôt expédié une lettre express qui mettait tout au point, et en revenant de la poste elle m'avait acheté des roses. Quelques jours après cette conversation, elle était de nouveau dans ma chambre, prostrée sur mon lit, avec à côté d'elle un télégramme. « Aucun malentendu. Lettre suit. » Elle n'essayait plus de ruser, elle admettait que tout était fini. Je lui dis des fadaïses qu'on dit dans ces cas-là.

Peut-être le choc lui avait-il été salutaire : pendant le mois de novembre, elle ne tricha plus avec la vérité. Colette et moi, nous la voyions plus souvent qu'autrefois et je lui fis connaître Olga. Sur ma suggestion, elle commença à rédiger des souvenirs d'enfance, dans un style assez brutal qui ne me déplaisait pas. Elle avait parfois des accès de bonne humeur et paraissait décidée à oublier J. B. A Pontigny, un socialiste quinquagénaire lui avait, lui aussi, fait la cour ; elle lui écrivit, ils se rencontrèrent, et il l'emmena passer la nuit dans un hôtel du côté de la gare du Nord.

Deux jours plus tard, un lundi, je devais prendre le thé chez elle avec Olga, mais je dis à celle-ci d'y aller seule, je voulais travailler, je viendrais à la fin de la journée. Dès que je fus arrivée, Olga décampa. Elle avait raconté sur son enfance un tas d'histoires charmantes, me dit Louise en me regardant avec une fixité presque insoutenable. Elle se tut, et continua de me dévisager. J'essayai de dire quelque chose, mais je ne trouvais rien. La haine que je lisais dans ses yeux m'effrayait moins que la sauvage franchise avec laquelle elle me la déclarait. Nous avions quitté le monde des conventions rassurantes, je ne sais plus sur quel terrain je m'aventurais. Soudain, Louise détourna la tête et elle se mit à parler ; pendant deux heures, presque sans reprendre son souffle, elle me raconta *Consuelo* de George Sand.

Je partis pour Paris où je passai, frauduleusement, trois jours avec Sartre qui s'octroyait de longues vacances de Noël. Il m'accompagna à Rouen le jeudi soir. Le vendredi matin, comme nous buvions un café à La Métropole, Colette Audry nous aborda d'un air agité. Elle avait un rendez-vous l'après-midi avec Louise, et elle n'osait pas y aller. Louise l'avait reçue à dîner le mardi soir : dans sa chambre était dressée une table de douze couverts : « Où sont les autres ? demanda-t-elle en ouvrant la porte à Colette. Je croyais que vous seriez bien plus nombreux ! » Elle prit un télégramme sur sa cheminée et dit d'un ton léger : « Alexandre ne vient pas ! » Alexandre, l'ancien directeur des *Libres Propos*, avait enseigné à Rouen deux ans plus tôt et occupait à présent un poste à Londres. « C'est bien loin, Londres », dit Colette. Louise haussa les épaules et son visage s'assombrissait. « Il n'y a rien à manger », dit-elle. Elle ajouta d'un ton brusque : « Je vais faire cuire des pâtes. » Elles dînèrent d'un plat de nouilles.

Le surlendemain, le jeudi, Louise avait sonné à la porte du pavillon où habitait

Colette ; elle s'était jetée à ses genoux, et, entremêlant supplications et menaces, elle avait juré n'être coupable de rien. Cette fois, Colette s'était émue. Elle venait de téléphoner à l'école où Louise enseignait : celle-ci n'était pas venue ce matin faire ses cours ; ces derniers temps, elle avait paru très fatiguée. A présent, Colette devait se rendre au lycée ; nous décidâmes que je monterais chez Louise avec Sartre.

En chemin, je rencontrai Olga qui me cherchait. Le mercredi soir, elle avait été rapporter à Louise un livre emprunté l'avant-veille. D'ordinaire, quand on sonnait à la porte de l'immeuble, Louise l'ouvrait de son appartement, en poussant sur un bouton ; ce jour-là, elle était descendue ; elle avait saisi le livre : « Et le fouet à chien ? Vous ne m'apportez pas le fouet à chien ? » En remontant l'escalier, elle maugréait : « Quelle comédie ! Ah ! quelle comédie ! » Olga ajouta que le lundi, dévidant à perdre haleine ses souvenirs d'enfance pour conjurer un silence oppressant, elle avait raconté une dispute avec sa grand-mère ; elle avait quatre ans, elle suffoquait d'impuissance et elle avait menacé la vieille femme : « Quand papa reviendra, il vous battra avec le fouet à chien. » « Voilà l'explication ! » lui avait dit d'une voix rassurante sa camarade communiste Lucie Vernon à qui elle avait rapporté l'incident. Lucie, qui avait l'habitude de rationaliser le monde, avait jugé la conduite de Louise tout à fait normale. Mais Olga gardait un poids sur le cœur.

Nous rêvâmes, Sartre et moi, sur la nuit qu'avait passée, le samedi précédent, avec Louise, le socialiste quinquagénaire. Sartre devait ébaucher sur ce thème une nouvelle qu'il abandonna mais qui fut à l'origine de *La Chambre*.

Louise occupait, seule, le quatrième et dernier étage de son immeuble ; j'appuyai sur le bouton correspondant à son appartement, sans résultat ; j'en poussai un autre et la porte s'ouvrit. Nous montâmes l'escalier ; arrivés en haut, nous aperçûmes sur la porte de Louise une tache blanche : une feuille de papier, fixée par des punaises, où était écrit en caractères d'imprimerie : « Le bouffon immortel. » Malgré les récits de Colette et d'Olga, je reçus un choc. Je frappai ; rien ne répondit. Je regardai par le trou de la serrure. Louise était assise devant sa salamandre, enveloppée d'un châle, le visage cireux, aussi immobile qu'un cadavre. Que faire ? Nous descendîmes discuter dans la rue, nous remontâmes ; de nouveau, je frappai et, à travers la porte, j'exhortai Louise à ouvrir : elle ouvrit. Je lui tendis la main et elle mit vivement la sienne derrière son dos. La chambre était pleine de fumée, des papiers brûlaient dans la salamandre, il y en avait des monceaux sur le plancher. Louise s'agenouilla et en jeta une brassée dans les flammes. « Que faites-vous ? demandai-je. — Non ! dit-elle. Je ne parlerai plus. Je n'ai que trop parlé ! » Je lui touchai l'épaule : « Venez avec nous. Venez manger quelque chose. » Elle frissonna et me regarda avec fureur : « Vous vous rendez compte de ce que vous dites ? » Je jetai des mots, au hasard : « Vous savez bien que je suis votre amie. — Ah ! une jolie amie ! dit-elle. Laissez-moi, partez ! » ajouta-t-elle. Nous la quittâmes et, en désespoir de cause, j'envoyai un télégramme à ses parents qui habitaient dans un petit bourg, en Auvergne.

J'avais des cours à faire l'après-midi. Vers deux heures, Sartre monta chez

Louise avec Colette Audry. La locataire du troisième les arrêta dans l'escalier : voilà trois jours que du matin au soir Louise faisait craquer les planches au-dessus de sa tête ; et sa femme de ménage disait que depuis des semaines elle n'arrêtait pas de se parler à haute voix. Quand ils entrèrent dans sa chambre, Louise tomba dans les bras de Colette en sanglotant : « Je suis malade ! » Elle accepta que Sartre descendit lui acheter des fruits. Il retrouva Colette sur le trottoir : Louise avait changé d'humeur, et l'avait chassée. Cette fois, quand il poussa la porte qu'elle n'avait pas refermée, elle était toujours dans un coin de son divan, les yeux éteints, le visage affaissé ; il posa les fruits à côté d'elle, et s'en alla. Une voix cria dans son dos : « Je ne veux pas de tout ça ! » Il y eut un bruit de pas précipités, les poires, les bananes, les oranges dégringolèrent dans l'escalier. La dame d'en dessous entrebâilla sa porte : « Je peux les ramasser ? Ça serait vraiment dommage qu'ils se perdent. »

Jamais le ciel mouillé de Rouen, ses rues bien-pensantes ne m'avaient semblé plus lugubres qu'en cette fin d'après-midi. J'attendais anxieusement un télégramme de la famille Perron et je passai au bureau de l'hôtel ; une dame brune était venue, elle avait laissé un mot : « Je ne vous hais pas. Je dois vous parler. Je vous attends. » Quelle, obsession, cette porte à ouvrir, à refermer, cet escalier obscur à monter, à descendre, et tout ce va-et-vient dans cette tête, là-haut ! M'enfermer seule à la nuit dans la chambre de Louise, sous le feu de son regard, respirer l'âcre odeur de désespoir qui empoissait les murs, cette idée m'effrayait. De nouveau, Sartre m'accompagna. Louise nous tendit la main et sourit : « Eh bien, dit-elle d'une voix détendue. Je vous ai fait venir pour vous demander un conseil, puisque vous êtes des amis : dois-je continuer à vivre ou me tuer ? — Vivre, bien sûr, lui dis-je avec empressement. — Soit ; mais comment ? Comment gagner ma vie ? » Je lui rappelai qu'elle était professeur ; elle haussa les épaules avec agacement : « Voyons ! j'ai envoyé ma démission ! Je ne vais pas continuer à faire le singe pendant le reste de mon existence. » Un singe, un bouffon, comme le père Karamazov, elle avait joué ce rôle, soit, mais c'était fini, elle voulait se régénérer, travailler de ses mains, balayer les rues peut-être, ou faire des ménages. Elle enfila son manteau : « Je descends acheter le journal pour consulter les petites annonces. — Soit », dis-je. Que dire ? Elle nous dévisagea d'un air égaré : « Ah ! voilà que je joue encore la comédie ! » Elle jeta son manteau sur le divan : « Mais ça aussi c'est une comédie ! dit-elle en collant ses mains contre ses joues. Est-ce qu'il n'y a aucun moyen d'en sortir ? » Elle finit par se calmer, et me décocha de nouveau un sourire : « Eh bien, il ne me reste qu'à vous remercier de tout ce que vous avez fait. » Je me dépêchai de protester : je n'avais rien fait. « Ah ! ne mentez pas ! » dit-elle d'un ton fâché. Je m'étais assidûment appliquée à la persuader de son abjection ; toutes ces histoires que je lui racontais sur Simone Labourdin, Marco, Camille, je voulais savoir si elle avait l'âme assez basse pour y croire : et elle y croyait. En présence des gens, elle ressemblait à un soliveau qui se laisse aspirer par la vase ; elle ne retrouvait un peu de jugement que dans la solitude ; cette passivité devant autrui, c'était justement un des aspects de son abjection. Et sans doute n'avais-je travaillé à l'y enfoncer

que pour provoquer en elle une réaction qui lui permît de s'en arracher. J'avais parachevé mon œuvre en lui conseillant de rédiger ses souvenirs d'enfance : c'était une façon de la psychanalyser. Je renonçai à me défendre contre son inquiétante gratitude.

Cette scène avait eu la rigueur d'un bon dialogue de théâtre. Elle nous fit une impression très vive. Nous fûmes frappés par l'impuissance de Louise à se dégager de la « comédie » : cela confirmait tout à fait les idées que nous avions formées sur ce sujet ; le tort de Louise, à nos yeux, c'était d'avoir voulu construire une image d'elle-même qui lui servît d'arme contre un amour malheureux ; son mérite, c'est qu'à présent elle s'était percée à jour ; son drame, c'est qu'elle réussirait d'autant moins à s'oublier qu'elle s'y acharnerait davantage.

Le père de Louise arriva le lendemain matin ; il fabriquait des tonneaux, dans l'Aveyron, et nous examina avec méfiance : « Qu'est-ce qu'on lui a fait, à cette jeune fille ? » Il soupçonnait, visiblement, qu'un séducteur l'avait mise à mal. Le frère de Louise, son cadet de dix ans, élève de l'École normale, débarqua dans la soirée ; il se tenait lui aussi sur la défensive. Il s'installa chez sa sœur pour la durée des vacances de Noël. Avant de quitter Rouen, Colette alla voir la directrice de Louise pour lui demander de déchirer sa lettre de démission ; elle fut reçue par la surveillante générale. La directrice avait été sonner à la porte de Louise, afin de s'expliquer avec elle ; Louise l'avait chassée en criant : « Je cherche l'acte pur ! » Elle en avait éprouvé une telle frayeur que, depuis, elle gardait le lit.

Je revis Louise dans les premiers jours de janvier, au café La Métropole ; elle était maigre et jaune, les mains moites, et tout son corps tremblait. « J'ai été malade, très malade. » Elle avait connu pendant ces deux dernières semaines une espèce de dédoublement, et elle me dit combien il était horrible, sans répit, de se voir. Elle pleurait. Plus aucune hostilité en elle ; elle me suppliait de la défendre contre la calomnie. « Ma main est innocente, je le jure », dit-elle en étalant sa main sur la table. Oui, elle avait écrit dans son article que les personnages de J. B. se ressemblaient comme les doigts d'une main, mais il n'y avait aucun sous-entendu dans cette phrase. Jamais elle n'avait voulu de mal à l'enfant de J. B. Elle était décidée à se soigner. Le médecin lui avait conseillé de partir pour la montagne ; son frère allait l'y conduire et elle y resterait deux ou trois semaines.

D'après sa première lettre, il semblait que la neige, un bon régime l'eussent transformée ; elle faisait du ski ; elle décrivait son hôtel, et le paysage ; elle était en train de tricoter pour moi un beau pull-over tout blanc : « Je remercierai les autres une autre fois. » Seule, cette phrase, en bas de la dernière page, m'inquiéta. Avec raison. Car les lettres suivantes n'étaient pas rassurantes ; Louise s'était foulé la cheville et, étendue sur sa chaise longue, elle ressassait à nouveau le passé. Souvent, au réveil, on lui faisait voir sur les murs de sa chambre des étoiles, des croix : qui ? pourquoi ? Voulions-nous la sauver ? la perdre ? Elle avait l'air de pencher pour la seconde hypothèse.

Je n'étais pas à la fête quand j'allai la chercher à la gare ; neuf heures du soir : je ne me sentais pas le courage de m'isoler avec elle dans sa chambre ; j'avais un peu peur d'elle, et surtout peur d'avoir peur. Dans le flot des voyageurs, je l'aperçus,

portant ses deux valises, l'air robuste, le visage bronzé et dur ; elle ne me sourit pas. J'insistai pour que nous allions prendre un verre au buffet de la gare ; cela ne lui plaisait guère, mais je tins bon, et je m'en félicitai car il était réconfortant d'avoir des gens, du bruit autour de nous, tandis qu'elle menait son interrogatoire ; elle exigeait une réponse nette : la coalition avait-elle agi pour son bien, ou par esprit de vengeance ? Elle parlait d'une voix claire, et sa bonne santé lui avait permis de mettre son délire en ordre : c'était une superbe construction, plus difficile à réfuter que Leibniz ou Spinoza. Je niai l'existence d'une coalition : « Allons ! dit-elle. Ce ne sont pas des nuages qui se rencontrent ! » Elle savait à présent que Colette était la maîtresse de J. B. ; l'été passé, elle avait visité la Norvège soi-disant avec des amis ; et de son côté J. B. avait parlé, sur un ton ironique, d'un projet de croisière en Norvège : coïncidence ? Non. Tout le monde était au courant de cette liaison, sauf Louise. D'ailleurs, on la tenait systématiquement à l'écart. Au restaurant, comme je buvais du cidre, ainsi que Colette et Simone Labourdin, Louise avait commandé du vin et j'avais ricané : « Ha ! vous êtes toute seule ! » Je tentai une contre-attaque : « Vous savez très bien que vous êtes une interprétante », lui dis-je. Elle m'avait raconté qu'elle passait des heures, étendue sur son divan, à chercher le sens caché des gestes, des paroles qu'elle avait notés dans la journée. « Oui, je le sais, répondit-elle tranquillement. Mais un fait est un fait. » Des faits, elle m'en cita à profusion : un clin d'œil insolent, un jour où je l'avais croisée ; un échange de sourires avec Colette ; une intonation bizarre d'Olga ; des lambeaux de phrases que j'avais prononcées. Impossible de lutter contre ces évidences. En sortant de la gare, je me bornai à répéter qu'il n'y avait pas de coalition. « Bon. Puisque vous refusez de m'aider, inutile, pour l'instant, de nous revoir. Je. prendrai mes décisions seule », dit-elle en s'enfonçant dans les ténèbres de la ville.

Je dormis mal, cette nuit, et les nuits suivantes. Louise entraînait dans ma chambre, l'écume aux lèvres ; quelqu'un m'aidait à l'enfermer dans un étui à violon ; j'essayais de me rendormir, mais l'étui restait sur ma cheminée ; à l'intérieur il y avait une chose vivante, tordue de haine et d'horreur. J'ouvrais les yeux pour de bon. Que ferais-je si Louise frappait à ma porte, au milieu de la nuit ? Je ne pouvais pas refuser de lui ouvrir, et pourtant, depuis notre dernière conversation je la croyais capable de n'importe quoi. Même mes journées étaient empoisonnées par la crainte d'une rencontre ; l'idée qu'elle respirait, qu'elle ruminait, à quelque cent mètres de moi, suffisait à éveiller en moi cette angoisse que j'avais éprouvée à quinze ans, en voyant Charles VI errer sur la scène de l'Odéon.

Deux semaines environ s'écoulèrent. Nous reçûmes Colette et moi deux lettres identiques : « Voulez-vous me faire le plaisir d'assister, le dimanche 11 février, à midi et demi, au grand déjeuner que j'organise à Paris en l'honneur de mes amis ? » Ce repas, dont le lieu n'était pas indiqué, rappelait le banquet fantôme auquel Colette avait pris part. Des invitations furent envoyées aux parents de Louise, à Alexandre, à J. B., au socialiste, à quelques autres. Mais avant la date fixée, Louise rendit visite à M^{me} J. B. et lui jura, en sanglotant, qu'elle ne lui

voulait pas de mal. M^{me} J. B. sut la persuader d'entrer le jour même dans une clinique.

Elle en sortit au milieu de l'été qu'elle acheva chez ses parents. Elle fit un voyage à Paris en octobre et me donna rendez-vous au Dôme. Je l'attendis au fond du café, la gorge serrée. Elle m'aborda assez amicalement mais elle jeta un regard de suspicion sur le livre que j'avais posé devant moi : la traduction par Louis Guilloux d'un roman anglais. « Pourquoi Louis Guilloux ? » me demandait-elle. Elle se plaignit de la clinique, où les médecins l'avaient soumise à des expériences d'hypnotisme et de transmission de pensée qui l'avaient jetée dans des crises affreuses. Elle avait retrouvé son calme, mais elle restait convaincue que la coalition n'avait pas désarmé. La dernière lettre de Colette avait été mise à la poste rue Singer, ce qui signifiait : « Vous êtes un singe » ; sur le papier, on lisait en filigrane *The strongest* ; « J'ai été la plus forte. » Moi-même, il y avait aujourd'hui quelque chose d'équivoque dans mon attitude. Louise admettait qu'elle avait la manie de l'interprétation. Relisant *Cinna*, l'idée l'avait effleurée que cette histoire de conspiration était une allusion à son cas ; elle s'était raisonnée : la tragédie avait trois siècles d'âge. Mais quand elle entendait à la radio, quand elle lisait dans un hebdomadaire des paroles provocantes, qu'est-ce qui empêchait de croire qu'elle ne fût réellement prise à partie ? La coalition avait largement les moyens de financer des émissions, des articles. Elle se lança dans une étonnante description du monde qui était le sien. Symboles psychanalytiques, clé des songes, langage des chiffres et des fleurs, calembours, anagrammes : tout lui servait à charger le moindre objet, l'incident le plus futile d'une myriade d'intentions qui la visaient. Pas un temps mort, dans cet univers, pas un pouce de terrain neutre, pas un détail laissé au hasard ; il était régi par une nécessité de fer et tout entier signifiant ; il me semblait être emportée, loin de la terre et de ses molleses, au paradis ou en enfer. En enfer, sans aucun doute. Le visage de Louise était noir. « Je ne vois que deux solutions, dit-elle en pesant ses mots. Ou je m'inscris au Parti communiste, ou je tue. L'ennui c'est qu'il me faudra commencer par les gens à qui je tiens le plus. » Je ne quittais pas des yeux le mouvement de ses mains qui de temps en temps se crispaient sur son sac : j'ai su depuis qu'elle y transportait un rasoir et qu'elle aurait été capable de s'en servir. Je me disais pour me tranquilliser que sa première victime serait J. B. et qu'elle aurait du mal à atteindre la seconde ; mais cela ne me rassérénait qu'à moitié. En même temps, j'étais fascinée par les sombres fantasmagories parmi lesquelles Louise se mouvait. Je rejoignis Sartre et Colette Audry à La Closerie des Lilas et je n'arrivai pas à me sentir de plain-pied avec eux. Ce fut l'unique occasion de ma vie où la conversation de Sartre me parut plate. « C'est vrai ! vous n'êtes pas fou ! » lui dis-je avec humeur, dans le train qui nous ramenait à Rouen. J'accordais une dignité métaphysique à la folie : j'y voyais un refus et un dépassement de la condition humaine.

Louise retourna dans sa famille, en Aveyron. Je lui écrivis, en lui proposant de correspondre et en l'assurant de mon amitié. Elle m'envoya une lettre où elle me remerciait ; elle ne me haïssait plus. « Malheureusement, écrivait-elle, je ne suis

pas en état de grâce pour construire en ce moment quoi que ce soit. Il y a là en moi une chose dure comme une barre qui arrête tout élan, tout désir, toute volonté. Enfin, je sens que tout ce que je voudrais bâtir avec vous garderait dans ses fondements une mine qui malgré moi et malgré vous ferait probablement tout sauter, à un moment que nous n'aurions prévu ni l'une ni l'autre... Mettons que j'aie parfois le caractère le plus affreux, le cœur le plus dénué et une âme noire comme de la suie. La pensée que je ne suis pas seule dans ce cas ne me console point ; elle m'aide seulement à sortir de ce masochisme d'indignité où je croupis depuis plus d'un an — en admettant que ce n'est pas toute ma vie qui en a été prisonnière — et m'aide à voir un peu autrement les choses. »

Je ne la revis donc jamais. Elle persévéra assez longtemps dans ses délires, et finit par s'en dégoûter. Elle redevint professeur. J'ai su qu'elle avait activement pris part à la Résistance et qu'elle s'était inscrite au Parti communiste.

J'avais décidé d'aller à Berlin vers la fin de février. J'eus l'idée d'exploiter l'histoire de Louise Perron pour extorquer à un médecin un certificat qui me permît de prendre congé. Colette me recommanda à un psychiatre, le docteur D., celui qui avait conseillé à un de ses camarades de « laisser les sentiments se détacher de lui comme des feuilles mortes ». J'attendis, pendant une demi-heure environ, dans un sombre entresol du Quartier latin ; j'étais un peu émue : est-ce que ce médecin n'allait pas m'envoyer promener ? Enfin, il ouvrit la porte ; c'était un vieil homme, avec une moustache blanche et un air digne ; mais, sur le devant de son pantalon, il y avait une large tache toute fraîche qui ne prêtait pas à équivoque. Cela me mit en gaieté, ma timidité fondit, et je parlai d'abondance. Je feignis de le consulter sur le cas de Louise, qui à ce moment-là, n'était pas encore entrée en clinique ; j'ajoutai que ce drame m'avait nerveusement épuisée, et il me prescrivit avec bonne grâce dix à quinze jours de repos. Quand je m'installai dans le rapide de Berlin, il me sembla entrer dans la peau d'une grande voyageuse internationale, presque d'une madone des sleepings.

Les pensionnaires de l'institut de Berlin ne voyaient pas le nazisme avec d'autres yeux que l'ensemble de la gauche française. Ils ne fréquentaient que des étudiants et des intellectuels antifascistes, convaincus de l'imminente débâcle de l'hitlérisme. Le congrès de Nuremberg, le plébiscite de novembre, ils l'expliquaient par une crise passagère d'hystérie collective. L'antisémitisme leur semblait un parti pris trop gratuit, trop stupide pour qu'on s'en inquiétât sérieusement. Il y avait à l'institut un Juif assez beau, grand, bien découplé, et un petit Corse aux cheveux crépus : immanquablement, les racistes allemands prenaient le second pour un Israélite, le premier pour un Aryen. Sartre et ses camarades s'amusaient de cette persévérante méprise. Tout de même, tant qu'il n'était pas abattu, le fanatisme nazi représentait un danger, ils le savaient. Un ancien camarade de Sartre avait noué, l'année passée, une liaison avec une Israélite riche, et assez en vue ; il ne lui écrivait pas directement de peur qu'une correspondance avec un Français ne la compromît : il envoyait des lettres à Sartre

qui les lui transmettait. Sartre aimait beaucoup Berlin, mais quand il croisait des chemises brunes il avait le même serrement de cœur que la première fois à Venise.

Pendant mon séjour, les socialistes autrichiens tentèrent d'exploiter le mécontentement ouvrier pour s'opposer à la montée du nazisme ; ils déclenchèrent une insurrection que Dollfuss écrasa dans le sang. Cet échec nous assombrit un peu. Nous refusions de toucher à la roue de l'Histoire, mais nous voulions croire qu'elle tournait dans le bon sens. Sinon, nous aurions eu trop de choses à remettre en question.

Pour un visiteur superficiel, Berlin ne semblait pas accablée par une dictature. Les rues étaient animées et joyeuses ; leur laideur m'étonna ; j'avais aimé celles de Londres et je n'imaginais pas que des maisons puissent être laides ; un seul quartier échappait à cette disgrâce : une sorte de cité-jardin récemment construite dans la périphérie et qu'on appelait « la case de l'oncle Tom ». Le nazisme avait aussi édifié en banlieue des cités ouvrières, assez confortables, mais qu'habitaient en fait des petits-bourgeois. Du Kurfürstendamm à Alexanderplatz, nous nous promenions beaucoup. Il faisait très froid, — 15° ; nous marchions vite, et nous multiplions les haltes. Les *konditorei* me déplaisaient, elles ressemblaient à des salons de thé ; mais je trouvais confortables les brasseries aux tables massives, aux odeurs épaisses. Nous y déjeunions souvent. J'aimais bien la grasse cuisine allemande, le chou rouge et le porc fumé, les *bauernfrühstück*. J'appréciai moins le gibier à la confiture, les plats inondés de crème qu'on servait dans les restaurants plus raffinés. Je me rappelle l'un d'eux, qui s'appelait Le Rêve ; il était tendu de velours suave sur lequel jouaient des éclairages à la Loïe Fuller ; il y avait des colonnades, des jets d'eau et, je crois, des oiseaux. Sartre m'emmena aussi au Romanisches Café, qui avait été le rendez-vous des intellectuels ; depuis un ou deux ans, ils avaient cessé d'y venir ; je ne vis qu'un grand hall rempli de petites tables de marbre et de chaises aux dos raides.

Certains lieux de plaisir avaient été fermés, entre autres le Silhouetten où s'exhibaient naguère des travestis. Néanmoins, l'ordre moral ne régnait pas. Nous sortîmes, le premier ou le second soir, avec Cantin, un camarade de Sartre spécialiste des bas-fonds. Au coin d'une rue, il aborda une grande femme élégante et très belle sous sa fine voilette ; elle portait des bas de soie, des souliers à talons aiguilles et parlait d'une voix un peu grave ; je n'en crus pas mes yeux quand j'appris que c'était un homme. Cantin nous conduisit dans les boîtes crapuleuses, autour d'Alexanderplatz. Je m'amusai d'un écriteau suspendu au mur : *Das Animieren der Damen ist verboten*. Les jours suivants, Sartre me montra des endroits plus bourgeois. Je bus du bowl dans un cabaret dont les tables entouraient une piste de terre meuble : une écuyère y faisait de la voltige. Je bus de la bière dans d'immenses brasseries ; l'une d'elles comprenait une enfilade de halls, et trois orchestres y jouaient en même temps. A onze heures du matin, toutes les tables étaient occupées, les gens se donnaient le bras, et se balançaient en chantant : « C'est la *stimmung* », m'expliqua Sartre. Au fond de la salle principale était planté un décor qui représentait les bords du Rhin ; soudain, dans un grand charivari de cuivres, un orage se déchaîna : la toile peinte passait du

violet au pourpre, des éclairs la zébraient, on entendait le tonnerre et un bruit de cataractes. Le public applaudit avec furie.

Nous fîmes un bref voyage ; à Hanovre, nous vîmes sous une pluie battante la maison de Leibniz : elle était cossue, vaste et très jolie avec ses fenêtres en culs de bouteille. J'aimais les vieilles maisons d'Hildesheim, leurs toits d'un rouge étouffé, abritant des greniers trois fois plus hauts que les façades ; silencieuses, désertes, les rues semblaient échapper au temps et j'avais l'impression de me promener dans un film fantastique : au prochain tournant, j'allais voir apparaître un homme en redingote noire, coiffé d'un haut-de-forme, et qui serait le docteur Galigari.

Je dînai deux ou trois fois à l'institut français. La plupart des pensionnaires se distraient de leurs études en se livrant au trafic des devises. Il y avait une grande différence entre les cours des « marks gelés » alloués aux touristes et celui des marks ordinaires, dont l'exportation était interdite. Cantin et plusieurs autres passaient chaque mois la frontière, dissimulant dans la doublure de leur pardessus des billets que les banques françaises leur changeaient au prix fort et dont, en leur qualité d'étrangers, ils rachetaient l'équivalent pour une somme modique. Sartre ne s'intéressait pas à ces combinaisons. Il travaillait beaucoup ; il continuait l'histoire de Roquantin ; il lisait Husserl ; il écrivait l'*Essai sur la transcendance de l'Ego* qui parut en 1936 dans les *Recherches philosophiques*. Il y décrivait, dans une perspective husserlienne, mais en opposition avec certaines des plus récentes théories d'Husserl, le rapport du Moi avec la conscience ; entre la *conscience* et le *psychique* il établissait une distinction qu'il devait toujours maintenir ; alors que la conscience est une immédiate et évidente présence à soi, le psychique est un ensemble d'objets qui ne se saisissent que par une opération réflexive et qui, comme les objets de la perception, ne se donnent que par profils : la haine par exemple est un transcendant, qu'on appréhende à travers des *erlebnissen* et dont l'existence est seulement probable. Mon Ego est lui-même un être du monde, tout comme l'Ego d'autrui. Ainsi, Sartre fondait-il une de ses croyances les plus anciennes et les plus têtues : il y a une autonomie de la conscience irréfléchie ; le rapport au Moi qui, selon La Rochefoucauld et la tradition psychologique française, pervertirait nos mouvements les plus spontanés, n'apparaît qu'en certaines circonstances particulières. Ce qui lui importait davantage encore c'est que cette théorie, et elle seule estimait-il, permettrait d'échapper au solipsisme, le psychique, l'Ego, existant pour autrui et pour moi de la même manière objective. En abolissant le solipsisme, on évitait les pièges de l'idéalisme, et Sartre dans sa conclusion insistait sur la portée pratique (morale et politique) de sa thèse. Je cite ces dernières lignes, car l'*Essai* est difficile à se procurer et elles manifestent la continuité des préoccupations de Sartre :

« Il m'a toujours semblé qu'une hypothèse de travail aussi féconde que le matérialisme historique n'exigeait nullement pour fondement l'absurdité qu'est le matérialisme métaphysique. Il n'est pas nécessaire en effet que l'*objet* précède le *sujet* pour que les pseudo-valeurs spirituelles s'évanouissent et pour que le monde retrouve ses bases dans la réalité. Il suffit que le Moi soit contemporain du monde

et que la dualité sujet, objet, qui est purement logique, disparaisse définitivement des préoccupations philosophiques... » Ces conditions suffirent, ajoutait-il, « pour que le Moi apparaisse comme *en danger* devant le Monde, pour que le Moi (indirectement et par l'intermédiaire des états) tire du Monde son contenu. Il n'en faut pas plus pour fonder philosophiquement une morale et une politique absolument positives¹. »

Sartre se plaisait à l'institut où il retrouvait la liberté et, dans une certaine mesure, la camaraderie, qui lui avaient rendu si chère l'École normale. En outre, il y noua une de ces amitiés féminines auxquelles il attachait tant de prix. Un des pensionnaires, passionné de philologie mais tout à fait indifférent aux choses de l'amour, avait une femme que tout le monde à l'institut trouvait charmante. Marie Girard avait longtemps traîné au Quartier latin ; elle logeait alors dans de petits hôtels miteux, et il lui arrivait de se séquestrer dans sa chambre pendant des semaines, fumant et rêvant ; elle ne comprenait absolument pas ce qu'elle était venue faire sur terre ; elle vivait au jour le jour, perdue dans des brouillards que déchiraient quelques évidences têtues ; elle ne croyait pas aux peines de cœur : des peines de luxe, des peines de riches ; les seuls vrais malheurs à ses yeux, c'était la misère, la faim, la douleur physique ; quant au bonheur le mot n'avait pas de sens pour elle. Elle était jolie, elle souriait lentement, avec beaucoup de grâce ; ses stupeurs pensives inspirèrent à Sartre une vive sympathie ; elle en eut pour lui ; ils convinrent que leurs relations ne pouvaient avoir aucun avenir, mais que le présent se suffisait, et ils se virent beaucoup. Je la rencontrai ; elle me plut et je n'éprouvai à son égard aucune jalousie. C'était pourtant la première fois, depuis que nous nous connaissions, qu'une femme comptait pour Sartre et la jalousie n'est pas un sentiment que je mésestime ni dont je sois incapable. Mais cette histoire ne me prenait pas à l'improviste, elle ne dérangeait pas l'idée que je me faisais de notre vie puisque, dès le départ, Sartre m'avait prévenue qu'il aurait des aventures. J'avais accepté le principe et j'acceptais le fait, sans difficulté ; je savais à quel point Sartre était buté dans le projet qui gouvernait toute son existence : connaître le monde et l'exprimer ; j'avais la certitude d'y être si étroitement associée qu'aucun épisode de sa vie ne pouvait me frustrer.

Peu après mon arrivée à Berlin, je reçus une lettre de Colette Audry m'avisant qu'au lycée mon absence était vue d'un assez mauvais œil. Sartre me conseilla d'abrégier mon séjour ; je refusai, j'affirmai que mon certificat médical me couvrait. Il insista : si on apprenait ma fugue en Allemagne, je risquais de sérieux ennuis. C'était vrai, mais je tremblais de rage à l'idée de devoir sacrifier à la prudence. Je restai. Je m'en félicitai quand je fus rentrée à Rouen, car il ne m'arriva rien du tout. Je racontai joyeusement mon voyage à tous mes amis. « Et des rencontres ? me demanda Marco. Vous n'avez fait aucune rencontre ? » Quand je lui dis que non, il me regarda avec commisération.

Nous nous tenions toujours au courant, Sartre et moi, des nouveautés. Deux noms marquèrent pour nous l'année. L'un fut celui de Faulkner dont on publia

presque simultanément en français *Tandis que j'agonise* et *Sanctuaire*. Avant lui, Joyce, Virginia Woolf, Hemingway, et quelques autres, avaient refusé la fausse objectivité du roman réaliste pour livrer le monde à travers des subjectivités ; cependant, la nouveauté et l'efficacité de sa technique nous étonnèrent ; non seulement il orchestrait adroitement une pluralité de points de vue, mais en chaque conscience il organisait le savoir, les ignorances, la mauvaise foi, les fantasmes, les paroles, le silence, de façon à plonger les événements dans un clair-obscur d'où ils émergeaient avec un maximum de mystère et de relief. Ses récits nous touchaient à la fois par leur art, et par leurs thèmes. D'une certaine façon, *Tandis que j'agonise*, cette épopée brutalement picaresque, s'apparentait aux inventions surréalistes. « Ma mère est un poisson », dit l'enfant ; et quand le cercueil, mal amarré sur la vieille charrette, bascule dans la rivière et descend au fil de l'eau, il semble que le cadavre maternel soit effectivement devenu un poisson ; dans le ciment dont le fermier enveloppe son genou malade, nous reconnaissons cette fallacieuse matière chère aux Frères Marx comme à Dali : la porcelaine qui se mange, le sucre en marbre. Mais ces équivoques avaient chez Faulkner une profondeur matérialiste ; si les objets et les usages se découvraient au lecteur sous des aspects saugrenus, c'est que la misère, le besoin, en changeant le rapport de l'homme aux choses, changent la face des choses. C'est là ce qui nous séduisit dans ce roman qu'à notre surprise Valéry Larbaud définissait dans sa préface comme « un roman de mœurs rurales ». *Sanctuaire* nous intéressa davantage encore. Nous n'avions pas compris Freud, il nous rebutait ; mais dès qu'on nous présentait des découvertes sous une forme pour nous plus accessible, nous nous passionnions. Cet « infracassable noyau de nuit » qui se trouve au cœur de tout homme, nous avons refusé les instruments que les psychanalystes nous proposaient pour le briser : l'art de Faulkner l'entamait, il nous entrouvrait des abîmes qui nous fascinèrent. Faulkner ne se bornait pas à dire que derrière le visage de l'innocence grouillent des immondices : il nous le montrait ; il arrachait son masque à la pure jeune fille américaine ; il nous faisait toucher, derrière les cérémonies doucereuses qui camouflent le monde, la tragique violence du besoin, du désir et des perversités qu'entraîne leur inassouvissement ; le sexe, chez Faulkner, met littéralement le monde à feu et à sang ; les drames des individus s'extériorisent en viols, en meurtres, en incendies ; ce feu qui, à la fin de *Sanctuaire*, transforme un homme en torche vivante, n'est qu'en apparence nourri par un bidon d'essence : il naît de ces intimes et honteux brasiers qui dévorent en secret les ventres mâles et femelles.

Le second nom fut celui de Kafka qui eut pour nous beaucoup plus d'importance encore. Nous avons lu, dans la *N.R.F.*, *La Métamorphose* et nous avons compris que l'essayiste qui plaçait Kafka à côté de Joyce et de Proust ne prêtait pas du tout à rire. *Le Procès* parut et fit peu de bruit : à Kafka, la critique préférait hautement Hans Fallada ; pour nous, c'était un des livres les plus rares, les plus beaux que nous ayons lus depuis longtemps. Nous comprîmes tout de suite qu'il ne fallait pas le réduire à une allégorie, ni chercher à travers quels symboles l'interpréter, mais qu'il exprimait une vision totalitaire du monde ;

pervertissant les relations entre les moyens et les fins, Kafka contestait non seulement le sens des ustensiles, des fonctions, des rôles, des conduites humaines, mais le rapport global de l'homme au monde ; il en proposait une image fantastique et insupportable, simplement en nous le montrant *à l'envers*². L'aventure de K... était très différente — beaucoup plus extrême et plus désespérée — que celle d'Antoine Roquantin ; mais, dans les deux cas, le héros prenait, par rapport à ses entours familiers, une distance telle que pour lui l'ordre humain s'effondrait et qu'il sombrait solitairement dans d'étranges ténèbres. Notre admiration pour Kafka fut tout de suite radicale ; sans savoir au juste pourquoi nous avions senti que son œuvre nous concernait personnellement. Faulkner, tous les autres nous racontaient de lointaines histoires ; Kafka nous parlait de nous ; il nous découvrait nos problèmes, en face d'un monde sans Dieu et où pourtant notre salut se jouait. Aucun père n'avait pour nous incarné la Loi ; elle n'en était pas moins inscrite en nous, inflexible ; elle ne se laissait pas déchiffrer à la lumière de la raison universelle ; elle était si singulière, si secrète, que nous-mêmes nous ne parvenions pas à l'épeler, tout en sachant que si nous ne la suivions pas, nous étions perdus. Nous tâtonnions, aussi égarés, aussi seuls, que Joseph K... et que l'arpenteur, parmi des brumes où nul lien visible ne soude les voies et les buts. Une voix disait : il faut écrire ; nous obéissions, nous couvrons des pages d'écriture : pour aboutir à quoi ? Quels gens nous liraient ? et que liraient-ils ? Le chemin rigoureux sur lequel une fatalité nous emportait s'enfonçait dans une nuit indéfinie. Parfois, dans une illumination, nous apercevions le but : ce roman, cet essai devait être accompli ; il brillait, déjà achevé, dans les lointains. Mais impossible alors de trouver les phrases qui de page en page nous mèneraient jusqu'à lui ; on arrivait ailleurs ou nulle part. Déjà nous devinions ce que nous ne devons pas cesser d'apprendre : il n'y avait pas de terme à cette entreprise aveugle, ni de sanction. La mort surgirait brutalement, comme celle de Joseph K..., sans qu'aucun verdict fût prononcé ; tout resterait en suspens.

Nous parlâmes beaucoup de Kafka et de Faulkner quand Sartre vint à Paris pour les vacances de Pâques. Il m'exposa dans ses grandes lignes le système d'Husserl et l'idée d'*intentionnalité* ; cette notion lui apportait exactement ce qu'il en avait espéré : la possibilité de surmonter les contradictions qui le divisaient à cette époque-là et que j'ai indiquées ; il avait toujours eu en horreur « la vie intérieure » : elle se trouvait radicalement supprimée du moment que la conscience se faisait exister par un perpétuel dépassement d'elle-même vers un objet ; tout se situait dehors, les choses, les vérités, les sentiments, les significations, et le moi lui-même ; aucun facteur subjectif n'altérerait donc la vérité du monde telle qu'elle se donne à nous. La conscience conservait la souveraineté, et l'univers, la présence réelle que Sartre avait toujours prétendu leur garantir. À partir de là toute la psychologie était à réviser et il avait déjà commencé, avec son essai sur l'Ego, à s'attaquer à cette tâche.

Il repartit, et je tirai de mon mieux le dernier trimestre. Je voyais beaucoup ma sœur. Elle vivait encore chez nos parents, mais elle avait loué, rue Castagnary, un

petit cagibi glacial en hiver, torride en été, où elle peignait. Elle gagnait un peu d'argent en travaillant l'après-midi comme secrétaire à la galerie Bonjean. De loin en loin, elle allait au Bal des Anglais, ou à une fête d'atelier avec Francis Grüber et sa bande, mais c'étaient de rares diversions. Sa vie était matériellement difficile, et très austère ; elle la supportait avec une bonne humeur que j'admirais. Je l'emmenais souvent avec moi au spectacle. Nous vîmes ensemble, à l'Atelier, *Dommage qu'elle soit putain*³, de John Ford que j'aimai beaucoup ; les acteurs portaient les beaux costumes peints que Valentine Hugo avait créés pour *Roméo et Juliette*. Je m'émus avec elle sur *Little Women* ; Joe Marsh, incarnée par une débutante, Katherine Hepburn, avait la même séduction poignante que dans mes rêveries d'adolescente : il me sembla rajeunir de dix ans. Nous suivions aussi, assidûment, les expositions de peinture ; c'est avec ma sœur que je visitai, fin juin, à la galerie Bonjean la première grande exposition Dali. Je me rappelle avoir vu aussi avec Sartre un bon nombre de ses œuvres, mais je ne sais plus quand. Fernand nous avait parlé avec réticence des minutieux figulages que Dali plaçait sous le patronage de Meissonnier ; ces faux chromos nous séduisirent. Les jeux surréalistes sur l'équivoque de la matière et des objets nous avaient toujours intrigués et nous goûtâmes les « montres molles » de Dali ; mais j'appréciai surtout la transparence glacée de ses paysages où, mieux encore que dans les rues de Chirico, je découvrais la vertigineuse et angoissante poésie de l'espace nu fuyant à l'infini ; les formes, les couleurs semblaient de pures modulations du vide ; c'est quand il peignait les détails d'une abrupte côte d'Espagne, telle que je l'avais vue de mes yeux, qu'il me transportait au plus loin de la réalité, me révélant les inaccessibles dessous de toute notre expérience : l'absence. D'autres peintres cependant s'occupaient alors à « revenir à l'humain » ; je n'approuvais pas cette tentative et les résultats ne me convainquirent pas.

En l'absence de Sartre, je donnai des leçons de philosophie à Lionel de Roulet qui vivait maintenant à Paris ; avec quelques camarades, il avait fondé le « Parti mérovingien » qui réclamait, par des affiches et des tracts, le retour des descendants de Chilpéric. Je le grondai, parce que je trouvais qu'il sacrifiait trop de temps à ces fantaisies ; mais il était doué pour la philosophie et j'avais beaucoup de sympathie pour lui. Il fit la connaissance de ma sœur et ils devinrent de grands amis.

J'allai assez souvent voir, aux environs de Paris, Camille et Dullin. La première fois que je me rendis rue Gabrielle, après le départ de Sartre, Camille me fit de grands frais. Elle portait une belle robe en velours noir, ornée à la ceinture d'un bouquet de petites fleurs noires, au cœur jaune. « Je veux vous séduire », me dit-elle gaiement ; elle prétendait que ses sentiments à mon égard pourraient devenir impérieux, et même jaloux ; je n'entrai pas dans ce jeu qui ne semblait l'amuser qu'à moitié et qu'à notre rencontre suivante elle avait abandonné. Je sentais qu'elle me considérait avec une amicale condescendance, mais son narcissisme, ses coquetteries l'avaient légèrement dépréciée à mes yeux et elle avait perdu tout pouvoir sur moi. Je me plaisais avec elle sans qu'aucune arrière-pensée me tracassât.

Dullin avait acheté une maison à Férolles près de Crécy-en-Brie. En train, le voyage était un peu compliqué ; comme M^{lle} Ponthieu me racontait qu'à chaque week-end son ami la promenait en auto, je lui demandai s'ils ne pourraient pas me conduire à Férolles : je pensais, avec raison, que l'idée d'approcher un homme célèbre les allécherait. Un samedi, en fin d'après-midi, nous gagnâmes Crécy, et de là nous montâmes à un hameau perché sur un coteau. Camille nous accueillit et nous offrit du porto. Mes compagnons regardaient d'un air stupide son déguisement campagnard : une longue robe de bure, des châles aux couleurs capricieuses ; elle mit le comble à leur étonnement en leur présentant, avec un sérieux de mère, ses poupées, Friedrich et Albrecht. De son côté, Dullin, silencieux et tirant sur sa pipe, examinait pensivement ce couple de Français moyens. Ils partirent et j'explorai la maison : une vieille ferme que Dullin et Camille avaient transformée de leurs mains ; ils lui avaient laissé son aspect rustique : des murs crépis de rose, des plafonds aux poutres apparentes, une cheminée où flambaient de grosses bûches ; ils l'avaient meublée, ornée en mariant, avec un goût aussi hardi que sûr, de très beaux objets anciens et des accessoires de théâtre. Je restai vingt-quatre heures ; je revins plusieurs fois. Dullin m'attendait, à la gare de Crécy-en-Brie, dans une vieille carriole, attelée d'un cheval qu'il soignait avec amour. Tout en conduisant, il mangeait des chocolats, Camille, pour des raisons obscures, lui ayant brusquement interdit le tabac. Les dîners de Camille étaient aussi étudiés que ses toilettes ; elle faisait venir de Toulouse des pâtés de grive et de foie gras, elle préparait des plats compliqués et délicieux. L'été, on passait la soirée dans le jardin minuscule et luxuriant. Dullin racontait des histoires et fredonnait à mi-voix de vieilles chansons. Il tenait énormément à Camille, c'était évident ; mais on ne pouvait guère préjuger leurs véritables rapports car, en présence d'un tiers, Camille faisait de sa vie un spectacle, et il la suivait. Ils jouaient des comédies, d'ailleurs très amusantes, de cajolerie, de bouderie, de rancune, de tendresse.

Je n'aimais guère la Normandie ; cependant, je me promenai un peu avec Olga dans les grêles forêts des environs de Rouen ; et je voulus profiter des vacances de la Pentecôte pour m'étendre dans l'herbe chaude. Un dimanche, j'allai voir à Lyons-la-Forêt un hôtel qu'on m'avait signalé ; il était bien trop cher pour moi ; je fis un tour dans les environs ; près du château de Rosay, j'aperçus, au milieu d'un pré, une baraque dont les vitres étincelaient au soleil ; le mot « CAFÉ » était peinturluré sur les carreaux en lettres géantes ; j'entrai boire un verre et je demandai au patron s'il louait des chambres ; il me proposa, à cinquante mètres de là, une petite maison dont le toit de chaume était fleuri d'iris. La semaine suivante, j'y passai cinq jours. Le sol de ma chambre était carrelé de rouge, je dormais dans un lit campagnard, sous les rondeurs d'un édredon bleu, et j'entendais à cinq heures du matin le chant des coqs. Les yeux fermés, je me laissais flotter entre le sommeil et la veille, entre d'anciennes aubes et la lumière qui montait derrière mes persiennes. J'ouvrais ma porte, je voyais l'herbe verte et des arbres en fleurs. J'allais boire un café, j'installais une table à l'ombre d'un pommier, et je redevenais la petite fille qui faisait ses devoirs de vacances sous le

catalpa de Meyrignac. Je lui offrais ce dont elle avait rêvé si souvent, sous de multiples figures : une petite maison à soi.

A la fin de juin, on m'envoya faire passer les bachots à Caen. Beaucoup de candidats sortaient du Prytanée militaire de La Flèche, ils suaient à grosses gouttes dans leurs uniformes de drap bleu et ils avaient un air traqué ; le rôle que je jouais dans cette sauvage cérémonie ne me plaisait pas du tout ; je l'éludai en mettant la moyenne à tout le monde. Entre les interrogations, je ne m'amusai guère. Je ne pouvais pas rester indéfiniment plantée devant l'Abbaye aux femmes, devant l'Abbaye aux hommes. Je m'asseyais avec un livre à l'intérieur de la brasserie Chandivert dont la gaieté provinciale me déprimait. Un après-midi, je canotai sur l'Orne avec des collègues : ce fut morne. Aron, qui avait remplacé Sartre au Havre, faisait partie du jury et nous dinâmes ensemble, assez plaisamment. Je rencontrai aussi Politzer, alors professeur à Évreux ; il se vantait qu'on ne pût prononcer le mot « idéalisme » devant ses élèves sans qu'ils s'esclaffassent ; il m'emmena déjeuner dans un petit restaurant situé en contrebas sur une des plus vieilles places de la ville. Je lui parlai avec indignation du meeting où les communistes avaient fermé la bouche à Doriot et il rit sans ménagement de mon libéralisme petit-bourgeois. Ensuite, il m'expliqua son caractère, d'après les données de la graphologie qu'il considérait comme une science exacte : on décelait dans son écriture les traces d'une infrastructure émotive et tumultueuse, mais aussi la présence de solides superstructures grâce auxquelles il se tenait en main. Son langage, agressivement marxiste, m'agaçait ; mais, en effet, il y avait un contraste frappant entre ce dogmatisme et le charme ondoyant de son visage ; beaucoup plus que sa conversation je goûtais ses gestes, sa voix, ses taches de rousseur, et la belle chevelure flamboyante que Sartre lui avait volée pour en doter Antoine Roquantin.

Les oraux s'achevèrent quelques jours avant le 14 juillet et, fidèle à ma résolution de tout voir en ce monde, je fis un tour à Trouville, à Deauville qui me remplirent d'une joyeuse horreur. Je m'arrêtai à Bayeux devant la tapisserie de la reine Mathilde. Je me promenai sur les falaises qui dominant Granville. Je revins à Rouen. Entre Colette Audry et Simone Labourdin, j'assistai à la distribution des prix. Deux jours plus tard, je prenais le train pour Hambourg où j'avais rendez-vous avec Sartre.

Malgré la nuit du 30 juin, malgré la démission d'Hindenburg, les antinazis allemands continuaient à prédire le proche effondrement d'Hitler. Sartre voulait les croire, mais il était tout de même content de quitter l'Allemagne. Nous allions profiter de nos vacances pour en faire le tour, et puis il lui dirait adieu ; il reprendrait son poste au Havre.

Hambourg était allemande et nazie, mais c'était avant tout un grand port : des bateaux qui partaient, qui arrivaient, qui sommeillaient, des boîtes à matelots, et toutes les débauches. On avait fait sauter, par souci de moralité, un grand morceau du quartier réservé ; mais il restait tout de même plusieurs rues,

enfermées entre des chicanes, où des filles fardées, frisées s'exposaient derrière des fenêtres aux carreaux bien lavés ; leurs visages ne bougeaient pas, on aurait dit, dans des vitrines, des mannequins de coiffeur. Nous nous promenions sur les quais, autour des bassins ; nous déjeunions au bord de l'Alster ; le soir nous explorions les mauvais lieux ; tout ce mouvement nous plaisait. Nous remontâmes l'Elbe en bateau jusqu'au rocher d'Heligoland où pas un arbre ne pousse. Un Allemand nous aborda : une quarantaine d'années, sur la tête une casquette noire, un visage morose ; après quelques banalités, il nous dit qu'il avait fait la guerre 14-18 comme sergent ; son ton se monta peu à peu : « S'il y a une nouvelle guerre, dit-il, nous ne serons pas les vaincus : nous retrouverons l'honneur. » Sartre répondit qu'il ne fallait pas de guerre : nous devons tous souhaiter la paix. « L'honneur passe d'abord, dit le sergent. D'abord, nous voulons retrouver l'honneur. » Sa voix fanatique m'inquiéta. Un ancien combattant, c'est forcément militariste, pensais-je pour me rassurer ; tout de même, combien étaient-ils à vivre le regard fixé sur le moment de la grande revanche ? Jamais je n'avais vu la haine éclater sur un visage d'une manière si triomphante. Pendant tout ce voyage, j'essayai de l'oublier sans y parvenir.

Dans les calmes rues de Lübeck aux belles églises rouges, à Stralsund que fouettait gaiement le vent marin, nous vîmes défiler de leur pas implacable des cohortes de chemises brunes. Pourtant, sous les plafonds voûtés des « Ratkeller », les gens avaient l'air pacifiques ; assis coude à coude, ils buvaient de la bière et chantaient. Peut-on tant aimer la chaleur humaine et rêver de massacres ? Cela ne paraissait pas conciliable.

Nous trouvions d'ailleurs peu d'attraits à l'épais humanisme allemand. Nous traversâmes Berlin, nous vîmes Potsdam ; nous prîmes le thé dans l'île des Cygnes : parmi la foule qui se gavait autour de nous de crème fouettée, pas un visage qui éveillât la sympathie ou même la curiosité ; nous nous rappelions mélancoliquement les cafés espagnols, les terrasses italiennes, où nos regards erraient de table en table avec tant d'avidité.

Dresde me parut encore plus laide que Berlin. J'en ai tout oublié, sauf un grand escalier, et une vue plongeante sur la « Suisse saxonne », d'un pittoresque mesuré. Comme je me remaquillais dans les toilettes d'un café, la tenancière m'interpella avec colère : « Pas de rouge à lèvres, c'est mal. En Allemagne, on ne se met pas de rouge à lèvres ! »

On respirait mieux de l'autre côté de la frontière. Sur les boulevards de Prague, bordés de cafés à la française, nous retrouvâmes une gaieté, une aisance oubliées ; les rues, les places anciennes du « petit côté », le vieux cimetière juif nous charmèrent. La nuit, nous restâmes longtemps accoudés au parapet du vieux pont, parmi les saints de pierre figés depuis des siècles au-dessus des eaux noires. Nous entrâmes dans un dancing presque désert ; dès que le maître d'hôtel eut compris que nous étions Français, l'orchestre attaqua *La Marseillaise* ; les rares clients se mirent à sourire, et ils applaudirent, par-dessus nos têtes, la France, Barthou, la Petite Entente. Ce fut un moment douloureux.

Nous comptions nous rendre à Vienne. Mais en sortant de l'hôtel, un matin,

nous vîmes des rassemblements dans les rues ; les gens se disputaient les journaux aux énormes manchettes où nous distinguâmes le nom de Dollfuss et un mot commençant par M dont nous devinâmes le sens. Un passant qui parlait allemand renseigna Sartre : Dollfuss venait d'être assassiné. Il me semble aujourd'hui que c'était une raison de plus pour nous précipiter à Vienne. Mais nous étions tellement imbus de l'optimisme de l'époque que, pour nous, la vérité du monde c'était la paix ; Vienne en deuil, privée de ses grâces légères, ne serait plus Vienne. J'hésitai, par pure schizophrénie, à changer nos plans, mais Sartre refusa catégoriquement d'aller s'ennuyer dans une ville défigurée par un drame absurde. Nous ne voulions pas penser que l'attentat contre Dollfuss révélait au contraire l'authentique figure de l'Autriche, de l'Europe. Ou peut-être Sartre le soupçonnait-il et n'eut-il aucune envie d'affronter la sinistre réalité que pendant neuf mois, à Berlin, il n'avait pas réussi à éluder : le nazisme se propageait à travers l'Europe centrale ; il ressemblait beaucoup moins à un feu de paille que les communistes ne le disaient.

En tout cas, nous tournâmes le dos à la tragédie, nous partîmes pour Munich. Nous vîmes les collections de la Pinacothèque et des brasseries encore plus monstrueuses que le Vaterland berlinois. La Bavière me fut un peu gâtée par ses habitants ; je supportais mal les énormes Bavaois qui montraient leurs cuisses velues en mangeant des saucisses. Nous avions beaucoup attendu du pittoresque de Nuremberg ; mais des milliers de drapeaux à croix gammée flottaient encore aux fenêtres, et les images que nous avions vues aux actualités s'imposaient avec une arrogance insoutenable : la parade géante, les mains tendues, les regards fixes, tout un peuple en transes ; nous quittâmes la ville avec soulagement. En revanche, les siècles avaient passé sur Rothenburg sans l'altérer ; on s'y promenait à travers un Moyen Age soigneusement astiqué mais ravissant. Je ne connaissais aucun lac qui pût se comparer à la perfection du Königssee. Un train à crémaillère nous hissa au sommet de la Zugspitze, à plus de trois mille mètres. Tout en nous promenant nous réfléchissions à un problème épineux. Je ne sais comment nous avons procédé quand nous étions passés en Tchécoslovaquie ; mais de nouveau nous devons traverser la frontière pour aller à Innsbruck, et il était interdit de faire sortir des marks ; nous les avons convertis en un seul gros billet et nous voulions le cacher : mais où ? Finalement, Sartre le dissimula au fond d'une boîte d'allumettes. Le lendemain, le douanier feuilleta nos livres, il fouilla nos trousseaux de toilette ; mais il négligea les allumettes que Sartre avait tirées de sa poche et déposées au milieu d'un tas d'autres objets.

Même en Autriche, l'air nous sembla plus léger qu'en Allemagne. Innsbruck nous plut, et davantage encore Salzburg, ses maisons du XVIII^e, avec leur multitude de carreaux sans contrevents, les enseignes délicates qui se balançaient aux façades : ours, cygnes, aigles, daïms découpés dans du beau cuivre patiné. Dans un petit théâtre, des marionnettes charmantes jouaient *L'Enlèvement au sérail* de Mozart. Après un tour en autocar dans le Salzkammergut, nous revînmes à Munich.

Dullin, Camille et la rumeur publique nous avaient impérieusement enjoint

d'assister à la célèbre *Passion* d'Oberammergau ; les représentations avaient lieu tous les dix ans, la dernière datait de 1930 ; mais nous avions la chance que 1934 fût une année jubilaire ; c'est en 1633 que la peste avait frappé le village, en 1634 que, pour la première fois, en accomplissement de leur vœu, les habitants avaient solennellement évoqué la mort de Jésus. Les fêtes prenaient donc cet été un éclat particulier, et jamais il n'y avait eu une pareille affluence de touristes. Le spectacle se déroulait tous les jours, depuis deux mois, et pourtant l'agence à laquelle nous nous adressâmes eut grand-peine à nous procurer une chambre. Nous descendîmes du car, au soir, sous une pluie battante et nous errâmes longtemps avant de trouver notre logis : à la lisière du village, une maison où vivaient un tailleur et sa famille ; nous dînâmes avec eux, et avec un couple munichois qu'ils hébergeaient ; je trouvai indigeste ce repas vraiment allemand où les pommes de terre tenaient lieu de pain. Les Munichois épiaient Sartre d'un air soupçonneux : « Vous parlez très, très bien allemand », dirent-ils ; ils ajoutèrent avec blâme : « Vous n'avez pas l'ombre d'un accent. » Sartre fut flatté, mais gêné : visiblement, on le prenait pour un espion. La pluie s'était un peu calmée, et nous rôdâmes dans les rues aux maisons joyeusement peinturlurées : les façades s'ornaient de fleurs, d'animaux, de volutes, de guirlandes, de fausses fenêtres. Malgré l'heure tardive, on entendait un bruit de scies et de varlopes ; presque tous les villageois étaient sculpteurs sur bois : on apercevait, derrière les fenêtres de leurs ateliers, une profusion de figurines, affreuses. On se bousculait dans les tavernes, les touristes y coudoyaient des hommes barbus, aux longues chevelures : les acteurs qui depuis des années se préparaient à incarner les personnages du *Mystère*. Le Christ était le même qu'en 1930, fils du Christ de 1920 et de 1910 dont le père avait été Christ lui aussi : depuis longtemps, le rôle n'était pas sorti de la famille. Les lumières s'éteignirent de bonne heure : le rideau se levait à huit heures du matin, le lendemain. Nous rentrâmes. Toutes les chambres étaient louées, on nous avait relégués dans un appentis rempli de planches et de copeaux où couraient des perce-oreilles ; un mannequin de couturière montait la garde, dans un coin ; nous couchâmes sur des paillasses, à même le sol. L'eau de pluie s'égouttait à travers le plafond.

Nous n'avions pas beaucoup de goût pour les manifestations folkloriques, mais *La Passion* d'Oberammergau, c'était du grand théâtre. On pénétrait par des espèces de tunnels dans un hall géant qui contenait vingt mille spectateurs. De huit heures à midi, de deux heures à six heures, pas un instant notre attention ne fléchit. La largeur, la profondeur de la scène permettaient d'immenses déploiements de foule, et chaque figurant tenait sa partie avec une telle conviction qu'on se sentait pris dans la cohue qui acclamait le Christ, qui le bafouait à travers les rues de Jérusalem. Des « tableaux vivants », muets, figés, alternaient avec les scènes en mouvement. Sur une très jolie musique du XVIII^e siècle, un chœur de femmes commentait le drame : leurs longs cheveux ondulés répandus sur leurs épaules faisaient penser à de vieilles réclames de shampooing. Quant au jeu des acteurs, il aurait enchanté Dullin par son dépouillement et son efficacité : ils atteignaient une vérité qui n'avait rien à voir avec le réalisme. Par

exemple, Judas comptait un à un ses trente deniers ; mais son geste obéissait à un rythme à la fois si imprévu et si nécessaire que, loin de lasser le public, il le tenait en haleine. Les villageois d'Oberammergau appliquaient avant la lettre les principes de Brecht : un singulier alliage d'exactitude et d'« effet de distance » faisait la beauté de cette *Passion*.

Tout de même, l'Allemagne, nous en avions notre compte. Le plébiscite du 19 août assurait à Hitler des pouvoirs dictatoriaux que plus rien, absolument, ne limitait ; l'Autriche se nazifiait. Nous nous retrouvâmes en France avec un énorme plaisir. Nous déchantâmes vite d'ailleurs ; le paternalisme de Doumergue était presque aussi tyrannique qu'une dictature ; la lecture des journaux nous souleva le cœur : quelle papelardise ! Derrière cet écran de pieux moralisme, les ultras se frayaient un chemin. Comme à mon habitude, je me fermai à la politique pour goûter sans arrière-pensée Strasbourg, la cathédrale, le « Petit Paris » ; le soir, nous vîmes un des premiers films en couleurs, *Masques de cire*, qui avait arraché des protestations au public parisien ; les cris affreux que poussait la pauvre Fay Wray, vouée depuis *King-Kong* aux films d'épouvante, nous amusèrent beaucoup. J'aimai les villages d'Alsace, les châteaux, les sapins, les lacs, les vignobles en pente douce ; nous bûmes du riquewihhr et du traminer, au soleil, attablés devant la porte des auberges. Nous mangions du foie gras, des choucroutes, des tartes aux quetsches. Nous visitâmes Colmar. Sartre m'avait souvent parlé des tableaux de Grünewald ; il n'avait pas été dupe d'une illusion de jeunesse ; chaque fois que je les ai revus, j'ai retrouvé la même émotion, devant le Christ hérissé d'épines, devant la Vierge livide et pâmée que la douleur pétrifie toute vive.

Sartre avait tant de goût pour ce pays qu'il proposa lui-même de suivre à pied la ligne des crêtes. Des Trois Épis nous allâmes en trois jours en Hohnack, au Markstein, au Ballon d'Alsace. Notre bagage tenait dans nos poches. Un collègue de Sartre que nous rencontrâmes près du col de la Schlucht nous demanda où nous habitions : « Nulle part, lui dit Sartre, nous marchons. » Le collègue parut déconcerté. En chemin, Sartre inventait des chansons qu'il chantait très gaiement mais dont les paroles étaient inspirées par l'incertaine situation du monde. Je m'en rappelle une :

Ah ! ah ! ah ! ah ! Qui l'eût cru

On sera tous, tous, tous mourus.

Tués sans pitié comme des chiens dans les rues.

C'est le progrès !

Je crois que c'est au même moment qu'il composa *La Rue des Blancs-Manteaux* qu'il fit plus tard fredonner par Inès, dans une scène de *Huis clos*.

Sartre me quitta à Mulhouse, pour aller passer quinze jours en famille. Pagniez, qui campait en Corse avec sa sœur et deux cousines, m'avait invitée à me joindre à eux. Je m'embarquai à Marseille, à la nuit tombante. Je pris une place de pont et je fis la traversée, à demi étendue sur un transatlantique. Je trouvai grisant de dormir à la belle étoile : j'entrouvais les yeux, et le ciel était là ! A l'aube, un

bouquet d'odeurs terrestres, brûlantes et légères, déferla sur le bateau : l'odeur du maquis.

Je découvris les joies du camping. J'étais toujours émue, le soir, quand j'apercevais les tentes dressées sur l'herbe d'un pré ou sur la mousse d'une châtaigneraie, si légères, si précaires et, cependant, accueillantes et sûres. La toile me séparait à peine de la terre et du ciel, pourtant deux ou trois fois elle me protégea contre la violence d'un orage. Dormir dans une maison ambulante : là aussi je réalisai un vieux rêve enfantin, inspiré par les roulottes foraines, par *La Maison à vapeur* de Jules Verne. La tente avait quelque chose de plus charmant encore : au matin, on l'escamotait, elle renaissait le soir, ailleurs. Bien que les derniers bandits eussent été arrêtés, l'île était encore peu fréquentée ; nous ne rencontrâmes pas un campeur, pas un touriste. Pourtant, la diversité des paysages était étourdissante. Il suffisait d'une journée de marche pour descendre des châtaigneraies limousines à la Méditerranée. Je partis, la tête bruisante de souvenirs rouges, dorés et bleus.

1. Publiées en 1936, ces lignes furent écrites en 1934.

2. Sartre a développé cette idée en 1943 dans son étude sur Blanchot.

3. La pièce était affichée sous le nom : *Domage qu'elle soit une prostituée* ; nous regrettons cette timidité verbale qui trahissait le texte original et le sens du drame. Sartre a pensé à Ford quand il a utilisé le mot putain dans le titre d'une de ses pièces.

CHAPITRE IV

Entre octobre 1934 et mars 1935, la situation politique devint, du moins pour le profane, de plus en plus confuse. La crise économique s'aggravait ; Salmson débauchait, Citroën faisait faillite ; le nombre des chômeurs atteignait deux millions. Une vague de xénophobie souleva la France : il était inadmissible qu'on employât une main-d'œuvre italienne ou polonaise alors que les ouvriers de chez nous manquaient de travail. Les étudiants d'extrême droite manifestèrent rageusement contre les étudiants étrangers qu'ils accusaient de vouloir leur ôter le pain de la bouche. L'affaire de l'inspecteur Bonny fit rebondir le scandale Stavisky : au cours du procès en diffamation qu'il intenta à l'hebdomadaire *Gringoire*, Bonny fut convaincu — en particulier par la déposition de M^{lle} Cotillon — de chantage et de corruption. D'autre part, en janvier, la Sarre vota, à une majorité de 90 %, son rattachement à l'Allemagne. La propagande antidémocratique se fit de plus en plus virulente. Le mouvement Croix de Feu gagnait chaque jour du terrain ; l'hebdomadaire *Candide* en devint l'organe officieux et le colonel de La Roque publia avec fracas son programme sous le titre : *La Révolution*. Carbuccia défendait une autre forme de fascisme dans *Gringoire* qui, à la fin de 1934, tirait à six cent cinquante mille exemplaires : c'était le journal favori de mon père. Toute cette droite nationaliste souhaitait l'avènement d'un Hitler français, et poussait à la guerre contre le Führer allemand ; elle réclama que la durée du service militaire fût portée à deux ans. Cependant, Laval ayant été nommé ministre des Affaires étrangères, on vit apparaître et s'affirmer un néo-pacifisme de droite. Mussolini se disposait à envahir l'Éthiopie. Laval signa avec lui un traité qui lui laissait carte blanche. Il négocia avec Hitler. Un certain nombre d'intellectuels lui emboîtèrent le pas. Drieu proclamait sa sympathie pour le nazisme. Ramon Fernandez quitta les organisations révolutionnaires auxquelles il appartenait en déclarant : « J'aime les trains qui partent. » L'hebdomadaire radical-socialiste *Marianne* appuyait Laval. Emmanuel Berl, bien que Juif, écrivait : « Quand... on a résolu de regarder l'Allemagne avec toute la *justice* et l'*amitié* possibles, on ne saurait remettre en cause cette décision parce que M. Hitler édicté contre les Juifs tel dispositif légal. »

De son côté, la gauche avait ses perplexités. En juin 1934, Alain, Langevin, Rivet, Pierre Gérôme avaient créé le Comité antifasciste qui se proposait de barrer la route à la réaction. Ils dénonçaient l'antisémitisme allemand ; ils protestaient

contre le système d'emprisonnements et de déportations qui sévissait en Italie. Sur la question cruciale — paix ou guerre ? — ils ne voulaient se rallier ni à la politique du colonel de La Roque ni à celle de Pierre Laval. Tous les antifascistes admettaient que l'époque du « pacifisme intégral » était révolue. Victor Margueritte qui, en 1932, avait énergiquement défendu l'objection de conscience contre les communistes, en reconnaissait à présent l'insuffisance. Il appuya l'appel de Langevin en faveur de l'action des masses, seules capables, pensait-il lui aussi, de faire échec au fascisme. Cependant, ils affirmaient unanimement que la guerre pouvait et devait être évitée ; dans un de leurs manifestes, Alain, Rivet, Langevin écrivaient à ce propos : « Gardons-nous de répandre les mensonges colportés par la presse réactionnaire. » Guéhenno répétait obstinément : « Il faut vouloir la paix. » Quant aux communistes, pendant ces deux trimestres, leur attitude fut des plus ambiguës. Ils votèrent contre la loi de deux ans et cependant, face au réarmement de l'Allemagne, ils ne se défendaient pas de souhaiter l'accroissement des forces militaires françaises. Je profitai de ces indécisions pour sauvegarder ma sérénité : puisque personne ne comprenait au juste ce qui se passait, pourquoi ne pas admettre qu'il ne se passait rien de sérieux ? Je repris paisiblement le fil de ma vie privée.

Je savais que mon dernier roman ne valait rien et je n'eus pas le cœur de m'engager dans un nouvel échec. Mieux valait lire, m'instruire, en attendant une inspiration favorable. L'histoire était un de mes points faibles ; je décidai d'étudier la Révolution française. A la bibliothèque de Rouen, je compulsai la collection de documents recueillis par Bûchez et Roux, je lus Aulard, Mathiez, je me plongeai dans l'*Histoire de la Révolution* de Jaurès. Je trouvai cette exploration passionnante : soudain, les événements opaques qui obstruaient le passé me devenaient intelligibles, leur enchaînement prenait un sens. Je m'astreignais à ce travail avec autant de rigueur que si j'avais préparé un examen. D'autre part, je m'initiai à Husserl. Sartre m'avait exposé tout ce qu'il en savait. Il me mit entre les mains le texte allemand des *Leçons sur la conscience interne du temps* que je déchiffrai sans trop de peine. A chacune de nos rencontres, nous en discussions des passages. La nouveauté, la richesse de la phénoménologie m'enthousiasmaient : il me semblait n'avoir jamais approché de si près la vérité.

Ces études m'occupaient assez. A Rouen, je ne voyais plus que Colette Audry, et Olga qui redoublait son P.C.N. L'année précédente, elle avait sagement travaillé pendant un trimestre, ses professeurs l'aimaient beaucoup ; et puis elle s'était liée avec ses amis polonais, elle avait quitté sa pension, sa liberté l'avait grisée. Elle avait passé ses jours et ses nuits à se promener, à danser, à écouter de la musique, à causer, à lire ; elle avait cessé de préparer son examen. Cet échec l'avait trop irritée pour que pendant ses vacances elle essayât de le rattraper. A présent, ses camarades s'étaient dispersés, les uns se trouvaient à Paris, d'autres en Italie ; elle ne fréquentait que des Français qu'elle n'aimait pas. Mais elle avait perdu toute ardeur pour des études qui l'ennuyaient ; la certitude d'un nouvel échec, le mécontentement de ses parents la désolaient ; elle ne reprenait un peu de confiance en elle et de goût à vivre qu'après de moi ; j'en étais touchée et je

sortais assez souvent avec elle. Louise Perron se soignait en Auvergne ; Simone Labourdin avait été nommée à Paris ; je cessai de fréquenter M^{lle} Ponthieu. Je n'avais plus besoin de tuer le temps puisque de nouveau je passais avec Sartre presque toutes mes heures de loisir.

Il travaillait énormément. Il avait achevé à Berlin la seconde version de son livre ; je l'aimais ; cependant, j'étais d'accord avec M^{me} Lemaire et Pagniez pour trouver que Sartre avait abusé des adjectifs et des comparaisons : il avait l'intention de revoir avec scrupule chaque page. Mais on lui avait demandé, pour une collection publiée chez Alcan, un ouvrage sur l'imagination. Ç'avait été le sujet de son diplôme d'études, dont il avait fait une somme et qui lui avait valu la mention très bien. La question l'intéressait. Il abandonna Antoine Roquantin et revint à la psychologie. Tout de même, il souhaitait en finir vite et s'accordait peu de répit.

Nous nous retrouvions d'ordinaire au Havre qui nous paraissait plus gai que Rouen. J'aimais les vieux bassins, leurs quais bordés de boîtes à matelots et d'hôtels borgnes, les maisons étroites, coiffées de toits d'ardoises qui leur tombaient jusqu'aux yeux ; une des façades était du haut en bas couverte d'écailles. La plus jolie rue du quartier, c'était la rue des Galions dont au soir les enseignes multicolores s'allumaient : Le Chat noir, La Lanterne rouge, Le Moulin rose, L'Étoile violette ; tous les Havrais la connaissaient : entre les bordels gardés par de robustes maquerelles s'ouvrait le restaurant réputé de La Grosse Tonne ; nous allions de temps en temps y manger la sole normande et le soufflé au calvados. Habituellement, nous prenions nos repas dans la grande brasserie Paillette, tranquille et banale. Nous passions des heures au café Guillaume Tell où souvent Sartre s'installait pour écrire ; il était spacieux, confortable avec ses banquettes en peluche rouge, ses baies vitrées. La foule que nous coudoyions dans les rues, dans les lieux publics, était plus bigarrée et plus animée que la population rouennaise ; la bourgeoisie même semblait moins rechignée qu'à Rouen : c'est que Le Havre était un grand port ; des gens venus d'un peu partout s'y mélangeaient ; on y brassait de grosses affaires selon des méthodes modernes ; on y vivait au présent, au lieu de s'incruster dans les ombres du passé. Quand il faisait beau, nous nous asseyions sous la véranda d'un petit bistrot proche de la plage, qui s'appelait Les Mouettes. J'y dégustais des prunes à l'eau-de-vie, en contemplant au loin les eaux vertes et violentes. Nous nous promenions sur les larges avenues du centre, nous montions à Sainte-Adresse, nous suivions, en haut de la Côte, les allées bordées de villas cossues. A Rouen, mon regard se heurtait partout à des murs ; ici, il filait jusqu'à l'horizon et je recevais sur mon visage un vent vigoureux, venu du bout du monde. Deux ou trois fois, nous prîmes le bateau pour Honfleur ; il nous charmait ce petit port, tout en ardoises, où le passé nous semblait avoir conservé son ancienne fraîcheur.

Quelquefois, Sartre, pour se dépayser, venait à Rouen. En octobre, il y eut la foire sur les boulevards qui ceinturent la ville, et nous disputâmes des parties de billard japonais ; dans un petit théâtre de marionnettes, nous vîmes un spectacle gracieux comme un film de Méliès : une grosse commère se changeait en

montgolfière et s'élevait vers les cintres. Un après-midi, sur les conseils de Colette Audry, nous nous décidâmes à visiter le musée. Il s'enorgueillissait d'un beau Gérard David, classique, qui ne nous apprit rien. Ce qui nous amusa, ce fut la collection de portraits de Jacques-Émile Blanche ; elle nous découvrit les visages de nos contemporains : Drieu, Montherlant, Gide, Giraudoux. Je tombai en arrêt devant un tableau dont j'avais vu, enfant, une reproduction sur la couverture du *Petit Français illustré* et qui m'avait fait grande impression : *Les Énervés de Jumièges*. J'avais été troublée par le paradoxe du mot *énervé*, pris d'ailleurs dans un sens impropre puisqu'on avait en fait tranché les *tendons* des deux moribonds. Ils gisaient côte à côte sur une barque, plate, leur inertie imitait la béatitude alors que, torturés par la soif et la faim, ils glissaient au fil de l'eau vers une fin affreuse. Peu m'importait que la peinture fût détestable ; je suis restée longtemps sensible à la calme horreur qu'elle évoquait.

Nous cherchâmes des endroits nouveaux où il fût agréable de s'asseoir et de causer. En face du dancing Le Royal, il y avait un petit bar, L'Océanic, fréquenté par de jeunes bourgeois qui jouaient à la bohème, et qui s'appelaient entre eux des truands ; le soir, les entraîneuses du Royal venaient y boire un verre et babiller. Nous devînmes des habitués. Nous délaissâmes la brasserie Paul pour un café-restaurant qui s'appelait Chez Alexandre et que Sartre a plus ou moins décrit dans *La Nausée* sous le nom de Chez Camille ; une demi-douzaine de tables en marbre baignaient, été comme hiver, dans une lumière d'aquarium ; le patron, un chauve mélancolique, faisait le service lui-même ; le menu comportait presque exclusivement des œufs et du cassoulet de conserve. Comme nous étions romanesques, nous soupçonnions Alexandre de faire le trafic de la drogue. Il n'y avait guère d'autres clients que nous et trois jeunes femmes entretenues, assez jolies, qui ne vivaient, semblait-il, que pour s'habiller ; l'espoir, le désespoir, la colère, la jubilation, la fierté, le dépit, l'envie : tous ces sentiments passaient dans leurs conversations, mais toujours à propos d'une robe offerte, refusée, réussie ou ratée. Au milieu de la salle se trouvait un billard russe et nous faisions quelques parties avant et après le repas. Que nous avions donc de loisirs ! Sartre m'enseignait les rudiments des échecs. C'était la grande époque des mots croisés ; chaque mercredi, nous nous penchions sur ceux de *Marianne*, dont nous déchiffrions aussi les rébus. Nous nous amusions des premiers dessins de Dubout, des premiers académiciens de Jean Effel et de l'histoire du « petit roi » que racontait en images Soglow.

De loin en loin, des amis venaient nous voir ; Marco comptait être nommé à Rouen l'année suivante, aussi inspecta-t-il la ville avec soupçon : « C'est tout à fait Bône », conclut-il à notre grand étonnement. Il avait un nouveau professeur de chant, bien meilleur que le précédent ; d'ici peu de temps, il passerait une audition devant le directeur de l'Opéra : il allait commencer sans délai sa triomphale carrière.

Fernand et Stépha vivaient de nouveau à Paris dans un bel atelier proche de Montparnasse. Elle avait été voir sa mère à Lwow et s'était arrêtée quelques jours en Europe centrale. Elle passa une journée à Rouen et nous l'emmenâmes à la

brasserie de l'Opéra où de temps en temps nous nous offrions pour quinze francs un repas de luxe. Stépha écarquilla les yeux : « Ces énormes beefsteaks ! des fraises, de la crème ! Et ce sont des petits-bourgeois qui mangent comme ça ! » A Lwow, à Vienne, il aurait fallu payer une fortune pour faire un pareil déjeuner. Je n'imaginais pas qu'il y eût d'un pays à l'autre de telles différences alimentaires ; il me sembla bizarre d'entendre Stépha répéter avec une espèce de rancune : « Ce qu'ils se nourrissent bien, ces Français ! »

M^{me} Lemaire et Pagniez nous firent plusieurs visites. Nous nous partagions un canard au sang à l'hôtel de la Couronne, et ils nous promenaient en auto ; ils nous montrèrent Caudebec, Saint-Wandrille, l'abbaye de Jumièges. Comme nous revenions, à la nuit, par une route qui surplombait la Seine, nous nous arrêtâmes à un point de vue d'où l'on découvrait, de l'autre côté du fleuve, les usines illuminées de Grand-Couronne ; on aurait dit, sous le ciel noir, un grand feu d'artifice figé. « C'est beau », dit Pagniez. Sartre tordit le nez : « Ce sont des usines, où des types font du travail de nuit. » Pagniez soutint avec impatience que c'était tout de même beau ; selon Sartre, il se prenait avec mauvaise foi à un mirage ; travail, fatigue, exploitation : où est la beauté ? Je fus très frappée par cette discussion qui me laissa perplexe¹.

Notre hôte le plus inattendu fut Nizan qui vint parler dans un meeting. Il était vêtu avec une désinvolture étudiée et portait, accroché à son bras, un superbe parapluie tout neuf. « Je me le suis acheté sur mes frais de voyage », nous dit-il : il aimait se faire des cadeaux. Il avait publié en 1933 son premier roman : *Antoine Bloyé*², que la critique avait bien accueilli ; on le comptait parmi les jeunes écrivains qui promettaient. Il venait de passer un an en U.R.S.S. ; il avait assisté avec Jean-Richard Bloch, Malraux, Aragon au congrès des écrivains révolutionnaires : « Ç'a été un séjour extrêmement corrompateur », nous dit-il en rongant ses ongles d'un air complaisant. Il nous parla des grands banquets où la vodka coulait à flots, des vins capiteux de Géorgie, du confort des wagons-lits, de la splendeur des chambres d'hôtel : sa voix négligente suggérait que ce luxe reflétait l'énorme prospérité du pays. Il nous décrit une ville du Sud, aux frontières de la Turquie, ruisselante de couleur locale avec ses femmes voilées, ses marchés, ses bazars orientaux. Ses astuces nous enchantaient. Le ton familier, presque confidentiel de sa conversation excluait toute arrière-pensée de propagande ; et, certainement, il ne mentait pas ; mais parmi les vérités dont il disposait, il choisissait celles qui pouvaient le mieux séduire l'anarcho-métaphysicien qu'était son petit camarade Sartre. Il nous parla d'un écrivain nommé Olecha, encore inconnu en France. D'un roman qu'il avait publié en 1927, il avait tiré une pièce, *Le Complot des sentiments*, qui avait remporté à Moscou un énorme succès. C'était une œuvre ambiguë ; elle dénonçait les méfaits de la bureaucratie, la déshumanisation de la société soviétique, mais — était-ce prudence ou conviction ? — elle prenait aussi, par de bizarres détours, la défense du régime. « Sartre, c'est Olecha », dit Nizan, ce qui aguicha notre curiosité³. Il nous intéressa surtout quand il aborda un thème qui entre tous lui tenait au cœur : la mort. Bien qu'il n'y fit jamais allusion, nous savions dans

quelle angoisse il pouvait tomber à l'idée de disparaître un jour, pour toujours ; il lui arrivait d'errer pendant des journées, buvant de zinc en zinc de grands verres de vin rouge, pour fuir cette terreur. Il s'était demandé si la foi socialiste aidait à la conjurer. Il l'espérait et il avait longuement interrogé à ce propos les jeunes Soviétiques : tous avaient répondu qu'en face de la mort la camaraderie, la solidarité n'étaient d'aucun secours, et qu'ils en avaient peur. Officiellement, par exemple quand il rendait compte de son voyage au cours d'un meeting, Nizan interprétait le fait de façon optimiste ; au fur et à mesure que les problèmes techniques se résolvaient, expliquait-il, l'amour et la mort retrouvaient en U.R.S.S. toute leur importance : un nouvel humanisme était en train de naître. Mais causant avec nous, il s'exprima tout autrement. Ça lui avait porté un coup de découvrir que, là-bas comme ici, chacun mourait seul et le savait.

Les vacances de Noël furent marquées par une importante innovation ; j'en pris l'initiative, ou, du moins, je le crus : j'ai réalisé par la suite que souvent mes inventions ne faisaient que refléter un mouvement collectif. Depuis quelque temps, les sports d'hiver, autrefois réservés à de rares privilégiés, étaient devenus accessibles aux gens de condition modeste qui commençaient à s'y précipiter. L'année passée, Lionel de Roulet qui avait passé son enfance dans les Alpes, qui connaissait tous les secrets du télémark et du christiania, avait entraîné ma sœur, Gégé et d'autres amis à Val-d'Isère ; c'était un petit village mal équipé ; néanmoins, ils s'étaient beaucoup amusés. Je ne pouvais pas laisser passer sans y goûter un plaisir qui était à ma portée et je convainquis Sartre. Nous empruntâmes à la ronde des équipements sommaires et nous nous installâmes dans une petite pension, à Montroc, en haut de la vallée de Chamonix. Nous louâmes sur place de vieux skis qui n'avaient même pas de carres. Tous les matins, tous les après-midi, nous nous rendions dans le même pré, en pente douce ; nous montions, nous glissions jusqu'en bas, et nous recommençons. Quelques débutants s'exerçaient, comme nous, à tâtons. Un petit paysan de dix ans nous montra comment il fallait s'y prendre pour tourner. Le jeu nous divertissait, malgré sa monotonie : nous aimions apprendre, n'importe quoi. Et jamais encore je n'avais touché à cet univers sans odeur, sans couleur, d'une blancheur massive, où le soleil semait des cristaux irisés. A la nuit tombante, nous revenions vers l'hôtel, nos skis sur l'épaule, les mains gourdes. Nous buvions du thé, nous lisions un livre de géographie humaine qui nous enseignait les différences entre les maisons « bloc à terre » et les maisons « bloc en hauteur ». Nous avions aussi emporté un gros ouvrage de physiologie ; nous nous intéressions surtout au système nerveux, aux récentes recherches sur la chronaxie. Quelle joie de se jeter au matin dans la froideur du vaste monde ; quelle joie de retrouver le soir, entre quatre murs, la chaleur d'une intimité ! Ce furent dix jours lisses et scintillants comme un champ de neige sous le bleu du ciel.

Un jour de novembre, assis sous la véranda du café des Mouettes, au Havre, nous avions longuement déploré la monotonie de notre avenir. Nos vies étaient engagées l'une à l'autre, nos amitiés à jamais fixées, nos carrières tracées et le monde suivait son cours. Nous n'avions pas trente ans, et plus rien de neuf ne

nous arriverait, jamais ! D'ordinaire, je ne prenais guère ces plaintes au sérieux. Quelquefois, cependant, je tombais de mon olympe. Il m'arrivait, si un soir je buvais un verre de trop, de verser des torrents de larmes ; ma vieille nostalgie de l'absolu se réveillait : à nouveau, je découvrais la vanité des fins humaines et l'imminence de la mort ; je reprochais à Sartre de se laisser prendre à cette odieuse mystification : la vie. Le lendemain, je restais encore sous le coup de cette illumination. Un après-midi, nous promenant au flanc de ce bloc de craie recouvert d'herbe fade qui domine la Seine, à Rouen, nous eûmes une longue discussion. Sartre niait que la vérité se rencontrât dans le vin et les pleurs ; d'après lui, l'alcool me déprimait et je prêtais fallacieusement à mon état des raisons métaphysiques. Moi, je plaçais qu'en détruisant les contrôles et les défenses qui normalement nous protègent contre d'insoutenables évidences, l'ivresse m'obligeait à regarder celle-ci en face. Je pense aujourd'hui que, dans la condition privilégiée qui est la mienne, la vie enveloppe deux vérités entre lesquelles il n'y a pas à choisir et qu'il faut affronter ensemble ; la gaieté d'exister et l'horreur de finir. Mais alors je basculais de l'une à l'autre. La seconde ne l'emportait que par de brefs éclairs mais je la soupçonnais d'être plus valable.

J'avais un autre souci : je vieillissais. Ni ma santé ni mon visage n'en pâtissaient ; mais de temps en temps, je me plaignais qu'autour de moi tout se décolorât : je ne sens plus rien, gémissais-je. J'étais encore capable de « transes », et pourtant j'avais une impression d'irréparable perte. L'éclat des découvertes que j'avais faites au sortir de la Sorbonne s'était peu à peu évanoui. Ma curiosité trouvait encore des aliments : elle ne rencontrait plus de fulgurantes nouveautés. Autour de moi, pourtant, la réalité foisonnait, mais je commis la faute de ne pas essayer de la pénétrer ; je la contenais dans des schèmes et des mythes qui s'étaient plus ou moins usés : le pittoresque, par exemple. Il me semblait que les choses se répétaient parce que je me répétais moi-même. Cependant, cette mélancolie ne troublait pas sérieusement ma vie.

Sartre avait rédigé une partie critique du livre sur *L'Imagination* que lui avait demandé le professeur Delacroix, pour Alcan ; il avait entrepris une seconde partie, beaucoup plus originale, où il reprenait à sa racine le problème de l'image, en utilisant les notions phénoménologiques d'intentionnalité et de hylé ; c'est alors qu'il mit au point les premières idées clés de sa philosophie : l'absolue vacuité de la conscience, et son pouvoir de néantisation. Cette recherche, où il inventait à la fois méthode et contenu, tirant tous ses matériaux de sa propre expérience, exigeait une concentration considérable : n'étant arrêté par nul souci de forme, il écrivait avec une extrême rapidité, s'essoufflant à suivre de la plume le mouvement de sa pensée ; à la différence de son travail littéraire, cette invention soutenue et précipitée le fatiguait.

Il s'intéressait évidemment au rêve, aux images hypnagogiques, aux anomalies de la perception. En février, un de ses anciens camarades, le docteur Lagache⁴ lui proposa de venir à Sainte-Anne se faire piquer à la mescaline ; cette drogue provoquait des hallucinations et Sartre pourrait observer le phénomène sur lui-même. Lagache l'avertit que l'aventure serait peu agréable ; cependant, elle ne

comportait aucun danger. Sartre risquait tout au plus de présenter pendant quelques heures « des conduites bizarres ».

Je passai la journée boulevard Raspail avec M^{me} Lemaire et Pagniez. En fin d'après-midi, comme nous en étions convenus, je téléphonai à Sainte-Anne : Sartre me dit d'une voix brouillée que mon appel l'arrachait à un combat contre des pieuvres où certainement il n'aurait pas eu le dessus. Il arriva une demi-heure plus tard. On l'avait étendu sur un lit, dans une chambre faiblement éclairée ; il n'avait pas eu d'hallucination ; mais les objets qu'il percevait se déformaient d'une manière affreuse : il avait vu des parapluies-vautours, des souliers-squelettes, de monstrueux visages ; et sur ses côtés, par-derrrière, grouillaient des crabes, des poulpes, des choses grimaçantes. Un des internes s'en était étonné ; chez lui, avait-il raconté quand la séance avait été finie, la mescaline avait eu des effets tout différents ; il avait gambadé dans des prairies en fleurs, parmi de merveilleuses houris. Peut-être, s'il s'était attendu, au lieu de cauchemars, à ces délices, Sartre se serait-il orienté vers ces visions paradisiaques, se disait-il avec regret. Mais les prédictions de Lagache l'avaient influencé. Il parlait sans gaieté, tout en observant d'un air méfiant les fils téléphoniques qui couraient sur le tapis. Dans le train, il se tut beaucoup. Je portais des souliers en lézard dont les lacets s'achevaient par des espèces de glands : il s'attendait à les voir, d'une minute à l'autre, se transformer en gigantesques scarabées. Il y eut aussi un orang-outan, suspendu sans doute par les pieds au toit du wagon, et qui collait à la vitre une face grimaçante. Le lendemain, Sartre allait très bien et il me reparla de Sainte-Anne avec détachement.

Un des dimanches qui suivirent, Colette Audry m'accompagna au Havre. Avec les gens qui lui plaisaient, Sartre se mettait toujours en frais ; je m'étonnai de son humeur maussade. Nous avons marché sur la plage et ramassé des étoiles de mer, sans presque parler. Sartre n'avait pas l'air de savoir ce que Colette et moi nous faisions là, ni ce qu'il y faisait lui-même. Je le quittai un peu fâchée.

Quand je le revis, il s'expliqua. Il lui arrivait, depuis quelques jours, d'être en proie à l'angoisse ; les états où il tombait rappelaient ceux où l'avait plongé la mescaline, et il s'en effrayait. Ses perceptions se déformaient ; les maisons avaient des visages grimaçants, avec partout des yeux et des mâchoires ; il ne pouvait pas s'empêcher de chercher, de trouver, sur chaque cadran d'horloge, une face de chouette. Bien entendu, il savait que c'était des maisons, des horloges ; les yeux, les rictus, on ne pouvait pas dire qu'il y croyait mais un jour il allait y croire ; un jour, il serait vraiment convaincu qu'une langouste trottnait derrière lui. Déjà une tache noire dansait obstinément dans l'espace, à la hauteur de son regard. Un après-midi, nous nous promenions à Rouen, sur la rive gauche de la Seine, entre des rails, des chantiers, des wagonnets, et des lambeaux de prairies lépreuses ; il me dit brusquement : « Je sais ce qui en est : je commence une psychose hallucinatoire chronique. » Telle qu'on la définissait à l'époque, c'était une maladie qui en dix ans sombrait fatalement dans la démence. Je protestai avec fureur, et non, pour une fois, par un parti pris d'optimisme, mais par bon sens. Le cas de Sartre ne ressemblait en rien aux débuts de la psychose hallucinatoire.

Ni la tache noire, ni l'obsession des maisons-mâchoires n'indiquaient la naissance d'une incurable psychose. Je savais, en outre, avec quelle facilité l'imagination de Sartre courait à la catastrophe. « Votre seule folie c'est de vous croire fou, lui dis-je. — Vous verrez », me répondit-il sombrement.

Je ne vis rien, sinon un abattement dont il avait le plus grand mal à s'arracher. Il y parvenait, quelquefois. A Pâques, nous allâmes sur les lacs italiens ; il paraissait très gai, tandis que nous canotions sur le lac de Côme, et dans les petites rues de Bellagio où nous vîmes, une nuit, une procession aux flambeaux. Mais de retour à Paris, il ne réussit même plus à feindre la santé. Fernand exposa des tableaux à la galerie Bonjean ; pendant tout le vernissage, Sartre demeura assis dans un coin, silencieux, le visage éteint. Lui qui naguère voyait tout, il ne regardait plus rien. Nous restions parfois côte à côte dans un café, nous marchions dans les rues sans échanger un mot. M^{me} Lemaire, le pensant surmené, l'envoya chez un médecin de ses amis, mais celui-ci refusa de lui faire octroyer un congé ; selon lui, il fallait à Sartre le moins de loisirs et le moins de solitude possible ; il se borna à lui prescrire un demi-cachet de belladéal matin et soir. Sartre continua donc à faire ses cours et à écrire. Le fait est qu'il se livrait moins aisément à ses peurs quand il avait quelqu'un auprès de lui. Il se mit à sortir souvent avec deux de ses anciens élèves, pour qui il avait beaucoup d'amitié : Albert Palle et Jacques Bost, frère benjamin de Pierre Bost ; leur présence le défendait contre les crustacés. A Rouen, quand je faisais mes cours, Olga lui tenait compagnie ; elle prenait tout à fait à cœur son rôle d'infirmière. Sartre lui racontait un tas d'histoires qui l'amusaient, et qui le distrayaient de lui-même.

Les médecins ont affirmé que la mescaline ne pouvait absolument pas avoir provoqué cette crise ; la séance de Sainte-Anne fournit seulement à Sartre certains schémas hallucinatoires ; ce furent sans doute la fatigue et la tension engendrées par ses recherches philosophiques qui ranimèrent ses terreurs. Nous avons pensé depuis qu'elles exprimaient un malaise profond : Sartre ne se résignait pas à passer à « l'âge de raison », à « l'âge d'homme ».

Au temps où il habitait l'École, on y chantait une très jolie complainte sur le triste sort réservé aux normaliens ; j'ai dit avec quelle répugnance il l'envisageait alors. Il s'était arrangé de ses deux premières années de professorat tant il était heureux d'en avoir fini avec son service militaire ; la nouveauté de cette existence l'aidait à la supporter. A Berlin, il avait retrouvé la liberté, la gaieté de sa vie d'étudiant ; il n'en avait eu que plus de peine à retomber dans le sérieux et la routine de la condition d'adulte. La conversation que nous avons eue au café des Mouettes, sur l'aridité de notre avenir, n'avait pas été pour lui un superficiel bavardage. Il aimait bien ses élèves, et enseigner ; mais il détestait avoir des rapports avec un directeur, un censeur, des collègues, des parents d'élèves, l'horreur que lui inspiraient « les salauds » n'était pas seulement un thème littéraire ; ce monde bourgeois dont il se sentait prisonnier l'oppressait. Il n'était pas marié, il gardait certaines libertés : tout de même, sa vie était rivée à la mienne. Bref, à trente ans, il s'engageait dans un chemin tracé d'avance : ses

seules aventures seraient les livres qu'il écrirait. Le premier avait été refusé ; le second exigeait encore du travail ; quand à son livre sur *L'Image*, Alcan n'en avait retenu que la première partie⁵, et il prévoyait que la seconde, qui l'intéressait bien davantage, ne serait pas publiée avant longtemps. Nous avions tous deux une absolue confiance dans son avenir ; mais l'avenir ne suffit pas toujours à éclairer le présent. Sartre avait mis tant d'ardeur à être jeune qu'au moment où sa jeunesse le quittait il aurait fallu de fortes joies pour l'en consoler.

J'ai dit déjà que malgré les apparences ma situation était tout à fait différente de la sienne. Passer l'agrégation, avoir un métier en main, pour lui, ça allait de soi. Moi, en haut de l'escalier de Marseille, j'avais eu un éblouissement de plaisir : il ne me semblait pas subir un destin, mais l'avoir choisi. La carrière où Sartre voyait s'enliser sa liberté n'avait pas cessé de représenter pour moi une libération. Et puis, comme l'a écrit Rilke à propos de Rodin, Sartre était « son propre ciel » ; donc, toujours en question parmi les choses incertaines ; mais non pas en question pour moi ; pour moi, son existence justifiait le monde que rien ne justifiait à ses yeux.

Ma propre expérience ne me permettait donc pas de comprendre les raisons de sa dépression ; d'autre part, on a vu que la psychologie n'était pas mon fort et particulièrement à l'égard de Sartre je n'envisageais pas d'en user ; pour moi, il était pure conscience et radicale liberté ; je refusais de la considérer comme le jouet de circonstances obscures, un objet passif ; je préférais penser qu'il produisait ses terreurs, ses erreurs par une espèce de mauvaise volonté ; sa crise m'effraya beaucoup moins qu'elle ne m'irrita ; je discutai, je raisonnai, je lui reprochai sa complaisance à se croire condamné. J'y voyais une espèce de trahison : il n'avait pas le droit de se jeter dans des humeurs qui menaçaient nos constructions communes. Il y avait bien de la lâcheté dans cette manière de fuir la vérité ; mais la lucidité ne m'aurait pas servi à grand-chose ; les problèmes réels de Sartre, je ne pouvais pas les résoudre à sa place ; pour le guérir de ses troubles passagers, je manquais de l'expérience et des techniques nécessaires. Je ne l'aurais certainement pas aidé si j'avais partagé ses peurs. Ma colère fut sans doute une réaction saine.

Avec des hauts et des bas, la crise de Sartre se prolongea jusqu'aux vacances ; elle assombrissait tous les souvenirs que je garde de ce semestre. Je m'appliquai pourtant, comme les autres années, à m'instruire et à me distraire. Une importante exposition intitulée *Les Peintres de la réalité* nous révéla Georges de La Tour ; les chefs-d'œuvre du musée de Grenoble furent transportés à Paris et j'appris à connaître Zurbaran qu'en Espagne j'avais ignoré. J'entendis *Don Juan* de Mozart que l'Opéra avait repris l'année précédente. Je vis à l'Atelier *Rosalinde* montée par Copeau, et une pièce de Calderon, *Le Médecin de son honneur*, où Dullin trouva un de ses meilleurs rôles. J'allai à tous les films de Joan Crawford, Joan Harlowe, Bette Davis, James Cagney, Gingers Rogers, Fred Astaire. Je vis *L'Introuvable*, *Sérénade à trois*, *Crime sans passion*, *Toute la ville en parle*.

Ma manière de lire les journaux demeura frivole. J'éludais, je l'ai dit, les problèmes posés par la politique d'Hitler. Et je considérais le reste du monde avec indifférence. Venizelos tenta en Grèce un coup d'État qui échoua ; le gouverneur Huey Long exerçait sur la Louisiane une étrange dictature : je ne me souciai pas de ces aventures. Seules m'émurent les affaires espagnoles : des insurrections ouvrières éclatèrent en Catalogne et dans les Asturies et la droite qui tenait alors le pouvoir les écrasa sauvagement.

Parmi les événements mineurs qui firent quelque bruit, il y eut l'attentat dont furent victimes Alexandre de Yougoslavie et Barthou ; le mariage de la princesse Marina ; le procès de Martuska, le dérailleur de trains qu'on jugeait à Budapest et qui rejetait la responsabilité de ses crimes sur un hypnotiseur ; les morts mystérieuses des îles Galapagos ; rien de tout cela ne me passionna. En revanche, je lus d'un bout à l'autre avec Sartre le rapport de l'inspecteur Guillaume sur la mort du conseiller Prince : l'affaire nous avait intrigués aussi vivement qu'un roman de Croft. A propos de la belle Ariette Stavisky, je m'interrogeai sur un problème que je rencontrai plus tard sous des formes plus poignantes : y a-t-il des limites, et lesquelles, à la loyauté que se doivent mutuellement un homme et une femme qui s'aiment ? Une question qui faisait alors couler beaucoup d'encre, c'était le vote des femmes ; au moment des élections municipales, Maria Vérone, Louise Weiss s'agitèrent furieusement ; elles avaient raison ; mais comme j'étais apolitique et que je n'aurais pas usé de mes droits, il m'était tout à fait égal qu'on me les reconnût ou non.

Sur un point, mon intérêt ni mon indignation ne s'émoussaient : la figure scandaleuse que prend dans notre société la répression. En 1934, à Belle-Ile, de jeunes délinquants s'évadèrent ; des touristes se joignirent bénévolement à la police pour les traquer ; ils barraient la route avec des autos, leurs phares fouillaient les fossés. Tous les enfants furent repris et si éperdument battus que leurs hurlements émurent certains habitants de l'île. Une campagne de presse divulga le scandale des bagnes d'enfants : l'arbitraire des détentions, les mauvais traitements, les sévices. Malgré l'éclat de ces révélations, on se borna à prendre quelques sanctions contre les administrateurs les plus coupables : le régime ne fut pas modifié. Au procès de Violette Nozières, le tribunal écarta systématiquement les preuves et les témoignages qui eussent risqué de « salir la mémoire du père » ; la fille ne bénéficia donc d'aucune circonstance atténuante ; alors que les bourreaux d'enfants s'en tiraient d'ordinaire — même si la victime avait succombé — avec trois ou quatre ans de prison, la parricide fut condamnée à la guillotine⁶. Nous fûmes également écoeurés par la frénésie des foules américaines, hurlant à la mort devant la prison d'Hauptmann, kidnapper présumé du bébé Lindbergh : il fut exécuté après quatre cent soixante jours d'atermoiement, sans que sa culpabilité eût été définitivement établie.

Par un retour des choses dont nous savourâmes l'ironie, un des plus zélés défenseurs de la société, le procureur Henriot, si connu pour sa sévérité qu'on l'appelait « le procureur maximum », vit son fils s'asseoir au banc des assassins. Dégénéré, épileptique, se plaisant à martyriser les animaux, Michel Henriot avait

été marié par ses parents à une fille de cultivateurs, infirme et simple d'esprit, mais solidement dotée. Pendant une année, dans leur maison isolée de Loch Guidel au bord de l'Océan, il la roua de coups ; il élevait des renards argentés et ne se séparait jamais de son fusil, même dans son sommeil. « Il me tuera », écrivait la jeune femme à sa sœur ; elle lui racontait son martyre dans des lettres dont personne ne s'émut. Une nuit, il l'abattit de six coups de carabine. Ce n'était pas ce crime de gâteaux qui nous paraissait monstrueux, mais la connivence des deux familles qui, pour des raisons d'intérêt et pour se débarrasser d'eux, avaient mis une idiote à la merci d'une brute. Cousin du fasciste Philippe Henriot, Michel fut envoyé au bagne pour vingt ans.

Un autre procès retint notre attention à cause de la personnalité de l'accusée : Malou Guérin, qui avait poussé son amant, Nathan, à chloroformer, tuer et dévaliser une opulente rombière. Pour atténuer sa responsabilité, Me^e Henri Torrès invoqua un grave accident survenu deux ou trois ans plus tôt et la commotion qui s'en était suivie. Sous son élégant chapeau qui lui cachait la moitié du visage, Malou semblait jolie, et sa désinvolture irrita le jury. On la disait liée à son amant par des vices immondes : masochisme, agnolagnie, coprophagie ; d'après les regards qu'ils échangeaient, ils avaient l'air de s'aimer d'amour et elle refusa obstinément de se désolidariser de lui. Les jurés de Bruxelles condamnèrent l'homme à vingt ans de travaux forcés, et la femme — bien qu'elle n'eût pas assisté au meurtre — à quinze ans. Brusquement, Me^e Torrès lui arracha alors son chapeau, découvrant un œil éteint, un front bossué, un crâne difforme. Sans doute s'en fût-elle tirée à meilleur compte si elle eût exhibé ces laideurs, suites de son accident.

Commentant avec Sartre crimes, procès, verdicts, je m'interrogeais sur la peine de mort ; il me paraissait abstrait d'en réprover le principe ; ce que je trouvais odieux, c'était la manière dont elle était appliquée. Nous eûmes de longues discussions, je prenais feu. Mais enfin, révoltes, écœurements, espoir d'un avenir plus juste, toute cette attitude commençait à dater. Certainement, je n'aurais pas eu l'impression de vieillir et de piétiner si au lieu de me cantonner dans les routines de ma vie je m'étais jetée dans le monde : car il bougeait ; loin de rabâcher, l'histoire se précipitait. En mars 1935, Hitler rétablit le service militaire obligatoire et toute la France, à gauche comme à droite, fut prise de panique. Le pacte qu'elle signa avec l'U.R.S.S. inaugura une ère nouvelle : Staline approuvait officiellement notre politique de défense nationale ; la barrière qui séparait la petite bourgeoisie des ouvriers socialistes et communistes s'écroula soudain. Les journaux de toutes les couleurs, ou presque, se mirent à publier à profusion de bienveillants reportages sur Moscou et sur la puissante Armée Rouge. Aux élections cantonales, les communistes remportèrent des succès qui contribuèrent à rapprocher d'eux les deux autres partis de gauche : leur rassemblement, fin juin, à la Mutualité, annonçait le Front populaire. Grâce à la vigueur de cette contre-attaque, la paix semblait définitivement assurée. Hitler était un mégalomane, il se lançait dans une course aux armements qui allait ruiner l'Allemagne ; prise entre l'U.R.S.S. et la France, celle-ci n'avait aucune chance de gagner une guerre ; il le

savait, il n'aurait tout de même pas la folie de jeter dans une aventure sans espoir un pays épuisé : en tout cas, le peuple allemand refuserait de le suivre.

La gauche décida de célébrer sa victoire par une vaste manifestation. Un comité organisa avec un éclat sans précédent les fêtes du 14 Juillet. J'allai avec Sartre à la Bastille : cinq cent mille personnes défilèrent, brandissant des drapeaux tricolores, chantant et criant. On criait surtout : « La Roque au poteau » et : « Vive le Front populaire ! » Nous partagions jusqu'à un certain point cet enthousiasme, mais il ne nous vint pas à l'idée de défiler, de chanter, de crier avec les autres. Telle était, à l'époque, notre attitude ; les événements pouvaient susciter en nous de vifs sentiments de colère, de crainte, de joie : mais nous n'y participions pas ; nous restions spectateurs.

« Vous avez vu l'Espagne, l'Italie, l'Europe centrale ; et la France, vous ne la connaissez pas ! » nous reprochait Pagniez. Nous en ignorions en effet de grands morceaux. Comme cette année nous étions trop fauchés pour aller à l'étranger, nous décidâmes de l'explorer. Sartre partit d'abord faire avec ses parents une croisière en Norvège. Moi, je montai dans un train, un matin, chargée d'un sac à dos qui contenait des vêtements, une couverture, un réveil, un *Guide Bleu* et un jeu de cartes Michelin. Je partis de La Chaise-Dieu et, pendant trois semaines, je marchai. J'évitais les routes, coupant au vif des prés et des bois, aspirée par tous les sommets, dévorant des yeux les panoramas, les lacs, les cascades, les secrets des clairières et des vallons. Je ne pensais à rien : j'allais, je regardais. Je portais tous mes biens sur mon dos, j'ignorais où je dormirais le soir, et la première étoile ne brisait pas mon aventure. J'aimais le repliement des corolles et du monde quand descend le crépuscule. Parfois, marchant sur la croupe d'une colline délaissée des hommes et que la lumière même abandonnait, il me semblait frôler cette insaisissable absence que déguisent unanimement tous les décors ; une panique me prenait, pareille à celle que j'avais connue à quatorze ans dans le « parc paysagé » où Dieu n'était plus, et comme alors je courais vers des voix humaines. Je mangeais une soupe, je buvais du vin rouge dans une auberge. Souvent, je répugnais à me séparer du ciel, de l'herbe, des arbres, je voulais en retenir au moins l'odeur ; au lieu de prendre une chambre dans un village, je faisais encore sept à huit kilomètres et je demandais l'hospitalité dans un hameau : je dormais dans une grange et la senteur du foin bourdonnait à travers mes rêves.

La nuit qui m'a laissé le plus vif souvenir, c'est celle que je passai sur le Mézenc. Je comptais dormir dans le lugubre hameau des Étables, au pied de la montagne ; il faisait encore jour quand je m'y arrêtai, et on me dit qu'il y avait un refuge, sur le sommet, à moins de deux heures de marche. J'achetai du pain, une bougie, je fis remplir de vin rouge ma gourde enveloppée de feutre, et je montai, à travers des pâturages en fleurs ; le crépuscule tomba, puis l'obscurité. Il faisait tout à fait sombre quand je poussai la porte d'un cagibi en pierraille grise, meublé d'une table, d'un banc et de deux planches inclinées. Je fichai ma bougie sur la table, je mâchonnai un peu de pain et je bus tout mon vin pour me donner du cœur car

cette haute solitude était un peu angoissante ; le vent soufflait dru entre les cailloux des murs. Mon sac en guise d'oreiller, une planche pour matelas, recroquevillée sous une couverture qui ne me défendait pas du froid, je dormis très mal ; mais j'aimais, dans mon insomnie, sentir autour de moi l'immense désert de la nuit : j'étais aussi perdue que si j'avais vogué dans un aéronef. Je me réveillai à six heures, sous un ciel éclatant, baignée dans une odeur d'herbe et d'enfance ; un nuage opaque, sous mes pieds, me coupait de la terre : j'émergeais seule dans l'azur. Le vent continuait à souffler, il s'engouffrait dans la couverture dont j'essayai de m'envelopper. J'ai attendu ; la ouate grise en dessous de moi s'est déchirée, et j'ai aperçu au fond de ces crevasses des morceaux de campagne ensoleillée. J'ai dévalé en courant le versant opposé à celui que j'avais gravi. Quel soleil ! il a brûlé mes pieds que j'avais eu l'étourderie de laisser nus, dans des espadrilles de toile ; je commençais à souffrir le martyre en arrivant à Saint-Agrève où j'ai dû m'arrêter vingt-quatre heures. Couchée, c'était une telle torture de me mettre debout que je me traînais en rampant à travers ma chambre ; quand je me repris à marcher, toute pause me suppliciait. J'achetai des provisions dans une épicerie et pendant que le commis me servait je ne cessai d'aller et venir comme un fauve en cage. La douleur finit par se calmer et je repartis, les pieds protégés par des socquettes.

Il y eut une autre nuit, en basse Ardèche, où l'air était si doux que je refusai de m'enfermer entre des murs. Je me couchai sur la mousse d'une châtaigneraie, mon sac sous la tête, mon réveil à mon chevet, et je dormis d'un trait jusqu'à l'aube. Quelle joie, en ouvrant les yeux, d'y recevoir le bleu du ciel ! Parfois, au réveil, je presentais un orage : je reconnaissais, dans la verdure des arbres, cette odeur moite où la pluie s'annonce alors qu'aucune menace n'a encore effleuré le ciel. Je hâtais le pas, en proie déjà à cette agitation qui allait s'abattre sur le paysage tranquille. Odeurs, lumières et ombres, brises, ouragans se propageaient en ondes calmes ou brouillées dans mes veines, mes muscles, ma poitrine ; si bien qu'il me semblait que le bruit de mon sang, le grouillement de mes cellules, tout ce mystère en moi, la vie, je pouvais l'atteindre dans le charivari des cigales, dans les bourrasques qui échevelaient les arbres, dans le chuintement de la mousse sous mes pieds.

Galvée de chlorophylle et d'azur, j'avais plaisir à m'arrêter, dans des villes ou des villages, devant des pierres que l'homme avait ordonnées. La solitude ne me pesait jamais. Je m'étonnais inlassablement des choses et de ma présence ; cependant, la rigueur de mes plans changeait cette contingence en nécessité. Sans doute était-ce là le sens — informulé — de ma béatitude : ma liberté triomphante échappait au caprice, comme aussi aux entraves, puisque les résistances du monde, loin de me brimer, servaient de support et de matière à mes projets. Par mon vagabondage nonchalant, obstiné, je donnais une vérité à mon grand délire optimiste ; je goûtais le bonheur des dieux : j'étais moi-même le créateur des cadeaux qui me comblaient.

Une nuit, Sartre apparut sur le quai de la gare de Sainte-Cécile-d'Andorge. Quand il le voulait, il était bon marcheur. Il aima ce pays, ses plateaux chauves,

ses montagnes colorées ; il se plia de bon cœur aux promenades, et même aux pique-niques : nous déjeunions toujours en plein air, d'œufs durs et de saucisson. Nous suivîmes les gorges du Tarn, nous montâmes à l'Aigoual, nous nous promenâmes sur les Causses. Nous nous sommes perdus parmi les faux donjons de Montpellier-le-Vieux et pour regagner la route nous avons fait, de roc en roc, une périlleuse descente. Le plateau de Larzac grouillait de criquets qui s'entre-dévorait et qui craquaient sous nos pas ; mesuré au rythme de notre marche, c'était un Sahara ; toute une journée, il nous colla aux pieds ; le soir tombait quand nous arrivâmes à la Couvertoirade ; c'était émouvant, la brusque apparition de ces remparts endormis depuis des siècles au milieu de maigres herbages ; les belles maisons anciennes étaient à demi ensevelies sous les orties et les pariétaires ; nous errâmes jusqu'à la nuit dans les rues fantômes.

Nous nous installâmes au Rozier dans un bon hôtel, à l'écart du village ; nos chambres et la terrasse où nous dînions surplombaient les eaux vertes du Tarn. Nous avons donné rendez-vous à Pagniez qui se promenait à pied dans la région avec la plus jeune de ses cousines ; Thérèse, pour qui j'avais eu en Corse beaucoup de sympathie, était une belle fille blonde, fraîche, bien plantée, qui adorait la vie, le grand air, et Pagniez. Elle avait environ vingt ans, elle était institutrice en Seine-et-Marne. Depuis la Corse, Pagniez s'était beaucoup attaché à elle ; il ne grillait pas d'envie de fonder tout de suite un foyer, mais ils se voyaient énormément, et ils pensaient à se marier un jour. Ensemble, nous grimpâmes à des « points sublimes », nous suivîmes les corniches du causse Méjean, du causse Noir, nous mangeâmes des écrevisses et des truites, nous barbotâmes dans le Tarn. Un jour, en l'absence de Thérèse, Pagniez nous demanda ce que nous pensions d'elle : « Tout le bien possible », dit Sartre ; il ajouta qu'elle était encore un peu enfantine et qu'elle racontait avec un excès de complaisance ses histoires de famille. Cette réserve piqua Pagniez, et il tenait trop à Thérèse pour ne pas tourner aussi contre elle son agressive modestie : « Ma pauvre Thérèse, ils ne te trouvent pas intelligente ! » lui dit-il avec une gaieté un peu pincée ; cela l'attrista un peu et nous embarrassa beaucoup. Mais nous nous quittâmes très amicalement.

Sartre préférait les pierres aux arbres ; mes plans tenaient compte de ses goûts. Tantôt marchant, tantôt prenant des cars, nous visitâmes des villes et des villages, des abbayes, des châteaux. Un soir, un petit autobus cahotant et bondé nous amena à Castelnau-de-Montmiral ; il pleuvait ; en descendant sur la place entourée d'arcades, Sartre me dit abruptement qu'il en avait assez d'être fou. Pendant tout ce voyage, les homards avaient tenté de le suivre ; ce soir, il leur donnait définitivement congé. Il tint parole. Sa bonne humeur fut désormais imperturbable.

L'année précédente, je n'avais rien écrit. Je voulais absolument me remettre à un travail sérieux : mais lequel ? Pourquoi ne fus-je pas tentée de m'essayer à la philosophie ? Sartre disait que je comprenais les doctrines philosophiques, celle

d'Husserl entre autres, plus vite et plus exactement que lui ; en effet, il tendait à les interpréter d'après ses propres schèmes ; il n'arrivait que difficilement à s'oublier et à adopter sans réticence un point de vue étranger. Moi, je n'avais pas de résistance à briser, ma pensée se modelait tout de suite sur celle que j'essayais de saisir ; je ne l'accueillais pas passivement : dans la mesure même où j'y adhérais, j'en apercevais les lacunes, les incohérences, comme aussi j'en pressentais les possibles développements ; si une théorie me convainquait, elle ne me restait pas extérieure ; elle changeait mon rapport au monde, elle colorait mon expérience. Bref, j'avais de solides facultés d'assimilation, un sens critique développé, et la philosophie était pour moi une réalité vivante. Elle me donnait des satisfactions sur lesquelles je ne me blasai jamais.

Cependant, je ne me considérais pas comme une philosophe ; je savais très bien que mon aisance à entrer dans un texte venait précisément de mon manque d'inventivité. Dans ce domaine, les esprits véritablement créateurs sont si rares qu'il est oiseux de me demander pourquoi je n'essayai pas de prendre rang parmi eux : il faudrait plutôt expliquer comment certains individus sont capables de mener à bien ce délire concerté qu'est un système et d'où leur vient l'entêtement qui donne à leurs aperçus la valeur de clés universelles. J'ai dit déjà que la condition féminine ne dispose pas à ce genre d'obstination.

J'aurais pu du moins entreprendre quelque étude documentée, critique, et peut-être même ingénieuse, sur un problème limité : un auteur peu ou mal connu, un point de logique. Cela ne me tentait pas du tout. Causant avec Sartre, mesurant sa patience, son audace, il me paraissait grisant de se donner à la philosophie, mais seulement si on était mordu par une idée. Exposer, développer, juger, colliger, critiquer les idées des autres, non, je n'en voyais pas l'intérêt. Lisant un ouvrage de Fink, je me demandai : « Mais comment se résigne-t-on à être le disciple de quelqu'un ? » Il m'est arrivé, plus tard, de consentir, par intermittence, à jouer ce rôle. Mais j'avais au départ trop d'ambition intellectuelle pour m'en contenter. Je voulais communiquer ce qu'il y avait d'original dans mon expérience. Pour y réussir, je savais que c'était vers la littérature que je devais m'orienter.

J'avais écrit deux longs romans dont les premiers chapitres tenaient à peu près debout mais qui dégénéraient ensuite en un informe fatras. Je résolus cette fois de composer des récits assez brefs et de les mener d'un bout à l'autre avec rigueur. Je m'interdis de fabriquer du merveilleux ou du romanesque de pacotille ; je renonçai à échafauder des intrigues auxquelles je ne croyais pas, à peindre des milieux dont j'ignorais tout ; je me limiterais aux choses, aux gens que je connaissais ; j'essaierais de rendre sensible une vérité que j'avais personnellement éprouvée ; elle ferait l'unité du livre dont j'indiquai le thème par un titre ironiquement emprunté à Maritain : *Primauté du spirituel*.

J'avais été durablement marquée par les livres, par les films de guerre, sur lesquels, pendant mon adolescence, j'avais pleuré à gros bouillons. Tous les *Sursum corda*, les *Debout les morts !* tous les mots et les gestes sublimes réveillaient les affreuses images : champs de bataille et charniers, blessés « avec des figures en

mou de veau » selon un mot d'Ellen Zena Smith dont le roman, *Pas si calme*, m'avait bouleversée. Près de moi, j'avais vu Zaza précipitée dans la folie et dans la mort par le moralisme de son milieu. Ce qu'il y avait de plus sincère dans mon précédent roman, c'était mon horreur de la société bourgeoise. Sur ce point, comme sur tant d'autres, je me trouvais d'accord avec mon temps ; idéologiquement, la gauche était plus critique que constructive ; le révolutionnaire parlait le même langage que le révolté, il ne dédaignait pas d'attaquer la morale, l'esthétique, la philosophie de la classe dirigeante. Tout m'encourageait donc dans mon projet. Je voulais indiquer, à travers des histoires privées, quelque chose qui les dépassât : la profusion de crimes, minuscules ou énormes, que couvrent les mystifications spiritualistes.

Entre les personnages de mes diverses nouvelles, j'établis des liens plus ou moins lâches mais chacune formait un tout complet. Je consacrai la première à mon ancienne amie, Lisa. Je décrivais l'étiollement d'une jeune fille timidement vivante qu'accablaient le mysticisme et les intrigues de l'institut Sainte-Marie ; elle se débattait en vain pour n'être qu'une âme parmi des âmes, alors que sourdement son corps la travaillait. Je prêtai à ma seconde héroïne, Renée, le visage, la pâleur, le grand front de la sœur du docteur A... que j'avais connue à Marseille. Je me rendais compte que, dans mon enfance, il y avait eu un intime rapport entre le masochisme de certains de mes jeux et ma piété. J'avais appris aussi que la plus dévote de mes tantes se faisait vigoureusement fouetter la nuit par son mari. Je m'amusai à imaginer, chez une adulte, la dégradation de la religiosité en chienne. En même temps, je fis un tableau satirique des *Équipes sociales* ; j'essayais de faire sentir les équivoques du dévouement. J'utilisai dans ces deux récits un ton faussement objectif, d'une ironie voilée qui imitait celui de John dos Passos.

Dans l'histoire suivante, je m'en prenais à Simone Labourdin que je nommais Chantal. Au sortir de Sèvres, elle venait enseigner la littérature à Rouen. Avec une mauvaise foi crispée, elle essayait de se donner d'elle-même et de sa vie une image qui pût éblouir ses amis. A travers son journal intime et des monologues intérieurs, on la voyait transfigurer chacune de ses expériences, faire la chasse au merveilleux, se fabriquer un personnage de femme affranchie, à la chatoyante sensibilité. En fait, elle avait grand souci de sa réputation. Par son entêtement à jouer un rôle, elle jetait dans des désastres deux jeunes élèves qui l'admiraient, devant qui elle finissait par se démasquer. Cette nouvelle marquait un progrès ; le monologue intérieur de Chantal la peignait à la fois telle qu'elle rêvait d'être et telle qu'elle était ; j'avais réussi à rendre cette distance de soi à soi qu'est la mauvaise foi. Les entrevues de Chantal et de ses élèves étaient aussi assez adroitement menées : par-delà la bienveillante vision des adolescentes, on pressentait les failles de la jeune femme. J'utilisai plus tard des procédés analogues pour indiquer dans *L'Invitée* les tricheries d'Élisabeth.

Si les travers que j'imputai à Chantal m'agaçaient tant, c'était moins pour les avoir observés chez Simone Labourdin que pour y être tombée moi-même : pendant deux ou trois ans, j'avais plus d'une fois cédé à la tentation de triquer

ma vie afin de l'embellir. Je m'étais à peu près nettoyée de ce défaut dans la solitude de Marseille ; mais je me le reprochais encore. Le roman qu'écrivait Françoise, dans *L'Invitée*, tourne autour de ce thème. Il me préoccupait et je pris un vrai plaisir à le traiter. Pourtant, l'histoire de Chantal m'apparaît aujourd'hui comme un simple exercice : mon héroïne aurait pu tenir dans un roman un rôle secondaire ; elle n'avait pas assez d'étoffe pour qu'on se souciât de ses triomphes, de ses échecs.

Je tentai à nouveau de ressusciter Zaza et cette fois je serrai de plus près la vérité ; Anne Vignon était une jeune fille de vingt ans, en proie aux mêmes tourments, aux mêmes doutes que Zaza. J'échouai néanmoins à rendre son histoire convaincante. Je n'avais pas trop mal réussi la longue prière de M^{me} Vignon qui ouvrait le récit ; elle s'y peignait dans sa vérité, dans ses mensonges. Mais dans la seconde partie je commis une erreur ; je voulais qu'autour d'Anne tout le monde fût fautif ; je lui donnai pour amie Chantal qui la poussait à la révolte sans véritable conviction, et sans faire l'effort nécessaire pour l'arracher à sa solitude ; elle se bornait à jouer un rôle. Le point de vue qu'elle prenait sur le drame se ressentait de sa médiocrité. Et sans m'en rendre compte, j'abaissai Anne en imaginant qu'elle accordât sa confiance à quelqu'un qui la méritait si peu. Le dénouement était vu à travers Pascal qu'Anne aimait comme Zaza avait aimé Pradelles et sans plus de bonheur. Le personnage du jeune homme n'était pas trop mal venu, mais il manquait d'épaisseur. J'avais tracé d'Anne un portrait plus plausible et plus attachant que dans les versions précédentes : on ne croyait tout de même pas à l'intensité de son malheur, ni à sa mort. Peut-être le seul moyen d'en persuader le lecteur était-il de les raconter dans leur vérité. Après avoir écrit *Les Mandarins*, j'essayai encore une fois de transposer dans un long récit la tragique fin de Zaza : j'avais acquis du métier, et pourtant je n'en vins pas à bout.

Le livre se terminait sur une satire de ma jeunesse. Je prêtai à Marguerite mon enfance au cours Désir et la crise religieuse de mon adolescence. Ensuite, elle tombait dans les panneaux du merveilleux ; mais ses yeux se dessillaient, elle jetait par-dessus bord mystères, mirages et mythes, et elle décidait de regarder le monde en face.

Ce récit était de loin le meilleur ; je l'avais écrit à la première personne, en sympathie avec l'héroïne, dans un style vivant. J'avais surtout réussi le chapitre autobiographique ; l'aventure qui la convertissait à la vérité était peu convaincante.

Outre les défauts propres à chaque période, la construction du livre péchait : ce n'était ni un recueil de nouvelles ni un roman. Les intentions didactiques et satiriques étaient trop accusées. Cette fois encore, j'avais évité de me compromettre ; je ne figurais qu'au passé, à une très grande distance de moi-même. Je n'avais pas prêté la chaleur de ma vie à ces histoires où des héroïnes anémiques évoluaient dans un monde falot. Tout de même, au fur et à mesure que je les écrivais, Sartre en approuva de nombreux passages. Pendant les deux ans que je mis à les composer, j'espérai qu'un éditeur les accepterait.

Des événements importants s'étaient passés au cours de l'été. Les décrets-lois édictés par le gouvernement Laval avaient suscité une violente opposition ; des émeutes avaient éclaté dans la plupart des grands ports : Brest, Cherbourg, Lorient ; au Havre et à Toulon, des ouvriers avaient été tués par les forces de l'ordre ; finalement, les travailleurs avaient dû se soumettre. Mais cette défaite n'avait pas abattu leurs espoirs. Les funérailles de Barbusse avaient servi de prétexte à une manifestation presque aussi éclatante que celle du 14 Juillet. Désireux d'aider le Front populaire à préciser et à divulguer ses positions idéologiques, des écrivains — Chamson, Andrée Viollis, Guéhenno — venaient de fonder un nouvel hebdomadaire, *Vendredi*. La droite se liguaient plus énergiquement que jamais contre « les salopards » ; le recrutement des Croix de Feu s'amplifiait. Ils cherchaient, par-delà les frontières, l'appui du fascisme italien. Comme Mussolini, refusant tous les arbitrages, se préparait à attaquer le Négus, la S.D.N. avait voté contre lui des sanctions, et Londres décida de les appliquer, lorsque les armées italiennes franchirent la frontière éthiopienne. Soixante-quatre intellectuels français firent paraître dans *Le Temps* du 4 octobre un manifeste « pour la défense de l'Occident », dirigé contre les sanctions ; ce jour même, le Duce faisait bombarder la population civile d'Adoua. Les intellectuels antifascistes protestèrent ; parmi eux, il y eut des catholiques ; *Espirit* que dirigeait Emmanuel Mounier se rapprochait de *Commune*. Nous trouvions risible le boycott symbolique pratiqué par certains écrivains de gauche qui s'interdisaient, par exemple, de boire du cinzano ; mais les manœuvres de Laval nous écœuraient : en préconisant cauteusement « des sanctions lentes », il rendait la France complice des atrocités commises en Abyssinie par les aviateurs italiens qui massacraient à cœur joie femmes et enfants. Heureusement, nous escomptions un prompt retournement de la politique française. Congrès, meetings, défilés : Le Rassemblement populaire se fortifiait de jour en jour ; dans les bagarres qui mettaient aux prises militants de droite et de gauche, ceux-ci avaient le dernier mot. La proche victoire électorale du Front populaire ne faisait pas de doute. Le « mur d'argent » serait renversé, les « féodalités » seraient démantelées, les deux cents familles dépouillées de leur pouvoir. Les ouvriers feraient triompher leurs revendications, ils obtiendraient la nationalisation d'un grand nombre d'entreprises. A partir de là, l'avenir s'ouvrait. C'est dans ces perspectives optimistes que la nouvelle année scolaire commença. Le premier trimestre vit se dérouler le procès des Oustachi et s'ouvrir le procès Stavisky. On retrouva les restes de la petite Nicole Marescot dont l'assassin présumé se languissait en prison depuis un an ; pendant tout ce temps, une nuée de sourciers avaient vainement promené dans la région de Chaumont leurs baguettes de coudrier : l'abbé Lambert avait mis ce jeu à la mode et quantité de gens le prenaient au sérieux. Buster Keaton qui ne riait jamais et qui nous avait fait tant rire devint fou. Les Joliot-Curie reçurent le prix Nobel pour leurs travaux sur la radio-activité artificielle. On parlait beaucoup dans les journaux des nouvelles normes de travail

introduites dans les usines d'U.R.S.S. par un certain Stakhanov.

Sartre ayant décrété qu'il était guéri, rien n'assombrissait plus notre vie privée. Je quittai l'hôtel La Rochefoucauld pour emménager à l'hôtel du Petit Mouton, que m'avait indiqué Olga : ses camarades polonais y avaient logé autrefois, et elle le trouvait charmant. Il me séduisit moi aussi ; c'était dans une venelle, qui donnait sur la rue de la République, une vieille maison de style normand, haute de trois étages, avec des poutres apparentes et une quantité de petits carreaux ; elle se divisait en deux ailes, séparées par la loge où vivait la patronne, qui avaient chacune sa porte, son escalier. A droite se trouvaient les chambres de passe, à gauche logeaient des pensionnaires, pour la plupart de jeunes couples, si bien que la nuit les couloirs s'emplissaient de soupirs. J'habitais à côté d'un adjudant qui chaque soir battait sa femme avant de lui faire l'amour. Mes fauteuils et ma table boitaient, mais j'aimais la gaieté, un peu crasseuse, du couvre-lit, du papier de mur, des rideaux. Je dînais souvent chez moi d'une tranche de jambon et, les premières nuits, j'entendis à travers mon sommeil des trottements et des froissements insolites : des souris traînaient sur le plancher les papiers gras que j'avais jetés dans une corbeille ; il m'arriva de sentir des pattes sur ma figure. La patronne, une grosse maquerelle à la tête hérissée de frisons, portait des bas de coton rose. Marco ayant été nommé à Rouen s'installa au Petit Mouton, dans l'aile la plus bordelière. Il étourdissait la patronne d'énormes compliments pour le plaisir de la voir minauder ; il jouait à la balle avec son grand chien-loup devant la porte de l'hôtel.

Pendant les vacances, j'avais reçu d'Olga des lettres désespérées. Elle ne s'était même pas représentée en juin à son P.C.N. et, au lieu de rentrer tout de suite à Beuzeville, elle avait passé des nuits blanches à se promener dans Rouen, à danser au Royal. Elle était arrivée chez elle avec huit jours de retard, hâve, les yeux battus et portant, accroché à son épaule, un chat épileptique qu'elle avait ramassé dans un ruisseau. Ses parents voulaient la mettre en pension à Caen : elle n'aurait pas été plus terrifiée s'ils eussent décidé de la faire enfermer dans une maison de correction. Sa détresse m'émut, et je déplorai pour mon compte qu'elle ne dût pas revenir à Rouen, car je m'étais prise d'une grande affection pour elle.

Notre amitié avait en moi comme en elle des raisons solides, puisque au bout de vingt-cinq ans elle occupe encore dans ma vie une place privilégiée ; mais au début ce fut Olga qui la voulut, qui la créa : il ne pouvait pas en être autrement. Un attachement n'a de force que s'il s'affirme contre quelque chose. Olga, à dix-huit ans, était à peu près contre tout ; moi, je m'ébattais dans ma vie comme un poisson dans l'eau ; rien ne m'opprimait quand tout l'écrasait. Les sentiments qu'elle me portait atteignirent très vite à une intensité dont j'éprouvai plus lentement le contrecoup.

Dans sa jeunesse, le père d'Olga avait obtenu à Munich un diplôme d'ingénieur ; après la Révolution, il avait trouvé à l'utiliser tour à tour à Strasbourg, en Grèce, puis à Beuzeville. Les marécages grecs étaient malsains ; à Beuzeville, il n'y avait pas de lycée. Olga et sa sœur avaient été pendant des années pensionnaires dans les lycées d'Angoulême et de Rouen. Mais elles

passaient de longues vacances avec leurs parents, près de qui s'était écoulée leur première enfance ; Olga les avait tous deux énormément aimés. M^{me} D... était intelligente, ouverte et très peu conformiste ; jeune fille, elle avait eu l'énergie de quitter un foyer déplaisant pour aller enseigner le français en Russie ; de retour en France, mariée à un Russe en exil ; elle s'était sentie dans son propre pays aussi exilée que lui : elle n'avait guère frayé avec les Alsaciens, ni avec les Normands ; pour élever ses filles, elle avait consulté son propre jugement ; toutes petites, elle leur avait fait lire des livres, elle leur avait raconté des histoires qu'autour d'elle on trouvait très au-dessus de leur âge ; elle les avait initiées à la mythologie, à la Bible, aux Évangiles, aux légendes de Bouddha, de manière à les en enchanter, tout en leur ôtant à jamais l'envie d'y croire. Olga avait dû à cette formation la précocité qui avait séduit ses professeurs de lettres et irrité presque tous les autres.

Entre cette mère un peu insolite et un père exotique, qui sans cesse lui parlait du pays fabuleux où elle aurait dû vivre, Olga se sentait différente des autres enfants, et elle avait toujours tenu cette différence pour une supériorité ; elle avait même l'impression de s'être fourvoyée dans une peau qui n'était pas digne d'elle : du fond d'une Russie qui n'existait plus, une petite demoiselle, élevée à l'Institut des Jeunes Filles nobles, considérait avec hauteur l'écolière Olga D..., confondue dans la masse des externes rouennaises ; elle méprisait ce troupeau, elle n'y appartenait pas : et pourtant, elle se trouvait dans ses rangs, et nulle part ailleurs ; elle le supportait mal. Le paradoxe de son éducation, c'est qu'après lui avoir insufflé le dégoût des conventions, des superstitions, de la bêtise et des traditionnelles vertus françaises, ses parents avaient dû l'abandonner aux disciplines, aux routines, aux préjugés, à toutes les sottises qui gouvernent les internats de filles. Il en était résulté des heurts assez sérieux, mais ils n'avaient pas beaucoup affecté Olga car ses parents avaient toujours pris son parti. De temps en temps, M^{me} D... avait des scrupules ; elle souhaitait que ses filles fussent « comme les autres » ; ses velléités engendraient des drames qui heureusement tournaient court parce que les circonstances l'écartaient de son dessein. Quand Olga sortit du lycée, ses parents eurent grand souci de l'aiguiller sur un chemin « normal ». Ils n'envisageaient pas le mariage comme une carrière, ils croyaient à ses capacités, ils voulaient qu'elle apprit un métier. Mais lequel ? La danse, ils n'avaient pas pris ce rêve au sérieux et d'ailleurs il était trop tard. L'architecture intéressait Olga : son père jugea qu'une femme n'avait pas de chance d'y réussir. Ils choisirent la médecine, sans tenir compte du peu d'attrait que ces études avaient pour Olga. La conséquence, ce furent deux échecs successifs au P.C.N. en juin et octobre 1935, puis une année de repêchage que — de leur point de vue — elle gâcha radicalement. Ils en éprouvèrent un violent dépit et ne cessèrent plus de la morigéner. Quand elle était à Beuzeville, ils lui défendaient de fumer, de veiller et presque de lire, ils lui imposaient des emplois du temps ; ils se désolaient de sa dissipation, de ses mauvaises fréquentations. Le conflit qui oppose classiquement l'adolescent à ses parents prit chez elle une forme particulièrement pénible parce que soudain ils incarnaient ce que, plus ou moins consciemment, ils lui avaient eux-mêmes appris à mépriser : le bon ordre, la

sagesse des nations, les coutumes établies et tout le sérieux de cet âge adulte qu'elle voyait approcher avec horreur. Elle s'en voulait de les avoir déçus, car elle avait toujours tenu passionnément à leur estime ; mais leur revirement, leur défection l'emplissaient de rancune. Elle avait passé cette dernière année dans le désarroi et dans la colère, hostile au monde entier et à elle-même. Sa sœur qu'elle aimait beaucoup était plus jeune qu'elle ; elle n'avait avec ses camarades que des relations superficielles ; personne ne pouvait la sauver de ce marasme.

Personne, sauf moi. J'étais admirablement bien placée pour lui venir en aide. De neuf ans son aînée, dotée de mon autorité de professeur, des prestiges de la culture et de l'expérience, je tranchais sur le personnel du lycée et sur la bourgeoisie rouennaise ; je vivais sans souci des conventions ; Olga reconnaissait en moi, transfigurés et fortifiés par l'âge et par la sagesse qu'elle m'attribuait, ses répugnances, ses refus, sa soif de liberté. J'avais voyagé, je connaissais des gens ; Rouen, Beuzeville étaient des prisons dont je possédais les clés ; l'infinie richesse du monde à l'horizon et sa nouveauté ; c'est à travers moi qu'elle y rêvait ; et en fait, beaucoup de choses pendant ces deux ans lui vinrent de moi : des livres, de la musique, des idées. Non seulement je lui ouvrais l'avenir mais, ce qui comptait encore davantage, je lui promettais qu'elle s'y fraierait un chemin ; harcelée par les reproches de ses parents, elle était prête à sombrer dans un amer défaitisme ; moi, je comprenais que le P.C.N. l'eût rebutée, et que sa jeune indépendance lui eût monté à la tête : je lui faisais confiance ; elle avait un urgent besoin de cette estime, de ma complicité et de tout ce que — d'abord très parcimonieusement — je lui apportai. Bien entendu, elle ne démêla pas elle-même les raisons de cet élan qui la jeta vers moi ; elle pensait qu'il s'expliquait par mes mérites ; mais c'est à partir de sa propre situation que je devins pour elle quelqu'un de précieux et même d'unique.

Moi, au contraire, je ne manquais de rien. Quand je rencontrais des gens nouveaux et attrayants, je nouais avec eux d'agréables relations, mais ils ne m'entamaient pas. Un phénix chargé de toutes les grâces n'eût pas réussi par sa seule séduction à troubler mon indifférence. Olga m'atteignit au seul point vulnérable de mon cœur : par le besoin qu'elle avait de moi. Quelques années plus tôt, il m'aurait importunée ; je n'avais d'abord songé qu'à m'enrichir ; à présent, il me semblait avoir les mains pleines, et par l'ardeur avec laquelle elle accueillit mes premiers cadeaux, Olga me découvrit le plaisir de donner ; j'avais connu l'ivresse de recevoir et les bonheurs de la réciprocité ; mais je ne savais pas comme il est émouvant de se sentir utile, bouleversant de se croire nécessaire. Les sourires que parfois je faisais naître sur son visage éveillaient en moi une joie dont je n'aurais pas supporté sans regret d'être privée.

Évidemment, ils ne m'auraient pas touchée sans la sympathie et l'estime qu'Olga m'avait tout de suite inspirées. J'avais goûté le charme de son visage, de ses gestes, de sa voix, de son langage, de ses récits ; j'avais apprécié son intelligence et sa sensibilité ; sans tout en saisir, elle se méprenait rarement sur la qualité d'une personne ou d'un livre. Elle possédait cette vertu que nous tenions pour essentielle : l'authenticité ; elle ne truquait jamais ses opinions ni ses

impressions. Je m'aperçus qu'elle ne ressemblait guère à la fille blonde pâle, un peu fade que j'avais vue un jour pleurer sur une composition inachevée. Il y avait en elle quelque chose d'impétueux et d'extrême qui me conquiert. Petite fille, elle avait connu avec plus de violence encore que moi les convulsions de la colère ; elle demeurerait capable de fureurs qui lui faisaient presque perdre le sens. Plutôt que par des frénésies, elle traduisait ses dégoûts, ses révoltes, par des prostrations : cette passivité n'était pas de la mollesse mais un défi à toutes les tyrannies. Les plaisirs, Olga s'y donnait sans mesure : il lui arrivait de danser jusqu'à s'évanouir. Elle regardait avec avidité toutes choses et surtout les gens ; ses émerveillements gardaient la fraîcheur, de l'enfance et elle les poursuivait en longues rêveries. C'était un plaisir de lui parler, car elle m'écoutait avec passion. Elle me raconta son passé, et je lui livrai beaucoup du mien : j'étais toujours sûre de l'intéresser et d'être comprise. Je causais plus intimement avec elle qu'avec aucune femme de mon âge. J'aimais aussi qu'elle se conduisît et s'exprimât avec tant de réserve et de discrétion, alors que sous ses manières policées mille feux couvaient. Je souhaitais l'aider à profiter des ressources qu'elle gaspillait dans des études arides, dans l'ennui et le remords. Cependant, j'étais prudente ; je n'avais pas envisagé de prendre franchement sa vie en main pour en faire ma propre entreprise.

Le projet conçu par ses parents m'obligea à franchir ce pas, et Sartre m'y encouragea ; il aimait bien Olga, et il l'avait trouvée charmante dans son rôle d'infirmière ; il lui parut impossible que je la laisse interner dans un pensionnat de Caen ; il me suggéra une idée qui me parut lumineuse. Olga détestait les sciences, mais en philosophie elle avait été une excellente élève pourquoi ne pas l'orienter de ce côté-là ? Au Havre, Sartre faisait des cours de licence à quelques étudiants, garçons et filles ; il m'aiderait à préparer Olga à ses certificats. Je demandai une entrevue à ses parents qui m'invitèrent à Beuzeville. Je descendis à la station précédente, et beaucoup plus tôt que je ne m'étais annoncée ; je passai l'après-midi à me promener avec Olga à travers une triste campagne frissonnante ; nous nous réfugiions dans les petits cafés villageois et nous nous collions au poêle. Elle n'espérait pas grand-chose de ma démarche. Cependant, après un délectable dîner à la russe, je présentai mon projet à M^{me} et M. D... et je les convainquis de me confier Olga. De retour à Rouen, je dressai avec Sartre un minutieux horaire des leçons que nous lui donnerions et le programme des travaux qu'elle aurait à exécuter : lectures, dissertations, exposés. Je lui retins une chambre au Petit Mouton.

Ses nouvelles études parurent lui plaire ; elle écoutait avec zèle et semblait bien comprendre tout ce que nous lui expliquions ; elle rangea soigneusement sur sa table les livres que je lui procurai. Mais le jour où je lui demandai de résumer par écrit un chapitre de Bergson, elle avala une livre de boules de gomme qui la mirent hors d'état de travailler. Était-ce la réaction de ses parents à ses examens ratés ou un plus ancien orgueil qui lui avait inspiré une telle horreur de l'échec qu'elle préférait, plutôt que de le risquer, ne rien tenter ? En tout cas, elle ne réussit pas à écrire la première ligne de sa première dissertation. Somme toute, l'idée de Sartre n'était peut-être pas si fameuse que ça. Pour préparer une licence

loin de la Sorbonne, sans camarades d'études, il aurait fallu beaucoup de passion ou beaucoup de volonté. Grâce à son intelligence, Olga avait facilement pris la tête de la classe de philosophie mais, en fait, les spéculations abstraites ne l'intéressaient guère. Et elle était incapable de se plier à des consignes. Je compris que son défaitisme, pendant ses deux années de P.C.N., avait des raisons moins accidentelles que je ne l'avais cru. Il y a des gens que la difficulté stimule : elle décourageait Olga. Persuadée depuis son enfance qu'elle n'appartenait pas à la société qui l'entourait, elle n'escomptait pas qu'aucun avenir l'y attendît : demain, pour elle, existait à peine ; l'an prochain, absolument pas ; elle faisait peu de différence entre un projet et un rêve ; aux prises avec une tâche aride, aucun espoir ne la soutenait. J'essayai de combattre son indolence ; mais mes reproches, ses remords, loin de l'inciter à réagir, la faisaient couler dans un inerte désespoir. Sartre cessa assez vite de s'acharner et je suivis son exemple. Après Noël, les leçons de philosophie devinrent un mythe.

Je fus désappointée mais je passai outre ; à présent qu'elle vivait sans contrainte, Olga s'épanouissait. Étudiante maussade, elle se montrait en revanche le plus agréable des compagnons. Elle se donnait au présent avec d'autant plus d'ardeur qu'elle doutait du lendemain ; jamais elle ne se fatiguait de regarder, d'écouter, de parler, de danser, de se promener, de sentir son cœur battre. A cause d'elle, nous délaissâmes Le Havre pour Rouen. Elle nous entraînait à la terrasse du café Victor pour écouter le beau violoniste tzigane, Sacha Malo ; il fut remplacé par un orchestre féminin qui nous rappela celui du grand café de Tours et dont les grâces nous amusèrent tant que Sartre, plus tard, le fit entrer dans *Le Sursis*. Nous avions en général plus de curiosité pour les femmes que pour les hommes ; nous prêtions toujours attentivement l'oreille aux babillages des petites dames de Chez Alexandre, à celui des entraîneuses de l'Océanic Bar. Rue de la Grande-Horloge, il y avait un Cintra qui ressemblait un peu à celui de Marseille ; j'y jouais au *poker-dice* avec Olga, j'y causais avec Sartre, en buvant des cafés ou des jus d'orange. La directrice d'une importante maison de modes venait souvent discuter avec des fournisseurs ou des clients, autour d'un des tonneaux qui servaient de table ; nous l'observions avec sympathie ; les femmes de tête, les femmes d'affaires n'abondaient pas, à l'époque ; nous apprécions son élégance, sa désinvolture, son âpreté, son autorité. Quand Colette Audry partait pour Paris, elle nous laissait les clefs de son studio. Nous faisions cuire des spaghetti sur son fourneau, nous écoutions ses disques, nous taquinions ses tourterelles. A la fin du mois, elle nous prêtait souvent son phono pour que nous le déposions au Mont-de-Piété ; j'y mettais aussi en gage une broche en or dont ma grand-mère m'avait fait cadeau.

En l'absence de Sartre, je voyais beaucoup Olga. Je lui faisais lire Stendhal, Proust, Conrad, tous les auteurs que j'aimais et elle m'en parlait tantôt avec ravissement, tantôt avec colère car elle avait avec eux des rapports complexes et aussi vivants qu'avec des gens de chair et d'os ; Proust en particulier lui inspirait des sentiments ambigus qui oscillaient — sans jamais s'arrêter à une position intermédiaire — d'un dégoût haineux à une admiration éblouie. Pour causer,

nous nous asseyions à l'Océanic, au Cintra, et souvent dans un petit bar des quais, dont les rideaux, la moquette et les glaces même avaient une couleur abricot qui nous charmait ; nous y buvions exclusivement des cassis. J'entrepris d'enseigner à Olga les échecs. Nous fîmes quelques parties à la brasserie de l'Opéra. Mais notre ignorance nous valut des remontrances si indignées que nous n'osâmes plus jouer que clandestinement ; nous nous enfermions dans ma chambre et, tout en combinant nos coups, nous buvions de grandes rasades de Cherry Rocher ; nous avions pour cette liqueur un goût immodéré ; une nuit nous en avalâmes une telle quantité qu'après m'avoir quittée Olga se roula en boule dans l'escalier et y dormit jusqu'à ce qu'un locataire la heurtât du pied. Souvent, nous montions chez Marco écouter des disques : les *Quatuors* de Beethoven, les *Concertos brandebourgeois*, l'*Octuor* de Stravinski ; je me familiarisai avec beaucoup d'œuvres que je connaissais à peine, ou pas du tout. Ce qui m'ennuyait, c'est qu'à la fin de chaque morceau Marco me jetait un coup d'œil inquisiteur, un peu railleur : je me battais les flancs pour m'arracher un commentaire.

Marco nous convoqua un après-midi, Olga, Sartre et moi, dans le studio où il travaillait son chant. Quand il fredonnait, à travers les rues de Rouen, la *Passacaille* de Bach ou la sublime *Cavatine* de Beethoven, sa voix me ravissait ; il attaqua le grand air de *Boris Godounov*, les vitres tremblèrent, je crus que mon tympan explosait et je fus atterrée. D'autres séances confirmèrent la triste vérité : Marco chantait de plus en plus fort, mais de moins en moins bien. Il ne s'en rendait pas compte ; il demeurait assuré de faire bientôt à l'Opéra une entrée triomphale. En revanche, il luttait désespérément contre une infortune, à mes yeux beaucoup plus bénigne : ses cheveux tombaient. Chaque soir, il se frottait le crâne avec une lotion au soufre et il avait l'impression de s'écorcher vif ; pendant cinq minutes il crispait ses mains sur la rambarde de la fenêtre pour s'empêcher de hurler. Il n'avait pourtant rien perdu encore de sa beauté. A présent, je le connaissais trop, son charme était un peu éventé. Mais Olga, pour qui il affichait une vive sympathie, s'en enchantait. Ils sortaient souvent ensemble.

Un soir, comme ils descendaient la rue Jeanne-d'Arc, Olga esquaissa le pas des patineurs ; Marco lui prit le bras, et ils dévalèrent la rue en dansant ; Marco chantait. Soudain, ils aperçurent, sur le trottoir d'en face un groupe qui les regardait, pétrifié : un élève de Marco, flanqué de ses parents. « Merde ! » dit Marco. Et il ajouta sans lâcher Olga : « Tant pis, continuons, c'est trop tard. » Le lycéen vit son professeur s'éloigner en gambadant au bras d'une blonde.

Avec Marco, la moindre promenade devenait une aventure ; il inventait pour Olga de beaux mensonges fabuleux, il pénétrait par effraction sur des péniches, il accostait des inconnus, leur offrait à boire, leur faisait raconter leur vie. Un soir, dans le bar couleur abricot, nous avions été abordées, Olga et moi, par un capitaine de la marine anglaise, très laid, avec un nez d'ivrogne, mais qui racontait des histoires de bateau ; nous l'avions écouté, et il avait admiré la façon dont Olga parlait anglais. Quelques jours plus tard, se trouvant dans un autre bar avec Marco, elle l'y rencontra. « Présentez-moi, dit Marco. Et dites, murmura-t-il

en français et entre ses dents, que j'ai l'avantage d'être votre parent. » Le capitaine le prit pour le frère d'Olga, leur offrit à boire et leur proposa d'achever la soirée sur son bateau. Marco hésita : visiblement le capitaine avait des vues sur Olga. « Venez plutôt chez nous, dit Marco. Mais vous pensez bien qu'il n'y a rien à boire chez cette jeune fille, ajouta-t-il, il faudrait vous procurer une bouteille. » Le capitaine, qui connaissait les endroits, s'en alla acheter du whisky et Marco exposa son plan : ils allaient l'entôler ; Marco le laisserait seul deux minutes avec Olga, le capitaine essaierait évidemment de lui sauter dessus, et Marco, surgi à l'improviste, menacerait de faire un scandale ; il fallait d'abord achever de saouler la victime. Ils montèrent donc dans la chambre d'Olga, et commencèrent à vider une bouteille de Johnny Walker. Le capitaine buvait ; les autres jetaient délicatement sur le lit — qui pendant un mois empesta le whisky — le contenu de leurs gobelets. Cependant, le capitaine gardait sa tête. Il demanda à Marco de sortir un moment avec lui sur le palier ; là, il lui proposa de l'argent. Marco réclama, pour le décourager, des sommes exorbitantes, et l'autre se mit en colère. Pour l'amadouer, Marco finit par expliquer en larmoyant que la misère l'avait poussé à vendre sa jeune sœur, mais qu'il sentait l'ignominie de sa conduite, et qu'il se ravisait. Le capitaine ne s'apaisa pas ; il fallut que Marco le prit aux épaules et le dirigeât vigoureusement vers la sortie. Cependant, le capitaine n'eut pas de rancune ; quelques jours plus tard, j'écoutais des disques avec Olga dans la chambre de Marco quand une auto s'arrêta au coin de notre venelle : à la réflexion, le capitaine s'était ému de la misère de ces deux jeunes gens ; il venait nous chercher pour nous faire visiter son bateau. Nous le suivîmes et il nous en fit très aimablement les honneurs.

Grâce à la présence de Marco, aux progrès de mon amitié avec Olga, au rétablissement de Sartre, à la nouvelle ardeur avec laquelle je me donnais à mon travail, ce fut un trimestre particulièrement heureux. J'étais trop occupée pour lire aussi gloutonnement qu'autrefois ; tout de même, je me tenais au courant des nouveautés. L'année passée n'avait guère enrichi la littérature française. La droite avait fait un succès aux livres de Robert Francis, frère de Jean Maxence et fasciste comme lui, qui dans *La Grange aux Trois Belles* et *Le Bateau-refuge* s'essayait à imiter Alain-Fournier. Cet hiver-là, Malraux publia le plus mauvais de ses ouvrages, *Le Temps du mépris*. Nizan fit paraître *Le Cheval de Troie*. Un des principaux personnages, Lange, était professeur en province ; anarchiste, il promenait sa solitude à travers les rues de la ville, et tout en regardant les pierres s'abandonnait à de noires rêveries métaphysiques ; il avait donc avec Sartre d'évidentes ressemblances ; dans les dernières pages, il se ralliait au fascisme. Nizan affirma d'un ton nonchalant mais avec fermeté que c'était Brice Parain qui lui avait servi de modèle. Sartre lui dit avec bonne humeur qu'il n'en croyait rien.

Le seul livre qui marqua cette année fut la traduction de *Lumière d'août*, de Faulkner. Sartre n'en aima pas le style, il lui reprochait une redondance biblique qui ne me déplaisait pas. Mais nous fûmes d'accord pour en admirer la nouveauté et l'audace. Jamais encore le monde faulknérien, que le sexe embrase et ensanglante, n'avait eu ce tragique éclat. Je m'étonnai que l'aventure qui jette

Christmas aux mains des lyncheurs fût à la fois poignante comme la vie et aussi inéluctable que la mort. Dans ce Sud, dépouillé de son avenir, et qui n'a plus d'autre vérité que sa légende, les plus tumultueux déchaînements sont figés d'avance par la fatalité ; Faulkner avait su donner une durée à son histoire tout en annulant le temps ; au beau milieu du livre, il le faisait basculer : là où le destin triomphe, le passé et l'avenir s'équivalent, le présent n'a plus de réalité ; pour Christmas, il n'est que la coupure entre deux séries, l'une qui remonte vers le jour de sa naissance, l'autre qui descend vers l'heure de son horrible fin, toutes deux manifestant une même malédiction : du sang noir dans les veines. En bousculant le temps, Faulkner enrichissait sa technique. Il distribuait encore plus adroitement que dans ses autres romans les ombres et les lumières ; la tension du récit, le relief des événements faisaient de *Lumière d'août* une œuvre exemplaire. Marco, qui cultivait les formules, déclara que désormais le roman serait synchronique ou ne serait pas. Nous pensions qu'en tout cas le roman français traditionnel avait fait son temps, qu'il était impossible de ne pas tenir compte des nouvelles libertés, des nouvelles contraintes proposées par les jeunes Américains. .

Nous n'allions pas souvent à Paris, mais nous tirions profit de chacun de nos séjours. Nous visitâmes l'exposition d'art italien, l'exposition d'art flamand. Nous allâmes regarder avec un peu de nostalgie les restes du vieux Trocadéro qu'on était en train de démolir. Au Casino de Paris, Maurice Chevalier chantait : *Quand un vicomte rencontre un autre vicomte*. Il faisait d'étonnantes imitations de ses imitateurs. On donnait dans les cinémas *La Kermesse héroïque*, *Le Mouchard*, *La Bandera*. Nous vîmes Marguerite Jamois dans *Les Caprices de Marianne*, nous entendîmes Madeleine Ozeray dire : « Le Petit Chat est mort. » Cependant, la sage perfection des spectacles de Jovet nous ennuyait un peu et nous négligeâmes *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*. A l'Atelier, nous assistâmes à la générale du *Faiseur*, que Camille avait adapté de Balzac avec beaucoup de bonheur. Drapé dans la somptueuse robe de chambre de Mercadet, Dullin semblait son personnage même ; dans le rôle de M. Violette, le créancier pleurard et miteux qui quémande en vain son dû, la présence de Sokoloff était plus étonnante encore : elle avait quelque chose de sorcier. Ce fut la première fois que je mis le pied au foyer des artistes, un soir de générale ; les gens se ruaient sur Dullin, sur Camille, avec des vagissements, des rugissements, des roucoulements qui me laissèrent sans voix. Avec Dullin, avec Camille, je n'avais heureusement pas besoin de faire des phrases ; mais Camille, à qui j'avais dit combien le jeu de Sokoloff m'avait frappée, me poussa vers lui : « Allez le féliciter. » Il était assis sur une banquette, l'air lointain, avec sur ses genoux le haut-de-forme râpé de M. Violette ; je balbutiai quelques mots, et il me regarda entre ses paupières plissées avec plus de surprise encore que d'ironie. Je sentais que mon visage prenait feu, la sueur coulait sur mon front : je me dis que je n'étais décidément pas douée pour les mondanités.

J'avais gardé un étincelant souvenir de mes dernières vacances de Noël. Cette année, Lionel passait l'hiver avec une vieille tante dans un chalet de Gsteig, en Suisse. Ils avaient invité ma sœur. Je m'installai avec Sartre dans un hôtel voisin,

tout petit, très joli ; il était en bois comme toutes les maisons du village, et chauffé par un vaste poêle en faïence ; les rues neigeuses sentaient le sapin mouillé et le feu de sarment. Nous nous exerçâmes sur des pentes un peu plus raides qu'à Montroc, presque aussi capricieusement : Lionel était un excellent skieur, mais un très médiocre professeur. La vieille tante avait commandé pour célébrer Noël, un pudding anglais qu'on arrosa de rhum et qui flamba gaiement ; dès qu'il fut éteint, Sartre, d'un geste si décidé qu'il semblait délibéré, le précipita sur le plancher. Nous le mangeâmes tout de même.

Je m'entendais très bien avec Olga, mais nous ne nous ressemblions pas. Je vivais de projets ; elle niait l'avenir ; tout effort lui semblait méprisable, la prudence une mesquinerie, la persévérance un mensonge à soi ; elle n'accordait de prix qu'à ses émotions : ce qu'on comprend avec sa tête ne l'intéressait pas. Elle se délectait à écouter Beethoven ou Bach, mais quand Marco nous faisait entendre l'*Octuor* de Stravinski, elle disait avec humeur : « La musique m'ennuie, je n'aime que les sons. » Selon le vocabulaire de Scheler⁷, que nous utilisions volontiers à l'époque, elle plaçait les « valeurs vitales » bien au-dessus des « valeurs spirituelles » ; ni l'art ni la littérature, rien ne la touchait autant que les corps, les gestes, les visages humains. Elle raffolait d'Oscar Wilde et je jugeais son esthétisme un peu court ; mais je n'étais pas du tout gênée par ses partis pris ; je les attribuais à son âge et je m'en amusais sans jamais supposer qu'Olga pût avoir raison contre moi. Ses relations avec Sartre étaient également sans histoire : ils se plaisaient ensemble et aucun des deux ne réclamait rien à l'autre. Le présent suffisait à Olga ; les mots qui définissent, limitent ou promettent, et toujours anticipent, paraissaient tout à fait hors de propos.

Comme il arrive souvent, ce fut l'intervention d'un tiers qui brouilla les choses. Elle ne cachait pas le plaisir qu'elle prenait à sortir avec Marco, et Sartre imagina qu'elle le lui préférait. Dès qu'on compare, donc qu'on mesure, on cesse de s'abandonner aux instants ; le présent n'est plus qu'un indice de l'avenir et des questions naissent : Sartre s'en posa, en posa à Olga, ils en vinrent aux mots. Cette jalousie et les développements qui s'ensuivirent se situèrent sur un plan tout à fait platonique. Marco, auprès des femmes, jouait sans peine les archanges. Olga, à la fois enfantine et éthérée, s'effarouchait aisément et elle inspirait le respect. Il s'agissait de la part de Sartre d'un impérialisme purement sentimental.

Se serait-il affirmé si Olga n'avait eu aucun goût pour Marco ? J' imagine que oui ; Marco, ne fut qu'un prétexte. Depuis l'année passée déjà, Sartre tenait à Olga. Il ne l'avait pas longtemps cantonnée dans son rôle d'infirmière. Au début, quand il lui contait des histoires et lui inventait des chansons, il se souciait moins de la charmer que de se distraire de soi ; auprès de moi, il ne s'y essayait même pas : je lui étais trop proche pour qu'il faussât ce qu'il croyait être sa vérité. Mais il répugnait à infliger à une étrangère la compagnie de ce minable névrosé auquel il s'identifiait ; il lui substituait pour quelques heures un brillant baladin : les homards, surpris, le quittaient. Il se mit à attendre avec impatience ces trêves, il se

mit à souhaiter la présence d'Olga : elle cessa d'être un moyen et devint une fin ; désormais, ce fut pour lui plaire qu'il s'appliqua à se montrer plaisant. Sa folie éteinte, elle garda à ses yeux le prix qu'elle avait acquis au long de ces après-midi où elle l'en protégeait. Sartre ne s'arrêtait pas à mi-chemin de ses entreprises ; ayant ébauché une amitié avec Olga, il fallait qu'il la conduisît jusqu'à une apogée. Mais ces liens qu'il créait entre eux, il n'envisageait pas qu'aucun acte, aucun geste les incarnât jamais, puisque Olga était sacrée ; c'est seulement d'une manière négative que leur caractère privilégié pouvait se manifester : Sartre en exigea l'exclusivité ; personne ne devait compter pour Olga autant que lui.

Les sourires d'Olga, ses regards, ses paroles revêtirent une redoutable importance du moment où ils devenaient des signes et des enjeux. D'autre part, en se retirant, les crustacés avaient laissé après eux comme une grande plage vide, toute prête à se peupler de nouvelles obsessions. Au lieu de se fasciner sur une tache noire dansant à hauteur de ses yeux, Sartre épia avec la même attention maniaque les moindres cillements d'Olga : dans chacun, il découvrait un monde. Il évita, prudemment, de l'accabler sous le poids de ses interrogations, de ses interprétations ; à moi, il ne les épargnait pas ; avait-il marqué un point contre Marco ? Olga lui avait-elle déjà accordé, lui accorderait-elle bientôt cette radicale prédilection qu'il réclamait d'elle ? Là-dessus, nous épiloguions pendant des heures.

Cela ne m'ennuyait pas ; j'aimais mieux que Sartre guettât les sentiments d'Olga plutôt que la montée en lui de la psychose hallucinatoire. Autre chose m'inquiéta. Par son acharnement à la conquérir, Sartre dotait Olga d'un prix infini ; soudain, il m'était défendu de prendre à la légère ses opinions, ses goûts, ses dédains ; voilà qu'ils définissaient un système de valeurs, et ce système contredisait le mien. Je ne m'arrangeai pas volontiers de ce changement.

Sartre ne répugnait pas du tout à ce genre de contestation. A Berlin, il s'était intéressé à Marie Girard en grande partie parce qu'elle ne tenait à rien, ne voulait rien, ne croyait à peu près à rien et certainement pas à la suprématie de la littérature et de l'art. Impossible que jamais un doute s'insinuât en lui, ni que sa décision d'écrire fléchît ; rien ne le retenait donc de perdre son temps, de prendre des passions, de dire et de penser n'importe quoi : il ne courait pas de danger. Il trouvait même son avantage à jouer avec un feu auquel il ne risquait pas de se brûler : ainsi se persuadait-il que, par rapport à ses projets et à ses buts, il restait libre ; il échappait à cet esprit de sérieux qu'il détestait tant.

Moi, le livre auquel je travaillais en ce moment me tenait au cœur ; mais pendant ces deux années, c'est par fidélité à mon passé que j'avais écrit, et parce que Sartre m'y poussait. Les consignes que je m'imposais, je me répugnais d'autant plus à les mettre en question que je savais ma résolution moins inébranlable. Je refusai donc le désordre qu'Olga eût introduit dans ma vie si je lui avais accordé trop de poids. Je m'appliquai à la réduire à ce qu'elle avait toujours été pour moi ; je l'aimais de tout mon cœur, je l'estimais, elle me charmait ; mais elle ne détenait pas la vérité ; je n'allais pas lui abandonner cette place souveraine que j'occupais, moi, au centre exact de tout. Peu à peu,

pourtant, je cédai. Il m'était trop nécessaire de m'accorder en tout avec Sartre pour voir Olga avec d'autres yeux que les siens.

Nos amis souriaient ou s'irritaient, tous s'étonnaient de l'ascendant qu'avait pris sur nous une gamine. Il s'explique d'abord par la qualité d'Olga. Dans la mesure où je m'inspirai d'elle pour composer dans *L'Invitée* le personnage de Xavière, ce fut en la défigurant systématiquement. Le conflit qui met aux prises mes deux héroïnes n'aurait pu atteindre à aucune acuité si je n'avais pas prêté à Xavière, sous des apparences charmantes, un égoïsme indomptable et sournois ; il fallait que ses sentiments ne fussent qu'un fallacieux chatolement pour que Françoise se trouvât un jour acculée à la haine, au meurtre. Olga certes avait ses caprices, ses humeurs, ses inconsistances : mais ils ne constituaient, au contraire, que sa plus superficielle vérité. Sa générosité (au sens cartésien que nous donnions à ce mot) sautait aux yeux ; et une évidence — que tout l'avenir devait confirmer — nous assurait de la profondeur, de la fermeté, de la loyauté de son cœur. Par son dédain des vanités sociales et son rêve d'absolu, elle nous était très proche. Nous n'aurions pas été fascinés par les traits qui l'opposaient à nous si elle n'avait pas fondamentalement satisfait à nos exigences morales ; cette conformité, pour nous, allait de soi ; nous la passions sous silence, remarquant seulement ce qui nous étonnait ; mais elle était la base même de nos relations avec Olga. Quand j'inventai Xavière, je n'ai retenu d'Olga — et en le noircissant — que le mythe que nous avions forgé à partir d'elle ; mais sa personne ne nous aurait pas attachés, et n'aurait donc pas engendré un mythe, si elle n'avait pas été infiniment plus riche que lui.

Car ce fut là l'aberration qui déconcerta, non sans raison, notre entourage ; au lieu de tranquillement nous complaire dans nos rapports avec Olga, nous lui substituâmes un mythe. Il faut imputer ce fourvoiement au dégoût que nous inspirait l'âge adulte ; plutôt que d'en prendre son parti, Sartre s'était essayé à la névrose, et moi je me disais souvent avec des larmes que vieillir c'était déchoir. Au jour le jour, je m'étais prévalu auprès d'Olga de ma maturité. Il n'empêche que nous avions le culte de la jeunesse, de ses tumultes, ses révoltes, sa liberté, son intransigeance. Par son impétuosité, par son extrémisme, Olga l'incarnait avec éclat. Elle s'insurgeait — non seulement en paroles, mais dans ses conduites — contre les conventions, les institutions, les consignes, les routines et les limites ; elle refoulait la faim et le sommeil, et se moquait de la raison : elle prétendait échapper à cette condition humaine à laquelle nous ne nous résignions pas sans honte. Nous la chargeâmes donc de valeurs et de symboles. Elle devint Rimbaud, Antigone, les enfants terribles, un ange noir qui nous jugeait du haut d'un ciel de diamant. Elle ne faisait rien pour provoquer cette métamorphose ; au contraire : elle s'en agaçait, elle détestait le personnage merveilleux qui lui volait sa place. Mais elle était impuissante à empêcher qu'il ne la dévorât.

Nous admirions qu'elle se donnât sans réserve à l'instant ; cependant, notre premier soin fut d'édifier pour elle, pour nous un avenir : au lieu d'un couple, nous serions désormais un trio. Nous pensions que les rapports humains sont perpétuellement à inventer, qu'*a priori* aucune forme n'est privilégiée, aucune

impossible : celle-ci nous parut s'imposer. Nous y avions déjà rêvé. Au temps où Sartre faisait son service militaire, nous avions rencontré une nuit, à Montparnasse, une très jeune fille, charmante, à demi ivre, et passablement égarée. Nous l'avions invitée à boire un verre, nous avions écouté ses plaintes ; nous nous étions sentis très vieux et très sages. En la quittant, nous nous étions amusés à nous raconter que nous l'adoptions. A présent que nous étions tout à fait mûrs, tout à fait sages, il nous paraissait opportun et flatteur de nous dépenser pour quelqu'un de jeune et qui sût profiter de nos soins. Par sa maladresse à vivre, Olga réclamait notre secours ; en revanche, elle rafraîchissait ce monde que déjà nous trouvions usé. Nous mîmes au point un système de tête-à-tête et de réunions plénières, qui nous paraissait devoir satisfaire chacun d'entre nous.

En effet, les enthousiasmes d'Olga nettochèrent la province de ses poussières ; Rouen se mit à chatoyer. Elle nous ouvrait cérémonieusement sa porte ; elle nous offrait du thé au jasmin, et des sandwiches de son invention ; elle nous racontait son enfance et les paysages de Grèce, en été ; nous lui parlions de nos voyages ; Sartre chantait les chansons de son répertoire ; nous inventions des comédies : nous retrouvions nos vingt ans. Dès le premier éveil du printemps, nous nous en allâmes le dimanche à Saint-Adrien, au pied des falaises de craie qui bordent la Seine ; on y dansait sous des tonnelles où s'allumaient le soir des guirlandes de lampions. Nous découvrîmes l'Aéro-Bar, au bord du champ d'aviation que ceinturait la forêt. Il y avait une piste de danse, et des boxes où on pouvait boire un verre ou dîner. L'après-midi, l'endroit était désert et il nous arrivait d'y passer plusieurs heures ; je travaillais dans un coin tandis que dans un autre Sartre et Olga causaient ; puis je les rejoignais. De temps en temps, très rarement, un petit avion s'envolait, se posait. Sartre avait toujours été enclin et il m'avait habituée à mettre les choses en mots ; Olga, qui s'étonnait de tout, encouragea cette manie. De temps en temps, je m'en agaçais. Quand nous commentions, à perte de vue, le goût d'un verre de cassis, la courbe d'une joue, je nous accusais de « faire des explications de textes ». Mais nous étions bien obligés d'exploiter au maximum nos maigres ressources.

Aux vacances de Pâques, Olga nous accompagna à Paris. Nous l'emmenâmes voir *Les Temps modernes* ; nous assistâmes à deux séances de suite, nous aurions voulu connaître toutes les images par cœur. Chariot pour la première fois utilisait le son, mais pas du tout d'une manière réaliste ; il s'en servait au contraire pour déshumaniser certains personnages : les ordres directoriaux étaient débités par le micro, un phonographe rabâchait le boniment de l'inventeur. Nous avons soigneusement retenu la chanson qu'il chantait sur l'air de *Je cherche après Titine*.

La spinach or la tacho
Cigaretto torlo tutto
E rusho spagaletta
Je le tu le tu le tava

Nous la fredonnions souvent et Marco la chantait à grande voix. Nous

passâmes des heures au Dôme, aux Vikings, à regarder les gens, à boire et à parler. Nous dînâmes dans un restaurant espagnol où on entendait de bons guitaristes, et une chanteuse d'un âge avancé, à la voix pathétique ; elle dansait aussi, et son corps empâté devenait alors d'une surprenante légèreté. De temps en temps, elle s'absentait, et quand elle réapparaissait, il y avait quelque chose de triomphant sur son visage : elle prenait de l'héroïne, nous dit Camille qui, en tant que fille de pharmacien, pensait s'y connaître en drogue. Au bout de quelques jours, Olga dut partir pour Beuzeville, ses parents la réclamaient. Ses désespoirs l'emportaient encore en intensité sur ses joies et comme, pour elle, à chaque minute, le temps s'effondrait, elle n'imaginait pas, lorsqu'elle nous quittait, qu'elle pût jamais nous revoir. Pendant deux heures, assis sur une banquette au Dôme, nous agonisâmes tous trois en silence. Quand elle revint à Rouen, elle s'attendait si peu à se retrouver là, à nous y rencontrer, que dans le hall de la gare sa valise lui tomba des mains. Sartre et moi, nous avons terminé nos vacances par un bref voyage en Belgique ; Bruxelles, Bruges, Anvers, Malines : des pierres mortes, un grand port vivant et la peinture la plus belle du monde.

Des amis vinrent nous voir, pendant ce dernier trimestre. Camille passa deux jours à Rouen et, comme elle aimait les villes de province, nous lui en montrâmes tous les recoins. Elle apprécia le canard au sang de l'hôtel de la Couronne, elle but du porto au Cintra ; le soir le Royal lui rappela les minables dancings toulousains de sa jeunesse ; un treillis verdâtre couvrait les murs ; au plafond couraient des guirlandes en papier ; dans une lumière orangée, de petits employés, des étudiants dansaient. Camille commanda du champagne, elle entraîna Olga sur la piste ; quand l'orchestre attaqua un paso doble, elle croisa les bras, rejeta la tête en arrière et, frappant le sol du talon, fit une exhibition de grand style ; ses bijoux cliquetaient, ses tresses voltigeaient, tout le monde la regardait. En revenant vers le Petit Mouton, sa voix chantante remplissait les rues endormies : décidément, nous appartenions Sartre et moi à la race d'Abel ; mais Olga était marquée comme elle d'un signe démoniaque, et elle la déclara sa filleule devant Lucifer.

L'année passée, Sartre s'était pris d'amitié pour Jacques Bost qu'il préparait à présent à sa licence de philosophie. Il l'amena à Rouen, et Bost revint souvent. Il avait dix-neuf ans, un sourire éclatant, une aisance princière, car il estimait, en bon protestant, que sur cette terre n'importe quel homme est roi. Démocrate par principe et avec conviction, il ne se sentait supérieur à personne : mais il admettait difficilement qu'on pût consentir à vivre dans une autre peau que la sienne et surtout à avoir un autre âge ; à sa façon, lui aussi il incarna à nos yeux la jeunesse. Il en avait la grâce, presque insolente tant elle était désinvolte, et aussi la fragilité narcissiste : il avait craché un peu de sang en se raclant la gorge et pour le convaincre qu'il n'était pas condamné à mourir à vingt ans, Sartre dut l'accompagner chez un médecin. Par besoin de sécurité, il recherchait la compagnie des adultes bien qu'ils lui inspirassent — sauf peut-être Sartre — un étonnement apitoyé. Nous nous étions amusés, au cours de ces années, à inventer un personnage auquel nous nous référions souvent : le petit Crâne. La vie

intérieure, je l'ai dit, nous détestions ça ; le petit Crâne n'en avait pas une paille ; il était toujours dehors, dans les situations, dans les choses. Modeste, paisible et têtu, il ne se piquait pas de penser, mais toujours il disait et faisait ce qu'il convenait de dire et de faire. Jacques Bost — que nous appelâmes « le petit Bost », par opposition à son frère Pierre — nous parut l'incarnation du petit Crâne⁸. Il collait comme lui aux objets : au verre de pernod qu'il buvait, à l'histoire qu'on lui racontait. Il n'avait aucune ambition, mais une foison de petits désirs butés, et il se réjouissait immodérément quand il les assouvissait. Jamais il ne prononçait un mot ni n'accomplissait un geste déplacé ; il réagissait en tout cas exactement comme il le fallait : c'est-à-dire, bien entendu, comme nous l'eussions fait nous-mêmes. Son intelligence n'était pas inventive, il craignait tellement de « dire des conneries » que si une idée lui passait par la tête il mettait tous ses soins à la cacher ; mais elle était rapide et drôle. Cette drôlerie se marquait dans ses manières comme dans ses paroles ; elle naissait du heurt entre l'éducation puritaine qu'avait reçue Bost et la fraîcheur de sa spontanéité : d'un même mouvement, il s'infligeait des consignes et il les enfreignait. Je me rappelle son entrée dans un café du Havre où nous l'attendions, Sartre, Marco et moi ; il s'avança d'un pas saccadé, à la fois rapide et retenu, le visage épanoui, bien que soigneusement contrôlé : cet alliage de précipitation joyeuse et de réserve apprise nous fit sourire. Il nous regarda avec soupçon : « Qu'est-ce que vous avez tous les trois à vous pousser du coin de l'œil ? » Du coup, Marco explosa et nous l'imitâmes. Bost, à Rouen, avait conquis tout le monde. Marco le mangeait des yeux. Olga se promena avec lui toute une nuit ; ils vidèrent à la régolade une bouteille de cinzano et se retrouvèrent, à l'aube, couchés dans le ruisseau. Moi, dès qu'il poussa la porte du café La Métropole, d'un air à la fois hardi et intimidé, j'eus de la sympathie pour lui. Sartre sortait avec Olga cet après-midi-là et j'allai me promener avec Bost. Il me raconta un tas d'histoires qui m'amusèrent beaucoup sur la manière dont Sartre faisait ses cours, son mépris de la discipline, ses brusques colères, qui n'étaient pas d'un professeur, mais d'un homme scandalisé soudain par l'absurdité de la vie ; c'est ainsi qu'un jour il s'était arrêté au milieu d'un exposé et avait promené sur sa classe un regard accablé : « Sur tous ces visages, pas une seule lueur d'intelligence ! » Ces éclats terrorisaient la moitié de la classe et donnaient à Bost un fou rire qu'il avait peine à dissimuler.

Ma sœur fit un assez long séjour au Petit Mouton ; elle préparait une exposition qui devait avoir lieu à la galerie Bonjean. Elle entreprit un portrait d'Olga que les séances de pose jetaient dans un douloureux abattement. Gégé vint à la même époque. Nous nous entassâmes dans la chambre d'Olga et nous inventâmes des jeux. Gégé dansa la danse du ventre, Marco chanta, Bost alluma des allumettes avec ses doigts de pied, Sartre s'habilla en femme. Curieusement, le travesti lui seyait. Pendant sa croisière en Norvège, à l'occasion d'un bal déguisé, il avait revêtu une robe en velours noir appartenant à sa mère et coiffé une perruque blonde, avec de longues nattes : une lesbienne américaine l'avait toute la nuit poursuivi de ses assiduités. Le lendemain matin, elle s'était détournée de lui d'un air consterné.

Rouen était alors agité par un vaste scandale qui nous réjouit particulièrement, ma sœur et moi. A une des « distributions des récompenses » du cours Désir, nous avions pieusement baisé l'améthyste de Mgr du Bois de la Villerabel qui présidait la cérémonie. Le Vatican venait de prendre contre lui de sévères sanctions à la suite d'une affaire de prévarication et de mœurs. Une jeune fille y avait perdu la vie. Des religieuses étaient compromises. On chuchotait énormément à l'ombre de la cathédrale ; l'évêque avait des défenseurs qui tenaient pour unique coupable son plus proche auxiliaire. Mais personne ne songeait à nier les faits ; ils jetaient une lumière inattendue sur les calmes rues bordées de couvents qui entouraient l'évêché.

Ma sœur avait renoncé à sa situation de secrétaire qui ne lui laissait pas assez de temps pour peindre ; à présent, elle travaillait du matin au soir. Elle s'était installée dans un nouvel atelier, rue Santeuil, près de la halle au cuir ; c'était une grande pièce, fruste mais agréable, où malheureusement le vent apportait par bouffées une odeur de corroierie et de charogne ; elle y avait transporté une batterie de cuisine, elle y prenait ses repas : pratiquement, c'est là qu'elle vivait, avec une extrême austérité, car les couleurs coûtent cher, et elle n'avait pas le sou. Son exposition eut lieu au début de juin ; il vint beaucoup de monde au vernissage et la critique fut très élogieuse. Ses paysages, ses portraits manifestaient des dons certains. Je pris une vive colère contre Marco qui la soumit à ses manœuvres. A Rouen, il ébaucha avec elle une de ces feintes amitiés auxquelles il excellait ; puis il l'invita deux ou trois fois à déjeuner dans des restaurants parisiens de demi-luxe ; il la combla de prévenances, lui ouvrit son âme, lui fit l'œil de velours et lui dit d'une voix feutrée combien il déplorait que Sartre et moi nous l'appréciions si mal ; il ne rapporta aucun propos précis et son beau visage respirait la candeur : ma sœur se désola. Heureusement, nous étions trop unies pour qu'elle ne me demandât pas des éclaircissements. Je lui expliquai qui était Marco, et elle fut très marrie d'avoir si facilement donné dans ses panneaux.

Il intervint avec un plus durable succès dans nos relations avec Pagniez. Pagniez blâmait très vigoureusement notre engouement pour Olga ; il avait l'amitié jalouse et d'ailleurs Olga ne lui plaisait pas. Nous commîmes la maladresse de révéler à Olga ses réticences, ce qui ne la disposa pas en sa faveur. Un soir où elle sortit avec Marco, celui-ci attaqua Pagniez avec négligence ; elle mordit à l'hameçon et renchérit ; elle lui apprit les semi-fiançailles de Pagniez avec sa cousine. Pagniez ne souhaitait pas que Marco en fût informé. Marco s'empessa de lui en parler ; et il s'arrangea si bien que Pagniez pensa qu'Olga le haïssait et qu'elle avait concerté ses indiscretions ; il lui en voulut, il nous en voulut. De notre côté, sa malveillance à l'égard d'Olga nous agaçaient. Il vint à Rouen avec Thérèse et passa la nuit au Petit Mouton. Il nous dit, au matin, comme il s'était ému d'entendre, dans la chambre voisine, un dialogue où se répondaient une voix masculine et une voix de femme : il n'avait pas distingué les paroles, mais dans l'alternance de ces sons graves et aigus il lui avait paru saisir le chant éternel du couple. Nous protestâmes vertement : il avait occupé une chambre contiguë à celle où l'adjudant battait sa femme. Peu importait, affirma-

t-il ; ce duo n'en avait pas moins eu un sens symbolique, universel et bouleversant. Entre Pagniez et nous, ce genre de dissension n'avait rien de neuf ; mais nous avions perdu à son égard notre ancienne partialité et nous nous dîmes que son humanisme creusait un fossé entre nous.

Nous n'arrivions jamais à nous fâcher avec Marco, il riait sous nos reproches et nous désarmait. Son satanisme nous entraîna à une plaisanterie d'assez mauvais goût et dont aujourd'hui la drôlerie m'échappe. Il avait pris en grippe un de ses collègues, nommé Paul Guth : il lui reprochait un excès de déférence à l'égard des autorités et d'abusives prétentions littéraires. Guth écrivait un livre dont il vantait outrageusement les mérites, et Marco voulait lui rabattre le caquet. En grande partie pour divertir Olga, Sartre accepta d'entrer dans le jeu. Marco remontra à Guth qu'il aurait intérêt à connaître l'avis d'un auteur arrivé et il se prétendit lié avec Pierre Bost : celui-ci devait justement, dit-il, passer à Rouen : Marco proposa de lui transmettre le manuscrit de Guth et d'arranger un rendez-vous. Guth fut d'accord.

Au jour convenu, je m'installai la première dans le café-tabac, proche du Petit Mouton, où était fixé le rendez-vous. Peu après, Marco arriva, flanqué d'un petit homme rond comme une andouillette, qui tout de suite me parla de son œuvre. Il trouvait injuste et absurde, m'expliqua-t-il, que d'anciens camarades de lycée, Brasillach par exemple, eussent déjà réussi alors que lui, qui les valait bien, demeurait obscur. Mais bientôt, il n'en doutait pas, il allait percer. Il sortit de sa poche des tickets de métro, des bouts de ficelle : c'était sa source d'inspiration, des matériaux qui assuraient son contact avec les réalités de la vie. Son livre racontait sur un mode épique l'histoire d'un être humain — l'auteur lui-même, et l'Homme en général — de la conception à la mort ; il n'avait encore achevé que le premier chapitre. Pendant cet exposé, Olga entra dans le café et s'assit à une table sans avoir l'air de me connaître ; elle prétendait tenir le rôle d'une prostituée ; quelques minutes après, Sartre apparut, emmitoufflé dans une écharpe, et portant sous son bras un vaste cahier qui ressemblait à un registre. Marco le présenta à Guth sous le nom de Pierre Bost. Sartre étala le manuscrit devant lui, et commença de mettre en pièces ce récit, plus gris et plus disgracié que le ciel de Rouen, et bourré de métaphores grotesques ; une seule expression, dit-il, lui avait plu : « Une fraise de sang » ; mais elle se trouvait dans tous les manuels de physiologie ; pour le reste, le pseudo-Pierre Bost reprocha à Guth d'écrire, à peu de chose près : « La locomotive de ma passion roule sur les rails de votre indifférence. » Après cette exécution, juste, sinon justifiée, il partit, laissant Guth atterré, Marco ravi.

L'affaire eut un rebondissement. Guth écrivit au véritable Pierre Bost. Celui-ci lui répondit, le détrompa. Et il dit à son frère Jacques qu'il était agacé qu'on eût abusé de son nom. Ce mouvement d'humeur nous parut traduire un regrettable esprit de sérieux, nous le blâmâmes. En vérité, nous serions, Sartre comme moi, fort mécontents si quelqu'un, dans des circonstances analogues, usurpait notre identité. Néanmoins, cette farce douteuse ne m'a pas laissé de remords : la victime se porte fort bien.

Nous demeurions toujours aussi attentifs aux gens qui croisaient notre vie ; nous en parlions avec Olga, Bost, Marco, qui nous suivaient volontiers dans nos ruminations. Un événement qui se passa dans la classe de Sartre me frappa beaucoup : un de ses élèves, d'intelligence brillante, mais de naissance illégitime, fasciste et renfrogné, se tua en sautant d'un toit. Il avait avalé à huit heures du matin un bol de café au lait et écrit deux lettres, l'une à sa grand-mère, l'autre à une jeune fille ; puis il était passé dans la salle de bains, et s'était tailladé la gorge avec des lames de rasoir ; la mort n'était pas venue ; alors, il était monté sur le toit ; il avait crié aux passants : « Attention, écarter-vous ! » et il avait sauté. Je rêvais longtemps avec anxiété à ce bol de café au lait, à ce souci d'autrui qu'il avait conservé à l'orée de sa mort.

Il y avait aux environs de Rouen un grand asile psychiatrique que Sartre eut la curiosité de visiter ; il obtint l'autorisation de m'emmener avec lui, ainsi que deux étudiants : Olga et Bost. Le directeur nous attendait devant la porte extérieure, en pleine campagne ; nous traversâmes des vergers et des potagers où des hommes jardinaient : tous des malades, mais inoffensifs, dit le directeur. Cela me fit un drôle d'effet de voir des fous qui travaillaient en liberté, armés de houes, de bêches, de râtaux. Le directeur nous escorta jusqu'au bâtiment principal et nous confia à un jeune médecin. Nous entrâmes dans une première salle : un étroit corridor séparait deux rangées de lits ; dans l'air flottait une odeur fauve et fade, ni tout à fait humaine ni tout à fait bestiale. Des hommes vêtus de toile bleue s'étaient attroupés au bout du couloir ; l'un d'eux avait ouvert sa braguette, les autres le morigénaient et essayaient de le cacher ; ils nous souriaient d'un air d'excuse. Ma gorge se serra ; Olga, Bost, Sartre paraissaient eux aussi fort mal à l'aise : quelle horrible inspection étions-nous en train de passer ? Seul, le médecin avait un sourire détendu, il parlait d'une voix reposée. « Ceux-là, on est obligé de les nourrir à la sonde », dit-il en désignant deux corps prostrés dans des lits. Il se pencha, murmura quelques mots : l'homme avait les yeux ouverts, mais rien ne bougea dans son visage. Nous passâmes dans un second dortoir, dans un troisième : partout la même odeur et des hommes immobiles, en uniformes bleus. Un grand type brun se précipita vers le docteur : « La radio est détraquée ! » cria-t-il ; il continua de crier, avec emportement : la vie n'était déjà pas si drôle dans cette baraque ; sans radio, comment tuer le temps ? Le docteur fit un geste vague : la radio, ce n'était pas son rayon. « C'est vrai, me dis-je, même ici le temps coule, il faut le tuer. » Ils restaient là du matin au soir, sans rien faire, sans avoir même un coin à eux, sauf leur lit. Au fur et à mesure que nous avancions, je sentais autour de moi le malheur s'épaissir.

Dans une petite pièce, il y avait tout de même des tables et des hommes écrivaient ; ils couvraient les cahiers de mots admirablement calligraphiés qui s'ordonnaient selon des jeux d'assonances ou d'homonymie : ceux-là au moins ne s'ennuyaient pas. La salle voisine était bruyante, on entendait un murmure de voix : c'était des malades atteints de paranoïa ou de psychose hallucinatoire. L'un

d'eux nous prit à partie, il nous supplia de lui venir en aide : on lui avait installé un téléphone dans le ventre, on le « bistouillait » sans répit ; il parlait avec beaucoup de naturel, mais d'un air harassé. Son voisin nous fit un clin d'œil et se toucha le front. « Il est toc toc ! » dit-il entre ses dents ; et il se mit à nous raconter sa propre histoire ; un signe, sur sa cuisse droite, prouvait qu'il était le fils légitime de l'empereur des mers du Sud. Un autre entreprit de nous décrire un appareil qu'il avait inventé et dont le brevet lui avait été volé. J'avais vu des cas analogues à Sainte-Anne ; mais précisément, là-bas, ce n'était que des cas ; ici on avait affaire à des gens, en chair et en os, en train de vivre leur vie quotidienne, avec tout un avenir encore devant eux : c'était ça le pire. Pendant que ces hommes nous parlaient, avec des voix, des visages normaux et des passions vivantes au cœur, j'aperçus, derrière les barreaux des fenêtres, des faces hébétées, grimaçantes : des déments, tombés au dernier stade de l'imbécillité. Fatalement, d'ici dix ans, vingt ans, ces hallucinés auraient sombré dans les mêmes ténèbres, leur regard serait éteint, leurs souvenirs évanouis. « Y en a-t-il quelquefois qui guérissent ? » demandai-je au docteur. Il haussa les épaules. Deux cent soixante pensionnaires mâles, et lui seul pour s'en occuper : il soignait les gripes, les crises de foie ; quant aux troubles mentaux, il ne lui restait pas une minute pour les traiter : à vrai dire, il ne connaissait même pas tous les malades. C'était déplorable, il en convenait. Je compris avec effroi qu'en cas d'internement abusif, la victime n'avait aucune chance d'être relâchée ; et parmi ces hommes, il y en avait certainement qui n'étaient pas incurables : rien n'était tenté pour les sauver. Quand on entra ici, il fallait abandonner toute espérance.

Le médecin ouvrit une porte ; au centre d'une cellule aux murs de faïence, un homme attaché sur un lit de fer se débattait et hurlait ; dans une cellule voisine, toute semblable, un autre homme dormait. C'étaient des furieux. Nous vîmes ensuite le quartier des paralytiques généraux, les seuls à qui on appliquât régulièrement une thérapeutique ; en leur inoculant le microbe de la malaria, on arrêta l'évolution de la maladie au stade euphorique ; tous souriaient et balbutiaient béatement. La visite se termina dans la cour des déments : là se trouvaient les déchets humains que j'avais aperçus à travers les fenêtres grillagées ; le visage affaissé, la bouche baveuse, celui-ci sautillait sur un pied, un autre se tordait les doigts, un autre oscillait d'arrière en avant : ils répétaient indéfiniment des gestes autrefois chargés de symboles, aujourd'hui vidés de tout sens. Avaient-ils un jour — dans leur lointaine enfance — ressemblé à tout le monde ? Comment, pourquoi, en étaient-ils venus là ? et que faisions-nous dans cette cour à les regarder, à nous interroger ? Il y avait dans notre présence quelque chose d'insultant.

Le directeur nous avait invités à déjeuner. Il habitait un pavillon où nous fûmes accueillis par sa femme, une matrone vêtue de noir dont le visage manifestait avec arrogance que personne ne lui avait jamais « bistouillé » le cerveau ni le cœur. La bonne qui servait à table était une pensionnaire de l'asile ; elle avait des crises, mais elle prenait toujours soin de prévenir ses patrons un ou deux jours d'avance ; une autre malade assurait l'intérim. La conversation

manqua de vivacité ; nous étions tous quatre sous le coup de la matinée que nous venions de passer ; nous avions du mal à répondre aux propos exagérément normaux du directeur et de son épouse.

Après le café, le directeur nous montra le pavillon réservé aux pensionnaires « payants ». Ils avaient chacun leur chambre ; un treillis métallique protégeait les vitres des fenêtres sans poignée. Un judas permettait au gardien d'embrasser du regard toute la pièce. On devait se sentir encore plus traqué que dans les salles communes.

Nous n'en avions pas fini. Un médecin vieillot et moustachu nous conduisit au bâtiment réservé aux femmes. On ne les avait pas réparties, comme les hommes, en différentes sections ; idiots, mélancoliques, paranoïaques, maniaques se coudoyaient dans des halls si encombrés de lits, de tables et de chaises qu'on pouvait à peine circuler. Elles ne portaient pas d'uniforme. Beaucoup d'entre elles avaient planté des fleurs dans leurs cheveux, et entortillé autour de leurs corps d'étranges oripeaux : on entendait des clameurs aiguës, des chansons, des monologues cérémonieux. J'avais l'impression d'assister à une comédie burlesque, mise en scène avec incohérence. Cependant, des femmes vêtues sans éclat brodaient en silence dans un coin. Le médecin nous en désigna une qui la veille avait essayé de sauter par une fenêtre : c'était sa septième tentative de suicide. Il lui mit la main sur l'épaule : « Alors ? on a recommencé ? ce n'est pas bien ! Voyons, la vie n'est pas si mauvaise ! Il faut me promettre d'être sage... — Oui, docteur », dit la femme sans lever les yeux. Ce médecin-là n'allait pas chercher midi à quatorze heures : les fous étaient fous ; il n'imaginait pas qu'on put songer à les guérir ou à les comprendre. Des femmes clouées dans les lits, en camisole de force, le regardaient avec désespoir ou haine : on leur enlèverait la camisole si elles promettaient d'être raisonnables, leur disait-il d'une voix grondeuse. Je m'arrêtai avec Olga près d'une vieille femme, très belle, qui tricotait, assise sur une chaise ; des larmes coulaient paisiblement sur son visage couleur d'ivoire ; nous lui demandâmes pourquoi elle pleurait : « Je pleure tout le temps ! dit-elle d'un air navré. C'est trop triste pour mon mari, pour mes enfants, de me voir tout le temps pleurer. Alors, ils m'ont amenée ici ! » Ses larmes redoublèrent ; elle avait l'air de les subir comme une fatalité contre laquelle ni elle ni personne ne pouvait rien. Du matin au soir, elles vivaient côte à côte, celles qui sanglotaient et se désespéraient, celles qui chantaient avec des voix stridentes ou qui dansaient en relevant leurs jupes : comment ne se seraient-elles pas entreaïées ? « La semaine passée, nous dit le médecin, l'une d'elles, au cours de la nuit, a tué à coups de ciseaux sa voisine de lit. » Nous étions accablés de dégoût, de fatigue, et d'une espèce de honte quand nous retrouvâmes, à la terrasse du café Victor, le monde quotidien.

Les choses se passaient comme nous l'avions escompté. Olga connaissait nos amis, elle partageait nos expériences ; nous l'aidions à s'enrichir, et son regard ranimait pour nous les couleurs du monde. Ses dédains d'aristocrate en exil

s'accordaient avec notre anarchisme anti-bourgeois. Ensemble, nous haïssions les foules dominicales, les dames et les messieurs comme il faut, la province, les familles, les enfants et tous les humanismes. Nous aimions les musiques exotiques, les quais de la Seine, les péniches et les rôdeurs, les petits caboulots douteusement famés, le désert des nuits. Terrés au fond d'un bar, nous tissions avec des mots et des sourires des cocons soyeux qui nous protégeaient de Rouen et du monde entier ; pris à la magie qui naissait de nos regards entrecroisés, chacun se sentait à la fois ensorceleur, ensorcelé. Dans ces instants, le « trio » semblait une éblouissante réussite. Pourtant, des fissures avaient tout de suite craquelé ce bel édifice.

Il était l'œuvre de Sartre ; on ne peut même pas dire qu'il l'eût bâti : il l'avait suscité, du seul fait qu'il s'était attaché à Olga. Quant à moi, j'eus beau tenter de m'en satisfaire, je ne m'y sentis jamais à l'aise. Je tenais à Sartre, je tenais à Olga, de manières différentes et même incomparables, mais chacune exclusive ; les sentiments que je leur portais ne pouvaient pas s'amalgamer. J'avais eu pour Olga une affection profonde mais familière, quotidienne et nullement émerveillée ; quand je me décidai à la voir avec les yeux de Sartre, il me sembla fausser mon cœur ; sa présence, ses humeurs m'atteignaient plus vivement qu'autrefois, et elle avait davantage prise sur moi ; mais l'espèce de contrainte qui commandait mes réactions à son égard, d'une certaine façon me détournait d'elle. Même dans nos tête-à-tête, je ne me sentais plus libre de mes élans, puisque je m'interdisais les réticences et l'indifférence ; je ne reconnaissais plus en elle le tranquille compagnon qui m'avait été cher. Quand nous sortions en trio, l'ancienne Olga s'escamotait tout à fait, car c'était une autre que Sartre réclamait ; parfois, elle répondait à cette attente, elle se montrait plus féminine, plus coquette, moins naturelle qu'avec moi ; parfois, elle s'en irritait et elle était alors maussade ou même acerbe ; mais elle ne pouvait en aucun cas ne pas en tenir compte. Sartre non plus n'était pas le même quand nous causions tous les deux seuls ou quand il s'occupait d'Olga. Si bien que dans ces réunions plénières, je me trouvais doublement frustrée. Elles avaient souvent un charme auquel je me donnais. Mais si j'envisageais le trio comme une entreprise de longue haleine, qui couvrirait des années, j'étais terrifiée. Dans les voyages que je projetais de faire avec Sartre, je ne souhaitais pas du tout qu'Olga fût en tiers. D'autre part, je comptais professer l'an prochain à Paris, et faire venir Olga : mais si je me disais que ses bonheurs dépendraient de Sartre autant que de moi, et peut-être davantage, cela me gâchait mon plaisir. Je ne doutais pas qu'il ne finît par me supplanter dans la vie d'Olga ; il n'était pas question de la lui disputer, puisque je ne pouvais supporter aucun désaccord entre lui et moi. D'ailleurs, il méritait cette préférence par l'obstination avec laquelle il l'exigeait et dont je ne rencontrais pas en moi d'équivalent ; je n'avais pas le droit de me plaindre, puisqu'il donnait à Olga plus de temps et de soins que je ne lui avais jamais accordés : mais cette logique ne jugulait pas mon dépit. Sans me le formuler j'en voulais à Sartre d'avoir créé cette situation, et à Olga de s'en accommoder ; c'était une rancune confuse, et comme honteuse d'elle-même, d'autant moins facile à subir que je ne

me l'avouais pas. Par mes paroles, mes conduites, je contribuais avec zèle à la bonne marche du trio. Cependant, je n'étais contente ni des autres ni de moi-même et je redoutais l'avenir.

Olga aussi était en difficulté. Au début, son histoire avec Sartre s'était déroulée sans heurt ; il l'intéressait, il l'amusait, il la captivait ; et puis, l'insolite l'attirait : elle avait trouvé une piquante poésie à ces promenades où ensemble ils déjouaient les langoustes. A travers ses sombres rêveries, à travers *Melancholia* qu'elle avait lu avec passion, Sartre lui apparaissait comme un personnage un peu fantastique, capable de la transporter loin des fadeurs de la terre. « J'ai passé un moment formidable avec vous », lui disait-elle souvent. Il avait pris soin, les premiers temps, de ne pas lui poser trop de questions, de ne pas manifester trop d'exigences. Mais il ne lui suffisait plus à présent de l'avoir emporté sur Marco ; il réclamait d'Olga une amitié aussi absolue, aussi exclusive qu'un amour, et il avait besoin qu'elle l'en assurât par quelque signe clair : des paroles, des regards, des symboles. Elle n'avait envie de s'enchaîner à personne, et certainement pas à un homme qui n'était pas seul en face d'elle ; elle tenait beaucoup à lui, et elle avait ses coquetteries, aussi lui offrait-elle souvent les visages, les gestes qu'il espérait : le lendemain, elle les démentait. Il lui reprochait ses caprices, elle se plaignait de sa tyrannie, ils se querellaient. Parfois, ils se quittaient fâchés ; alors, Sartre me téléphonait du Havre pour savoir si Olga lui gardait rancune. Marco surprit quelques-unes de ces conversations qui le firent rire aux larmes.

Un jour où leur entrevue avait été particulièrement orageuse, ce fut Olga que, deux heures après le départ de Sartre, on appela au téléphone. Un inconnu l'informa qu'à la descente du train de Rouen, un petit homme colérique avait agressé un gaillard deux fois gros et grand comme lui qui lui avait crevé un œil ; le furieux avait été emmené à l'hôpital, et il avait demandé qu'on prévînt Olga. Elle frappa à ma porte, atterrée. Je mis mon manteau, mon chapeau, décidée à partir pour Le Havre par le premier train. En attendant, je montai chez Marco. Il suggéra de téléphoner au café Guillaume Tell pour s'assurer que Sartre n'était pas tranquillement en train de travailler à sa table habituelle. Sartre vint à l'appareil et se confondit en excuses : il avait cru qu'Olga reconnaîtrait sa voix et comprendrait que par cette plaisanterie il plaidait la folie afin de se faire pardonner ses emportements. Je fus bien soulagée, Olga très déconfitée ; Marco jubilait.

Toutes les disputes ne s'achevaient pas aussi gaiement. Tour à tour, Sartre, Olga m'exposaient leurs griefs, ils réclamaient mon alliance. Je prenais souvent le parti d'Olga ; mais elle savait que mes rapports avec elle et avec Sartre n'étaient pas symétriques. Nous placions sa jeunesse plus haut que notre expérience : son rôle était tout de même celui d'une enfant, aux prises avec un couple d'adultes qu'unissait une complicité sans faille. Nous pouvions bien la consulter avec dévotion : nous gardions en main la direction du trio. Nous n'avions pas établi avec elle de véritables relations d'égalité, mais plutôt nous l'avions annexée. Même si, épisodiquement, je blâmais Sartre, je restais solidaire de lui au point qu'elle pouvait redouter, en se brouillant avec lui, de compromettre les sentiments

que j'avais pour elle ; cette idée l'exaspérait car elle m'était beaucoup plus attachée qu'à lui : elle s'emportait contre lui, mais aussi contre moi. Il risquait de gâcher notre amitié par son impérialisme, et je ne m'y opposais pas ! Dans ma discrétion, elle voyait de l'indifférence, et elle m'en avait une rancune qu'exaltait la crainte de me perdre. Il était rare qu'elle se fâchât avec Sartre sans m'envelopper dans son hostilité. Parfois aussi, pour se venger de ma tiédeur, elle se rapprochait ostensiblement de lui et me battait froid ; puis, soudain, cette inimitié entre nous l'affolait et elle se retournait contre Sartre.

Lui non plus, il ne trouvait guère son compte dans cette affaire, non seulement parce que les hésitations et les revirements d'Olga le mettaient en rage, mais parce qu'en vérité il ignorait ce qu'il attendait d'elle : ce n'était rien qui pût se formuler, ni s'imaginer, ni par conséquent s'obtenir. C'est pourquoi souvent la présence d'Olga et même sa gentillesse, tout en le charmant le décevait : il prenait alors des colères, moins pour des motifs précis que pour masquer sous des tumultes le vide qui minait ses désirs et ses joies ; souvent, ces tornades intempestives consternaient Olga. Il continuait à me tenir minutieusement au courant de leurs entrevues ; j'avais d'abord bénévolement accueilli ces récits et les commentaires qui les surchargeaient ; maintenant, j'éprouvais une impatience que je ne dissimulais pas quand Sartre s'interrogeait à l'infini sur un froncement de sourcil, ou sur une moue d'Olga. Je l'irritais si je contrariais ses interprétations, et davantage encore lorsqu'il m'arrivait de donner raison à Olga contre lui. Il y avait un mot emprunté à la phénoménologie et dont nous abusions au cours de ces discussions : *évidence*. Les sentiments, tous les « objets psychiques » ne sont que des probables ; mais l'*erlebnis* enferme sa propre évidence. Pour me clouer la bouche, Sartre disait : « Olga était furieuse contre moi, tout à l'heure : c'est une évidence. » Je lui en renvoyais d'autres ; et je lui reprochais de glisser de ces évidences instantanées à celles de vérités hypothétiques : l'hostilité d'Olga ou son amitié. Là-dessus, nous n'en finissions pas de chipoter et, à la longue, j'en étais excédée.

Ainsi nous trouvâmes-nous tous les trois malmenés par cette machine doucement infernale que nous avions agencée. En fin de compte, nous en sortîmes indemnes : ce fut l'amitié qui triompha. Il entra beaucoup d'étourderie, et même de la folie dans toutes ces agitations ; du moins y apportions-nous aussi une grande bonne volonté ; aucun de nous ne suscita chez aucun autre un durable ressentiment. Il n'empêche que chacun connut des heures assez noires ; du fait que nous tenions intensément les uns aux autres, les moindres ombres aussitôt s'amplifiaient, jusqu'à devenir des nuées qui couvraient tout le ciel. Certainement, elles n'auraient pas pris tant d'importance si nous avions vécu à Paris ; nous aurions eu bien des recours ; nos amis, des distractions. Mais notre trio vivait sous cloche, en serre chaude, dans l'oppressante solitude de la province ; quand une peine nous tourmentait, rien ne nous aidait à l'éluder. Sartre tombait dans des morosités, qui m'inquiétaient moins que celles de l'an passé, mais qui certainement n'avaient rien d'agréable. Olga par moments s'égaraient ; à Paris, pendant les vacances de Pâques, comme nous étions en visite

chez Camille, elle se brûla la main en y collant une cigarette embrasée avec une patience maniaque : J'ai raconté cet épisode dans *L'Invitée* ; c'était une manière de se défendre contre le désarroi où cette complexe aventure la jetait. Moi, jusqu'alors — en dehors des brèves crises où l'horreur de la mort m'empoignait — j'avais vécu dans l'implacable lumière d'un bonheur sans faiblesse ; ce fut presque avec stupeur que j'appris le goût de la tristesse. Je me rappelle un après-midi où nous traînâmes, Olga et moi, côte à côte, et toutes deux moroses, à travers la chaleur ingrate de l'été rouennais ; rue Eau-de-Robec, deux enfants se poursuivaient en riant à l'intérieur d'une vespasienne, un violon grinçait au rez-de-chaussée d'une des maisons qui trempaient dans l'eau. Au fond de la rue, assis sur un pliant, un homme jouait de la scie en chantant d'une voix veule :

*Il pleut sur la route
Dans la nuit j'écoute
Le cœur en déroute
Le bruit de ton pas.*

J'entendais le bruit de nos pas, et j'avais le cœur en déroute. Je me souviens aussi d'un déjeuner que je fis, à la brasserie de l'Opéra, avec Marco. Olga m'avait dit un au revoir glacé, et s'en était allée avec Sartre, en riant. Ils étaient en train de passer un moment idyllique : ensemble, ils regardaient les choses, ils s'en enchantaient ; ils avaient accaparé le monde et la rancune d'Olga m'en excluait ; j'étais dépossédée de tout, je flottais dans le néant. Je n'arrivais pas à avaler une bouchée de mes œufs brouillés tant j'avais la gorge serrée, et les paroles de Marco se perdaient dans les abîmes du vide.

C'est qu'à présent, j'étais tout à fait incapable de tenir à distance les humeurs d'Olga ; non, les pensées des gens n'étaient pas à l'intérieur de leur tête une inoffensive petite fumée : elles envahissaient la terre et je m'y dissolvais. Olga m'obligea à affronter une vérité que jusqu'alors, je l'ai dit, je m'étais ingéniée à esquiver : autrui existe, au même titre que moi, et avec autant d'évidence. Par tempérament, et aussi à cause du rôle qui lui était assigné dans le trio, elle conservait avec entêtement son quant-à-soi ; elle pouvait se donner sans réserve à l'amitié pendant un temps plus ou moins long, mais toujours elle se reprenait ; il n'y avait pas entre nous la communauté de projets qui seule assure la continuité d'une entente. Séparée de moi, elle me regardait avec des yeux étrangers qui me changeaient en objet ; parfois une idole, parfois une ennemie ; ce qui la rendait redoutable c'est que, oublieuse du passé, et refusant l'avenir, elle affirmait avec une violence sans appel la vérité présente ; si un mot, un geste, une décision que je prenais lui déplaisait, je me sentais à jamais et tout entière odieuse. J'avais à nouveau des contours, des limites ; des conduites que j'avais crues louables ne révélaient soudain que mes déficiences ; mes raisons devenaient des torts. En fait, Olga ne s'entêtait pas dans l'animosité ; et je gardais de la défense ; en moi-même, je m'emportais contre elle, je l'accusais, je la condamnais. Je n'allai donc jamais jusqu'à me considérer avec une radicale sévérité ; mais je perdis un peu de

mon assurance ; j'en souffris ; sur ce plan, j'avais besoin de certitudes, le moindre doute me donnait le vertige.

Ce qui m'ébranla davantage encore, ce furent les dissensions qui parfois m'opposaient à Sartre ; il prit toujours grand soin de ne rien dire ni faire qui pût altérer nos rapports ; nos discussions étaient, comme d'habitude, d'une extrême vivacité, mais sans nulle aigreur. Je n'en fus pas moins amenée à réviser certains des postulats que jusqu'alors j'avais pris pour accordés ; je m'avouai qu'il était abusif de confondre un autre et moi-même sous l'équivoque de ce mot trop commode : nous. Il y avait des expériences que chacun vivait pour son compte ; j'avais toujours soutenu que les mots échouent à donner la présence même de la réalité : il me fallait en tirer les conséquences. Je trichais quand je disais : « On ne fait qu'un. » Entre deux individus, l'harmonie n'est jamais donnée, elle doit indéfiniment se conquérir. Cela, j'étais toute prête à l'admettre. Mais une question plus angoissante se posait : quelle était la vérité de cette conquête ? Nous pensions — là-dessus, la phénoménologie nous confirmait dans des convictions beaucoup plus anciennes — que le temps déborde les instants, que les sentiments existent par-delà « les intermittences du cœur » ; mais s'ils ne se maintiennent que par des serments, des conduites et des consignes, ne finissent-ils pas par se vider de leur substance, et par ressembler aux sépulcres blanchis de l'Écriture ? Olga méprisait rageusement toutes les constructions volontaristes ; ce n'était pas assez pour m'ébranler ; mais, en face d'elle, Sartre lui aussi se laissait aller au désordre de ses émotions ; il éprouvait des inquiétudes, des fureurs, des joies qu'il ne connaissait pas avec moi. Le malaise que j'en ressentis allait plus loin que la jalousie : par moments, je me demandai si mon bonheur ne reposait pas tout entier sur un énorme mensonge.

A la fin de l'année scolaire, et sans doute à cause de l'imminence d'une séparation qui donnait à chaque instant un caractère définitif, les rapports de Sartre et d'Olga se tendirent. Ils eurent quelques sérieuses disputes et cessèrent de se voir. Par un instinctif besoin de compensation, Olga redoubla de gentillesse à mon égard ; j'étais fatiguée de travailler, je m'accordai des loisirs, et pendant quelques jours, nous passâmes presque tout notre temps ensemble. Le soir, parfois, Marco nous accompagnait. Les petites rues, derrière les quais, étaient remplies de matelots étrangers qui rôdaient à travers la douceur de la nuit ; Marco les abordait ; il nous emmenait dans des bars où traînaient des « débarqués ». Nous y retournions sans lui ; Olga parlait très bien l'anglais, et nous avions de longues conversations avec des hommes blonds qui venaient de très loin. Il y en eut un, très beau, un Norvégien, que nous revîmes plusieurs fois ; il nous demanda nos noms : « Elle s'appelle Castor, dit Olga en me désignant. — Alors, vous êtes Pollux », dit joyeusement le débarqué. Désormais, quand il nous apercevait, il courait vers nous : « Voilà Castor et Pollux ! » criait-il avec enthousiasme, et il nous embrassait sur les joues. Nous finissions la nuit dans un café-restaurant qui restait ouvert jusqu'à quatre heures du matin et que fréquentait la jeunesse dorée ; il s'appelait Chez Nicod, c'était le seul endroit où on pût souper après minuit. J'aimais nos vagabondages, et l'exclusive intimité que

je retrouvais avec Olga. Seulement, je savais que Sartre ne voyait pas sans amertume ce renouveau dont il faisait les frais ; je me sentais presque coupable à son égard ; en tout cas, pendant ces journées il ne pensait plus à moi comme une alliée, et cette discordance empoisonnait l'air que je respirais.

Olga n'avait pas même présenté un certificat de licence, et ses parents lui écrivaient des lettres courroucées : elle partit pour Beuzeville au début de juillet. Je la regrettais. Cependant, l'atmosphère où se débattait le trio avait fini par devenir si étouffante que ce me fut un soulagement d'y échapper et de me jeter dans la frivolité de camaraderies sans conséquence. Bost, pour qui Marco s'était pris de grande amitié, vint faire un bref séjour au Petit Mouton ; le soir, nous courions, tous les trois, les boîtes plus ou moins louches que Marco s'ingéniait à découvrir. La rue des Cordeliers avait moins de charme qu'au Havre la rue des Galions, mais on y voyait aussi briller des étoiles violettes, des moulins rouges, des chats verts ; une nuit, Marco salua d'un geste seigneurial une maquerelle assise à l'entrée d'un corridor, il palabra avec elle, et elle nous introduisit dans une espèce de salle d'attente minable ; quelques femmes, en robes longues, étaient assises sur des banquettes de bois. Marco offrit à boire à une blonde étique, et lui posa des questions avec un excès de courtoisie ; la blonde répondait d'un air gêné, et je trouvai que Marco manquait de tact. En général, pourtant, il pouvait se permettre à peu près n'importe quoi : il avait la grâce. Sartre supportait mieux sa brouille avec Olga, depuis qu'elle était rentrée dans sa famille ; à Rouen, il se montrait de très bonne humeur. Je passais la soirée avec lui, nous allions manger des œufs au plat Chez Nicod, et, vers minuit, Marco faisait une entrée remarquée ; il portait sur ses épaules Bost, saoulé par deux pernods, et riant de toutes ses dents.

Son hilarité nous gagnait et nous faisions tous les quatre grand bruit. Il était temps pour Marco, comme pour moi, de quitter Rouen : nos réputations commençaient à se gâter sérieusement. Mais nous avions été l'un et l'autre nommés à Paris : cet avancement me remplissait d'aise. Sartre, l'an prochain, devait quitter Le Havre. Je ne sais plus pour quelle raison — sans doute était-ce une affaire de poste double — on y appela un nouveau professeur de philosophie. En échange, on proposa à Sartre une khâgne à Lyon. Ses parents, M^{me} Lemaire firent vivement pression sur lui pour qu'il acceptât ; mais Lyon était loin et il risquait, sous prétexte que la khâgne représentait une promotion, d'y être maintenu longtemps ; il préféra une classe de baccalauréat à Laon ; il restait ainsi à proximité de Paris, où, étant donné la modestie du poste qu'il choisissait, il avait de grandes chances d'être nommé l'année suivante. Je l'appuyai avec énergie.

Mon bonheur se rétablissait. Sartre semblait apaisé et j'allais partir pour Rome avec lui. D'autre part, à travers les remous de notre existence privée nous avions, cette année, suivi attentivement le déroulement de la vie politique. Nous assistions avec enthousiasme au triomphe du Front populaire.

Nous l'escomptions depuis longtemps. Cependant, la droite avait lutté avec

acharnement pour l'empêcher. L'affaire Jèze fut un des épisodes les plus bruyants de cette bagarre. Professeur de droit, Jèze avait donné autrefois de nombreux gages à la réaction ; mais il avait accepté, en septembre, de prononcer devant la S.D.N., au nom de la délégation éthiopienne, un réquisitoire contre l'Italie. Son premier cours public fut accueilli, en novembre, par un si énorme chahut qu'il dut le suspendre. En présence du doyen Allix, il affronta de nouveau les étudiants au début de janvier : le chahut reprit. On ferma la Faculté de droit, et les jeunes fascistes essayèrent de déclencher au Quartier latin une grève générale d'étudiants : elle échoua, cependant que la Chambre votait une loi, autorisant le gouvernement à dissoudre les ligues séditeuses. En février, au moment où les armées italiennes s'emparaient d'Addis-Abéba, où la droite française adressait à Mussolini des télégrammes de félicitations, la Faculté de droit rouvrit : le cours de Jèze fut encore une fois saboté. On accusa le doyen de l'avoir insuffisamment protégé, et il dut démissionner. En mars, après une dernière tentative, Jèze renonça définitivement à parler en public.

Un attentat plus sérieux fut dirigé contre Léon Blum. Les « patriotes » avaient voulu donner aux funérailles de Bainville l'éclat d'un deuil national. En revenant de la cérémonie, ils croisèrent sur le boulevard Saint-Germain l'auto qui ramenait Léon Blum de la Chambre ; ils l'arrêtèrent, molestèrent les occupants, blessèrent sérieusement Blum avant que la police intervînt. Il y eut des arrestations ; Maurras, qui avait écrit contre Blum des articles sanglants ; fut poursuivi pour provocation au meurtre et condamné à plusieurs mois de prison. Le Front populaire organisa contre les agresseurs de Blum une manifestation massive où, une fois de plus, sa force se déploya. Meetings, défilés confirmaient l'imminence d'une victoire que les événements d'Espagne semblaient préfigurer. La Pasionaria soulevait par son éloquence l'enthousiasme des républicains ; la droite fut battue aux élections ; en vain, le général Franco tenta un pronunciamiento : la victoire demeura au Frente popular, que nos journaux bien-pensants baptisèrent « Frente crapulare » et dont ils entreprirent de décrire les atrocités. La presse de gauche se tailla de faciles mais légitimes succès en parodiant à l'envi ces récits.

Quand Hitler occupa la Rhénanie, les néo-pacifistes prêchèrent encore la patience. « Résister et négocier », écrivait Emmanuel Berl. Mais la gauche, sûre de ses forces, se raidissait. La paix, déclarait-elle, ne devait pas être un perpétuel recul. C'est grâce aux complicités de la droite française que les bluffs d'Hitler réussissaient : face à un adversaire résolu, il battrait en retraite. Les masses françaises ne voulaient pas la guerre ; mais pour la conjurer, elles misaient sur une politique de fermeté.

Tous nos amis et nous-mêmes nous nous rallions à ce point de vue. Nous comptons sur le Front populaire, à l'extérieur pour sauver la paix, à l'intérieur pour amorcer le mouvement qui aboutirait un jour à un véritable socialisme. Nous prenions à cœur, Sartre et moi, son triomphe ; cependant, notre individualisme freinait notre « progressisme » et nous gardions l'attitude qui, le 14 juillet 1935, nous avait cantonnés dans le rôle de témoins. Je n'arrive plus à me rappeler où nous passâmes la nuit du 3 mai ; c'était sur une place, à Rouen

sans doute, et des haut-parleurs annonçaient des chiffres qui nous comblaient de satisfaction ; cependant, Sartre n'avait pas voté. Les prétentions politiques des intellectuels de gauche lui faisaient hausser les épaules. Jacques Bost avait écouté les résultats des élections à Paris, en compagnie de son frère, de Dabit et de Chamson. Il nous raconta que Chamson poussait des cris de triomphe : « Qu'est-ce qu'on leur met ! » « Chamson ne met rien du tout, à personne », dit Sartre avec impatience. Palabrer, déclamer, manifester, prêcher : quelle vaine agitation ! Nous aurait-elle paru aussi dérisoire si l'occasion nous avait été donnée de nous y mêler ? Je ne sais pas. Je suis presque certaine, en revanche, que si nous nous étions trouvés en mesure d'agir efficacement, nous l'aurions fait ; notre abstentionnisme venait en grande partie de notre impuissance ; nous ne refusions pas *a priori* de participer aux événements. La preuve, c'est que, lorsque les grèves eurent éclaté et que dans les rues on quêtait pour les grévistes, nous donnâmes tout ce que nous pouvions. Pagniez nous le reprocha ; pour la première fois, une sérieuse divergence politique se fit entre lui et nous ; selon lui, les grèves compromettaient l'expérience Blum, alors que nous y voyions l'unique moyen de la radicaliser. C'est avec un grand enthousiasme que nous accueillîmes les occupations d'usines ; ouvriers et employés nous étonnèrent par l'audace massive de leur action, l'adresse de leur tactique, leur discipline, leur gaieté : enfin, il se passait quelque chose de neuf, d'important, de vraiment révolutionnaire. La signature des accords Matignon nous remplit de joie : contrats collectifs, hausse des salaires, semaine de quarante heures, congés payés, quelque chose changeait dans la condition ouvrière. Les industries de guerre furent nationalisées ; on créa un office du blé, le gouvernement décréta la dissolution des ligues fascistes. La bêtise, l'injustice, l'exploitation perdaient du terrain ; cela nous mettait le cœur en fête. Cependant — et somme toute je ne vois là aucune contradiction — le conformisme continuait à nous irriter, même s'il changeait de couleur. Nous n'appréciâmes pas du tout le chauvinisme nouveau teint qui déferlait sur la France. Aragon écrivait des articles tricolores. A l'Alhambra, dans l'enthousiasme général, Gilles et Julien chantaient *La Belle France* : il était question de bleuets et de coquelicots, on aurait dit du Déroulède. Alors que l'an passé nous avions assisté à la fête du 14 Juillet, cette fois-ci nous la boudâmes ; Jacques Bost y ayant couru, nous lui représentâmes la futilité de sa conduite. C'était beau de voir les foules en marche vers la victoire ; elles l'avaient obtenue, et il nous paraissait fade de les regarder commémorer leur triomphe.

Cet été-là, on vit partir vers les plages, vers les campagnes les premiers congés payés. Quinze jours, ce n'est pas long ; tout de même, les ouvriers de Saint-Ouen, d'Aubervilliers allaient respirer un autre air que celui des usines et des faubourgs. A la joie de cette évasion, aux clameurs heureuses du 14 Juillet, il se mêlait des rumeurs inquiétantes. La presse avait annoncé une « mutinerie au Maroc espagnol ». La nuit du 12 au 13, le général Franco débarqua en Espagne. Mais le pays entier avait choisi la République : la défaite des rebelles ne paraissait pas faire de doute. Nous fîmes nos valises, le cœur tranquille.

L'an passé, nous avons pris grand plaisir à explorer la France ; avant de descendre en Italie, nous nous arrê tâmes quelques jours à Grenoble ; chaque matin, un car nous emmenait dans les Alpes ; le soir, nous buvions du porto dans un « Cintra » ; nous nous promenions en parlant de Stendhal ; Sartre chantait une chanson de son cru sur Grenoble et ses messieurs aux cœurs nobles, sur la place Grenette, et ses demoiselles aux âmes nettes. Pagniez passait des vacances familiales à Guillestre et nous allâmes l'y voir ; il nous accompagna à Marseille en autocar.

A Rome, nous logeâmes pendant dix jours à l'Albergo del Sole ; nous mangions de la *porchetta* place du Panthéon. J'aimai Rome, ses nourritures, ses bruits, ses places, ses briques et ses pins.

Naples nous intriguait ; le *Guide Bleu* vantait le charme, sans l'expliquer. Ma sœur qui venait de faire un tour en Italie m'avait écrit : « Ce n'est pas du tout beau ; c'est sale : la saleté ne suffit pas. » La place de la gare, le Rettofilo rigide et poussiéreux nous inquiétèrent. Mais bientôt nous nous enfonçâmes dans le réseau de minuscules ruelles qu'indiquait notre plan, au flanc de la Via Roma. Il faut qu'à notre insu nous ayons été des humanistes forcenés car les bourgeois conscients, les hygiénistes, les communistes, tous les rationalistes et tous les progressistes condamnent — non sans raison — cette crasse, et l'obscurantisme qui l'entretient. Si on y compromet son cœur, on manifeste qu'on aime les hommes non tels qu'ils doivent être, mais tels qu'ils sont. Naples. Soudain, le Midi bascule ; le soleil n'est plus présent comme une lumière au ciel, mais sur terre comme une énorme poche d'ombre ; plus rien de minéral au fond de ce cloaque : tout grouille, tout fermente ; la pierre même est spongieuse, elle suinte, elle sécrète des mousses et des lichens. La vie des hommes s'exhibe dans sa nudité organique, dans sa chaleur viscérale : c'est sous cet aspect qu'elle nous a étourdis, écoeurés, envoûtés.

Nous en avons senti l'horreur : les enfants nus et croûteux, les scrofuleux, les infirmes, les plaies pantelantes, les purulences, les visages livides comme des abcès, les îlots insalubres — désignés par des pancartes : « inhabitable », « interdit » — et où pullulaient des familles ; dans les ruisseaux, les trognons, les charognes que des mains se disputaient ; les Vierges bénisseuses souriant à tous les coins de rues, couvertes d'oripeaux dorés, parmi les fleurs et les lumignons. Mais nous ne l'avons pas sondée ; nous nous sommes laissé en partie leurrer par les apparences. Via dei Tribunali, autour de la Porta Capuana, nous regardions les pyramides de pastèques et de melons d'eau, les monceaux de tomates, d'aubergines, de citrons, de figues, de raisin, les poissons scintillants, et ces espèces de reposoirs rococo, si jolis que les marchands de coquillages fabriquent avec des moules et des algues : nous ignorions que la nourriture ne s'étale avec cette violence que lorsque les gens crèvent de faim. Méconnaissant la profondeur de cette misère, nous avons pu aimer certains de ses effets ; il nous plaisait qu'elle supprimât toutes les barrières qui isolent les hommes et les diminuent : tout ce

peuple habitait la chaleur d'un seul ventre ; les mots : dedans, dehors, avaient perdu leur sens. Les antres obscurs où luisaient faiblement des icônes appartenaient à la rue ; dans le grand lit matrimonial des malades dormaient, des morts reposaient à découvert. Et l'intimité des maisons se répandait sur la chaussée. Tailleurs, cordonniers, forgerons, fabricants de fleurs artificielles, les artisans travaillaient sur le seuil de leurs échoppes ; les femmes s'asseyaient devant leurs portes pour épouiller leurs enfants, laver leur linge, vider leurs poissons, tout en surveillant les bassines de tomates écrasées qu'elles exposaient au bleu lointain du ciel. D'un bout à l'autre de la rue couraient des sourires, des regards, des voix de l'amitié. Nous fûmes pris à cette gentillesse. Autour de la Porta Capuana, il y avait presque en permanence des banderoles, des guirlandes, des guignols, des charlatans ; le soir des bougies s'allumaient ; et toujours avec leurs boniments, leurs disputes, leurs gesticulations, les marchands et les passants y entretenaient une fête. Je revois ce paysan, debout dans sa charrette, au milieu d'une cargaison de pastèques ; d'un geste vif, il taillait dans le fruit un dé saignant qu'il exhibait au bout de son couteau : la pastèque ainsi garantie fraîche et saine, il la jetait à un acheteur qui l'attrapait au vol ; aussitôt, avec une prestesse vertigineuse, il en écornait, il en lançait une autre. Nous étions descendus dans un hôtel, près de la gare, au cœur des quartiers populeux ; nous allions écouter des canzonettes dans un boui-boui des environs. Nous avons ignoré les bars, les restaurants élégants, la promenade de luxe qui longe la baie ; mais nous déjeunions confortablement dans un restaurant ombreux et plaisant, le Papagallo, proche de la Via Roma, qui possédait dans une cage un vrai perroquet ; les murs étaient couverts de photographies d'artistes italiens et étrangers. Pour dîner, nous achetions dans cette même rue des sandwiches ou du poulet froid, et nous le mangions en marchant. De temps en temps, nous buvions un café sous la Galleria, nous goûtions aux gâteaux vernissés de la grande pâtisserie Cafflish, ou bien nous prenions une glace sur la piazza Municipio, à la terrasse du café Gambrinus. Échappant aux duretés de Naples, nous lui trouvions de la douceur. Tout de même, partout, à toute heure, le vent nous apportait la poussière désolée des docks, ou des odeurs humides et louches. Quand nous montions au Pausilippe, la menteuse blancheur de Naples, au loin, ne nous trompait pas.

Sartre était comme moi un touriste appliqué ; il n'entendait manquer aucune attraction majeure. Chaque matin, des wagonnets à crémaillère hissaient au sommet du Vésuve une cargaison d'Américains : quatre-vingt-dix francs par tête, ce n'était pas dans nos moyens. Nous montâmes à pied, à partir d'une petite gare où nous avait conduits le *circum-vesuvio* ; nous suivîmes d'abord des sentiers empierrés, qui coupaient des vignobles au sol noir ; puis, nous grimpâmes à travers des conglomérats de laves, de scories, de cendres ; les cendres s'épaissirent, le terrain s'effritait sous nos pas et nous marchions avec peine. A la fin, nous escaladâmes le ballast de la voie ferrée, étagé en escalier géant ; pour passer d'un degré à l'autre, il fallait un effort qui me coupait le souffle. Un marchand ambulant qui nous avait rejoints m'encourageait du geste et de la voix. Deux ou trois autres indigènes nous suivaient ; ils installèrent près du terminus, leurs

menus éventaires : médailles verdâtres, morceaux de lave, fausses reliques. L'un d'eux vendait du raisin et nous lui achetâmes des grappes couleur d'ambre. Malgré les vapeurs de soufre qui nous suffoquaient, nous restâmes longtemps assis au bord du cratère, découvrant avec surprise la vérité de cette expression éculée : la croûte terrestre. Quel énorme gâteau, cette planète, mal cuit, trop cuit, boursoufflé, crevassé, fendillé, craquelé, tavelé, gonflé de cloques, creusé de poches, fumant, fumeux, encore bouillant et bouillonnant ! Nous fûmes distraits par l'arrivée d'un troupeau de touristes ; ils se ruèrent vers le gouffre, sous la conduite d'un guide qui les accablait de chiffres : largeur, longueur, profondeur, dates des dernières éruptions ; ils marchandèrent des souvenirs, firent jouer leurs appareils photographiques : au bout d'une demi-heure, ils s'étaient volatilisés. Nous savourâmes encore un moment notre solitude avant de dévaler en courant la pente où nous nous étions péniblement tramés. Nous étions fiers de nous.

J'aimais toujours conquérir les paysages à la force de nos jarrets. A Capri nous gravîmes l'antique escalier qui mène de la Marina à Anacapri. Nous avons déjeuné là-haut, sur une terrasse solitaire qui surplombait la mer : un soleil vif et léger, un vent caressant, le vin des coteaux, les eaux bleues, Naples au loin, l'omelette blonde, ma tête qui tournait un peu, c'est un de mes souvenirs les plus étourdissants.

Nous vîmes Pouzzoles et ses fumerolles ; et nous prîmes le petit train de Pompéi. Notre visite au musée de Naples avait un peu inquiété Sartre. Il écrivait à Olga : « Ce qui m'a désoblige d'abord, c'est la manie qu'avaient les Pompéiens d'élargir fictivement leurs toutes petites chambres. Les peintres s'en chargeaient en couvrant les murs de fausses perspectives ; ils peignaient des colonnes et, derrière ces colonnes, des lignes fuyantes qui donnaient à la pièce des dimensions de palais. Je ne sais pas s'ils se laissaient prendre, ces vaniteux Pompéiens, à ces trompe-l'œil, mais il me semble que j'en aurais eu horreur et que c'est tout à fait ce genre de dessins agaçants dont on ne peut plus détacher les yeux quand on a un peu de fièvre. Et puis, j'ai été assez déçu par les fresques dites "de la bonne époque" qui représentent des personnages et des scènes mythologiques. J'espérais un peu trouver à Pompéi une sorte de révélation de la vraie vie romaine, une vie plus jeune, plus brutale que celle qu'on nous a enseignée à l'école ; il me semblait impossible que ces gens-là ne fussent pas un peu des sauvages. Et tout le poncif gréco-romain qui m'assommait en classe, j'en rendais le XVIII^e siècle responsable. Je pensais donc redécouvrir la vraie Rome. Or les fresques m'ont bien détrompée ; ce poncif gréco-romain, on le trouvait déjà à Pompéi. Tous ces dieux ou demi-dieux qu'ils faisaient peindre sur leurs murs, on sent qu'ils n'y croyaient plus depuis longtemps. Les scènes religieuses n'étaient plus que des prétextes et pourtant ils ne s'en débarrassaient pas. En parcourant ces salles remplies de fresques, j'étais envoûté par ce classicisme plein de poncifs, je revoyais dix fois, vingt fois une scène de la vie d'Achille ou de Thésée, et ça me paraissait effrayant, une ville dont les habitants n'avaient rien que ça sur leurs murs, que ça, qui leur faisait déjà civilisation morte, qui était si loin de leurs préoccupations de banquiers, de commerçants ou d'armateurs. J'imaginais la distinction froide et la

culture pleine de convention de ces gens et je me sentais bien loin des belles statues sorcières de Rome. (Le Castor vous aura sans doute dit que nous avons retrouvé, quelques jours plus tard, au rez-de-chaussée de ce même musée, une foule de statues sorcières, avec des prunelles de cuivre. Mais elles datent d'une époque antérieure.) En sortant du musée, je n'avais presque plus envie de voir Pompéi et j'éprouvais pour ces Romains un mélange de curiosité et de répulsion assez désagréable. Il me semblait, si vous voulez, que, même de leur temps, ils étaient déjà l'Antiquité et qu'ils auraient pu dire : "Nous autres, Romains de l'Antiquité", comme ces chevaliers de je ne sais quelle comédie bouffée qui disaient : "Nous autres, chevaliers du Moyen Age, qui partons pour la guerre de Cent ans." »

En fait, Pompéi, miraculeusement conservée par sa mort foudroyante, a dépassé toutes nos imaginations : enfin, nous nous promenions dans des ruines où nous ne reconnaissons pas seulement des temples, des palais, des édifices publics, mais des maisons, villas et masures, des boutiques, des tavernes, des marchés, toute une ville grouillante et bruyante, comme Naples aujourd'hui. Les rues, lourdement pavées, qui fuyaient vers le ciel entre des murailles effritées, remplissaient bord à bord mon regard ; pourtant, notre imagination les peuplait d'ombres ; prise entre ces fantômes et l'opaque réalité, je touchai, mieux qu'en nul lieu au monde, le mystère de l'absence. Nous passâmes la journée entière à errer parmi ces vestiges, ne nous interrompant que pour nous restaurer en hâte, et boire un vin chargé de toutes les boues du Vésuve.

A Pæstum, nous contemplâmes pour la première fois un temple grec. Sartre fut déconcerté parce que, me dit-il, « il n'y a rien à en penser ». A moi aussi, cette beauté parut trop simple, trop lisse ; je ne trouvais pas de prise. Dans ma mémoire, les deux jours qui suivirent ont beaucoup plus d'éclat. Sartre rentra directement à Naples. Je descendis à la station qui suit celle de Salerne et je me disposai à faire, sac au dos, les vingt kilomètres qui me séparaient d'Amalfi. Un cocher de fiacre me héla : il m'y conduirait pour huit lires. Stupéfaite de cette aubaine, je m'assis dans la voiture, à côté d'un jeune Italien taciturne que coiffait un feutre emplumé. Je me prélassai sur les coussins, tout en regardant défilier la côte scintillante et la blancheur des vieux villages grecs, décorés d'azulejos bleu et or. J'ai vu la cathédrale et les rues d'Amalfi, j'ai couché dans un ancien monastère, à l'Albergo della Luna, et je serais restée longtemps sur la terrasse à regarder briller sur la mer nacrée les barques des *lamparos*, si le portier ne s'était offert avec trop d'empressement à charmer ma solitude. Le lendemain, j'ai connu Ravello, ses jardins, ses villas, ses belvédères, ses balustrades où se dressent, tournant farouchement le dos à la mer, des bustes de marbre qu'on dirait bouffés par les fourmis de l'Age d'or. J'ai suivi en car, d'Amalfi à Sorrente, la plus belle côte du monde.

Sartre n'eut aucun regret quand je lui peignis ces délices car il s'était de son côté considérablement amusé. Comme il rôdait seul, la nuit, un jeune homme l'avait invité à boire ; il l'avait emmené de taverne en taverne ; puis il lui avait proposé un spectacle de choix : des tableaux vivants, inspirés par les fresques qui

décorent la *Villa des Mystères*, à Pompéi ; Sartre l'avait suivi jusqu'à une maison spécialisée ; pour un prix assez doux, une maquerelle l'avait introduit dans un salon rond, aux murs recouverts de glaces ; tout autour courait une banquette en velours rouge ; il s'y était assis, tout seul, car la maquerelle n'avait pas permis à son compagnon d'entrer avec lui. Deux femmes étaient apparues ; la plus âgée, tenant dans sa main droite un phallus en ivoire, jouait le rôle de l'homme ; elles avaient mimé avec nonchalance les positions amoureuses illustrées par les fresques. Puis, la plus jeune avait dansé en agitant un tambourin. Moyennant un supplément, le client pouvait s'isoler avec l'élue de son cœur. Sartre avait décliné cet avantage. Dans la rue, devant la porte, il retrouva son guide ; celui-ci tenait à la main une bouteille de vin achetée par Sartre dans la dernière *bottiglieria* où ils s'étaient arrêtés et dont ils n'avaient bu que la moitié ; il attendait Sartre pour achever de la vider ; ensuite, ils se séparèrent. Ce qui avait charmé Sartre, me dit-il, c'est l'impression de *dépaysement* qu'il avait éprouvée en se voyant assis, seul, au milieu de ses reflets, dans ce salon rutilant, où deux femmes se livraient pour lui à un travail à la fois burlesque et routinier. Il intitula *Dépaysement* la nouvelle où il tenta, l'année suivante, de raconter cette aventure.

De Naples à Palerme, nous avons dormi sur le pont du bateau. Entraînée par Naples à la misère, je supportai celle — pourtant affreuse — de Palerme. Là encore, l'étalage des nourritures m'en dissimula la disette. Le pittoresque, la couleur locale ruisselaient et je m'en donnai à cœur joie : sombres ruelles, vieux linge, échoppes, pyramides de pastèques. Et comme je les trouvai jolies ces images ambulantes qui racontaient au flanc des charrettes les légendes de Robert Guiscard et des Croisés ! Il y avait un tas de minuscules théâtres où des marionnettes les animaient ; un après-midi nous entrâmes dans l'un d'eux ; il était rempli d'enfants, serrés sur d'étroits bancs de bois, nous étions les seuls adultes. Nous vîmes Charlemagne, Roland, Robert Guiscard, et d'autres chevaliers, guindés dans leurs armures, pourfendre des Infidèles. De temps en temps, un enfant s'agitait ; alors un homme le frappait légèrement du bout d'une longue gaule. Nous mangions du raisin poisseux et nous nous sentions très heureux.

Pour visiter les églises et les palais, d'un bout à l'autre de la ville, nous nous promenions souvent en fiacre ; un soir, comme nous marchions dans la grande rue centrale, nous en vîmes un dont le cheval s'était emballé ; le bruit de ses sabots, le grondement des roues fracassaient le calme crépusculaire, et les gens qui flânaient sur la chaussée s'enfuyaient ; on aurait dit un film fantastique, ou une couverture de la *Domenica del Corriere*.

De nouveau, nous interrogeâmes des temples grecs ; nous ne trouvions toujours rien à en dire, ils ne nous disaient rien : mais leur silence avait plus de poids que bien des bavardages. Pendant des heures, à Sélinonte, nous le subîmes sans nous en lasser, assis parmi d'énormes tambours écroulés. Pas une âme à la ronde, en ce temps-là ; nous avions apporté de l'eau, du pain, du raisin dont nous déjeunâmes, à l'ombre des marbres où couraient des lézards : Sartre sifflait pour les charmer. A Ségeste, nous commençâmes à sentir ce que c'est qu'une

colonnade dorique.

Nous renonçâmes à Agrigente : le voyage eût été trop compliqué. Je n'eus pas de regret tant j'aimai Syracuse, la nudité brillante de ses pierres, étagées en amphithéâtre au bord d'une mer de métal, ses routes poussiéreuses, où marchaient pesamment les « bœufs du soleil » aux cornes magnifiques, le dépouillement de la terre autour du château d'Euryale : nous avons erré longtemps dans ses souterrains, sur ses chemins de ronde, et dans la solitude de la lande rongée par la mer, très loin de tout. Nous sommes descendus dans les Latomies, le seul endroit que je connaisse où l'horreur touche à la poésie. De Messine, dont la laideur commémorait irréfutablement un cataclysme, nous avons traversé, en ferry-boat, la splendeur du détroit. Au retour, je m'agaçai parce que, tandis que nous voguions dans le bleu, Sartre lisait les journaux : il me parlait de l'Espagne, de l'Allemagne, de l'avenir qu'il ne voyait pas du tout bleu.

Un misérable rafiot nous a ramenés de Messine à Naples ; je passai une mauvaise nuit : il faisait trop froid pour dormir sur le pont, et dans le ventre du bateau on respirait d'insoutenables odeurs. Nous nous arrê tâmes encore quelques jours à Rome. Assez brusquement, l'humeur de Sartre changea ; le voyage s'achevait et il retrouvait ses soucis : la situation politique, ses rapports avec Olga. J'eus peur. Est-ce que les langoustes allaient ressusciter ?

Il m'assura que non, et je n'y pensais plus quand nous arrivâmes à Venise, que nous voulions revoir. Nous y restâmes quatre ou cinq jours et nous décidâmes d'y passer, comme à Rome deux ans plus tôt, une nuit blanche. Pour couper les ponts, et par économie, nous avons réglé l'hôtel et libéré notre chambre : plus un coin à nous dans la ville. Nous avons traîné dans les cafés, jusqu'à leur fermeture ; nous nous sommes assis sur les marches de la place Saint-Marc ; nous avons marché le long des canaux. Tout se taisait ; sur les *largo* on entendait, à travers les fenêtres ouvertes, la respiration des dormeurs. Nous avons vu le ciel blanchir au-dessus des Fundamenta Nuova ; entre le quai et le cimetière, des barques, larges et plates, glissaient comme des ombres sur les eaux de la lagune ; à l'avant, des hommes godillaient ; de Murano, de Burano, des îles et de la côte, elles amenaient des cargaisons de légumes et de fruits. Nous sommes revenus vers le cœur de la ville ; dans les halles au bord du Grand Canal, le marché se mit peu à peu à vivre, dans la profusion des pastèques, des oranges, des poissons, tandis que le jour s'affirmait ; les cafés s'ouvrirent ; les rues se remplirent. Alors, nous allâmes prendre une chambre, et dormir. Sartre me dit plus tard que tout au long de cette nuit une langouste l'avait suivi.

1. Elle a inspiré celle qui a lieu dans *Les Mandarins* entre Henri et Nadine, face aux lumières de Lisbonne.

2. Nous l'avions lu plus mal encore qu'*Aden Arabie*. Nous l'avions pris pour un roman populiste. Sartre a expliqué dans sa préface aux œuvres rééditées de Nizan combien ce point de vue nous paraît aujourd'hui faux.

3. Le roman d'Olecha ne parut qu'en 1936 sous le titre *L'Envie* dans la collection des « Feux croisés ». C'était, en effet, une œuvre séduisante et déconcertante.

4. Il avait été reçu à l'agrégation l'année où Sartre avait échoué ; il avait fait sa médecine et se

consacrait à la psychiatrie.

5. Publiée sous le titre : *L'Imagination*.

6. Si elle ne fut pas exécutée c'est que depuis longtemps en France aucune femme ne l'était plus.

7. Que nous tenons aujourd'hui pour un fourrier du fascisme.

8. Dans le Boris de *L'Âge de raison*, Sartre a peint en le russifiant un portrait du « petit Bost » tel du moins qu'il nous apparaissait alors.

CHAPITRE V

De retour à Paris, en septembre, nous plongeâmes dans le drame qui pendant deux ans et demi domina toute notre vie : la guerre d'Espagne. Les armées de Franco n'avaient pas triomphé aussi rapidement que la droite l'espérait ; elles n'avaient pas non plus été écrasées aussi vite que nous l'escomptions. La marche des rebelles sur Madrid avait été brisée, mais ils avaient pris pied à Séville, à Saragosse, à Oviedo. A peu près toute l'armée — 95 % — presque tout l'appareil de l'État avaient passé du côté de Franco : pour se défendre, la République ne pouvait compter que sur le peuple.

Il s'était porté à son secours dans un immense élan. Les récits que nous lisions dans les journaux, les informations que nous transmettaient Fernand et ses amis embrasaient notre imagination. A Madrid, à Barcelone, les ouvriers avaient pris d'assaut les casernes et s'étaient armés eux-mêmes ; les Madrilènes avaient hissé le drapeau rouge sur la caserne de la Montana. Les paysans sortaient de leurs greniers leurs vieux fusils, leurs tromblons. Dans les villes et les villages les miliciens, faute d'armes, faisaient l'exercice avec des bâtons : il y avait de nombreuses femmes dans leurs rangs ; elles étaient aussi ardentes à se battre que les hommes. Contre les chars d'assaut de Franco, les *dinamiteros* lançaient des grenades et des bouteilles enflammées. L'héroïsme d'un peuple aux mains nues allait barrer la route aux troupes équipées et disciplinées que jetaient contre lui la Propriété, l'Église, la Finance : c'était une épopée bouleversante et par laquelle nous nous sentions directement concernés. Aucun pays ne nous était plus proche que l'Espagne. Fernand comptait parmi nos meilleurs amis. Nous avions partagé la liesse du premier été républicain, sous le soleil de Madrid ; nous nous étions mêlés à la joyeuse effervescence de Séville, après la fuite de Sanjurjo, quand la foule allumait dans les cercles aristocratiques des incendies que les pompiers n'éteignaient pas. Nous avions vu de nos yeux la grasse arrogance des bourgeois et des curés, la misère des paysans, et souhaité que la République se hâtât de tenir toutes ses promesses. En février, la voix de la Pasionaria avait exalté ces espoirs : leur défaite nous eût atteints comme un désastre personnel. Et, d'ailleurs, nous savions que la guerre d'Espagne mettait en jeu notre propre avenir ; la presse de gauche lui consacrait autant de place que si elle avait été une affaire française, et elle l'était en effet : il ne fallait à aucun prix qu'un nouveau fascisme s'installât à nos portes.

Cela n'arriverait pas, nous en étions sûrs ; personne dans notre camp ne

doutait de la victoire républicaine. Je me rappelle un dîner, dans le restaurant espagnol dont j'ai parlé et que fréquentaient exclusivement des républicains. Une jeune cliente espagnole se leva soudain et déclama un poème à la gloire de son pays et de la liberté ; nous ne comprenions pas les mots — un de nos voisins nous en indiqua le sens général — mais nous fûmes émus par la voix de la jeune femme, par son visage. Tous les convives se dressèrent et crièrent : « Vive la République espagnole ! » Tous croyaient à son proche triomphe. La Pasionaria avait jeté aux fascistes un cri de défi : « *No pasaran !* » qui retentissait à travers toute l'Espagne.

Cependant, notre enthousiasme avait une autre face : la colère. Pour que la victoire fût prompte, il aurait fallu que la France volât tout de suite au secours du peuple espagnol, qu'elle lui envoyât les canons, les mitrailleuses, les avions, les fusils qui lui faisaient cruellement défaut ; or malgré le traité de commerce qui liait la France à l'Espagne, Blum, dès les premiers jours d'août, avait opté pour la « non-intervention » ; il refusait de livrer des armes à la République, il fermait même la frontière aux expéditions privées. Le 5 septembre, Irun tomba parce que ses défenseurs n'avaient rien pour se battre, alors qu'à quelques centaines de mètres deux trains, chargés de fusils destinés à l'Espagne, avaient été stoppés par les autorités françaises. A cause de cet embargo, Talavera-la-Reine tombait, les franquistes progressaient en Estrémadure et en Guipuzcoa. Le neutralisme de Blum était d'autant plus révoltant qu'Hitler et Mussolini fournissaient ouvertement aux rebelles des hommes et du matériel. Le 28 août, la première bombe qui tomba sur Madrid fut jetée par un *Junker* allemand. Nous admirions Malraux et son escadrille qui étaient venus se mettre au service de la République : mais comment, à eux seuls, tiendraient-ils tête à l'aviation nazie ? Au grand meeting pacifiste de Saint-Cloud, Blum fut accueilli par des clameurs : « Des avions pour l'Espagne ! » La C.G.T., les communistes, une grande partie des socialistes exigeaient la réouverture de la frontière pyrénéenne. D'autres socialistes cependant, et les radicaux socialistes, approuvaient Blum ; avant tout, il fallait sauver la paix, disaient-ils ; la vérité, c'est que, sans aimer le fascisme, ils redoutaient davantage l'élan révolutionnaire qui soulevait le Frente popular. Ces dissensions se reflétaient dans les journaux que nous lisions. Dans *Vendredi*, Guéhenno refusait encore de « sacrifier la paix à la révolution », tandis qu'Andrée Viollis et même le pacifiste Romain Rolland liaient les chances de la paix à celles de la République espagnole. La plupart des collaborateurs du *Canard enchaîné* étaient pour l'intervention ; Galtier-Boissière la combattait. Nous détestions la guerre autant que n'importe qui, mais nous ne supportons pas l'idée que quelques dizaines de mitraillettes, quelques milliers de fusils auraient suffi aux républicains pour venir à bout de Franco, et qu'on les leur refusait. La prudence de Blum nous écœurait et nous ne pensions pas du tout qu'elle servît la paix. Avec quelle angoisse nous apprîmes au début d'octobre que les rebelles étaient aux portes de Madrid, en novembre qu'ils occupaient la Cité universitaire et que le gouvernement se repliait à Valence ! Et la France ne bougeait pas ! L'U.R.S.S. heureusement se décida ; elle envoya des tanks, des avions, des mitrailleuses et la

milice, appuyée par les Brigades internationales, sauva Madrid.

Lorsque la bataille de Madrid se fut engagée, Fernand ne supporta plus de rester à Paris ; il résolut de partir se battre. Nous nous trouvâmes encore une fois en désaccord avec Pagniez ; dans la décision de Fernand, il ne voulait voir qu'une fanfaronnade ; M^{me} Lemaire aussi jugeait qu'il aurait dû se soucier de sa femme, de son fils, et rester avec eux, au lieu de jouer au héros. Ils étaient de ceux qui, tout en prenant parti pour la République, ne souhaitaient pas du tout voir la guerre civile se changer en une Révolution triomphante. Nous approuvions Fernand de tout notre cœur ; nous l'accompagnâmes à la gare, avec Stépha et de nombreux amis. Le peintre Bermann partit avec lui. Sur le quai, tout le monde était très ému : les républicains gagnaient ; mais quand ? à quel prix ?

La rébellion franquiste, en grande partie suscitée par Mussolini, fortifiait les espoirs de l'Axe à qui un accord germano-nippon rattacha le Japon. Toute la droite française applaudissait les victoires franquistes ; les « intellectuels occidentaux » en particulier — Maxence, Paul Chack, Miomandre, Bonnard — les acclamaient avec bruit. J'avais l'habitude d'écouter sans sourciller mon père vanter le bon sens de *Gringoire* et le patriotisme éclairé de Stéphane Lauzanne. Mais je retrouvais — en silence — mes fureurs juvéniles lorsque mes parents et mes cousins Valleuse se régalaient des atrocités attribuées par leur presse au « Frente crapulare » — les nonnes violées par milliers sur les marches des églises, les enfants de chœur éventrés, les cathédrales en cendres — ou lorsqu'ils exaltaient l'héroïsme des cadets de l'Alcazar. J'avais peine à comprendre comment, de leur point de vue même, les succès des *Stukas* nazis pouvaient les réjouir. Leurs journaux redoublaient de virulence ; la campagne de calomnies déchaînée par Carbuccia, dans *Gringoire*, contre le ministre de l'Intérieur Salengro, accula celui-ci au suicide. Le patronat relevait la tête ; il essayait de revenir sur les concessions que lui avaient arrachées les grèves de juin. Cependant, on constatait une certaine reprise industrielle. Grâce à la semaine de quarante heures, on pouvait voir le samedi matin des couples, montés sur des tandems, qui pédalaient vers les portes de Paris ; ils revenaient, le dimanche soir, avec sur leurs guidons des bouquets de fleurs ou de feuillages. Des bandes de jeunes s'en allaient, sac au dos, camper dans les forêts des environs. Quelque chose avait été gagné et demeurerait acquis. Bien que divisée sur la question de l'intervention en Espagne, la gauche conservait ses espoirs.

J'enseignais au lycée Molière. Je n'imaginais évidemment pas de résider à Passy ; je m'y rendais pour faire mes cours, et j'en repartais aussitôt. Je descendis, rue de la Gaîté, dans un hôtel décent, l'hôtel Royal-Bretagne. L'année précédente, quand Simone Labourdin s'était installée dans un « trois-pièces » que M^{me} Lemaire disait très joli, j'avais eu vaguement envie de louer, moi aussi, un petit appartement que j'arrangerais à mon goût. Je ne tenais pas *a priori* à jouer à la bohème. Mais l'idée de courir les agences et d'emménager me terrorisait ; d'ailleurs, où trouver l'argent pour acheter des meubles ? L'hôtel me déchargeait

de tous soucis. Peu m'importait de disposer d'une seule chambre, et qu'elle manquât de charme : j'avais Paris, ses rues, ses places, ses cafés.

Marco enseignait à Louis-le-Grand ; il habitait, en bas de la rue Delambre, un hôtel un peu plus coûteux que le mien. Bost achevait sa licence en Sorbonne ; il logeait chez son frère, dans une petite chambre indépendante, place Saint-Germain-des-Prés. Il n'était pas question d'abandonner Olga à Beuzeville ; mais ses parents savaient qu'elle n'avait pas présenté le moindre certificat et s'opposaient à son départ ; elle prit le train sans leur accord ; elle loua une chambre dans mon hôtel. La philosophie ne l'attirait décidément pas et elle se demandait avec anxiété ce qu'elle allait faire de sa peau. Pendant quelque temps, elle servit le thé dans une espèce de *cafétéria* du boulevard Saint-Michel qui était aussi une bibliothèque et une discothèque : mais ça ne me paraissait pas une solution.

Deux fois par semaine, j'allais chercher Sartre à la gare du Nord. Sa crise de Venise n'avait pas eu de suite ; les langoustes s'étaient définitivement volatilisées ; nous prenions un verre dans un café voisin, qui n'existe plus aujourd'hui, qui nous enchantait : il y avait une salle en contrebas dont les glaces écaillées, les banquettes de moleskine, les tables de marbre, la lumière glauque nous rappelaient la brasserie Paul ; les murs étaient recouverts de boiseries noires et tarabiscotées qui nous faisaient penser à un corbillard napolitain. Nous nous racontions les derniers événements survenus dans nos vies et nous commentions les nouvelles. Puis nous descendions vers Montparnasse. Nous avions établi notre quartier général au Dôme. Les matins où je n'allais pas au lycée, j'y prenais mon petit déjeuner. Je ne travaillais jamais dans ma chambre, mais dans un box, au fond du café. Autour de moi des réfugiés allemands lisaient les journaux et jouaient aux échecs ; des étrangers de toutes nationalités discutaient entre eux, avec passion, mais en sourdine : leurs murmures ne me gênaient pas ; c'est austère, la solitude en face d'une feuille blanche ; je levais les yeux, je vérifiais que les hommes existaient : cela m'encourageait à tracer des mots qui, peut-être, un jour, toucheraient quelqu'un. Quand je causais avec Sartre, avec Olga, j'aimais bien regarder les gens aller, venir. Grâce à Fernand et à Stépha, nous pouvions mettre des noms sur certains visages : il y avait Rappoport et sa barbe fleurie, le sculpteur Zadkine, l'énorme Dominguez, le minuscule Mané-Katz, le peintre espagnol Florès, Francis Gruber, avec qui ma sœur était assez liée, Kisling, Ehrenbourg avec sa face trapue sous son épaisse tignasse, une profusion de peintres et d'écrivains plus ou moins connus, inconnus. Nous étions particulièrement intrigués par un homme au beau visage raboteux, à la chevelure hirsute, aux yeux avides, qui vagabondait toutes les nuits sur le trottoir, en solitaire, ou accompagné d'une très jolie femme ; il avait l'air à la fois solide comme un rocher et plus libre qu'un elfe : c'était trop. Nous savions qu'il ne faut pas se fier aux apparences et celle-ci avait trop de séduction pour que nous ne la supposions pas décevante : il était Suisse, sculpteur et s'appelait Giacometti. Dans l'ensemble, à Paris comme à Rouen, les femmes nous semblaient plus amusantes que les hommes. La nuit, de grandes Américaines se saoulaient majestueusement.

Femmes artistes, femmes d'artistes, modèles, petites actrices du théâtre Montparnasse, jolies filles et filles moins jolies, plus ou moins ou tout à fait entretenues, nous nous plaisions à les regarder rêver sur des cafés-crème, cancaner avec des copines, coqueter devant leurs mâles. Elles s'habillaient à bon marché, mais non sans recherche ; quelques-unes portaient des vêtements d'un charme suranné achetés à la foire aux puces. Je me rappelle bien celle que nous appelions « la Suisse » ; elle avait des cheveux blonds, très lisses, qu'elle relevait en un chignon bouffant, de pur style 1900 ; elle portait une blouse en taffetas puce, avec des manches gigot ; et elle poussait une voiture d'enfant. De temps en temps, nous nous asseyions au Sélect, parmi des garçonnes aux nuques rasées qui arboraient des cravates, parfois des monocles : cet exhibitionnisme nous semblait mièvre. Nous lui préférons les comédies moins prévisibles que se jouaient quelques illuminées. Un soir, je découvris avec Olga, rue Monsieur-le-Prince, Le Hoggar, qui était alors un endroit bon marché et équivoque ; nous fûmes charmées par l'exotisme facile du décor, par la musique nasillarde qui montait du sous-sol, et surtout par les verres décorés de fleurettes en relief dans lesquels un Arabe costumé nous servit du thé à la menthe ; en bas, une fausse Ouled-Naïl dansait la danse du ventre ; il n'y avait personne dans la salle d'en haut, sauf une femme d'une trentaine d'années, aux cheveux tirés, sans beauté, qui chantait, à demi couchée sur une banquette. Nous la revîmes souvent au Dôme ; elle était toujours seule, elle ne chantait plus, mais elle remuait les lèvres d'un air inspiré. Une autre, du même âge environ, aux traits rudes, minaudait, les yeux au ciel, en causant avec un interlocuteur invisible que nous soupçonnions d'être Dieu. Plus les gens avaient l'air bizarres, perdus, plus nous éprouvions de sympathie pour eux. Certains tout de même nous inquiétaient ; il y avait un exophtalmiste dont les yeux, de semaine en semaine, devenaient plus proéminents : ils allaient tout à coup se détacher de ses orbites et rouler sur le carreau ; il y eut aussi celui que nous appelâmes le masochiste. Je buvais un verre avec Olga, à La Coupole ; elle portait un manteau en fausse panthère, j'étais coiffée d'un feutre assez masculin ; un homme aux oreilles décollées, à la mâchoire pendante, fixait sur nous un regard vitreux ; il posa sur notre table un journal en travers duquel il avait écrit : « Esclave, ou chien ? » Nous avalâmes hâtivement nos consommations. Comme nous passions devant lui, il murmura : « Dites-moi de traverser la salle à quatre pattes, et je le fais ! » Nous le revîmes quelques semaines plus tard ; il marchait dans la rue, à côté d'une femme qui portait un col dur, une cravate, des chaussures montantes et un air de méchanceté sur son visage : il semblait en transe. Une espèce de familiarité tacite s'établit entre nous et les autres habitués du Dôme ; ayant appris, d'une source ou d'une autre, que nous étions fonctionnaires, donc relativement à notre aise, souvent un ivrogne, un traîne-misère, ou un teneur professionnel venait nous demander cent sous ; il se croyait obligé, en échange, de débiter une longue bordée de mensonges : la mythomanie florissait. Tous ces déclassés, ces exilés, ces ratés, ces fabulants nous reposaient des monotonies de la province. On dit qu'il y a un conformisme de l'anticonformisme : en tout cas, il autorise plus de fantaisie que l'autre. J'ai

éprouvé de fortes joies à travailler en solitaire au milieu de ces gens, très proches et très lointains, qui cherchaient à tâtons leur vie.

En dépit des ressources que nous offrait Paris, notre trio eut vite fait de retomber dans les mêmes difficultés qu'à Rouen. Sartre avait écrit de longues lettres à Olga pendant les vacances — une entre autres, où il lui décrivait Naples et qui servit de départ à sa nouvelle, *Dépaysement* ; elle lui avait répondu, et ils s'étaient retrouvés avec chaleur. Il leur arrivait souvent de vagabonder dans Paris jusqu'à l'aube, tout au plaisir d'être ensemble. Et puis, soudain, Olga boudait. Ces rebuffades irritaient d'autant plus Sartre que leur amitié lui semblait en progrès ; Olga de son côté supportait de moins en moins bien ses impatiences. Après des heures passées à servir le thé, elle était souvent nerveuse ; le vide de son avenir l'effrayait. En dehors de Sartre et de moi, elle ne connaissait que Marco et Bost, elle traînait seule pendant de longues heures, et se morfondait. Quelques mois plus tôt, à Rouen, elle avait voulu expérimenter les effets de l'alcool ; elle avait avalé à un zinc deux pernods coup sur coup : le résultat avait dépassé de loin ses prévisions. Elle n'avait pas recommencé. Maintenant pour tromper son ennui, son malaise, elle recourait volontiers au pernod qui la précipitait dans de sombres délires. En rentrant dans ma chambre, je trouvais parfois sous ma porte un papier rose, couvert d'une écriture désordonnée : Olga y exhalait son dégoût du monde et d'elle-même. Ou bien, à la manière de Louise Perron, elle fixait sur sa propre porte, avec des punaises, une feuille où je déchiffrais des mots sibyllins et désespérés. Je me tourmentais pour elle et je trouvais encore plus injuste qu'auparavant qu'elle me fit souvent grise mine. J'avais escompté qu'à Paris nous échapperions naturellement à ce labyrinthe où la solitude de Rouen nous retenait ; mais non. Sartre n'en finissait toujours pas d'épiloguer sur les conduites d'Olga ; je perdais l'espoir de trouver une issue et je commençais à être excédée de tourner en rond. Loin de s'être améliorée, la situation nous devenait, à tous les trois, de plus en plus intolérable. J'accueillais comme une évasion les soirées que je passais avec Marco et Bost, qui étaient devenus inséparables. Ils allaient ensemble au cinéma, au concert ; Marco avait donné à Bost la clé de sa chambre pour qu'il pût y écouter ses disques chaque fois qu'il en avait envie. Bost était sensible au charme de Marco, à ses drôleries, à ses prévenances qu'il acceptait avec l'impériale simplicité de la jeunesse ; il ne s'étonnait pas non plus quand il voyait Marco tomber dans de sombres abattements. Il pensait que Marco se faisait du souci pour sa carrière. Il avait chanté, l'été, au casino de Vichy, et Lauri Volpi, qui tenait la vedette, l'ayant par hasard entendu s'était exclamé : « Voilà une voix extraordinaire ! » ; les chanteurs célèbres manifestent peu de bienveillance aux débutants et cet éloge inattendu avait grisé Marco. En octobre, il avait passé une audition devant le directeur de l'Opéra ; « Eh bien, monsieur ! lui avait dit celui-ci, revenez quand vous saurez chanter en mesure. » Bost attribuait à cette défaite, que nous nous expliquions mal, les humeurs de Marco. Peu à peu, il dut s'avouer la vérité : Marco attendait de lui beaucoup plus que de l'amitié, et il avait misé le bonheur de toute sa vie sur cet espoir. Bost ne voulait ni renoncer à l'amitié de Marco ni se plier à sa passion : il se débattait lui aussi dans un piège. Marco ne

dissimulait plus ; il s'emportait, il pleurait, il soupçonnait Bost de chercher du secours contre lui auprès de Sartre. Je travaillais au Dôme, un matin, quand Marco surgit : « Venez », me dit-il, impérieusement, mais d'une voix étranglée. Je remontai avec lui la rue Delambre et je vis avec stupeur des larmes dans ses yeux. La veille, revenant chez lui vers six heures du soir, il avait entendu dans sa chambre une musique ténue et un murmure de voix ; il avait regardé par le trou de la serrure et il avait vu Olga et Bost qui s'embrassaient : rien de plus, mais étant donné la réserve d'Olga, il avait tiré de cette scène des conclusions, pour lui tragiques.

J'appris par la suite que, dans la soirée, il avait rencontré au Dôme Sartre et Olga, et qu'il avait prononcé en ricanant des phrases qu'aucun des deux n'avait comprises, Sartre ignorant ce que Marco savait, Olga ne se doutant pas qu'il le sût. Le reste de la nuit, Marco avait pleuré ; il comprenait trop bien ce qui venait d'arriver : depuis longtemps ces deux jeunes gens de vingt ans se plaisaient ; contre les complications et les exigences des adultes, ils s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre.

Personnellement, je trouvai qu'Olga avait pris une saine décision en brisant le cercle dont nous ne parvenions pas à sortir. Sartre faisait toujours face à tout, il se montra beau joueur. Marco essaya passionnément de nous convaincre de rompre avec Olga et surtout avec Bost ; nous refusâmes et il nous enveloppa dans sa rancune. Il se promenait à Montparnasse avec un revolver en poche ; il entra au Dôme à l'improviste pour surprendre nos conciliabules ; il croyait que nous nous réunissions tous les quatre à mon hôtel pour comploter contre lui ; il épiait une des fenêtres : des ombres se profilaient contre la vitre et il serrait rageusement la crosse de son revolver ; il fut déconcerté quand je lui démontrai que j'habitais dans une autre chambre. Il oubliait de jouer les superbes. Il étalait sa douleur, ses larmes. Il nous fit si grande pitié que nous décidâmes de l'emmener à Chamonix.

Sartre n'était pas gai non plus. Outre l'échec du trio, il en avait subi un autre qui le touchait encore davantage. Le manuscrit de son livre — intitulé *Melancholia* à cause de la gravure de Dürer qu'il aimait beaucoup — avait été remis par Nizan à un lecteur de la maison Gallimard. Sartre reçut un mot de Paulhan l'avisant que malgré certaines qualités, l'ouvrage n'était pas retenu. Il avait paisiblement encaissé le refus de *La Légende de la vérité* ; mais, sur *Melancholia*, il avait travaillé quatre ans, le livre répondait à ses intentions ; de son point de vue, du mien, il avait réussi son coup. Paulhan désapprouvait donc le dessein même de Sartre : exprimer sous une forme littéraire des vérités et des sentiments métaphysiques ; ce projet était trop profondément enraciné en lui, et depuis trop longtemps, pour qu'il acceptât cette condamnation : mais elle nous déconcerta.

M^{me} Lemaire et Pagniez en furent influencés ; ils suggérèrent que *Melancholia* était peut-être ennuyeux et d'une écriture maladroite ; cette défection acheva de nous désorienter : comment pouvait-il y avoir un tel écart entre le point de vue d'autrui et le nôtre ? Sartre comptait bien présenter son manuscrit à d'autres éditeurs ; mais comme toute contestation trouvait un écho en lui, loin de se

défendre par de l'arrogance, il se posa un tas de questions désagréables.

Le séjour à Chamonix manqua donc d'entrain. L'hiver était très rude, on avait fermé toutes les pistes, à cause du verglas ; un jeune lycéen, après huit jours d'apprentissage, paria de faire la descente du Brévent : on retrouva son corps déchiqueté. Nous montions en téléphérique à Planpraz et je dévalais, avec Sartre, de petites pentes. Marco, qu'épouvantait la moindre dénivellation, prenait des leçons particulières et, sous prétexte d'acquérir du style, s'exerçait indéfiniment au chasse-neige. Un après-midi, j'allai avec Sartre au col de Voza ; nous descendîmes sur Les Houches par la piste bleue qui passe à travers bois et dont nous nous tirâmes assez mal. A l'hôtel nous retrouvions Marco, qui s'assombrissait au fur et à mesure que la nuit tombait. Il avait rêvé que Bost l'accompagnerait aux sports d'hiver, il ne se consolait pas de son absence. Après le dîner, il sortait dans la neige pour se frotter la tête avec sa lotion au soufre qui empestait ; il exigea une fois que Sartre l'essayât ; moi, je lui permis seulement d'en verser trois gouttes sur un tampon dont il m'effleura le crâne et je crus que mon cuir chevelu s'en allait en lambeaux.

Marco avait supplié, tant la solitude des nuits lui était insupportable, que nous dormions tous trois dans la même chambre. Nous occupions une espèce de grenier triste et nu où il y avait trois lits. Aussitôt couché, Marco se mettait à pleurer, avec de vraies larmes, et ses lamentations se prolongeaient longtemps à travers les ténèbres. Il avait déjà aimé, il avait même eu des passions, nous disait-il, mais jamais il n'avait rencontré un être avec qui il souhaitât échanger des serments définitifs ; en juillet, il avait cru que cette chance lui était offerte : et il venait de la perdre sans recours ; il ne s'en consolait jamais. Il évoquait, en sanglotant, la vie qu'il aurait pu avoir avec un compagnon choisi ; il aurait mis à ses pieds sa gloire imminente, sa fortune ; ils auraient voyagé ensemble de palace en palace, dans de longues voitures étincelantes. Nous l'invitions au sommeil ; il se taisait, il soupirait et, de nouveau, il racontait à haute voix les images qui le traversaient : Bost, son cache-nez blanc, la blancheur de son sourire, sa jeunesse, sa grâce, son inconsciente cruauté ; quand, au sortir d'une scène déchirante, ils allaient au cinéma voir *Chariot* ou les *Marx Brothers*, Marco, le cœur en charpie, entendait à côté de lui Bost qui riait ! Il y avait dans ses radotages quelque chose de plus noir encore et de plus implacable que dans les délires de Louise Perron : il me semblait qu'il était en train de se fabriquer un enfer dont il ne s'échapperait plus jamais.

A la rentrée, il recommença à poursuivre de ses insultes et de ses larmes Bost que ces scènes excédaient ; il n'était pas gai ; Olga non plus. Elle continuait à voir Sartre qui s'appliquait à garder de bons rapports avec elle ; mais le cœur n'y était plus ; elle doutait, comme toujours, de l'avenir ; elle m'emmenait, pour faire diversion, dans de petits dancings de Montparnasse — à La Bohème, à L'Arc-en-ciel — où je m'ennuyais ; nos soirées étaient souvent moroses. L'humeur de Sartre, heureusement, se rétablissait ; il avait repris un peu d'espoir touchant *Melancholia*. Dullin était un vieil ami de Gaston Gallimard et il lui avait écrit en lui demandant de regarder personnellement le manuscrit refusé. De son côté,

Pierre Bost était venu voir Gallimard pour le lui recommander. Sartre travaillait à une nouvelle et il y prenait grand plaisir. Pendant sa croisière en Norvège, il s'était essayé pour la première fois à ce genre avec un court écrit, *Le Soleil de minuit*, qu'il perdit dans les Causses et qu'il ne recommença pas. Cette année, il avait écrit *Érostrate* et maintenant il travaillait à *Dépaysement*¹. Je l'accompagnai deux ou trois fois à Laon : il logeait dans un vieil hôtel douillet, à l'odeur moisie. A Paris, nous visitâmes l'exposition Gauguin ; nous vîmes des films. Nous lisions. *Fascisme et Grand Capitalisme* de Guérin nous aida un peu à comprendre notre époque. Nous nous passionnâmes pour *La Femme frigide* de Stekel parce qu'il proposait une psychanalyse qui rejetait la notion d'inconscient. Nous étions très loin de Bernanos ; cependant, le *Journal d'un curé de campagne* força notre estime ; je le relus plusieurs fois, étonnée par la virtuosité qui se cachait sous sa simplicité. Deux auteurs, inconnus de nous, éveillèrent notre sympathie : Queneau avec *Les Derniers Jours* et Michel Leiris avec *L'Âge d'homme*.

Nous assistâmes à plusieurs répétitions de *Jules César* que montait Dullin ; Camille, qui avait fait l'adaptation, prit activement part à la mise en scène ; Dullin jouait le rôle, assez ingrat, de Cassius : c'est comme animateur qu'il se surpassa. Il avait choisi, pour incarner César, un vieux cabot, de maigre réputation, à qui un certain métier tenait lieu de talent, mais dont le physique convenait au personnage : il le modela geste par geste, mot par mot, si bien qu'à la fin on aurait pu le prendre pour un grand acteur. Vandéric composa un beau Brutus ; Genica Athanasiou avait un noble visage, une voix émouvante malgré son accent prononcé. Quant à Marchat, il se mit tout de suite dans la peau de Marc Antoine, et il y fut superbe. J'avais apprécié à sa valeur le travail de Dullin, de Camille, de toute la troupe et, le soir de la générale, j'épiai avec émotion les critiques que Camille m'avait désignés : la plupart étaient vieux et paraissaient maussades ; c'était l'hiver, ils toussaient ; Lugné-Poe crachait dans une petite boîte en argent. Le texte, que Camille avait soigneusement évité d'édulcorer, parut les choquer. Le spectacle eut tout de même un grand succès. Pendant la scène des Lupercales, deux jeunes esclaves traversaient le plateau en courant, un fouet à la main, et presque nus : chaque fois, ils manquaient renverser le buste de César dressé au milieu de la place ; ce soir-là, ils l'esquivèrent avec adresse. L'un d'eux frappa tous les spectateurs par sa beauté ; Jean Cocteau demanda qui il était : il s'appelait Jean Marais.

Je me donnais avec moins d'entrain que d'habitude à mes occupations, à mes distractions : je me sentais tout le temps fatiguée. Avec Olga, avec Sartre, avec les deux ensemble, je veillais tard ; Sartre se reposait à Laon, Olga dans la journée, moi, jamais. Je m'acharnais à travailler, je voulais finir mon livre. Le matin, je me levais de bonne heure pour aller au lycée. Souvent, dans le métro, je mesurais avec anxiété le temps qui me séparait de la prochaine nuit : « Encore seize heures avant de me coucher ! » J'aurais donné n'importe quoi pour m'endormir tout de suite, et indéfiniment. Attendant Sartre dans un café, près de la gare du Nord, il m'arrivait de fermer les yeux et de perdre conscience pendant quelques minutes.

Le sommeil devenait une obsession. J'avais connu la fatigue, l'année où je

préparais l'agrégation, mais quand le soir ma tête s'alourdissait, je ne résistais pas : j'allais me coucher. Maintenant, il me fallait prendre sur moi, tard dans la nuit, et je me réveillais inassouvie. Je ne récupérais pas. C'était harassant, cette attente toujours déçue d'un répit que je n'atteignais jamais. J'ai appris à ce moment-là que la lassitude peut être aussi ravageuse qu'une maladie et tuer tout plaisir à vivre.

D'autre part, j'avais suivi avec trop de joie la montée du Front populaire pour ne pas m'attrister de son déclin. Blum, en proie à de graves difficultés financières, déclarait qu'une « pause » était nécessaire. On venait de découvrir une association secrète, organisée par l'extrême droite, qui stockait des armes, et qui travaillait en liaison avec les services d'espionnage hitlérien. Le complot éventé, au lieu de publier les noms des conspirateurs, on étouffa l'affaire. L'Angleterre, comme la France, tolérait sans broncher l'intervention des forces allemandes et italiennes en Espagne. Le seul pays capable et sincèrement désireux de barrer la route au fascisme, c'était l'U.R.S.S. Et voilà que nous ne comprenions plus rien à ce qui se passait là-bas. Gide avait été trop prompt à s'engouer, trop prompt à se dédire, pour que nous prenions au sérieux le *Retour d'U.R.S.S.* qu'il s'était hâté de publier en revenant de Russie et qui avait fait grand bruit. Mais que signifiaient les procès qui se déroulaient à Moscou ? *Le Matin* racontait sans rire que les aveux des accusés leur avaient été extorqués grâce à une « liqueur de vérité » qu'on pouvait acheter pour quatre sous en Amérique ; c'était une imbécillité : mais quelle explication lui opposer ? Nizan, qui avait passé en U.R.S.S. une année d'euphorie, était profondément déconcerté ; nous eûmes avec lui une longue conversation au Mahieu et, bien qu'à l'ordinaire il ne livrât ses sentiments qu'avec prudence, il ne nous cacha pas son trouble. Nous n'avions jamais imaginé l'U.R.S.S. comme un paradis, mais nous n'avions jamais non plus mis sérieusement en question la construction socialiste. Il était gênant d'y être incités, au moment où la politique des démocraties nous écœurait. N'y avait-il plus un coin du monde où pût s'accrocher l'espoir ?

Car l'Espagne n'était plus la terre de l'espoir, mais le champ d'une bataille dont l'issue devenait douteuse. Fernand eut une permission en février ; il débordait d'enthousiasme, mais à travers ce qu'il rapportait la situation paraissait inquiétante. Il nous fit rire en nous racontant comment il avait conquis le titre de responsable ; au cours d'une escarmouche, se trouvant avec des camarades en terrain découvert, sous le feu des fusils ennemis, il avait vivement entraîné son groupe vers un petit mur derrière lequel ils s'étaient abrités : on l'avait félicité avec chaleur de cette initiative ; il obtint rapidement les grades de capitaine, puis de commandant : il finit général. Tout en s'amusant avec nous de cet avancement, il nous dit à quel point l'armée populaire manquait de cadres, de discipline, d'organisation. Les désordres sociaux et politiques étaient beaucoup plus graves encore. Communistes, radicaux, anarcho-syndicalistes ne servaient pas les mêmes intérêts. Les anarchistes refusaient de comprendre qu'avant de faire la révolution il fallait gagner la guerre ; en certaines provinces, entre autres en Catalogne, les syndicats se préoccupaient d'établir des soviets, alors qu'ils auraient

dû se soucier de faire marcher les usines. Les colonnes anarchistes gênaient l'action gouvernementale par des coups de main intempestifs ; elles n'obéissaient pas aux ordres émanant du pouvoir central. Ce manque d'unité constituait un terrible danger, face à la solide armée de Franco, qu'appuyaient de plus en plus massivement des corps expéditionnaires allemands et italiens.

Nous eûmes le cœur serré quand Fernand nous parla de Madrid : les maisons éventrées, sur l'Alcala ; la chaussée crevassée autour de la Puerta del Sol, la Cité universitaire en miettes. Il repartit pour l'Espagne, en assurant que la victoire finale resterait tout de même aux républicains. Et les événements parurent confirmer ses prophéties. A Jarama, à Guadalajara, l'armée populaire stoppa l'offensive que Franco avait lancée contre Madrid. Cependant, les *dinamiteros* échouèrent dans leur tentative pour reprendre Oviedo. Dans le Sud, Malaga tomba.

La raison de ces échecs était toujours la même : pas d'armes. La comédie de la « non-intervention » nous paraissait de jour en jour plus criminelle. Pour la première fois de notre vie, parce que nous prenions profondément à cœur le sort de l'Espagne, l'indignation n'était plus pour nous un exutoire suffisant ; notre impuissance politique, loin de nous fournir un alibi, nous désolait. Elle était totale. Nous étions isolés, nous n'étions personne : rien de ce que nous pouvions dire ou écrire en faveur de l'intervention n'aurait le moindre poids. Partir pour l'Espagne, il n'en était pas question ; rien dans notre vie ne nous disposait à ce coup de tête. D'ailleurs, à moins d'avoir des capacités techniques ou politiques définies, on risquait de jouer la mouche du coche. Simone Weil avait passé la frontière afin de s'engager comme milicienne ; elle réclama un fusil ; on l'affecta aux cuisines et elle renversa sur ses pieds une bassine d'huile bouillante. Colette Audry rencontra à Barcelone les dirigeants du P.O.U.M., elle parla dans des meetings ; elle en revint exaltée et heureuse, mais nous doutions de l'efficacité de ses discours.

Bost voulut partir pour échapper au marasme où l'avaient jeté les scènes de Marco, ainsi que la liquidation d'une ancienne liaison. La frontière était fermée depuis février, non seulement aux armes mais aux volontaires ; il demanda à Sartre si Nizan ne pourrait pas l'aider à la passer clandestinement. Sartre s'interrogea avec anxiété : fallait-il ou non accéder au désir de Bost ? En principe, on doit respecter la liberté des gens ; mais s'il arrivait malheur à Bost, il se sentirait responsable... Il finit par parler mollement à Nizan qui envoya Bost voir Malraux. Celui-ci expliqua que la République avait besoin d'armes, de cadres, de spécialistes mais non de combattants inexpérimentés. Bost savait-il se servir d'une mitraillette ? Non, avoua-t-il. « Peut-être pourriez-vous vous exercer chez Gastine-Reinette », dit Malraux avec sérieux. Le projet de Bost tomba à l'eau.

Un soir, vers dix heures, je causais au Sélect avec Bost quand je fus prise d'un frisson. J'avais l'habitude de traiter par le mépris les gripes, les angines, les fièvres, mais cette fois, la secousse fut si brutale que je dis aussitôt : « Il faut que je

rentre ! » Je dormis avec agitation, je me réveillai en sueur et je gardai le lit toute la journée ; quand Sartre, le soir, arriva de Laon, nous ne doutâmes ni l'un ni l'autre qu'une si énergique médication ne m'eût guérie. Depuis longtemps, Camille souhaitait connaître M^{me} Lemaire et elle l'avait invitée à dîner avec nous ; je ne voulais pas manquer cette rencontre. J'eus de la peine à m'habiller, je vacillais, mais enfin je n'allais pas céder à un microbe. Dehors, il faisait grand froid et j'arrivai chez Camille assez mal en point. Elle avait démenagé, elle habitait rue Navarin un grand atelier qu'elle avait meublé, comme la maison de Férolles, en utilisant des accessoires de théâtres, des trouvailles faites chez des antiquaires et des créations personnelles ; un énorme poêle de faïence réchauffait la pièce ; c'était beau et nécessaire comme un décor, et cependant c'était intime, un vrai foyer. Camille recevait avec une somptuosité raffinée. Mais je jetai à peine un coup d'œil sur les carafons, les fleurs, les hors-d'œuvre multicolores ; je m'étendis sur un lit recouvert de soie ancienne, et pendant que les autres mangeaient, buvaient, causaient, j'essayai péniblement de respirer. M^{me} Lemaire et Sartre finirent par m'emmener ; dans l'escalier, je flageolais ; une brume glaciale avait envahi les rues et je la sentais descendre dans mes poumons tandis que j'attendais sur le seuil de l'immeuble Sartre qui avait couru chercher un taxi. Je me couchai, brûlante et transie ; toute la nuit, je transpirai, je grelottai. Avant de reprendre son train, le lendemain, Sartre appela un médecin qui ordonna des sinapismes ; pendant deux jours, ma sœur, Olga, M^{me} Lemaire me soignèrent. Elles m'apportaient des nourritures de malade : des crèmes au caramel, des compotes d'abricots ; je ne touchais à rien ; au moindre mouvement, une douleur aiguë me déchirait le côté gauche. Une infirmière me posa des ventouses scarifiées ; cependant, toute la nuit je ruisselai de fièvre, je trempai deux pyjamas. Au matin, le médecin prit peur : il déclara que je devais d'urgence partir en clinique. Je ne voulais pas. Quand Sartre, revenant de Laon, m'annonça que M^{me} Lemaire avait tout arrangé, qu'une ambulance m'emmènerait à Saint-Cloud cet après-midi même, je sanglotai : il me semblait qu'on m'arrachait à ma vie, pour toujours. Je me calmai. Quand les infirmiers me couchèrent sur un brancard et me firent descendre, la tête en bas, les escaliers, tout ce qui subsistait en moi, c'était une énorme surprise. Devant la porte, des badauds regardaient, et pendant qu'on m'enfournait dans l'ambulance, je me disais, ébahie : « Voilà que ça m'arrive, à moi ! » Je n'aurais pas été plus ahurie en me réveillant sur la lune. N'importe quoi pouvait donc m'arriver comme à n'importe qui : quelle révolution ! C'est tellement étonnant d'être soi, justement soi, c'est si radicalement unique, qu'on a peine à se persuader que cette singularité se rencontre chez tout le monde et qu'on relève des statistiques. Maladie, accident, malheur, ça n'arrive jamais qu'aux autres : mais sous les yeux des curieux, l'autre brusquement, c'était moi ; comme tous les autres, j'étais pour tous les autres une autre. Oui, on m'avait arrachée à ma vie, à sa sécurité, pour me jeter dans un *no man's land* où tout était possible ; rien ne me protégeait plus, tous les dangers, je les courais. Sur le moment, je ne me dis pas tout cela avec des mots ; mais c'était le sens de cette stupeur où je restai plongée pendant tout le trajet : « Cette malade

qu'on transporte, c'est moi ! »

Ensuite, je n'en pensai même plus si long ; je m'abandonnai à la fraîcheur des draps ; on me couchait, on me piquait, on m'avait prise en charge : moi qui vivais, les mains toujours crispées, quel repos ! J'ai su plus tard qu'à mon arrivée, un de mes poumons ressemblait à un morceau de foie, que l'autre commençait à se prendre ; on ne connaissait alors aucun moyen d'enrayer l'infection ; on se borna à me faire des piqûres pour soutenir le cœur : mais si le second poumon me lâchait, j'en avais fini. Cette idée ne m'effleura pas. J'attendis avec confiance la guérison. Je dormais, le buste soulevé par des oreillers ; le jour, je gardais la même position et je m'éveillais à peine, le temps se brouillait. Quand je reprenais conscience, la fièvre m'occupait ; elle multipliait à l'infini les sons les plus ténus, les moindres vibrations de la lumière : au matin, le chant d'un oiseau remplissait bord à bord l'univers et l'éternité ; je regardais la corbeille de fleurs que m'avaient envoyée mes élèves, sur ma table de chevet une carafe d'orangeade : je ne désirais rien de plus, toute chose me suffisait.

Peu à peu, je me réveillai. Ma mère venait presque tous les matins, Sartre, les après-midi où il n'était pas à Laon. Ma sœur, Olga, M^{me} Lemaire, Bost se relayaient à mon chevet ; je leur parlai. Un jour, je pus lire. Dans le premier roman de Thyde Monnier, *La Rue courte*, je retrouvai la Provence. Le médecin voulut savoir si mes poumons n'étaient pas gravement atteints, il me fit radiographier ; quel supplice de me tenir debout ! Je manquai m'évanouir. Pendant deux jours j'attendis les résultats, avec beaucoup plus de curiosité que d'appréhension ; j'avais pleuré en quittant ma chambre d'hôtel, mais l'idée de partir en sana ne me révoltait pas. « Ça sera une expérience », me disais-je. Je restais fidèle à mon attitude, qui était de reprendre à mon compte tout ce que la vie m'imposait. Je me plaignais que le monde se répêât : eh bien ! voilà qu'il allait changer. Le trio, ses agitations, ses obsessions avaient fini par tant me peser que l'exil me paraissait reposant. Peut-être aussi ce détachement n'était-il qu'une précaire défense : si j'avais vraiment dû me soigner loin, longtemps, aurais-je gardé ma bonne humeur ? L'épreuve me fut épargnée. On m'autorisa à terminer ma convalescence à Paris.

Sartre m'avait retenu, dans l'hôtel de Marco, une chambre plus spacieuse et plus confortable que celle du Royal Bretagne. Je gardai encore le lit, mais comme j'étais contente d'avoir quitté la clinique ! C'était les vacances de Pâques ; à l'heure du déjeuner, Sartre allait chercher à La Coupole une portion du plat du jour qu'il ramenait à petits pas jusqu'à ma chambre, en essayant de ne rien renverser ; le soir, je mangeais du jambon, des fruits, je reprenais des forces. L'ennui, c'est que j'étais à la merci de tous les gens qui avaient l'idée de venir me voir. Et puis, cette claustration commençait à m'être pénible. J'essayai de marcher dans ma chambre et la tête me tourna ; il fallut réapprendre à me tenir debout. Sartre étant reparti pour Laon, ce furent Marco et Bost, superficiellement réconciliés, qui me firent faire ma première sortie ; ils m'emmenèrent au Luxembourg, en me soutenant chacun par un bras : le grand air, le soleil m'étourdissaient, je titubais.

Je lisais de nouveau les journaux : les mêmes qu'auparavant, mais aussi *Ce soir*, apparu au début de mars, que dirigeait Aragon, et où Nizan était chargé de la politique extérieure. Bien que Blum eût proclamé la pause, la haute finance s'appliquait systématiquement à ruiner son gouvernement. Les ligues avaient été dissoutes, mais aussitôt La Roque avait fondé le Parti Social Français et Doriot, peu après, le Parti Populaire Français — auquel adhéra Ramon Fernandez. A une réunion du P.S.F. les ouvriers de Clichy avaient répondu par une vigoureuse manifestation qui, contrée par la police, avait coûté la vie à cinq d'entre eux. La guerre d'Espagne tournait mal. Les franquistes bombardaient Madrid, ils bombardaient le Pays Basque ; à Durango, ils avaient fait une hécatombe de femmes et d'enfants ; des avions allemands avaient pilonné Bilbao. Et, fin avril, le massacre de Guernica souleva l'indignation de certains catholiques : Mauriac, Madaule, Bernanos, Maritain protestèrent. En France, une nouvelle campagne de presse s'ouvrait contre les bagnes d'enfants : un colon de dix-neuf ans était mort à Eysses, victime de mauvais traitements ; le gouvernement promettait que tout allait changer, et rien ne changeait à Eysses, à Amiane, à Mettray. Impuissante à combattre les malheurs du monde, je ne demandais qu'à les oublier. J'obéis joyeusement au médecin qui m'avait prescrit d'aller me reposer trois semaines dans le Midi.

Olga m'accompagna au train ; mon compartiment était surchauffé ; je ne réussis pas à dormir et je passai la nuit à lire *Le Perce-oreille du Luxembourg* d'André Baillon. Au petit matin, Toulon sentait le mimosa et le poisson ; je pris un autorail qui suivait, le long de la côte, une voie tortueuse, en tanguant dangereusement. J'avais l'impression à chaque tournant qu'il allait sauter hors des rails. Le médecin m'avait interdit le bord de mer, les longues marches, et toute fatigue ; j'avais jeté mon dévolu sur Bormes-les-Mimosas. La gare était une cahute abandonnée devant laquelle je fus seule à descendre ; pas un employé. Il était midi ; le soleil et toutes les odeurs de la Provence sautèrent sur moi : au sortir des brumes de la convalescence, ce fut une radieuse résurrection. Un homme s'engagea en même temps que moi sur le raidillon qui montait au village, et il se chargea de ma valise. De la place, on voyait la mer toute proche, et les îles d'Hyères ; mais je décidai qu'entre nous la distance était suffisante ; je ne me sentais plus malade du tout. C'était la première fois de ma vie que je villégiaturais, et d'abord je m'en amusai. J'étais descendue dans le meilleur hôtel — pension complète à trente francs — et je me gavais de nourriture, tout en regardant les vieilles filles qui jouaient à la belote sous la véranda. Je me promenai sur les collines, à travers des forêts de pins, coupées de beaux sentiers sablonneux que les gens du pays appelaient pompeusement « les boulevards » : je retrouvai les lourdes fleurs velues et éclatantes qui n'avaient pas de parfum, et les herbes aux odeurs perçantes que j'avais tant aimé froisser entre mes doigts. Je lisais des nouvelles de Faulkner, je me gorgeais de soleil. Mais au bout de trois jours, je trouvai insupportable de voir à chaque repas les mêmes visages. Je mis mon sac sur mon dos, et je m'en allai. Malgré les avis du médecin, je fis un tour à Porquerolles et à Port-Cros. Puis je partis du côté de la montagne. Il pleuvait à

Collobrières et je passai deux jours dans un hôtel dont j'étais l'unique cliente ; dans la salle à manger carrelée de rouge, je lisais *Catherine-soldat*, *Jalna* de Mazo de la Roche qui m'assomma, *Les Ambitions déçues* de Moravia qui m'ennuya un peu, et un ouvrage de Morgan, *Embryologie et génétique*, qui ne m'amusa guère non plus. On m'avait recommandé d'engraisser : je me gorgeais de crème de marrons, la spécialité du pays où je retrouvais les châtaigneraies de mon enfance ; je me couchais à dix heures du soir ; je me dorlotais : c'était un jeu nouveau. On m'avait aussi recommandé de ne pas faire trop de kilomètres. Mais peu à peu, je me remis aux longues étapes dont j'avais l'habitude. J'arpentai les Maures ; à travers des forêts calcinées, sous un ciel d'orage, j'allai à la Chartreuse de La Verne ; je découvris la presqu'île de Saint-Tropez, ses villages perchés, ses caps sauvages auxquels on accédait par des sentiers douaniers, ou en s'écorchant aux plantes du maquis. Mes lectures s'emmêlaient capricieusement aux paysages ; parmi les rochers rouges de l'Esterel, dans les « gorges d'enfer » où il faisait en effet une chaleur satanique, je fus captivée par *La Vache enragée* d'Orwell. Je grimpai à la pointe du mont Vinaigre. Dans le Tanneron, j'ai respiré les mimomas en fleur. De nouveau la santé, la joie battaient dans mes veines.

Dans les postes des villages, je trouvais, chaque fois comme un cadeau inattendu, des lettres de Sartre. Il me parlait de *Numance*, monté par Jean-Louis Barrault, d'après la pièce de Cervantès, dans les décors de Masson : c'était un spectacle vraiment neuf, et souvent très beau. Il m'apprit une nouvelle qui me fit bondir le cœur de joie ; il avait été convoqué chez Gallimard : *Melancholia* était accepté. Voici comment il me raconta l'affaire :

« Apprenez donc que je suis débarqué à la gare du Nord à 3 heures moins 20. Bost m'attendait. Nous avons pris un taxi et je suis allé à l'hôtel pour y chercher *Erostrate*. De là, nous sommes passés au Dôme, où nous avons retrouvé Poupette qui corrigeait les deux autres nouvelles : *Dépaysement* et *Le Mur*. Nous nous y sommes mis tous les trois, et à quatre heures juste, c'était fini. J'ai laissé Bost dans le petit café où je vous ai attendue, le jour où vous fîtes mélancoliquement chercher le factum refusé à la *N.R.F.* Je suis entré glorieusement. Sept types attendaient à l'entresol, qui Brice Parain, qui Hirsch, qui Seligmann. J'ai décliné mon nom, demandé à voir Paulhan à une bonne femme qui maniait des téléphones sur une table. Elle a pris un de ces téléphones et m'a annoncé. On m'a dit d'attendre cinq minutes. Je me suis assis dans un coin, sur une petite chaise de cuisine, et j'ai attendu. J'ai vu passer Brice Parain qui m'a vaguement regardé sans avoir l'air de me reconnaître. Je me suis mis à relire *Le Mur* pour me distraire et un peu pour me réconforter parce que je trouvais *Dépaysement* bien moche. Un petit monsieur fringant est apparu. Linge éblouissant, épingle de cravate, veston noir, pantalon rayé, guêtres et le melon un peu en arrière. Une face rougeade, avec un grand nez coupant et des yeux durs. C'était Jules Romains. Soyez tranquille, ce n'était pas une ressemblance. D'abord, il était naturel qu'il se trouvât là plutôt qu'ailleurs ; ensuite, il a dit son nom. Ainsi. Au bout d'un moment, comme tout le monde m'avait oublié, la bonne femme du téléphone est sortie de son coin et a demandé du feu à un des quatre types qui restaient. Ils

n'en avaient ni les uns ni les autres. Alors, elle s'est levée et, coquettement impertinente : "Alors, vous êtes là quatre hommes, et vous n'avez pas de feu ?" J'ai levé la tête, elle m'a regardé et elle a dit avec hésitation : "Cinq." Puis : "Qu'est-ce que vous faites là ? — Je viens voir M. Parent..., non, Paulhan. — Eh bien, montez !" J'ai monté deux étages et je me suis trouvé en face d'un grand type basané, avec une moustache d'un noir doux et qui va doucement passer au gris. Le type était vêtu de clair, un peu gros, et m'a fait l'impression d'être Brésilien. C'était Paulhan. Il m'a introduit dans son bureau ; il parle d'une voix distinguée, avec un aigu féminin, ça caresse. Je me suis assis du bout des fesses dans un fauteuil de cuir. Il m'a tout de suite dit : "Qu'est-ce que c'est que ce malentendu, à propos des lettres ? Je ne comprends pas." J'ai dit : "L'origine du malentendu vient de moi. Je n'avais jamais pensé à paraître dans la revue." Il m'a dit : "C'était impossible ; d'abord c'est beaucoup trop long, nous en aurions eu pour six mois et puis le lecteur aurait perdu la tête au deuxième feuilleton. Mais c'est admirable." Ont suivi plusieurs épithètes laudatives que vous imaginez, "accent tellement personnel", etc. J'étais très mal à mon aise parce que je pensais : "Après ça il va trouver mes nouvelles moches." Vous me direz que peu importe le jugement de Paulhan. Mais dans la mesure où ça pouvait me flatter qu'il trouvât *Melancholia* bien, ça m'ennuyait qu'il dût trouver mes nouvelles moches. Il me disait pendant ce temps-là : "Connaissez-vous Kafka ? Malgré les différences, je ne vois que Kafka à qui je puisse comparer cela dans la littérature moderne." Il s'est levé, il m'a donné un numéro de *Mesure* et m'a dit : "Je vais donner une de vos nouvelles à *Mesure* et je m'en réserve une pour la *N.R.F.*" J'ai dit : "Elles sont un peu... heuh... heuh... libres. Je touche aux questions en quelque sorte sexuelles." Il a souri d'un air indulgent. "Pour cela *Mesure* est très strict, mais à la *N.R.F.* nous publions tout." Alors, je lui ai dit que j'en avais deux autres. "Eh bien ! a-t-il dit, l'air enchanté, donnez-les-moi, comme ça je pourrai choisir pour assortir au numéro de la revue, n'est-ce pas ?" Je vais lui apporter dans huit jours les deux autres, si ma correspondance ne m'empêche pas de finir *La Chambre*. Il m'a dit ensuite : "Votre manuscrit est entre les mains de Brice Parain. Il n'est pas tout à fait d'accord avec moi. Il trouve des longueurs et des passages ternes. Mais je ne suis pas de son avis : je trouve qu'il faut des ombres pour que s'enlèvent mieux les passages éclatants." J'étais emmerdé comme un rat. Il a ajouté : "Mais votre livre sera sûrement pris. Gallimard *ne peut pas* ne pas le prendre. D'ailleurs, je vais vous conduire chez Parain." Nous avons descendu un étage et nous sommes tombés chez Parain qui ressemble à présent à s'y méprendre à Constant Rémy, mais en plus hirsute. "Voilà Sartre. — Je me disais bien..., a dit l'autre cordialement. D'ailleurs, il n'y a qu'un Sartre." Et de me tutoyer sur-le-champ. Paulhan est remonté chez lui, et Parain m'a fait traverser un fumoir plein de fauteuils de cuir et de types, sur les fauteuils, pour m'emmener sur une terrasse-jardin au soleil. Nous nous sommes assis sur des fauteuils de bois ripolinés à blanc, devant une table de bois ripolinée et il a commencé à me parler de *Melancholia*. C'est difficile de vous rapporter ce qu'il a dit par le menu, mais en gros voici : il a lu les trente premières pages et il a pensé : voilà un type présenté

comme ceux de Dostoïevski ; il faut que ça continue comme ça et qu'il lui arrive des choses extraordinaires, parce qu'il est en dehors du social. Mais, à partir de la trentième page, il a été déçu et impatienté par des choses trop ternes, genre populiste. Il trouve la nuit à l'hôtel trop longue (celle où sont les deux servantes) parce que n'importe quel écrivain moderne peut faire ainsi une nuit à l'hôtel. Trop long aussi le boulevard Victor-Noir, encore qu'il trouve "fameux" la femme et l'homme qui s'engueulent sur le boulevard. Il n'aime guère l'Autodidacte qu'il trouve à la fois trop terne et trop caricatural. Il aime au contraire beaucoup la nausée, la glace (quand le type se prend au miroir), l'aventure, les coups de chapeaux et le dialogue des bonnes gens à la brasserie. Il en est là, il n'a pas lu le reste. Il trouve le genre faux et pense que ça sentirait moins (le genre journal) si je ne m'étais préoccupé de "soudier" les parties de "fantastique" par des parties de populisme. Il voudrait que je supprime autant que possible le populisme (la ville, le terne, des phrases comme : "J'ai trop lourdement dîné à la brasserie Vézélise") et les soudages en général. Il aime bien M. de Rollebon. Je lui ai dit que, de toute façon, il n'y a plus de soudage à partir du dimanche (il n'y a plus que la peur, le musée, la découverte de l'existence, la conversation avec l'Autodidacte, la contingence, la fin). Il m'a dit : "Nous avons l'habitude, ici, si nous pensons qu'on peut changer quelque chose à un livre de jeune auteur, de le lui rendre, dans son intérêt même, pour qu'il y fasse quelques retouches. Mais je sais combien il est difficile de refaire un livre. Tu verras et, si tu ne peux pas, eh bien, nous prendrons une décision sans cela." Il était un peu protecteur, très "jeune aîné". Comme il avait à faire, je l'ai quitté, mais il m'a invité à boire un verre avec lui quand il aurait fini. J'ai donc été faire une farce au petit Bost. Comme j'avais gardé par inadvertance mon manuscrit de *Melancholia*, je suis entré dans le café et j'ai jeté le livre sur la table sans un mot. Il m'a regardé en pâlisant un peu et je lui ai dit : "Refusé", d'un air piteux et faussement dégagé. "Non ! mais pourquoi ? — Ils trouvent ça terne et emmerdant." Il en est resté sonné, puis je lui ai tout raconté et il était tout joyeux. Je l'ai replaqué et j'ai été boire avec Brice Parain. Je vous ferai grâce de la conversation tenue dans un petit café de la rue du Bac. B. P. est assez intelligent, sans plus. C'est un mec qui pense sur le langage, comme Paulhan : ça les regarde. Vous savez, le vieux truc : la dialectique n'est que de la logomachie parce qu'on n'épuise jamais le sens des mots. Or tout est dialectique, etc. Il veut faire une thèse là-dessus. Je l'ai quitté. Il m'écrira dans une huitaine. Pour les modifications à *Melancholia*, naturellement je vous attends et nous déciderons ensemble ce qu'il faut faire... »

À mon retour à Paris, Sartre me donna de nouveaux détails sur l'affaire de *Melancholia*. Paulhan avait refusé seulement de le publier dans la *N.R.F.* ; pour l'édition en volume, le lecteur chargé du compte rendu était resté perplexe. Sachant que Sartre avait été recommandé par Pierre Bost, il avait noté sur sa fiche : « Demander à Pierre Bost si l'auteur a du talent. » Depuis, Gallimard avait lu le livre et il semblait l'aimer ; il ne lui reprochait que son titre. Il en suggéra un autre : *La Nausée* ; j'étais contre : à tort, je l'ai compris par la suite ; mais je craignais que le public ne prît *La Nausée* pour un roman naturaliste. Il fut

convenu que l'ouvrage paraîtrait au cours de l'année 1938. Au mois de juillet, Paulhan publia *Le Mur* dans la *N.R.F.* ; cette nouvelle d'un inconnu étonna ; Sartre reçut un grand nombre de lettres. En outre, il venait d'être nommé au lycée Pasteur, à Neuilly. Moi, j'achevais de revoir *Primaauté du spirituel* que ma sœur tapait à la machine : à la rentrée d'octobre, Sartre le recommandait à Brice Parain.

J'avais retrouvé toute ma gaieté et je profitai de Paris. Je vis les danseurs noirs du Cotton Club de New York qui ranimèrent dans mon cœur les mirages de l'Amérique. L'Exposition ouvrait ses portes. Nous passâmes des heures devant les chefs-d'œuvre de l'art français, et davantage encore dans les salles consacrées à Van Gogh : c'était la première fois que nous voyions l'ensemble de son œuvre, depuis les ébauches noirâtres de sa jeunesse jusqu'aux iris et aux corbeaux d'Auvers. Le pavillon espagnol fut inauguré au milieu de juillet et nous reçûmes dans sa fraîcheur le choc du *Guernica* de Picasso.

Nizan revenait du « Congrès des écrivains » qui s'était tenu à Madrid, sous les bombes ; il nous décrivit avec charme l'attitude des divers participants, au cours des bombardements, la placidité des uns, l'effarement des autres ; il y en avait un que le moindre éclatement jetait à quatre pattes sous la table. Il nous dit que dans Madrid éventrée l'enthousiasme ne fléchissait pas. Et pourtant, la situation était critique. Au début de mai, l'insurrection anarcho-syndicaliste qui avait ensanglanté Barcelone avait manqué faire tomber la Catalogne aux mains des fascistes. Negrin avait formé un nouveau cabinet et entrepris de juguler les désordres anarchistes et trotskystes qui désorganisaient la lutte contre Franco ; on avait arrêté les leaders du P.O.U.M. que les communistes dénonçaient comme un ramassis de traîtres. Cependant, les anarchistes et une fraction socialiste accusaient Negrin et les staliniens, en assassinant le mouvement des masses, d'assassiner la République. Ces dimensions faisaient mal augurer l'avenir. L'aviation nazie multipliait les bombardements sur Madrid, sur Barcelone ; dans le Nord, l'offensive franquiste redoublait de violence. Le 19 juin, Bilbao tombait. Les neutralistes français de gauche commençaient à comprendre leur erreur. Guéhenno dans *Vendredi* faisait son autocritique : « Il y a au fond des hommes de mon âge une masse de souvenirs paralysants », écrivait-il. Il concluait : « Il faut accepter l'éventualité de la guerre pour sauver la paix. » Chez beaucoup un retournement analogue s'amorçait. Mais le gouvernement ne songea pas à modifier son attitude. Malgré ses excès de prudence, le cabinet Blum tomba, renversé par les chemins de fer, les assurances et les banques. Il n'y avait pas de chance que Chautemps se décidât pour l'intervention. Avec le nouveau ministère, la gauche restait au pouvoir ; mais *Le Canard enchaîné* faisait beaucoup plus que badiner quand il annonçait qu'on allait vers une forme tout à fait neuve du Front populaire : sans communistes, sans socialistes, sans radicaux.

La nuit du 14 juillet, nous avons dansé dans les petits bals de quartier, à Montparnasse, à la Bastille, et j'ai quitté Paris où Sartre était retenu quelques

jours. J'avais décidé de m'attaquer à une région plus haute qu'aucune de celles où je m'étais risquée à pied : Pagniez m'avait conseillé les alentours du col d'Allos. Partie à midi du Lauzet, je dormis dans un refuge au pied des Trois-Évêchés, dont au matin j'entrepris l'escalade ; le sentier promis par le *Guide Bleu* était presque invisible et bientôt je fus terrorisée par l'à-pic, en dessous de moi ; pour le fuir, je grimpai de plus en plus haut et le vide à mes pieds se creusait ; je m'arrêtai : par cette voie, le sommet était pour moi inaccessible ; mais je ne pouvais pas redescendre, pensai-je, sans me casser le cou ; je restai plaquée à la pente, le cœur battant. J'essayai d'avancer un pied : la fatigue, la peur me faisaient chanceler ; pour raffermir mon équilibre, je me délestai de mon sac qui tomba verticalement dans le vallon : comment l'y rejoindre sans me briser ? De nouveau, j'avançai un pied ; je m'acheminai, mètre par mètre, avec une extrême lenteur, il me semblait que je ne toucherais jamais le plat. Soudain, le sol me manqua, je glissai, m'agrippai aux cailloux qui roulaient avec moi. « Eh bien voilà ! me dis-je. Ça arrive, ça m'arrive : c'est fini ! » Je me retrouvai au fond du ravin, la peau de la cuisse arrachée, mais les os indemnes ; je m'étonnai d'avoir éprouvé si peu d'émotion quand j'avais cru frôler la mort. Je ramassai mon sac, je galopai jusqu'au Lauzet, j'arrêtai une auto qui m'emmena de l'autre côté de la montagne, au chalet-hôtel du col d'Allos où je m'endormis en me disant sombrement : « J'ai perdu une journée ! »

Je me rattrapai les jours suivants. Je marchais à travers de hautes montagnes où étincelaient des névés très blancs, à travers des plateaux dont tous les villages étaient abandonnés aux orties et aux serpents. La dernière nuit, je couchai sur un banc dans Riez endormi ; à l'heure où les tuiles des toits commencent à déteindre sur le ciel, je pris un car pour Marseille d'où je devais, avec Sartre et Bost, m'embarquer l'après-midi pour Le Pirée.

Nous avions projeté depuis longtemps ce voyage en Grèce ; en ce cas, comme en beaucoup d'autres, si nous ne suivions pas une mode, du moins étions-nous portés par les circonstances ; beaucoup d'intellectuels peu fortunés se débrouillaient pour visiter à bon compte ce pays, lointain mais au change bas. Gégé y avait été l'année passée ; elle y avait attrapé la malaria, mais elle débordait d'enthousiasme, et elle nous avait donné des tuyaux précieux. Bost grillait d'envie de nous accompagner et il avait été convenu qu'il viendrait avec nous pour deux ou trois semaines.

Je retrouvai Sartre et Bost à la gare et nous allâmes aux provisions. Les billets de pont que nous avions pris nous donnaient droit à la traversée seulement, non à la nourriture ; grâce à cette économie, nous avions les poches pleines et dans les charcuteries opulentes de la rue Paradis, nous raflâmes tout ce qui nous alléchait : j'avais l'impression grisante non d'acheter, mais de piller. Nous nous embarquâmes sur le *Cairo City* et nous remarquâmes que, parmi les passagers de pont, une ségrégation s'opérait spontanément ; les pauvres émigrants qui rentraient au pays se massaient à l'avant, avec leurs ballots ; les touristes, très peu nombreux, se prélassaient à l'arrière. Nous louâmes des transatlantiques, nous disposâmes nos sacs, nos couvertures — nous n'avions pas même de sac de

couchage — et un réchaud qu'avait apporté Bost, le technicien de l'expédition. Deux couples, d'une trentaine d'années, dressèrent un autre camp ; nous avions croisé à Montparnasse une des femmes, brune, éveillée, aux courtes cuisses robustes et son mari, grand, blond, cuivré, beau, que nous baptisâmes « le grand sympathique » ; il avait déjà le dos profondément écorché par le soleil et elle enduisait ses brûlures de pommade. A six heures du matin, quand les matelots arrosaient le front à la lance, ils cabriolaient en costume de bain sous les jets glacés. Ils paraissaient extrêmement heureux.

Nous l'étions aussi. L'appareil de Bost se détraqua tout de suite. Mais les cuisiniers nous laissaient réchauffer sur leurs fourneaux nos choucroutes et nos cassoulets de conserve. Ils nous donnaient du raisin et des pêches. Nous mangions, nous dormions, nous lisions, nous causions. bercée par le roulis, abruti de soleil, j'avais à l'âme un agréable vague. Je revis le détroit de Messine et, la nuit, le Stromboli cracha du feu. Le temps et le bateau glissèrent doucement jusqu'au canal de Corinthe. Jusqu'au Pirée. Par une route crevassée, un taxi nous mena à Athènes.

Depuis 1936, Metaxas était dictateur. De temps en temps, on voyait parader sur les places des soldats en jupes plissées ; mais Athènes ne semblait pas la capitale d'un État militaire ; elle était désordonnée, morne, et extraordinairement misérable ; à première vue, je trouvai beaucoup d'agrément aux rues populeuses qui s'enroulent autour de l'Acropole : des maisonnettes roses ou bleues, très basses, avec des terrasses et des escaliers extérieurs ; comme nous passions, des enfants un jour nous lancèrent des pierres : « Tiens ! ils n'aiment guère les étrangers », pensâmes-nous, placidement. Plus tard, quand traversant un pays pauvre j'ai senti la haine, elle m'a durement mordue. Mais dans les années 30, tout en nous indignant contre l'injustice du monde, il nous arrivait, surtout en voyage où le pittoresque nous égarait, de la prendre pour une donnée naturelle. Contre les pierres des enfants grecs, nous avons usé du subterfuge qui nous était habituel : ces touristes que visait leur rage, ce n'était pas vraiment nous. Nous ne reconnaissons jamais comme nôtre le statut que nous assignaient objectivement les circonstances. Par l'étourderie et la mauvaise foi, nous nous défendions contre les réalités qui auraient risqué d'empoisonner nos vacances. Nous éprouvâmes pourtant quelque malaise dans certains quartiers du Pirée, plantés de baraques gaieusement peinturlurées, mais dont la pouillerie était affreuse. Les gens parqués dans ces zones ne se sentaient pas au chaud dans la crasse de leur ville comme les Napolitains dans celle de Naples : c'était des espèces de bohémiens, des émigrants, des métèques, des épaves, des sous-hommes. En guenilles, affamés, purulents, ils n'avaient ni la gentillesse ni la gaieté italiennes. Les mendiants pullulaient et ils étalaient méchamment leurs plaies. Il y avait une terrifiante quantité d'enfants infirmes, difformes, aveugles, mutilés. Sur le quai du Pirée, je vis un môme hydrocéphale, qui avait en guise de tête une monstrueuse protubérance, où se dessinait à peine un visage. Dans l'ensemble, même les petits-bourgeois, les bourgeois aisés, tous les Athéniens étaient tristes. Aux terrasses de café, on ne voyait que des hommes, un peu boursoufflés, sombrement vêtus, qui

se taisaient et qui égrenaient d'un air morose leurs chapelets d'ambre. Quand on demandait à un commerçant une denrée qu'il ne possédait pas, un journal qui n'était pas encore arrivé, son visage exprimait le dédain et la consternation ; il hochait la tête, dans une mimique qui en France signifie *oui*, et qui reflétait tout le malheur du monde.

Nous avons pris une chambre dans un hôtel plutôt minable, proche de la place Omonia ; le patron avait autorisé Bost à dormir gratis sur la terrasse : parfois Bost préférait passer la nuit sous les pins de la Pnyx. Pour prendre notre petit déjeuner, nous montions tout en haut de la — relativement — luxueuse rue du Stade ; à neuf heures du matin, on approchait déjà de 35° et nous nous asseyions en sueur à la terrasse d'une pâtisserie réputée où j'avalais un chocolat au lait crémeux, encore épaissi par un jaune d'œuf. C'était le meilleur repas de la journée. Les élégants restaurants français n'étaient pas dans nos moyens et on mangeait très mal dans les tavernes de la place Omonia où la carte annonçait en français : *indestins* de mouton à la *broache* ; le riz collait au palais et sentait le suint. Dans toutes les rues d'alentour, des intestins de mouton rôtissaient, sans nous tenter. D'ailleurs, j'avais pris en grippe sur les marchés d'Athènes tous ces moutons au profil idiot, exhibant avec une obscénité triste leur chair exsangue et rechignée. Je me rappelle ce jour où nous cherchâmes un restaurant sur la rue du Stade qui rissolait au soleil de midi ; Sartre les refusait tous, et il prit une de ces brèves colères qu'encourageait chez lui la canicule ; il en riait lui-même, mais jaune. « 28 juillet 1937. Colère durable de Poulou », grommelait-il, parodiant un journal de bord que d'ailleurs nous ne tenions pas. Nous découvrîmes ce jour-là, ou un autre, une petite brasserie allemande, ombreuse, et désormais nous nous nourrîmes presque exclusivement de *bauernfrühstück*. Dans les cafés, nous buvions de minuscules tasses d'un sirop noir, qui était du café, et que j'aimais beaucoup ; nous avalions par grands verres une eau glacée et javellisée qu'on servait avec, sur une soucoupe, une cuillerée de confitures de cerises.

Nous passions nos journées dans les rues, sur les marchés, sur le port, sur le Lycabette, dans les musées, mais surtout sur l'Acropole et sur la Pnyx, d'où nous regardions l'Acropole. La beauté se raconte encore moins que le bonheur. Si je dis : j'ai vu l'Acropole ; au musée, j'ai vu les Koräi, il n'y a rien à ajouter, ou alors il faudrait écrire un autre livre. Ici je ne peins pas la Grèce, mais seulement la vie que nous y avons menée. Nous n'étions plus frappés de mutisme, à présent, face aux temples grecs ; nous avions appris à les traduire en mots ; sur la Pnyx nous évoquions les siècles perdus, les assemblées, les foules, la rumeur de l'ancienne Athènes. Mais le plus souvent, nous étions émus et nous nous taisions. Au soleil couchant, nous constations que l'Hymette était vraiment violet. Alors les gardiens nous chassaient de l'Acropole. Sartre et Bost faisaient des courses de vitesse du haut en bas de l'escalier de marbre où une pancarte avertissait : défense de déposer des immondices. Elle avait inspiré à Sartre une strophe d'un rythme claudélien : « Sur les marches de l'escalier de marbre — Sachant qu'il était interdit de déposer des immondices — Le petit Bost, oublié là — se hâtait. »

Nous avons combiné avec soin une tournée dans les Cyclades : Mykonos,

Délos, Syra, Santorin. Nous dormions sur le pont des petits caboteurs, comme nous avions dormi sur celui du *Cairo City*. Une énorme lune rousse se levait dans le ciel, la nuit où nous quittâmes Le Pirée, et l'air était si doux que j'en eus le cœur chaviré ; plus d'une fois le bonheur me réveilla, et j'ouvris les yeux pour voir la Grande-Ourse. A Mykonos, nous avons bu un café et regardé les moulins à vent. Un caïque nous a menés à Délos ; la mer bougeait, et j'ai commencé à rendre tripes et boyaux. « Reste-t-on à Délos quatre heures, ou trois jours ? » me demandait Sartre, indifférent à ces spasmes qu'il imputait à ma mauvaise volonté. « Quatre heures ou trois jours ? Décidez. » Je m'en foutais, je n'avais plus ni corps ni âme. Il me harcelait : « Il faut décider maintenant. » Je balbutiai : « Trois jours », et je perdis à moitié conscience. Je me retrouvai, flageolante, sur le chemin du Pavillon de Tourisme. Les deux chambres étaient occupées par deux jeunes Anglais, vêtus de shorts d'une impeccable blancheur ; mais le gérant nous aida à disposer notre attirail sur la terrasse. Sartre resta au chalet et j'allai avec Bost prendre un bain de mer qui calma mes nausées, un bain de soleil qui m'endommagea cruellement le dos. Mais je supportai mon mal avec stoïcisme, tant j'étais contente. Nous avons tant aimé les lions méditants, parmi les marbres des temples ! Nous aimions tant que, comme à Pompéi, ces ruines fussent en grande partie celles d'une ville vivante : un port avec ses magasins, ses entrepôts, ses échoppes, ses boîtes à matelots ! Tôt le matin débarquaient des femmes de Mykonos, en vêtements locaux, qui disposaient sur la jetée un lot d'amuse-touristes : des châles, des tapis, des bonnets, des bijoux sans valeur, toute une pacotille. Vers onze heures, un bateau de croisière amarrait, les touristes descendaient, fermement conduits par un guide, comme en haut du Vésuve. Ils restaient à peine trois heures et la plupart déjeunaient à l'hôtel ; ils « faisaient » les ruines au galop. Quelques aventuriers prétendaient monter sur le Cynthe : on les rabattait vers la jetée à coups de sifflet ; ils achetaient des brimborions et nous les regardions rembarquer avec un exquis sentiment de supériorité. Les marchands aussi remontaient dans leur caïque. L'île redevenait notre propriété privée. Un peu plus tard, nous montions sur le Cynthe et nous regardions les îles au loin luire puis s'effacer dans la poudre mauve du soir. Délos fut un des lieux où je possédai le paradis.

Sur le vapeur qui nous a conduits à Syra, nous avons dormi parmi des cages à poules qui puaient. Le matin, nous avons monté et descendu des escaliers, entre de très vieilles maisons blanches. L'après-midi, j'ai été me baigner avec Bost, à dix kilomètres de là, de l'autre côté de l'île. Nous devions prendre à trois heures du matin le bateau pour Santorin et nous nous sommes couchés tous les trois contre un grand tas de sable, sur le port. J'ai dormi à poings fermés. Nous avons levé l'ancre à l'aube et à l'aube suivante nous nous sommes éveillés au pied des falaises de Santorin. Le vapeur avait mouillé à distance de la côte, il était entouré de barques glapissantes ; trois jeunes Français barbus, soucieux de ne pas « se faire avoir », discutaient le prix du passage avec une arrogance qui couvrait mal leur avarice : en visite dans un pays pauvre, ils se seraient crus exploités en n'exploitant pas. Nous les blâmâmes, entre nous, comme il fallait. Je les plaignis aussi ; quelle

sottise de gâcher cette radieuse apparition : les maisons blanches étincelant en haut de la falaise sang-de-boeuf qui heurtait à pic le bleu de la mer. Des rameurs, puis un sentier en escalier nous ont amenés au village, et nous demandâmes l'hôtel Vulcan où nous voulions prendre nos quartiers. Les gens hochaient tristement la tête, ou souriaient. Quelqu'un nous désigna un trou dans un mur : une taverne. Le tavernier nous servit des cafés épais, il apporta un narguilé que Bost et Sartre, tour à tour, fumèrent avec application. De nouveau nous réclamâmes l'hôtel Vulcan ; il réussit à comprendre et à nous expliquer que nous nous étions trompés de village ; nous étions descendus non pas à Thira, le bourg principal, mais à Oia, à l'extrémité nord de l'île. Peu importait ; nous en fûmes quittes pour suivre, pendant moins de trois heures, un sentier au bord de la falaise ; je m'aperçus qu'elle n'était pas vraiment rouge, elle ressemblait à certains gâteaux feuilletés où se superposent des strates rouges, chocolat, ocre, cerise, orange, citron ; en face, les Kaïmenes brillaient comme de l'anthracite. Nous trouvâmes l'hôtel Vulcan ; par économie, et par crainte des punaises, nous demandâmes au patron à dormir sur le toit ; il acquiesça. Je connus à nouveau des nuits paradisiaques. La dureté du ciment ne me gênait pas. Enroulés dans nos couvertures, nous entendions au-dessus de nos têtes des murmures, des pas feutrés : des gens, des chiens qui marchaient sur d'autres toits, car la ville s'étagait de terrasse en terrasse. La fille de l'hôtelier nous réveillait en nous apportant un broc d'eau, une cuvette ; nous apercevions au-dessous de nous des coupoles blanchies à la chaux, des terrasses amidonnées et, dans la mer éblouissante, les soufres et les laves des Kaïmenes ; dès le premier battement de mes paupières, je baignais dans une splendeur si aiguë qu'il me semblait que quelque chose en moi allait craquer.

Nous buvions du café à l'hôtel, le matin ; le soir, nous y dînions : on nous servait de ces poulets osseux, chétifs, dont la vue, dans les marchés du Pirée, me désolait autant que celle des moutons. A midi, nous étions toujours en excursion. La plus longue nous conduisit aux ruines de Théra et au sanctuaire de Stavos. On marchait à travers des vignes, sur des sentiers cendreaux qui s'effondraient sous le pied, si bien qu'on faisait trois pas pour un, c'était vraiment fatigant ; et le soleil tapait tandis que nous suivions les petits murs blancs où de loin en loin se dressait un maigre figuier. En outre, nous nous égarâmes un peu. Sartre s'adonna à la colère : « C'est la gaieté du coiffeur ! » grommelait-il ; il dit aussi, non sans injustice : « Je suis parti pour faire du grand tourisme et on me fait jouer au boy-scout ! » Il s'apaisa, mais nous étions tous les trois épuisés en entrant dans Emborio où nous comptions déjeuner. Pas une âme dans les rues torrides, aux maisons hermétiquement closes ; une femme en noir que nous essayâmes d'aborder s'enfuit². Nous tournâmes en rond, dans cette fournaise ; enfin nous découvrîmes un café, rempli de mouches bourdonnantes ; on nous servit une salade de tomates, constellée de mouches mortes et baignant dans une huile encore plus nauséabonde que celle de Tarifa. Pour étancher notre soif, nous avions le choix entre le vin à la résine, qu'aucun de nous ne supportait, et une eau de citerne, chargée de boue ; j'essayai de boire alternativement une gorgée de vin,

puis d'eau, chassant un goût par l'autre, mais je dus renoncer³.

Nous allâmes en barque aux Kaïmenes : des fumées s'échappaient du sol soufré qui brûlait les pieds ; c'était étonnant, ce cratère noir, tavelé de jaune, posé à même les eaux bleues. Sartre et Bost plongèrent, à peu de distance des îlots, et nagèrent autour de la barque ; par instants l'eau les ébouillantait, et l'immensité du gouffre au-dessous d'eux les troubla ; ils remontèrent très vite à bord.

1. Seuls quelques fragments en ont paru, longtemps après la publication du *Mur*.
2. En décrivant Argos, au premier acte des *Mouches*, Sartre s'est inspiré d'Emborio.
3. Un an plus tard, Pagniez nous parla d'Emborio comme d'un charmant village ; il y avait fort bien déjeuné avec Thérèse, dans une auberge avenante.

De Santorin, nous sommes rentrés directement à Athènes. Accroupis sur le pont, Sartre et Bost jouaient sur leur pipe de la musique grecque : ils nasillaient très bien. Aux escales, Bost plongeait et il nageait autour du bateau. Il resta au Pirée d'où il se rembarqua pour la France. Il nous raconta plus tard qu'il avait passé sa dernière nuit grecque dans un bouge affreux ; comme il demandait à la tôlière de lui indiquer ce que nous appelions « les cloaques », elle avait désigné la mer d'un grand geste en poussant le cri de Xénophon : « *Thalassa ! Thalassa !* »

J'allai à Delphes avec Sartre. Le paysage où le marbre se marie si tendrement à l'olivier, avec la mer au loin, surpassait en beauté tous les autres lieux de la terre. Sur le stade où nous avons dormi la première nuit, le vent soufflait si fort que le lendemain nous avons pris une chambre à l'hôtel ; heureusement, car au soir un orage a sauvagement fouetté les ruines et les arbres ; le nez à la fenêtre, nous nous délectons de notre chance : entendre gronder la colère de Zeus au-dessus des Phedriades. Nous sommes descendus à Itéa, nous avons dormi quelques heures dans un minable *xenodokeion* ; réveillée dans la nuit pour prendre le bateau, j'ai aperçu de dos par une porte ouverte une femme en longue robe noire qui peignait ses longs cheveux noirs ; elle s'est retournée : c'était un homme à barbe, un pope ; ils étaient tout un troupeau qui traversèrent le canal avec nous. J'avais concerté un ingénieux circuit pour gagner Olympie à travers la montagne : par un chemin de fer à crémaillère nous atteignîmes le monastère du Mégas Pileon — célèbre, mais ruiné trois ans plus tôt par un incendie — puis une ville d'eaux lamentable où nous avons déjeuné ; une auto de louage nous emmena à quarante kilomètres de là et s'arrêta au bord d'un torrent qui barrait la route. Nous la poursuivîmes à pied ; elle serpentait parmi les collines dont les couleurs hésitaient entre l'améthyste et le prune, et que veloutait une courte végétation vert sombre ; Sartre portait notre sac à dos, un vaste chapeau de paille, une canne ; moi je tenais sous le bras un carton. Nous ne rencontrâmes pas une âme, seulement de loin en loin des chiens jaunes que Sartre chassait en leur lançant des pierres : il avait peur des chiens. Après quatre heures de marche, je m'avisai que, même en Grèce, pour dormir dehors la nuit, à plus de douze cents mètres, il aurait fallu un équipement ; je regardai avec inquiétude noircir le ciel. Soudain, un village brilla, à un tournant, et je lus à un balcon de bois : *xenodokeion*. Les draps rayonnaient de blancheur et je découvris, le matin, qu'un autobus descendait sur Olympie. Nous nous laissâmes porter à travers des champs couverts de claies où séchaient des raisins noirs.

Nous avons passé trois jours à rôder sur les terrasses d'Olympie, parmi les gigantesques tambours foudroyés ; ces calmes ruines nous touchèrent moins que Délos et Delphes. La nuit, nous dormions au flanc du petit mont Kronion, à l'abri des pins ; nous allumions à notre chevet des tortillons verdâtres et odoriférants chargés de nous défendre des moustiques ; nous enfiliions nos pyjamas, nous nous enroulions dans nos couvertures ; dans le silence, des jurons éclataient : Sartre avait roulé sur les aiguilles de pin jusqu'en bas de la pente. Il remontait en s'écorchant les pieds. Un peu plus tard, j'entendais des pas, j'apercevais la lueur d'une torche : le « grand sympathique » et sa bande

dormaient à quelques mètres au-dessus de nous ; nous les avions aperçus, dans le village, buvant sous les tonnelles d'un jardin privé, et toujours aussi joyeux.

Les après-midi brûlaient, on ne pouvait marcher qu'au début et à la fin du jour. Nous partîmes pour Andritsëna à cinq heures du soir ; nous croisâmes parmi des roseaux deux jeunes Anglais qui en revenaient : ils avaient un guide, et un âne portait leur bagage ; c'était, pensions-nous, faire beaucoup d'embarras. Nous dormîmes sous un arbre, nous repartîmes à l'aube. D'après nos calculs, nous devons arriver vers dix heures, avant la grosse chaleur, à l'hôtel de M. Kristopoulos que Gégé nous avait vanté. *Le Guide Bleu* ne laissait pas supposer que la traversée de l'Alphée fût difficile. En vérité, cette rivière était une hydre aux bras innombrables et où l'on enfonçait jusqu'au nombril. Il nous fallut plus de deux heures pour la franchir ; en outre j'avais sous-estimé la durée du trajet : nous nous trouvâmes à une heure de l'après-midi, par plus de 40°, au pied d'un coteau caillouteux ; pas une ombre pour faire halte ; Sartre s'était fiché des épines dans tous les pieds et un fer rouge se tordait dans nos gorges. Un moment, effondrés parmi les cailloux, nous connûmes le désespoir. Puis, nous nous relevâmes, nous montâmes. J'ai aperçu une maison, j'ai couru demander de l'eau, j'ai bu passionnément. Quand je suis revenue vers Sartre, je l'ai vu, congestionné sous son chapeau de paille, qui faisait des moulinets avec sa canne pour se défendre contre un chien jaune très hargneux. Il a bu aussi, et repris courage. Une heure plus tard, nous arrivions sur une route, et dans un village. Nous nous sommes affalés dans l'ombre d'une taverne et nous avons demandé par téléphone à M. Kristopoulos de venir nous chercher en auto ; en l'attendant, nous avons déjeuné d'œufs durs : il n'y avait rien d'autre à manger, pas même du pain. L'hôtel d'Andritsëna, sa cuisine, nous ont paru d'un luxe exquis.

Nous sommes montés à dos de mulet au temple de Bassae ; nous avons gagné en car Sparte où il n'y avait rien à voir, et Mistra, où nous avons dormi sur le sol d'un palais démantelé. Quand nous avons ouvert les yeux, cinq ou six visages, encadrés dans des fichus noirs, se penchaient vers nous avec perplexité. Nous avons visité toutes les églises, regardé toutes les fresques, saisis et ravis par cette massive révélation de l'art byzantin. Dans l'ossuaire, Sartre a volé un crâne que nous avons emporté. Assis dans la fraîcheur du palais du Despote, nous eûmes une des deux ou trois mémorables disputes de notre vie. J'avais projeté de monter au Taygète : ascension neuf heures trente, descente cinq heures trente, refuge, sources. Sartre a dit non, catégoriquement : il tenait à sa peau. Et je pense qu'en effet nous aurions pu plus ou moins mourir d'insolation, dans ces déserts de pierre où on se perdait si facilement. Mais voir se lever le soleil en haut du Taygète, pouvait-on manquer ce miracle ? Nous le manquâmes.

Mycènes. Dans les tombeaux, devant la porte des Lions, nous avons connu, comme à l'Acropole, ce « frisson en aigrette » dont parle si bien Breton et qui naît de la rencontre avec la beauté absolue ; et le plus admirable des paysages terrestres, c'était peut-être celui que découvrait Clytemnestre quand, appuyée aux balustrades du château, elle guettait sur la mer lointaine le retour d'Agamemnon. Nous sommes restés deux jours à l'hôtel de la Belle Hélène et du roi Ménélas,

dont le nom nous enchantait.

Nous touchâmes la mer à Nauplie ; au-dessus de la baie, sur une colline couverte de figuiers de Barbarie dont les fruits pourris exhalaient une odeur fade et surie, il y avait une prison. Un gardien faisait les cent pas entre les cactus et des barbelés rouillés. D'un geste fier, il a désigné une fenêtre grillagée, et il a dit en français : « Là-dedans, tous les communistes de Grèce ! » Alors nous nous sommes rappelé Métaxas. Nous l'avions oublié quand nous nous endormîmes, quand nous nous réveillâmes, au pied des gradins d'Épidaure, avec le ciel circulaire pour plafond ! C'est là un de ces souvenirs dont je déteste penser qu'ils mourront avec moi.

Puis ce fut Corinthe, qui nous ennuya ; de nouveau Athènes ; Égine, son petit port bien briqué, son temple gracieusement dressé au milieu des pins qui sentent si bon. Et nous partîmes pour la Macédoine. C'était la fin d'août, et nous étions à sec. Bost devait toucher nos traitements et nous en expédier le montant, télégraphiquement, à Salonique ; mais le jour où nous nous embarquâmes, il nous restait si peu d'argent que, pour nous soutenir pendant vingt-quatre heures, j'achetai seulement du pain, un pot de confitures, et de gros oignons. Quand nous arrivâmes, le mandat n'était pas là ; la seule solution, c'était de prendre pension dans un hôtel : nous paierions nos repas en même temps que notre chambre, d'ici une semaine. Le malheur voulut qu'aucun hôtel ne fit restaurant. Dans le plus confortable, nous réclamâmes avec tant d'insistance la pension complète que le patron étonné finit par s'entendre avec la meilleure brasserie de la ville, sur le port. Ainsi fûmes-nous assurés du vivre et du couvert. Mais il nous fallut mesurer avarement nos plaisirs. Dans un cinéma en plein air nous avons tout de même vu, sans enthousiasme, *Mayerling* et avec beaucoup de satisfaction *Les 39 marches* d'Hitchcock dont nous ignorions le nom. Mais que de tergiversations avant que Sartre s'achète un paquet de cigarettes, avant que je m'offre un de ces petits gâteaux suintants et poussiéreux qu'on appelle *kourabié* et dont je me délectais ! Nous passions à la poste deux fois par jour : toujours rien. La situation devenait critique ; nous n'avions littéralement plus un rond. Dans une rue nous croisâmes Jean Prévost : c'était un ami de Pierre Bost, il ne nous aurait sûrement pas refusé une avance mais nous n'osâmes pas l'aborder. Nous n'avions pas projeté de rester si longtemps, à Salonique. La grâce de ses basiliques, la fraîcheur charmante des jardins et des coupoles finissaient par nous excéder.

Aussitôt le mandat touché, nous appareillâmes. Je voulais voir les Météores : quatorze heures de train, aller et retour, à partir de Volos. Sartre que les curiosités naturelles laissaient de glace s'insurgea. Il disait si souvent oui, pour me complaire, que ma schizophrénie cédait nécessairement à ses refus ; mais non sans résistance : seule dans ma cabine, je versai quelques larmes de rage. Le bateau voguait parmi de grosses éponges et des pierres ponces ; je regardais les côtes de l'Eubée : je me disais que là-bas des merveilles m'attendaient et que je ne serais pas au rendez-vous.

A Athènes, nous avons festoyé dans un restaurant français avant d'installer notre camp sur le *Théophile-Gautier*. Ce grand paquebot n'avait pas les agréments

du *Cairo City*. Là aussi, une ségrégation spontanée séparait les émigrants des touristes ; ceux-ci étaient plus nombreux, les émigrants plus misérables et plus sales. Je n'avais acheté que de maigres provisions ; les cuisiniers n'avaient le droit de rien vendre, mais ils donnaient à profusion des fruits et des gâteaux ; nous avions tout de même faim, et il faisait froid, en ce milieu de septembre. La mer s'agitait, et j'éprouvais des pieds à la tête la tristesse du retour.

Deux journées à Marseille avec Sartre me ravigotèrent. Il rentra à Paris ; j'allai faire avec Olga un bref tour en Alsace. A Strasbourg, elle me montra les endroits de son enfance et, le soir, dans un dancing, nous vîmes avec stupeur des Alsaciens danser le tango. Nous vîmes Bar, Obernai, une ribambelle de villages colorés comme des Silly Symphonies ; nous aimions surtout les forteresses en granit rose solitairement perchées au-dessus des sapins. Olga marchait avec beaucoup d'entrain sur les douces collines, à travers l'épaisseur des bois. Nous étions pauvres, et nous nous nourrissions surtout de tartes à l'oignon et de grosses quetsches ; le soir je buvais du vin blanc, et nous dormions dans des chalets, dans des maisons forestières, dans des auberges de jeunesse. Le froid nous gâcha tout de même un peu nos promenades et nous ne fûmes pas fâchées de rentrer à Paris.

Lionel de Roulet avait quitté Le Havre pour Paris ; mais depuis un an il était tombé malade. Une tuberculose rénale avait interrompu ses études. Il avait passé des mois dans la clinique de Saint-Cloud où j'avais guéri ma congestion pulmonaire. Puis il avait regagné le petit appartement qu'il s'était installé rue Broca. Il avait subi de pénibles traitements et une opération très douloureuse. Par moments le mal semblait jugulé ; à d'autres il réapparaissait. Il supportait avec stoïcisme cette insécurité et des souffrances souvent atroces. Il avait commencé un essai où il étudiait ses réactions à la maladie. Son expérience corroborait les idées de Sartre : au plus aigu de ses tortures, il découvrait une espèce de vide qui empêchait de les cerner, de les saisir. Il se donnait avec passion à tout ce qu'il faisait et ce travail l'aidait à supporter son état. Mais vers le mois de juin, il eut une rechute : il se trouva atteint de tuberculose osseuse et les médecins l'envoyèrent à Berck. Avant de reprendre nos cours, nous allâmes à la fin de septembre passer deux jours avec lui. Malgré tout ce que j'avais lu sur Berck, l'endroit me parut encore plus sinistre que je ne l'avais imaginé. Il faisait un grand vent, brutal et glacé, le ciel et la mer avaient des couleurs bitumeuses. La clinique était insolite ; pas de meubles, ou presque, dans les chambres ; pas de table dans la salle à manger où à heure fixe des infirmières alignaient les chariots. Cependant Lionel ne semblait pas abattu. Il s'intéressait à tout ce qui l'entourait, il s'en amusait presque, et il devait à cette curiosité une sorte de détachement. Il nous décrivit les mœurs de ce monde étranger, il nous raconta un tas d'anecdotes, en particulier sur les amours des malades entre eux, ou avec leurs infirmières. Ces récits, d'un violent réalisme, et toute l'atmosphère de Berck inspirèrent à Sartre un épisode du *Sursis* que les belles âmes lui ont particulièrement reproché.

Nous en avons fini avec la province ; voilà qu'enfin nous vivions tous deux à Paris : plus de voyages en train, plus d'attentes dans les gares. Nous nous installâmes dans un hôtel, beaucoup plus plaisant que le Royal Bretagne, que Sartre avait découvert pendant ma convalescence en Provence. Il était situé entre l'avenue du Maine et le cimetière Montparnasse : j'avais un divan, des rayonnages et un bureau très commode pour travailler. Je pris de nouvelles habitudes ; le matin, je buvais un café, je mangeais des croissants sur le zinc d'une brasserie bruyante et rougeoyante, Les Trois Mousquetaires. Je travaillais souvent chez moi. Sartre habitait à l'étage au-dessus. Nous avions ainsi tous les avantages d'une vie commune, et aucun de ses inconvénients.

Qu'allais-je écrire, maintenant que j'avais achevé mes nouvelles ? Certains thèmes rôdaient dans ma tête depuis longtemps mais je ne savais pas comment les aborder. Un soir, peu après la rentrée, j'étais assise avec Sartre au fond du Dôme ; nous parlâmes de mon travail, et il me reprocha ma timidité. Dans mon dernier livre, j'avais touché à des questions qui me préoccupaient, mais à travers des personnages pour qui j'avais de l'antipathie ou une sympathie mitigée ; c'était dommage, par exemple, d'avoir fait voir Anne par Chantal. « Enfin ! Pourquoi ne vous mettez-vous pas en personne dans ce que vous écrivez ? me dit-il avec une soudaine véhémence. Vous êtes plus intéressante que toutes ces Renée, ces Lisa... » Le sang me monta aux joues ; il faisait chaud, il y avait comme d'habitude beaucoup de fumée et de bruit autour de nous, et j'eus l'impression de recevoir un grand coup sur la tête. « Je n'oserai jamais ! » dis-je. Me jeter toute crue dans un livre, ne plus prendre de distance, me compromettre : non, cette idée m'effrayait. « Osez », me disait Sartre. Il me pressait : j'avais mes manières à moi de sentir, de réagir, et c'était tout ça que je devais exprimer. Comme chaque fois qu'il se donnait à un projet, ses mots faisaient lever en foule des possibilités, des espoirs ; mais j'avais peur. De quoi au juste ? Il me semblait que du jour où je la nourrirais de ma propre substance la littérature deviendrait quelque chose d'aussi grave que le bonheur et la mort.

Je réfléchis, les jours suivants, au conseil de Sartre. Il m'encourageait à m'attacher sérieusement à un sujet auquel je pensais, par brèves échappées, depuis au moins trois ans : j'y ai déjà fait allusion, mais il me faut y revenir. Comme la mort, dont on parle sans jamais la voir face à face, la conscience d'autrui demeurait pour moi un « on dit » ; quand il m'arrivait de réaliser son existence, je me sentais aux prises avec un scandale du même ordre que la mort, aussi inacceptable ; celui-ci d'ailleurs pouvait absurdement compenser celui-là : j'ôte à l'Autre la vie, et il perd tout pouvoir sur le monde et sur moi¹. J'avais été très frappée par une histoire arrivée en 1934. Un jeune homme avait assassiné un chauffeur de taxi : « Je n'avais pas de quoi le payer », expliquait-il. Il avait préféré le crime à la honte. D'une certaine façon, je le comprenais. Je rêvais sur ce fait divers parce qu'il correspondait chez moi à tout un ensemble de préoccupations. Je ne me résignais pas à la mort, et si j'imaginais une mort violente, j'avais le

souffle coupé. En une seconde ma conscience pouvait éclater comme une de ces cosques gonflées de vent que je crevais, enfant, d'un coup de talon ; en une seconde, je pouvais faire exploser la conscience d'un autre : sous son aspect métaphysique, le meurtre me fascinait. D'autre part, pour des raisons éthiques, le crime était un de mes fantasmes familiaux. Je me voyais dans le box des accusés, face au procureur, au juge, aux jurés, à la foule, portant le poids d'un acte dans lequel je me reconnaissais : le portant seule. Depuis que j'avais rencontré Sartre, je me déchargeais sur lui du soin de justifier ma vie ; je trouvais cette attitude immorale mais je n'envisageais aucun moyen pratique d'en changer ; l'unique recours, c'eût été d'accomplir un acte dont personne ne pût assumer à ma place les conséquences, mais il fallait que la société s'en saisît, sinon Sartre les eût partagées avec moi. Il n'y avait qu'un crime qualifié qui pût me rendre à la solitude. Je m'amusais souvent à nouer plus ou moins étroitement ces thèmes. Une conscience se dévoilait à moi, dans son irréductible présence ; par jalousie, par envie, je faisais une faute qui me mettait à sa merci : et je trouvais mon salut en l'anéantissant. A cause du prestige lointain qu'elle avait à mes yeux, j'avais pensé à dresser en face de moi une protagoniste inspirée de Simone Weil : quand je lui en parlai, Sartre m'objecta qu'une femme qui se prêtait à la communication, à travers le monde et la raison universelle, ne pouvait pas apparaître comme une conscience close sur soi. Olga, coupée de moi par sa jeunesse, ses silences, les humeurs où la maladroite tentative du trio l'avait jetée, conviendrait beaucoup mieux. J'en fus tout de suite convaincue. Mais le schéma de *L'Invitée* s'était formé avant qu'elle comptât pour moi.

Je n'eus pas l'audace d'entrer tout de suite dans le vif du sujet et de mettre franchement en question la femme de trente ans que j'étais. J'usai d'un détour, qui s'explique aussi par mon manque de technique. Je tenais à ce que mon héroïne, selon un mot de D. H. Lawrence qui m'avait frappée, eût « des racines ». J'admirais la manière dont Faulkner, dans *Lumière d'août*, dérange le temps ; mais son procédé convenait à une histoire inscrite sous le signe de la fatalité, alors que moi j'avais affaire à d'imprévisibles libertés ; d'autre part, je le savais, on alourdit un récit si on en brise le déroulement par des rappels du passé. Je décidai donc de raconter directement l'enfance et la jeunesse du personnage où je m'incarnai et que j'appelai du nom de ma mère, Françoise. Je ne lui donnai pas mes véritables souvenirs, je la décris à distance dans un style imité encore une fois de celui de John dos Passos. Je repris un thème que j'avais déjà exploité à propos de Chantal, dans *Primaauté du spirituel* : j'essayai d'indiquer à quels truquages se livrent facilement les jeunes filles, par désir de se donner de l'importance. Je dotai Françoise d'une amie que j'appelai Elisabeth, bien qu'elle n'eût pas la moindre affinité avec Zaza. J'attribuai à Elisabeth le physique d'une de mes élèves de troisième qui, à quinze ans, avait l'air d'une vamp avec ses immenses cheveux d'un blond vénitien, ses robes noires et collantes. Elle allait dans la vie avec une assurance provocante qui subjuguait sa camarade de lycée, Françoise : de nouveau, je montrai autrui comme mirage ; en fait, Elisabeth était un servile reflet de son frère Pierre, que Françoise, au début, entrevoyait à peine. Je peignais

assez longuement les incertaines relations de Françoise avec un jeune professeur d'histoire de l'art qui ressemblait à Herbaud. Enfin, elle faisait connaissance de Pierre Labrousse, et ils confondaient leurs vies. Élisabeth qui éprouvait pour son frère un amour violent, mais refoulé, devenait jalouse de Françoise et à son tour se fascinait sur elle. Je travaillai toute l'année à cette première partie.

Sartre cependant écrivait un traité de psychologie phénoménologique qu'il intitula *La Psyché* et dont il ne devait publier qu'un extrait sous le titre d'*Esquisse d'une théorie phénoménologique des émotions*. Il y développait la théorie de l'objet psychique, ébauchée dans l'*Essai sur la transcendance de l'Ego*. Mais, à ses yeux, ce n'était guère qu'un exercice et il l'interrompit, au bout de quatre cents pages, pour achever son recueil de nouvelles.

Olga s'était réconciliée avec ses parents et elle avait passé ses vacances à Beuzeville. Ils avaient l'esprit assez large pour admettre qu'elle tentât sa chance à Paris plutôt que de végéter dans une bourgade. Au mois de juin, je lui avais suggéré de faire du théâtre. Camille, qui l'appelait toujours « ma filleule », l'y encouragea. Elle entra en octobre à l'école de l'Atelier et présenta à Dullin le monologue de *L'Occasion* de Mérimée que je l'avais aidée à préparer. Bien qu'elle eût fondu en larmes à la fin de l'épreuve, il la félicita et pendant quelques semaines elle suivit ses cours avec un extrême plaisir. Il lui donna à étudier un nouveau rôle qu'elle apprit par cœur ; mais elle ne connaissait personne à l'école, elle se tenait dans son coin sans jamais échanger un mot avec les autres élèves et elle n'osa demander à aucun d'entre eux de lui servir de réplique. « Je n'ai pas de réplique », confessa-t-elle piteusement quand Dullin l'appela pour lui faire passer son audition. Il leva au ciel les yeux et les bras, et lui désigna d'office un partenaire ; il leur dit de travailler ensemble les jours suivants et de présenter leur scène dans une semaine. Olga, terrifiée, ne remit plus les pieds à l'Atelier pendant des mois. Elle en était désolée car l'enseignement de Dullin l'enchantait. Elle ne m'avoua pas cette déroute ; ce silence lui pesait, elle s'adressait un tas de reproches qui ne lui facilitaient pas la vie. Lionel exilé à Berck lui avait provisoirement cédé son appartement ; elle s'y séquestrait plus ou moins, fumant cigarette sur cigarette et se livrant à des rêveries moroses, au milieu d'un considérable désordre. Sa mauvaise humeur se marquait dans ses rapports avec moi. Ce fut la période la plus vaseuse de notre amitié.

Ce fut une des périodes les plus vaseuses de ma vie. Je ne voulais pas admettre que la guerre fût imminente, ni seulement possible. Mais j'avais beau faire l'autruche, les menaces qui grandissaient autour de moi m'écrasaient.

En France, le Front populaire agonisa pendant quelques mois ; il se brisa lorsque les socialistes sortirent du ministère Chautemps. Tandis que la gauche s'effondrait, les menaces fascistes s'amplifiaient. A la suite des attentats de la rue de Presbourg², une enquête révéla l'ampleur de l'organisation clandestine que l'Action Française baptisa *La Cagoule*. Elle était responsable de plusieurs assassinats dont on n'avait pas identifié les auteurs : celui de l'ingénieur Navachine dont on avait retrouvé le cadavre au bois de Boulogne, de Laetitia Toureaux, abattue dans un wagon de métro près de la porte Dorée, des frères

Rosselli, fondateurs du mouvement antifasciste « Justice et Liberté ». Fin janvier, quarante cagouleurs se trouvaient sous les verrous. La disparition du général Miller indiqua l'existence d'un complot fasciste, groupant à travers l'Europe et l'Amérique, un grand nombre de Russes blancs. En soi, ces mouvements ne constituaient pas un danger très sérieux ; mais ils manifestaient l'existence d'une internationale fasciste qui couvrait d'un bout à l'autre du monde. Celle-ci, d'ailleurs, opérait à visage découvert. En Extrême-Orient, l'Axe venait d'allumer une nouvelle guerre : à la suite de l'incident du pont de Marco Polo, les Japonais avaient occupé Pékin et décidé de soumettre la Chine entière. Communistes et nationalistes unis, les Chinois résistèrent, mais à quel prix ! Nankin fut pulvérisé. Chapei — un immense faubourg populaire du nord de Shanghai — livré aux flammes. Les journaux publiaient des images affreuses : des monceaux de femmes et d'enfants assassinés par les bombes japonaises.

A nos portes, Mussolini et Hitler étaient en train de réduire l'Espagne. Le 26 août les troupes italiennes étaient dans Santander ; fin octobre, Gijón tomba ; les fascistes désormais étaient maîtres du charbon des Asturies, du fer de Biscaye ; ils tenaient tout le nord du pays ; toutes les tentatives pour les en déloger échouèrent. Le gouvernement se transporta en octobre à Barcelone que de terribles raids dévastèrent. Valence, Madrid, Lérida étaient bombardés, des cadavres de femmes et d'enfants s'entassaient sur les trottoirs. Dans un grand meeting tenu à Paris, la Pasionaria promit encore une fois : « *No pasaran !* » et les républicains remportèrent à Teruel une victoire : ils encerclèrent la ville, ils l'occupèrent. Mais ils durent l'évacuer. Et Franco menaça la Catalogne. Si la France et l'Angleterre s'entêtaient dans le neutralisme, l'Espagne était perdue : elles s'entêtaient. La République ne recevait pas un canon, pas un avion, tandis que l'Italie et l'Allemagne expédiaient à Franco un matériel de plus en plus puissant. Au mois de mars, les fascistes forcèrent le front de l'est ; leurs avions pulvérisèrent toutes les villes de la côte catalane ; des bombes à air liquide anéantirent les quartiers de Barcelone et ravagèrent le centre : il y eut en deux jours plus de treize cents morts et quatre mille blessés. Au col du Perthus affluaient d'immenses et misérables troupeaux de réfugiés. La résistance s'organisait dans Barcelone ; mais la production était réduite à peu près à zéro par les bombardements et la Catalogne, coupée du Levant et du Centre, se trouvait dans une situation presque désespérée. Fernand vint encore une fois en permission ; il avait bien changé, il ne souriait plus. « Salauds de Français ! » disait-il. Il semblait nous envelopper, Sartre et moi, dans sa rancœur. Cela me paraissait injuste, puisque nous souhaitions de tout cœur que la France vînt au secours de son pays, mais sa colère se souciait peu de ces nuances.

Le drame espagnol nous navrait ; les événements d'Allemagne nous effrayaient. En septembre, à Nuremberg, devant trois cent mille nazis et un million de visiteurs, Hitler avait fait le plus agressif de ses discours. Un voyage de Mussolini à Munich, à Berlin, avait scellé l'alliance des dictateurs. L'échec d'un coup d'État militaire avait mis la Reichswehr sous les ordres directs d'Hitler, Himmler était devenu ministre de l'Intérieur, la Gestapo triomphait. A Vienne, le pouvoir

tombait aux mains de l'hitlérien Seyss-Inquart. Après un nouveau discours retentissant, Hitler fit entrer ses troupes en Autriche : l'Anschluss s'accomplissait. La terreur régnait à Vienne tandis qu'en Tchécoslovaquie les Allemands des Sudètes commençaient à réclamer impérieusement leur autonomie. Sartre ne s'abusait plus : les chances de la paix devenaient de plus en plus minces. Bost était tout à fait certain qu'il allait bientôt partir pour la guerre, et il lui paraissait vraisemblable d'y laisser sa peau.

Moi j'essayais encore de me leurrer, je ne regardais pas la situation en face. Mais l'avenir se dérobaît sous mes pieds ; j'en éprouvais un malaise qui touchait à l'angoisse. C'est sans doute pourquoi je n'ai conservé de toute cette année qu'un souvenir brumeux. Dans mon histoire privée je ne retrouve presque rien de saillant. Je me ménageais plus que l'année passée ; je veillais moins tard, je sortais moins souvent. En octobre ou novembre, j'assistai avec Olga et Sartre au festival que Marianne Oswald donna, salle Gaveau, après un suicide manqué. Gainée de noir, agressivement rousse, elle disait « Anna la bonne » de Cocteau sur un ton de sourde colère où paraissait couvrir la furieuse révolte des sœurs Papin. Elle chanta beaucoup de chansons de Prévert, et entre autres celle que lui avait inspirée l'évasion manquée des petits colons de Belle-Ile :

*Bandits, voyous, voleurs, chenapans !
C'est la meute des honnêtes gens
Qui fait la chasse à l'enfant.*

Il y avait dans l'anarchisme de Prévert une virulence qui me satisfaisait. J'aimais la voix râpeuse et chaude de Marianne Oswald, son mufle tourmenté, et le subtil décalage entre ses gestes, ses mimiques, et le texte de ses chansons.

Ce fut aussi salle Gaveau que pour la première fois j'entendis avec Sartre la série intégrale des quatuors de Beethoven. Nous y aperçûmes Camille ; pendant les morceaux qu'elle trouvait ennuyeux, elle griffonnait sur des bouts de papier : elle notait des idées, pour son roman, nous dit-elle ; ce cumul me laissa rêveuse.

Aux vacances de Noël, nous allâmes à Megève ; nous descendîmes dans une petite pension. Ma sœur et Gégé logeaient avec des amis dans un chalet voisin, et Bost se joignit à nous. Nous nous décidâmes à prendre des leçons ; je n'étais ni agile ni courageuse, mais tout de même, de jour en jour, je progressais. Sur les pentes du mont d'Arbois, de Rochebrune, nous passâmes de bons moments. Le soir, nous lisions le *Journal* de Samuel Pepys, le *Journal à Stella* de Swift qui venaient tous deux d'être traduits. C'est à ce moment, ou juste après notre retour à Paris, que nous lûmes *L'Espoir* de Malraux, avec une passion qui débordait de loin la littérature. Comme dans ses autres romans, ses héros manquaient de chair, mais c'était sans grande importance car les événements comptaient beaucoup plus que les personnages, et Malraux les racontait très bien. Il nous était proche, par sa prédilection pour l'Apocalypse, par la façon dont il ressentait la contradiction entre l'enthousiasme et la discipline. Il abordait des thèmes neufs en littérature : les relations de la morale individualiste et de la pratique politique ; la possibilité de maintenir au sein de la guerre même des valeurs humanistes ; car les

combattants de l'armée populaire étaient des civils, des hommes, avant d'être des soldats, et ne l'oubliaient pas. Nous nous intéressions à leurs conflits, sans pressentir à quel point ils paraîtraient, d'ici peu de temps, périmés, la guerre totale devant radicalement abolir toutes les relations interhumaines, dont Malraux se préoccupait, et auxquelles nous attachions nous aussi tant de prix.

A côté des bombardements de Madrid, des batailles gagnées, perdues, toutes les choses qui avaient autrefois nourri ma curiosité me semblaient bien pâles. C'est à peine si dans les journaux je lisais les faits divers. Je restai indifférente au procès de Weidmann à qui, dans un but évident de diversion, la presse consacrait des pages entières. Je m'amusais moins que les années passées à regarder les gens que je coudoyais.

En janvier, nous suivîmes à l'Atelier les répétitions de *Plutus* que Camille avait adapté très librement d'Aristophane ; elle avait composé, dans des décors de Coutaud, et sur une musique de Darius Milhaud, une espèce de revue qui dans l'ensemble ne signifiait pas grand-chose mais dont beaucoup de scènes étaient divertissantes. Dullin menait le jeu. Par sa beauté et sa grâce, Marie-Hélène Dasté sauvait de la mièvrerie le rôle de Pauvreté. Ce qui donnait au spectacle un piment particulier, c'est que Marco y figurait : il voulait s'exercer à chanter sur une scène et il pensait que la protection de Dullin pourrait lui être profitable. Jambes nues, en tunique courte, chaussé de sandales, il conduisait le chœur des paysans. Mais il était difficile à diriger parce que, comme le lui avait dit cruellement le directeur de l'Opéra, il n'avait aucun sens de la mesure. Il chantait à côté de la musique et quand il se déplaçait sur le plateau, son pas ne se pliait pas au rythme. Cependant, dans la petite salle de l'Atelier, sa voix faisait grand effet.

Je ne vis avec Sartre qu'une seule autre pièce au cours de cette année : *Le Corsaire* de Marcel Achard monté par Jovet. La pièce était assez faible et le procédé qui consiste à faire jouer certaines scènes avec un double recul — comme dans *Hamlet* la représentation donnée devant la cour par des comédiens — n'avait rien d'original ; mais nous trouvions toujours du charme à cette irruption de l'imaginative au sein d'un monde imaginaire.

En revanche, nous allions toujours beaucoup au cinéma. A part Prévert et Vigo — nous fîmes aussi une exception pour *La Kermesse héroïque* — le cinéma français nous ennuyait : les scénarios étaient plats, les photos ternes, les acteurs parlaient faux. Comme en outre nous n'apprécions pas les films de guerre, nous avons été jusqu'à boudier *La Grande Illusion* de Renoir. En revanche, nous prenions un immense plaisir aux comédies américaines : *Le Voyage sans retour*, *New York-Miami*, *My man Godfrey*, *L'Extravagant M. Deeds*, *La Huitième Femme de Barbe-Bleue*, etc. Les histoires qu'elles racontaient n'avaient guère de sens, mais elles étaient admirablement ficelées : pas un incident qui n'eût — selon le précepte de Valéry — une multiplicité de relations avec l'ensemble ; nous goûtions cette construction comme celle d'une sonate classique. D'autre part leur réalisme nous était masqué par leur exotisme ; une rue, un escalier, une sonnette, le moindre décor, le moindre détail nous dépayisait. L'antagonisme qui opposait généralement les amoureux nous semblait une invention piquante : nous

ignorions qu'il répondait au fait américain de la lutte des sexes. Dans une de ces comédies, le héros, transportant dans ses bras à travers une campagne inondée une héroïne insupportable, la laissait tomber dans une flaque d'eau : nous prîmes pour une hardiesse cet épisode qui traduisait l'hostilité larvée du mâle américain à l'égard de la femme. Ainsi de suite. En traversant l'Océan, le vrai et le faux se brouillaient, et de leur confusion naissaient pour nous d'agréables fantaisies. D'ailleurs, dans beaucoup de ces films il y avait de réelles trouvailles. Cette année, Hollywood nous envoya une de ses réussites les plus heureuses, et pour nous tout à fait inattendue, *Verts Pâturages*, inspiré par la pièce de Connely : la Bible racontée et jouée par des Noirs. Le Bon Dieu, noir et barbu, fumait d'énormes cigares entouré d'anges noirs qui chantaient des « negro spirituals » ; des anges-femmes-de-ménage aux ailes protégées par des housses à carreaux nettoyaient à coups de balai la résidence divine. Les enfants de Caïn échangeaient des coups de revolver. Au ciel on pêchait à la ligne, on se régalaient de friture. Nous trouvions que cette histoire avait la fraîcheur des paradis perdus, sans jamais donner dans la fausse naïveté.

Depuis 1933, nous avions vu apparaître sur les écrans les Silly Symphonies en couleur et Sartre imitait Donald le Canard. J'avais retrouvé avec jubilation un des contes favoris de mon enfance : *Les Trois petits Cochons*, et pendant des années nous fredonnâmes comme tout le monde : « Qui est le grand méchant loup ? »

L'événement le plus marquant de cet hiver fut l'exposition surréaliste qui s'ouvrit le 17 janvier 1938, à la galerie des Beaux-Arts, faubourg Saint-Honoré. À l'entrée, dans un taxi inventé par Dali et ruisselant de pluie, un mannequin blond se pâmait parmi des endives et des laitues couvertes d'escargots ; d'autres mannequins vêtus et dévêtus par Man Ray, Max Ernst, Dominguez, Maurice Henry peuplaient la *rue surréaliste* ; nous avions une prédilection pour celui de Masson, au visage emprisonné dans une cage et bâillonné par une pensée. La salle principale, aménagée par Marcel Duchamp, était une grotte qui contenait une mare et quatre lits disposés autour d'un brasero : le plafond était constitué par des sacs de charbon. Dans une odeur de café du Brésil, des objets émergeaient d'une obscurité soigneusement dosée : un couvert en fourrure, une table-tabouret soutenue par des jambes de femme ; des portes, des murs, des vases, de partout s'échappaient des mains. Je ne crois pas que le surréalisme ait eu sur nous une influence directe ; mais il avait imprégné l'air que nous respirions. C'étaient les surréalistes, par exemple, qui avaient mis à la mode la foire aux puces où souvent je passais avec Sartre ou Olga mes dimanches après-midi.

Ainsi les divertissements ne nous manquaient pas. Mais nos amitiés s'étaient appauvries. Marco ne nous dissimulait pas son hostilité, je le voyais peu et sans goût. Pagniez s'était éclipsé de notre vie ; il avait été irrité par l'extrémisme politique de Sartre, par notre attachement à Olga, et il doutait, à tort, que nous eussions de l'amitié pour sa cousine ; nous n'étions pas brouillés, mais nous ne nous rencontrions plus. Un après-midi, j'aperçus au Dôme Thérèse qui portait une alliance ; elle venait d'épouser un de ses collègues, me dit-elle. Elle attendait Pagniez, j'attendais Sartre : nous passâmes une ou deux heures tous les quatre

ensemble. Nous nous demandions, Sartre et moi, pourquoi Pagniez et Thérèse avaient renoncé l'un à l'autre ; ils ne s'expliquèrent pas et notre commun embarras grandissait de minute en minute. A quelques jours de là, M^{me} Lemaire nous apprit qu'en fait ils s'étaient mariés : Marco leur avait servi de témoin. Un peu plus tard nos relations se renouèrent ; mais nous n'avons jamais bien compris les raisons qui les poussèrent à nous jouer cette morose comédie. D'autre part, mes rapports avec Olga étaient mornes. Et ma sœur vivait dans l'angoisse, à cause de la santé de Lionel ; chaque fois que je la voyais, ou presque, elle avait des crises de larmes. Certainement ces lacunes et ces ombres contribuaient à mon abattement. Je suppose qu'une réussite littéraire m'aurait donné un coup de fouet ; mais je ne l'escomptais guère. Sartre me dit un après-midi qu'il allait passer chez Gallimard et qu'il demanderait des nouvelles de mon manuscrit. Je l'attendis au Dôme en travaillant, sans grande impatience. Le livre était refusé. Brice Parain le trouvait mal bâti dans l'ensemble, terne dans le détail. « On essaiera un autre éditeur », me dit Sartre qui fit recommander le manuscrit chez Grasset. Je fus à peine déçue, du moins sur le moment, mais peut-être cet échec contribua-t-il à m'enfoncer dans le marasme. Ce que j'étais en train d'écrire m'était de peu de secours : le récit de l'enfance, de l'adolescence de Françoise ne me convainquait pas moi-même. En outre, ma santé restait assez fragile. A la veille des vacances de Pâques, je retombai malade ; ce n'était pas grave, mais je dus garder le lit quelques jours.

Dès que je me levai, nous quittâmes Paris. Nous avions eu le dessein d'aller en Algérie, mais il ne nous restait plus assez de temps. Nous prîmes le train pour Bayonne et nous fîmes un tour au Pays Basque. Le printemps était en fleurs et je m'épanouis. A Ixtassou, notre chambre avait comme annexe un arbre, auquel on accédait par une passerelle : on avait construit parmi les feuillages une plateforme où Sartre s'installait pour travailler pendant que je courais les collines des environs. Je marchais dans les fougères, les yeux remplis de soleil et du rose des pruniers. Au retour, nous nous arrêtâmes à Saintes et à La Rochelle où Sartre avait passé son enfance. Autour du port fortifié, dans les rues à arcades, nous discussions du sort de *L'Enfance d'un chef* qu'il était en train d'écrire. Il se demandait si le récit ne pouvait pas s'arrêter à l'endroit où il s'achève en effet, quand Lucien émerge de l'adolescence ; moi je trouvais qu'il fallait le continuer, sinon le lecteur resterait sur sa faim. Je pense à présent que j'avais tort.

Le grand air, la marche, l'agitation des voyages me faisaient si grand bien qu'à la Pentecôte je partis de nouveau, seule cette fois, et sac au dos, me promener en Auvergne. Je me rappelle en particulier un après-midi dans des gorges torrides, aux environs de Saint-Flour. Je me remémorai mon enfance et il me revint à l'esprit un de mes plus anciens souvenirs : la fleur qu'on m'avait accusée d'avoir cueillie dans le jardin de tante Alice ; je me dis que j'aimerais, un jour, ressusciter dans un livre cette lointaine petite fille ; mais je doutais d'en avoir jamais l'opportunité.

Je fis avec Sartre un pèlerinage dans un passé plus proche : à Rouen. Rien n'avait changé, et que de choses nous nous rappelions ! Cependant, nous nous

sentîmes frustrés ; au lieu de cette serre chaude où nous avions vécu, nous retrouvâmes, exact, inodore, un herbier. C'est que l'avenir, aujourd'hui accompli, s'était détaché des moments dont il avait été la chair même : dans les rues et dans notre mémoire subsistaient seulement des squelettes.

Et quel avenir avaient ces jours que nous étions en train de vivre ? Je me revois, causant avec Sartre dans le café-catafalque proche de la gare du Nord où nous retournions de temps en temps. Je lui parlais joyeusement du succès de *La Nausée* que la critique avait accueillie comme une espèce d'événement, et aussi des lettres qu'il avait reçues à propos d'*Intimité* et de *La Chambre*, parues dans la *N.R.F.* et dans *Mesure*. « Ça serait peut-être amusant de devenir des écrivains vraiment connus », lui dis-je : c'est la première fois que l'idée d'une réussite publique m'effleura, me tenta. On connaîtrait d'autres gens, d'autres choses, pensai-je vaguement ; ça serait un renouvellement. Jusqu'alors, je n'avais compté que sur moi pour assurer mon bonheur et je ne demandais à demain que de répéter aujourd'hui : soudain, je souhaitai que quelque chose m'arrivât du dehors, quelque chose de différent. Tout ce dont nous avions vécu pendant ces neuf années commençait à montrer la corde. Pour m'en consoler, je faisais des projets moins incertains que mes rêves de gloire. Bientôt, nos traitements seraient suffisants pour que nous puissions nous acheter une auto. Il me semblait extravagant qu'on consacrat son argent à meubler un appartement plutôt qu'à acquérir une voiture : j'apprendrais à conduire, et quelle liberté alors dans nos voyages ! Nous caressions aussi l'idée de prendre un jour l'avion Paris-Londres. Nous envisagions — pas cette année, mais en 1939 peut-être — malgré nos répugnances pour les expéditions organisées, de visiter l'U.R.S.S. avec l'Intourist. L'Amérique brillait à l'horizon avec plus d'éclat que tout autre pays, mais nous n'espérions guère avoir jamais les moyens d'y mettre les pieds : pour l'instant, en tout cas, c'était hors de question.

Grasset refusa mon manuscrit : je m'y attendais. Le lecteur, Henry Müller, m'écrivait : « Il y a certes dans cette évocation du destin des jeunes filles d'après-guerre, diversement influencées par les courants intellectuels de leur temps, des qualités d'intelligence, d'analyse et d'observation. La description de certains milieux de cette époque nous a paru assez exacte ; cependant, la principale critique est que ce roman manque d'originalité profonde. En d'autres termes, le tableau de mœurs que vous avez fait a déjà été, depuis ces vingt dernières années, maintes fois brossé. Vous vous êtes contentée de décrire un univers en décomposition, et de nous abandonner au seuil d'un monde nouveau sans nous en indiquer très exactement le particulier rayonnement.

« ... Il y a dans *La Primauté du spirituel* des dons qui permettent d'espérer que vous écrirez un jour un livre réussi... »

Je fus surprise. Je n'avais pas voulu brosser un tableau de mœurs ; je croyais avoir fait des études psychologiques nuancées. Le reproche de « manque d'originalité » me déconcerta ; les héroïnes que je peignais, je les avais connues en chair et en os, personne avant moi n'avait parlé d'elles ; chacune était singulière, unique. Beaucoup plus tard, j'ai suscité un étonnement analogue chez des

débutantes qui pensaient avoir exprimé une expérience « originale » alors que je ne trouvais dans leur manuscrit que des banalités. Les vérités les plus communes peuvent en revanche, sous la plume d'un écrivain, s'éclairer d'une lumière inédite. C'est tout le problème du passage de la vie à l'écriture, tout le problème de l'art littéraire qui se pose ici. En tout cas, si on m'avait mal comprise, c'est que je n'avais pas su me faire entendre, me dis-je. Je ne me décourageai pas. J'étais certaine, la prochaine fois, de viser mieux. L'approche des vacances, d'alléchants projets m'aidèrent à enterrer avec le sourire *La Primauté du spirituel*.

Sartre étant retenu à Paris, j'allai me promener dans les Alpes. J'admire ma santé : après une nuit de train, je partis aussitôt par monts et par vaux, et je marchai pendant neuf heures pleines. Ce rythme ne se ralentit pas. De Chamonix à Tignes j'escaladai tous les sommets accessibles à un marcheur solitaire.

A Tignes, je reçus une lettre de Sartre. Il avait terminé au début de juillet *L'Enfance d'un chef*, il pensait à un roman. Il m'écrivait : « J'ai trouvé d'un coup le sujet de mon roman, ses proportions et son titre. Juste comme vous le souhaitez : le sujet, c'est la liberté. » Le titre qu'il m'indiquait en caractères d'imprimerie, c'était *Lucifer*. Le tome I s'appellerait *La Révolte* et le tome II *Le Serment*. En épigraphe : « Le malheur, c'est que nous sommes libres. »

Nous devons nous embarquer à Marseille pour le Maroc ; nous avons des billets de troisième, mais un ancien camarade de Sartre, appartenant à la compagnie Paquet, nous avait fait réservé des places de seconde. Je pris bien soin de ne pas compromettre cette chance et j'arrivai en avance à la gare Saint-Charles où nous avons rendez-vous. Hélas ! le train de Paris qui en principe assurait la correspondance avec le paquebot et qui était attendu à dix heures avait un gros retard ; à midi, il n'était pas là, ni à deux heures : je me rongai d'impatience, puis de désespoir. J'accueillis Sartre à quatre heures, le cœur navré : « Allons tout de même au port », me dit-il. Quand notre taxi s'arrêta sur le quai, on s'apprêtait à retirer la passerelle ; je m'y précipitai, Sartre fut empoigné par des marins et soulevé par-dessus le fossé qui se creusait entre le bateau et la terre. Je me rappelais nos voyages sur le *Cairo City* et sur les petits rafiots grecs : le confort de cette traversée me parut fabuleux. Je me prélassai au soleil, sur un transatlantique moelleux, en regardant cabrioler les poissons volants. Non, je n'avais pas vieilli : il me semblait avoir vingt ans et que ce fût le plus bel âge de la vie.

A Casablanca, le quartier européen nous ennuya ; nous cherchâmes les bidonvilles que nous eûmes que trop de facilité à trouver ; la vie y était encore plus affreuse que dans les plus affreux quartiers d'Athènes, et c'était une œuvre française ; nous les traversâmes hâtivement : nous avions honte. Fidèles aux traditions dont j'ai parlé, qu'avaient forgées Gide, Larbaud, Morand, et de nombreux épigones, nous allâmes au Bous-bir. Dans la nonchalance de l'après-midi on aurait dit — scindé en deux quartiers, l'arabe et le juif — un de ces villages artificiels qu'on visite dans certaines expositions ; je m'étonnai d'y trouver des épicerie, des cafés. Une Arabe couverte de tatouages, de bijoux bruyants et

d'une longue robe nous emmena dans un bistrot, puis dans sa chambre ; elle ôta sa robe, fit trembler son ventre et fuma une cigarette avec son sexe.

De Rabat, je me rappelle surtout le claquettement des cigognes perchées sur des tours crénelées, couleur de pain brûlé, parmi des lauriers-roses. Nous arrivâmes de nuit à Fez. Nous avions décidé de descendre au palais Djalnaï ; un fiacre nous emmena sur une route déserte qui longeait des murailles blanches ; on n'entendait aucun bruit, sinon le pas mesuré du cheval ; le trajet n'en finissait pas et l'obscurité, le silence nous troublèrent : à quel coupe-gorge allions-nous aboutir ? Après cinq ou six kilomètres, le cocher nous arrêta d'un air navré devant une porte fermée ; il savait évidemment que l'été, l'hôtel n'était pas ouvert, mais il ne s'était pas résigné à perdre le bénéfice de cette course ; nous retournâmes à la ville européenne, déçus, mais consolés par le scintillement des étoiles. Nous étions séparés de la ville indigène par trois kilomètres torrides que nous parcourions avec dépit, chaque matin ; mais aussitôt arrivés, quel bonheur ! Que nous avons aimé Fez, si secrète avec ses femmes voilées, ses palais clos, ses *medersa* et ses mosquées interdites, si abondamment offerte dans la luxuriance de ses étals, dans les cris et les gesticulations de ses marchands. Plus secrète qu'offerte : au crépuscule, comme nous remontions la rue centrale où tremblotaient des flammèches, à droite, à gauche, des policiers barricadaient avec des chaînes les sombres venelles ; la porte des souks, puis la grande porte de la ville se refermaient derrière nous. Un soir, perdus dans le dédale des souks, nous suivîmes un jeune homme qui s'offrait à nous conduire ; nous eûmes vite l'impression qu'il nous égarait. « N'allez pas avec lui ! » nous cria un musulman, plus âgé : brusquement, notre guide prit ses jambes à son cou. Avait-il espéré nous détrousser ? Même le jour, on respirait mal dans ce labyrinthe où l'air était épaissi par les exhalaisons de la cannelle, de la girofle, du cuir fraîchement tanné, et par tous les parfums d'Arabie ; des treillages étouffaient le ciel : on avait l'impression de circuler dans des galeries souterraines. De petits ânes caracolaient ou s'immobilisaient, arrêtant le trafic ; parfois un caïd passait, tout blanc, sur un grand cheval chargé d'ornements, et les gens s'écartaient. Si j'imaginais un incendie, une panique se déchaînant dans ces tunnels engorgés, j'en avais des sueurs froides. Mais cette impalpable inquiétude exaltait les odeurs, les saveurs, les couleurs. Si jamais le mot d'envoûtement eut un sens pour moi, ce fut à Fez. Nous fûmes retenus dans notre vilain hôtel européen deux jours de plus que nous ne l'avions souhaité. Dans un restaurant touristique, mais plaisant, et désert en cette saison, nous avalâmes scrupuleusement un repas indigène ; assis par terre, nous mangeâmes avec les doigts la pastilla, le poulet au citron, le méchoui, le couscous et des cornes de gazelle. En sortant, nous nous félicitâmes de nous sentir si légers : c'est que nous n'avions pas bu de vin, conclûmes-nous. Mais aussitôt dans notre chambre, Sartre eut une crise de foie qui l'obligea à garder le lit deux jours.

Meknès était plus discrète que Fez, moins magnifique et moins oppressante. Nous la quittâmes, dans un car indigène, pour visiter les ruines romaines de Volubilis et Moulay Idriss. La cité sainte nous ennuya un peu ; ses seules

attractions, c'était ses mosquées, toutes pompeusement interdites, à plus de cent mètres à la ronde, par des chaînes, des chicanes, des pancartes illustrant la politique de Lyautey ; ce qui nous plaisait c'est que — à cause de la chaleur de ce mois d'août — il n'y eût dans la ville aucun autre Européen que nous. Assis sur la natte d'un minuscule café maure — un trou dans un mur — nous goûtâmes un de ces dépaysements qui étaient les moments culminants de nos voyages ; il y avait autour de nous des Marocains très misérables, et en portant à nos lèvres nos verres de thé à la menthe, nous pensâmes tous deux aux bouches vérolées qui s'y étaient posées : nous passâmes outre. Le patron tendit à Sartre une pipe au long tuyau, au fuseau minuscule, bourré d'une fine poussière : du kif ; il riait, ses amis riaient avec sympathie tandis que Sartre aspirait l'âcre fumée, sans éprouver les vertiges que l'assistance lui promettait mais en jubilant tout de même. Au retour, nous fûmes conduits par un chauffeur d'une grande virtuosité, mais qui ne freinait jamais ; le car — exclusivement rempli d'indigènes — tanguait si violemment que, derrière moi, un des passagers vomit à flots et ma blouse en fut éclaboussée ainsi que le pull-over de Sartre.

A Marrakech nous n'avons pas voulu nous exiler comme à Fez loin du centre indigène. Là aussi, tous les beaux hôtels étaient fermés. Nous logeâmes dans un hôtel arabe, crasseux, mais qui donnait sur la place Djelma el Fna ; la nuit, comme on crevait de chaleur dans les chambres, on traînait les lits dans le minable jardin qui les flanquait. Je trouvai beaucoup de charme à ce dortoir en plein air ; moins aux cloaques, à peu près inutilisables. Nous passions les heures les plus torrides dans un café, à l'autre bout de la place ; il y avait une terrasse sur laquelle nous dînions ; nous ne nous lassions pas de cette foire turbulente qui se déroulait jour et nuit sur le vaste terre-plein. On y voyait des hommes très différents de ceux du Nord : grands, secs, noueux, cuivrés comme des saint Jean Baptiste et sans doute nourris de sauterelles ; ils venaient du désert. Ils regardaient avec des yeux aussi étonnés que les nôtres les charmeurs de serpents, les avaleurs de sabres ; debout, ou bien assis sur leurs talons, en cercle, ils écoutaient la voix lente, précipitée, rythmée comme une musique, des conteurs d'histoires. A l'ombre des tentes rôtissaient des quartiers de mouton ; d'énormes ragoûts jaunes cuisaient dans des marmites. Les gens vendaient, achetaient, parlaient, criaient, admiraient, se disputaient : quel bouillonnement ! Le soir, la chaleur enfin apaisée, des lumignons éclairaient faiblement les éventaires, et des mélopées montaient vers les étoiles. Dans le Nord, j'avais déjà vu des chameaux, mais c'est à Marrakech, sous les remparts de terre cuite, parmi les palmiers et les fontaines, que je connus leur noblesse et leur grâce ; je ne me fatiguais pas de les regarder s'agenouiller, se relever, et marcher de leur pas balancé. Les souks étaient plus larges, plus lumineux qu'à Fez, plus rustiques aussi ; on y sentait moins l'opulence des marchands, davantage le travail des artisans ; la rue des teinturiers me fascinait. La couleur n'y était pas une qualité des choses, mais une substance ; comme l'eau qui devient neige, grêle, glace, givre, vapeur, elle avait ses métamorphoses : le violet, le rouge coulaient liquides dans les ruisseaux ; ils prenaient dans des bassines la consistance d'une crème ; ils avaient le moelleux, la

douceur de la laine quand, en forme d'écheveaux, ils séchaient sur des claies. Parmi toutes ces matières, rendues à leur innocence, et que façonnaient d'élémentaires techniques — la laine, le cuivre, le cuir, le bois — il me semblait recommencer les féconds apprentissages de l'enfance.

Munis de renseignements, de cartes, de clés et de provisions nous avons fait un tour à pied dans l'Atlas ; un car nous a conduits à un col, et nous y a repris trois jours plus tard ; entre-temps, nous avons suivi des sentiers déserts, à travers la montagne somptueusement rouge ; nous avons dormi dans des refuges, au pied de villages berbères. Nous avons acheté aux paysans aux yeux bleus des galettes sans levure qui leur tiennent lieu de pain ; nous les avons mangées avec du saucisson, accoudés à la fenêtre de nos abris. Je me rappelle surtout le premier, en face d'une chaîne très haute ; Sartre se demandait si la ligne des crêtes montait ou descendait : à nos yeux, évidemment, elle montait, mais on pouvait aussi la voir comme un effondrement, et nous nous y essayâmes longtemps, avec conscience.

Nous avons gagné le Sud en autocar. Nous étions les seuls passagers européens et le chauffeur, européen, nous faisait asseoir à côté de lui : nous recevions l'énorme chaleur du moteur, l'odeur de l'essence et je me crus plus d'une fois au bord de la congestion ; si je tendais le bras par la fenêtre ouverte, l'air rouge me brûlait : on roulait à travers une fournaise. Cette région où les gens ne mangeaient jamais assez était chroniquement dévastée par la sécheresse et la famine : nous étions dans une de ces années néfastes. Des hordes désespérées avaient tenté de monter vers le nord ; les autorités avaient fait barrer les routes : on leur donnait un peu de soupe, et on les refoulait. Les gens étaient morts comme des mouches, ceux qui survivaient avaient l'air d'agonisants. De loin en loin nous faisons halte dans un village ; dans la buvette-épicerie, toujours tenue par un jeune Juif coiffé d'une calotte noire, nous avalons de grands verres d'eau ; je n'aimais pas voir la population déguenillée et hâve qui assiégeait le car ; ils réclamaient anxieusement les marchandises qu'ils avaient commandées en ville : en général des engrais. Le chauffeur jouait les caïds : il jetait les colis comme des aumônes, et leur distribution ne paraissait dépendre que de sa bénévolence et de son arbitraire. Souvent, il passait sans s'arrêter devant les groupes immobiles sous les palmiers ; il ralentissait à peine pendant que le petit indigène qui le secondait lançait les sacs et les paquets du haut du car.

Il nous arrivait de rouler pendant des heures sur un sol balayé par les flammes du sirocco et où pas une herbe ne poussait. Autour de la mine de phosphore où nous nous arrê tâmes, la terre avait des couleurs vénéneuses et extraordinaires : vert, vert-de-gris, jaune citron, orangé, rose maladif. Nous avons bu de l'anisette et déjeuné avec les ingénieurs de la mine, dans leur cantine. Toutes les villes me parurent lugubres. Ce fut à Ouarzazate que nous restâmes le plus longtemps. La chaleur était si intolérable que nous ne sortions pas de l'après-midi ; après le déjeuner nous essayions de dormir malgré les nuées de minuscules moustiques verdâtres, presque invisibles, qui nous suçaient le sang ; et puis dans la salle à manger de l'hôtel, aux volets hermétiquement clos, nous buvions des cassis à l'eau. Au crépuscule, nous mettions le nez dehors, nous marchions le long d'un

oued desséché, parmi des palmiers étiques, émus par le silence d'une plaine qui épousait l'immensité du ciel. Nous avions une grande sympathie pour le patron de l'hôtel ; il portait des pantalons bouffants, il crachait ses poumons ; il nous décrivit l'épidémie de typhus qui avait quelque temps plus tôt dévasté le pays³. Chaque jour à midi, il distribuait gratis à des enfants du riz bouilli ; les gosses venaient de dix kilomètres à la ronde, et je n'avais jamais vu pareille misère : presque aucun n'avait les yeux intacts ; ils souffraient de trachome, ou bien leurs cils poussaient à l'intérieur de la cornée et la perçaient ; ils étaient aveugles, borgnes, des taies plus ou moins épaisses couvraient leurs prunelles ; d'autres avaient les pieds tournés devant derrière : c'était l'infirmité la plus spectaculaire, la plus insupportable à voir. Ces petits spectres s'accroupissaient dans une cour autour de vastes bassines et tous ensemble — sur un rythme régulier, afin qu'aucun ne fût privilégié — ils y puisaient à mains nues.

Une pierre nous tomba du cœur quand nous quittâmes l'enfer du Sud. Nous revînmes à Casablanca par la côte ; à Safi, à Mogador, nous reçûmes en pleins poumons la fraîcheur de la mer. Nous regagnâmes la France.

Pendant ce voyage, Sartre avait suivi avec inquiétude les négociations qui se déroulaient en Tchécoslovaquie. Depuis l'Anschluss le parti allemand des Sudètes s'agitait ; il réclamait la suppression de l'État national au profit d'une organisation fédérale, garantissant aux Allemands une totale autonomie ; après les élections municipales qui plébiscitèrent le parti des Sudètes, Henlein, chef des nazis tchécoslovaques, réclama le retour des autonomistes à la Grande Allemagne. Hitler ayant concentré des troupes sur les frontières, Prague décréta une mobilisation partielle. Lord Runciman vint à Prague, au début d'août, en mission pacificatrice : il déclara que les districts sudètes avaient droit à disposer d'eux-mêmes, ce qui les encouragea dans leurs revendications. La situation se tendit de plus en plus, la mauvaise volonté des délégués sudètes rendant impossible tout accord entre Prague et eux. Le 31 août, les négociations furent à un doigt de se rompre : lord Runciman les renoua *in extremis*. Pendant tout le début de septembre l'Angleterre mena d'intenses activités diplomatiques ; Chamberlain, lord Halifax multipliaient les conférences. Le 13 septembre, la veille du jour où je retrouvai Olga à Marseille, l'état de siège était proclamé à Prague et Henlein rejeta les dernières offres du gouvernement tchécoslovaque. La guerre paraissait imminente, et je fus sur le point de rentrer à Paris avec Sartre. Le lendemain, les nouvelles étaient un peu plus rassurantes ; Chamberlain prenait l'avion pour aller à Berchtesgaden discuter en personne avec Hitler. Sartre m'encouragea à ne pas changer mes plans. Il m'enverrait une dépêche, poste restante, au cas où la situation s'aggraverait. Ma schizophrénie eut facilement raison de mes inquiétudes et je le laissai monter sans moi dans le train.

Ce furent d'étranges journées. Olga avait passé avec Bost un grand morceau de ses vacances dans un petit hôtel populaire qui donnait sur le Vieux-Port de Marseille ; elle occupait une chambre carrelée de rouge, très misérable, mais

pleine de soleil et de bruits heureux ; c'est là que je la retrouvai. Je restai quarante-huit heures à Marseille, et nous partîmes sac au dos, d'abord en car, puis à pied à travers les Basses-Alpes. Olga s'irritait parfois, quand nous grimpons sur une montagne, au point de la battre à coups de bâton ; mais elle aimait comme moi les grands paysages de rocaïlle blanche et de terre rouge, elle aimait, sur les chemins à l'odeur de maquis, cueillir des figues éclatées et escalader les rues en escaliers des vieux villages haut perchés. Le long des sentiers, elle ramassait des herbes aux parfums violents, avec lesquelles, le soir, dans l'auberge où nous avions échoué, elle confectionnait de curieux bouillons. Cependant, à chaque étape, je courais à la poste restante. A Puget-Théniers, le 20 septembre, je trouvai une dépêche de Sartre assez optimiste. Mais le 25, à Gap, il me disait de rentrer immédiatement à Paris ; je me rappelle quelle panique me prit dans cette lugubre préfecture qu'écrasait une chaleur d'orage. Dans le train, je me reprochai avec fureur mon aveugle optimisme, mon entêtement à mes projets. Lorsque je débarquai à Paris, les journaux titraient : « Heures graves. » Les réservistes des deuxième et troisième échelons avaient été rappelés. Un ultimatum d'Hitler exigeait que Prague cédât dans les six jours. Et Prague se raidissait. Cette fois la guerre semblait inévitable. Je refusai furieusement d'y croire ; une catastrophe aussi imbécile ne pouvait pas fondre sur moi. Je me rappelle avoir rencontré au Dôme Merleau-Ponty, que je n'avais guère revu depuis notre stage à Janson-de-Sailly, mais avec qui j'eus ce jour-là une longue conversation. Certainement, lui dis-je, la Tchécoslovaquie était en droit de s'indigner contre la trahison de l'Angleterre et de la France : mais n'importe quoi, même la plus cruelle injustice, valait mieux qu'une guerre. Mon point de vue lui parut court, comme il le paraissait à Sartre : « On ne peut pas céder indéfiniment à Hitler », me disait Sartre. Mais si sa raison l'inclinait à accepter la guerre, il se révoltait tout de même à l'idée de la voir éclater. Nous passâmes de sombres journées ; nous allions beaucoup au cinéma et nous lisions toutes les éditions des journaux. Sartre se raidissait, tentant de concilier sa pensée politique et ses élans intimes : moi j'étais radicalement désespérée. Soudain l'orage s'éloigna sans avoir crevé, le pacte de Munich fut signé : je n'éprouvai pas le moindre scrupule à m'en réjouir. Il me semblait avoir échappé à la mort, et pour l'éternité. Il y avait même dans mon soulagement quelque chose de triomphant ; décidément, j'étais née coiffée ; le malheur ne m'atteindrait jamais.

Après Munich, mes yeux ne se dessillèrent pas tout de suite ; au contraire : la guerre avait reculé et je repris confiance dans l'avenir. Sur la valeur de cette paix qui nous était concédée, les opinions de la gauche divergeaient. Bien qu'une partie de son équipe eût attaqué, naguère, la non-intervention, *Le Canard enchaîné* exultait. *L'Œuvre* hésitait. *Vendredi* était si divisé qu'il abandonna son rôle politique : sous le titre de *Reflets*, il se cantonna dans le domaine culturel. Giono, Alain s'entêtaient dans un pacifisme inconditionné. Un grand nombre d'intellectuels répétaient après eux que : « Les démocraties venaient de déclarer la

paix au monde. » Un autre slogan circulait : « La paix travaille pour les démocraties. » Les communistes avaient voté contre les accords de Munich, mais ils ne pouvaient pas ressasser indéfiniment leur indignation ; il leur fallait aller de l'avant et — quelle que fût leur conviction intime — avec l'apparent optimisme en vigueur dans le parti. Ils enjoignaient à la France de renverser sa politique intérieure, de conclure un pacte avec l'U.R.S.S., d'amplifier la défense nationale, d'opposer aux bluffs hitlériens d'éclatantes démonstrations de fermeté : ils prêchaient ce programme avec une ardeur où ressuscitait l'espoir. Ainsi, les uns considéraient la paix comme sauvée, les autres indiquaient les moyens de la conquérir : personne ne m'interdisait de croire en elle.

Aussitôt rétablie dans la sérénité, je recommençai à travailler. J'avais remis à Brice Parain, tapées à la machine, les cent premières pages de mon roman, c'est-à-dire l'enfance de Françoise : il les jugea inférieures à mes nouvelles, et Sartre partageait cet avis. Je décidai de prendre pour accordé le passé de mon héroïne, sa rencontre avec Pierre, leur huit années d'entente : le récit débutait au moment où une étrangère entrait dans leur vie. Je bâtis un plan sommaire : la naissance du trio, le dévoilement de la conscience de Xavière, la jalousie de Françoise, sa faute ; elle intervenait d'une manière perfide dans les rapports de Pierre et de Xavière ; celle-ci l'écrasait de son mépris et, pour s'en défendre, elle la tuait. C'était trop linéaire. Sartre me donna un conseil. Pour marquer combien Françoise tenait au bonheur qu'elle avait bâti avec Pierre, il serait bon qu'au premier chapitre du roman elle lui sacrifiât quelque chose. J'introduisis Gerbert ; tentée par sa jeunesse, son charme, Françoise renonçait à lui. Plus tard, alors qu'il avait gagné l'amour de Xavière, elle tombait dans ses bras : c'est cette trahison qu'elle effaçait par un meurtre. L'intrigue, en s'enrichissant, se resserra ; je pus donner un rôle précis à Élisabeth dont la figure, en soi, m'intéressait.

J'observai la règle que nous tenions, Sartre et moi, pour fondamentale et qu'il exposa un peu plus tard, dans un article sur Mauriac et le roman français : à chaque chapitre, je coïncidais avec un de mes héros, je m'interdisais d'en savoir ou d'en penser plus long que lui. J'adoptai d'ordinaire le point de vue de Françoise à qui je prêtais, à travers d'importantes transpositions, ma propre expérience. Elle se croyait une pure conscience, l'unique ; elle avait associé Pierre à sa souveraineté : ensemble, ils se tenaient au centre du monde qu'elle avait pour impérieuse mission de dévoiler. La rançon de ce privilège c'est que, se confondant avec tout, elle ne possédait pas, à ses propres yeux, de figure définie : j'avais connu autrefois cette déficience, quand je me comparais à Zaza. Dans mon premier roman, M^{me} de Préliane regardait avec regret, du haut de sa sagesse, les larmes qui salissaient le visage de Geneviève ; ainsi Françoise dans un dancing envoyait vaguement le malheur qui gonflait les lèvres d'Élisabeth, et les extases de Xavière. Il entrait de la tristesse dans son orgueil quand, pendant la fête célébrant la centième de *Jules César*, elle se disait : « Je ne suis personne⁴. » Exilée, un après-midi, loin de Pierre et de Xavière, elle cherchait en vain du secours en elle-même : elle n'avait littéralement pas de moi. Elle était pure transparence, sans visage ni individualité. Après s'être laissé happer par l'enfer des passions, une chose la

consolait de sa déchéance : limitée, vulnérable, elle devenait une créature humaine aux contours précis et située précisément en un certain point de la terre.

Tel était le premier avatar de Françoise : sujet absolu, embrassant tout, soudain elle se réduisait à une infime parcelle de l'univers ; la maladie achevait de l'en convaincre comme elle m'en avait persuadée : elle était un individu parmi d'autres, n'importe qui. Alors un danger la guettait, celui que depuis mon adolescence j'essayais de conjurer : autrui pouvait non seulement lui voler le monde, mais s'emparer de son être et l'ensorceler. Par ses rancunes, ses fureurs, Xavière la défigurait ; plus elle se débattait, plus elle se perdait dans ce piège : son image devenait si hideuse qu'il lui fallait ou se détester à jamais, ou briser le sortilège en supprimant celle qui l'exerçait. Ainsi faisait-elle triompher sa vérité.

Sans aucun doute, cette fin qu'on m'a souvent reprochée est le point le plus faible du livre. J'en approuve un des moments : le contraste entre la nuit si gaie, si innocente qui a uni Françoise à Gerbert, et la sombre trahison qu'elle représente pour Xavière. A cause de l'antagonisme des existences, le bonheur, la beauté, la fraîcheur ont souvent pour envers la laideur et le mal : on rencontre cette vérité à tous les carrefours de la vie. Motiver par là un assassinat, c'est une autre affaire. Les romanciers oublient trop souvent que dans la réalité un abîme sépare un rêve de meurtre d'un meurtre ; tuer n'est pas un acte quotidien. Françoise, telle que je l'ai peinte, en est aussi incapable que moi. D'autre part, on comprend, je crois, que Xavière puisse jeter Françoise dans des doutes et des rages ; mais j'ai eu beau, dans les derniers chapitres, pousser au paroxysme l'égoïsme, la sournoiserie que je lui prête au départ, elle n'a pas assez de méchanceté ni assez de consistance pour que s'établisse entre Françoise et elle une haine vraiment noire ; puérile, capricieuse, elle ne peut pas atteindre Françoise jusque dans sa moelle et la changer en monstre ; une seule personne, d'ailleurs, posséderait la force nécessaire : Pierre. On m'a objecté en outre que, par cette violence, Françoise n'est pas sauvée : elle n'efface pas la condamnation portée contre elle par Xavière. Cette critique-là ne me convainc pas. Françoise a renoncé à trouver une solution éthique au problème de la coexistence ; elle subit *l'Autre* comme un irréductible scandale ; elle s'en défend en suscitant dans le monde un fait également brutal et irrationnel : un meurtre. Peu m'importe qu'elle ait tort ou raison : *L'Invitée* n'a rien d'un roman à thèse. Je me tiendrais pour satisfaite si, tout en contestant sa décision, on y croyait.

Mais non. Littéralement, mon erreur est d'autant plus flagrante que j'ai échoué à faire basculer le quotidien dans la tragédie. Et pourtant dans la mesure où la littérature est une activité vivante, il m'était indispensable de m'arrêter à ce dénouement : il a eu pour moi une valeur cathartique. D'abord, en tuant Olga sur le papier, je liquidai les irritations, les rancunes que j'avais pu éprouver à son égard ; je purifiai notre amitié de tous les mauvais souvenirs qui se mélangeaient aux bons. Surtout, en déliant Françoise, par un crime, de la dépendance où la tenait son amour pour Pierre, je retrouvai ma propre autonomie. Le paradoxe, c'est que je n'ai pas eu besoin pour la récupérer de commettre aucun geste inexpiable, mais seulement d'en raconter un dans un livre. Car, même si on est

attentivement encouragé et conseillé, écrire est un acte dont on ne partage avec personne la responsabilité. Dans ce roman, je me livrais, je me risquais au point que par moments le passage de mon cœur aux mots me paraissait insurmontable. Mais cette victoire idéale, projetée dans l'imaginaire, n'aurait pas eu son poids de réalité : il me fallait aller au bout de mon fantasme, lui donner corps sans en rien atténuer, si je voulais conquérir pour mon compte la solitude où je précipitai Françoise. Et en effet, l'identification s'opéra. Relisant les pages finales, aujourd'hui figées, inertes, j'ai peine à croire qu'en les rédigeant j'avais la gorge nouée comme si j'avais vraiment chargé mes épaules d'un assassinat. Pourtant ce fut ainsi. Stylo en main, je fis avec une sorte de terreur l'expérience de la séparation. Le meurtre de Xavière peut paraître la résolution hâtive et maladroite d'un drame que je ne savais pas terminer. Il a été au contraire le moteur et la raison d'être du roman tout entier.

J'incarnai en Xavière l'opacité d'une conscience fermée sur soi : je ne la montrai donc jamais de l'intérieur. En revanche, dans plusieurs chapitres, je pris pour centre de références Élisabeth. Sa malveillance, loin de nuire à sa lucidité, l'aiguïsait ; elle ramenait l'aventure du trio aux proportions dérisoires que les passions ont, d'ordinaire, aux yeux d'un tiers. J'indiquai en tant qu'auteur, que je gardais présente à l'esprit cette ambiguïté : l'expérience que Françoise vivait sur un plan tragique, on pouvait aussi en sourire.

Mais Élisabeth n'était pas une simple utilité ; j'attachais beaucoup d'importance à son personnage. Un des problèmes qui me tracassaient, c'était le rapport de la sincérité et de la volonté ; Élisabeth truquait sa figure et toute son existence ; Françoise essayait de réaliser sans tricher l'unité de sa vie : elle était amenée à se demander, en considérant son amie, ce qui sépare une construction vraie d'une fausse. Xavière souvent confondait les deux femmes dans un même dédain. Il y avait entre elles une différence que je considérais comme essentielle. Il était rare que Françoise s'inquiétât de ce vide installé au cœur de toute créature humaine : elle aimait Pierre, elle s'intéressait au monde, à des idées, à des gens, à son travail. Le malheur d'Élisabeth, que j'imputais à son enfance, c'est que rien ni personne ne s'imposait à elle avec évidence et chaleur ; elle masquait cette indifférence par des apparences de passion — pour la politique, pour la peinture — dont elle n'était pas dupe ; elle faisait la chasse à des émotions, à des convictions qu'il lui semblait n'éprouver jamais pour de bon ; elle se reprochait cette incapacité, et le mépris où elle se tenait achevait de dévaster le monde : elle refusait toute valeur aux choses qui lui étaient données, aux aventures qui lui arrivaient ; tout ce qu'elle touchait se changeait en carton-pâte. Elle cédait à ce vertige que j'avais connu à côté de Zaza, et pendant quelques instants en face de Camille ; la vérité du monde et de son être même appartenait à d'autres : à Pierre, à Françoise. C'est pour s'en défendre qu'elle s'agrippait à des simulacres. Je reprenais dans ce portrait — en particulier dans les monologues intérieurs — beaucoup des travers que j'avais attribués à Chantal : sa mauvaise foi, ses surenchères verbales. Mais je poussai le tableau au noir. Élisabeth savait — comme Louise Perron pendant sa crise — qu'elle se jouait des comédies,

et ses efforts pour s'en évader ne faisaient que l'y enfermer. Françoise éprouvait pour son amie une sympathie apitoyée ; elle voyait en elle comme une parodie d'elle-même : mais par moments cette caricature lui semblait mettre en question sa propre vérité⁵.

Pour corriger la vision qu'Élisabeth a du trio par un jugement, également extérieur, mais bienveillant, j'ai donné, dans un chapitre, la parole à Gerbert. Je l'ai traité cependant de façon superficielle : aussi bien ne joue-t-il qu'un rôle accessoire. Il y a plusieurs raisons qui m'ont détournée de regarder le monde par les yeux de Pierre ; je lui attribue une sensibilité, une intelligence au moins égales à celles de mon héroïne : si je les avais présentées dans leur foisonnement vivant, le roman eût été déséquilibré, puisque c'est l'histoire de Françoise que j'ai choisi de raconter. D'autre part, j'ai voulu qu'entre les résistances de Xavière et l'apparente translucidité de Pierre, il y eût une symétrie : il fallait qu'on les perçût tous deux à travers Françoise. Ce que je regrette, c'est d'avoir échoué à lui donner le relief que précisément il a pour Françoise. J'en connais une des raisons, sans doute la principale. J'ai mis en Françoise trop de moi-même pour la lier à un homme qui m'eût été étranger : mon imagination se refusait à cette substitution. Mais je n'en répugnais pas moins à livrer au public une image de Sartre, tel que je le connaissais. Je m'arrêtai à un compromis, Pierre a gardé le nom et le genre d'ambition du héros de mon second roman ; j'ai emprunté à Dullin certains traits superficiels ; d'autres, je les ai pris chez Sartre, mais en les affadissant ; j'en ai inventé quelques-uns, à cause des exigences de l'intrigue. Privée de ma liberté par un jeu de barrages et d'autocensure, je n'ai su ni créer un personnage ni tracer un portrait. Le résultat, c'est que Pierre — sur qui repose toute l'histoire puisque Françoise se détermine essentiellement en fonction de lui — a moins d'épaisseur et moins de vérité qu'aucun des autres protagonistes.

L'Invitée témoigne des avantages et des inconvénients de ce qu'on appelle « la transposition romanesque ». Il était plus amusant, plus flatteur, de décrire Paris, le monde du théâtre, Montparnasse, la foire aux puces et d'autres endroits que j'aimais, plutôt que Rouen. Seulement, transportée à Paris, l'histoire du trio perdait beaucoup de sa vraisemblance et de sa signification. L'attachement maniaque de deux adultes à une enfant de dix-neuf ans ne pouvait guère s'expliquer que dans le contexte de la vie de province ; il fallait cette atmosphère étouffante pour que le moindre désir, le moindre regret tournât à l'obsession, que toute émotion prît une violence tragique, qu'un sourire pût embraser le ciel. De deux jeunes professeurs inconnus, je fis des personnalités bien parisiennes, comblées d'amitiés, de relations, de plaisirs, d'occupations : l'aventure infernale, poignante, parfois miraculeuse de la solitude à trois s'en trouva dénaturée.

Quand je commençai *L'Invitée*, je préméditai de situer le meurtre de Xavière pendant une absence de Pierre : sans doute serait-il en tournée. La guerre me fournit un excellent prétexte pour l'éloigner. Je pensais que dans une ville abandonnée des hommes, le tête-à-tête des deux femmes atteindrait plus aisément qu'en temps normal un paroxysme de tension ; mais il est impossible que l'énormité du drame collectif n'arrache pas Françoise — telle que je l'ai

montrée — à ses soucis individuels ; sa relation avec Xavière, elle devrait la vivre en faiblesse : elle manquerait de la conviction nécessaire pour tuer. Le dénouement paraîtrait plus plausible s'il se produisait en province, pendant la paix. Sur ce point, en tout cas, le décalage de l'espace et du temps m'a desservi.

Quant à l'esthétique de *L'Invitée*, j'ai dit sur quel précepte elle repose essentiellement ; je me félicite de l'avoir respectée : mon livre lui doit ce qu'il a de meilleur. Grâce à l'ignorance où je tiens mes héros, les épisodes sont souvent aussi énigmatiques que dans un bon roman d'Agatha Christie ; le lecteur n'en aperçoit pas tout de suite la portée ; peu à peu, de nouveaux développements, des discussions en découvrent les aspects inattendus ; Pierre peut indéfiniment épiloguer sur un geste de Xavière, que Françoise avait à peine remarqué, et dont aucune interprétation définitive ne sera jamais donnée, car personne ne détient la vérité. Dans les passages réussis du roman, on arrive à une ambiguïté de significations qui correspond à celle qu'on rencontre dans la réalité. J'ai voulu aussi que les faits ne s'enchaînent pas selon des rapports univoques de causalité, mais qu'ils soient à la fois, comme dans la vie même, compréhensibles et contingents : Françoise couche avec Gerbert pour se venger de Xavière, mais aussi parce qu'elle le désire depuis longtemps, parce que ses consignes morales ne jouent plus, parce qu'elle se sent vieille, parce qu'elle se sent jeune, pour un tas de raisons qui débordent toutes celles qu'on pourrait indiquer. Refusant d'embrasser d'un coup d'œil les multiples consciences de mes héros, je me suis aussi interdit d'intervenir dans le déroulement du temps ; j'y découpe, de chapitre en chapitre, certains moments : mais je présente chacun dans son intégralité, sans jamais résumer une conversation ou un événement.

Il y a une règle, moins rigoureuse, mais dont la lecture de Dashiell Hammett aussi bien que celle de Dostoïevski m'avait enseigné l'efficacité, et que j'essayai d'appliquer : toute conversation doit être en action, c'est-à-dire modifier les rapports des personnages et l'ensemble de la situation. En outre, pendant qu'elle se déroule, il faut qu'autre chose d'important arrive ailleurs : ainsi, tendu vers un événement dont l'épaisseur des pages imprimées le sépare, le lecteur éprouve comme les personnages eux-mêmes la résistance et le passage du temps.

Des influences que j'ai subies, la plus manifeste est celle d'Hemingway que plusieurs critiques ont signalée. Un des traits que j'appréciais dans ses récits, c'est son refus des descriptions prétendues objectives : paysages, décors, objets sont toujours présentés selon la vision du héros, dans la perspective de l'action. J'essayai de faire la même chose. J'ai aussi cherché à imiter⁶, comme lui, le ton, le rythme du langage parlé sans craindre les redites et les futilités.

Pour le reste, j'ai accepté — à l'instar des Américains — un certain nombre de conventions traditionnelles. Je sais ce qu'on peut leur reprocher, mais aussi en quoi elles se justifient. J'en parlerai quand j'en viendrai aux *Mandarins*, car au moment où j'écrivis *L'Invitée* je ne les mettais pas en question. Je voulais écrire un roman, c'est tout, et c'était déjà beaucoup.

Voilà qu'enfin en commençant un livre, j'ai eu la certitude que je l'achèverais, qu'il serait publié ; de chapitre en chapitre Sartre m'en assurait et je m'en persuadais : je connus à nouveau la joie qui m'avait visitée par un beau jour d'automne, au bord de l'étang de Berre ; je m'arrachais à l'argile quotidienne, j'entrais en chair et en os dans la splendeur des mondes imaginaires. Ce roman qui dans un an ou deux existerait pour de bon incarnait mon avenir, et je m'acheminai vers lui dans l'allégresse : je ne me sentais plus du tout vieille. Je m'habillai avec un soin particulier, cet hiver-là. Je me fis faire un tailleur en beau lainage coquille d'œuf, une jupe noire plissée, des chemisiers noirs et jaunes auxquels j'assortissais des cravates jaunes et noires. Je changeai de coiffure ; je me conformai à la mode et je relevai mes cheveux en hauteur. Au printemps, je m'achetai un canotier noir que je portais avec une petite voilette. Je me trouvais élégante et j'en étais fière.

Sartre aussi vivait de bon appétit. Il travaillait au roman qu'il m'avait annoncé dans une lettre et qui ne s'appelait plus *Lucifer* mais *Les Chemins de la liberté*. Le succès de *La Nausée* ne s'était pas ralenti et *Le Mur* qui parut au début de 1939 fit du bruit. Paulhan, Cassou lui demandèrent des chroniques pour la *N.R.F.*, pour *Europe* ; il accepta avec plaisir. On lui consacrait des articles, des lecteurs lui envoyaient des lettres, il avait noué des rapports avec plusieurs écrivains et en particulier avec Paulhan. Cependant, il ne se fit pas de nouveaux amis : les anciens nous suffisaient. Marco nous boudait ; mais nous avions retrouvé une intimité avec Pagniez et avec sa femme. Nizan venait de publier son meilleur livre, *La Conspiration*, que nous aimions beaucoup et qui reçut le prix Interallié.

Nous regrettions l'absence de Bost. Il faisait son service militaire à Amiens, comme deuxième classe. En bon protestant, il était ultra-démocrate, et plutôt que de commander il préférait prendre des colères blanches contre les salauds qui s'arrogeaient le droit de lui donner des ordres. Irrités par son éducation, par sa culture, ses officiers l'exhortaient impatiemment à suivre des cours de préparation militaire et son refus têtue les jetait dans un dépit où il puisait de vives satisfactions. Il avait pour camarades des paysans picards mal dégrossis et il s'entendait très bien avec eux. Ça ne l'empêchait pas de haïr la caserne. Heureusement il pouvait venir assez souvent à Paris le dimanche.

Mon métier ne m'ennuyait pas. Les réunions de professeurs étaient fastidieuses, mais je ne détestais pas la discipline que mon emploi du temps m'imposait : il donnait une armature à mes journées ; je n'avais que seize heures de classe par semaine, ce n'était pas dévorant. Je continuai cependant à refuser toute solidarité avec mes collègues ; étant donné l'estime que j'éprouve aujourd'hui pour l'ensemble du corps enseignant, je le regrette un peu ; en vérité, si je gardais mes distances, c'était pour demeurer à distance de moi-même. Je remplissais les fonctions d'un professeur de philosophie, je n'en étais pas un. Je n'étais pas même cette adulte que les autres voyaient : je vivais une aventure individuelle à laquelle aucune catégorie ne s'appliquait pour de bon. Quant à mes cours, je les faisais avec goût : c'était des conversations d'individu à individu plutôt qu'un travail. Je lisais des livres de philosophie, je les discutais avec Sartre ;

je faisais profiter mes élèves de mes acquisitions, et j'évitais ainsi, sauf sur quelques sujets fastidieux, de rabâcher les mêmes leçons. D'ailleurs, d'une année à l'autre, l'auditoire changeait : chaque classe avait sa physionomie et me posait des problèmes neufs. Les premiers jours, j'examinais avec perplexité les quarante adolescentes à qui j'allais essayer d'inculquer mes façons de penser : qui me suivrait ? Jusqu'à quel point ? J'avais appris à me méfier des yeux qui s'illuminent trop vite, des bouches qui sourient avec trop d'intelligence. Peu à peu, une hiérarchie s'établissait ; les antipathies ; les sympathies se décidaient. Comme je ne prenais guère la peine de dissimuler les miennes, j'inspirais réciproquement des sentiments assez tranchés. Contrairement aux prévisions de mes collègues de Marseille, après sept ans d'enseignement j'aimais encore causer avec certaines de mes élèves ; elles avaient « l'âge métaphysique » ; la vie n'existait pour elles qu'en idées et c'est pourquoi leurs idées étaient si vivantes. Je les faisais beaucoup parler pendant les cours, et à la sortie les discussions se poursuivaient. Passé le baccalauréat, je continuais à voir de loin en loin celles qui se spécialisaient en philosophie. C'était le cas de Bianca Bienenfeld qui, l'an passé, avait tenu la tête de la classe et qui s'était liée à la Sorbonne avec un groupe d'anciens élèves de Sartre, parmi lesquels se trouvait Jean Kanapa. Ils essayaient, dans leurs dissertations, dans leurs exposés, de faire accepter la méthode phénoménologique. Bianca apportait à son travail beaucoup de passion, et elle réagissait avec violence à ce qui se passait dans le monde. Nous devînmes amies.

Il y avait une colonie de Russes blancs à Passy, et cette année-là, ma meilleure élève était une Russe blanche. Dix-sept ans, blonde, avec une raie au milieu qui la vieillissait, de gros souliers, des jupes trop longues. Lise Oblanoff m'amusa tout de suite par son agressivité. Elle m'interrompait brutalement : « Je ne comprends pas ! » Parfois, elle s'entêtait si longuement à récuser mes explications que j'étais obligée de passer outre ; alors elle se croisait les bras avec ostentation et ses regards m'assassinaient. Je la rencontrai un matin dans le métro, à la station « Trocadéro » où je changeais de ligne ; elle m'aborda avec un grand sourire : « Je voulais vous dire, mademoiselle, que dans l'ensemble je trouve vos cours très intéressants. » Nous causâmes jusqu'à la porte du lycée. Je la retrouvai, plusieurs matins, sur le même quai, et je compris que ce n'était pas un hasard : elle me guettait ; elle profitait de notre tête-à-tête pour me réclamer les réponses que je ne lui avais pas données en classe. Elle aurait voulu, l'année suivante, poursuivre ses études de philosophie, mais ses parents n'étaient pas naturalisés ; en tant qu'apatride, l'enseignement lui était fermé et son père voulait qu'elle devînt ingénieur chimiste. Elle fréquentait le lycée Molière depuis des années ; mais ne s'y était fait qu'une amie. Russe elle aussi, et qui avait quitté le lycée trois ans plus tôt pour gagner sa vie. Ses autres camarades, elle les trouvait fades et sottes ; elle jugeait tout le monde avec une extrême sévérité ; elle ne se sentait pas solidaire de cette société qu'elle observait de loin avec un détachement ironique. C'est cette distance qui la rendait intellectuellement si exigeante : elle refusait tout crédit à cette civilisation étrangère ; elle n'acceptait que les vérités démontrées à la lumière de la raison universelle. Elle devait aussi à sa situation d'exilée une vision baroque

et souvent drôle des choses et des gens.

Je n'occupais pas mes loisirs tout à fait de la même manière que les années précédentes. Je délaissai Montparnasse. Olga suivait de nouveau les cours de l'Atelier ; elle y était retournée en tapinois ; puis, pour donner la réplique à une camarade, elle avait étudié le rôle d'Olivia dans *La Nuit des rois* de Shakespeare ; c'est à elle que Dullin s'intéressa quand elles passèrent leur audition ; il lui fit de très grands éloges. Aussitôt toute la classe voulut frayer avec elle et, ce qui compta davantage, elle prit de l'assurance ; elle revint régulièrement, et à présent aucun élève n'était plus assidu qu'elle. Elle perfectionnait sa diction, elle s'appliquait à répéter : « Dis-moi gros gras grain d'orge, quand te dé-gro-gra-graindorgeras-tu ? — Je me dé-gro-gra-graindorgerai quand tous les gros gras grains d'orge se dé-gro-gra-graindorgeront. » Elle faisait des exercices d'improvisation avec différents professeurs ; elle travaillait le mime avec Jean-Louis Barrault. Dullin l'appréciait et le lui montrait ; il me parla souvent d'elle avec une vive estime. Elle s'installa dans un hôtel de la place Dancourt, et souvent je la retrouvais pour dîner, dans un petit restaurant, à côté du théâtre, que fréquentaient les acteurs de la troupe et les élèves de l'école. Elle me racontait sur les uns, sur les autres un tas d'histoires. La belle Madeleine Robinson avait déjà joué et tourné plus d'un rôle mais elle continuait à apprendre son métier ; elle vivait avec frénésie et désordre, jetant l'argent par les fenêtres, s'habillant de robes ravissantes mais toujours plus ou moins dépenaillées : elle dédaignait la décence, la prudence, les apparences, et Olga l'en estimait. Parmi les débutantes, Dullin prédisait le plus bel avenir à Berthe Tissen, une petite Luxembourgeoise laide, mais douée d'un tempérament hors série ; dans le personnage de Mara, de *L'Annonce faite à Marie*, elle avait arraché des larmes à ses camarades. On attendait aussi beaucoup d'une fille brune à longues nattes, au visage passionné, qui avait pris le pseudonyme d'Andrée Clément ; elle était très liée avec un drôle de garçon, plein de talent, nommé Dufilho. Je fis la connaissance de Cécilia Bertin, qui tout en se destinant au théâtre préparait une licence de philosophie. Les yeux brillants, les pommettes saillantes, la peau sombre, elle se drapait dans des châles de couleur vive qui lui donnaient des airs de tzigane : elle avait du charme, mais manquait de naturel. Olga se lia assez intimement avec une Yougoslave, aux cheveux d'un noir de corbeau, que j'avais souvent aperçue à Montparnasse et qui s'appelait elle aussi Olga. Mais de toutes les filles et de tous les garçons de l'école, son favori était le petit Mouloudji que deux ou trois films avaient déjà rendu célèbre ; à seize ans, il échappait aux disgrâces de l'adolescence, il avait conservé le sérieux et la fraîcheur de l'enfance. Adopté par Jacques Prévert et sa bande, en particulier par Marcel Duhamel, il avait acquis à leur contact une culture curieusement bigarrée : c'était étonnant le nombre de choses qu'il savait, qu'il ne savait pas. Familier depuis longtemps avec la poésie surréaliste, avec les romans américains, il découvrait maintenant Alexandre Dumas et s'en émerveillait. Ses origines, sa réussite le situaient en marge de la société, qu'il jugeait avec une intransigeance juvénile et une austérité prolétarienne : « Chez les ouvriers, ça ne se fait pas », disait-il souvent d'un ton réprobateur. La bourgeoisie et la bohème lui paraissaient

également corrompues. Réservé jusqu'à la sauvagerie, et cordial avec exubérance, tranchant du bien et du mal, et cependant perplexe jusqu'à l'égarément, sensible, ouvert, avec de brusques entêtements, d'une extrême gentillesse, mais capable de rancune et à l'occasion de perfidie, c'était un séduisant petit monstre. Il s'entendait avec Olga parce que, en elle aussi, quelque chose de l'enfance avait été sauvé.

Souvent Olga descendait de Montmartre à Saint-Germain-des-Prés. Ce fut elle, je crois, qui m'emmena pour la première fois au Café de Flore où je pris l'habitude, avec elle, avec Sartre, de passer mes soirées. L'endroit était devenu le rendez-vous des gens du cinéma : metteurs en scène, acteurs, script-girls, monteuses. On y coudoyait Jacques et Pierre Prévert, Grémillon, Aurenche, le scénariste Chavanne, les membres de l'ancien groupe « Octobre » : Sylvain Itkine, Roger Blin, Fabien Lorriss, Bussière, Baquet, Yves Deniaud, Marcel Duhamel. On y voyait aussi de très jolies filles. La plus éclatante, c'était Sonia Mossé dont le visage et le corps superbe — bien qu'un peu plantureux pour ses vingt ans — avaient inspiré des sculpteurs et des peintres, entre autres Derain ; elle relevait sur sa nuque, en torsades savantes, d'admirables cheveux blonds ; la sobre originalité de ses bijoux, de ses toilettes me ravissait : j'admire, entre autres, une robe de coupe stricte mais taillée dans un vieux et très précieux cachemire. Elle était en général accompagnée d'une plaisante brune, aux cheveux coupés court, et d'allure garçonnière. Parfois Jacqueline Breton faisait une apparition, des coquillages aux oreilles, les yeux hérissés de piquants, agitant, dans un cliquetis de bracelets, des mains aux ongles provocants. Mais le type féminin le plus répandu, c'était ce que nous appelions « les bouleversantes » : des créatures aux cheveux pâles, plus ou moins rongées par la drogue, ou par l'alcool, ou par la vie, avec des bouches tristes et des yeux qui n'en finissaient pas.

Le Flore avait ses mœurs, son idéologie ; la petite bande de fidèles qui s'y rencontraient quotidiennement n'appartenaient ni tout à fait à la bohème ni tout à fait à la bourgeoisie ; la plupart se rattachaient, de manière incertaine, au monde du cinéma et du théâtre ; ils vivaient de vagues revenus, d'expédients ou d'espoirs. Leur dieu, leur oracle, leur maître à penser, c'était Jacques Prévert dont ils vénéraient les films et les poèmes, dont ils essayaient de copier le langage et le tour d'esprit. Nous aussi, nous goûtions les poèmes et les chansons de Prévert : son anarchisme rêveur et un peu biscornu nous convenait tout à fait. Autrefois *L'affaire est dans le sac*, plus récemment *Drôle de drame*, mis en scène par Carné, avec Barrault, Juvet, Françoise Rosay nous avaient charmés. Surtout nous avions aimé *Quai des Brumes*, admirablement joué par Gabin, Brasseur, Michel Simon et par la merveilleuse inconnue qui s'appelait Michèle Morgan ; le dialogue de Prévert, les images de Camé, le brumeux désespoir qui enveloppait le film nous avaient émus : là aussi, nous étions d'accord avec notre époque qui vit en *Quai des Brumes* le chef-d'œuvre du cinéma français. Cependant, les jeunes oisifs du Flore nous inspièrent une sympathie nuancée d'impatience ; leur anticonformisme leur servait surtout à justifier leur inertie ; ils s'ennuyaient beaucoup. Leur principale distraction, c'était « les bouleversantes » : chacun avait,

avec chacune, successivement, une liaison de durée variable, mais en général brève ; le circuit bouclé, on recommençait, ce qui n'allait pas sans monotonie. Ils passaient leur journée à exhaler leur dégoût en petites phrases blasées entrecoupées de bâillements. Ils n'en avaient jamais fini de déplorer la connerie humaine.

Le dimanche soir, on délaissait les amères élégances du scepticisme, on s'exaltait sur la splendide animalité des Noirs de la rue Blomet. J'accompagnai plusieurs fois Olga à ce bal où venaient aussi Sonia et ses amies. J'y rencontrai Marie Girard qui avait peu changé depuis Berlin : elle traînait à Montparnasse et dans les endroits que les gens de Montparnasse fréquentaient. Nous étions des exceptions : à cette époque, très peu de Blanches se mêlaient à la foule noire ; moins encore se risquaient sur la piste : face aux souples Africains, aux Antillais frémissants, leur raideur était affligeante ; si elles tentaient de s'en départir, elles se mettaient à ressembler à des hystériques en transe. Je ne donnais pas dans le snobisme des gens du Flore, je n'imaginais pas que je participais au grand mystère érotique de l'Afrique ; mais j'aimais regarder les danseurs ; je buvais du punch ; le bruit, la fumée, les vapeurs de l'alcool, les rythmes violents de l'orchestre m'engourdisaient ; à travers cette brume je voyais passer de beaux visages heureux. Mon cœur battait un peu plus vite quand explosait le tumulte du quadrille final : dans le déchaînement des corps en fête, il me semblait toucher ma propre ardeur à vivre.

L'esprit « Café de Flore » triomphait dans le cabaret que, grâce à l'appui de Sonia Mossé et d'une autre commanditaire, Agnès Capri, une ancienne élève de Dullin, ouvrit rue Molière au début de 1939. Une scène en miniature, protégée par un rideau rouge, occupait le fond de la petite salle capitonnée. Agnès Capri, un air de candeur jeté sur son visage aigu, chantait des chansons de Prévert ; elle disait des poèmes de lui, des vers d'Apollinaire ; je goûtai la fraîcheur acide de sa voix : je ne me lassai jamais de l'entendre dans *La Pêche à la baleine*, ni de voir éclore entre ses lèvres la vénéneuse colchique. Yves Deniaud, vantant les mérites d'un appareil à faire les nœuds de cravate, était un étourdissant camelot. Il nous faisait rire aux larmes dans le numéro des *Barbus* qu'il exécutait avec Fabien Lorris ; ils avaient un remarquable répertoire de chansons 1900 ; la plus applaudie mettait en scène un officier allemand dont l'enfant nouveau-né, par un obscur concours, de circonstances, était en train de mourir de faim : il offrait une fortune à une jeune matrone alsacienne pour qu'elle consentît à allaiter le bébé.

*Non, non, jamais, ma mamelle est française,
Je n'allaiterais pas le fils de l'Allemand,*

répondait d'une voix vibrante et la main sur le sein l'Alsacienne barbue. L'ironie, la parodie tenaient la première place dans les programmes de Capri ; en nous moquant des générations passées, nous éprouvions le délicat plaisir d'un narcissisme collectif : nous nous sentions lucides, avertis, critiques, intelligents. Quand un an plus tard j'eus compris mon aveuglement, mon ignorance, je pris en grippe toutes ces malices.

Nous n'avions pas tout à fait abandonné le Dôme dont les habitués étaient plus délabrés et plus imprévus que ceux du Flore. Un soir, l'énorme Dominguez, dont nous avions fait connaissance par je ne sais plus quel truchement, nous invita, Olga et moi, dans son atelier ; il y avait Roma, la Gréco-Roumaine avec qui il vivait alors, le peintre Florès, et une dizaine d'autres personnes. Pour la première et unique fois de ma vie je jouai à ce jeu de la vérité dont raffolaient les surréalistes. Presque toutes les questions avaient un caractère sexuel ou même obscène. On demanda à Roma pourquoi elle aimait coucher avec Dominguez : d'un geste large et plein de charme, elle dessina dans les airs un corps gigantesque : « Parce qu'il y en a tant ! » dit-elle. Mais dans l'ensemble, les réponses comme les questions étaient aussi plates que crues. Nous fîmes bonne figure, mais au prix d'un gros effort. Peu à peu l'atmosphère devint, comme eût dit *Le Canard enchaîné*, nettement ambiante : certains joueurs semblaient prêts à glisser des paroles aux actes. Nous décampâmes.

Comparés à *Quai des Brumes*, les nouveaux films français ne faisaient pas le poids. Mouloudji était tout de même charmant dans *L'Enfer des anges*. Les films américains devenaient ennuyeux ; ils avantageaient uniformément les policiers aux dépens des gangsters. Dans *Anges aux figures sales*, James Cagney consentait à mourir en lâche pour dégoûter du crime une bande de gamins. *Mr. Smith va au Sénat*, *Vous ne l'emporterez pas avec vous*, étaient des comédies bien ficelées, bien jouées et drôles ; mais elles prétendaient délivrer un message : le capitalisme doit être l'humanisme.

Il y avait eu de bons spectacles à la Comédie-Française, depuis que Jean Zay avait invité les directeurs du Cartel à y faire des mises en scène. Quinze ans plus tôt, j'avais vu à l'Atelier *Chacun sa vérité* ; je le revis dans la réalisation, plus large, que Dullin en présentait sur la scène du Français ; quand ils surgissaient, au fond du long couloir qu'un effet de perspective faisait paraître immense, Ledoux, Berthe Bovy, engoncés dans leur deuil, frappaient d'une stupeur angoissée à la fois leurs protagonistes et le public. Avec *Le Mariage de Figaro*, Dullin suscita de vives polémiques. Le petit Claudio qui interprétait Chérubin semblait avoir à peine douze ans : on le trouva vraiment trop jeune. On reprocha aussi à Dullin de n'avoir pas souligné davantage le côté social et politique de la pièce ; à mon avis il ne lui avait rien ôté de sa virulence en la traitant avec légèreté. J'assistai à la générale de *La Terre est ronde* de Salacrou qui me parut, à tort ou à raison, un grand événement mondain. Je trouvai Lucienne Salacrou superbe avec sa longue robe soyeuse et sa coiffure en hauteur, ornée d'un peigne précieux. Et que Sylvia Bataille était jolie, en chair et en os, sous son petit bonnet de plumes rutilantes ! Je n'avais aucune envie de faire partie du Tout-Paris et de parader en vêtements de fête ; mais cela m'amusa de voir de près des notoriétés et de belles toilettes.

Dullin abandonna la scène de l'Atelier à Barrault pour qu'il y présentât *La Faim* ; Olga tenait plusieurs menus rôles dans ce spectacle. La soirée commençait par une adaptation du *Hamlet* de Laforgue, réalisée par Granval, et où Barrault

s'offrait en festival aux spectateurs. Dans *La Faim* il essayait pour la première fois de pousser jusqu'au bout sa conception d'un « théâtre total ». Il n'avait gardé du roman de Knut Hamsun que l'idée générale : la solitude sans espoir, au cœur d'une grande ville, d'un homme affamé ; à ce thème il en avait lié un autre auquel il tenait beaucoup : l'homme et son double. Le héros, qu'interprétait Barrault, était flanqué d'un « frère intérieur » à qui Roger Blin prêtait son inquiétant visage. La parole n'avait dans ce spectacle qu'une importance secondaire ; elle était souvent remplacée par de la « fatrasie » ; de ce procédé encore neuf, Barrault tirait d'excellents effets ; mais le langage dont il usait de préférence, c'était le mime. Élève de Decroux, qui avait consacré sa vie à ressusciter le mime, il ne considérait pas que cet art se suffit à soi-même : il voulait en utiliser les ressources pour servir un développement dramatique. Il ne résista pas à la tentation d'introduire dans *La Faim* quelques morceaux de bravoure : par exemple, il montait sur place un escalier imaginaire ; cet exercice s'isolait de l'ensemble et en brisait le rythme ; j'appréciai bien davantage les moments où le geste devenait un véritable mode d'expression théâtrale. Dans sa hardiesse sans vulgarité, la scène muette où le héros, par excès de faiblesse, échoue à posséder la femme qu'il désire constituait une remarquable réussite. La pièce eut du succès, elle fut représentée plus de cinquante fois. Après *Numance* et *Tandis que j'agonise*, *La Faim* permettait d'augurer que Barrault allait apporter au théâtre un renouvellement dont on sentait le besoin. Le Cartel avait donné ce qu'il pouvait donner : il n'inventait rien. Au moment où le cinéma glissait vers le réalisme, on souhaitait voir apparaître sur scène un mode inédit de transposition : le rapport de l'acteur au texte, du texte au spectacle, du spectacle au public, tout était à recréer. Peut-être Barrault y réussirait-il ?

Aux vacances de Noël, nous retournâmes à Megève ; nous commençons à nous débrouiller d'une manière qui nous satisfaisait : nous n'étions pas ambitieux. A Pâques, nous fîmes un voyage en Provence ; je laissais Sartre dans les villes et les villages que nous gagnions en train, en car, et je me promenais sur les pentes du Lubéron, dans les montagnes encore neigeuses des environs de Digne. A Manosque, dans tous les kiosques et toutes les librairies, on voyait exposés les romans de Giono, il avait commencé à prêcher le retour à la terre, et comme je suivais, sac au dos, une petite route aux environs de Contadour, des paysans me demandèrent si j'appartenais à la colonne. Sartre lisait Heidegger depuis le début de l'année dans la traduction de Corbin et dans le texte allemand. Il m'en parla sérieusement, pour la première fois, à Sisteron ; je revois encore ce banc de pierre où nous étions assis ; Sartre m'expliquait ce que signifie la définition de l'homme comme « être des lointains » et comment « le monde se dévoile à l'horizon des instruments détraqués » ; mais j'avais du mal à comprendre quelle présence Heidegger attribue à l'avenir. Sartre qui avait toujours tenu, avant toute chose, à sauver la réalité du monde appréciait dans la philosophie d'Heidegger une manière de réconcilier l'objectif et le subjectif ; il ne la jugeait pas très rigoureuse, mais elle était riche en suggestions.

Chaque fois que j'avais quelques jours de liberté, je quittais Paris. A la

Pentecôte, je me promenai dans le Morvan : je vis Dijon, Auxerre, Vézelay. Pendant la semaine des bachots, en juin, je partis pour le Jura. J'escaladai tous les crêts. Je me fatiguai tant que mon genou enfla et marcher devint un supplice. Je pris le train pour Genève où je me traînai en boitillant. Le gouvernement espagnol y avait transféré les collections du Prado, pour les mettre à l'abri des bombardements, et je passai un après-midi parmi les Goya, les Greco, les Vélásquez. J'avais le cœur serré, car je savais, à présent, que je ne retournerais pas en Espagne d'ici longtemps.

Toute l'année j'avais essayé encore de m'enfermer dans le présent, de profiter de chaque instant. Mais je n'avais tout de même pas réussi à oublier le monde autour de moi. Les espoirs de juin 1936 avaient achevé de dépérir. La classe ouvrière échoua à contrer les décrets-lois qui lui reprenaient la plus grande partie de ses conquêtes : à la grève du 30 novembre le patronat riposta victorieusement par un lock-out massif. Je manquais trop d'imagination pour m'émouvoir sur l'incendie de Canton, sur la chute d'Hankéou ; mais les défaites des républicains espagnols nous atteignaient comme un malheur personnel. Leurs dissensions intestines, le procès du P.O.U.M. qui se déroulait à Barcelone jetaient le trouble dans nos cœurs. Était-il vrai que les staliniens eussent assassiné la révolution ? ou fallait-il croire que les anarchistes avaient fait le jeu des rebelles ? Ceux-ci triomphaient. Barcelone agonisait. Fernand, venu en permission, nous décrit les bombardements, la disette ; rien à manger, sauf de loin en loin une poignée de pois chiches ; pas de tabac pour tromper sa faim : on ne trouvait même plus un mégot à ramasser dans les rues. Les enfants étaient décharnés, hâves, avec des ventres ballonnés. En janvier, dévastée par des bombes à air liquide, la ville tomba. En nombre de plus en plus grand, des réfugiés déguenillés, hagards, affluaient à la frontière. Madrid résistait encore, mais déjà l'Angleterre reconnaissait Franco ; la France envoyait Pétain en ambassadeur à Burgos. Après quelques soubresauts, ce fut la chute de Madrid. Toute la gauche française se sentit en deuil et coupable. Blum avouait qu'en août 1936 de rapides livraisons d'armes auraient sauvé la République et que la non-intervention avait été une politique de dupes : pourquoi l'opinion avait-elle échoué à lui en imposer une autre ? Je commençais à comprendre que mon inertie politique ne me conférerait pas un brevet d'innocence, et à présent quand Fernand grommelait : « Salauds de Français », je me savais concernée.

Mais alors, face aux tragédies d'outre-Rhin, pouvais-je encore opter pour la passivité ? Les nazis avaient organisé la terreur en Bohême, en Autriche. La presse nous révéla l'existence du camp de Dachau où étaient internés des milliers de Juifs et d'antifascistes. Bianca Bienenfeld reçut la visite d'un de ses cousins qui avait réussi à s'enfuir de Vienne après avoir passé une nuit entre les mains de la Gestapo : on l'avait battu pendant des heures ; son visage était encore bleu et moucheté de brûlures de cigarettes. Il racontait que la nuit qui suivit la mort de von Rath, dans une petite ville où il avait des parents, on avait fait sortir de leurs

lits tous les Juifs, on les avait rassemblés sur la grand-place, obligés à se déshabiller et mutilés au fer rouge. Partout dans le Reich, l'attentat avait servi de prétexte à d'horribles pogromes : les dernières synagogues avaient été brûlées, les magasins juifs saccagés, des milliers d'Israélites internés. « Peut-on travailler, peut-on s'amuser, peut-on vivre quand des choses pareilles se passent ? » me disait Bianca en pleurant. Et j'avais honte de mon égoïsme, moi qui m'obstinais à miser sur le bonheur.

J'avais honte, mais je ne lâchais pas encore prise, je voulais encore croire que la guerre n'aurait pas lieu. L'Italie à son tour revendiquait son « espace vital » ; elle dénonçait son pacte avec la France, elle suscitait des troubles en Tunisie, elle menaçait Djibouti. Le jour où les troupes italiennes entrèrent dans Barcelone, à côté des soldats de Franco, la foule romaine manifesta bruyamment ; elle célébra la victoire des dictateurs en criant : « A nous la Tunisie ! A nous la Corse ! » Moi, je me berçais du dernier slogan pacifiste : « On ne va tout de même pas se battre pour Djibouti ! » Il semblait en effet qu'on ne se battrait pas. Hitler ne soutenait que mollement Mussolini ; Roosevelt promettait qu'en cas d'attaque il viendrait au secours des démocraties. Mais la Slovaquie, l'Ukraine se mirent sous la protection du Reich ; le 16 mars, Hitler entra à Prague. En Angleterre, le gouvernement instaurait la conscription ; en France, Daladier obtenait les pleins pouvoirs, on commençait à distribuer des masques à gaz, on sacrifiait la loi de quarante heures aux intérêts de la défense nationale. De jour en jour la paix reculait. Mussolini attaquait l'Albanie, Hitler menaçait Memel et réclamait Dantzig ; l'Angleterre, optant pour une politique de fermeté, signait avec la Pologne un pacte d'assistance. Peut-être la conclusion d'un accord anglo-franco-russe intimiderait-elle Hitler ? Mais les négociations avec l'U.R.S.S. n'aboutissaient pas. Bientôt il n'y aurait d'autre alternative que la guerre ou une nouvelle dérobade. Déat écrivit dans *L'Œuvre* un article qui fit grand fracas : « Mourir pour Dantzig » ; il y invitait les Français à toutes les démissions : des radicaux aux communistes, la gauche fut presque unanime à s'en indigner.

Je me rappelle, à ce propos, une discussion entre Colette Audry et Sartre ; elle avait été si bouleversée par les désastres espagnols qu'en politique elle ne croyait plus à rien : « Tout vaut mieux que la guerre, disait-elle. — Pas du tout, pas le fascisme », répondait-il. Il n'avait pas l'âme belliqueuse ; sur l'instant, le 30 septembre, il n'avait pas été fâché de reprendre le fil de sa vie civile ; il n'en tenait pas moins Munich pour une faute, et il estimait qu'un nouveau recul serait criminel ; en transigeant, nous devenions complices de toutes les persécutions, de toutes les exterminations : à moi aussi cette idée répugnait. Il y avait des dizaines de milliers de Juifs qui pour échapper aux camps de concentration, aux tortures erraient à travers le monde : l'histoire du *Saint-Louis* nous fit toucher du doigt l'horreur de leur situation. Neuf cent dix-huit Israélites s'étaient embarqués à Hambourg, pour Cuba : le gouvernement de Cuba les refoula et le capitaine mit le cap sur l'Allemagne. Tous s'engagèrent, par un serment collectif, à mourir ensemble plutôt que de revenir à Hambourg. Ils errèrent pendant des semaines ; enfin la Hollande, l'Angleterre, la France consentirent à leur donner asile.

Quantité d'autres bateaux transportaient ainsi d'une rive à l'autre des cargaisons misérables qu'aucun pays ne voulait accueillir. Il était temps d'en finir avec ces atrocités que notre égoïsme avait trop longtemps tolérées.

Cependant, les images de l'autre guerre me revenaient au cœur : condamner à mort, par humanitarisme, un million de Français, quelle contradiction ! Sartre me répondait qu'il ne s'agissait pas d'humanitarisme, ni d'aucune espèce de morale abstraite : nous étions en jeu ; si on n'abattait pas Hitler, la France connaîtrait, à peu de chose près, le sort de l'Autriche. Je disais, comme Colette Audry, comme beaucoup de disciples d'Alain : « Une France en guerre, n'est-ce pas pire qu'une France nazifiée ? » Sartre secouait la tête : « Je ne veux pas qu'on m'oblige à manger mes manuscrits. Je ne veux pas qu'on arrache les yeux de Nizan à la petite cuiller ! » Soit : nous autres intellectuels, la domination nazie ôterait tout sens à nos vies ; mais si la décision avait reposé dans nos mains, aurions-nous osé envoyer les bergers des Basses-Alpes, les pêcheurs de Douarnenez se faire tuer pour défendre nos libertés ? Eux aussi étaient concernés, me répondait Sartre ; faute d'avoir pris les armes contre Hitler, sans doute se trouveraient-ils un jour forcés de se battre pour lui ; dans une France annexée ou vassalisée, ouvriers, paysans, bourgeois, tous pâtiraient : tous seraient traités en vaincus, en sous-hommes, et durement sacrifiés à la grandeur du Reich.

Il me convainquit. La guerre ne pouvait plus s'éviter. Mais pourquoi en était-on venu là ? Je n'avais pas le droit de m'en plaindre, moi qui n'avais pas levé une phalange pour l'empêcher. Je me sentais coupable. Si seulement j'avais pu me dire : « Eh bien ! je paierai ; mon aveuglement, mon étourderie je les rachèterai en en acceptant les conséquences. » Mais je pensais à Bost, à tous les garçons de son âge qui n'avaient pas eu la moindre opportunité d'agir sur les événements ; ils pouvaient à juste titre mettre en accusation leurs aînés : nous avons vingt ans, et nous allons mourir, par votre faute. Nizan avait eu raison de soutenir que l'engagement politique ne saurait d'aucune manière s'éluder : en s'abstenant, on prend position. Le remords me poignait.

Il n'est pas possible d'assigner un jour, une semaine, ni même un mois à la conversation qui s'opéra alors en moi. Mais il est certain que le printemps 1939 marque dans ma vie une coupure. Je renonçai à mon individualisme, à mon anti-humanisme. J'appris la solidarité. Avant d'aborder le récit de cette nouvelle période, je voudrais faire un rapide bilan de ce que m'avaient apporté ces dix années.

Il est arbitraire de découper sa vie en tranches. Cependant l'année 1929, d'où datent à la fois la fin de mes études, mon émancipation économique, mon départ de la maison paternelle, la liquidation de mes anciennes amitiés et ma rencontre avec Sartre, a ouvert évidemment pour moi une ère nouvelle. En 1939, mon existence a basculé d'une manière aussi radicale : l'Histoire m'a saisie pour ne plus me lâcher ; d'autre part, je m'engageai à fond et à jamais dans la littérature. Une époque se fermait. Cette période que je viens de raconter m'a fait passer de la

jeunesse à la maturité. Deux préoccupations l'ont dominée : vivre, et réaliser ma vocation encore abstraite d'écrivain, c'est-à-dire trouver le point d'insertion de la littérature dans ma vie.

Vivre, d'abord ; quoi qu'on fasse, on vit, bien sûr ; mais il y a plus d'une façon d'unifier les moments que l'on traverse : en les subordonnant à une action, par exemple, ou en les projetant dans une œuvre. Moi, mon entreprise, ce fut ma vie même, que je croyais tenir entre mes propres mains. Elle devait satisfaire à deux exigences que dans mon optimisme je ne séparais pas : être heureuse, et me donner le monde ; le malheur ne m'eût livré, pensai-je, qu'une réalité adultérée. Mon bonheur m'étant garanti par mon entente avec Sartre, mon souci fut d'y enfourner l'expérience la plus riche possible. Mes découvertes ne suivaient pas comme dans mon enfance une ligne sûre, je n'avais pas de jour en jour l'impression de progresser ; mais dans leur désordre et leur confusion, elles me comblaient ; je confrontais les choses, en chair et en os, avec ce que j'en avais pressenti du fond de ma cage, j'en apercevais d'insoupçonnées. On a vu avec quel acharnement je poussai mes investigations. J'ai gardé longtemps l'illusion que la vérité absolue des choses se donnait à ma conscience, et à elle seule — exception faite, peut-être, pour Sartre. Évidemment, je savais que beaucoup de gens pouvaient comprendre mieux que moi un tableau, une sonate ; mais il me semblait confusément que, du moment où il jouissait d'un éclairage privilégié, un pays était vierge de tout regard tant que je ne l'avais pas vu de mes yeux.

Jusqu'à trente ans, je me suis sentie plus avertie que les jeunes et plus jeune que les vieux ; les uns étaient trop étourdis, les autres trop rassis ; en moi seule l'existence s'organisait de manière exemplaire ; chaque détail bénéficiait de cette perfection. Aussi était-il urgent pour l'univers comme pour moi que je connaisse tout de lui. La jouissance était secondaire au prix de ce mandat qui se perpétuait ; je l'accueillais avec empressement, mais je ne la recherchais pas ; j'aimais mieux m'initier à l'*Octuor* de Stravinski — qui ne me donnait alors aucun plaisir — qu'écouter la trop familière Cavatine. Il y avait quelque chose de frivole dans ma curiosité. Comme dans mon enfance, j'imaginais que dans le premier déchiffrement d'un morceau de musique, d'une ville, d'un roman, j'en saisisais l'essentiel ; je préférais la diversité à la répétition, et voir à neuf Naples plutôt que de retourner à Venise ; dans une certaine mesure, pourtant, cette avidité se justifiait. Pour atteindre un objet, il faut le situer dans l'ensemble auquel il appartient ; la Cavatine renvoie à l'œuvre entière de Beethoven, à Haydn, aux origines de la musique, et même à ses développements ultérieurs. Cela, je le savais, non seulement pour avoir lu Spinoza, mais parce que l'idée de synthèse commandait, je l'ai dit, la pensée de Sartre et la mienne. Il me fallait viser la totalité de l'univers si je voulais en posséder la moindre poussière. La contradiction, on l'a vu, ne nous effrayait pas ; nous élaguions, nous émondions, nous tranchions ; nous rejetions au néant Murillo, Brahms ; en même temps nous refusions de choisir : tout ce qui existait devait exister pour nous.

Il est normal, étant donné l'infinité de cette tâche, que j'aie été sans répit en proie à des projets : chaque conquête était une étape à dépasser. Ce trait pourtant

ne s'explique pas uniquement par l'immensité du champ que je voulais couvrir, puisque, aujourd'hui, j'ai renoncé à l'épuiser et que je n'ai guère changé : je projette. La contingence m'effraie ; en peuplant l'avenir d'attentes, d'appels, d'exigences, je prête au présent une nécessité. Cependant, je l'ai dit, je connaissais des trêves : je contempiais. C'était une fabuleuse récompense, ces moments où le souci d'exister se perdait dans la plénitude des choses avec lesquelles je me confondais.

Ce travail que nous poursuivions Sartre et moi afin de nous annexer le monde ne s'accommodait pas des routines et des barrières établies par la société ; aussi bien, nous les récusions : nous pensions que l'homme devait être créé à neuf. Colette Audry à qui des amis fortement politisés reprochaient de se gaspiller avec nous leur répondit gaiement : « Je prépare l'homme de demain. » Nous avons souri avec elle de ce mot, mais il ne nous semblait pas si faux ; un jour, les gens secoueraient leur sclérose, ils inventeraient librement leur vie : c'est à quoi nous prétendions. En fait, nous étions d'ordinaire portés par un courant : quand nous allions aux sports d'hiver, en Grèce, à un concert de jazz, à un film américain, quand nous applaudissions Gilles et Julien. Tout de même, nous abordions toute situation avec l'idée qu'il nous appartenait de la façonner sans nous plier à aucun modèle. Nous avions inventé nos rapports, leur liberté, leur intimité, leur franchise ; nous inventâmes, avec moins de bonheur, le trio. Dans notre manière de voyager il y avait une originalité qui venait en partie de notre négligence à nous organiser : mais cette étourderie même reflétait notre parti pris d'indépendance. Nous visitâmes la Grèce à notre façon. En Italie, en Espagne, au Maroc nous mariions au gré de notre inspiration le confort et la frugalité, l'effort et la paresse. Surtout, nous inventions des attitudes, des théories, des idées ; nous refusions de nous y enchaîner, nous pratiquions la révolution permanente ; cela gênait souvent nos proches qui croyaient fidèlement nous suivre alors que nous nous trouvions déjà tout à fait ailleurs. « Ce qu'il y a de fatigant avec vous, nous dit un jour Bost, c'est qu'il faut avoir vos opinions *au même moment que vous*. » En effet, nous supportions mal de la part de nos intimes les contradictions que de nous-mêmes à nous-mêmes nous multiplions ; nous les accablions d'arguments irréfutables que nous pulvérisions le surlendemain.

Grâce à ces revirements et à l'attention que nous portions aux choses, il nous semblait coller à la réalité. Cela nous faisait rire quand, dans leurs écrits et leurs propos, Jean Wahl ou Aron parlaient d'aller « vers le concret », de le cerner : nous étions convaincus de le brasser à pleines mains. Pourtant, semblable sur ce point à celle de tous les intellectuels petits-bourgeois, notre vie se caractérisait par sa *dé-réalité*. Nous avions un métier que nous exerçons correctement mais il ne nous arrachait pas à l'univers des mots ; intellectuellement, nous étions sincères et appliqués ; comme Sartre me l'a dit un jour, nous avions *un sens réel de la vérité*⁷, c'est déjà quelque chose : mais cela n'impliquait aucunement que nous ayons *un sens vrai de la réalité*. Non seulement nous étions, comme tous les bourgeois, protégés du besoin, et, comme tous les fonctionnaires, de l'insécurité, mais nous n'avions pas d'enfants, pas de famille, pas de responsabilités : des elfes. Il n'existait

aucun lien intelligible entre le travail, somme toute amusant et pas du tout fatigant, que nous fournissions et l'argent que nous recevions : il ne pesait pas son poids ; n'étant assujettis à aucun standing, nous le dépensions capricieusement : quelquefois, il nous suffisait pour finir le mois, quelquefois non ; ces hasards ne nous découvraient pas la réalité économique de notre situation et nous l'ignorions ; nous croissions comme les lis des champs. Les circonstances favorisèrent nos illusions. Nous éclatâmes de santé ; notre corps ne nous opposait de résistance que lorsque nous le poussions à bout ; nous pouvions lui demander beaucoup et cela compensait la modestie de nos ressources. Nous avons vu du pays, autant que si nous avions été riches, parce que nous n'hésitions pas à dormir à la belle étoile, à manger dans des gargotes, à marcher. En un sens, nous méritâmes nos joies, nous les payâmes à un prix que d'autres gens auraient trouvé inabordable : mais c'était une de nos chances que de pouvoir les mériter de cette manière-là. Nous en eûmes d'autres. Je ne sais pourquoi nos liens illégitimes étaient considérés avec presque autant de respect qu'un mariage : M. Parodi, inspecteur général, les connaissait, et il en tint compte avec bienveillance lorsqu'il m'appela à Rouen après avoir nommé Sartre au Havre ; on pouvait donc impunément déroger aux usages. Cela nous confirma dans le sentiment de notre liberté. L'évidence que nous en avions nous a caché l'adversité du monde. Chacun à notre manière, nous avons poursuivi des rêves. Je voulais encore que ma vie fût « une belle histoire qui devenait vraie au fur et à mesure que je me la racontais » ; tout en me la racontant, je lui donnais des coups de pouce pour l'embellir ; comme ma triste héroïne, Chantal, je la chargeai, pendant deux ou trois ans, de symboles et de mythes. Ensuite, je renonçai au merveilleux ; mais je ne me guéris pas du moralisme, du puritanisme qui m'empêchaient de voir les gens tels qu'ils sont, ni de mon universalisme abstrait. Je demeurai pénétrée de l'idéalisme et de l'esthétisme bourgeois. Surtout, mon entêtement schizophrénique au bonheur me rendit aveugle à la réalité politique. Cette cécité ne m'était pas personnelle : presque toute l'époque en souffrait. Il est frappant qu'au lendemain de Munich l'équipe de *Vendredi* (unaniquement et sincèrement « de gauche ») se soit scindée, par désarroi. Comme Sartre l'a indiqué dans *Le Sursis*, nous vivions tous une vie fausse dont la substance était la paix. Personne ne disposait des instruments nécessaires pour embrasser l'ensemble d'un monde en train de se rassembler et auquel on ne comprenait rien si on n'en comprenait pas tout. Je poussai tout de même à un degré exceptionnel mon refus de l'Histoire et de ses risques.

Mais alors, qu'y a-t-il eu de valable dans l'expérience que je viens de raconter ? Parfois elle me semble entachée de tant d'ignorance et de mauvaise foi que je n'éprouve à l'égard de ce moment de mon passé que du dépit. Je regardais l'Ombrie, c'était un instant unique, inoubliable : en fait, l'Ombrie m'échappait ; je contemplais des jeux de lumière, je me racontais une légende ; la sévérité de cette terre, la vie sans joie des paysans qui la travaillaient, je ne la voyais pas. Sans doute y a-t-il une vérité de l'apparence : à condition qu'on la connaisse comme apparence, et ce n'était pas mon cas. J'étais avide de savoir, et je me contentais de

leurres. Quelquefois, je le soupçonnais : c'est pour cette raison, je pense, que je m'intéressai si chaleureusement à la discussion qui opposa Pagniez et Sartre en face des lumières de Grand-Couronne. Mais je passai outre.

Tout de même, si je fais le bilan de ces années, il me semble qu'elles m'ont énormément apporté : tant de livres, de tableaux, de villes, tant de visages, tant d'idées, d'émotions, de sentiments ! Tout n'était pas faux. Si l'erreur est une vérité mutilée, si la vérité ne se réalise que par le développement de ses formes incomplètes, on comprend que même à travers des mystifications la réalité réussisse à percer. La culture imparfaite que j'ai acquise était nécessaire à son dépassement. Si nous savions très mal disposer les matériaux que nous engrangions, il n'en était pas moins très utile de les amasser. Ce qui m'incline à considérer avec indulgence nos fourvoiements, c'est que nos certitudes mêmes ne nous ont jamais arrêtés : l'avenir restait ouvert et la vérité en sursis.

De toute façon, même si nous avions eu plus de lucidité, nos existences n'auraient pas été très différentes, car ce qui nous importait, c'était moins de nous situer avec exactitude que d'aller de l'avant. La confusion même où je me débattais m'a impérieusement aiguillonnée vers le but que je m'étais depuis si longtemps fixé : faire des livres.

Car tel était, inextricablement lié au premier, le second de mes problèmes. Pour que ma vie me satisfît, il me fallait donner à la littérature sa place. Dans mon adolescence et ma première jeunesse, ma vocation avait été sincère, mais vide ; je me bornais à déclarer : « Je veux être un écrivain. » Il s'agissait maintenant de trouver ce que je voulais écrire, et dans quelle mesure je le pouvais : il s'agissait d'écrire. Cela me prit du temps. Je m'étais fait jadis le serment d'avoir terminé à vingt-deux ans le grand ouvrage où je dirais tout ; et le premier de mes romans qui fut publié, *L'Invitée*, j'avais déjà trente ans quand je l'abordai. Dans la famille et parmi mes amies d'enfance on chuchotait que j'étais un fruit sec. Mon père s'agaçait : « Si elle a quelque chose dans le ventre, qu'elle le sorte. » Moi je ne m'impatiais pas. Tirer du néant et de soi-même un premier livre qui, vaille que vaille, tienne debout, je savais que cette entreprise, à moins de chances exceptionnelles, exige énormément d'essais et d'erreurs, de travail, énormément de temps. Écrire est un métier, me disais-je, qui s'apprend en écrivant. Dix ans, tout de même, c'est long, et pendant cette période j'ai noirci beaucoup de papier. Je ne crois pas que mon inexpérience suffise à expliquer un échec aussi persévérant. Je n'étais guère plus rouée quand je commençai *L'Invitée*. Faut-il admettre qu'à ce moment-là j'avais « rencontré un sujet », tandis qu'auparavant je n'avais rien à dire ? Mais il y a toujours le inonde autour de soi : que signifie ce *rien* ? En quelles circonstances, pourquoi, comment des choses se révèlent-elles comme à dire ?

La littérature apparaît lorsque quelque chose dans la vie se dérègle ; pour écrire — Blanchot l'a bien montré dans le paradoxe d'Aytré — la première condition c'est que la réalité cesse d'*aller de soi* ; alors seulement on est capable de la voir et de la donner à voir. Au sortir de l'ennui et de l'esclavage de ma jeunesse, j'ai été submergée, étourdie, aveuglée ; et comment eussé-je puisé dans mon

bonheur le désir de lui échapper ? Mes consignes de travail demeurèrent creuses jusqu'au jour où une menace pesa sur lui et où je retrouvai dans l'anxiété une certaine solitude. La mésaventure du trio fit beaucoup plus que me fournir un sujet de roman : elle me donna la possibilité de le traiter⁸.

Malgré mon impuissance et mes échecs, je demeurai toujours convaincue qu'un jour j'écrirais des livres qu'on éditerait ; ce serait exclusivement des romans, pensais-je ; à mes yeux, ce genre surpassait tous les autres, au point que, lorsque Sartre rédigea des notes et des chroniques pour la *N.R.F* et pour *Europe*, j'eus l'impression qu'il se gaspillait. Je désirais passionnément que le public aimât mes œuvres ; alors, comme George Eliot qui s'était confondue pour moi avec Maggie Tulliver, je deviendrais moi-même un personnage imaginaire : j'en aurais la nécessité, la beauté, la chatoyante transparence ; c'est cette transfiguration que visait mon ambition. J'étais sensible, je le suis encore, à tous les reflets qui se jouent dans les vitres ou dans l'eau ; je les suivais pendant de longs moments, curieuse et charmée : je rêvais à me dédoubler, à devenir une ombre qui transpercerait les cœurs et qui les hanterait. Il était inutile que ce fantôme eût des attaches avec une personne en chair et en os : l'anonymat m'eût parfaitement convenu. C'est seulement, je l'ai dit, en 1938, que je souhaitai, pendant un court moment, devenir quelqu'un de connu afin de connaître en retour des gens nouveaux.

C'est d'une autre manière que mon univers changea ; mais avant d'en parler je veux faire quelques remarques. Je sais qu'en lisant cette autobiographie certains critiques vont triompher : ils diront qu'elle dément avec éclat *Le Deuxième Sexe* ; ils l'ont déjà dit à propos de mes *Mémoires*. C'est qu'ils n'ont pas compris mon ancien essai et même sans doute en parlent-ils sans l'avoir lu. Ai-je jamais écrit que les femmes étaient des hommes ? Ai-je prétendu que je n'étais pas une femme ? Mon effort a été au contraire de définir dans sa particularité la condition féminine qui est mienne. Je reçus une éducation de jeune fille ; mes études finies, ma situation demeura celle d'une femme au sein d'une société où les sexes constituent deux castes tranchées. En quantités de circonstances, je réagis comme la femme que j'étais⁹. Pour des raisons que précisément j'ai exposées dans *Le Deuxième Sexe*, les femmes, plus que les hommes, éprouvent le besoin d'un ciel au-dessus de leurs têtes ; on ne leur a pas donné cette trempette qui fait les aventuriers, au sens que Freud prêtait à ce mot ; elles hésitent à mettre de fond en comble le monde en question comme aussi à le reprendre en charge. Ainsi me convenait-il de vivre auprès d'un homme que j'estimais m'être supérieur ; mes ambitions, quoique têtues, restaient timides et le cours du monde, s'il m'intéressait, n'était tout de même pas mon affaire. Cependant on a vu que j'attachais peu d'importance aux conditions réelles de ma vie : rien n'entravait, croyais-je, ma volonté. Je ne niais pas ma féminité, je ne l'assumais pas non plus : je n'y pensais pas. J'avais les mêmes libertés et les mêmes responsabilités que les hommes. La malédiction¹⁰ qui pèse sur la plupart des femmes, la dépendance, me fut épargnée. Gagner sa vie, en soi ce n'est pas un but ; mais par là seulement on atteint une solide autonomie intérieure. Si je me rappelle avec émotion mon

arrivée à Marseille, c'est que j'ai senti, en haut du grand escalier, quelle force je tirais de mon métier et des obstacles mêmes qu'il m'obligeait à affronter. Se suffire matériellement, c'est s'éprouver comme individu complet ; à partir de là j'ai pu refuser la parasitisme moral et ses dangereuses facilités. D'autre part, ni Sartre ni aucun de mes amis ne manifestèrent jamais à mon égard de complexe de supériorité. Il ne m'a donc jamais paru que j'étais désavantagée. Je sais aujourd'hui que pour me décrire, je dois dire d'abord : « Je suis une femme » ; mais ma féminité n'a pas constitué pour moi ni une gêne ni un alibi. De toute façon, elle est une des données de mon histoire, non une explication.

Il est d'autres explications de détail dont je me méfie. J'essaie de présenter les faits d'une manière aussi ouverte que possible, sans trahir leur ambiguïté ni les enfermer dans de fausses synthèses : ils s'offrent à l'interprétation. Néanmoins, je refuse les grilles qu'une certaine psychanalyse, simpliste à l'excès, prétendrait leur appliquer ; on dira sans doute que Sartre fut pour moi un substitut du père, et Olga le succédané d'un enfant : aux yeux de ces doctrinaires, il n'existe jamais de relations adultes ; ils ignorent la dialectique qui de l'enfance à la maturité — à partir de racines dont je suis loin de méconnaître l'extrême importance — transforme les relations affectives : elles les conserve, mais en les dépassant, et dans ce dépassement est enveloppé l'objet que le sentiment vise à neuf. Certainement mon attachement pour Sartre renvoie à mon enfance : mais aussi à ce qu'il était, lui. Sans doute pour m'intéresser à Olga, il fallait que je fusse disponible, que mon désir de me dépenser pour quelqu'un ne se trouvât pas déjà assouvi : mais c'est la personnalité d'Olga qui fit la réalité et la singularité de notre amitié. Ces réserves faites, je crois encore aujourd'hui à la théorie de « l'Ego transcendantal » ; le moi n'est qu'un objet probable, et celui qui dit *je* n'en saisit que des profils ; autrui peut en avoir une vision plus nette ou plus juste. Encore une fois, cet exposé ne se présente aucunement comme une explication. Et même, si je l'ai entrepris, c'est en grande partie parce que je sais qu'on ne peut jamais se connaître mais seulement se raconter.

1. J'ignorais la phrase de Hegel : « Toute conscience poursuit la mort de l'autre. » Je ne l'ai lue qu'en 1940.

2. Des machines infernales avaient fait sauter deux immeubles appartenant à la « Confédération générale du Patronat français ». Deux agents avaient été tués. C'était une manœuvre de provocation.

3. Sartre s'est inspiré de ce récit dans le scénario *Typhus* qu'on défigura par la suite pour en faire *Les Orgueilleux*.

4. Anne le dit aussi dans *Les Mandarins* pendant le réveillon qui suit la Libération, mais sans fierté ni dépit, avec tranquillité.

5. Je remarque que dans la plupart de mes romans j'ai placé à côté des héroïnes centrales un repoussoir : Denise s'oppose à Hélène dans *Le Sang des autres*, Paule à Anne dans *Les Mandarins*. Mais la relation de Françoise à Elisabeth est plus étroite : la seconde est une inquiétante contestation de la première.

6. Je dis imiter et non copier car il n'est pas question de reproduire dans un roman ce balbutiement qu'est une vraie conversation.

7. La majorité des bourgeois, tous les gens du monde ont des rapports parfaitement irréels avec

la vérité.

8. Tout ce que j'écrivis par la suite confirme l'importance de cette notion de recul. Les voyages, les paysages qui ont tant compté pour moi. c'est à peine si j'en ai parlé, parce que je faisais corps avec eux. Au Portugal, je me suis interrogée sur les plaisirs et sur la honte du tourisme, j'en ai percé à jour les mystifications : j'ai eu envie de m'en expliquer. Il y avait une énorme différence entre l'idée que je me faisais de l'Amérique et sa vérité : ce décalage m'a incitée à raconter mes découvertes. La Chine enfin m'a posé une quantité de problèmes et m'a donné, d'une certaine façon, mauvaise conscience : j'ai réagi en essayant d'en rendre compte. Mais l'Italie, l'Espagne, la Grèce, le Maroc, et tant d'autres pays où je me suis plongée sans arrière-pensée, je n'avais en les quittant aucune raison d'en rien dire, je n'avais rien à en dire et je n'en parlai pas.

9. Ce qui distingue ma thèse de la thèse traditionnelle c'est que, selon moi, la féminité n'est pas une essence ni une nature : c'est une situation créée par les civilisations à partir de certaines données physiologiques.

10. Qu'elles en souffrent, s'en accommodent ou s'en félicitent, en fin de compte c'est toujours une malédiction ; depuis que j'ai écrit *Le Deuxième Sexe* ma conviction sur ce point n'a fait que se confirmer.

DEUXIÈME PARTIE

L'ennui, quand on s'attelle à un ouvrage de longue haleine et composé avec rigueur, c'est que, bien avant de l'avoir achevé, on cesse de coïncider avec lui : le moment présent ne peut pas s'y déposer. Je commençai *L'Invitée* en octobre 1938, je le terminai au début de l'été 1941 ; en cours de route, événements et personnages réagirent les uns sur les autres, les derniers chapitres m'amènèrent à réviser les premiers, chaque épisode fut repris à la lumière de l'ensemble ; mais ces modifications obéissaient aux exigences internes du livre : elles ne reflétaient pas ma propre évolution ; je ne fis à l'actualité que des emprunts tout à fait accessoires. Le roman avait été conçu, construit, pour exprimer un passé que j'étais en train de dépasser : justement parce que je devenais différente de celle que j'y peignais, ma vérité d'aujourd'hui n'y avait pas sa place. J'ai traversé des semaines, des mois où j'étais incapable de travailler ; mais aussitôt devant mon papier, je faisais un bond en arrière, je ressuscitais le monde d'autrefois. Sur les pages imprimées, je ne retrouve pas la trace des jours où je les écrivis : ni la couleur des matins et des soirs ni les frémissements de la peur, de l'attente, rien.

Pourtant, tandis que je les arrachais laborieusement au néant, le temps se brisa, le sol bougea et je changeai. Jusqu'alors je ne m'étais souciée que d'enrichir ma vie personnelle et d'apprendre à la traduire en mots ; j'avais peu à peu renoncé au quasi-solipsisme, à l'illusoire souveraineté de mes vingt ans ; j'avais acquis le sens de l'existence d'autrui ; mais c'était encore mes relations individuelles avec les gens, pris un à un, qui comptaient pour moi, et je voulais âprement le bonheur. Soudain, l'Histoire fondit sur moi, j'éclatai : je me retrouvai éparpillée aux quatre coins de la terre, liée par toutes mes fibres à chacun et à tous. Idées, valeurs, tout fut bousculé ; le bonheur même perdit son importance. En septembre 1939 je notai : « Pour moi, le bonheur était avant tout une manière privilégiée de saisir le monde ; si le monde change au point de ne plus pouvoir être saisi de cette façon, le bonheur n'a plus tant de prix. » Et de nouveau, en janvier 1941, j'écrivais : « Que mon ancienne idée de bonheur me paraît courte ! Elle a dominé dix ans de ma vie, mais je crois que j'en suis presque totalement sortie. » En fait, je n'y échappai jamais tout à fait. Plutôt, je cessai de concevoir ma vie comme une entreprise autonome et fermée sur soi ; il me fallut découvrir à neuf mes rapports avec un univers dont je ne reconnaissais plus le visage. C'est cette transformation que je vais raconter.

CHAPITRE VI

Au début de l'été 1939, je n'avais pas encore tout à fait renoncé à espérer. Une voix obstinée continuait à susurrer en moi : « Ça ne m'arrivera pas ; pas la guerre, pas à moi. » Hitler n'oserait pas attaquer la Pologne, le pacte tripartite finirait par se conclure et l'intimiderait. J'ébauchais encore des projets de paix. Ce n'était pas le moment, comme nous en avons eu le dessein, d'utiliser les services de l'Intourist pour faire connaissance avec l'U.R.S.S. Mais si les choses s'arrangeaient, nous pourrions aller nous promener au Portugal. Soit, disait Sartre ; mais il ajoutait qu'elles ne s'arrangeraient sans doute pas. Il me mettait en garde ; il vaudrait mieux affronter la vérité ; sinon, le jour où elle éclaterait, je ne serais pas prête à la supporter, je m'effondrerais. Mais comment se prépare-t-on à l'horreur ? me disais-je ; inutile de prétendre la domestiquer ; j'y userai mes forces en vain ; de toute façon, il me faudra improviser. Délibérément je bloquai mon imagination.

M^{me} Lemaire nous avait invités à passer le début d'août dans sa villa de Juanles-Pins. Le 15 juillet, je partis seule, et sac au dos, pour la Provence. Ce fut le plus beau de tous mes voyages à pied : le mont Ventoux, la montagne de la Lure, les Basses-Alpes, le Queyras, les Alpes-Maritimes. Fernand qui se trouvait à Nice avec Stépha eut l'idée de m'accompagner quelques jours. Il me rejoignit à Puget-Théniers, chaussé de superbes souliers cloutés. Le premier jour, nous marchâmes gaiement pendant huit heures, à travers des collines rouges. Le lendemain, nous allâmes en neuf heures, par la montagne, de Guillaume à Saint-Etienne-de-Tinée. Il se coucha, le soir, tremblant de fièvre. Je fis sans lui, le jour suivant, une longue escalade et, quand je le retrouvai le soir, il avait décidé de repartir pour Nice. Je poursuivis ma route sans lui. Je grimpai, au-dessus de Saint-Véran, à plus de trois mille mètres, sur des cimes délaissées où j'effrayai un troupeau de chamois. Comme je longeais la frontière italienne, je rencontrai des soldats qui manœuvraient ; deux fois les officiers examinèrent mes papiers avec soupçon. Larche, où j'arrivai, un soir, après une étape particulièrement longue, était occupé par la troupe ; impossible de trouver un lit ; je partageai celui de la femme du garde champêtre, une petite vieille proprette. Je ne pensais à rien sinon aux bêtes, aux fleurs, aux cailloux, aux horizons, au plaisir d'avoir des jambes, un estomac, des poumons, et de battre mes propres records.

Je retrouvai à Marseille Sartre et Bost qui étaient en permission. Tous deux considéraient la guerre comme inévitable ; déjà les Allemands s'infiltraient à

Dantzig ; il n'était question ni qu'Hitler renonçât à ses desseins ni que l'Angleterre manquât aux engagements pris à l'égard de la Pologne ; d'ailleurs Sartre ne souhaitait pas du tout un nouveau Munich ; mais ce n'était pas de gaieté de cœur qu'il envisageait la mobilisation. Nous allâmes manger une bouillabaisse à Martigues ; le soleil inondait les barques coloriées et les filets de pêche. Nous nous assîmes au bord de l'eau, sur de gros blocs de pierre aux arêtes tranchantes : c'était peu confortable, mais Sartre aimait l'inconfort. Face au ciel bleu, nous rêvâmes à haute voix, nonchalamment : valait-il mieux revenir du front aveugle, ou avec la gueule cassée ? sans jambes, ou sans bras ? Paris serait-il bombardé ? Utiliserait-on les gaz ? Bost nous quitta le surlendemain et nous restâmes encore deux ou trois jours dans la ville. Un après-midi, nous étions assis à la terrasse du Brûleur de Loups sur le Vieux-Port quand passa Nizan, portant sous son bras un énorme cygne en caoutchouc : il s'embarquait le soir pour la Corse avec sa femme et ses enfants ; il devait y rejoindre Laurent Casanova. Il but un verre avec nous et il nous dit en confidence mais sur un ton triomphant, que le pacte tripartite était en train de se conclure ; lui, toujours si retenu, il parlait avec une jubilation fiévreuse : « L'Allemagne sera à genoux ! » déclara-t-il. Chargé de la politique étrangère à *Ce soir*, il partageait évidemment les secrets des dieux et son optimisme nous réconforta. Nous nous souhaitâmes de pacifiques et heureuses vacances, et il nous quitta, son cygne sous le bras, pour toujours.

Le père de Lemaire avait fait bâtir la villa « Puerta del Sol » à une époque où ce morceau de côte était encore désert ; elle était entourée d'un grand jardin planté de pins, qui descendait jusqu'à la mer, au bout de la plage du Provençal. Nous prenions notre petit déjeuner sur la terrasse, en regardant les skieurs rebondir sur l'eau bleue, dans le vrombissement des canots automobiles : un matin, nous assistâmes avec amusement à un concours de slalom. Sartre écrivait ; je lisais : à l'époque, je savais mal mélanger travail et loisir. Vers midi nous allions sur la plage et Sartre m'apprenais à nager : je réussis à me tenir sur l'eau, mais jamais à franchir plus de dix mètres. Sartre pouvait abattre son kilomètre ; seulement, quand il se trouvait au large, seul, il se persuadait qu'une énorme pieuvre allait surgir du fond de l'eau et l'entraîner dans les abîmes : il revenait à tour de bras vers la terre ferme. J'aimais rentrer, aux environs de deux heures, dans l'ombre de la villa dont on avait fermé tous les volets. Nous mangions des salades niçoises, du poisson froid, parfois un aïoli qui nous endormait. Il y avait toujours du monde à déjeuner, à dîner ; les enfants Lemaire amenaient leurs amis et ils en avaient beaucoup. Marco séjournait, lui aussi, à « Puerta del Sol ». Il venait de manquer encore une fois l'audition qui aurait dû lui ouvrir l'Opéra, il avait de nouveaux chagrins d'amour, et les menaces de guerre l'épouvantaient. Son crâne se dégarnissait, il s'empâtait, il enlaidissait, aussi son humeur était-elle amère. Il imaginait que M^{me} Lemaire, Sartre et moi nous lui faisions son procès ; il épiait nos conversations : nous le surprimes une fois derrière une porte, une fois sous une fenêtre ; il s'excusa, avec son grand rire d'autrefois qui à présent sonnait tout à fait faux ; il se cherchait des alliés, il fomentait des intrigues. Entre certains des familiers de la maison il existait des dissensions et, comme d'habitude, nous nous

passionnions pour leurs problèmes ; nous en discussions avec M^{me} Lemaire, échafaudant des hypothèses, distribuant des blâmes avec partialité. Marco s'amusait à brouiller les cartes, pour le plaisir de nuire à tout le monde. Il rapporta faussement à Jacqueline Lemaire des propos déplaisants que Sartre aurait tenus sur elle : elle s'en plaignit, et ce fut une belle corrida ! Des fureurs bénignes, Sartre en prenait souvent ; mais je ne l'ai vu que très rarement entrer dans des colères sérieuses ; quand il y consentait, son visage n'était pas bon et en quelques paroles il écorchait vif l'adversaire : Marco pleura. Pour sceller notre réconciliation, il nous emmena avec M^{me} Lemaire à Cannes dans des boîtes de travestis. Cependant, du fait que je ne travaillais pas, les journées me paraissaient un peu languides. Le bleu du ciel, le bleu de la mer par moments m'accablaient ; moi aussi, j'avais l'impression que quelque chose s'y cachait : pas une pieuvre, mais un venin. Ce calme, ce soleil n'étaient qu'une feinte : soudain tout allait se déchirer.

En effet. Tout se déchira. Un matin nous apprîmes par les journaux la conclusion du pacte germano-soviétique. Quel coup ! Staline laissait Hitler libre d'attaquer l'Europe ; la paix était définitivement perdue : ce fut d'abord cette évidence qui nous prit à la gorge. Et puis, tout en faisant bien des réserves sur ce qui se passait en U.R.S.S., nous pensions tout de même qu'elle servait la cause de la révolution mondiale ; le pacte donnait brutalement raison aux trotskystes, à Colette Audry, à tous les oppositionnels de gauche : la Russie était devenue une puissance impérialiste, butée comme les autres dans ses intérêts égoïstes. Le prolétariat européen, Staline s'en foutait. A travers les ténèbres qui s'amoncelaient, on avait encore aperçu jusqu'à ce jour un grand foyer d'espoir : il venait de s'éteindre. La nuit descendait sur la terre, et dans nos os.

Nous eûmes envie, Sartre et moi, de passer quelques jours en tête à tête, et nous quittâmes Juan-les-Pins. Il ne servait à rien de regagner Paris tout de suite. Nous allâmes nous promener dans les Pyrénées. Nous avions un peu d'angoisse au cœur en disant au revoir à M^{me} Lemaire et même à Marco : dans quelles circonstances nous reverrions-nous ? Le train, de Juan à Carcassonne, était bondé de militaires rappelés de permission qui déjà revendiquaient des droits d'anciens combattants : « Nous qu'on va se faire tuer demain », disaient-ils, en occupant délibérément les places retenues. Je trouvai les remparts de Carcassonne affreux, mais j'aimai bien les petites rues de la cité ; nous avons bu du vin blanc sous des charmilles, dans une guinguette déserte, en parlant de la guerre, de l'après-guerre, heureux d'être ensemble pour affronter le malheur. Nous avons pris des cars, visité de petites villes, des églises, des cloîtres ; à Mont-Louis, il pleuvait et nous avons vu sur les murs les premières affiches de mobilisation ; nous avons décidé de rentrer à Paris, mais nous avons encore passé une journée à Foix. A l'hôtel de la Barbacane, nous nous sommes offert un énorme déjeuner — hors-d'œuvre, truite, cassoulet, foie gras, fromage et fruit, avec un vin du pays — et Sartre m'a exposé comment, au troisième volume des *Chemins de la liberté*, Brunet, dégoûté par le pacte germano-soviétique, démissionnerait du P.C. ; il viendrait demander son aide à Mathieu : renversement nécessaire, disait Sartre, de la situation exposée

au premier volume. Et puis nous avons été nous promener le long d'une rivière aux eaux blanches ; nous nous disions qu'en tout cas cette campagne, cette calme petite ville ne seraient pas touchées par la guerre, que nous les retrouverions indemnes *après* : cela nous donnait quelque chose à quoi nous accrocher. Nous nous racontions que c'en était fait, que nous avions pris notre parti de cette guerre ; nous marchions avec nonchalance, essayant de nous convaincre que la tranquillité de nos gestes et la sérénité du paysage répondaient à l'état de nos cœurs. Cette feinte dura peu. A 19 h 30 nous prîmes un train pour Toulouse, d'où nous devions tout de suite prendre le rapide pour Paris ; mais il était plein ; nous sommes restés deux heures et demie dans une gare bondée et toute noire où luisaient faiblement quelques petites étoiles violettes. Cette foule inquiète, ces ténèbres annonçaient un cataclysme : je ne pouvais plus l'esquiver, il me pénétrait jusqu'aux moelles. Un second rapide est arrivé, la foule s'est ruée : nous fûmes assez prestes pour conquérir deux coins, de haute lutte.

A Paris, tout était fermé, restaurants, théâtres, boutiques parce que c'était le mois d'août. Aucun de nos amis n'était rentré : Olga se trouvait à Beuzeville, Bost dans une caserne d'Amiens, Pagniez à la campagne dans la famille de sa femme, ma sœur à La Grillère avec mes parents, Nizan en Corse ; c'est avec lui surtout que nous aurions voulu causer ; nous ne nous expliquions pas qu'il eût été si mal renseigné. Il y avait à *Ce soir*, il nous l'avait dit, des gens importants qui ne l'aimaient pas ; mais dans des circonstances si graves, ces inimitiés auraient dû s'effacer. Comment avait-il réagi ? Ni dans sa vie privée ni dans sa vie militante il n'était homme à avaler n'importe quelle couleuvre ; le communisme représentait pour lui quelque chose que le pacte contredisait. Nous pensions beaucoup à lui. D'une façon générale, le sort des communistes nous préoccupait : on arrêtait certains militants ; *L'Humanité*, *Ce soir* avaient été interdits. C'était une situation paradoxale et déplaisante car, enfin, les communistes français avaient été à l'avant-garde du combat contre le fascisme. Beaucoup d'autres choses nous gênaient, dans les journaux et dans les conversations que nous surprenions aux terrasses des cafés. C'est avec raison que la presse avait depuis longtemps dénoncé les agissements d'une « cinquième colonne » ; sans aucun doute, elle constituait un vrai danger. Mais on devinait qu'elle allait servir de prétexte au déferlement d'une vague d'*espionniste* pire que celle qui avait sévi en 14-18. Le mélange de bravacherie et de couardise, de futilité et de panique que nous sentions dans l'air nous mettait mal à l'aise.

Les heures coulaient lentement ; nous n'avions rien à faire, et nous ne faisons rien, sinon marcher dans les rues aveugles et guetter toutes les éditions des journaux. Le soir nous allions au cinéma, voir de nouveaux films américains ; nous vîmes entre autres le chef-d'œuvre de Ford, *La Chevauchée fantastique* qui ressuscitait, dans un style moderne, tout ce que nous avions aimé dans les anciens westerns. C'était un bref répit ; nous sortions de la salle, nous nous retrouvions sur les Champs-Élysées, nous nous précipitions sur le dernier *Paris-Soir*. En nous endormant chaque nuit, nous nous demandions : « Que sera demain ? » Notre angoisse se réveillait avec nous. Pourquoi avait-il fallu en arriver là ? A trente ans à

peine passés, notre vie commençait à se dessiner, et brutalement on nous la confisquait : nous la rendrait-on ? au prix de quel dommage ? Le tranquille après-midi de Foix n'avait été qu'une trêve : nous tenions trop fortement à trop de choses pour lâcher prise si vite. Notre inquiétude, notre intime révolte, chacun la gardait pour soi, mais aucun n'était dupe de la sérénité de l'autre. Je me rappelais les fureurs de Sartre, au temps de son service militaire, l'horreur des vaines disciplines et du temps perdu ; aujourd'hui, il se refusait à la colère, et même à l'amertume, mais je savais que, s'il était plus capable que personne de prendre sur soi, il lui en coûtait aussi plus qu'à personne : il avait payé cher sa soumission aux impératifs de « l'âge de raison » ; il acceptait sans maugréer de partir pour les armées : mais au-dedans de lui, il était tendu à craquer. Nous ne doutions plus de la guerre. Les correspondants des journaux français à Berlin prétendaient qu'Hitler, ayant annoncé le vendredi le pacte germano-soviétique, comptait envahir la Pologne le samedi à cinq heures du matin : il avait manqué son coup et c'est pourquoi il avait convoqué Henderson à Berchtesgaden. Peut-être se déciderait-il à négocier avec le gouvernement polonais, par l'intermédiaire de l'Italie. Sartre n'accordait aucune confiance à ces bruits. En revanche, il était convaincu, comme tout le monde, que la guerre ne durerait pas longtemps et que les démocraties la gagneraient. Les journaux rappelaient la parole de Schacht : « A la rigueur, on finit, mais on ne commence pas une guerre avec des cartes de pain. » L'Allemagne manquait de ravitaillement, de fer, d'essence : de tout. La population n'avait aucune envie de se faire exterminer : elle ne tiendrait pas le coup ; le Reich s'effondrerait. Dans cette perspective, la guerre prenait un sens. Nous rencontrâmes au Dôme Fernand, nous entendîmes causer au Flore des sympathisants communistes : si l'U.R.S.S. permet à l'Allemagne de déclencher la guerre, disaient-ils, c'est qu'elle escompte la révolution mondiale. Cette justification du pacte nous paraissait une utopie. Du moins espérions-nous que la liquidation des fascismes entraînerait en France et dans toute l'Europe un progrès du socialisme. C'est pourquoi Sartre ne se rebiffait pas contre son sort ; il faisait sur lui-même un travail opiniâtre pour s'obliger à y consentir. Je rencontrai Merleau-Ponty dans les derniers jours d'août et je lui exposai notre point de vue : la guerre était un moyen somme toute acceptable de faire cesser un certain nombre de saloperies. Il me demanda avec un peu d'ironie pourquoi je l'accueillais, cette année, si sereinement, alors que l'an dernier j'en avais si grand-peur. Ce qui le fit sourire, je pense, c'est le feu que je mis à défendre des convictions toutes fraîches ; mais — comme en beaucoup de cas — mon retournement coïncidait avec celui d'à peu près tout le monde. Pendant ces douze mois, peu à peu la guerre s'était imposée à la plupart de ceux qui, au moment de Munich, croyaient encore pouvoir la refuser. Personnellement, la principale raison de ma résignation c'est que je la savais inévitable et, pour conserver la paix du cœur, je tâchai de me vaincre plutôt que la fortune. J'essayai jusqu'à la limite du possible — jusqu'au 11 mai 1940 — de m'en tenir à ce précepte cartésien. D'ailleurs, j'étais moins calme que je ne le prétendais : j'avais peur. Je ne craignais pas pour ma peau ; pas un instant je ne songeai à fuir Paris. J'avais peur pour

Sartre. Il resterait planqué à l'arrière, près de quelque camp d'aviation, m'assurerait-il ; il redoutait beaucoup plus l'ennui que le danger : je ne le croyais qu'à demi. Et tous deux nous avons peur pour Bost : le fantassin de deuxième classe, c'est ça la vraie chair à canon ; et il n'avait que vingt et un ans. Des gens disaient que cette guerre serait différente des autres ; peut-être. Nous aurions bien voulu deviner comment elle se déroulerait et aussi qu'est-ce qui arriverait *après*. Tant que nous étions ensemble et que nous parlions, la curiosité et une espèce de fièvre l'emportaient sur la tristesse de l'imminente séparation.

Et puis un matin, la chose arriva. Alors, dans la solitude et l'angoisse, j'ai commencé à tenir un journal. Il me semble plus vivant, plus exact que le récit que j'en pourrais tirer. Le voici donc. Je me borne à en élaguer des détails oiseux, des considérations trop intimes, des rabâchages.

1^{er} septembre.

10 heures du matin. Le journal expose les revendications d'Hitler ; aucun commentaire ; on ne souligne pas le caractère inquiétant des nouvelles, on ne parle pas non plus d'espoir. Je m'en vais vers le Dôme, désœuvrée, incertaine. Peu de monde. J'ai à peine commandé un café qu'un garçon annonce : « Ils ont déclaré la guerre à la Pologne. » C'est un client à l'intérieur qui a *Paris-Midi*. On se rue sur lui, et aussi vers les kiosques à journaux : *Paris-Midi* n'est pas arrivé. Je me lève, je remonte vers l'hôtel. Les gens dans la rue ne savent encore rien, ils sourient comme tout à l'heure. Sur l'avenue du Maine, quelques types ont *Paris-Midi* : on les arrête pour lire les titres. Je retrouve Sartre, je l'accompagne à Passy où il va voir ses parents et je l'attends au Viaduc au pied du métro. Passy est absolument désert, pas un piéton dans les rues, mais sur le quai un interminable défilé d'autos pleines de valises et de môme ; il y a même des side-cars. Je ne pense rien. Je suis hébétée. Sartre revient. La mobilisation est décrétée. Les journaux annoncent qu'elle a lieu à partir de demain ; ça nous donne un peu de temps. On passe à l'hôtel, on cherche la musette, les souliers dans la cave. Sartre a peur d'arriver en retard au centre de rassemblement et nous allons, en taxi, place Hébert : une petite place près de la porte de La Chapelle. Elle est vide. Il y a un poteau au milieu avec une pancarte : « Centre de rassemblement 4 », et en dessous de la pancarte deux gendarmes. On vient de coller des affiches au mur : un grand appel à la population parisienne, sabré de bleu-blanc-rouge, et, plus modeste, l'ordre de mobilisation, décrétée à partir du 2 septembre, O heure. Sartre s'approche des gendarmes et leur montre son fascicule : il doit partir pour Nancy. « Venez à O heure si vous voulez, dit le gendarme. Mais nous ne pourrons pas frêter un train pour vous tout seul. » Nous allons à pied jusqu'au Flore. Sonia est superbe, avec un foulard rouge dans ses cheveux, et Agnès Capri printanière avec un chapeau de bergère à grand ruban blanc ; une femme à l'air dur pleure. « Cette fois ça a l'air plus sérieux », dit un garçon. Mais les gens restent souriants. Je ne pense toujours rien mais j'ai mal à la tête. Il y a un beau clair de lune au-dessus de Saint-Germain-des-Près, on dirait une église de campagne. Et au fond

de tout, partout, une horreur insaisissable : on ne peut rien prévoir, rien imaginer, rien toucher.

J'ai peur de la nuit bien que je sois si fatiguée. Je ne dors pas, il y a du clair de lune plein la chambre. Soudain un grand cri ; je vais à la fenêtre : une femme a crié ; rassemblement des pas sur le trottoir, une lampe électrique. Je m'endors.

2 septembre.

Le réveil sonne à 3 heures. Nous descendons à pied au Dôme ; il fait très doux. Le Dôme et la Rotonde sont faiblement éclairés. Le Dôme est bruyant ; beaucoup d'uniformes. Deux putains à la terrasse encadrent deux officiers, l'une chantonne machinalement ; les officiers ne s'en occupent pas. A l'intérieur des cris, des rires. Nous partons en taxi pour la place Hébert à travers une nuit vide et douce ; sous la lune, la place est déserte, mais les deux gendarmes sont là. On dirait un roman de Kafka : la démarche de Sartre semble absolument libre, et gratuite, avec pourtant une rigoureuse fatalité qui vient du dedans de lui-même, par-delà les hommes. Les gendarmes l'accueillent d'un air amical et indifférent : « Allez gare de l'Est », disaient-ils, un peu comme s'ils s'adressaient à un maniaque. Nous suivons les grands ponts de fer, au-dessus des rails ; le ciel rougit, et c'est très beau. La gare est vide ; il y a un train à 6 h 24, mais nous décidons que Sartre prendra celui de 7 h 50. Nous nous asseyons à une terrasse. Sartre me répète que dans la météorologie il ne court aucun danger. Nous nous parlons encore dans la gare par-dessus une chaîne, puis il s'en va. Je reviens à pied à Montparnasse ; un beau matin d'automne ; sur le boulevard de Sébastopol rôde une fraîche odeur de carottes et de choux...

Quand je sors du cinéma à 5 heures, l'air est lourd ; un grand silence dans les rues. *L'Intransigeant* fait allusion à de vagues manœuvres diplomatiques : la Pologne résiste, le Reich est intimidé ; une seconde d'espoir, sans joie, plus pénible que la torpeur. Sur l'avenue de l'Opéra, des gens font la queue pour se faire délivrer des masques à gaz. La librairie Tchuntz, boulevard du Montparnasse, a collé à ses vitres une pancarte manuscrite : « Famille française. Un fils mobilisé en 1914, etc. Mobilisable le neuvième jour. »

Je monte chez Fernand. Il m'accueille, l'air pathétique : « Voyons, si vous avez du cœur ! Ehrenbourg est un homme fini ! » Ehrenbourg ne mange plus, ne dort plus, à cause du pacte germano-soviétique : il songerait au suicide ! Ça me touche peu. Nous allons dîner à la crêperie bretonne, rue du Montparnasse, dehors, c'est la nuit noire ; on distingue la grande pancarte « ABRI » sur le mur d'en face, les filles qui arpentent le trottoir, une ou deux lumières bleues. La crêperie n'est plus ravitaillée, elle manque de pain, de farine. Je mange peu. Ce soir les cafés ferment à 11 heures, et les boîtes de nuit n'ouvrent pas. Je ne peux pas supporter l'idée de rentrer dans ma chambre ; je vais dormir chez Fernand. On met un drap sur le divan d'en bas. Je suis longue à m'endormir, mais je m'endors.

Je me réveille à 8 h 1/2 ; il pleut. Ma première pensée : « C'est vrai ! » Je ne suis pas exactement triste ou malheureuse, je n'ai pas l'impression d'un chagrin en moi : c'est le monde dehors qui est horrible. On met la radio. Ils n'ont pas répondu aux premières notes de la France et de l'Angleterre, on se bat toujours en Pologne. C'est impensable : après ce jour il y en aura un autre, et un autre, et bien pires encore que celui-ci, car on se battra. Ce qui empêche de pleurer, c'est l'impression qu'après on aurait exactement autant de larmes à verser.

Je lis le *Journal* de Gide. Le temps passe lentement. 11 heures : ultime démarche à Berlin ; on saura aujourd'hui la réponse ; pas d'espoir ; je n'imagine même pas ma joie si on me disait : « La guerre n'aura pas lieu », et peut-être je n'en aurais pas.

Coup de téléphone de Gégé ; je vais chez elle à pied ; toutes les distances se sont tellement raccourcies : un kilomètre à faire, c'est toujours dix minutes occupées. Les sergents de ville ont de superbes casques neufs et leurs masques en bandoulière dans de petites musettes cachou ; il y a des civils qui en portent aussi. Beaucoup de stations de métro sont barrées avec des chaînes, et des pancartes annoncent la station la plus proche. Les phares des autos, peints en bleu, ont l'air d'énormes pierres précieuses. Je déjeune au Dôme avec Pardo¹, Gégé et un Anglais aux yeux très bleus. Pardo parie contre Gégé et moi que la guerre n'aura pas lieu ; l'Anglais est de son avis ; pourtant le bruit court que l'Angleterre a déjà déclaré la guerre. Gégé raconte son retour de Limoges à Paris ; on croisait une file ininterrompue de taxis, de voitures chargées de matelas ; vers Paris, très peu d'autos : rien que des hommes seuls, des rappelés. Des hommes voilent les vitres du Dôme avec d'épais rideaux bleus. Soudain, à 3 h 1/2, *Paris-Soir* : « L'Angleterre a déclaré la guerre à 11 heures ; la France la déclare à 5 heures de l'après-midi. » Énorme secousse malgré tout.

Sur la place Montparnasse, une bagarre. Une femme a traité un type d'étranger, il l'a engueulée ; des gens ont protesté ; un garde municipal attrape le type aux cheveux ; de nouveau la foule proteste ; le garde semble confus et disperse les gens ; dans l'ensemble, ils ont l'air de blâmer cette hostilité contre « l'étranger ».

Le soir, avec Gégé, je traîne au Flore ; les gens disent encore qu'ils ne croient pas à la guerre, mais ils ont des gueules sinistres. Un type de chez Hachette raconte que tous ses camions sont réquisitionnés et que les libraires des métros se trouvent brusquement sur le pavé. Nous remontons la rue de Rennes. C'est beau, dans la nuit noire, les phares violets et bleus. Au Dôme un policier discute avec le gérant qui rajoute encore aux fenêtres d'épais rideaux bleus. J'aperçois Pozner, en soldat, et le Hongrois. A 11 heures on vide le café. Les gens s'attardent au bord du trottoir, personne n'a envie de rentrer chez soi. Je vais coucher chez Gégé. Pardo me donne un cachet et je m'endors.

De la poste, je téléphone au lycée Molière ; il faut montrer ses papiers d'identité pour avoir le droit de téléphoner. Difficile de trouver un taxi ; il faut guetter le moment où les gens en descendent, j'en accroche un gare Montparnasse. La directrice en personne prend les mesures de ma figure et me donne un masque à gaz de petite taille dont elle m'explique le maniement. Je pars avec mon cylindre en bandoulière. Je retrouve Gégé gare Saint-Lazare, et je reviens en métro, il y a une queue immense, le métro brûle un tas de stations, ça fait étrange. Je descends à Solférino et je vais au Flore écrire des lettres. Arrivent Pardo et son ami de chez Hachette. Il raconte l'histoire des « volontaires de la mort » ; c'est une invention de Péricart, le type de « Debout les morts ! » : il a lancé un appel à tous les boiteux et goitreux qui ne perdraient rien en perdant la vie, pour qu'ils l'offrent à la patrie. Il nous récite une lettre reçue par Péricart : « J'ai trente-deux ans, un bras, un œil, je croyais que ma vie n'avait plus de sens mais vous m'avez rattaché à l'existence en me restituant toute la grandeur du mot : Servir. » L'auteur de la lettre demande qu'on utilise aussi les demi-déments. Cependant, le gérant annonce que le Flore ferme demain : c'est dommage, c'était une bonne petite *querencia*. Amusant de voir les gens en militaires : au Flore, Breton en officier ; au Dôme, Mané Katz en soldat de l'autre guerre.

Le Hongrois s'assied en face de moi et m'annonce, en bégayant avec pompe, qu'il va s'engager. Je lui demande pourquoi et il fait un geste vague. Un aviateur demi-saoul, demi-fou lui dit noblement : « Monsieur, permettez-moi de vous offrir un verre. » Ils boivent des fines et discutent sur la Légion étrangère ; le Hongrois ne voudrait pas se trouver mêlé à la pègre. L'aviateur parle des raids aériens ; il ne croit pas aux gaz, mais aux bombes à air liquide ; il conseille de descendre dans les abris. Tout le monde parle d'alerte pour la nuit ; jamais Paris n'a été aussi noir. Je vais encore coucher chez les Pardo.

La nuit, Gégé entre dans ma chambre : les sirènes. Nous nous mettons à la fenêtre. Les gens marchent en courant vers les abris, sous un beau ciel étoilé. Nous descendons jusqu'à la loge où la concierge a déjà mis son masque et nous remontons, certains que c'est une fausse alerte. Il est 4 heures ; je me rendors jusqu'à 7 heures : la breloque me réveille. Les gens sortent des abris ; deux femmes en robes de chambre fleuries portent des linges autour de la tête, en guise de masques sans doute. Un type passe à bicyclette, son masque en bandoulière et crie : « Ah ! les vaches ! »

5 septembre.

Le journal annonce que « les contacts sont progressivement pris sur le front ». Comme c'est propre et poli ! Pardo et Gégé font leurs valises. Arrive une petite script-girl qu'ils emmènent avec eux ; elle est toute dépeignée, elle prétend que les femmes ne se maquillent plus, ne se coiffent plus, et c'est assez vrai. Elle raconte qu'il y a eu avant-hier un formidable accident de chemin de fer aux Aubrais : 120 morts, et que des tas d'autos se bousillent sur les routes.

Lettre de Sartre, de Nancy, le 2 septembre au soir. Au Dôme passe Kisling, en

militaire ; Fernande Barrey — l'ex-femme de Foujita — le hèle : « Alors, on remet ça pour la seconde fois, mon pauvre vieux ! » Tabouis dans *L'Œuvre* est toujours optimiste : la guerre n'aura pas lieu

Un décret sur les Allemands habitant la France : on va les foutre dans des camps de concentration.

Les magasins Uniprix affichent : « Maison française. Direction française. Capitaux français. »

Le Flore est fermé. Je m'assieds à la terrasse des Deux Magots et je lis le *Journal* de Gide de 1914 ; beaucoup d'analogie avec le moment présent. A côté de moi, il y a Agnès Capri, Sonia et son amie brune. Elles ont hâte de quitter Paris. Capri pense partir pour New York. Tout le monde parle sur un ton angoissé de l'alerte de la nuit dernière. On dit que des avions allemands avaient passé la frontière en reconnaissance. Tout ça est peu intéressant, à peine pittoresque. On ne sent pas encore que c'est vraiment la guerre ; on attend : quoi ? L'horreur de la première bataille ? Pour l'instant, on dirait une farce, les gens avec leurs masques, leurs airs importants, les cafés calfeutrés. Les communiqués ne disent rien : « Les opérations militaires se déroulent normalement. » Y a-t-il déjà des morts ?

Comme lentement, du matin au soir, les journées glissent au sinistre ; lentement, si lentement. La place Saint-Germain-des-Près est morte sous le soleil, des hommes en salopette remuent des sacs de sable ; un homme joue d'une petite flûte ; un marchand vend des cacahuètes.

Je dîne avec le Hongrois à une terrasse du boulevard du Montparnasse ; je bois beaucoup de vin rouge, puis de l'akvavit aux Vikings qui ressemblent à un caveau mortuaire. Il m'explique qu'il est engagé parce qu'il ne peut ni retourner en Hongrie ni avoir en France un statut possible. Il me fait des confidences sur sa sexualité et finalement il m'assomme. Je rentre chez moi. Les filles font le trottoir avec des masques à gaz sur le flanc.

Je suis réveillée par des explosions. Je sors sur le palier : « Ce sont des mitrailleuses », me crie-t-on. Les sirènes ont sonné une heure plus tôt. Je m'habille, je descends ; on n'entend plus rien et je remonte me coucher.

6 septembre.

Je lis les journaux aux Trois Mousquetaires. Dans *Marianne*, plus de mots croisés : tous les jeux de ce genre sont interdits par crainte du langage chiffré. Brusquement le rideau de fer s'abaisse et les gens sortent : sirènes. Les gens restent dans la rue, par petits groupes, très calmes. Je rentre à l'hôtel : la patronne continue à faire sa vaisselle et je lis Gide dans ma chambre puis, l'alerte finie, au Dôme. D'après *Paris-Midi*, il n'y a pas encore de vraies batailles sur notre front. Fernand dit que cette guerre lui fait l'effet d'une guerre-attrape, une guerre en trompe-l'œil, toute pareille à une vraie, mais sans rien dedans. Est-ce que ça durera ?

7 septembre.

Je suis tendrement attachée à ce carrefour Montparnasse : ses terrasses de café demi-vides, le visage de la téléphoniste du Dôme ; je me sens en famille et ça me défend contre l'angoisse. Je lis Gide, en prenant un café, et un type aux yeux un peu exorbités, que nous avons vu souvent au Dôme, m'interpelle : « Voir quelqu'un lire André Gide ! On pourrait croire que la grande stupidité n'existe pas ! » Il me raconte que la femme de Breton a fait scandale hier à la terrasse du Dôme en criant à tue-tête : « Cette putain de général Gamelin ! » Il s'appelle Adamov et connaît vaguement les surréalistes.

Deuxième lettre de Sartre qui traîne encore à Nancy.

J'ai acheté *Marie-Claire* ; le mot de guerre n'est pas prononcé une seule fois et pourtant le numéro est parfaitement adapté. Dans les lavabos du Dôme, une putain se fait le visage ; elle explique mystérieusement : « Je ne mets pas de rimmel, à cause des gaz. »

8 septembre.

Fernand me retrouve au restaurant de la rue Vavin et prend le café avec moi. Il a vu hier Ehrenbourg et Malraux. Malraux essaie de venir en aide aux étrangers qu'on enrôle de force dans la Légion ; une armée slovaque est constituée ; 150 000 Juifs d'Amérique ont proposé de former un corps expéditionnaire, mais il semble qu'on va renforcer le pacte de neutralité et qu'ils ne pourront pas venir. Les journaux annoncent « amélioration de nos positions » et parlent de « violents combats entre Rhin et Moselle ». Fernand prétend qu'on aurait déjà enlevé quelques fortins de la ligne Siegfried. Je passe à l'hôtel où la femme de chambre me parle d'un petit jeune homme qui venait de finir son service comme M. Bost et qui est sur les lignes ; on le bombarde. J'ai peur pour Bost. Et malgré tout, j'ai peur pour Sartre.

Huit jours de lutte, pour quoi ? comme si j'attendais un miracle, mais huit jours ne m'ont pas avancée d'un pas, ça commence à peine ; c'est ça qu'il faudrait arriver à penser, que je ne peux pas penser. Je ne sais par quel bout saisir la guerre, rien de plein comme disait Lionel à propos de la maladie : une éternelle menace. Par instants je prends l'état de peur comme une crise à laquelle il faut bien faire sa part, mais qu'on doit essayer de réduire ; et par instants, ça me semble le moment de vérité et le reste une fuite. Aucune émotion en revoyant les endroits où j'ai été heureuse ; j'en aurais s'il s'agissait d'une rupture. Dans une rupture, il s'agit de renoncer à un monde qui est encore là, qui nous accroche de partout, et le déchirement est horrible. Mais une fois pour toutes, voilà que le monde est détruit, il ne reste qu'un univers informe. Toute mélancolie, tout déchirement même est interdit. Il faudrait du moins un espoir.

Place Edgar-Quinet, les gens lèvent la tête pour regarder monter dans un ciel gris-rose de grosses saucisses grises. Je m'installe au Dôme pour écrire ce carnet. A présent, dans les cafés, il faut régler sa consommation tout de suite pour pouvoir

partir en cas d'alerte.

En rentrant chez moi à minuit, je trouve un mot : « Je suis là, je suis au 20, au fond du couloir. Olga. » Je frappe au 20 où une grosse voix d'homme me répond ; puis avec ma bougie (il n'y a pas d'électricité à l'hôtel depuis deux jours), j'erre dans le couloir en écoutant les bruits ; la rousse d'en face sort de sa chambre et me regarde avec méfiance. Je finis par frapper au 17 où je trouve Olga à moitié endormie. Nous causons jusqu'à 3 heures du matin.

9 septembre.

Olga me dit que pour l'instant Bost est à l'abri. Le courrier m'a apporté une lettre de Sartre qui semble bien paisible. La peur me quitte, c'est une libération physique. Du coup je retrouve, sinon des souvenirs, du moins un avenir.

Je vais au Dôme avec Olga. Il y a deux petites lesbiennes à côté de nous, et l'une s'engueule avec le garçon : « Je ne parle pas avec les garçons », dit-elle ; et le garçon, moustachu, bonasse et menaçant : « Mais les garçons ont des oreilles pour entendre, et ils peuvent le répéter et le donjon de Vincennes n'est pas loin. » Olga me raconte comment la guerre a transformé Beuzeville : les élégantes réfugiées qui se promènent dans les rues, l'incessant défilé des trains pleins de chevaux qui gémissent et de soldats silencieux. Seuls des Nègres chantaient ; il y a aussi des trains de réfugiés : les boy-scouts, dit-elle, s'emparent sauvagement des enfants pour les gorger de lait condensé. Fernand passe. Il dit que ça va mal en Pologne : Varsovie serait prise. Je m'installe avec Olga dans l'appartement vide de Gégé.

10 septembre.

Je passe le matin chez ma grand-mère ; je la trouve aux prises avec une bonne femme de la défense passive qui veut la persuader de partir : « On évacue les enfants et les vieilles gens avant tout », dit-elle. Ma grand-mère pose les mains sur son petit ventre rond et, d'un air mutin et buté : « Mais je ne suis pas une enfant. » Elle a reçu une lettre de ma mère : à Saint-Germain-les-Belles ont arrêté un espion qui voulait, prétend-on, faire dérailler le Paris-Toulouse.

Chez moi je trouve une lettre de Sartre et un avis de dépêche, sans doute de Bianca ; mais pour avoir la dépêche, il faut faire viser l'avis au commissariat, ce qui exige un certificat de domicile ; ensuite on va chercher le télégramme à la poste.

A 11 heures du soir, je suis en train de lire au lit *La Mère* de Pearl Buck, livre insipide, et j'entends dans la rue de grosses voix : « Lumière ! lumière ! » J'essaie de discuter mais on crie : « Fous-leur des coups de revolver dans les volets... Si vous voulez faire de l'espionnage, allez ailleurs ! » et je me décide à éteindre.

La nuit, à 4 heures, une courte alerte. Nous descendons dans l'abri ; des planches par terre, des chaises ; quelques locataires se ramènent avec de petits pliants. La concierge nous dit que les chaises appartiennent à des messieurs d'en

face, qu'on ne peut pas s'asseoir dessus. Nous remontons sous prétexte de chercher des sièges et nous causons jusqu'à la fin de l'alerte.

Un soldat ce matin, au restaurant, racontait en criant très fort que dans sa caserne deux soldats s'étaient pendus pour ne pas partir, dont un qui ne voulait pas abandonner ses quatre enfants.

11 septembre

Impression d'immense loisir ; le temps n'a plus de valeur. Je vais chercher la dépêche de Bianca ; elle me demande de venir à Quimper, j'irai. J'écris des lettres. Je recommence à avoir envie de travailler, mais il faut que j'attende. Au Dôme, le garçon moustachu raconte ses souvenirs de l'autre guerre : « Mon premier Boche, il était si gros que quand on l'a ramassé, on l'a mis dans une brouette et il ne tenait pas dedans, il fallait lui tenir les pieds. J'étais tellement impressionné que quand j'ai été blessé, mon sang ne coagulait pas. »

Nous achetons de la poudre bleue qu'Olga délaie dans de l'eau, dans de l'huile et même dans l'ambre solaire de Gégé et elle badigeonne les vitres pendant que je mets des disques et que j'écris un tas de lettres. A 9 heures, nous sortons. Nos fenêtres sont merveilleusement bleues ; nous allons au Dôme à travers de formidables ténèbres, on bute sur les bords des trottoirs. Nous nous asseyons à la table de Fernand ; il y a un Grec, très beau, des Espagnols, une vague poétesse surréaliste, grasse à lard, mais avec une peau, des yeux, des dents admirables. Elle est bouleversée de fureur parce qu'un ami l'a présentée à deux types qu'elle ne connaissait même pas et ensuite lui a demandé des nouvelles de son mari (qui n'est pas son mari, précise-t-elle), elle a fait une vague réponse et un des types a dit : « Madame tient des propos qui ne me plaisent pas. » Il paraît que ce sont des agents provocateurs. Elle raconte vingt fois son histoire, elle semble terrorisée. Tous ces étrangers sont traqués, beaucoup vont foutre le camp. Fernand pensait à nous faire tous monter chez lui boire un verre, mais il a peur du bruit et du scandale.

12 septembre.

Matin gris. Les *Sita* ne passent plus qu'à 10 heures ; une statuette de plâtre gît au milieu de la rue. Toujours les mêmes nouvelles : avances locales sur notre front, résistance de Varsovie. Une lettre de Sartre qui m'angoisse : il est non pas avec l'aviation, mais avec l'artillerie ; il n'a encore rien reçu de moi. De nouveau, j'ai peur ; tout est empoisonné, horrible.

14 septembre.

Les nouvelles de la guerre ne changent pas. Les Polonais résistent ; la pluie gêne l'avance allemande. Restrictions sévères à l'intérieur de l'Allemagne et, dit-on,

mécontentements. Peu de mouvements sur le front français ; on masse les réserves en vue des événements à venir. En somme, la guerre pour nous n'a pas vraiment commencé. Quand on se battra, quand Paris sera bombardé, tout aura un autre aspect. On ne peut pas encore croire que ça arrivera, d'où le drôle d'état neutre de ces jours-ci. Les cinémas, les bars, les dancings vont rouvrir jusqu'à 23 heures. Tout va redevenir plus normal.

J'ai traversé le Luxembourg, calme comme la mort ; le bassin est vide, tout croupi ; des sacs de sable autour du Sénat. De fragiles barrages de chaises coupent la zone proche du Petit Luxembourg ; il y a des militaires là-dedans qui creusent vaguement la terre, et un tas de branches abattues. Je me demande ce qu'ils foutent là.

Soirée au cinéma. Au lit, je lis *Portrait de femme*, d'Henry James.

15 septembre.

Nous fabriquons d'énormes paquets de livres et de tabac pour Sartre et Bost. Devant la poste, nous rencontrons Levillain², en officier de cavalerie, désinvolte, frappant de sa cravache ses belles bottes tout en nous parlant. Parfait officier, et Sartre et Bost doivent le respect à des types comme ça, c'est marrant. A la poste il y a une longue queue ; la patronne de l'ancien hôtel de Marco est dedans, elle s'engueule avec un homme ; la moindre dispute, ces temps-ci, devient aussitôt une discussion nationale et les conciliateurs bénévoles ont conscience d'incarner l'union sacrée.

Nous allons voir *Blanche-Neige* ; c'est fade.

16 septembre.

Lettre de Sartre ; il est dans un paisible village d'Alsace, il travaille.

J'aide Olga à faire ses valises, je l'accompagne gare Montparnasse et je vais prendre le train gare de l'Est. Je plonge de nouveau dans la guerre, de nouveau seule, juste un morceau d'une humanité tragique. Ça serre le cœur, ce café d'Esblly où j'attends le train de Crécy ; je suis dehors, dans le crépuscule, à la terrasse, et les gens causent à l'intérieur, près de la fenêtre éclairée. On parle d'une femme qui a reçu une dépêche : « Mari mort au champ d'honneur » et on s'indigne un peu ; généralement, c'est le maire qui vient, et il annonce : « Écoutez, ma pauvre dame, votre homme est gravement blessé » ; c'est moins froid qu'une dépêche. Ils disent que le maire de je ne sais quel trou a quinze dépêches de cette espèce, qu'il n'ose pas les porter. Ils parlent du passage des facteurs, de l'inquiétude des femmes qui les guettent et qui vont sans cesse à la poste. Ils demandent : « 15 000 Allemands morts, combien ça fait de Français ? » Ils boivent du porto et du pernod, et un homme s'indigne : « C'est défendu de porter le deuil, sans ça ils vous mettent dans des camps de concentration ! » Les femmes répondent que le deuil, ça ne signifie rien. La nuit tombe, des autos

passent. Une femme dit : « Et ceux qu'on aime et qu'on ne peut rien porter... » Des trains passent, pleins de soldats qui se taisent. J'ai été à la terrasse d'un autre café où on ne parlait que de soldats et de guerre. La guerre est partout ici et de nouveau jusqu'au fond de moi-même.

Je comptais être à Crécy en une heure ; mais les trains sont dérégles. Je suis arrivée seulement à 7 heures à Esbly après avoir longuement rêvé à la portière : je me sens hors du monde, et je conçois sans horreur de pouvoir tout à fait m'anéantir. Pourtant, je me rappelle clairement ce que c'était le bonheur. A Esbly on m'a dit qu'il fallait attendre une heure ; deux cafés déjà m'ont chassée et, dans le troisième, j'écris ceci. J'aime cette halte, et cette nuit, dans le bruit des trains. Ce n'est pas une halte ; c'est ça qui est le vrai : être sans maison, sans ami, sans but, sans horizon, une toute petite souffrance au milieu d'une nuit tragique.

J'ai repris un petit train noir, avec un plafond de sombres veilleuses bleues qui n'éclairent rien ; je suis restée à la portière ; le train projetait sur le talus un carré de lumière. Dans les petites gares, un employé criait le nom de la station et agitait sa lanterne. A la sortie du quai, j'ai trouvé Dullin, enveloppé de châles, qui m'a prise dans ses bras et m'a fait monter dans sa vieille carriole ; il y avait un chien noir, très encombrant. La voiture n'avait pas les feux réglementaires et Dullin a traversé Crécy avec des airs de conspirateur ; il ne faisait pas froid, la couverture nous réchauffait les jambes, et c'était plaisant le pas du cheval dans la nuit ; on n'y voyait rien du tout. A l'entrée du village, des hommes nous ont demandé nos papiers. Dullin répétait de son ton le plus *tragediant* : « C'est affreux, affreux ! » Il est écœuré des types de l'arrière, en particulier de Giraudoux avec sa clique de censeurs et d'embusqués, et de Jovet que Giraudoux a fait grand magnat du cinéma et qui, le monocle à l'œil, prend des airs de général. Comme il a plusieurs films commencés il déclare : « Il faut d'abord finir les films commencés et puis encourager la production cinématographique. » Jovet dit aussi : « A la radio, il faut des choses qui remontent le moral ; des choses gaies, facile à comprendre : *Le Soulier de satin*, de Claudel, *La Jeanne d'Arc* de Péguy. Pas d'auteurs étrangers. »

Baty a longtemps conféré avec Dullin, ils ont envisagé des tournées en Amérique et chez les neutres, mais l'Amérique ne plaît pas à Dullin, et puis il trouve que ça serait se débiter ; il préférerait essayer en France une sorte de théâtre ambulant, mais ça semble difficile à réaliser.

Nous entrons dans Ferrolles, et voici une silhouette sombre, éclairée par une petite lampe bleue, c'est Camille. Elle escorte la voiture et deux soldats se joignent à nous, en plaisantant la vieille carriole. Il y a des soldats partout, la maison de M^{me} J... — la mère de Camille — est en même temps une infirmerie ; elle n'a que sa chambre à elle ; même le cabinet de toilette, elle le partage avec le sergent. Aux coins des ruelles il y a des écriteaux : « Section X, Section Y ». Dullin a mené le grand cheval à l'écurie et l'a dételé en ayant grand soin de ne pas laisser filtrer la lumière ; on prend autant de précautions ici qu'à Paris. Et puis on est entré dans la salle à manger, où M^{me} J... nous a regardés d'un air sévère, déjà prête à prendre Dullin en faute.

Elle m'a embrassée cependant sur les deux joues. Elle est un peu effrayante,

rousse, mais avec la racine des cheveux blanche, des yeux exorbités, la bouche tombante. Le visage poché, la voix coupante et dure. A table, elle s'est âprement disputée avec Dullin à propos d'un rond de saucisson ; elle l'appelle cependant Lolo et l'a embrassé avant d'aller se coucher. Camille, restée seule avec moi, m'a raconté que sa mère était éthéromane et faisait scandale dans le village. C'est surtout devenu terrible quand le père a été atteint d'une encéphalite léthargique soignée par cette droguée qui se foutait par terre à s'ouvrir le crâne sur les chenets. On a fini par transporter le père dans une clinique à Lagny où Camille a suivi pendant huit jours son agonie. Elle me prête le prologue et le premier acte de sa pièce sur la princesse des Ursins ; je les lis au lit. Je m'endors et ne me réveille qu'à 11 heures du matin.

17 septembre.

Tristesse du réveil. Une lumière plaisante passe par ma petite fenêtre masquée de vert, et je me sens horriblement triste. Mais jadis, le pire dans mes tristesses, c'était l'étonnement qu'elles me causaient et ma révolte scandalisée. Tandis qu'à présent, j'accepte ça de bonne grâce, avec une impression de familiarité.

Camille me dit quelques mots à travers la porte ; ils partent aux provisions. Je fais ma toilette, je descends. J'aime cette maison. Ils ont encore embelli la chambre du corsaire. Il y a une admirable malle ancienne, et un dessus-de-lit rouge brodé de bateaux somptueux. Mariette m'apporte le café dans le jardin, sur une petite table de bois : fleurs, soleil. De la cuisine vient un bruit de casseroles et d'eau bouillante : tout a l'air si heureux ! Je finis la pièce de Camille, j'écris des lettres. En face du jardin, des soldats ; partout des soldats ; le village en est transformé.

Camille et Dullin reviennent, on déballe les provisions et on déjeune dans le cloître ; un déjeuner succulent, avec du bon vin et du marc. Les rapports de Dullin avec M^{me} J... sont toujours enchanteurs. Arrive une parente, jeune, un peu difforme, qui embrasse Dullin, salue à la ronde, puis nous annonce que les Russes sont entrés en Pologne ; ils prétendent que ça ne supprime pas leur neutralité à l'égard des autres nations ; il semble qu'ils fassent un traité avec le Japon et aussi avec la Turquie. Ça peut signifier une guerre de trois ans, de cinq ans, une longue guerre. Je n'avais encore jamais envisagé une longue guerre. Dullin reparle de l'autre guerre ; il s'était engagé, il a passé trois ans dans les tranchées, sans une blessure ; il insiste surtout sur la souffrance physique, sur le froid. Il décrit aussi avec art le sort de l'infanterie légère : gaz, lance-flammes, bombardements, les types qui montent à l'assaut avec les baïonnettes et les grenades. Il a l'air d'admirer, et je m'en irrite, ce que Céline appelle « l'âme héroïque et fainéante » de certains chefs.

Promenade à travers champs avec Camille sous un ciel nuageux, très beau ; des vergers lourds de pommes ; de paisibles villages aux toits rouges : des grappes de haricots sèchent aux façades des maisons. Nous nous arrêtons au bord d'une route, près d'une petite gare et nous buvons de la limonade à la terrasse d'un

hôtel. Deux soldats gardent la voie ; le barbu est un peintre de Crécy ; l'autre tient à la main un bâton de sergent de ville. Des autos passent, souvent pleines d'officiers. Nous remontons à travers champs et villages. C'est un moment très fort et je me rappelle ce que Sartre m'avait dit à Avignon, qui est si vrai, qu'on peut vivre avec une grande douceur un présent tout entouré de menaces ; je n'oublie rien de la guerre, de la séparation, de la mort, l'avenir est barré, et pourtant rien ne peut effacer la tendresse et la lumière du paysage ; comme si on était envahi par un sens qui se suffit à soi-même, qui n'entre dans aucune histoire, arraché à sa propre histoire, totalement désintéressé soudain.

Au retour, nous écoutons la radio. Les informations sont vaseuses. On essaie de masquer l'importance de l'intervention russe. Nous restons accablés un long moment devant cet horizon si chargé, si indécis. A dîner, Dullin s'anime et raconte des histoires amusantes sur Gide et sur Ghéon.

18 septembre.

Je descends à 11 heures, je m'assieds près du poêle. Dullin d'un air appliqué couvre des pages d'écriture : je crois qu'il travaille à ses projets. Je lis la première partie d'*Henri IV* de Shakespeare que j'avais commencé jadis en anglais et jamais fini. Vers midi, Camille apparaît, en négligé ; on écoute un petit morceau de Couperin, puis les informations : nuit calme sur l'ensemble du front, mais la Pologne est prise entre deux feux, et ravagée. On entend, dehors, les grosses voix des soldats ; chaque ordre, chaque coup de sifflet a une résonance sinistre. Camille m'accompagne à Crécy, en tenant le chien en laisse, elle est jeune et gracieuse. Nous buvons du cidre bouché. Crécy est plein de soldats et d'autos réquisitionnées. Je prends le train : il est 5 heures. On met deux heures et demie pour arriver à Paris, avec encore une demi-heure d'attente à Esbly. De longs trains passent, vides, en direction de l'est ; encore un train avec des soldats et des canons : là-bas, au loin, il y a un autre monde, impossible à imaginer. La gare de l'Est est toute noire, noirs les couloirs du métro avec leurs ampoules bleuies. Ma chambre est funéraire avec cette lumière. Je lis, tard dans la nuit. Demain, je pars pour Quimper.

19 septembre.

J'attends Colette Audry à la terrasse du Dôme. Il fait beau. Je suis contente de changer d'air, contente de cette journée d'automne, des lettres que j'ai reçues hier soir. C'est presque de la joie : une joie sans avenir, mais comme j'aime vivre, malgré tout.

Colette Audry est arrivée avec une superbe bicyclette aux nickels étincelants ; à la déclaration de guerre, elle a acheté cette bicyclette, qui lui a coûté 900 francs, qui lui a mangé tous ses sous. Elle est partie en Seine-et-Oise, et puis elle est revenue. Elle est mariée avec Minder qui est réformé. Sa sœur est très importante,

maintenant, avec son mari général. Il paraît qu'on peut faire bien des choses avec des protections, par exemple obtenir un laissez-passer pour aller voir son mari : mais comment avoir des protections ? Elle me parle de Katia Landau, dont le mari a été enlevé, qu'on a jamais revu et qui, comme juive allemande, est salement embêtée. Nous apercevons cinq minutes Rabaud ; il prétend que le moral des soldats est infect, qu'ils ne parlent que de se crever un œil pour ne pas monter en ligne. Passe Alfred, le frère de Fernand ; il me dit à voix basse que Fernand est arrêté. Je monte chez Stépha que je trouve en larmes ; hier, des types sont venus chercher Fernand, et on ne l'a plus revu. Arrive Billiger, très pathétique : j'ai passé la nuit avec Fernand. Hier comme il sortait de la Rotonde, on lui a demandé ses papiers ; il a un laissez-passer de sujet autrichien, il a déjà été une fois au camp de concentration de Colombes, on lui a délivré un papier l'autorisant à revenir à Paris. Le flic l'a quand même emmené au commissariat, et le commissaire a rageusement déchiré son laissez-passer. Ensuite, on l'a conduit à la préfecture où il a eu l'étonnement d'apercevoir Fernand au milieu d'une bande d'Espagnols. On leur a jeté un morceau de pain et la nuit on les a bouclés dans une sorte de cave pleine de charbon. On avait arrêté tous les Espagnols, même des commerçants résidant en France depuis des mois. Le matin on a relâché Billiger, mais le pauvre devait retourner à Colombes et Stépha lui préparait une musette, une gamelle. Pour Fernand, on l'aurait gardé là-bas ; Stépha fait agir sa voisine, une appétissante jeune putain amie d'un député socialiste. Je conseille à Alfred de passer chez Colette Audry³ qui pourra sans doute faire quelque chose. Je déjeune à la crêperie bretonne avec Stépha ; elle tremble pour sa mère qui était à Lwow ; elle se calme un peu.

Au Dôme, je retrouve Raoul Lévy⁴ avec qui j'avais rendez-vous ; il se guide en tout sur le calcul des probabilités : il estime avoir de grandes chances de mourir à la guerre mais n'en est guère affecté ; Kanapa non plus, me dit-il. Il me parle de la propagande allemande en France : comment les soldats de la ligne Siegfried plantent en terre des écriteaux : « Nous n'en voulons pas aux français ; nous ne tirerons pas les premiers. » Une mère allemande a fait à la radio un discours aux mères françaises : tout est la faute de l'Angleterre, il ne faut pas que les jeunes Français se fassent tuer pour elle. Il me parle aussi d'un article de Massis : la philosophie allemande est une philosophie du devenir et voilà pourquoi les Allemands dépassent leurs promesses et ne les tiennent pas. Et aussi d'un article : « Le Boche n'est pas intelligent. » Il me soutient que cinq millions d'hommes ou un, c'est la même chose, car il n'y a personne qui pense la totalité.

Je prends mon train : un immense train, sur la terrasse en plein air qui surplombe l'avenue du Maine ; ce qui frappe c'est moins le nombre des voyageurs que la hauteur des piles de valises dans les filets. La lumière est si faible que je ne peux pas lire. Je somnole. Je pense à ma vie dont je suis profondément satisfaite. Je pense au bonheur ; pour moi, c'était avant tout une manière privilégiée de saisir le monde ; si le monde change au point de ne plus pouvoir être saisi de cette façon, le bonheur n'a plus d'importance. Il y a sept bonnes femmes dans mon compartiment, et un homme ; l'homme et deux femmes emportent avec

eux des valises bourrées d'argenterie ; une gamine infecte babille des histoires d'espion et signale avec blâme les moindres lueurs. Atmosphère de panique ; on croirait le train chargé sur son toit, sous son ventre, de conspirateurs armés de bombes fulminantes. On guette les signes : « J'ai vu un éclair », dit l'un ; un autre, en frissonnant : « J'ai senti une odeur. » « J'ai entendu un bruit », dit un troisième. Le bruit, c'est le couvercle du siège des cabinets qui claque : mes voisins croient à des explosions. Le train a de terribles arrêts brusques, ce sont de vieux mécaniciens rappelés qui les conduisent, à présent ; à une des haltes, une femme se trouve à moitié mal, elle tremble de peur, on la gorge de thé. Tout le monde croit à un déraillement. Il est vrai que dans un des compartiments une valise est tombée sur la tête d'un type, et l'a étendu raide : on l'a emporté sur un brancard. Nuit longue et étale, sans ennui ; l'aube se lève lentement, je reconnais la calme campagne bretonne, ses clochers gris et trapus.

20 septembre.

Bianca m'attend sur le quai. Elle me mène à mon hôtel, le Relais Saint-Corentin qui était très chic jadis, et où j'ai une chambre pour 12 francs, minuscule il est vrai ; c'est un peu le genre du Petit Mouton ; je suis la seule cliente avec un officier ; la vieille Bretonne ferme presque à toute heure la porte et on entre par-derrière, en traversant une espèce de dépôt à charbon et une arrière-cour puante. Mais l'hôtel est plaisant comme tout et je me réjouis d'être là. Journée de paix, d'oubli. Il fait très beau ; à travers des bruyères et des landes nous descendons vers l'Odet ; il y a des fermes charmantes, grises sous les roses blanches, mais à l'intérieur, des idiots aux yeux blancs, des malades, des enfants apeurés. Bianca me parle de la propagande anti-anglaise des Allemands et me dit que beaucoup de gens par ici en sont touchés. Elle rentre dîner chez elle. Je cherche un restaurant bon marché. Je suis très pauvre ; j'échoue dans un ignoble bistrot où on me sert de la soupe au pain pendant que la radio raconte un atroce combat polono-allemand. A 8 heures je vais écrire des lettres à la brasserie de l'Épée. A 8 h 1/2 on a tiré d'épais rideaux bleus, puis on m'a refoulée près de la caisse et on a quasi tout éteint. C'est exagérément mortuaire. Il y a deux tables : moi, et puis un homme avec deux putains. Je vais aller dormir.

21 septembre.

Promenade au bord de l'Odet qui sent l'algue et la vase. Bavardages. Le soir je relis *Tête d'or* que je trouve beau, surtout la mort de Cébès, mais c'est une pièce fasciste, et même nazie. J'ai choisi un café un peu moins triste que celui d'hier, bien que le rideau de fer soit baissé ; au moins, il y a de la lumière et deux tables sont occupées.

22 septembre.

Excursion à Concarneau. La vieille « ville close » tout entourée de remparts s'avance dans la mer comme un petit Saint-Malo ; du haut des murailles, nous regardons les bateaux où sèchent des filets bleus.

23 septembre.

A la poste, je trouve une carte de M^{me} Lemaire qui m'invite à la Pouèze, ça me fait grand plaisir. Marco est à Constantine, Pagniez à Dijon. Place du Marché, on voit passer des soldats canadiens, sur d'énormes motocyclettes kaki ; tout le monde les regarde. Dans le bistrot où je déjeune, la radio donne des nouvelles de la Pologne ; des Bretonnes aux coiffes blanches se tournent vers l'appareil et laissent glisser avec recueillement, sur leurs visages hâlés, les désastres polonais. Ensuite, il y a un discours aux paysans français qui me fait fuir. Nous allons à Beg-Meil ; la plage est déserte et somptueuse avec ses sables blancs et ses rochers ; l'eau glacée me brûle voluptueusement.

24 septembre.

De nouveau, nous nous promenons dans les landes ; c'est beau ces pins, ces ajoncs tristes, ces eaux grises. Je bois du lait et je mange des crêpes à la crêperie. Un monde fou et pépant : des réfugiés chic qui roulent en voiture et se plaignent du manque de distractions. La situation ne change pas. Allemagne et Russie se sont partagés la Pologne ; sur notre front quelques « combats ».

25 septembre.

Je suis curieuse de savoir comment je vais passer ces trois jours de voyage solitaire. Je n'ai pas osé prendre mon sac de montagne ; j'ai un ridicule paquet, avec mon costume de bain, mon réveil, et deux livres : il se défait tout le temps. Ce qui m'ennuie, c'est que je n'ai presque plus de sous. Le car me conduit en deux heures à Morgat. Le petit port m'enchant ; j'ai déjà faim, mais je ne mange rien par économie et je pars le long de la côte ; çà et là des villages où les gens me regardent comme une espionne ; les vieilles marmonnent sur mon passage, en breton : personne ne parle français. Je vais au cap de la Chèvre mais, à 500 mètres, les environs sont défendus par les autorités militaires. Par un sentier je gagne le cap de Dinan. Dans une boulangerie, je mange au passage un morceau de pain et de chocolat et de très mauvais gâteaux secs.

J'aime, contre la sourde blancheur du ciel, de la mer et des pierres, les pâles couleurs de cette campagne ; la mer est partout présente, sur la lande, parmi les maisons de granit et les moulins à vent. J'arrive à Locronan par le car, étourdie de soleil, de vent et j'ai mal à la tête, sans doute parce que je n'ai rien mangé. Je reconnais bien la place, et notre hôtel où je voulais retourner : mais ils en ont fait une crêperie qui est fermée ; l'hôtel a déménagé en face, dans une superbe maison

Renaissance où je dîne ; la salle à manger est très belle avec ses faïences, ses grosses solives, sa vue sur la baie, mais elle est vide ; la patronne plie bagage, elle ferme demain, ça ne rapporte plus. Je reprends un car pour Douarnenez. Je retrouve le port, les pêcheurs en pantalons rouges, et les barques, et les filets bleus. Il y a à la fois clair de lune et coucher de soleil : c'est la lune qui triomphe. Sur la jetée des filles rient, des garçons chantent : on dirait un soir de paix et je me mets à pleurer.

26 septembre.

Il fait encore nuit à 6 h 1/2. Je prends une petite route qui suit la côte. Pas de cafés dans les villages, mais des buvettes, des épiceries avec un comptoir et sans table. Ce n'est pas la sauvagerie inhumaine de la montagne, mais une désolation humaine qui glace bien davantage le cœur. Beaucoup d'avions survolent la côte, beaucoup de croiseurs sur la mer. On ne rencontre que des femmes, des enfants, des infirmes ; les hommes sont absents. Je fais 24 kilomètres et je me baigne dans la mer violette et bleue, au pied de falaises déchiquetées. Un sentier me conduit à la pointe du Raz où je reste assise longtemps. Je pense à toute cette vie derrière moi qu'aucun avenir ne pourra m'enlever. Ça ne me fait plus peur de mourir.

Il y a quatre hôtels, près du sémaphore ; trois sont fermés, le quatrième respire faiblement ; on vide une petite chambre encombrée de paperasses pour me la donner. On s'éclaire avec des lampes à pétrole et en dînant je lis les *Mémoires de Gramont* qui m'amuse un peu. Je vais faire un tour, au clair de lune ; deux hommes, en uniforme de marin m'abordent : « Vous êtes de la région ? — Non. — Vous vous promenez ? — Oui. — A cette heure-ci ? On ne voit rien. — On voit le clair de lune. — Le clair de lune, vous le verriez aussi bien de Quimper ou de Landernau. » Le ton s'est monté jusqu'à être franchement insultant ; je leur montre mes papiers qu'ils examinent avec une lampe de poche ; ils s'excusent vaguement. Ma chambre est au rez-de-chaussée, elle donne sur la lande et la mer et il me semble presque que je couche à la belle étoile.

27 septembre.

Je me lève à 6 heures dans l'obscurité. Il y a une bougie allumée en bas et je continue à lire les *Mémoires de Gramont* en attendant le car. Il fait froid. Le soleil se lève sur la lande pendant que je roule vers Audierne. Je bois un cassis dans l'épicerie-régie-buvette en attendant un autocar. Promenade à pied de Pont-l'Abbé à Saint-Guérolé par les dunes. Retour en car à Quimper. Des Bretonnes maquillées sous leurs coiffes en pain de sucre, c'est baroque.

Je prends pour Angers un train bondé. La nuit tombe. La campagne est plate mais le clair de lune l'embellit. « On dirait du cinéma », dit une femme avec extase. Les gens discutent sur les mérites du beurre breton. Impossible de lire, sous la veilleuse bleue, mais je me sens d'une patience infinie, c'est comme un

état de grâce que m'a donné la guerre.

J'arrive à 2 heures du matin. A la sortie un militaire m'interpelle par mon nom ; il bafouille quelque chose à propos de M^{lle} S...⁵ qui lui a téléphoné. Il prend ma valise et mon bras en me disant : « Je pourrais être votre père », et m'amène dans une chambre qu'il m'a retenue ; il apporte de la bière, des bananes, des sandwiches ; je suis ravie de cette réception, tout amusée de me trouver à 3 heures du matin dans une ville inconnue, enfermée dans une chambre d'hôtel avec un militaire inconnu ; ça me paraît irréel. Il a une attitude louche d'ailleurs. D'abord, il demande à rester, d'un air bizarre ; puis comme, gênée par son regard insistant, je reste debout, il me dit : « Asseyez-vous. » J'attire une chaise. « Asseyez-vous sur le lit. » Je prends la chaise et je l'invite à boire. « Il faudra que je boive dans le même verre que vous, ça ne vous ennuie pas ? Vraiment ? » On parle mondainement. Il finit par me quitter en disant qu'il me fera monter mon petit déjeuner.

28 septembre.

J'écris des lettres dans un grand café, place du Ralliement, et je suis un peu inquiète parce que je n'ai pas un sou en poche. M^{me} Lemaire arrive en auto, avec sa fille, et ça me fait formidablement plaisir de les voir. Elles me laissent une heure dans Angers que je visite et qui me plaît sous ce beau soleil froid. Puis, à travers une laide campagne, nous arrivons dans un vilain village, où la maison me charme. Il y a trois armoires pleines de livres, au grenier, et j'en fais une première provision. J'apprends que Pagniez est téléphoniste dans un état-major, et Marco toujours à Constantine. Je dors dans la salle à manger ; un grand feu flambe dans la cheminée et je me sens si bien que je lis jusqu'à 1 heure du matin.

29 septembre.

Je descends du grenier une brassée de livres et je lis toute la journée. Varsovie a capitulé, le traité est signé entre l'U.R.S.S. et l'Allemagne, et l'Allemagne annonce qu'elle va offrir la paix aux démocraties ; et nous refuserons, et ça commencera pour de bon. Je me dis ça, je lis des livres sur l'autre guerre, et je n'arrive pas encore à y croire.

30 septembre.

M. Lemaire m'a fait parvenir une collection de *Crapouillot* sur la guerre 14-18. Je les lis, et aussi un livre de Rathenau, un de Kautsky. Le feu flambe. Jacqueline Lemaire tape à la machine. Il pleut. Il y a longtemps que je n'ai connu pareil loisir.

1^{er} octobre.

« Offensive de paix » d'Hitler. On ne sait rien de ce qui se passe ni de ce qui va se passer. Je mène une vie de coq en pâte. Avant chaque repas, M^{me} Lemaire m'emmène choisir à la cave une bouteille de vieux vin. Je me gorge de nourriture et de lecture.

2 octobre.

Quel beau temps ! Je lis dans le pré, étendue au soleil au pied des peupliers. Ça me rappelle le Limousin ; de grosses pommes brillent sur les pommiers. Abondance d'automne heureux.

3 octobre.

On vit un drôle de moment. Personne ne peut accepter la paix d'Hitler ; mais quelle guerre va-t-on faire ? Que signifie au juste le mot guerre ? Il y a un mois, quand il a été imprimé en grosses lettres dans les journaux, c'était une horreur informe, quelque chose de confus, mais de plein. Maintenant, ce n'est plus nulle part, ni rien. Je me sens détendue et vague, j'attends, je ne sais pas quoi. On dirait que tout le monde attend. D'ailleurs, c'est ça qui frappe d'abord, à travers les livres de Pierrefeu, dans l'histoire de la guerre de 14 : c'est une attente de quatre ans, coupée de massacres complètement inutiles ; on dirait que c'est le temps qui travaille, et lui seul.

4 octobre.

Jusqu'ici j'étais en vacances. Maintenant, je vais m'installer dans cette existence de guerre, et elle me semble sinistre. Cependant, ça m'a pris comme une panique ce matin, le désir de fuir tout ce calme, de ressaisir quelque chose. Avec le vague espoir, d'après la dernière lettre de Sartre, de pouvoir aller le voir ; avec de nouveau la peur et l'impatience. J'ai décidé de partir aujourd'hui même et on m'a conduite à 7 heures à Angers. Je suis dans un café près de la gare : que c'est sinistre ! J'ai voulu aller au cinéma, j'ai erré dans un quartier de casernes, avec des filles qui racolaient les soldats, des bistrots pleins de militaires. Le cinéma ne jouait pas. Je suis repartie à travers ces rues qui me faisaient peur. C'est de nouveau la guerre en moi, autour de moi, et une angoisse qui ne sait où se poser.

5 octobre.

Paris. Je file au commissariat de police et je dis bêtement que je veux aller voir mon fiancé qui est militaire : on me répond que de telles autorisations sont

systématiquement refusées et qu'il serait puni si j'arrivais à le rejoindre. Je décide de changer de commissariat et d'être plus maligne. Je vais au Bon Marché me faire photographier et au bar, à côté du Photomaton, je mange un bout de porc avec des lentilles ; mes photos sont horribles. Le plus dur c'est d'avoir un nouveau certificat de domicile. Rue de Rennes, M^{me} Martand m'en refuse un : « Mais vous n'habitez plus ici, ça serait un faux », très sèchement ; on voit que c'est la guerre, avec le poteau d'exécution à l'horizon pour toutes les âmes de concierge. Je vais au lycée Camille-Sée ; superbe bâtisse : je vois la directrice, assez jeune, mince, élégante, poudrée, avec un menton bleu sous la poudre ; elle joue la personne vive, fantasque et crâne. « Moi qui suis assez crâne », dit-elle sans vergogne. Je n'aurai pas beaucoup de travail ; deux cents élèves en tout dans le lycée, je n'en aurai que vingt ; on regorge de professeurs femmes à n'en savoir que faire.

Je retourne rue d'Assas ; la concierge de Gégé coud à la machine ; elle ne peut pas me donner de certificat vu que je sous-loue ; je reste plantée devant elle, elle continue à coudre, on ne dit quasi rien, ça dure longtemps ; soudain, elle se lève et me donne un certificat à partir du 14 septembre. Je lui refile 50 francs et elle refuse, indignée ; puis elle fléchit : « Seulement la moitié. » Puis elle prend le tout. Au commissariat ça se passe très bien ; je parle d'une sœur qui a une maladie dans les os et que je vais chercher à Marmoutier. L'employé est tout paternel, il me fait un papier de sa plus belle écriture. Cependant, on décourage une blonde qui veut aller voir son mari en Seine-et-Marne : « Pas pour cette raison-là. — Mais pour d'autres raisons, on peut ? — Encore faut-il trouver des prétextes valables. » On me promet le sauf-conduit pour lundi ou mardi. Je monte boire un verre chez Stépha et Fernand. Il est resté quatre jours en prison. Il a été dénoncé pour « propagande contre l'engagement des étrangers dans la Légion ». Un type lui a dit qu'il était Russe blanc et lui a demandé s'il était possible de passer en Espagne. « Sûrement oui, a dit Fernand. — Mais je n'ai pas de passeport ? — On va à la frontière et on marche. » Le type était un agent provocateur. Fernand a été expédié à la préfecture, puis au camp où les soldats et les sergents se sont montrés extrêmement gentils ; l'un d'eux lui a donné du tabac quand il a dit qu'il s'était battu en Espagne, et quand il a ajouté qu'il avait été général, il lui a donné un paquet de plus. Les amis de Fernand sont étonnés, dit-il, qu'on l'ait relâché si vite et se méfient un peu de lui ; il a l'impression que la police le surveille et n'ose pas aller voir Ehrenbourg. Il paraît que Malraux veut s'engager dans les tanks, mais qu'on ne l'accepte pas à cause de ses tics nerveux.

Nizan a envoyé à Duclos une lettre de démission très sèche : « Je t'adresse ma démission du P.C. français. Ma situation de soldat mobilisé me dispense de rien ajouter de plus. » Je dîne à La Coupole, c'est plein de monde ; Montparnasse est envahi de militaires et de toute une clientèle neuve, les vieux habitués ont l'air un peu préhistoriques. Je demande étourdiment un demi munich au garçon. Il rit : « Attendez qu'on ait passé la ligne Siegfried. » Ça me fait une formidable impression, la nuit à Paris ; j'avais oublié : la Grande Ourse rutilante au-dessus du carrefour Vavin, c'est insolite et très beau. Presque plus personne aux terrasses des

cafés, il commence à faire trop froid ; tout est encore plus désert que le mois dernier. Je rentre chez moi par des rues noires comme des tunnels.

6 octobre.

Gégé me réveille quand elle rentre, à minuit ; elle revient de Castel Novel où il y avait une horde de femmes et de réfugiés espagnols. Vers 6 h 1/2, le ululement d'une sirène, mais faible ; les gens se mettent aux fenêtres ; est-ce une alerte ? Non, seulement un caprice mécanique. Courrier ; une des lettres de Sartre a été ouverte pour la censure, c'est la première fois. Hélas ! le 3 octobre, il est parti pour une destination inconnue, tous mes projets sont à l'eau. Je fais des courses, la gorge serrée. Ces trois semaines derrière moi, c'est une trêve sans vérité, maintenant je retrouve la détresse, la peur ; et ça me révolte de penser que ça va durer. Ça ne m'intéresse plus, et surtout je ne m'intéresse plus, je tiens ce carnet par consigne. J'achète pour Sartre *L'Idiot* et le *Journal* de Green, mais la *N.R.F* ne se vend plus, on ne la reçoit que sur abonnement.

7 octobre.

Journée lugubre. L'après-midi j'ai rendez-vous au Marignan avec les Audry, mais le café a été fermé par l'autorité militaire parce qu'il était resté ouvert après 23 heures. Je m'installe en face, au Colisée. Un public infâme de poules de luxe, d'officiers « qui meurent dans leur lit » et d'embusqués ; c'est le public de 1916 vu à travers le *Crapouillot*. Les Audry parlent avec dégoût des films de propagande qu'on a commencé à tourner. Nuit brumeuse, qui sent déjà l'hiver, tragique et belle. A Paris, le cataclysme est partout présent et c'est une occupation suffisante, rien que d'en prendre conscience.

10 octobre.

Pardo rentre aujourd'hui : ç'a été ma dernière nuit dans l'appartement de Gégé. Je déménage dans un hôtel de la rue Vavin. Ma chambre me plaît, il y a d'épais rideaux rouges et je pourrai avoir de la lumière le soir. Lise Oblanoff est rentrée à Paris ; elle pleure sur son triste sort : elle ne peut pas s'inscrire à la Sorbonne si elle n'a pas de carte d'identité, ni avoir de carte si elle n'est pas inscrite, c'est toujours la même chanson ; son père ne touche plus rien et sa mère n'a pas le droit de travailler. Elle me dit en pleurant : « Pourquoi est-ce que N... a tous les droits, et moi pas ? »

Au Dôme, Adamov s'est mis en face de moi, l'air hagard. Lui non plus ne gagne plus rien ; il a un livret militaire et attend de partir. Le Dôme est comme ça, rempli d'épaves.

Fernand prétend que mille soldats du front ont pris de force un train et sont venus en permission illégale sans qu'on ose les arrêter.

11 octobre.

Je veux me remettre au travail. J'ai passé la journée à relire mon roman. Il y a beaucoup à faire.

12 octobre.

Je travaille. Le soir au Dôme, je retrouve Marie Girard. Il y a à côté de nous un drôle de vieillard en combinaison bleue qui lit : *Science and Health* dans une espèce de missel noir ; un ivrogne essaie de lui faire la conversation et ils se bagarrent presque. L'ivrogne se tourne vers nous : « J'ai les épaules étroites, dit-il. Mais le front lourd. — Je me fous de vos épaules », dit Marie. Deux amis de l'ivrogne l'arrachent de notre table. Nous dînons à la crêperie, puis nous allons au sous-sol du Schubert ; c'est vide, mais il y a un pianiste qui joue du jazz et ça change un peu de décor. « Je me demande où sont passés les gens ! » dit Marie avec éclat, ce qui arrache un murmure au garçon. A 11 heures on nous fout dehors, et nous allons nous promener sur les bords de la Seine. Des patrouilles de flics, dans la nuit, avec leurs vastes pèlerines et leurs casques brillants ; à pied, à bicyclette, ils braquent des lampes électriques sur les passants, et arrêtent tous les hommes pour leur demander leurs papiers ; ils fouillent même les urinoires. Marie me raconte ses amours avec un réfugié espagnol de vingt-deux ans, beau comme un dieu, qu'elle allait retrouver en cachette dans les montagnes où il vit demi-nu et traqué ; les gens du village haïssent ces réfugiés ; elle prétend même qu'ils en ont tué quelques-uns à coups de poing parce qu'ils ne voulaient pas s'engager ; elle devait donc être extrêmement prudente. Une nuit elle s'est perdue, elle a perdu ses souliers, elle a fait 5 kilomètres pieds nus dans les fourrés. L'Espagnol ne sait pas vingt mots de français. Elle ne pense qu'à aller le retrouver. Elle est convaincue que Daladier a demandé à Hitler de déclencher la guerre, afin de pouvoir abattre le Front populaire. Elle tient des discours défaitistes. Dans un train, elle a essayé d'apitoyer des soldats sur le sort de Giono : « Faut pas dire des choses comme ça à de jeunes soldats », lui a dit l'un d'eux d'un ton sévère. Elle ne demande pas mieux que d'aller en prison, comme ça elle mettra de l'argent de côté. Elle m'a beaucoup amusée.

13 octobre.

Marie m'a proposé de l'accompagner ce soir chez Youki Desnos, et j'ai accepté. La salle à manger est pleine de fumée, de gens, de verres de vin rouge. Aux murs des tableaux de Foujita, dont l'un représente Youki nue, avec un lion ; ils sont en couleur parce qu'elle lui a demandé de prouver qu'il pouvait peindre autrement qu'en blanc ; je ne les trouve pas très beaux. Youki préside, enveloppée d'un kimono japonais qui dénude de beaux bras et le haut de la gorge ; elle est blonde, assez belle. Il y a là une ancienne amie de Pascin qui commence à sombrer dans le

mysticisme et parle, avec des yeux noyés, de tout ce qu'elle a souffert par les hommes ; son mari, un exhibitionniste au long visage calamiteux, tire les cartes dans la pièce voisine : il les tire à « l'humanité » et ne lui prédit rien de bon. Il y a une actrice ratée, une petite lesbienne qui fume la pipe, deux autres femmes, des jeunes gens silencieux et un soldat en permission qui ressemble à Buster Keaton. Youki lit une lettre de Desnos qui raconte paisiblement la vie qu'il mène sur le front et tout le monde s'indigne : il n'est pas assez révolté ! Le soldat riposte d'une voix pathétique. C'est une vraie comédie : d'un côté, un anarchisme cynique, de l'autre, le combattant écœuré par la mentalité civile. Vocabulaire ordurier : « Merde ! tu me fais chier ! » en détachant bien les mots et avec aussi peu de naturel que possible. Tout ce monde a l'air en chaleur. Le soldat dit : « On s'en fout des femmes ! Dites-le bien à vos amies, on ne les attend pas pour se branler. — Dites à vos copains qu'on ne les attend pas non plus, dit une femme, mais nous, on ne se branle pas. » Ils chantent avec dérision des chansons patriotiques de la dernière guerre, puis des chansons antimilitaristes, jusqu'à 4 heures du matin.

16 octobre.

Reprise des cours. A Camille-Sée, je fais deux heures de classe devant neuf petites filles très sages, en blouse bleue. Ça me paraît irréel et absurde. Puis, je vais à Henri-IV où s'est transporté le lycée Fénelon ; les classes sont reléguées dans une aile moderne et très laide. Des couloirs étroits, avec des écriteaux : ABRI 1, ABRI 5, et des femmes en noir, portant en bandoulière la musette mastic. J'ai vingt-quatre élèves, en costume de ville, soignées, maquillées, très Quartier latin. Elles apportent leurs masques en classe et les posent à côté d'elles.

Olga est rentrée hier. Elle me donne des nouvelles de Bost dont la vie n'a pas l'air drôle.

Activité allemande sur le front ouest — et nouvelle offensive de paix d'Hitler.

17 octobre.

On dirait qu'on commence sérieusement à se battre. Attaque allemande et réaction des troupes françaises, bombardement des côtes d'Écosse par les Allemands. Que va faire Staline ? Je lis tout ça dans le journal avec une espèce d'indifférence. Je suis anesthésiée.

Pour aller à Henri-IV je traverse le Luxembourg, doré et boueux, puis je prends un café au comptoir de Capoulade. Deux heures et demie de cours, coupées par un exercice d'alerte. La directrice parcourt les couloirs, le chapeau sur la tête, un sifflet au bec, et elle émet des sifflements stridents. On descend à la file indienne dans un abri superbement aménagé et on s'assied sur des chaises de jardin. Exercice avec les masques. Du coup, elle met chapeau bas ; elle crie sous son masque : « Les professeurs aussi », mais je n'ai pas le mien. Les élèves rient de

se voir masquées, et elle grommelle : « Ce n'est pas drôle, allez ! » Elle explique que dans les abris on ne doit ni parler ni bouger afin d'économiser l'oxygène.

Soirée avec Olga au Flore qui vient de rouvrir. Il est tendu d'épais rideaux bleus et il y a de nouvelles banquettes rouges, c'est superbe. Maintenant, les cafés ont appris à bien se camoufler, ils allument toutes leurs lampes et on est saisi par cet éclat quand on arrive de dehors.

18 octobre.

Je vais chercher ma sœur à la gare d'Austerlitz ; la gare est sinistre ; beaucoup de soldats ; un flic leur barre la route et leur demande leurs permissions. J'emmène Poupette au Milk-Bar. Elle me raconte qu'à Saint-Germain-les-Belles on attend depuis six semaines les réfugiés d'Haguenau et le tambourinaire proclame dans les rues : « N'oubliez pas que les Alsaciens, c'est tout de même des Français. »

Une lettre de Sartre, où il me dit en langage chiffré qu'il est à Brumath.

21 octobre.

Ce soir je vais avec ma sœur Olga au Jockey ; c'est vide. La salle est très jolie, plus grande qu'avant, avec les mêmes affiches de cinéma aux murs, mais propres, et une piste de danse au milieu. À côté du piano, une chanteuse rousse répète ses chansons. Le patron s'approche pour nous annoncer qu'à partir de lundi il y aura des dîners chantants à 25 francs ; on dîne dans toutes les boîtes, c'est la nouvelle formule. Il explique qu'il a aménagé la salle d'après les maisons de danse de Séville. Je me rappelle celle de l'Alaméda. Quel changement pour l'Espagne, pour nous ! c'est la première fois que l'écoulement du temps me fait irrémédiable et historique. Ça se remplit peu à peu : des couples entre deux âges, des militaires en bleu marine et sans numéro matricule. La rousse chante. On ne danse pas, à cause de la guerre. À 11 heures, un réveil sonne et l'orchestre joue l'extinction des feux. Sur le trottoir, un tas de groupes hésitants. Je lis jusqu'à 1 h 1/2 du matin *Le Testament espagnol* de Koestler. Vers 1 h 1/2 de grands cris, on se poursuit dans l'escalier, une femme hurle. J'entrebâille ma porte, mais la femme a un tel accent qu'on ne comprend rien à ce qu'elle dit. Je crois que c'est la belle Norvégienne blonde et qu'elle veut faire ses valises ; elle crie : « Lâche ! lâche ! » La patronne est montée et la morigène à mi-voix.

23 octobre.

Nouvelles démarches pour un sauf-conduit. Je fais établir ma feuille au commissariat du XV^e, ainsi on ne retrouvera pas ma piste.

À 9 heures, je vais avec ma sœur et Gégé chez Agnès Capri. Les endroits se débraillent, c'est comme un théâtre sans lumière, un soir de répétition. À une

table, il y a Capri, en cape de fourrure blanche, Sonia, en fourrure noire, avec Marie-Hélène, et Germaine Montero qui porte un drôle de petit chapeau à voilette rouge. Deniaud, un des anciens « barbus », en smoking, dîne. Leduc, en smoking, sert. A une table, Tony avec une ravissante inconnue. Deux couples inconnus, élégants. Deniaud chante *La Marchande de violettes*, c'est trop facile, et ça m'agace. Capri est charmante, en robe noire et or, souliers noirs, à semelle dorée haute comme trois mains ; beaucoup de ses chansons sont censurées, mais il lui en reste d'excellentes.

On dit qu'il ne se passera rien sur le front français avant le printemps. On parle de permission de dix jours, tous les quatre mois.

25 octobre.

Olga est contente parce que les cours de l'Atelier vont peut-être reprendre. Elle veut s'acheter un manteau boulevard Saint-Germain, mais il se trouve que celui qu'elle a choisi en vitrine est une capote de soldat et la vendeuse se moque de nous. Sa sœur est arrivée de Beuzeville et s'est installée à notre hôtel.

Le soir au cinéma, *Knock*. Fernand dit que les journaux sont pleins de bobards et que la guerre sera longue. Je ne réagis plus à toutes ces prédictions. Je travaille mon roman, je fais mes cours, et je vis dans une sorte d'abêtissement : aucun avenir n'a de réalité.

27 octobre.

Tous les jours, deux fois par jour, la directrice de Fénelon fait circuler des paperasses désignant des volontaires, des monitrices qui fermeront la fenêtre en cas d'alerte, etc.

Il paraît que le dictateur de Saint-Domingue ouvre ses portes à 100 000 réfugiés et réclame des intellectuels. Fernand et Stépha pensent à s'en aller là-bas. Nous parlons du tract pour « la paix immédiate » qu'ont signé Giono, Alain, Déat. Ils protestent tous à présent que leur bonne foi a été surprise. « Ayant vu le mot paix, j'ai signé sans lire le reste », aurait dit Alain.

1. Le second mari de Gégé. Elle avait fait annuler son mariage avec le premier.
2. Un ancien étudiant de Rouen, d'Action Française.
3. Elle connaissait bien Stépha et Fernand.
4. Un ancien élève de Sartre, camarade de Bianca et de Jean Kanapa.
5. Une amie de M^{me} Lemaire.

29 octobre.

A l'hôtel, au n° 7, il y a une Viennoise hermaphrodite qui a un état civil masculin, avec des seins, un sexe féminin mais aussi un sexe d'homme, de la barbe, et du poil sur la poitrine. Au beau temps du docteur Hirschfeld, elle était célèbre à Vienne ; elle explique qu'après l'Anschluss elle a dû s'expatrier parce qu'Hitler a déclaré : « Je ne veux pas de ces gens-là chez moi ! » Elle a un tas d'ennuis sentimentaux car elle n'aime que les vrais hommes et ne plaît qu'aux pédérastes. Elle a aussi des ennuis plus graves : l'Allemagne la réclamait comme soldat, et en France on l'a mise dans un camp de concentration ; quand elle s'est déshabillée, on a constaté avec horreur que c'était une femme. Elle pleure tout le temps. Quant à la Norvégienne qui criait l'autre nuit, c'est une souldarde, et son type la bat quand elle a trop bu pour la faire tenir tranquille.

30 octobre.

Lise m'accompagne au commissariat. J'attends un peu et quand je dis mon nom, l'employé a un air prometteur. J'ai mon permis ! ça me donne un grand coup de joie. Il est valable jusqu'à lundi. Je dois m'arrêter à Nancy, mais ça fera bien cinq jours pleins si le médecin me donne mon certificat à temps. Je fais des courses, et mes cours, et je rentre me mettre au lit et réclamer un docteur. J'attends jusqu'à 8 h 1/2 en lisant ; j'ai presque l'impression d'être vraiment malade. Il arrive : cheveux grisonnants rejetés en arrière, lunettes d'écaille, air pertinent. Il me palpe et hélas ! il croit à une simple courbature. Il me demande, tout à fait à la manière de Knock : « Vous n'avez pas grimpé à la corde lisse ? Vous n'avez pas soulevé de grosse malle ? Très curieux. » Il me demande aussi d'un air aigu : « Vous n'avez pas parfois l'impression de vous asseoir sur un caillou ? » Il va quand même chercher de petits instruments pour s'assurer que je n'ai pas l'appendicite. Il pique mon doigt, aspire mon sang avec une petite pipette et le dilue dans un liquide vert. Il me trouve 11 000 globules blancs, c'est trop, mais pas assez pour une appendicite aiguë. Il m'ausculte et me parle doctement des effets du froid aux pieds, en retroussant son pantalon pour me montrer ses caleçons longs ; il me parle aussi de l'anse circulatoire des Nègres et des Esquimaux. « Le Nègre, quand il sort de sa hutte et pose son pied sur l'herbe humide éprouve aussitôt un réflexe intestinal », me dit-il. Il me signe enfin un certificat qui m'octroie un congé jusqu'au lundi suivant. Je me lève vivement et je fais ma valise.

31 octobre.

6 h 1/2. Le Dôme, La Rotonde s'éveillent à peine. Gare de l'Est, je prends exactement le train par lequel Sartre est parti, voici deux mois, sur ce même quai.

C'est plein de soldats. Mon voisin a les doigts comme un sabot de cheval, un visage rouge et idiot ; les autres sont des paysans assez vifs qui rentrent d'une permission agricole ; ils jouent à la belote ; ils parlent peu. Je me dis qu'ils se feront bientôt casser la figure et en même temps je n'arrive pas à y croire, ça garde un air de manœuvres, de guerre-attrape. La campagne est inondée ; ça fait poétique et cataclysmique, ces bois, ces haies émergeant d'immenses étangs.

J'arrive à Nancy à 1 heure de l'après-midi. On ne me demande même pas mon permis ; je descends une grande rue, ma petite valise à la main. Silence de mort, les boutiques sont vivantes, les confiseries regorgent de bonbons, de gros caramels qui ont l'air tout frais ; mais on ne voit personne, on dirait une ville évacuée, ça me fait une forte impression. J'arrive à la place Stanislas qui, à travers *Les Déracinés* de Barrès, m'a toujours paru si attirante, à cause de ses mystérieuses grilles dorées ; elle est très belle dans ce grand silence, déserte sous le ciel bleu, avec à l'arrière-plan les feuillages roux du parc. Je vais jusqu'à une autre place, au Q.G. d'où on m'envoie à la gendarmerie qui est encore fermée. Je décide d'aller d'abord déjeuner et je traverse le parc, immense et somptueusement roux. Soudain, c'est la voix stridente des sirènes ; les gens ne s'affolent pas, au contraire, ils sont beaucoup plus nombreux que tout à l'heure ; je crois qu'il s'agit d'une manœuvre à laquelle les Nancéiens sont habitués, mais ça m'étonne tout de même un peu. Enfin, je comprends : je suis arrivée en pleine alerte, et maintenant c'est la fin. Maintenant, la ville grouille de monde. Je découvre la rue principale, bordée d'Uniprix, de cinémas, de brasseries ; ça rappelle Strasbourg, en moins joli ; presque toutes les maisons sont barricadées par des palissades de bois : la ville semble un immense campement. Un type me crie : « Quand je vous vois, je me crois encore sur les boulevards. » C'est à cause du turban jaune, des talons hauts, des boucles d'oreilles. Je déjeune dans une brasserie, je retourne à la gendarmerie. Il y a une cohue épaisse, on se marche sur les pieds, une bonne femme gémit parce qu'elle a une phlébite ; une autre est en larmes : elle vient d'apprendre la mort de son gosse. On refuse tout laissez-passer pour Mulhouse, ordre du général. Tout le monde parle allemand, même les soldats. Au bout d'une demi-heure, j'arrive au premier rang ; on me prend mon papier ; le type hoche la tête en lisant : « Brumath » et s'en va chez le lieutenant ; je me précipite à sa suite. Le lieutenant me regarde à travers ses lunettes : « Ça n'est pas pour aller voir un copain ? — Oh ! non ! » dis-je du fond du cœur. Il m'accorde vingt-quatre heures. Je m'en vais, décontenancée et déçue ; seulement vingt-quatre heures : est-ce qu'on pourra me le prolonger ? Je vais me promener mélancoliquement au bord des canaux.

À 6 heures, je suis sur le quai de la gare ; il fait froid, mes pieds me font mal d'avoir tant marché avec des talons hauts. Nous sommes toute une foule, civils et militaires, qui attendons le train. Il fait nuit noire. On voit danser sur les rails des lumières bleues, rouges, blanches, mais ce n'est pas le train, seulement des lanternes ; parfois, un train arrive, mais ce n'est jamais le nôtre, 7 heures, 7 h 1/2 : fatigue, froid ; tout semble irréel. Enfin le train ; on se rue, c'est bondé, pourtant je trouve un coin. C'est plein d'Alsaciens ; une grosse femme ronfle si

fort que tout le compartiment rit ; personne ne parle français. Tout le monde est calme, on ne dirait pas que le train va vers le front ; comme c'est différent de cette déroute des Parisiens fuyant vers Quimper avec leur argenterie ! Dehors, il y a un grand clair de lune, la campagne est plate et glacée. Le train s'arrête à toutes les stations et je guette les noms. On passe Sarrebourg, Saverne, le train se vide, je reste seule avec un soldat. Je commence à avoir une vraie impression d'aventure. Plus que cinq stations : cette histoire devient vraie.

Brumath. Je descends sur le quai désert, je suis les gens ; à la sortie on ne me demande rien, il y a des soldats mais qui ne m'arrêtent pas. Une auberge brille près de la gare ; puis je traverse sous le clair de lune une campagne désertique. Je pense : « Sartre est là quelque part », avec un étonnement un peu incrédule. Voilà la Taverne du Cerf où d'après ses lettres il prend son petit déjeuner. Je frappe à la porte de l'hôtel du Lion d'or. Rien ne répond, mais une lampe se braque sur moi : une patrouille. On n'a pas le droit d'être dehors après minuit. Je montre mes papiers et deux soldats proposent aimablement de m'escorter ; ils sont de Paris. Ils ébranlent à coups de crosse les volets de l'Écrevisse mais personne ne répond. On erre une demi-heure. Enfin, à la Ville de Paris, je pénètre dans un hangar, puis dans une arrière-cour, puis dans la maison. Sur une porte il y a écrit : « Patron. » Je frappe et un gros Alsacien blond vient m'ouvrir. Il me donne une chambre glaciale. Je fais ma toilette en grelottant et me glisse dans les draps froids, après avoir mis mon réveil à 7 heures.

1^{er} novembre.

Le réveil sonne. C'est un petit jour gris, toutes les maisons sont fermées, il n'y a personne dans les rues, sauf quelques soldats. Sonnerie du clairon. Je ne suis pas heureuse, mais inquiète : comment prévenir Sartre ? Comment obtenir une prolongation ? Je me sens entourée de menaces, je dépends du caprice d'un officier, de l'humeur d'un gendarme. Mais c'est romanesque, le réveil du village. Des camions s'arrêtent près de mes fenêtres : bruits de pas, bruits de voix, on embarque des gens. Et si on embarquait Sartre justement aujourd'hui ? Je cours à la Taverne du Cerf : longues tables de bois, chaises de paille, grand poêle de faïence ; c'est encore à demi endormi, les fenêtres sont ouvertes, il fait froid et je ne me sens pas en sécurité. Les deux femmes ont l'air bonasse ; je leur demande l'adresse de l'école et elles me disent : « L'État-Major. » J'écris un petit mot à Sartre : « Vous avez oublié votre pipe à la Taverne du Cerf, elle vous y attend », et je m'en vais dans la rue boueuse ; je passe un porche, traverse un terrain vague, et je vois une grande bâtisse moderne, en briques rouges, avec des fenêtres peintes en bleu comme des vitraux. Devant, il y a un tas de soldats ; je demande à l'un d'eux si on peut transmettre mon mot. « Ça doit être un des types du bureau », dit le soldat avec perplexité, et il me promet de lui donner ma lettre dans quelques instants. Je retourne au « Cerf » et, au fond de la rue, j'aperçois la silhouette de Sartre ; je reconnais tout de suite son pas, sa taille, sa pipe ; mais il a une horrible barbe moussue qui le défigure ; il n'avait pas reçu mon télégramme

et ne m'attendait pas. Les cafés nous sont interdits et je l'emmène dans ma chambre. Nous causons pendant une heure, et il doit partir. Je retourne au Cerf. Il m'a dit que les gendarmes étaient sévères et je continue à être inquiète. Il revient à 11 heures, rasé de frais ; lui et ses acolytes sont seuls à porter l'uniforme bleu de l'aviation ; aucun numéro matricule, comme tous les types du front. Beaucoup de soldats sont en kaki, avec le béret ou un bonnet de police à pompons : ce sont les chasseurs. Peu de civils. Mais la taverne est pleine, sans doute à cause du 1^{er} novembre. Nous déjeunons à une table du fond. On décide de remplacer ma sœur malade par une cousine que Sartre se charge de me trouver. Les patronnes nous regardent d'un œil amical et je commence à me sentir traquée.

Quand Sartre me quitte, je vais me mettre au lit, je suis à bout de fatigue, je dors trois heures comme une brute. Mon réveil me sort du lit et la patronne vient me dire, en alsacien, qu'elle a promis ma chambre à une dame qui venait de l'intérieur voir son mari ; les habitants trouvent ça naturel et se font complices, il n'y a que les gendarmes à redouter. Je plie bagage, je cherche en vain une chambre à l'Écrevisse, au Lion d'or. Je rencontre Sartre, il se charge de me trouver un logement pendant que je vais à la gendarmerie ; les gendarmes me renvoient à la mairie ; le maire discute en alsacien avec un sergent et deux gros civils, ça n'en finit pas, enfin, il regarde mon papier, il ne comprend rien à ma demande de prolongation et tamponne au hasard ; un gendarme, appelé à la rescousse et impressionné par les cachets de Paris, déclare mon papier valable jusqu'à dimanche soir. Quel soulagement ! Je retourne au Cerf, bondé de militaires. Je m'assieds au comptoir. Un chasseur, grand, assez beau, avec une petite moustache, s'approche de moi ; il sent l'alcool : « Comment ? vous êtes encore là ? On vous a attendue à l'Écrevisse tout à l'heure. » Je me rappelle que, comme j'entrais à la gendarmerie, deux types m'ont crié : « A tout à l'heure, à l'Écrevisse » ; je n'y ai pas fait attention. Je dis : « J'attends quelqu'un. — Pourquoi ça ne serait pas moi ? » dit le chasseur ; il me serre de près et s'irrite, il doit me prendre pour une professionnelle. « Je sais bien que vous n'êtes pas venue ici avec des intentions belliqueuses », dit-il. Je n'ai pas envie d'un éclat, je ne me sens pas en règle. Un gros copain s'impatiente : « Alors, tu viens ou tu ne viens pas ? » me demande-t-il. Un troisième me glisse : « Laissez tomber. — Je voudrais bien qu'ils me laissent tomber », lui dis-je avec désespoir. Le chasseur saoul mêle les menaces à des promesses de protection ; il me regarde dans les yeux : « Enfin, tu es avec nous, ou contre nous ? — Ni l'un ni l'autre. — Es-tu Alsacienne ou Française ? — Je suis Française. — C'est tout ce que je voulais savoir », dit-il, satisfait et mystérieux ; il m'offre sa canne, un drôle de gros gourdin que je refuse. Sartre arrive ; je logerai chez sa logeuse, mais sans lui car quand il a dit : « Ma femme vient », elle a répondu d'un air choqué : « Mais vous n'avez pas de femme », et il a dû rectifier : « Ma fiancée. » Nous dînons au Lion d'Or, qui est bondé, il y a même une femme, visiblement venue ici pour voir son mari. C'est étonnant, ce mélange d'aventure inquiète dans le froid et le noir, et de gros confort alsacien : voix épaisses, fumée, chaleur, odeur

de choucroute. Sartre me fait remarquer qu'on lui dit vous, qu'on lui parle comme à un civil parce qu'il est avec une femme : ça lui rend une individualité. Nous nous quittons tôt : les soldats ne doivent plus être dans les rues après 9 heures. Ma chambre est vaguement chauffée, mais les draps glacés ; aux murs des morceaux d'étoffe sur lesquels sont brodées des inscriptions en allemand : dormez sans souci.

2 novembre.

Je me lève à 6 heures pour prendre le petit déjeuner avec Sartre ; il fait noir et glacial, une lumière brille de loin en loin. La Taverne du Cerf est toute sombre, les lampes sont emmaillotées de papier bleu et il n'y en a qu'une d'allumée ; la pièce est presque vide ; les patronnes s'éveillent à peine, elles allument le poêle ; l'aube point. Sartre arrive presque aussitôt. « Il rit et parle aujourd'hui, dit la femme, comme si elle parlait d'une espèce de mécanique. D'ordinaire, il est là à lire. » Elle repousse les livres que j'avais apportés et, complice : « On ne lit pas, aujourd'hui. » Elle nous sert d'atroces cafés alsaciens, pires que les ordinaires cafés d'auberge. Nous causons une heure, Sartre part faire de vagues sondages, et je reste dans cette grande pièce vide qui s'éclaire peu à peu. Dehors, des soldats défilent, des pelles sur l'épaule ; une des filles de la maison, une rousse, pose sur le rebord de la fenêtre un café et un verre de rhum que le soldat-sergent de ville du carrefour vient boire, tout en surveillant la circulation ; il a de gros gants de laine, son haleine fait une fumée dans l'air. Je lis le roman de Sartre, cent pages, c'est la première fois que je lis d'un coup un si gros morceau et je trouve ça excellent. Je note quelques critiques, en particulier sur le caractère de Marcelle. Puis, je vais au café où Sartre me retrouve pour déjeuner. Deux de ses acolytes viennent le chercher, et ils partent ensemble pour essayer de trouver une chambre. Ils en trouvent une, pour Sartre et moi, au Bœuf Noir. Les gens d'ici ménagent les militaires qui les font vivre et sont bien plus aimables avec eux qu'avec les civils. Tout est donc réglé. Longues conversations. Sartre croit lui aussi qu'on ne se battra pas, que ce sera une guerre moderne, sans massacre, comme la peinture moderne est sans sujets, la musique sans mélodie et la physique sans matière.

3 novembre.

Cette réminiscence que je n'arrivais pas à préciser hier matin : c'est un souvenir des sports d'hiver. Même nuit, même froid, même effort consenti pour un plaisir à venir quand on plonge, au petit matin, dans le monde glacé, même odeur de bois mouillé dans les couloirs de l'hôtel. Les soldats sont accoudés au comptoir, comme les moniteurs qui boivent un verre, à Chamonix, avant les premières leçons ; moment de confort provisoire dans l'aube hivernale. Et je suis en vacances, seule avec Sartre dans un village. L'impression s'efface quand la matinée vieillit, mais, pendant la première heure, elle est très forte. Elle est plaisante, la

salle du Bœuf Noir, décorée de papillons épinglés, de têtes de cerfs, d'oiseaux empaillés. Je lis les carnets de Sartre¹, avec passion ; nous en parlons quand il revient.

L'après-midi, dans une épicerie, je vois deux soldats en face d'une immense marmite, pleine de moutarde ; jamais je n'avais vu une si grande quantité de moutarde ; ils veulent l'emporter, mais l'épicière ne veut pas leur prêter la marmite. « Je ne peux pourtant pas emporter la moutarde dans mes mains », grommelle un des soldats ; il ajoute avec rancune : « Les Alsaciens ne sont pas commerçants. » On sent partout cette hostilité. Les gens d'ici refusent de se faire évacuer parce que, à l'extérieur, on les traite de Boches. Ils sont très calmes d'ailleurs, quoique dix kilomètres seulement les séparent du front.

Je montre mon journal à Sartre. Il me dit que je devrais développer davantage ce que je dis sur moi. J'en ai envie. Je sens que je deviens quelque chose de bien défini : je vais avoir trente-deux ans, je me sens une femme faite, j'aimerais savoir laquelle. En quoi suis-je « femme » par exemple, dans quelle mesure ne le suis-je pas ? Et en général, qu'est-ce que je demande aujourd'hui à ma vie, à ma pensée, comment est-ce que je me situe dans le monde ? Si j'ai le temps, je m'en occuperai sur ce carnet.

5 novembre.

Hier, il faisait très doux. Aujourd'hui, c'est le dégel. J'en profite pour me promener un peu dans le village qui est joli. Deux soldats jouent au ballon à un carrefour, d'autres prennent le frais sur un banc. On ne voit guère que des uniformes ; toutes les autos sont camouflées, des chevaux, des camions défilent. Et pourtant, la paix perce sous la guerre ; près du canal, il y a encore des plaques indicatrices bleues qui disent que les routes vont quelque part et ne signalent pas que ces routes sont barrées. Il y a sur les toits des maisons une mousse insolite ; les arbres semblent exister avec insolence, pour eux-mêmes. Brumath retrouve timidement une individualité : il n'est pas seulement un cantonnement militaire. Pourtant... Voilà un vieil autobus de campagne, mais il est camouflé, le chauffeur est en uniforme, et au lieu d'un nom de village, on lit sur la vitre le mot « Vaguemestre » ; les chemins boueux se heurtent à des barbelés.

Au Bœuf Noir, un soldat, qui travaille dans un bureau, me fait la conversation. Il me parle de Strasbourg, tout vide, où il reste seulement quelques administrateurs ; des civils viennent chercher leurs affaires, mais n'ont pas le droit d'y coucher ; les débits de tabac se liquident ; tout est mort. Mais les gens attendent la paix pour Noël. Lui aussi il croit à une guerre « diplomatique » où on ne se battra pas. Plus on approche du front, plus la guerre s'amenuise. Paris rassure les arrivants de Beuzeville ou de Quimper et Brumath rassure celui qui vient de Paris.

Comme Sartre me rejoint à 4 heures, on nous sert dans une salle de derrière, le café n'étant pas encore ouvert aux militaires ; on est bien pour causer, au coin de cette longue table couverte d'une toile cirée bleu et blanc. De temps en temps,

quelqu'un ouvre la porte et se retire vite, d'un air d'excuse. Je dis à Sartre que je ne ferai pas maintenant ce travail sur moi-même dont nous parlions avant-hier. Je veux finir mon roman. J'ai envie de vivre activement et non de me recenser. A 5 heures, nous passons dans la grande salle, nous mangeons du boudin aux pommes. Sous un grand ciel étoilé, il m'accompagne jusqu'à la place de la gare, puis disparaît dans la nuit.

La salle d'attente est sombre : beaucoup de soldats, et aussi des civils, chargés de colis ; un grand nombre ont le sac au dos ; sur le quai rôde une forte odeur de kirsch. Le train arrive, si bondé qu'on peut à peine ouvrir les portières. Je vais en tête, je m'accroche à une grappe de soldats, et j'ai la chance de trouver un coin. On s'arrête à toutes les stations jusqu'à Saverne.

Saverne ; 9 heures, immense gare noire et grouillante. Il n'y a qu'un buffet-salle d'attente, où on ne boit pas. Je sors, et un aviateur s'attache à mes pas ; nous traversons une place toute noire, et il frappe à la porte cochère d'un hôtel, il parle avec la patronne qu'il semble bien connaître et qui nous laisse entrer ; dans une triste salle à manger, je bois une limonade en face de l'aviateur qui lutine la bonne. Mais on nous chasse presque aussitôt. L'express ne part qu'à minuit et je me sens un peu traquée. La salle d'attente pue la guerre ; des tables serrées les unes contre les autres sont couvertes de colis tristes : matelas, couvertures, bagages d'évacués ; les évacués s'entassent sur des chaises, au milieu d'une épaisse fumée, dans la chaleur malsaine d'un radiateur à oxyde de carbone. Je reste debout dans un coin, et je lis ; puis je sors. Dans le passage souterrain, des sacs sont empilés et, assis sur des sacs, des soldats mangent ; d'autres se reposent sur les marches de l'escalier ; le quai est tellement submergé de soldats qu'on ne peut pas faire un pas. Je reste debout, comme un stylite, et si absorbée par mes pensées que je ne sens pas passer la dernière heure d'attente. Parce qu'elle est « introuvable », comme dirait Sartre, cette guerre est partout ; ce quai, *c'est* la guerre.

Un premier train engloutit tous les soldats ; ensuite, arrive l'express. J'entre dans un compartiment confortable, aux banquettes de cuir vert. « Vous êtes seule ? Alors on vous accepte », dit un gros militaire alsacien. Je m'assieds dans un coin. Il y a un civil qui a changé son melon contre une casquette et deux soldats, des paysans des Deux-Sèvres ; ils vont là-bas pour trois jours, en mission exceptionnelle ; l'Alsacien est de la classe 10, il rentre chez lui en laissant son fils sur le Rhin. Il plaisante lourdement sur le plaisir de voyager avec une dame et, voyant que j'essaie de lire, il grimpe sur la banquette et avec un canif écaille le bleu de la lampe : il éclaire mon nez, mes yeux, mon menton, et je peux lire. Puis, quand j'ai envie de dormir, l'Alsacien m'enveloppe de sa capote et le civil, pris d'émulation, me donne un bel oreiller dodu. Je m'étends tout de mon long ; mes pieds heurtent l'Alsacien, je les retire et il me dit : « Mais je vous en prie, c'est le premier contact que j'ai avec une femme depuis douze semaines. » On fait passer du marc d'Alsace, j'en bois une moitié de quart, il est excellent ; ça achève de m'engourdir. Dans le demi-sommeil, j'écoute leurs histoires. Ce sont encore des histoires sur l'offensive de paix : comment Allemands et Français pêchent à la

ligne de chaque côté du Rhin ; comment une fois, une mitrailleuse allemande étant partie inopinément, on vit aussitôt apparaître une pancarte : « Soldats français, excusez-nous, c'est un maladroit qui a fait partir le coup, on ne voulait pas tirer sur vous. » Ils parlent de Strasbourg et des tristesses de l'évacuation : un type pleurait en revenant de chez lui où il avait trouvé tout saccagé. Les soldats s'indignent ; ils racontent que dans une maison occupée par la troupe, on avait écorché un lapin en le clouant à l'armoire à glace : ça les bouleversait qu'on eût saccagé ce beau meuble. Ils semblent avoir de la sympathie pour leurs officiers : le capitaine va lui-même la nuit acheter au bistrot de l'alcool pour ses hommes. Quand même, ces paysans des Deux-Sèvres ne comprennent pas grand-chose à cette guerre. L'Alsacien pérore ; il plaisante : « Les deux chèvres et les deux boucs : c'est vous les deux boucs. » Et de rire. Il saisit mes pieds, ôte mes souliers et prend mes pieds sur ses genoux en me demandant si ça va comme ça ; je réponds étourdiment : « Faites ce que vous voulez avec mes pieds », et dans la nuit je suis réveillée par de tendres pressions sur mes chevilles. Je retire mes pieds et il n'insiste pas.

De retour à Paris, j'ai continué à tenir ce journal, mais sans conviction. J'étais installée dans la guerre : la guerre s'était installée dans Paris. Ce n'était plus la même ville que naguère ; d'abord, on y voyait beaucoup plus de femmes, d'enfants et de vieillards que d'hommes jeunes ; surtout, elle avait perdu ces fascinantes profondeurs, ces mystères que Caillois avait décrits, un ou deux ans plus tôt, dans une étude sur *Le Mythe de la grande ville*. Les inconnus que je croisais avaient le même avenir que moi : la fin de la guerre ; cette étroite perspective transformait l'ancienne « jungle » en un domaine familier, sans surprise ; je ne me sentais plus une citadine, mais presque une villageoise. Par les belles nuits, la Voie lactée brillait au ciel. Le soir on entendait derrière les grilles du Luxembourg des voix militaires et le ululement des hiboux.

Mes parents étaient rentrés à Paris ; ma sœur resta en Limousin ; elle n'aurait pas pu peindre rue Santeuil, à cause du froid et du black-out. Et puis Lionel, encore malade, avait besoin de l'air de la campagne ; il vint avec sa tante à Saint-Germain-les-Belles et y prit pension chez un docteur. Je voyais presque exclusivement des femmes : Bianca qui continuait à préparer sa licence de philosophie, Olga qui travaillait de nouveau avec Dullin. Nous reprîmes les routines de l'année passée. Au Flore, on apercevait quelques nouveaux visages : Simone Signoret, toute jeune, l'air d'une collégienne, un béret coiffant ses cheveux noirs coupés très court ; la rousse Lola, qui rêvait pendant des heures à une table, la bouche lourde, les yeux perdus, sans paraître soupçonner combien elle était jolie. Quant aux hommes, un nouveau venu les éclipsait tous, Nicod, mi-Grec, mi-Éthiopien, alors dans l'éclat de ses vingt ans ; il dansait, au Bal nègre, avec une grâce désinvolte et souveraine. Dans l'ensemble, la bande du Flore demeurait pareille à elle-même ; il me plaisait de la coudoyer, mais je n'avais aucune envie de frayer avec elle.

Je me mis à entendre de la musique, pour remplir mes trop vastes loisirs, et, selon ma coutume, je me livrai maniaquement à cette étude ; j'en tirai un énorme profit : comme aux plus fortes heures de mon enfance, la jouissance et le savoir se confondaient. Quelqu'un me prêta un phono, j'empruntai des disques à la ronde ; devant ces silencieuses galettes chargées de sons, j'éprouvais la même exaltation que devant mes livres neufs, un jour de rentrée ; j'avais hâte d'entendre leur voix ; mais il ne suffisait pas qu'elle m'effleurât les oreilles, je voulais à la fois la comprendre et m'en saouler ; je faisais tourner mes disques dix fois de suite, analysant chaque morceau, essayant de le ressaisir dans son unité. Je lus une quantité d'essais sur l'histoire de la musique et sur les divers compositeurs. Je fréquentai « Chanteclerc », boulevard Saint-Michel ; je me carrais dans un fauteuil, je coiffais les écouteurs : les sons me parvenaient à travers d'affreux grésillements, mais ce désagrément était compensé par le plaisir de composer librement mes programmes ; je comblai ainsi de nombreuses lacunes. J'allai à beaucoup de concerts et, surtout, je suivis régulièrement ceux de la salle du Conservatoire que dirigeait Charles Munch : il y mettait tant de passion qu'il était obligé, entre les morceaux, de changer de chemise. J'assistais souvent à la répétition générale du samedi matin, et toujours aux séances du dimanche après-midi. On y apercevait des célébrités, entre autres Cocteau, et Colette, les pieds nus dans des sandales. J'entendis aussi à l'Opéra *Alceste* de Gluck. On ne s'habillait plus, même à l'orchestre et, comme dans tous les théâtres, le prix des places avait considérablement baissé : sur mon billet on avait barré l'ancien chiffre, 33 francs, et marqué à la place : 12 francs. Je m'intéressais particulièrement à la musique moderne — qui s'arrêtait pour moi à Stravinsky ; et mon compositeur préféré était Ravel dont j'étudiai l'œuvre aussi exhaustivement que je le pus. Pendant deux ans, la musique m'occupa beaucoup.

Quelquefois, très rarement, je buvais un verre au Jockey avec Olga. A partir du 9 décembre, on recommença à danser dans les boîtes de nuit. Les girls chantaient *La Marseillaise* ; elles portaient des cache-sexe bleu, blanc, rouge ou des jupettes aux couleurs anglaises. Souvent, des policiers faisaient une descente ; casqués de métal brillant, une lampe électrique plantée sur le ventre, ils examinaient les papiers des clients. La nuit, de temps en temps, des sirènes donnaient l'alerte, mais je n'y faisais plus attention. Olga, sa sœur, une ou deux voisines, se réunissaient pour boire du thé et jacasser ; mais moi, je ne voulais pas être fatiguée le lendemain ; j'enfonçais des boules « Quies » dans mes oreilles pour dormir en paix.

Dans cette existence, monotone jusqu'à l'austérité, la moindre diversion prenait une grande importance. Je détache encore de mon journal ces deux récits

3 décembre.

Plaisante journée à Ferrolles, avec Olga. Au lieu du vieux petit omnibus, une luxueuse micheline nous a menées d'Esbly à Crécy. Mais voilà que deux gardes mobiles, plantés devant le portillon d'entrée, prétendent nous renvoyer à Paris :

nous n'avons pas de laissez-passer ; je me débats, et l'un d'eux finit par mollir, il me conduit d'un air indécis à son chef qui commence par gueuler ; je montre mon passeport en parlant volublement, et il y a une femme dont la mère est malade qu'on autorise à sortir de la gare, alors on nous le permet aussi ; ils épiluchent le passeport d'Olga à cause de son nom étranger, mais ils ne trouvent rien à y redire et nous partons la tête haute.

Nous grimpons le long du raidillon, il fait si grand soleil que j'enlève mon manteau. Nous arrivons à Ferrolles, et je montre à Olga la maison de M^{me} J... ; un type est en train de ferrer un cheval ; il se retourne : c'est Dullin, en pantalon de velours côtelé, avec un grand tablier en toile à sac ; il nous salue et nous dit d'aller voir Camille qui nous hèle du premier étage. Nous entrons ; il y a un petit divan tout neuf et, au fond de la salle, une sorte de jardin d'hiver avec des fleurs artificielles et, sur les murs, de belles images d'oiseaux. Camille descend, superbe dans un peignoir de plusieurs mauves, un ruban violet et un bijou dans ses cheveux tressés ; elle porte une bague berbère au doigt, des bracelets, un collier. La petite chienne et le chat jouent ensemble. Dullin arrive et nous buvons de l'avokat qu'on allonge avec du porto : c'est délectable. M^{me} J... est moins terrifiante que l'autre jour, mais ses cheveux sont tricolores : le devant blanc, le milieu roux, et un tortillon gris sur la nuque. Après le déjeuner, Dullin travaille au décor de *Richard III*, qu'il va reprendre ; il scie, il colle, il fabrique une petite tour de Londres. M^{me} J... le considère avec blâme : « Eh ! je ne croyais pas que c'était si compliqué de faire un décor ; je croyais qu'on mettait des meubles, et puis voilà ! » Cependant, Olga copie une scène de *Richard III*. Camille tricote des chaussettes violet et blanc. L'après-midi passe, et nous nous enfonçons dans la nuit avec une petite lampe électrique bleue que nous a prêtée Camille.

8 décembre.

Comme je travaille au Mahieu, passe un bonhomme qui vend des images à transformations : la tête d'Hitler sur un corps de gorille, de porc, d'éléphant ; c'est la première fois que je vois ce genre de trafic. Cécilia Bertin² s'approche de ma table ; elle porte une robe de velours rouge, elle a le teint cireux, des tâches roses aux pommettes. « Je crois que sans le savoir, c'est vous que je venais voir ici », me dit-elle. Elle a été professeur de lettres au collège de garçons de Saint-Quentin, elle expliquait Horace à des gosses de troisième : « Quand je rentrais chez moi, je sanglotais, et je demandais pardon à Corneille ! » me dit-elle. Elle avait aussi une classe de bachot : « J'ai commencé par leur lire Verlaine, Baudelaire, ils n'ont rien compris, mais ils ont senti que je lisais avec ma douleur et la vérité de ma douleur les a saisis. » Elle a obtenu un congé pour se présenter au Conservatoire. Juvet lui avait écrit en lui promettant de s'occuper d'elle : il n'a rien fait. Elle a construit autour de Juvet un délire aussi caractérisé que celui de Louise Perron. Elle m'explique qu'il a peur de l'amour parce que, quand il aime, il appartient pieds et poings liés à la femme aimée. « Alors, il en vient à ne plus me recevoir que dans des corridors et sur des paliers. Ah ! comme nous

faisons souffrir ! » Chaque signe d'indifférence lui est une preuve de passion ; elle le croit jaloux : quand il relève le col de son manteau pour qu'elle n'ait pas froid, elle pense : « Il voudrait que je porte un masque et qu'aucun homme ne me voie. » Elle imagine qu'il la suit, et croit l'avoir aperçu au Mahieu. Samedi matin elle a manqué son cours, et l'après-midi il lui a dit rudement : « Pourquoi n'es-tu pas venue ce matin ? Allons, file », et par vengeance, il a embrassé devant elle une assez jolie fille. Quand elle travaille Hermione, et qu'elle récite : « Ah ! je ne t'aimais pas, cruel ! qu'ai-je donc fait ? » il se voile la face pour cacher son émotion ; et jamais il ne lui a fait un compliment. Elle me parle de sa solitude, de sa douleur qui alimentent son génie. Dans un « éclatement de solitude » elle a trouvé pour le rôle de Phèdre d'extraordinaires effets : des effets « intérieurs », précise-t-elle. Elle se fait gloire de ne pas s'être offerte à Juvet qui ne lui a d'ailleurs rien demandé. Elle vit sans voir personne, dans un hôtel ; elle écrit : « D'abord des poèmes, pour "désocialiser" le sens des mots ; puis, avec ces mots, des nouvelles. » Le soir où elle a été refusée au conservatoire, elle a été voir Juvet ; elle était calme et sereine ; il lui a pris les mains et l'a regardée dans les yeux en disant : « Tu es de sang-froid ? » Elle a dit oui, et il a baisé ses mains avec un regard extraordinaire : « Le regard d'un être qui a enfin trouvé une chose qu'il avait cherchée toute sa vie. » Elle ajoute : « Je suis contente d'avoir été collée, pour avoir eu ce regard. » Juvet a besoin d'un seul être au monde : Cécilia ; mais il se connaît, il estime que son caractère difficile lui interdit de se lier à aucune femme ; alors, il préfère rompre. Elle me demande avec des yeux ardents : « Que pensez-vous de moi ? » J'élude.

Nizan eut une permission fin novembre, il vint à Paris, mais je ne le vis pas, ce que je regrettai. Nous avions eu de ses nouvelles ; comme nous l'avions deviné, le pacte germano-soviétique l'avait bouleversé ; en Corse, ses camarades communistes ne lui avaient pas soufflé mot de ce qui se tramait : il pensait qu'ils l'avaient délibérément maintenu dans l'ignorance et il en avait été blessé à mort. Nous comprenions donc fort bien les raisons de sa démission ; mais nous aurions aimé qu'il s'en expliquât avec nous plus à fond. Il avait écrit à Sartre une petite lettre où il ne disait pas grand-chose. Sartre lui répondit, et reçut de lui une nouvelle lettre datée du 8 décembre : le dernier signe de vie qu'il nous ait donné.

« Mon petit camarade. Merci de ta carte que je viens de trouver en rentrant de Paris où j'avais pu aller. Paris est curieux, et les gens que j'ai vus singulièrement bouffons. Nous sommes, toi et moi, parmi les six ou sept écrivains naïfs qui ne sont ni à la Censure ni chez Giraudoux. On ne nous considère pas sans ironie. Écrivons nos romans. Je me mets également en question, mais le sondage doit occuper un peu moins que les pionniers : je n'en suis qu'au deuxième carnet. Tout cela est impubliable avant longtemps. Les romans même sont censurés d'une manière qui donne le vertige et je ne pourrais point expliquer maintenant les raisons qui m'ont fait démissionner du Parti Communiste. Vu Petitjean, fort

peu blessé, mais extrêmement héroïque, vu qu'il est dans les corps francs et se regarde comme un dur et un méditatif. Il en aura pour dix ans à nous expliquer les choses. Aron et lui vont rivaliser dans la philosophie. Entre ce néo-Péguy et ce néo-Dithley, nous ne rions pas mais paraîtrons frivoles. Je n'avais pas beaucoup de temps à Paris et n'ai pas vu le Castor que j'aurais aimé voir et que je te prie de saluer. Écris-moi de ton secteur 108. Salut.

« NIZAN. »

Par Olga j'avais de fréquentes nouvelles de Bost qui ne courait aucun danger mais se plaignait que sa vie fût abrutissante à l'excès. Quant à Sartre, il continuait à fréquenter les tavernes de Brumath et à faire des sondages. Il m'écrivait à peu près tous les jours, mais j'ai perdu cette correspondance pendant l'exode. Dans une lettre à Paulhan³, il décrivait ainsi son existence : « Mon travail consiste ici à lancer des ballons en l'air, et à les suivre à la lorgnette ; ça s'appelle "faire un sondage météorologique". Ensuite de quoi, je téléphone la direction du vent aux officiers des batteries d'artillerie qui en font ce qu'ils veulent. La jeune école utilise les renseignements, la vieille les met au panier. Ces deux méthodes se valent, puisqu'on ne tire pas. Ce travail extrêmement pacifique (je ne vois que les colombophiles, s'il y en a encore dans l'armée, pour avoir une fonction plus douce et plus poétique) me laisse de très grands loisirs que j'emploie à terminer mon roman. J'espère qu'il paraîtra d'ici quelques mois, et je ne vois pas trop ce que la censure pourrait lui reprocher, sinon le manque de "santé morale" ; mais on ne se refait pas. »

Ainsi, la drôle de guerre se traînait ; sur le front, comme à l'arrière, la question était de tuer le temps, d'aller patiemment au bout de cette attente dont nous déchiffrions mal le nom : était-elle crainte, ou espoir ? Le premier trimestre s'acheva et je pensai à faire du ski pendant les vacances de Noël : pourquoi non ? L'ennui, c'est que je ne trouvais personne pour m'accompagner : or, sur les pistes, on a besoin d'émulation, et les excursions solitaires sont dangereuses. Bianca me dit que Kanapa était dans le même cas que moi : nous nous connaissions à peine, mais nous partîmes ensemble pour Megève. Nous primes pension au chalet Idéal Sport, au sommet du mont d'Arbois ; il n'offrait, à l'époque, qu'un confort sommaire, et malgré son admirable situation, ses prix étaient modiques. Il y avait peu de skieurs, cet hiver-là ; le dimanche seulement, on faisait la queue au téléphérique de Rochebrune ; les autres jours, j'avais l'impression que les champs de neige étaient à moi. Je m'entendis bien avec Kanapa, d'une manière curieusement négative : en dix jours, nous n'ébauchâmes pas une conversation ; même à table, en face l'un de l'autre, nous lisions sans nous gêner. Les choses qui m'amusaient — les autres clients du chalet, leurs caquetages, leurs manières — ne l'intéressaient pas et je ne parvins jamais à découvrir ce qui l'amusait. Au ski, nous étions à peu près de la même force et nous glissions l'un à côté de l'autre, en silence : nous fîmes une belle descente, à travers la neige vierge, du Prarion sur Saint-Gervais. Ce statut me convenait ; en cas d'accident, il y avait quelqu'un

près de moi, et quotidiennement il n'y avait personne. Quand je rentrais, vers 5 heures, je m'asseyais sur la table de la grande salle, à côté de l'appareil de radio dont je disposais sans partage ; je manipulais les boutons, à la recherche d'un concert intéressant : souvent, je tombais bien, et je me plaisais beaucoup à cette chasse. Je profitais d'autant plus gaiement de la musique, de la neige, de tout, que Sartre devait venir en permission en janvier.

A Paris, je commençai à l'attendre. Le seul événement notable, au cours de ce mois, ce fut une répétition de *Richard III* à l'Atelier.

10 janvier.

Répétition de *Richard III*. Beaux décors, beaux costumes. Marie-Hélène Dasté est somptueuse dans sa robe noire, sous son hennin blanc ; Blin, splendide dans le vêtement blanc de Buckingham. Dullin seul est en veston clair, avec un béret basque qui lui donne l'air coquin. Les femmes jouent bien et Dullin est fameux ; les hommes me semblent moins bons, même Blin. Mouloudji se balade dans la salle en chemise de nuit de fantôme. Dullin fait une série de ses petits « sketches », comme Mouloudji les appelle. Il prend une colère particulièrement soignée du haut du balcon d'où il doit haranguer la foule. Il me salue : « *Elle* a une bronchite », me dit-il de cet air religieux et sournois qu'il prend pour parler de Camille.

Au début de février, j'allai attendre Sartre à la gare de l'Est. La semaine se passa en promenades et en conversations. Sartre pensait beaucoup à l'après-guerre ; il était bien décidé à ne plus se tenir à l'écart de la vie politique. Sa nouvelle morale, basée sur la notion d'authenticité, et qu'il s'efforçait de mettre en pratique exigeait que l'homme « assumât » sa « situation » ; et la seule manière de le faire c'était de la dépasser en s'engageant dans une action : toute autre attitude était une fuite, une prétention vide, une mascarade fondées sur la mauvaise foi. On voit qu'un sérieux changement s'était produit en lui, et aussi en moi qui me ralliai tout de suite à son idée ; car notre premier soin naguère avait été de tenir notre situation à distance par des jeux, des leurres, des mensonges. Quant aux développements de cette théorie, il s'en est suffisamment expliqué par la suite pour que je n'y insiste pas. Il ne savait pas encore — il ne pouvait pas savoir d'avance et ne voulait rien préjuger — en quoi consisterait au juste son engagement politique ; mais ce dont il était convaincu, c'est qu'il avait des devoirs à l'égard de ses cadets ; il ne voulait pas qu'après-guerre ils se sentent, comme les jeunes combattants de 14-18, une « génération perdue ». Sur cette idée de génération, il eut une assez vive discussion avec Brice Parain qui se croyait tout de suite en cause si on attaquait un de ses contemporains. Par exemple, nous détestions le *Gilles* de Drieu : Parain se sentait atteint par nos critiques. Dans une lettre, qu'il ne lui envoya d'ailleurs pas, Sartre écrivait : « Il ne s'agit pas de nier que Drieu s'est trouvé avec un esprit formé autrement que le mien dans des circonstances que je n'ai pas connues. Ce serait enfantin. Mais il ne faut pas m'escamoter Drieu quand je veux le juger et me coller brusquement sa

“génération” à sa place, en me disant que c’est la même chose. L’individu Drieu est de sa génération, c’est entendu, et il a connu les problèmes de sa génération. Mais il ne faut pas dire qu’il est sa génération. La génération est une *situation*, comme la classe ou la nation, et non pas une disposition.

« Pour ce qui est de la politique, n’aie pas peur, j’irai seul dans cette bagarre, je ne suivrai personne, et ceux qui voudront me suivre me suivront. Mais ce qu’il faut faire avant tout, c’est empêcher les jeunes gens qui sont entrés dans cette guerre à l’âge où tu es entré dans l’autre d’en sortir avec des “consciences malheureuses”⁴⁹. Cela n’est possible, je crois, qu’à ceux de leurs aînés qui auront fait cette guerre avec eux. »

La permission s’acheva...

15 février.

Sartre endosse de nouveau ses vêtements militaires. Nous arrivons vers 9 h 1/4 à la gare. Il y a une grande pancarte : retour de permission, départ de tous les trains à 9 h 25. Un fleuve de types, flanqués de leurs bonnes femmes, s’engageant sur la chaussée qui conduit vers les sous-sols de la gare ; je suis calme, mais à voir ce départ comme un événement collectif, je m’émeus. Sur le quai, ça me prend à la gorge, tous ces hommes, ces femmes qui se serrent la main, gauchement. Il y a deux trains pleins, l’un à droite, l’autre à gauche ; celui de droite s’en va, et c’est un défilé de femmes : des mères, mais surtout des épouses et des petites amies, qui s’éloignent, les yeux rouges, le regard fixe, certaines sanglotent. A peine une dizaine de vieux pères, parmi elles ; ça fait primitif, cette séparation des sexes, les hommes qu’on emporte, les femmes qui s’en reviennent vers la ville. Parmi celles qui attendent le départ de l’autre train, il y en a peu qui pleurent ; quelques-unes tout de même, accrochées au cou de leur homme ; on sent une chaude nuit derrière elles, et le manque de sommeil, et la fatigue nerveuse du matin. Les soldats plaisantent : « Alors, c’est les grandes eaux ! » mais on les sent solidaires. Quand le train est sur le point de démarrer, la portière est encombrée de types, je n’aperçois plus que le calot de Sartre dans l’ombre du compartiment, et ses lunettes, et sa main qu’il agite de temps en temps ; le type de la portière s’écarte et laisse place à un autre qui embrasse une femme et dit : « A qui le tour ». Les femmes font la queue et chacune monte sur le marchepied. Je monte aussi, puis Sartre disparaît dans le fond. Tension collective et violente : ce train qui va partir, ça fait vraiment comme un arrachement physique. Et ça y est, il part. Je m’éloigne la première, très vite.

Le lendemain de son départ, la neige s’abattit en tempête sur Paris ; faute de main-d’œuvre, on ne débaya pas les rues ; même le long des grands boulevards, on marchait sur des nêvés ; pour traverser, il fallait franchir les hautes congères qui barraient les trottoirs ; la chaussée était un marécage où l’on enfonçait jusqu’à la cheville. Les passants avaient l’air transis et un peu effrayés : la nature avait envahi tumultueusement la ville, les hommes ne savaient plus la contenir, de grands cataclysmes s’annonçaient, semblait-il. Bost vint en permission par une de

ces journées glacées. Même en première ligne, dit-il, cette guerre semblait une guerre fantôme : on n'apercevait nulle part l'ombre d'un Allemand. Il aimait beaucoup certains de ses camarades, mais il s'ennuyait odieusement : il jouait aux cartes et il dormait ; une fois, par désespoir, il avait dormi soixante heures d'affilée. L'idée de continuer pendant un ou deux ans à pourrir dans des granges ne lui souriait pas du tout. Il fut très intrigué quand je lui dis que Sartre, après la guerre, comptait faire de la politique.

L'hiver s'acheva. Les premières restrictions apparurent. Bientôt, on allait nous distribuer des cartes de pain ; le pain de fantaisie était interdit, les pâtisseries fermaient trois jours par semaine ; on ne vendait plus de chocolat de luxe ; on institua trois jours sans alcool ; au restaurant, on n'avait droit qu'à deux plats, dont un seul de viande. Rien de tout cela n'était bien gênant. La guerre demeurait encore « introuvable ». La paix finno-soviétique était signée à Moscou ; Hitler annonçait au début d'avril que le 15 juin il entrerait à Paris ; mais personne ne se laissait prendre à ces forfanteries. Sur l'occupation de la Pologne, on racontait des choses abominables : les patriotes étaient parqués dans des camps de concentration, les Allemands les laissaient systématiquement mourir de faim. On parlait même de trains blindés dans lesquels on les enfermait : et puis, on faisait circuler dans les wagons des gaz asphyxiants. On hésitait à croire à ces rumeurs : on se rappelait les bobards qui avaient couru pendant l'autre guerre, on se méfiait du bourrage de crâne.

Je continuai à travailler, à aller au lycée, à voir mes amis et à me languir ; j'avais le cœur vague, et la solitude me pesait : c'est pourquoi je ne résistai que mollement aux efforts que fit Lise pour s'infiltrer dans ma vie. Souvent, quand je sortais de l'hôtel, le matin à 8 heures, elle m'attendait devant ma porte, un foulard noué sous le menton, la larme à l'œil : « Je me suis sauvée de la maison : mon père voulait me tuer ! » gémissait-elle en reniflant un peu. Ou bien sa mère l'avait giflée ; ou son père avait battu sa mère : en tout cas, elle avait droit à des consolations. Je m'apitoyais, et elle m'accompagnait au lycée à travers le Luxembourg désolé. Mes classes finies, je la retrouvais, plantée sur le trottoir, et elle me suppliait de boire un verre avec elle. De nouveau, elle se plaignait ; elle étudiait la chimie, comme son père l'avait exigé ; les cours théoriques l'assommaient, les travaux pratiques l'épouvantaient : elle cassait les éprouvettes, elle se tailladait les doigts ; elle était certaine d'échouer. Elle me décrivait ses parents, leur pauvreté, leur méchanceté, leur brutalité. De temps en temps, elle interrompait ses lamentations pour me raconter, avec charme, des histoires sur son enfance. A quatorze ans, avec son amie Tania, elle avait assidûment dévalisé les Galeries Lafayette ; elle avait réussi une série de coups fructueux ; et puis un jour, au coin du boulevard, une femme en deuil avait posé la main sur son épaule et l'avait traînée au commissariat de police ; Lise avait sangloté, ses parents avaient supplié et on l'avait relâchée ; mais à la maison, elle avait reçu une correction soignée. « Et c'était injuste ! me dit-elle, parce que, quand ma mère me chargeait d'acheter des choses, et que je les volais, je lui faisais des prix ! » A la même époque, passant ses vacances dans un camp de jeunesse, elle avait séduit un

colonel scout : un Russe blanc, quinquagénaire ; il lui donnait des rendez-vous nocturnes, et l'embrassait avec voracité ; mais il avait une épouse, une réputation : de retour à Paris, il l'avait lâchement abandonnée.

A vrai dire, je comprenais qu'il ait eu peur : cette enfant martyre ne manquait pas de défense ; il y avait dans ses yeux, dans son front, une violence qui démentait la douceur apeurée de sa bouche. De l'enfance, elle conservait les entêtements, les rages naïves, les exigences et le désarroi. Le besoin qu'elle avait de moi me toucha. Sur son calendrier personnel, elle marquait en rouge les journées où elle me voyait, en gris celles d'où j'étais absente : le noir signalait les événements tout à fait néfastes. Je pris l'habitude de passer, chaque semaine, avec elle quelques heures qu'elle trouvait trop brèves. « J'ai calculé, me dit-elle une fois. Vous ne me consacrez même pas la cent quarantième partie de votre vie ! » Je lui expliquais que j'avais du travail : j'écrivais un roman. « Et c'est pour ça que vous refusez de me voir ! me dit-elle avec indignation. Pour raconter des histoires qui ne sont même pas arrivées ! » Je lui parlai un peu de Sartre et elle se réjouit qu'il fût aux armées : sinon je ne me serais pas du tout occupée d'elle. Elle déclara même un jour avec rage : « J'espère bien qu'il se fera tuer ! »

Il y avait des jours où j'aspirais à la solitude : les nouvelles étaient mauvaises, l'angoisse ou la tristesse avaient fondu sur moi ; je priais Lise de ne pas venir me chercher à la porte du lycée : elle venait ; je lui disais de me laisser, que je n'étais pas d'humeur à parler : elle marchait à côté de moi, en parlant pour deux. Elle m'excédait, je m'irritais, elle ricanait, pour finir elle se mettait à pleurer et je me radoucissais. Elle paraissait si vulnérable que, devant elle, je me sentais tout à fait désarmée.

Le rythme des permissions s'accéléra. Sartre revint à Paris à la mi-avril, et nous reprîmes le cours de nos conversations. Nous parlâmes des livres qu'à distance et ensemble nous avions lus. Il aimait beaucoup *Terre des hommes* de Saint-Exupéry qu'il rapprochait de la philosophie de Heidegger⁵. Décrivant le monde de l'aviateur, Saint-Exupéry lui aussi dépassait l'opposition du subjectivisme et de l'objectivité ; il montrait comment des vérités diverses se révèlent à travers les diverses techniques qui les dévoilent, chacune exprimant cependant toute la réalité, aucune n'ayant de privilège par rapport aux autres. Il nous faisait assister en détail à cette métamorphose de la terre et du ciel qu'éprouve un pilote, aux commandes de son appareil ; c'était la meilleure illustration possible, la plus concrète, la plus convaincante des thèses de Heidegger. Dans un autre ordre d'idées, nous avions été passionnément intéressés par les ouvrages de Rauschnig ; *Hitler m'a dit* et surtout *La Révolution du nihilisme* éclairaient pour nous l'histoire du nazisme. *Le Château* venait de paraître en français ; c'était un livre encore plus extraordinaire que *Le Procès* ; il touchait entre autres — à travers l'histoire du séduisant et fallacieux messenger en qui K... met ses espoirs — à un problème qui nous brûlait : celui de la communication. Nous fûmes aussi saisis par le portrait que trace Kafka des deux « aides » de l'arpenteur : empressés, brouillons et habiles à compromettre par leur zèle toutes ses chances, déjà bien minces, de succès. En ses deux « acolytes », Sartre reconnaissait des « aides » et nous devions en

rencontrer bien d'autres tout au long de notre vie.

Nous allâmes au cinéma, un peu au théâtre ; le sujet des *Monstres sacrés* de Cocteau me toucha : il se rapprochait beaucoup de celui de *L'Invitée* ; il s'agissait aussi d'un couple uni par un long passé d'entente, par une entreprise commune et que met en danger soudain la tentation de la jeunesse.

L'Imaginaire venait enfin de paraître chez Gallimard. Sartre y indiquait la théorie de la « néantisation » qu'il était en train d'approfondir. Sur les carnets de moleskine où il notait sa vie au jour le jour, ainsi qu'un tas de réflexions sur lui-même et sur son passé, il ébauchait une philosophie ; il m'en exposa les grandes lignes, un soir où nous rôdions du côté de la gare du Nord ; les rues étaient noires et humides et j'eus une impression d'irrémissible désolation ; j'avais trop souhaité l'absolu et souffert de son absence pour ne pas reconnaître en moi cet inutile projet vers l'être que décrit *L'Être et le Néant* ; mais quelle triste duperie, cette recherche indéfiniment vaine, indéfiniment recommencée où se consume l'existence ! Les jours suivants, nous discutâmes certains problèmes particuliers et surtout le rapport de la situation et de la liberté. Je soutenais que, du point de vue de la liberté, telle que Sartre la définissait — non pas résignation stoïcienne mais dépassement actif du donné — les situations ne sont pas équivalentes : quel dépassement est possible à la femme enfermée dans un harem ? Même cette claustration, il y a différentes manières de la vivre, me disait Sartre. Je m'obstinaï longtemps et je ne cédai que du bout des lèvres. Au fond, j'avais raison. Mais pour défendre ma position, il m'aurait fallu abandonner le terrain de la morale individualiste, donc idéaliste, sur lequel nous nous plaçons.

De nouveau, nous nous quittâmes. De jour en jour, l'horizon s'assombrissait. Les États-Unis ne se décidaient pas à entrer en guerre. Les Allemands avaient attaqué la Scandinavie, et au début de la bataille de Narvik, Reynaud avait emphatiquement annoncé à la radio : « La route du fer est et restera coupée. » Elle ne l'était pas. Les troupes alliées rembarquaient. Hitler restait maître de la Norvège et de ses minerais.

Le 10 mai au matin, j'achetai le journal au carrefour Vavin, et je le dépliai en descendant le boulevard Raspail. La manchette m'a sauté aux yeux. « Ce matin, aux premières heures de la matinée, les Allemands ont envahi la Hollande, attaqué la Belgique et le Luxembourg. L'armée franco-britannique a franchi la frontière belge. » Je me suis assise sur un des bancs du boulevard, je me suis mise à pleurer. « On vous a vue pleurer ce matin », m'a dit d'un ton protecteur Fernand qui, depuis la guerre d'Espagne, en voulait à tous les Français et que notre malheur ne désolait pas. Le lendemain et les jours qui suivirent, c'est le cœur battant que je me jetai sur le journal ; les lignes furent tout de suite enfoncées ; on parla de « poche » qu'on allait vivement colmater ; mais le 14 mai, le bruit courait déjà que l'armée Corap s'était entièrement débandée ; soixante-dix mille hommes avaient jeté leurs fusils et tournaient le dos à l'ennemi. Y avait-il eu trahison ? Aucune autre explication ne semblait plausible.

Les frontières étaient fermées, mais la correspondance avec les pays neutres n'avait pas été suspendue. Je reçus une lettre de ma sœur. Lionel avait quitté le

Limousin depuis quelques semaines pour aller vivre chez sa mère, qui s'était remariée avec un peintre portugais à Faro ; ils avaient invité ma sœur à passer deux ou trois semaines avec eux. Elle mit trois jours à traverser l'Espagne, en compartiment de troisième classe, et elle arriva à Lisbonne, épuisée. Elle s'assit à la terrasse d'un café : il n'y avait pas d'autre femme ; le garçon la remarqua tout de suite et, en lui servant un café, il demanda : « Vous êtes française ? — Oui. — Eh bien ! madame, les Allemands viennent d'envahir la Hollande et la Belgique. » Elle courut sur la place : les nouvelles étaient affichées sur des panneaux, dans une langue pour elle presque inintelligible ; mais elle en comprit assez et fondit en larmes. Autour d'elle, on s'empressait : « C'est une Française ! » Elle se trouva bloquée à l'étranger pour toute la durée de la guerre.

Un soir, vers la fin mai, je retrouvai Olga au bar de Capoulade ; son visage était décomposé : « Bost est blessé », me dit-elle. Elle avait reçu une courte lettre où il racontait qu'un éclat d'obus l'avait atteint au ventre ; il était hors d'affaire, affirmait-il, et on l'évacuait à l'arrière, sur Beaune. En ce cas, cette blessure était plutôt une chance : mais fallait-il le croire ? En moins d'une semaine, son régiment avait été anéanti, ses meilleurs camarades y avaient laissé leur peau. La mort devenait une présence quotidienne, impossible de penser à rien d'autre. Sartre m'envoyait des lettres rassurantes, mais il se trouvait sur le front, n'importe quoi pouvait arriver.

Et tout arrivait, le pire. De jour en jour, l'armée allemande se rapprochait. On entendit à la radio la voix de Paul Reynaud : « Si on venait me dire un jour que seul un miracle peut sauver la France, je dirais : je crois à un miracle, parce que je crois à la France » ; cela signifiait avec évidence que tout était perdu. Je n'avais plus la force de travailler, à peine de lire ; j'allais au cinéma, j'écoutais de la musique. L'Opéra monta la *Médée* de Darius Milhaud, mise en scène par Dullin dans des décors de Masson ; la musique me parut très belle et l'ensemble du spectacle remarquable ; outre le chœur chantant — masqué, figé, emprisonné dans des espèces de sacs — il y avait un chœur muet ; il soulignait certains moments du drame par des mouvements qui tenaient du mime plutôt que de la danse : c'est, je crois, Barrault qui l'avait dirigé, et il en avait tiré de grands effets. Pendant quelques heures, j'oubliai le monde. J'eus vite fait de le retrouver. Le 29 mai, en ouvrant *L'Œuvre*, je lus, en énormes caractères : « Le roi Léopold a trahi. » Puis ce fut Dunkerque. Hitler n'avait donc pas bluffé ? Le 15 juin, il entrerait à Paris ? Que faire ? Sartre se replierait évidemment vers le sud : je ne voulais pas me trouver coupée de lui. Je pensais à partir pour La Pouèze : de là, je franchirais facilement la Loire si, comme le bruit en courait, l'armée se regroupait de l'autre côté du fleuve. Mais je ne pouvais pas quitter mon poste de professeur.

Le 4 juin, la région parisienne fut bombardée ; il y eut beaucoup de victimes. Les parents d'Olga la suppliaient de revenir à Beuzeville avec sa sœur, et j'insistai : elles partirent. Stépha et Fernand descendirent vers l'Espagne, ils voulaient la traverser clandestinement et gagner les U.S.A. ou le Mexique⁶. Moi, je devais faire passer des bachots le 10 juin, j'étais clouée à Paris. Assise à la terrasse du Dôme, j'imaginais avec angoisse l'arrivée des Allemands, leur présence. Non, je

ne voulais pas être claustrée jusqu'à la fin de la guerre dans cette ville, transformée en forteresse ; je ne voulais pas vivre pendant des mois, davantage peut-être, en prisonnière. Mais matériellement, moralement, j'étais obligée de rester là : la vie avait définitivement cessé de se plier à mes volontés.

Brusquement, tout chavira. J'ai rédigé vers la fin de juin un récit de ces journées et je le transcris, en me bornant, comme pour mon journal de guerre, à y pratiquer quelques coupures.

9 juin 1940 et suiv.

C'était dimanche ; les nouvelles avaient été mauvaises la veille, vers 5 heures : un repli indéterminé du côté de l'Aisne. J'avais passé la soirée avec Bianca, à l'Opéra ; on jouait *Ariane et Barbe-Bleue*, la salle était vide. On avait l'impression d'une dernière manifestation fanfaronne et symbolique en face de l'ennemi ; il faisait orageux, nous étions toutes deux nerveuses ; je revois le grand escalier et Bianca dans sa jolie robe rouge. Nous étions revenues à pied, en parlant de la défaite ; elle disait qu'on peut toujours se tuer, et je répondais que généralement on ne se tue pas. Je suis rentrée à mon hôtel, tendue, nouée. Ce dimanche a ressemblé aux quinze derniers jours que je venais de vivre ; j'ai lu le matin, écouté de la musique à Chantecler de 1 heure à 3 heures, été au cinéma revoir *Fantôme à vendre* et voir *L'Étrange Visiteur*. Ensuite, au Mahieu, j'ai écrit à Sartre. La D.C.A. canonrait ; il y avait des nuages de fumée blanche dans le ciel et les consommateurs installés à la terrasse décampaient. Je sentais l'avance allemande comme une menace personnelle ; je n'avais qu'une idée : ne pas être coupée de Sartre, ne pas être prise comme un rat dans Paris occupé. J'ai encore écouté un peu de musique, je suis rentrée à l'hôtel vers 10 heures ; j'ai trouvé un mot de Bianca disant qu'elle m'avait cherchée tout le jour, qu'elle était au Flore, avec des nouvelles très graves à me donner, qu'elle allait peut-être partir dans la nuit. J'ai cherché un taxi, mais déjà il n'y en avait plus, j'ai pris le métro ; Bianca était à la terrasse du Flore, avec des camarades ; nous sommes parties ensemble. Elle m'a dit que son père savait par un type du Q.G. qu'un repli était prévu pour le lendemain, que les examens étaient décommandés et les professeurs libérés ; ça m'a glacé l'âme, c'était définitif, les Allemands entreraient à Paris dans deux jours, je n'avais rien à faire qu'à partir avec elle pour Angers. Là-dessus, Bianca m'a dit qu'évidemment la ligne Maginot allait être prise à revers et j'ai compris que Sartre allait être prisonnier pour un temps indéfini, qu'il aurait une vie horrible, que je ne saurais rien de lui ; pour la première fois de ma vie, j'ai eu une espèce de crise de nerfs ; ç'a été pour moi le moment le plus affreux de toute la guerre. J'ai fait mes valises en ne prenant que l'essentiel⁷. J'ai accompagné Bianca à son hôtel, rue Royer-Collard ; il y avait ses camarades de Sorbonne, et deux amis suisses. On a discuté jusqu'à 4 heures du matin, c'était un secours d'avoir des gens, du bruit autour de soi. On croyait encore la victoire possible : il s'agissait de tenir derrière Paris jusqu'à l'arrivée des renforts américains.

Je me suis levée à 7 heures, le lendemain, 10 juin ; j'ai eu la chance de trouver

un taxi qui m'a menée à Camille-Sée ; quelques élèves étaient venues voir si on ne passait pas tout de même le bachot. La directrice m'a remis un ordre d'évacuation : le lycée se repliait sur Nantes. Je suis retournée au Quartier latin, j'ai rencontré des élèves de Henri-IV, toutes rieuses ; pour beaucoup de jeunes gens, ça avait un air de fête, cette journée d'examen sans examen, dans le désordre et le loisir ; ils arpentaient gaiement la rue Soufflot, ils semblaient beaucoup s'amuser. Mais les terrasses des cafés étaient déjà presque désertes et sur le boulevard commençait le grand défilé des autos. J'étais dans un état affreux. A l'hôtel Royer-Collard, j'ai bu avec les Suisses un mauvais champagne abandonné par une Autrichienne envoyée en camp de concentration ; ça m'a un peu revigorée ; et puis j'ai déjeuné avec Bianca au restaurant savoyard. Le patron nous a dit qu'il partait dans la soirée. Tout le monde partait. La dame des lavabos du Mahieu pliait bagages, l'épicier de la rue Claude-Bernard fermait boutique, le quartier se vidait.

Nous avons attendu le père de Bianca à la terrasse du Mahieu ; ç'a été long et énervant : il avait dit qu'il viendrait entre 2 et 5 heures, et nous nous demandions s'il arriverait à temps, s'il ne serait pas trop tard pour sortir de Paris ; et surtout j'avais hâte d'en avoir fini, je ne supportais pas cet interminable adieu à Paris. Le défilé des autos ne s'arrêtait pas. Les gens guettaient les taxis, ils les prenaient d'assaut, mais il n'en passait presque plus. Au milieu de la journée, j'ai vu pour la première fois ces grands tombereaux de réfugiés que je devais retrouver si souvent, par la suite : une dizaine de grandes charrettes, attelées chacune de quatre à cinq chevaux et chargées de foin, que protégeait sur un côté une bâche verte ; les bicyclettes, les malles s'amoncelaient aux deux extrémités et au milieu se tenaient des gens groupés, immobiles, sous de vastes parapluies ; c'était composé avec autant de soin qu'un tableau de Breughel ; on aurait dit un cortège de fête, solennel et beau. Bianca s'est mise à pleurer et j'avais aussi les larmes aux yeux. Il faisait très chaud, très lourd, nous avions à peine dormi, on avait les yeux brûlants ; par éclairs le passé me revenait au cœur avec une vivacité intolérable. Un homme nettoyait paisiblement les réverbères, sur le trottoir d'en face. Ses gestes créaient un avenir auquel il n'était pas possible de croire.

L'auto est enfin arrivée. M. B... emmenait une de ses employées, elle était assise au fond, parmi des piles de valises, nous nous sommes installées devant. Comme nous montions, la patronne de l'hôtel a crié avec exaltation : « Les Russes et les Anglais viennent de débarquer à Hambourg. » C'était un soldat, arrivé du Val-de-Grâce, qui répandait cette nouvelle ; j'ai su depuis que le bruit de l'entrée en guerre de la Russie avait couru avec insistance dans Paris⁸ les jours suivants. Ça m'a donné au cœur un choc idiot, mais j'ai vite compris que c'était faux puisque la radio de 4 h 1/2 n'en avait pas parlé. Nous sommes tout de même partis avec la vague idée que tout n'était pas encore perdu. Porte d'Orléans, il y avait beaucoup de voitures, mais ce n'était pas encore trop encombré ; quelques bicyclettes seulement, et personne à pied : nous partions avant le gros de la foule. A la Croix-de-Berny, il a fallu s'arrêter un quart d'heure pour laisser passer des camions pleins de jeunes soldats à l'air harassé. Puis, nous avons obliqué par de

petits chemins, vers la vallée de Chevreuse. Il faisait beau, et en passant devant des villas fleuries, on pouvait s'imaginer qu'on partait en week-end. Aux environs de Chartres, nous avons été déviés, et nous avons commencé à rencontrer des espèces de chicanes qui créaient de l'embouteillage ; nous avons été arrêtés par une longue queue d'autos immobiles, les gens se répandaient dans les champs ; il nous a fallu un moment pour comprendre ; un jeune soldat courait de portière en portière en criant qu'il y avait une alerte. Nous sommes descendus aussi et nous avons été nous asseoir et manger au bord d'un petit bois. Ensuite, pendant une heure on a traîné, sans presque avancer, derrière une file de voitures ; et puis on a roulé. Comme nous traversions un village, un soldat soufflait dans une petite trompette ; il a crié : « Alerte ! planquez-vous à la sortie du village ! » mais nous avons filé sur la route. A un croisement, un jeune soldat nous a annoncé l'entrée en guerre de l'Italie : le coup était prévu. La nuit tombait. Une bicyclette, attachée devant les phares, empêchait de les allumer. Nous nous sommes arrêtés à Illiers, un tout petit village, où nous avons eu la chance de trouver tout de suite deux chambres, chez un vieillard goitreux. Nous avons été boire un coup dans le café ; les grilles étaient presque tirées ; les gens discutaient des questions d'éclairage et de municipalité, ils nous ont demandé avec méfiance de quel coin de Paris nous étions. Nous sommes rentrés pour dormir ; Bianca a dormi sur un matelas dans la chambre de son père, et moi dans un vaste lit avec l'employée. Il y avait une grande horloge éloquente, qui a menacé de nous empêcher de dormir, mais nous avons immobilisé le balancier.

De la fenêtre, à 8 heures le lendemain, j'ai vu un ciel gris, un jardin rectangulaire, avec une horrible campagne plate à l'arrière-plan. J'ai couru au café pour écrire à Sartre, sans espoir. La radio a donné des informations dans l'arrière-boutique ; une femme écoutait le communiqué en sanglotant, et je l'ai imitée ; impossible ce matin de douter de la défaite ; elle était partout, dans les paroles du speaker, dans sa voix, dans tout le village. « Alors c'est foutu ? Paris est pris ? » nous demandait-on. Sur les murs d'Illiers, un homme collait des affiches concernant les Italiens. Il y avait des autos de réfugiés à tous les coins de rue.

Nous sommes repartis à 9 heures. Le voyage a été facile ; nous dépassions des tombereaux, semblables à ceux du boulevard Saint-Michel, mais déjà à demi démantelés, le foin en partie mangé, les gens à pied ; la veille au soir, nous avions vu les gens en train de manger dans les fossés, les chevaux dételés, s'apprêtant à dormir à la belle étoile. Le Mans était plein de soldats anglais. Nous sommes arrivés à Laval qui grouillait de réfugiés ; nous avons rencontré une voiture aux pneus tout noirs qui avait traversé Évreux en flammes, et j'ai commencé à trembler de peur pour Olga. Beaucoup de réfugiés venaient de Normandie. A Laval, tous les trottoirs étaient bordés d'automobiles, tous les terre-pleins, toutes les places étaient submergés de gens assis au milieu de leurs ballots, les terrasses des cafés s'étiraient indéfiniment et elles étaient envahies. A la gare, le bruit courait que les trains venant de Paris s'étaient perdus en route ; j'ai appris que j'avais à 5 h 1/2 un autocar pour Angers. Nous avons cherché un restaurant. Au Grand-Hôtel, on nous a ri au nez, il ne restait même plus une tranche de

jambon. Nous avons été dans une brasserie, aux murs de faïence, qui devait être bien paisible quelques jours plus tôt, avec ses jeux de dames et de jacquet contre une fenêtre ; elle ressemblait à un buffet de gare, avec toutes ses tables noires bout à bout, où on servait uniformément du veau aux petits pois ; nous en avons mangé aussi. J'ai pris mes valises, j'ai dit adieu à Bianca et remercié son père ; j'ai déposé mon bagage à la consigne des autocars et j'ai été à la poste, pour téléphoner à La Pouèze. Il y avait un monde fou et j'ai attendu plus d'une heure la communication. Une réfugiée misérable s'est approchée de la téléphoniste : « Voulez-vous téléphoner pour moi ? » L'employée a éclaté de rire. Par besoin d'activité je me suis occupée de la bonne femme ; elle m'a dit à quelle localité elle voulait téléphoner et j'ai cherché dans l'annuaire le nom des abonnés : aucun ne lui convenait ; celui-ci était parti, celui-là devait être aux champs. J'ai fini par la planter là. J'étais si fatiguée, si nerveuse, que mon cœur s'est mis à battre, ma voix tremblait quand j'ai eu M^{me} Lemaire au téléphone ; elle m'a dit que la maison était sens dessus dessous et bondée, mais qu'on viendrait me chercher à Angers après le dîner. J'ai pris l'autocar où j'ai dû rester debout. J'y ai rencontré une ancienne élève de Rouen qui s'enfuyait, sac au dos, d'autocar en autocar. Nous avons parlé du passé.

A Angers, à 8 heures du soir, la place de la gare était couverte de réfugiés qui ne savaient que faire de leur peau : pas un endroit où se loger. Une espèce de folle, enveloppée d'une couverture, promenait autour de la place une poussette chargée de valises : elle tournait en rond indéfiniment, désespérément. J'étais assise à une terrasse, la nuit tombait, et aussi un peu de pluie ; le temps passait, j'étais très fatiguée ; enfin, une auto s'est arrêtée ; il y avait Jacqueline Lemaire et une de ses belles-sœurs, d'origine allemande, et qui pendant tout le trajet a reproché aux soldats français leur manque d'idéal. J'ai un peu dîné, et j'ai dormi dans un drôle de lit sans sommier ; le matelas s'enfonçait entre les bois du lit et j'avais l'impression d'être au fond d'une barque.

Pendant trois jours, je n'ai fait que lire des romans policiers et me désespérer. M^{me} Lemaire ne quittait pas le chevet de son mari ; il faisait toutes les nuits d'horribles cauchemars de guerre, elle le veillait et ne dormait jamais. Le village était plein de parents, d'amis. On prenait fiévreusement tous les communiqués. Un soir, on a sonné, vers 9 heures : on avait aperçu des parachutistes, on demandait à M^{me} Lemaire d'aller en voiture prévenir la gendarmerie, à 5 kilomètres de là ; on a su le lendemain que les parachutistes étaient de simples ballonnets...

J'ai arrêté là ce récit. J'ai à peu près raconté dans *Le Sang des autres*, en attribuant cette expérience à Hélène, comment les journées suivantes se sont passées. Chaque jour des camions qui venaient d'Alençon, de Laigle traversaient le village. Parmi les nombreux hôtes de M^{me} Lemaire, certains avaient grand-peur, ils voulaient fuir vers Bordeaux, ils épouvantaient les villageois en racontant que les Allemands allaient couper les mains à tous les garçons. Mais il n'était pas

question de transporter M. Lemaire hors de la maison, et toute fuite semblait vaine ; personnellement, convaincue que Sartre était prisonnier, je n'avais aucune raison d'être à Bordeaux plutôt qu'à La Pouèze ; dans la mesure où ça gardait un sens de penser que le lycée Camille-Sée était replié sur Nantes, autant valait rester à proximité. Personne donc ne bougea. Des hommes patrouillaient le soir dans les rues, le fusil sur l'épaule, on ne savait pas trop pourquoi. Un soir, d'un camion, quelqu'un cria : « Ils sont au Mans. » Le lendemain matin, les villageois s'enfuirent en camionnette, en carriole, à bicyclette, ou ils se répandirent dans les champs ; plus personne ne paradaît avec un fusil dans les rues ; le village était désert, toutes portes verrouillées, tous volets clos. On entendait le canon et des bruits d'explosions : les réservoirs à essence d'Angers sautaient. Dans le silence de la grand-rue passaient des camions pleins de soldats français qui chantaient. Quatre officiers élégants, désinvoltes, descendirent d'une auto. « C'est la route de Cholet ? » demanda un lieutenant à Jacqueline Lemaire : « Oui. » Ils hésitèrent ; ils allaient tenter sur la Loire « une action retardatrice », nous expliquèrent-ils : mais ils auraient bien voulu savoir si les Allemands étaient ou non à Angers ; ils se firent conduire à la poste ; à l'intérieur le téléphone sonnait, mais la porte était fermée à clef. Jacqueline alla chercher une hache et ils firent sauter la serrure. Après avoir téléphoné, ils nous conseillèrent de rentrer chez nous, de ne plus bouger. Et ils embrayèrent. Quelques soldats passèrent encore dans la rue, sans casque, sans fusil, appuyés sur des bâtons. Puis, il y eut un défilé de tanks, le dos tourné à l'ennemi. Puis, il n'y eut plus rien. La plupart des habitants de la maison avaient été s'installer au fond du jardin. M. Lemaire était couché dans sa chambre où je n'étais jamais entrée, et M^{me} Lemaire alla l'y rejoindre, après avoir fermé toutes les persiennes. Je restai seule, derrière une fenêtre, à regarder entre les fentes la route abandonnée. Il faisait un grand soleil. J'avais l'impression de vivre un roman d'anticipation ; c'était toujours le village familial, mais le temps avait basculé. J'avais été projetée dans un moment qui n'appartenait pas à ma vie. Ce n'était plus la France, ce n'était pas encore l'Allemagne : un *no man's land*. Et puis quelque chose explosa sous nos fenêtres, les vitres du restaurant d'en face volèrent en éclats, une voix gutturale lança des mots inconnus et ils apparurent, tous très grands, très blonds, avec des visages roses. Ils marchaient au pas et ne regardaient rien. Ils défilèrent longtemps. Derrière eux passèrent des chevaux, des tanks, des camions, des canons, des cuisines roulantes.

Un détachement assez important s'installa dans le village. Vers le soir, timidement, les paysans rentrèrent dans leurs maisons ; les cafés ouvrirent leurs portes. Les Allemands ne coupaient pas les mains des enfants, ils payaient leurs consommations et les œufs qu'ils achetaient dans les fermes, ils parlaient poliment : tous les commerçants leur firent des sourires. Ils commencèrent tout de suite leur propagande. Comme je lisais dans un pré, deux soldats s'approchèrent ; ils baragouinaient un peu le français : ils m'assurèrent de leur amitié à l'égard du peuple français ; c'était les Anglais et les Juifs qui nous avaient entraînés à ce désordre. Ce bavardage ne me surprit pas ; ce qui était déconcertant, c'était de croiser dans les rues ces hommes en uniforme vert qui

ressemblaient à tous les soldats du monde. Le second ou le troisième soir, l'un d'eux sauta lourdement par-dessus le mur dans le jardin ; il chuchota en allemand — M^{me} Lemaire savait l'allemand — que le couvre-feu avait sonné, qu'il craignait de se faire épingler par son adjudant ; il semblait avoir un peu bu et il était visiblement affolé. Il resta caché là un long moment avant de repartir.

Cependant, aussitôt réveillée, et jusqu'à la nuit, j'écoutais toutes les émissions de la radio. Le 17 juin au matin, le speaker annonça que Reynaud avait démissionné, que Lebrun avait chargé Pétain de former un nouveau ministère. A midi et demi, une voix militaire et paternelle résonna dans la salle à manger : « Je fais à la France le don de ma personne pour atténuer son malheur... C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat. » Pétain : le responsable de la répression de Verdun, l'ambassadeur qui avait couru féliciter Franco de sa victoire, un intime ami des Cagoulards ; le ton de son homélie me souleva le cœur. Cependant, je fus soulagée d'apprendre que le sang français cessait enfin de couler ; quelle horrible absurdité, ces « missions retardatrices » où les hommes tombaient pour un simulacre de résistance ! Je compris mal le sens des paroles : « Rechercher entre soldats, après la lutte et dans l'honneur, les moyens de mettre fin aux hostilités. » Je crus qu'il s'agissait d'une capitulation militaire. Il me fallut plusieurs jours pour comprendre la véritable portée de l'armistice. Lorsque les clauses en furent divulguées, le 21 juin, je m'intéressai avant tout à celle qui concernait les prisonniers ; elle n'était pas claire, ou du moins je voulus la trouver obscure ; elle stipulait que les soldats internés en Allemagne y demeureraient jusqu'à la fin des hostilités ; mais les Allemands n'allaient pas emmener chez eux les centaines de milliers d'hommes qu'ils venaient de ramasser sur les routes ; ils seraient obligés de les nourrir : pour quel profit ? Non, on allait les renvoyer dans leurs foyers. Un tas de bruits couraient. Des soldats cachés dans des caves, dans des fourrés, avaient évité de tomber aux mains des occupants ; ils réapparaissaient à l'improviste, habillés en civils, dans leurs villages, dans leurs fermes ; peut-être Sartre s'était-il débrouillé pour regagner Paris ? Comment savoir ? Pas de téléphone, pas de courrier, aucun moyen de me renseigner sur ce qui se passait là-bas : la seule solution, c'était d'y retourner. Il y avait parmi les gens repliés à La Pouèze un Hollandais, flanqué d'une jeune épouse et d'une belle-mère, qui tenait une teinturerie près de la gare de Lyon : ils rentraient et ils acceptèrent de m'emmener. Mais de nouveau, je préfère recopier ici le récit de ce retour, tel que je l'écrivis sur le moment.

28 juin et suiv.

Il y avait quatre jours que je ne tenais plus en place ; je m'étais persuadée que Sartre pouvait être rentré impromptu à Paris, qu'en tout cas j'y trouverais de ses nouvelles. Et je voulais voir Paris occupé, et je m'ennuyais. Les Hollandais ont décidé de rentrer et accepté de m'emmener. Je me suis levée à 5 heures, j'ai fait mes adieux, j'étais émue de partir angoissée à l'idée de ce vide qui m'attendait à Paris, mais heureuse de tenter quelque chose. Le Hollandais a mis une heure pour

charger l'auto, il avait des gestes placides qui invitaient au meurtre ; il a mis un matelas sur le toit, un tas de valises à l'arrière ; la jeune femme a amoncelé une foule de petits paquets, sans oublier un bocal de haricots verts, reste du dîner de la veille et qu'elle n'entendait pas laisser perdre. On a installé sur ce qui restait de banquette la belle-mère et moi-même, et la jeune femme s'est assise à côté de son mari ; elles portaient des chapeaux et des blouses en satin blanc.

Toutes les routes étaient encombrées de voitures, il y avait, çà et là, des traces de bombardement ; j'ai vu au bord de la route un tank renversé, un camion, une tombe d'Allemand avec son casque et une croix, et des quantités de voitures carbonisées. En arrivant à La Flèche, j'ai appris que nous nous étions embarqués avec en tout dix litres d'essence, le Hollandais se fiant aux Allemands qui avaient promis de distribuer de l'essence tout le long du chemin. Il aurait pu quelques jours plus tôt toucher 25 litres, mais il s'était lassé de faire la queue, et au lieu d'attendre une demi-heure de plus, s'en était allé. A La Flèche, il a donc été à la Kommandantur, installée au bord de l'eau dans un superbe bâtiment. C'est là que j'ai vu les premiers uniformes gris, fer : les Allemands de la Pouèze étaient tous en vert. J'ai fait un tour en ville avec les deux femmes, nous avons acheté *La Sarthe* et lu les conditions de l'armistice. Je les avais apprises par radio, j'ignorais seulement la clause sur l'extradition des réfugiés allemands qui m'a révoltée. J'ai lu attentivement le paragraphe sur les prisonniers, et il m'a semblé certain qu'on garderait seulement ceux qui étaient déjà en Allemagne. Cette idée m'a soutenue pendant deux jours et m'a permis de m'intéresser à ce voyage de retour.

Le Hollandais a annoncé qu'on ne toucherait que 5 litres, et à 2 heures de l'après-midi ; il était 11 heures, il a décidé de gagner Le Mans ; il « croyait » avoir assez d'essence pour y arriver. A 10 kilomètres de là, on nous a détournés : pas d'essence au Mans où déjà trois cents voitures étaient bloquées. Nous n'en avions plus du tout, nous sommes tombés en panne, mais nous avons eu la chance de trouver dans une ferme cinq litres d'essence rougeâtre abandonnée par les Anglais.

A midi, l'auto s'est arrêtée au Mans, entre deux grandes places : sur l'une se trouvait la Kommandantur, sur l'autre, la Préfecture. Devant les grilles de la Préfecture, encore fermées, il y avait deux cents personnes qui se pressaient, des brocs, des bidons, des arrosoirs à la main ; autour de la statue d'un conventionnel en chapeau à plume et ridiculement petit (Levasseur, je crois) un tas de voitures étaient arrêtées, et aussi des camions chargés de matelas et de batteries de cuisine ; des réfugiés attendaient, mangeant, somnolant, sales et minables, avec des gosses et des ballots ; ils grommelaient ; on disait qu'ils attendaient depuis huit jours, indéfiniment renvoyés de la Préfecture à la Kommandantur ; le bruit courait aussi que Paris manquait de tout ravitaillement. Sous un soleil de plomb, le Hollandais souriait de son sourire idiot ; il ne voulait pas faire la queue, mais sa femme, soutenue par moi, l'obligeait à rester là. « J'ai faim-faim », disait-elle d'une voix infantile ; elle se plaignait que la foule sentît mauvais et confectionnait un chapeau de papier pour protéger le crâne de son mari. On disait qu'il fallait d'abord obtenir un numéro d'ordre, moyennant quoi on aurait un bon,

moyennant quoi on aurait de l'essence, le jour où l'essence arriverait. A 2 h 1/2, les grilles se sont ouvertes, et ç'a été la ruée, mais un employé a chassé tout le monde en criant qu'à 3 heures un wagon-citerne allait apporter dix mille litres, et qu'il y aurait de l'essence à gogo. Quelques personnes sont tout de même restées, elles ont reçu des bons qui leur ont permis de toucher 5 litres dans un garage voisin. Mais le Hollandais avait faim. Nous avons donc été sur la grand-place ; c'était l'atmosphère des foires-expositions poussiéreuses, grouillantes et écrasées de soleil. Une foule de soldats en gris, des voitures allemandes, des centaines de camions et d'autos de réfugiés ; tous les cafés gorgés d'Allemands. C'était accablant de les voir soignés, courtois, épanouis, alors que la France était représentée par ce misérable troupeau. Des camions militaires, des voitures de radio, des motocyclettes tournaient bruyamment autour du terre-plein ; un haut-parleur diffusait une musique militaire assourdissante et aussi les communiqués, en français et en allemand : c'était l'enfer. La victoire était inscrite sur chaque visage allemand ; chaque visage français était une criante défaite.

Rien à manger dans les cafés. Nous avons été chercher nos provisions et nous les avons partagées. Les Allemands entraient, sortaient, saluaient avec des claquements de talons ; ils buvaient et riaient. Ils affichaient une grande courtoisie. J'ai laissé tomber je ne sais quel objet et l'un d'eux s'est empressé de le ramasser. Et puis nous nous sommes assis, au bord du trottoir, à côté de l'automobile ; le défilé continuait aller-retour, Préfecture, Kommandantur, les gens tenant à la main des arrosoirs toujours vides ; certains s'asseyaient sur leur bidon et attendaient le miracle : le camion-citerne et ses dix mille litres d'essence. Une ou deux heures ont passé. De nouveau, le Hollandais s'était fatigué de faire la queue, il est revenu bredouille. Nous avons trouvé dans une boutique un peu de pain et de charcuterie ; les pâtisseries étaient remplies de jeunes Allemands qui se gavaient de glaces et de bonbons. De nouveau, on a attendu. Vers 8 heures, le Hollandais avait trouvé 5 litres d'essence. C'était un soulagement de quitter ce caravansérail torride et de rouler à travers la campagne. Nous avons trouvé une ferme où nous avons dormi dans la paille.

Les femmes se sont réveillées en geignant ; la vieille avait mal à son nerf sciatique. « Les vilains Allemands ! disait la jeune de sa voix fécale. Ah ! si on les avait sous la main, ces petits Boches, on leur ferait pan-pan. » Le mari se plaignait parce que la paille lui avait picoté les genoux. La fermière nous a vendu du lait, des œufs, pas cher du tout.

De nouveau, le défilé des voitures, des tombereaux chargés de foin et de paysans, des bicyclettes, quelques piétons. A La Ferté-Bernard, il y avait beaucoup de réfugiés que des camions allemands avaient ramenés jusque-là et abandonnés à la nuit tombante ; ils en attendaient d'autres. De nouveau, les arrosoirs vides et le bruit qui courait : pas d'essence de la journée. J'étais excédée, j'ai décidé de rentrer par mes propres moyens. A la gare, un train partait pour Paris : il était réservé aux employés de chemin de fer qu'on rapatriait ; il y avait beaucoup de wagons vides, mais on n'y laissait monter personne. L'ordre était de n'accepter aucun voyageur pour Paris : pour Chartres seulement, et il fallait prouver qu'on y

était domicilié. Des gens m'ont dit que depuis plusieurs jours, ils venaient à chaque matin, toujours en vain. Paris manquait de ravitaillement, racontait-on, voilà pourquoi on ne rapatriait pas les réfugiés. Cependant les journaux, la radio, les exhortaient à rentrer ; et les camions allemands les ramenaient chez eux ; d'ailleurs à La Ferté, il n'y avait pas de ravitaillement, on risquait d'y mourir sur place. Je suis revenue m'asseoir, désespérée, sur le marchepied de l'auto, puis j'ai voulu acheter à manger ; je n'ai rien trouvé qu'un morceau de pain épais et trop salé que j'ai avalé mélancoliquement. Pas d'essence d'ici trois jours, disait-on. Le cœur m'a manqué. J'ai confié ma valise aux Hollandais, j'ai décidé de partir, par n'importe quel moyen ; 170 kilomètres de Paris. C'est facile de dire : « On ira à pied s'il le faut », mais 170 kilomètres sur une route goudronnée, avec ce soleil, c'était décourageant. Je suis donc restée assise, sur le trottoir. J'avais mille francs en poche, c'était beaucoup et ce n'était rien ; la veille, des gens avaient payé 1 500 francs une place dans une auto, et ce jour-là, même à ce prix, on n'aurait rien trouvé. Deux hommes avaient attaché des brassards à leurs manches et, plantés au milieu de la route, ils arrêtaient toutes les voitures qui semblaient avoir un peu de place, mais en fait elles ne pouvaient jamais prendre personne. Enfin, un camion allemand s'est arrêté, deux femmes se sont ruées et moi avec ; j'ai grimpé derrière elles par-dessus bord. Le camion allait à Mantes : seulement 40 kilomètres de Paris, ça me rapprochait drôlement. Sous la bâche, il faisait horriblement chaud, il y avait un tas de gens et une épaisse odeur d'essence ; j'étais assise à l'arrière, sur une valise, et je sautais à chaque cahot ; par comble, j'étais assise à contre-marche et j'ai senti avec angoisse que mon estomac se retournait : j'ai restitué tout le pain que j'avais ingurgité, sans que personne ait même l'air de le remarquer. On s'est arrêté, je me suis couchée sur un talus pendant que les autres cassaient la croûte ; un Allemand m'a touché l'épaule et m'a demandé si je voulais manger. J'ai dit non ; un peu plus tard, il m'a poliment réveillée ; une vieille disait que pendant deux jours les camionneurs les avaient gavés de cigarettes, de nourriture, de champagne ; ils étaient vraiment gentils, ils ne semblaient pas exécuter des consignes mais avoir spontanément envie de rendre service. Nogent-le-Rotrou m'a paru très abîmé, Chartres à peine touché, Dreux à peu près intact ; quelques trous d'obus sur la route ; nous croisions beaucoup de camions militaires ; souvent des soldats nous criaient : « Heil ! » ; dans l'un d'eux, ils avaient tous épinglé à leur uniforme gris de somptueuses roses rouges. Et cependant, le cortège des réfugiés se traînait. A Mantes, j'ai tourné sur moi-même, un peu ahurie, et j'ai croisé une voiture de la Croix-Rouge qui semblait sur le point de démarrer. Je suis montée au fond entre une infirmière ultra-chic, une demoiselle de Hérédia, et qui ne l'oubliait pas, et une grande cheftaine à lunettes ; devant, il y avait une autre infirmière et un monsieur, M. de... je ne sais quoi, qui conduisait. Elles disaient qu'à travers toute la France les médecins s'étaient enfuis avant tout le monde, laissant les infirmières en plan dans les cliniques et dans les hôpitaux. Elles décrivaient les incendies autour de Paris. Étampes où deux files de voitures embouteillées avaient flambé, l'exode, l'insuffisance des secours, les ridicules insuffisances de la défense passive : il paraît

que les Allemands se sont marrés quand ils ont vu nos tranchées-abris. Elles étaient farouchement anglophobes. L'une d'elles racontait que pendant trois semaines elle n'avait pas quitté son revolver parce que les soldats, anglais et français, assiégeaient sa voiture : ils voulaient la faucher pour filer plus vite. A Saint-Germain, nous avons fait une halte ; j'avais la tête en morceaux et j'ai vu dans une glace mon visage noir de poussière. Nous avons bu des *pippermints* dans une ville absolument morte. Jusqu'à Paris, tout était mort ; j'ai vu sur la Seine des ponts détruits ; plus loin des trous de bombe, des maisons effondrées, et partout un silence lunaire. Rue François-I^{er}, il y avait une queue devant la Croix-Rouge : les gens venaient chercher des nouvelles des prisonniers ; quelques gens aussi devant des boucheries, mais presque tous les magasins étaient fermés. Quel vide dans les rues ! Je ne m'attendais pas à retrouver pareil désert.

Rue Vavin, la patronne s'est répandue en exclamations de désespoir parce qu'elle avait jeté toutes mes affaires ; je m'en foutais. Elle m'a donné une lettre de Sartre du 9 juin, encore optimiste. Je me suis un peu nettoyée et j'ai voulu aller à la poste, pour essayer de téléphoner. A la terrasse du Dumesnil, j'ai aperçu mon père et j'ai mangé un sandwich et bu un demi avec lui ; il y avait quelques Allemands mais on les sentait beaucoup moins proches qu'à La Pouèze. Mon père m'a dit qu'ils étaient très polis, que naturellement Paris n'avait plus que des informations allemandes, que les monnaies étrangères étaient bloquées, que sûrement on ne libérerait pas les prisonniers avant la fin de la guerre, qu'il y en avait d'immenses camps qui mouraient de faim : à Garches, à Antony, etc. ; on les nourrissait « de chien crevé ». La France occupée est assimilée à l'Allemagne, m'a dit mon père, donc tous seront retenus. La poste était fermée. J'ai passé chez ma mère ; quand je la quittai à 8 h 1/2, elle m'a dit de me presser à cause du couvre-feu. Je ne crois pas pouvoir jamais tomber plus bas que pendant ce retour dans les rues vides, sous un ciel d'orage, la tête en feu, les yeux brûlants et pensant que Sartre était littéralement en train de mourir de faim. Les maisons, les boutiques, les arbres du Luxembourg tout restait debout ; mais il n'y avait plus d'hommes, il n'y en aurait plus jamais, et je ne savais pas pourquoi je survivais, absurdement. Je me suis couchée, en proie à un désespoir absolu.

30 juin.

Est-ce qu'ils rentreront ? Est-ce qu'ils ne rentreront pas ? On raconte des histoires de soldats qui se ramènent, vêtus en civil, le jour où on s'y attend le moins. Au fond, j'espérais presque trouver Sartre tout souriant à la terrasse du Dôme ; mais non, c'est la même solitude qu'à La Pouèze, en plus irrémédiable. Pourtant, il y a une note un peu consolante dans *Le Matin*. On demande si, en attendant la démobilisation, on ne pourrait pas autoriser les familles à communiquer avec les soldats ; alors, je me dis que les camps retiennent peut-être les soldats qu'on va démobiliser par paliers. Je ne peux pas m'empêcher d'espérer. Il fait doux. J'ai repris au Dôme ma place habituelle, près de la terrasse qui est presque vide. Les plats du jour sont affichés, j'ai vu des boutiques avec des fruits

superbes, du jambon frais : ça semblait de la prospérité, comparé au Mans, à Chartres. Presque personne sur le boulevard ; deux camions, chargés de jeunes Allemands en uniformes gris : j'en ai tant vu ces temps-ci que ça m'a à peine paru insolite. De toutes mes forces soudain, je crois en un *après* : la preuve c'est que j'ai acheté ce carnet, de l'encre, et que je viens de noter l'histoire de ces derniers jours. Pendant ces trois semaines, je n'étais nulle part, il y avait de grands événements collectifs avec une angoisse physiologique particulière ; je voudrais redevenir une personne, avec un passé et un avenir. Peut-être à Paris j'y réussirai. Si je peux toucher mon traitement, je resterai ici longtemps.

Paris est extraordinairement vide, encore beaucoup plus qu'en septembre ; c'est un peu le même ciel, la même douceur dans l'air, le même calme ; il y a des queues devant les rares magasins d'alimentation qui restent ouverts, et on voit quelques Allemands ; mais la vraie différence est ailleurs. En septembre, quelque chose commençait, c'était redoutable, mais passionnément intéressant. Maintenant, c'est fini, et le temps devant moi est absolument stagnant, je vais pourrir sur place pendant des années. Passy, Auteuil sont radicalement morts, avec des odeurs de verdure et de tilleul qui rappellent l'approche des vacances, les autres années ; même les concierges sont partis. J'ai passé boulevard de Grenelle devant l'ancien camp de concentration pour femmes. Aux termes de l'armistice, on doit rendre à l'Allemagne tous les réfugiés allemands : il n'y a pas de clause qui me fasse plus horreur. Je suis revenue au Quartier latin, c'est vide, mais les cafés sont ouverts, on voit un peu de monde aux terrasses. Presque aucun Allemand par ici.

Je retourne au Dôme ; maintenant, il y a du monde : le sculpteur suisse, la femme du Hoggar, l'ex-belle femme qui porte d'étranges pantalons de golf et un petit capuchon. Et les Allemands rappellent : ça me fait étrange mais de façon abstraite. Ils ont des têtes inertes, on dirait des touristes ; on ne sent pas, comme au Mans, leur force collective ; et, individuellement, leurs visages découragent l'intérêt. Je les regarde et je ne sens rien. D'ailleurs aujourd'hui, d'une manière générale, je ne sens rien. Des avions ont passé au-dessus de Paris, toute la journée, rasant presque les maisons, avec d'énormes croix noires sous leurs ailes brillantes. Trois ou quatre putains seulement à la terrasse ; elles cherchent la clientèle allemande, non sans quelque succès.

1^{er} juillet.

Aujourd'hui, les putains ont envahi tout le devant du café si bien qu'on croit entrer dans un bordel ; il y en a une qui pleure ; les autres la consolent : « Il n'a pas écrit, mais personne n'écrit, ne t'en fais pas. » C'est la même rengaine partout ; les femmes dans le métro, les femmes sur le pas des portes : « Avez-vous des nouvelles ? — Non, il est sûrement prisonnier. — Quand pourra-t-on avoir les listes ? » etc. Non, on n'en lâchera aucun avant la paix, c'est trop certain ; mais les histoires continuent à circuler : « Il était arrivé à la porte de Paris quand il s'est fait arrêter. Les Allemands leur donnent des vêtements civils. » Alors, le miracle

est toujours possible ; c'est aussi fallacieux qu'un billet de loterie, aussi énervant et irrésistible, c'est l'obsession de toutes les femmes de Paris. Je pensais que ce genre d'incertitude ne pouvait pas se supporter, mais, même ici, la patience s'installe : dans huit jours peut-être, on aura des nouvelles, il y aura des listes, il y aura des lettres. On attendra huit jours, le temps ne vaut pas cher.

J'ai fait une immense promenade en banlieue pour tuer le temps ; les gens rentraient chez eux. « On arrive de Montauban : si on avait su, on ne serait pas partis ! » Je n'ai entendu que ça tout le long du chemin. Un cycliste a arrêté un groupe : « Ta mère, elle est déjà rentrée ! » et on l'a entouré pour lui donner des nouvelles de la maison, de la mère. Les voisins se reconnaissent, se saluent. Il y avait des jardins pleins de roses et de groseilles, des champs de blé, semés de coquelicots et, le long des talus, une chaude odeur de mélilot : toute une campagne épanouie autour des villas claquemurées. Sur certaines portes, on lisait : « *Maison habitée* » et plus souvent : « *Bewohnt* ». Pour revenir, j'ai fait de l'auto-stop ; un petit tacot m'a embarquée ; le conducteur revenait d'Agen ; lui aussi il disait : « Si on avait su ! » Il avait fait 700 kilomètres en moto avec sa femme qui a la colonne vertébrale déviée ; il m'expliquait comme ç'avait été pénible pour elle et aussi pour lui : « Je peux bien vous le dire parce que vous êtes âgée, mais là, du côté des parties, je souffre, madame, je souffre ! Dans les départements non occupés, les maires défendaient de partir, on disait qu'on serait arrêtés à Vierzon, mais à Vierzon il n'y avait aucun barrage. » Il me ramène en suivant les bords de la Seine ; des gens canotent et se baignent autour de la Grande-Jatte : une atmosphère de vacances, mais lourde. Comme l'auto s'est arrêtée près d'un pont, un soldat allemand nous lance d'un camion un paquet de chocolat. Il y en a au bord de la route qui causent gaiement avec de jolies filles. Et le type me dit : « Il y aura bien des petits Allemands de fabriqués ! » J'ai entendu dix fois cette phrase, et jamais elle n'impliquait de blâme : « C'est la nature, me dit le type, il n'y a pas besoin de parler la même langue pour ça. » Je n'ai vu de haine chez personne ; seulement des peurs paniques chez les villageois, et quand la peur s'était dissipée, ils en gardaient l'œil rond et reconnaissant.

Je retrouve Lise. Elle a essayé de quitter Paris le jeudi à bicyclette ; elle a roulé sur la route, côte à côte avec une voiture allemande et puis elle s'est trouvée prise dans un défilé de camions et on lui a enjoint de retourner sur ses pas. On l'a mise dans un camion avec son vélo, on l'a ramenée. Elle veut m'apprendre à monter à bicyclette.

Mes parents se plaignent de la pénurie de nourriture ; on dîne avec de la soupe et du macaroni ; voilà des jours que je n'ai pas fait un vrai repas. Il semble que Paris soit vraiment mal ravitaillé. Mon père me cite le menu d'un grand restaurant, place Gaillon : salade de concombres 8 F, omelette au fromage 12 F, pilaf de crabes 20 F, nouilles 8 F, framboises 18 F. Aucun autre plat. Je pense aux dîners de Magny, chez Braibant, pendant le siège de Paris.

Il fait gris, un peu froid, tout est désert. Il y a juste six personnes autour du vendeur de journaux, près du métro. J'ai acheté deux de ces journaux. Quel vide ! De la propagande sentimentale en faveur des Allemands, un ton d'apitoiement désolé, supérieur, fraternel pour le pauvre peuple français. Et des promesses : les chemins de fer reprennent, la poste va reprendre.

J'ai téléphoné chez Camille. M^{me} J... m'a dit qu'elle était partie à pied, sac au dos, avec Zina ; on n'a plus de nouvelles d'elle. Dullin aussi a eu des aventures. J'irai le voir demain. J'ai téléphoné chez une sœur de Bost : il a été évacué à Avignon. Son frère est prisonnier.

J'ai été à la Sorbonne me renseigner pour mon traitement et, comme je remplissais des fiches, un inspecteur d'Académie m'a sauté dessus : « Professeur de philosophie ? c'est juste ce dont nous avons besoin. » Il a téléphoné à Duruy et je dois y aller demain ; huit heures de travail par semaine, ça ne me déplaît pas tant.

3 juillet.

J'ai pris une leçon de bicyclette avec Lise dans les petites rues calmes autour de la rue Vavin. Je me suis tenue en selle tout de suite, j'ai même appris à monter seule et à tourner. Cours à Duruy.

A 4 h 1/4, je suis partie voir Dullin à l'Atelier. J'ai trouvé Montmartre terriblement mort. La concierge ne voulait pas me laisser passer : « M. Dullin n'est pas en état de recevoir », et puis elle est revenue, tout étonnée, en disant que j'avais de la chance, qu'il m'attendait. Je l'ai trouvé en bras de chemise, un tablier noué sur le ventre, au milieu de vieux papiers, de photos déchirées, l'air hagard. Il m'a serré les mains avec effusion et m'a dit combien il était inquiet pour Camille. Il est parti le mardi, chercher la vieille M^{me} J... à Ferrolles, et pendant ce temps Camille et Zina attrapaient un train, à la gare d'Orsay. Ils avaient rendez-vous à Tours mais Dullin n'a pas pu y arriver et il ne sait rien d'elle. Crécy était déjà entièrement évacué quand il a embarqué M^{me} J... dans sa carriole ; ils sont partis vers la Loire, ils ont été pris dans la foule des réfugiés et ils ont tourné en rond pendant treize jours, dormant dans la voiture, ne mangeant quasi rien, et souvent mitraillés, sans pouvoir traverser le fleuve. Il avait emmené aussi une vieille bonne qui est devenue folle ; pendant toute une journée elle a divagué, à propos de nourriture ; elle s'est enfoncée dans un bois en disant qu'elle allait chercher des œufs, et il ne l'a jamais revue. A la fin, les Allemands les ont rattrapés et l'ont obligé à tourner bride. Il avait grand-peur d'être reconnu par les Allemands et essayait de se faire passer pour un paysan. Il a croisé un convoi de prisonniers qui l'ont hélé : « Dullin ! » ; il en a été très ennuyé.

5 juillet.

Les journaux sont infâmes, ils me soulèvent le cœur et me mettent dans une humeur noire. J'ai été avec Lise au Palais-Royal, regarder la liste des prisonniers.

Le Palais-Royal était fermé, il y a une queue folle, et on a des nouvelles seulement des camps des environs de Paris. D'ailleurs, je sais que Sartre est prisonnier, la seule chose qui m'intéresse c'est quand on le relâchera. Nous avons bu un verre au Café de la Paix, bondé d'officiers allemands très chic et à part ça vide et complètement sinistre. Je me suis installée dans l'appartement de ma grand-mère qui habite chez mes parents. Les correspondances reprennent ; j'ai écrit des lettres, mais je ne m'en sens pas moins désespérément isolée.

6 juillet.

Au Dôme, une affiche annonce que l'établissement est interdit aux Allemands ; je me demande pourquoi ; en tout cas, ça fait plaisir de ne plus voir ces uniformes.

J'ai été à la Nationale. J'ai pris une carte et j'ai commencé à lire du Hegel, *La Phénoménologie de l'esprit* ; pour l'instant, je ne comprends quasi rien. J'ai décidé de travailler Hegel tous les jours de 2 heures à 5 heures, c'est ce qu'on peut trouver de plus apaisant.

J'ai téléphoné à Dullin. Il a trouvé Crécy terriblement saccagé, par des Français. On lui a signalé la présence de Camille aux environs de Tours et il veut filer là-bas en camion.

L'idée de mourir ne me semble plus du tout scandaleuse depuis cette année ; je sais trop bien que, de toute façon, on n'est jamais qu'un mort en sursis.

7 juillet.

Promenade à bicyclette, dans Paris, avec Lise. J'ai croisé un défilé d'autos blindées, chargées d'Allemands vêtus de noir dont les grands bérets flottaient au vent ; c'était assez beau et sinistre. A la Nationale, j'ai lu Hegel que j'ai encore bien du mal à comprendre. J'ai trouvé un passage que j'ai copié et qui servirait merveilleusement d'épigraphe à mon roman.

Il y a de nouveau des pommes de terre à discrétion dans Paris, et de la viande, et même du beurre. Au Dôme, on mange normalement ; on ne se sent plus du tout en disette. Ce dont j'ai bien envie, c'est de cinéma, mais on ne joue que des films impossibles.

C'est drôle, avec cette heure allemande et ce couvre-feu à 11 heures, d'être emprisonné dans sa chambre alors que le ciel est encore clair. Je reste longtemps sur mon balcon, incrédule.

11 juillet.

Un mot de Sartre, au crayon, dans une enveloppe ouverte qui porte un cachet de la poste et un du Gouvernement de Paris. Un instant, je ne reconnais pas l'écriture, et puis je regarde sans comprendre la lettre elle-même qui a l'air d'avoir

été déposée à la main. Il dit qu'il sera rentré peut-être avant la fin du mois, mais ça reste un peut-être ; il dit d'écrire, mais je ne suis pas sûre que la lettre arrivera ; il dit qu'il n'est pas malheureux : il ne peut pas dire autre chose ; je ne sais pas comment il est pour de bon. C'est immense cette lettre, et ce n'est rien. Tout de même, je respire un peu mieux.

14 juillet.

Paris était sinistre, il pleuvait. J'ai téléphoné à Dullin tant j'avais envie de parler à quelqu'un. J'ai eu l'étonnement d'entendre la voix de Camille, et j'ai été la voir, à 6 heures. Elle était en vêtement d'intérieur, bouffie, mais l'air assez prospère. Il y avait Dullin, lui aussi en vêtement d'intérieur, tout en noir, et l'air épanoui, et M^{me} J... et Vandéric. Vandéric a fait partie de l'armée belge ; il raconte qu'on les a envoyés sur les lignes, absolument sans armes, on les a posés là, et au bout de trois jours on leur a dit de repartir, sans les avoir armés. Camille me raconte son exode. Le mardi, elle a expédié ses bagages à Tours : il est probable qu'ils sont perdus, et ils contenaient un tas de manuscrits et de notes ; puis, elle est partie avec Zina, chacune un sac au dos, et Camille tenant à la main une valise contenant Friedrich et Albrecht. Elles ont atteint Nevers, par le train, en deux jours. Alors, elles ont essayé de gagner Tours en camion ; ç'a été difficile mais elles y sont arrivées. Tours était vide ; on minait les ponts et chaque nuit il y avait des bombardements. Le rendez-vous avec Dullin était poste restante, et la poste était fermée. Elles ont quitté la ville, elles ont trouvé dans la campagne un train, sans locomotive, qui pourrissait là depuis des jours ; elles y sont montées ; on attendait les Allemands dans la nuit, et tout le monde tremblait. Camille et Zina se sont finalement réfugiées chez le garde-barrière qui leur a loué une chambre ; elles sont restées là, habillées en paysannes et s'ennuyant ferme. Cependant, peu à peu, le train se vidait. Un colonel est arrivé un soir, il a prévenu qu'il y aurait le lendemain un « bref combat d'artillerie » et qu'il fallait se mettre à l'abri. Ils ont tous été coucher dans une grotte et, après le bref combat, ils sont rentrés chez eux. Camille se faisait passer pour la belle-sœur du garde-barrière, s'imaginant bizarrement que les Allemands feraient aux réfugiés je ne sais quel sombre sort. Elle a pu envoyer une lettre à Dullin ; quand Dullin a su qu'il y avait une lettre, il a laissé tomber tous les paquets qu'il tenait à la main et s'est mis à trembler si fort que M^{me} J... a cru qu'il allait s'évanouir. Et puis elle s'est fait ramener par un camion.

De nouveau, mon journal s'arrête. Je n'avais plus rien à noter. Les uniformes verts et gris, la croix gammée flottant sur le Sénat m'étaient devenus familiers. Je faisais mes cours à Duruy, et je lisais Hegel à la Nationale qui, à présent, ouvrait dès le matin. Hegel me calmait un peu. De même qu'à vingt ans, le cœur saignant à cause de mon cousin Jacques, j'avais lu Homère « pour mettre toute l'humanité entre moi et ma douleur particulière », j'essayai de fondre dans « le

cours du monde » le moment que j'étais en train de traverser. Autour de moi, embaumé dans des milliers de volumes, le passé sommeillait et le présent m'apparaissait comme un passé à venir. Moi, je m'abolissais. D'aucune manière, cependant, ces rêveries ne m'incitèrent à consentir au fascisme ; on pouvait, si on était optimiste, le considérer comme la nécessaire antithèse du libéralisme bourgeois, donc une étape vers la synthèse à laquelle nous aspirions : le socialisme ; mais pour espérer un jour le dépasser, il fallait commencer par le refuser. Aucune philosophie n'aurait pu me convaincre de l'accepter ; il contredisait toutes les valeurs sur lesquelles s'était bâtie ma vie. Et chaque jour m'apportait de fraîches raisons pour le détester. Quelle nausée, le matin, lorsque je lisais dans *Le Matin*, dans *La Victoire* ces vertueuses apologies de l'Allemagne, ces sermons grondeurs dont nos vainqueurs nous accablaient ! Dès la fin de juillet, des pancartes apparurent à la vitrine de certains magasins : « Interdit aux Juifs. » *Le Matin* publiait un reportage sordide sur « le Ghetto » et en réclamait la disparition. La radio de Vichy dénonçait « les fuyards juifs » qui avaient déserté la France ; Pétain supprimait la loi interdisant la propagande antisémite ; des manifestations antisémites étaient provoquées à Vichy, Toulouse, Marseille, Lyon et sur les Champs-Élysées ; un grand nombre d'usines débauchaient les ouvriers « juifs et étrangers ». La violence que prit tout de suite cette campagne m'effraya. Où s'arrêterait-on ? J'aurais voulu partager avec quelqu'un ma peur et surtout ma rage. Seules me soutenaient les lettres que Sartre m'envoyait de Baccarat ; il affirmait que nos idées nos espoirs finiraient par triompher. Il disait aussi qu'il avait une chance d'être libéré au début de septembre ; on rapatriait certaines catégories de fonctionnaires. De la terrasse du Dôme, je regardais le *Balzac* de Rodin, dont l'inauguration avait fait scandale, deux ans plus tôt, et il me semblait que Sartre allait apparaître, le pas vif, souriant. A d'autres moments, je me disais que je ne le reverrais pas avant trois ou quatre ans, et j'aurais voulu m'endormir. Jamais, en effet, même à cette époque, je n'envisageai que la paix fût proche ; la décision rapide eût signifié la victoire du nazisme : ce qu'on refuse avec une sincère violence, on ne peut pas y croire, ou du moins pas si vite. L'U.R.S.S., les U.S.A. interviendraient ; Hitler serait battu, un jour ; cela impliquait une longue guerre. Une longue séparation.

Aussitôt les trains rétablis, Olga vint me voir ; elle passa six heures debout dans le couloir ; même les w.-c. étaient bondés, si bien que les enfants se soulageaient par la portière, et les vieilles dames à même le sol. La gare de Beuzeville avait été pilonnée. La famille d'Olga habitait à trente mètres, elle s'était réfugiée chez des amis, à quelque distance ; au retour, ils avaient trouvé toutes les vitres de leur maison pulvérisées. Olga habita quelques jours dans l'appartement de ma grand-mère, puis elle retourna chez ses parents. Bianca traversa Paris ; elle était restée deux semaines dans une ferme bretonne à ramasser des petits pois ; maintenant elle allait achever ses vacances dans l'Yonne avec sa mère et sa sœur. Son père prenait ses dispositions pour qu'un de ses amis, aryen, se chargât de diriger ses affaires ; il prévoyait le pire ; Bianca aussi : elle était dévorée d'angoisse, et j'avais beau faire, je la sentais seule en face de moi. Je me rappelais le temps où je disais à

Olgia : « Les Juifs, ça n'existe pas, il n'y a que des hommes ! » Combien j'avais été abstraite ! Déjà, en 1939, quand Bianca me parlait de ses cousins viennois, j'avais pressenti, avec une espèce de honte, qu'elle ne vivait pas la même histoire que moi ; maintenant, cela me sautait aux yeux ; elle était en danger, alors que je n'avais rien de précis à redouter ; nos affinités, notre amitié échouaient à combler cet abîme entre nous. Ni l'une ni l'autre, nous ne le mesurons et peut-être, par générosité, évitait-elle encore plus que moi de le sonder ; mais si elle se refusait à l'amertume, moi je ne m'évadaïs pas d'un malaise qui ressemblait à du remords.

Elle repartit et de nouveau je n'eus plus personne à qui parler. Mes parents vivaient dans l'égarement. Mon père n'arrivait pas à comprendre comment *Le Matin*, qu'il tenait pour le plus lucidement patriotique de tous les journaux parisiens, avait été le premier à se vendre aux Allemands ; il les haïssait en tant que « Boches » : je ne pus jamais utiliser ce mot dont le chauvinisme me heurtait ; c'est en tant que nazis que je les détestais ; du moins, grâce à cette équivoque, je ne me trouvais pas en conflit avec mes parents. Je voyais souvent Lise ; maltraitée par la France, elle considérait l'occupation allemande avec indifférence. Elle me fut tout de même d'un grand secours. Elle était robuste, hardie, entreprenante comme un garçon, et je m'amusais bien avec elle. Elle me fit cadeau d'une bicyclette, que j'acceptai sans scrupule, bien qu'elle se la fût très illégalement appropriée. Nous nous promenâmes aux environs de Paris et, quand au mois d'août mes cours s'interrompirent, nous poussâmes plus loin. Je vis l'Île-de-France, ses forêts, ses châteaux, ses abbayes. Je vis Compiègne en ruine, Beauvais en ruine, la Normandie en ruine : déjà ces dévastations me semblaient presque naturelles. Je pédalais, l'effort physique m'occupait. Et les façons de Lise me faisaient rire ; parfois, malgré mon absence de respect humain, j'en étais tout de même un peu gênée : elle cultivait délibérément le scandale. A Évreux, entrant dans une église pour la visiter, elle se lava les mains dans le bénitier. A Louviers, il y avait un lavabo dans le couloir qui menait à la salle à manger : elle se barbouilla le visage de savon, sous les regards surpris des serveuses et des clients. « Pourquoi pas ? » me disait-elle avec un peu de défi ; comme chaque réponse devait-être fondée en raison avec une extrême rigueur, il aurait fallu invoquer tout un système philosophique pour l'empêcher de se moucher dans sa serviette. Elle aimait vraiment la philosophie, d'ailleurs, et je lui donnai quelques leçons. Elle se prit de passion pour Descartes, parce qu'il faisait table rase de tout et réédifiait le monde dans l'évidence. Mais elle ne consentait pas à le lire par paragraphes, ni même par phrases ; elle butait sur chaque mot, ce qui rendait souvent ces séances de travail orageuses. Je n'aimais pas les orages, mais Lise s'y complaisait. Elle m'avoua en riant que les scènes de famille dont elle avait pris prétexte, l'année passée, pour m'attendre à la porte de mon hôtel, elle les avait le plus souvent inventées ; elle n'en estimait pas moins qu'en la consolant assidûment je lui avais donné des droits sur moi et elle les revendiquait. Elle me reprocha avec véhémence d'avoir quitté Paris sans elle, au mois de juin. Elle n'admettait pas que je préfère la solitude à sa compagnie ; quand je fis la promenade en banlieue que j'ai racontée dans mon journal, elle me suivit jusqu'à la porte d'Orléans en

répétant d'un air têtue : « Je veux venir avec vous. » Ma colère l'intimida ; mais souvent prières et menaces se brisaient contre son entêtement. Quand nous travaillions ou que nous causions, le soir dans ma chambre, il lui fallait partir tôt, à cause du couvre-feu ; je surveillais la pendule : « C'est l'heure », lui disais-je. Un jour, elle déclara calmement : « Non, je ne m'en irai pas. » Sa voix se monta : ce n'était pas poli de la chasser, elle pouvait dormir ici, l'appartement était bien assez grand, d'ailleurs j'y avais reçu Olga. Mon unique argument, c'est que je n'avais pas envie qu'elle restât ; elle refusa d'en tenir compte ; je voyais avec fureur l'heure du couvre-feu s'approcher, et, finalement, je fus obligée de la faire coucher dans la chambre de ma grand-mère. Ce succès l'enhardit : elle recommença ; cette fois des larmes de rage me vinrent aux yeux ; je ne sais comment je réussis — car elle était beaucoup plus forte — à la refouler jusqu'à l'escalier : sans doute son obstination fléchit-elle un instant ; mais elle se ravisa vivement et elle se mit à carillonner. Je ne bronchai pas. Quand je m'endormis, les oreilles bouchées par des boules de cire, elle sonnait encore, par intermittence. Au matin, je la trouvai, couchée sur le paillason, le visage barbouillé de larmes et de poussière. L'appartement était au dernier étage, aucune autre porte ne s'ouvrait sur le palier, et elle avait dormi là, sans que personne la dérangeât. J'espérais que la leçon lui servirait, mais non : elle était indomptable. Nous continuâmes à très bien nous entendre, et à nous bagarrer.

Le mois d'août passa, septembre commença. Vers le 15, je reçus une lettre de Sartre m'annonçant son transfert en Allemagne ; comme d'habitude il disait être en bonne santé et très gai. Mais j'avais tellement escompté son retour que je m'effondrai. Je retrouve cette note sur un cahier où je tentai de reprendre mon journal :

« Cette fois, je suis malheureuse. L'an dernier, le monde autour de moi était devenu tragique et je vivais en accord avec lui, ce n'était pas du malheur. Je me rappelle bien comment en septembre je me sentais juste un fragment d'un grand événement collectif, j'étais intéressée par l'événement. Mais depuis huit jours, c'est différent. Le monde est informe. Le malheur est en moi comme une maladie intime et particulière ; ce n'est qu'une suite d'insomnies, de cauchemars, de maux de tête... Je vois vaguement une carte d'Allemagne, avec une noire frontière barbelée, et puis il y a quelque part le mot Silésie, et puis des phrases entendues comme : "Ils meurent de faim." »

Je n'eus pas le cœur de continuer ; le tête-à-tête avec le papier m'était insupportable.

Je profitai pourtant des derniers beaux jours de septembre. Bianca qui avait regagné Paris proposa que nous fassions ensemble un voyage à bicyclette ; je n'attendais plus Sartre, j'acceptai. Nous prîmes un train jusqu'à une petite ville de la Brière : j'étais curieuse d'explorer cette région ; les villages, avec leurs maisons crépies de blanc, immaculées, leurs toits de chaume, paraissaient presque artificiels ; ils se dressaient parmi des marécages hirsutes dont la désolation me toucha peu. Je vis Guérande, paisible entre ses vieux remparts ; je vis la côte tendrement ensoleillée du Morbihan, les pins, les sables, les rochers, les criques, le

ciel d'automne, les bruyères, et Rochefort-en-Terre, ses maisons en granit gris, ornées de géraniums rouges. Nous mangions de la langouste, des crêpes, des pâtisseries savoureuses. Sur les routes, nous ne rencontrions pas d'Allemands, mais dans les auberges on nous parlait beaucoup d'eux. Ils engloutissaient des omelettes de cinq œufs, des jattes de crème : on n'avait jamais vu personne avaler de telles quantités de nourriture : « Ah ! c'est qu'ils sont friands ! » nous dit un garçon dans un café de Rennes. N'empêche que pendant ces quinze jours je les oubliai presque : quelque chose ressuscita de ce qui avait été autrefois la douceur de vivre. Puis nous rentrâmes.

1. Il notait sur ces carnets sa vie au jour le jour et il faisait une sorte de bilan de son passé.
2. Elle avait passé sa licence de philosophie et quitté les cours de l'Atelier pour travailler avec Jouvett.
3. Paulhan transmit cette lettre à Adrienne Monnier, qui voulut publier ce fragment dans je ne sais quel bulletin ; elle en envoya à Sartre une copie dactylographiée en lui demandant l'autorisation de l'utiliser ; il refusa.
4. Non que cela ne soit pas beau en soi, mais c'est désagréable pour eux.
5. Il en a parlé dans *Qu'est-ce que la littérature ?*
6. Ils se réfugièrent en effet à New York.
7. J'avais pris toutes les lettres de Sartre. Je ne sais pas où ni quand elles se sont perdues.
8. Sartre me dit plus tard qu'il avait couru aussi aux armées.

CHAPITRE VII

Non, le temps n'avait pas chaviré, les saisons continuaient à tourner en rond : une nouvelle année scolaire commençait. Elle commença mal. Au lycée Camille-Sée — comme dans tous les lycées — on me fit signer un papier où j'affirmai sous la foi du serment que je n'étais ni affiliée à la franc-maçonnerie ni juive ; je trouvais répugnant de signer, mais personne ne s'y refusait : pour la plupart de mes collègues, comme pour moi, il n'y avait aucun moyen de faire autrement.

Je quittai l'appartement de ma grand-mère, je m'installai de nouveau à l'hôtel du Danemark, rue Vavin. Paris était morne. Plus d'essence, plus d'autos dans les rues ; les rares autobus qui roulaient s'alimentaient au gaz. On circulait presque exclusivement à bicyclette ; beaucoup de stations de métro étaient encore barricadées. Le couvre-feu avait été repoussé jusqu'à minuit, les endroits publics fermaient à 11 heures. Je ne mettais plus les pieds au cinéma : on ne projetait que des films allemands et des films français de dernier ordre. Les Allemands avaient interdit d'applaudir pendant les actualités : ils jugeaient ces manifestations insultantes. Un grand nombre de salles, entre autres le *Rex*, avaient été transformées en Soldaten-Kino. Je mangeais dans de petits restaurants qui se débrouillaient encore assez bien. Mais sur les marchés, dans les magasins d'alimentation, c'était la disette. On avait instauré fin septembre des cartes de rationnement, sans que le ravitaillement en devînt plus facile. Sur la table de mes parents, je retrouvai les légumes de l'autre guerre : topinambours, rutabagas.

Cependant, la ville s'était repeuplée. J'aperçus Marco au Dôme, il avait repris son poste à Louis-le-Grand. Il me dit mystérieusement : « J'ai l'oreille de Philippe Pétain », ce qui signifiait qu'il connaissait quelqu'un qui connaissait de très loin Alibert. Il n'y avait pas de quoi se vanter, pensais-je. Je fus bien plus contente de revoir Pagniez ; il avait fait la retraite comme chauffeur d'un colonel et conduit pendant près de quarante-huit heures sans dormir. Il me déconcerta en refusant de s'indigner avec moi contre Vichy : dire du mal de Pétain, m'assura-t-il, c'était faire le jeu des gens qui souhaitaient soumettre la France entière à un gauleiter. « Et après ? » lui demandai-je. De toute façon, Vichy obéissait aux Allemands. Le 2 octobre, une ordonnance allemande avait enjoint à tous les Juifs de se déclarer, à toutes les entreprises juives de se signaler. Le 19, Vichy promulguait le « statut des Juifs » : l'accès aux fonctions publiques et aux professions libérales leur était interdit. L'hypocrite servilité de l'homme qui osait déclarer : « Je hais les mensonges qui nous ont fait tant de mal », me mettait en rage. Il prêchait le

retour à la terre — comme autrefois, dans des pièces de patronage, M. Jeannot, l'ami de mon père — sous prétexte de rénovation morale, alors qu'il obéissait aux vainqueurs en réduisant la France à n'être que le grenier de l'Allemagne. Tous mentaient : ces généraux, ces notables qui avaient saboté la guerre parce qu'ils préféraient Hitler au Front populaire proclamaient aujourd'hui que c'était par « esprit de jouissance » que nous l'avions perdue. De la défaite de la France, ces ultra-patriotes se faisaient un piédestal pour insulter les Français. Ils protestaient doucereusement qu'ils travaillaient pour le bien de la France : quelle France ? Ils profitaient de la présence allemande pour l'asservir à leur programme d'anciens Cagoulards. Les « messages » du Maréchal s'attaquaient à tout ce qui avait de la valeur à mes yeux, et d'abord à la liberté. Désormais, la famille serait souveraine, la vertu allait régner, il faudrait parler dévotement de Dieu dans les écoles. Je reconnaissais cette chaude bêtise qui avait obscurci mon enfance : elle accablait officiellement le pays tout entier. Hitler, le nazisme, c'était un univers étranger que je haïssais à distance, avec une espèce de tranquillité. Pétain, la Révolution nationale, je les détestais d'une manière intime et dans une colère qui flambait à neuf chaque jour. Le détail de ce qui se passait à Vichy, des transactions, des concessions, ne m'intéressa jamais parce que Vichy, en bloc, était pour moi un honteux scandale.

Olga revint définitivement à Paris et s'installa, ainsi que sa sœur, dans un hôtel du passage Jules-Chaplain. Bost l'y rejoignit. Il avait traîné à Montpellier une longue convalescence et, maintenant, il était tout à fait guéri. Après tant de mois passés exclusivement avec des femmes, c'était précieux de retrouver une amitié masculine. Nous étions d'accord en tous points, mais il n'y voyait pas plus clair que moi. L'avenir était borné, le présent même nous échappait : nos seules sources d'information, c'étaient les journaux allemands. Je n'avais pas le moindre contact politique : Aron était parti pour Londres, Fernand et Stépha avaient quitté la France, Colette Audry s'était fixée à Grenoble avec son mari, le frère de Bost était prisonnier. Auprès de qui me renseigner ? Je me sentais très seule. Déjà circulaient quelques feuilles clandestines : *Les Conseils à l'occupant*, de Jean Texier, *Pantagruel* ; mais j'ignorais leur existence. J'allai à la *N.R.F.* et je parlai avec Brice Parain. Il me dit que la revue allait reparaitre ; Paulhan avait refusé de la diriger sous contrôle allemand : c'était Drieu qui s'en chargeait. Il me parla de la « liste Otto », la liste des livres que les éditeurs et les libraires devaient retirer du commerce : Heine, Thomas Mann, Freud, Stekel, Maurois, les ouvrages du général de Gaulle, etc. Je n'appris de lui qu'une seule chose importante : Nizan avait été tué ; on ne savait pas exactement où ni comment, mais le fait était certain. Sa femme et ses enfants avaient passé en Amérique. J'en eus le cœur retourné. Nizan, qui détestait tant la mort : s'était-il vu mourir ? Il avait écrit son meilleur livre, un très bon livre, *La Conspiration*. Un peu plus tard, le sol avait vacillé sous ses pieds ; il s'était remis en question et, tandis qu'il décidait à neuf de lui-même, il était mort. Ça me semblait particulièrement absurde que son avenir lui eût été volé, juste à ce moment-là. Quelques jours s'écoulèrent et j'appris, avec stupeur, qu'on était en train de lui voler aussi son passé.

Sartre m'avait annoncé dans une lettre qu'un de ses camarades de captivité, communiste, venait d'être rapatrié, je ne sais plus à quel titre, et il m'indiquait son adresse ; aussitôt, je pris rendez-vous avec B..., par téléphone. On savait mal ce qui se passait chez les communistes ; certains publiaient des *Humanités* clandestines, anti-impérialistes, mais qui observaient à l'égard de l'Allemagne une espèce de neutralité ; il y avait des tracts, soi-disant communistes, qui parlaient de collaboration. Le bruit courait cependant que bon nombre d'entre eux organisaient une propagande anti-allemande. De toute façon, si Sartre m'engageait à aller voir B..., c'est qu'il s'entendait avec lui sur l'essentiel. J'avais donc l'espoir, quand j'entrai dans le confortable cabinet de travail de B..., d'apprendre des choses intéressantes. Il me reçut très aimablement et me donna des nouvelles de Sartre qui me rendirent le goût de vivre. La condition de prisonnier, du moins dans les stalags, était très supportable ; on mangeait peu, mais on ne travaillait pas ; Sartre profitait de ses loisirs pour écrire, il s'était fait un tas d'amis, son existence l'intéressait : c'était bien ce qu'il me disait dans ses lettres, mais je n'avais osé y croire qu'à demi. Je demandai alors à B... s'il avait quelques lumières sur la situation : où en était-on ? Que pouvait-on espérer ? Que devait-on craindre ? Il me parla avec dédain du gaullisme qui ne touchait, selon lui, que de vieilles dames sentimentales ; il me laissa entendre que le salut viendrait d'ailleurs ; je ne lui demandai pas de précisions, il n'avait pas à m'en donner. Mais je lui dis que le pacte germano-soviétique avait ébranlé, chez moi et chez bien d'autres, la sympathie que nous avions pour l'U.R.S.S. et n'incitait pas à faire confiance au P.C. Il s'esclaffa : seuls des petits-bourgeois sans éducation politique pouvaient méconnaître l'habileté de Staline. Des communistes bon teint s'en étaient émus, objectai-je : je citai Nizan. Son visage devint grave : il fallait être un traître pour quitter le Parti à la suite du pacte. Je répondis que Nizan n'était pas un traître. Il haussa les épaules ; il n'y avait que deux membres du P.C. qui eussent démissionné, déclara-t-il avec une paisible arrogance ; l'un des deux, c'était une jeune militante que la police tenait parce qu'elle avait été compromise dans une affaire d'avortement ; l'autre, c'était Nizan, et on savait que, depuis longtemps, il émargeait au ministère de l'Intérieur. L'indignation me coupa le souffle : qui savait ? Comment savait-on ? On savait : d'ailleurs, n'avait-il pas démissionné ? Je protestai en vain, et je m'en allai, écoeurée. Cependant, je ne mesurais pas encore la portée de ces calomnies ; j'y voyais une aberration de B..., sans doute mal renseigné par des gens qui n'avaient pas connu Nizan. Je ne me doutais pas qu'il s'agissait d'une campagne cyniquement conduite par des gens qui le connaissaient.

Brice Parain m'avait cité deux écrivains qui avaient réussi, par des moyens mystérieux, à faire rapatrier des prisonniers ; ou ces tuyaux étaient faux, ou je m'y pris mal : mes démarches n'aboutirent à rien. Je restai quelque temps sans recevoir de nouvelles de Sartre, mais je ne m'inquiétai pas ; mon entretien avec B... avait du moins eu l'avantage de me rassurer tout à fait sur son sort. Je décidai de me remettre à écrire : il me semblait que c'était un acte de foi, un acte d'espoir. Rien n'autorisait à penser que l'Allemagne serait vaincue ; Hitler n'avait encore

essuyé aucune défaite, Londres était ravagé par de terribles bombardements, peut-être les armées nazies réussiraient-elles bientôt à débarquer en Angleterre ; les U.S.A. ne bronchaient pas, l'U.R.S.S. restait passive. Mais je fis une espèce de pari : qu'importaient les heures vainement passées à écrire, si demain tout sombrait ? Si jamais le monde, ma vie, la littérature reprenaient un sens, je me reprocherais les mois, les années perdus à ne rien faire. Donc, je m'installais au Dôme, le matin et en fin d'après-midi, pour composer les derniers chapitres de mon roman ; je révisai l'ensemble. Cela ne me passionnait pas ; ce livre exprimait un moment de ma vie qui était révolu ; mais justement, j'avais hâte de le fuir et je m'y attachai avec zèle.

Je continuai à lire Hegel que je commençais à mieux comprendre ; dans le détail, sa richesse m'éblouissait ; l'ensemble du système me donnait le vertige. Oui, il était tentant de s'abolir au profit de l'universel, de considérer sa propre vie dans la perspective de la fin de l'Histoire, avec le détachement qu'implique aussi le point de vue de la mort : alors, comme cela paraissait dérisoire cet infime moment du cours du monde, un individu, moi ! Pourquoi me soucier de ce qui m'arrivait, de ce qui m'entourait, juste ici, maintenant ? Mais le moindre mouvement de mon cœur démentait ces spéculations : l'espoir, la colère, l'attente, l'angoisse s'affirmaient contre tous les dépassements ; la fuite dans l'universel n'était en fait qu'un épisode de mon aventure personnelle. Je revenais à Kierkegaard que je m'étais mise à lire avec passion ; la vérité qu'il revendiquait défiait le doute aussi victorieusement que l'évidence cartésienne ; le Système, l'Histoire ne pouvaient pas plus que le Malin Génie faire échec à la certitude vécue : « Je suis, j'existe, en ce moment, à cet endroit, moi. » Je reconnaissais dans ce conflit les hésitations de ma jeunesse, lorsque, lisant tour à tour Spinoza et Dostoïevski, tantôt la littérature me semblait un bruissement futile, tantôt la métaphysique une élucubration creuse. Maintenant, j'avais appris des philosophies qui collaient à l'existence, qui donnaient sa valeur à ma présence sur terre et je pouvais m'y rallier sans réticence. Tout de même, à cause des difficultés que je traversais, j'étais parfois sollicitée par le rêve de cette calme indifférence où l'être s'égale au néant. Intellectuellement, il n'y avait rien que de banal dans cette confrontation de l'univers et de l'individu : mais pour moi, ce fut une expérience aussi originale, aussi concrète que la révélation de la conscience d'autrui. Je pensai à en faire le thème de mon prochain roman.

Plus j'allai, plus — sans cesser de l'admirer — je me séparai d'Hegel. Je savais à présent que, jusque dans la moelle de mes os, j'étais liée à mes contemporains ; je découvris l'envers de cette dépendance : ma responsabilité. Heidegger m'avait convaincue qu'en chaque existant s'accomplit et s'exprime « la réalité humaine » : inversement, chacun l'engage et la compromet tout entière ; selon qu'une société se projette vers la liberté ou s'accommode d'un inerte esclavage, l'individu se saisit comme un homme parmi les hommes, ou comme une fourmi dans une fourmilière : mais nous avons tous le pouvoir de mettre en question le choix collectif, de le récuser ou de l'entériner. J'éprouvai quotidiennement cette équivoque solidarité. Dans cette France occupée, il suffisait de respirer pour

consentir à l'oppression ; le suicide même ne m'en aurait pas délivrée, il eût consacré ma défaite ; mon salut se confondait avec celui du pays entier. Mais cette situation qui m'était imposée, mes remords m'avaient découvert que j'avais contribué à la créer. L'individu ne se résorbe pas dans l'univers qui l'investit : tout en le supportant il agit sur lui, fût-ce par son immobilité même. Ces vérités s'ancrèrent profondément en moi. Le malheur c'est que je ne voyais pas le moyen d'en tirer des conséquences pratiques. Blâmant mon ancienne inertie, je ne trouvai rien à faire, sinon à vivre, à survivre, en attendant mieux.

Les théâtres avaient rouvert leurs portes. Les représentations commençaient à huit heures et se terminaient à onze heures, à cause du couvre-feu. Dullin s'était transporté au Théâtre de Paris ; il y reprit *Plutus*. Marco avait abandonné son rôle ; Dullin en avait confié un court, mais plaisant, à Olga qui le jouait très bien ; Tissen, la petite Luxembourgeoise, fit une création piquante que la critique remarqua. Un peu plus tard, vers le milieu de novembre, Dullin monta un autre spectacle : *La Femme silencieuse* de Ben Jonson, qui appartenait au répertoire de l'Atelier. Je devais assister à la générale avec Olga et Wanda. Je m'habillai, je sortis de l'hôtel et je trouvai dans mon casier un mot envoyé par la femme d'un camarade de captivité de Sartre ; elle m'indiquait sa nouvelle adresse. Je pâlis. « Kranken-Revier, Stalag XII D. » J'avais cessé de m'inquiéter pour lui, et voilà qu'il était à l'infirmerie, atteint peut-être du typhus, peut-être en train d'agoniser. Je passai tout de même au théâtre, pour dire qu'on ne comptât pas sur moi. Tissen qui savait l'allemand me confirma que Sartre était à l'infirmerie. Je pris le métro pour tenter de voir la femme qui m'avait transmis cette adresse ; je tremblais au-dedans de moi, les yeux brouillés par d'horribles visions. La femme m'ouvrit la porte et l'angoisse qu'elle perçut dans ma voix, sur mon visage, la stupéfia : oui, son mari et Sartre étaient tous deux à l'infirmerie, et enchantés de cette planque ; ils aidaient soi-disant les infirmiers, ils étaient mieux logés, mieux chauffés que dans les baraques. Je retournai au théâtre, j'arrivai vers la fin du premier acte. Ces lumières, ces fauteuils rouges, cette foule qui se répandait dans les couloirs en babillant, quel contraste avec les images dont j'avais encore la tête pleine : des grabats, des corps décharnés et tordus de fièvre, des cadavres ! Depuis le 10 mai, deux mondes coexistaient : l'un familial et même parfois riant, l'autre, horrible. Il était impossible de les penser ensemble ; et le brutal passage que sans cesse j'effectuais de l'un à l'autre éprouvait durement le cœur et les nerfs.

Des lettres de Sartre achevèrent de m'apaiser. Il en envoyait de deux espèces : les unes réglementaires, au crayon et limitées par le format du papier à une vingtaine de lignes ; d'autres longues, pareilles aux lettres ordinaires, que des camarades travaillant en ville se chargeaient d'affranchir et de glisser dans des boîtes. Il était très content de son sort et extrêmement occupé ; il discutait avec des Jésuites sur les mystères de la virginité mariale ; il comptait revenir bientôt à Paris, mais pas tout de suite parce qu'il mettait en scène une pièce qu'il avait composée pour Noël. Après, il ne tarderait pas. On aurait dit que la date de son

retour ne dépendait que de lui : songeait-il à s'évader ? J'imaginai l'évasion comme une entreprise terriblement téméraire : les sentinelles tiraient, on lâchait des chiens ; je pris peur. Mais il parlait aussi de civils qu'on allait rapatrier, comme s'il en avait fait partie. Sans doute était-il en train de manigancer quelque chose. Je décidai de ne pas m'agiter.

J'avais à peu près retrouvé mon équilibre ; mais je continuai à souffrir de mon isolement. Le 11 novembre, sur les Champs-Élysées, les étudiants défièrent si hardiment les Allemands que ceux-ci par représailles fermèrent l'Université. Elle ne rouvrit que le 20 décembre. C'était une heureuse riposte à la mascarade destinée à sceller l'amitié franco-allemande : la restitution à la France des cendres de l'Aiglon. Mais je ne connaissais aucun de ces jeunes gens qui avaient dit ouvertement non au nazisme. Je ne voyais que des gens aussi désarmés que moi ; personne parmi eux ne possédait de radio, je ne pouvais même pas écouter la B.B.C. Comment déchiffrer les événements à travers les mensonges des journaux ? Outre *La Victoire* et *Le Matin*, paraissaient à présent chaque jour *L'Œuvre*, *Temps nouveaux*. Ils expliquaient tous avec entrain que c'était Gide, Cocteau, les instituteurs, les Juifs et *Quai des Brumes* qui nous avaient précipités dans l'abîme. Des journalistes que j'avais bien aimés, aux beaux jours du *Canard enchaîné* — Henri Jeanson, Galtier-Boissière — prétendaient, dans *Aujourd'hui*, sauvegarder quelque liberté d'esprit ; mais ils étaient obligés de publier les communiqués allemands et un grand nombre d'articles pro-allemands : ces compromissions avaient plus de poids que leurs menues astuces. Certains papiers de Jeanson parurent tout de même exagérément frondeurs ; il fut mis en prison pour quelques semaines et son équipe éliminée. Suarez prit la direction du journal qui s'aligna sur les autres. La *N.R.F.* de Drieu sortit au mois de décembre. Alain était si furieusement entêté de pacifisme que sa collaboration me surprit à peine. Mais pourquoi Gide publiait-il des fragments de son journal ? Je rencontrai au Dôme Jean Wahl, aussi consterné que moi. Cela me soulagea un peu de pouvoir partager mon indignation avec quelqu'un d'autre que mes intimes.

En revanche, j'eus à quelques jours de là une désagréable surprise. Dullin, les dernières fois que je lui avais parlé, m'avait tenu contre « les Boches » des discours inspirés par son chauvinisme d'ancien « poilu ». Je dînai, au foyer du Théâtre de Paris, avec lui et Camille. Au milieu du repas, elle fit, d'un ton catégorique, une profession de foi qu'il écouta sans piper mot : puisque le nazisme triomphait, il fallait s'y rallier ; c'était à présent ou jamais que Camille devait conquérir la gloire : comment se faire de son époque un piédestal si elle la condamnait ? Elle y adhéra du fond du cœur, estimant qu'enfin son heure était venue. Je l'arrêtai par un argument qui me paraissait sans réplique : les persécutions antisémites. « Oh ! me dit-elle, Bernstein a gouverné assez longtemps le théâtre : chacun son tour. » Je me mis moi aussi à parler volublement ; elle prit son masque le plus superbe, les mains frémissantes, un délicat sourire aux lèvres : « Persécutés ou non, les gens qui ont quelque chose dans le ventre s'en sortent toujours. » Dans les circonstances présentes, la futilité de ce nietzschéisme à quatre sous me fut

insupportable et je faillis quitter la table : la gêne, la gentillesse de Dullin me retinrent ; mais je partis, la dernière bouchée avalée ; j'étais furieuse et navrée ; je ne les revis pas de longtemps.

Le 28 décembre, comme je descendais le boulevard Saint-Germain, j'aperçus un rassemblement devant une palissade où s'étalait une affiche rouge :

AVIS

L'ingénieur Jacques Bonsergent, de Paris, a été condamné à mort par le tribunal militaire allemand pour acte de violence contre un membre de l'armée allemande.

Il a été fusillé ce matin.

Qui était-il ? Qu'avait-il fait ? Je n'en sus rien¹. Mais pour la première fois, les corrects occupants nous annonçaient officiellement qu'ils avaient exécuté un Français coupable de n'avoir pas courbé la tête.

Parmi ceux qui pliaient l'échine, l'accord ne régnait pas. La presse parisienne appuyait la politique de Laval dont Pétain exigeait la démission, qu'il remplaçait par Flandin, puis par Darlan. Le R.N.P. que créa Déat en janvier 1941 s'opposait sur certains points au P.P.F. de Doriot, au francisme de Bucard ; mais tous reprochaient à Vichy de servir trop mollement l'Allemagne. En zone libre, cependant, la Légion soutenait la « Révolution nationale » en empêchant André Gide de faire à Nice une conférence sur Michaux. Ces dissensions, cette confusion, ces nuances n'avaient pas la moindre importance aux yeux de ceux qui refusaient en bloc la collaboration. Ils confondaient dans un même dégoût ceux qui la prônaient. J'eus tout de même un haut-le-corps quand, en février, reparut l'hebdomadaire *Je suis partout* ; l'équipe semblait atteinte de paranoïa collective. Non seulement ils voulaient la peau de tous les hommes de la III^e République, de tous les communistes, de tous les Juifs, mais ils se déchaînaient contre ceux des écrivains de l'autre zone qui essayaient, dans les très étroites limites du possible, de s'exprimer sans abdiquer. Ils multipliaient frénétiquement les dénonciations : « Il est un autre droit que nous revendiquons, écrivait Brasillach, c'est d'indiquer ceux qui trahissent. » Ils ne se faisaient pas faute d'en user.

Cet hiver-là fut encore plus froid que le précédent ; pendant des jours et des jours le thermomètre marqua moins de zéro. On manquait de charbon, ma chambre n'était pas chauffée ; je me couchais, en pantalons de ski et en pull-over, entre des draps glacés. Je grelottais en faisant ma toilette. A cause de l'heure allemande, les rues étaient encore pleines de nuit quand je sortais. Je me précipitais au Dôme quêter un peu de chaleur. L'endroit n'était plus interdit aux Allemands et, pendant que j'avalais un ersatz de café, des « souris grises » disposaient sur leur table du beurre, de la confiture, elles confiaient au garçon un sachet de vrai thé. Je travaillais, comme autrefois, dans un des boxes du fond, mais il n'y avait plus de réfugiés occupés à lire les journaux ou à jouer aux échecs ; la plupart des étrangers avaient disparu, et presque tous les visages que je

connaissais. De temps en temps, Adamov surgissait devant ma table, les yeux de plus en plus écarquillés, dans une interrogation sans fin. « Ça va ? » me disait-il en détachant ses mots ; l'interrogation se fixait sur mon visage : « Avez-vous réfléchi ? Qu'est-ce donc que ça, qui va, qui ne va pas ? » Pour mon goût, il réfléchissait trop, à l'époque, sur les étymologies et les symboles. Olga qui avait fait sa connaissance me disait qu'il racontait à merveille des légendes irlandaises et un tas de belles histoires ; sans doute était-ce ainsi qu'il s'attachait les femmes avec qui on le voyait, qui étaient toutes des « bouleversantes » mais de la meilleure qualité ; malheureusement, avec moi, il cherchait la conversation en profondeur et nous ne nous accrochions pas. Il scrutait mes papiers : « Mais qu'est-ce que vous écrivez ? » me demanda-t-il une fois. J'avouai courageusement : « Un roman. — Un roman ? répéta-t-il, un vrai roman ? Avec un commencement, un milieu, une fin ? » Il avait l'air aussi abasourdi que les amis de mon père, autrefois, devant les poèmes de Max Jacob. Il me fit lire au brouillon, griffonné sur des cahiers d'écolier, *L'Aveu*, qui me consterna comme il devait plus tard le consterner lui-même.

Mes soirées, je les passais pour la plupart au Flore : jamais un occupant n'y mettait les pieds. Je n'allais plus dans aucune boîte, car les Allemands les envahissaient toutes. Le Bal nègre était fermé. Privée de cinéma, je me rattrapais sur le théâtre. Je me demande par quel hasard je n'avais pas encore vu Dullin dans *L'Avare* : il y était beaucoup plus extraordinaire que dans aucun de ses autres rôles ; ses mèches grises en désordre, le visage hagard, la voix brisée, il appelait sa cassette perdue avec des cris de vieil amoureux en folie ; il avait l'air d'un sorcier ensorcelé. Aux Mathurins, *La Main passe* de Feydeau, jouée trop froidement, ne me fit pas rire. On discuta beaucoup le *Britannicus* que Cocteau mit en scène aux Bouffes-Parisiens. Il est vrai que dans Agrippine, Dorziat avait une distinction de modiste ; mais grâce à la jeunesse et la fougue de Jean Marais, Néron devenait un héros moderne. Racine retrouvait sa fraîcheur. Le rôle de Britannicus était tenu par un débutant dont il y avait beaucoup à attendre, semblait-il : Reggiani. Je le revis au cours des répétitions de la pièce d'Andréieff. *Les Jours de notre vie*, que montait Rouleau et où Olga apparaissait ; un autre jeune acteur y brillait, auquel on prédisait un grand avenir comique, Parédès. Dans l'ensemble, je sortais très peu. Ma principale distraction c'était d'entendre de la musique, de lire, de causer avec Olga, Bost, Bianca, Lise.

Malgré l'attitude infantile qu'elle adoptait à mon égard, Lise était sortie de l'âge ingrat : elle marchait et se mouvait avec une lourdeur de moujik, mais son visage était devenu très beau, sous ses cheveux blonds et lisses. Elle faisait sensation quand elle entrait au Flore. Partout où elle passait on la remarquait, à cause de son éclat et de ses manières insolites. Elle n'avait pas l'habitude des cafés ; les premiers temps elle tendait la main aux garçons et les appelait « Monsieur ». Je commençais à bien la comprendre. Apatriide, élevée sans tendresse par des parents qui ne s'entendaient pas, elle souffrait de frustration généralisée ; par réaction, elle se croyait des droits absolus sur toutes choses et contre tout le monde. Sa relation à autrui était, *a priori*, un antagonisme

revendicatif. Elle pouvait être généreuse avec son amie Tania, elle aussi apatride et pauvre. Mais tous les Français, elle les regardait comme des salauds de privilégiés qu'il fallait exploiter le plus possible : on ne lui donnait jamais assez. Elle s'était inscrite à la Sorbonne et, tout en préparant des certificats de philosophie, elle cherchait à nouer des amitiés ; elle abordait abruptement les garçons et les filles qui lui plaisaient et, d'ordinaire, elle les effarouchait : ils ne venaient pas au rendez-vous qu'elle leur fixait ou bien, après une première entrevue, ils se dérobaient. Elle réussit enfin à mettre le grappin sur un étudiant d'une vingtaine d'années, assez beau, très bien habillé, qui appartenait à une riche famille de propriétaires ; il habitait dans une confortable garçonnière et lui proposa d'y vivre avec lui : elle désirait ardemment quitter le foyer paternel et sauta sur l'occasion. Un matin, comme j'allais au Dôme, elle courut au-devant de moi : « Vous savez, j'ai couché avec André Moreau : c'était très amusant ! » Mais elle se prit à détester André ; il ménageait son argent, sa santé, il s'inclinait devant tous les usages et toutes les conventions, il était Français jusqu'au bout des ongles ; il voulait tout le temps faire l'amour et finalement elle trouvait ça assommant ; elle parlait de leurs relations sexuelles avec une brutalité de soudard. Sa mère l'exhortait à rester avec André : c'était un beau parti, elle finirait peut-être par se faire épouser. Leur complicité la mettait en rage ; si je lui donnais chaque mois un peu d'argent, me disait-elle, elle les enverrait tous deux promener ; mais je ne pouvais pas lui en donner et elle m'accusait presque de l'obliger à se prostituer. Elle continuait aussi à me reprocher de lui mesurer avarement mon temps : « Vous êtes une horloge dans un Frigidaire ! » gémissait-elle. Elle ne s'entendait pas du tout avec Olga, mais avec Wanda elle avait des affinités et elles sortirent quelquefois ensemble ; un soir de générale, elles allèrent au théâtre et, à l'entracte, Lise déballa un gros morceau de saucisson à l'ail qu'elle dévora sans quitter son fauteuil : Wanda en éprouva quelque gêne. Pour Bost, Lise avait de la sympathie, mais tous nous l'exaspérions quand nous parlions de Sartre. « Votre Sartre qui se prend pour un faux génie ! » me disait-elle. Elle se félicitait qu'il fût prisonnier : « Sans ça, je suis sûre que vous m'auriez laissé tomber ! » ; elle déclarait aussi en souriant : « Je ne déteste pas qu'il vous arrive de petits ennuis. » Cette hostilité à l'égard des gens intégrés à la société expliquait son goût du scandale et aussi le scepticisme dont j'ai parlé : elle ne se fiait à personne, mais seulement à la logique et à l'expérience. Elle n'était pas courageuse ; si elle se croyait en danger, elle fuyait. Mais, je n'arrivai pas à la convaincre que, malgré sa vigueur, un homme avait plus de force qu'elle. Un après-midi, trois garçons la croisèrent dans une rue déserte du Quartier latin et l'un d'eux lui pinça la taille ; elle lui lança un coup de poing : elle fut ébahie de se retrouver à terre, saignant du nez, une dent cassée. Elle évita désormais de se mesurer à des adversaires mâles ; mais, en dépit de mes semonces, elle recourait volontiers à la violence quand elle était certaine d'avoir le dessus. Une de ses anciennes camarades de classe, Geneviève Noullet, presque sourde et si demeurée que je me demande comment elle avait passé son premier bachot, venait quelquefois me guetter à la porte du lycée Camille-Sée. Je refusais de lui parler, mais elle trottnait derrière moi dans les rues et dans les couloirs du

métro ; elle saisissait ma manche : « Mademoiselle, je veux être votre amie ! » Je la chassais. Elle m'envoyait de petites lettres cérémonieuses : « Ne pourrions-nous pas aller ensemble demain au musée du Louvre ? Je serai à 3 heures au métro Sèvres-Croix-Rouge. » Je ne répondais pas. Et de nouveau, quand je sortais du lycée, elle était là qui m'attendait. Il arrivait que Lise eût rendez-vous avec moi et elle se ruait sur Nouillet : « Fous le camp d'ici ! — J'ai le droit d'être là ! » disait la sourde ; en général, elle prenait peur et décampait. Une fois pourtant, adoptant les méthodes mêmes de Lise, elle nous emboîta le pas ; Lise se jeta sur elle et la roua de coups avant que j'aie eu le temps d'intervenir. Nouillet s'enfuit en sanglotant. Le soir, elle sonna à la porte de mes parents et tendit à ma mère un grand bouquet de roses ; elle y avait joint une carte, avec ses excuses. Un peu plus tard, je reçus d'elle une lettre : « Mademoiselle. C'est trop dur, dans ma famille et partout, d'être un général. J'en ai assez, je renonce. Désormais, je me consacre à vous. Mes charmes vous appartiennent et j'adorerai les vôtres. Répandez la nouvelle autour de vous. » Je ne sus plus rien d'elle. Mais Lise prenait trop de plaisir à la haïr pour reconnaître qu'elle avait l'esprit dérangé ; elle était radicalement aveugle à toutes les choses qu'elle trouvait avantageux ou agréable d'ignorer. En revanche, ce qu'elle voulait comprendre, elle le comprenait ; elle avait de remarquables capacités intellectuelles ; en Sorbonne, ses professeurs s'intéressèrent à elle ; un exposé qu'elle lit chez Gilson lui valut de grandes félicitations. Elle s'agaçait de me voir écrire, mais elle eut envie de m'imiter ; elle commença sur son enfance, sa famille, ses amours avec le colonel scout un récit vif, brusque, très plaisant. Elle s'amusait aussi à de drôles de dessins charmants. A mes yeux, sa vitalité, ses dons l'emportaient de loin sur ses disgrâces.

Un soir, à la fin de mars, revenant à mon hôtel après dîner, je trouvai dans mon casier un mot de Sartre : « Je suis au café des Trois Mousquetaires. » Je remontai en courant la rue Delambre et la rue de la Gaîté, j'entrai hors d'haleine dans le café qui rougeoyait derrière ses épais rideaux bleus : personne. Je me laissai tomber sur une banquette ; un des garçons qui me connaissait s'approcha et me tendit un bout de papier. Sartre avait attendu deux heures, et il avait été faire un tour pour tromper son énervement : il allait revenir.

Jamais nous n'avions eu de mal à nous retrouver ; ce soir-là pourtant, le lendemain, et pendant quelques jours encore, Sartre me dérouta : il arrivait d'un monde que j'imaginai aussi mal qu'il imaginait mal celui où je vivais depuis des mois, et nous avions l'impression de ne pas parler tout à fait le même langage. Il me raconta d'abord son évasion. La frontière luxembourgeoise était proche, un assez grand nombre de prisonniers réussissaient à la passer : une organisation s'était constituée dans le camp, qui leur procurait des cartes, des vêtements et qui avait élaboré diverses combinaisons pour les faire sortir de l'enceinte ; les membres de cette organisation risquaient leur peau ; en revanche, ceux qui tentaient leur chance ne couraient aucun danger ; s'ils étaient repris, on les punissait à peine. Sartre avait d'abord pensé à se joindre à un petit groupe de camarades qui se disposaient à gagner à pied le Luxembourg. Depuis longtemps, cependant, il envisageait une autre solution et soudain l'occasion d'y recourir

s'était présentée. Il y avait au Stalag une assez grande quantité de civils, ramassés sur les routes, dans les villages ; les Allemands avaient promis de les rapatrier et, un beau jour, ils s'y décidèrent. On prouvait sa qualité de civil en montrant son livret militaire : si on était trop jeune ou trop vieux pour faire un soldat, ou si on avait été réformé, les Allemands vous relâchaient. C'était un jeu de maquiller les livrets ; une équipe de spécialistes réussissaient d'admirables faux cachets. L'ennui, c'est que les Allemands s'en doutaient et ils soumettaient à un interrogatoire les prétendus réformés ; néanmoins, ils n'en faisaient pas une affaire d'État ; il était entendu qu'ils renvoyaient, à titre de civils, un certain nombre d'hommes : si la sélection n'était pas rigoureusement juste, peu leur importait. L'examen était donc rapide, et la décision du médecin capricieuse. Le prisonnier qui précéda Sartre manqua de malice. A la question : « De quelle maladie souffrez-vous ? », il répondit : « Palpitations cardiaques. » Le prétexte ne valait rien, ce genre de trouble étant trop facile à simuler et, sur l'instant, invérifiable : d'un coup de pied le maladroit fut renvoyé vers l'intérieur du camp. Sartre, son tour venu, tira sur sa paupière, dénudant de façon pathétique son œil presque mort : « Troubles de l'équilibre. » Le médecin fut satisfait par cette évidence et Sartre rejoignit le groupe des civils. En cas d'échec, il serait parti huit jours plus tard, à pied, comme il l'avait projeté. De toute façon, il n'avait jamais imaginé que sa captivité pût durer des années. Son optimisme n'avait pas été abattu par les événements.

Je ne m'en étonnai pas, non plus de l'activité qu'il avait déployée pendant ces neuf mois, ni de la curiosité avec laquelle il les avait vécus. Ce qui me désorienta, ce fut la raideur de son moralisme. Est-ce que je faisais du marché noir ? J'achetais un peu de thé de temps en temps : c'était trop, dit-il. J'avais eu tort de signer le papier affirmant que je n'étais ni franc-maçonne ni juive. De tout temps, Sartre avait impérieusement affirmé ses idées, ses dégoûts, ses préférences, à la fois dans ses propos et dans ses conduites ; mais jamais il ne les exprimait sous forme de maximes universelles ; l'abstraite notion de devoir le rebutait. Je m'étais attendue à le retrouver en proie à des convictions, des colères, des projets, mais non bardé de principes. J'en compris peu à peu les raisons. Face aux Allemands, face aux collaborateurs et aux indifférents qu'ils affrontaient quotidiennement, les antifascistes du Stalag formaient une sorte de fraternité, d'ailleurs très réduite, dont les membres étaient liés par un implicite serment : ne pas plier, refuser toute concession. Séparé des autres, chacun s'était juré de maintenir dans sa rigidité cette consigne. Mais la situation était plus simple au Stalag qu'à Paris où le fait même de respirer impliquait une compromission. Sartre ne renonça pas sans regret à la tension et à la netteté de son existence de captif ; mais dans la vie civile, son intransigeance serait devenue du formalisme et il s'adapta peu à peu à sa nouvelle condition.

Ce premier soir, il me surprit encore d'une autre manière : s'il était revenu à Paris, ce n'était pas pour jouir des douceurs de la Liberté, mais pour agir. Comment ? lui demandai-je abasourdie : on était tellement isolés, tellement impuissants ! Justement, me dit-il, il fallait briser cet isolement, s'unir, organiser la résistance. Je demeurai sceptique. J'avais déjà vu Sartre faire naître en quelques

mots des possibilités inattendues, mais je craignais que cette fois il ne se berçât d'illusions.

Avant de rien entreprendre, il s'accorda un répit ; il se promena dans Paris, il revit ses amis. Il fit la connaissance de Lise dans des circonstances qui le divertirent. Elle avait accueilli avec mauvaise humeur la nouvelle de son retour. Le jour où il alla déjeuner pour la première fois chez ses parents, il me donna rendez-vous dans leur quartier, à Passy. Il faisait très beau et nous partîmes à pied vers Montparnasse : dans l'embrasure d'une porte cochère, j'aperçus Lise qui se rejeta vivement en arrière. Tout le long du trajet, elle nous suivit, se dissimulant avec maladresse derrière les piliers du métro aérien. Nous nous assîmes à la terrasse d'un café Biard et elle se planta sur le trottoir d'en face, elle nous regardait d'un air mauvais. Je lui fis signe et elle s'approcha en se dandinant gauchement : Sartre lui sourit et l'invita à s'asseoir ; elle finit par sourire elle aussi, et elle consentit à s'en aller de son côté. Mais elle dit à Sartre que s'il s'était montré moins aimable ou s'il lui avait déplu, elle l'aurait piqué au sang avec une grosse épingle de nourrice qu'elle avait emportée à cette intention. Elle fut très vexée en constatant que cette menace ne semblait pas le terroriser.

Mais on n'avait pas si aisément raison d'elle. A quelques jours de là, j'attendais Sartre au Dôme et bientôt, je m'inquiétai : d'habitude, il était aussi exact que moi. Une heure passa, et davantage. Avait-il eu des ennuis ? Sa situation n'était pas régulière, et je commençai à me sentir très anxieuse. Il apparut, suivi de Lise qui baissait la tête, essayant d'abriter son visage derrière ses cheveux : « Ne vous fâchez pas contre elle ! » dit Sartre. Elle l'avait intercepté, à la porte du Dôme : Marco était là, avait-elle raconté, il allait faire exprès de nous importuner pendant des heures ; je priais Sartre de se rendre aux Trois Mousquetaires où je le rejoindrais après m'être débarrassée de Marco. Elle l'avait accompagné, ils avaient causé. Et comme Sartre avait commencé à s'étonner de mon retard, elle avait dit tranquillement : « Elle ne viendra pas. Le rendez-vous était ailleurs. — Mais pourquoi ce mensonge ? » avait demandé Sartre avec stupeur. — Je voulais vous parler ; je voulais savoir à qui j'ai affaire », dit-elle. Il fallut à Sartre tout un travail pour lui arracher la vérité. Par la suite, elle consentit à son existence et même se prit de grande amitié pour lui.

S'il avait voulu se mettre en règle, Sartre aurait dû se faire démobiliser en zone libre, à Bourg. Mais l'Université n'y regarda pas de si près ; on lui rendit son poste au lycée Pasteur. Un peu plus tard, l'inspecteur général Davy eut avec lui sur les Allemands, Vichy, la collaboration, un entretien où ils se comprirent à demi-mot, et Davy promit à Sartre de lui confier l'an prochain la khâgne du lycée Condorcet.

Sartre reprit donc ses cours après les vacances de Pâques et il se préoccupa alors de chercher des contacts politiques. Il revit d'anciens élèves ; il rencontra Merleau-Ponty qui avait fait la guerre comme lieutenant d'infanterie. Il préparait une thèse sur la perception ; il connaissait à Normale des agrégatifs de philosophie vivement anti-allemands, entre autres Cuzin et Desanti qui s'intéressaient à la fois à la phénoménologie et au marxisme. Un après-midi, dans

ma chambre de l'hôtel Mistral où de nouveau nous habitions, eut lieu notre première réunion. Il y avait Cuzin, Desanti, trois ou quatre de leurs amis, Bost, Jean Pouillon, Merleau-Ponty, Sartre, moi. Desanti proposa, avec une rieuse férocité, d'organiser des attentats individuels : contre Déat, par exemple. Mais aucun de nous ne se sentait qualifié pour fabriquer des bombes ou lancer des grenades. Notre principale activité, outre le recrutement, consisterait pour l'instant à recueillir des renseignements et à les diffuser par un bulletin et des tracts. Nous apprîmes assez vite qu'il existait beaucoup de formations analogues à la nôtre. Bien que les dirigeants du « Pentagone » fussent des hommes de droite, Sartre se mit en rapport avec eux ; il s'aboucha avec un de ses camarades de jeunesse, Alfred Péron, un professeur d'anglais qui faisait du travail de renseignement pour l'Angleterre. Il rencontra plusieurs fois Cavaillès, qui avait fondé à Clermont le mouvement « Deuxième Colonne » et qui faisait la navette entre l'Auvergne et Paris. J'accompagnai Sartre à une de ces entrevues à La Closerie des Lilas : c'était toujours là, ou dans les jardins du Petit-Luxembourg, que Cavaillès donnait ses rendez-vous. Tous ces groupements avaient des traits communs ; d'abord, le nombre restreint de leurs effectifs ; ensuite, leur imprudence. Nous tenions nos réunions dans des chambres d'hôtel, dans des turnes de l'École où les murs pouvaient avoir des oreilles. Bost promena dans les rues une machine à ronéotyper ; Pouillon transportait une serviette bourrée de tracts.

Outre les prises de contact et notre travail d'information, nous avions un objectif lointain ; nous pensions qu'il fallait préparer l'avenir. Si les démocraties l'emportaient, la gauche aurait besoin d'une doctrine neuve : nous devions, par un ensemble concerté de réflexions, de discussions, d'études, nous appliquer à la mettre sur pied. L'essentiel de notre programme tenait en deux mots — dont la conciliation pose de vastes problèmes — qui servirent à baptiser notre mouvement : « Socialisme et Liberté ». Cependant, envisageant l'éventualité d'une défaite, Sartre exposa, dans notre premier bulletin, que si l'Allemagne gagnait la guerre, notre tâche serait de lui faire perdre la paix. Nous n'avions, en effet, à peu près aucune raison objective de croire à la victoire. La « guerre du désert » avait tourné à l'avantage de l'Axe ; les troupes allemandes, commandées par Rommel, et les Italiens avaient atteint Marsah-Matrouk en Égypte. Les Italiens tenaient toute la Grèce ; chassés des Balkans, les Anglais ne possédaient plus en Europe la moindre base. Les collaborateurs triomphaient. Les persécutions antisémites s'amplifiaient. Désormais, il était interdit aux Juifs de posséder, de diriger, de gérer aucune entreprise ; Vichy leur ordonna de se faire recenser et instaura pour les étudiants un *numerus clausus*. Des milliers de Juifs étrangers furent internés dans un camp, à Pithiviers, et on commença à les déporter en Allemagne. La propagande du Reich, pour justifier ces mesures, fit projeter dans les cinémas de Paris *Le Juif Süß*. On me dit que les salles où le film passa restèrent vides : comme beaucoup de Parisiens, je n'allais voir aucun film allemand. Nous voulions garder l'espoir, mais l'horizon était sombre.

Tout de même, nous rîmes de bon cœur en apprenant que Rudolph Hess

s'était fait parachuter en Angleterre ; les efforts des Allemands pour déguiser cette aventure, leur déconfiture quand la vérité éclata, nous amusèrent deux ou trois jours. Et puis des bruits se mirent à courir : la Reichswehr aurait tenté un débarquement sur les côtes anglaises, elle aurait été refoulée ; on avait vu dans les hôpitaux, racontait-on, des blessés allemands affreusement brûlés. En tout cas, Hitler avait bluffé quand il avait annoncé, un an plus tôt, l'imminente occupation de l'Angleterre. Au mois de juin, il s'attaqua à l'U.R.S.S. On put craindre qu'il ne réussit une nouvelle « guerre-éclair » ; l'Armée Rouge fut enfoncée, la ligne Staline percée, Kiev pris, Léninegrad investi. Cependant, étant donné l'étendue du pays, l'U.R.S.S. serait sans doute moins facile à réduire que la Pologne et que la France ; si elle tenait quelques mois, le fameux hiver russe aurait peut-être raison des Allemands, comme il avait vaincu Napoléon.

En France, l'entrée en guerre de l'U.R.S.S. entraîna la création de la L.V.F. que dirigeaient Déat, Deloncle et d'autres anciens Cagouleurs ; elle clarifia de manière tragique la situation des communistes. Depuis longtemps, la presse les accusait d'anglophilie et même de gaullisme, on n'ignorait pas qu'ils organisaient clandestinement la résistance ; à présent, toute équivoque levée, ils devenaient des ennemis publics ; dans la région parisienne, on en arrêta immédiatement douze cents.

C'est à cette époque que commencèrent à fleurir sur les murs de Paris, sur les façades des métros, les V, symbole de la victoire anglaise ; incapable d'en freiner le pullulement, les Allemands ripostèrent en adoptant la devise *Victoria* et en placardant des V à travers toute la ville, en particulier sur le fronton de la Chambre des députés et sur la tour Eiffel. L'emblème gaulliste, la croix de Lorraine, se mit aussi à proliférer.

Sartre s'était remis au travail ; en attendant de rédiger l'œuvre philosophique qu'il avait élaborée en Alsace, puis au Stalag, il terminait *L'Âge de raison*. Un vieux journaliste qui lui inspirait de la sympathie, Delange, lui proposa de tenir la chronique littéraire dans l'hebdomadaire *Comœdia* qui allait renaître sous sa direction ; cette publication, exclusivement consacrée aux lettres et aux arts, échappait à tout contrôle allemand, affirma-t-il. Sartre accepta. La traduction de *Moby Dick* venait de paraître et il eut envie de parler de ce livre extraordinaire, il lui consacra sa première critique. Elle fut aussi la dernière car, une fois le numéro sorti, Sartre réalisa que *Comœdia* était moins indépendant que ne l'avait dit, et sans doute espéré, Delange. Celui-ci réussit d'ailleurs à donner à son journal un ton qui tranchait sur celui du reste de la presse ; il protesta contre les délations auxquelles se livrait *Je suis partout* ; il défendit les œuvres qui s'opposaient aux valeurs fascistes et au moralisme vichyssois. Néanmoins, la première règle sur laquelle s'accordèrent les intellectuels résistants, c'est qu'ils ne devaient pas écrire dans les journaux de la zone occupée.

Depuis le retour de Sartre, j'avais le cœur en paix ; mais d'une tout autre manière qu'autrefois. Les événements m'avaient changée ; ce que Sartre appelait naguère ma « schizophrénie » avait fini par céder aux démentis que lui avait infligés la réalité. J'admettais, enfin, que ma vie n'était pas une histoire que je me

racontais, mais un compromis entre le monde et moi ; du même coup, les contrariétés, les adversités avaient cessé de m'apparaître comme une injustice ; il n'y avait pas lieu de se révolter contre elles, il fallait trouver un moyen de les tourner ou de les subir ; je savais que j'aurais peut-être des heures très noires à traverser, que peut-être même je m'y engloutirais, pour toujours : cette idée ne me scandalisait pas. Je gagnai à cette espèce de renoncement une insouciance que je n'avais jamais connue. Je profitai du printemps, de l'été ; j'achevais mon roman ; je prenais des notes pour un autre livre.

Nous allâmes un peu au théâtre, sans grand bonheur ; en « mégère apprivoisée » Marguerite Jamois n'était guère convaincante et *La Machine à écrire* de Cocteau ne valait pas ses autres pièces. Laubreaux ayant grossièrement insulté Cocteau dans *Je suis partout*, Marais lui cassa la figure, ce qui nous remplit d'aise. Les Margaritis — deux anciens membres du groupe « Octobre » — montèrent *Les Chesterfollies* dont l'inspiration et certains numéros ressuscitaient mélancoliquement les derniers temps de l'avant-guerre : on y retrouvait Deniaud en barbu et en camelot. Barrault mit en scène *Les Suppliantes* au stade Roland-Garros, sur une musique d'Honegger, dans des décors de Labisse. Les acteurs portaient des costumes dessinés par M.-H. Dasté, des masques, des cothurnes ; il y avait une immense figuration. Le drame était précédé d'une courte pièce d'Obey — *Huit Cents Mètres* — à la gloire du sport, insipide, mais qui permettait d'apprécier les académies de Barrault, Cuny, Dufilho, Legentil et la beauté de Jean Marais. Ce fut à l'occasion des *Suppliantes* que Sartre conçut le projet d'écrire une pièce. Les deux Olga y figuraient. Barrault les aimait bien et, au cours des répétitions, elles lui demandèrent comment il fallait s'y prendre pour arriver enfin à jouer un vrai rôle : « Le meilleur moyen, ce serait que quelqu'un écrivît une pièce pour vous », répondit-il. Et Sartre pensa : « Pourquoi pas moi ? » Au Stalag, il avait composé et mis en scène une pièce, *Bariona* ; le sujet apparent de ce « mystère » était la naissance du Christ ; en fait, le drame traitait de l'occupation de la Palestine par les Romains, et les prisonniers ne s'y étaient pas trompés : ils avaient applaudi, la nuit de Noël, une invitation à la résistance. Voilà le vrai théâtre, avait pensé Sartre : un appel à un public auquel on est lié par une communauté de situation. Cette communauté existait entre tous les Français, que les Allemands et Vichy exhortaient quotidiennement aux remords et à la soumission : on pouvait trouver un moyen de leur parler de révolte, de liberté. Il commença à chercher une intrigue à la fois prudente et transparente.

Au cours de ce printemps, nous nouâmes une nouvelle amitié ; nous fîmes, grâce à Lise, la connaissance de Giacometti ; depuis longtemps nous avions remarqué, je l'ai dit, son beau visage minéral, la broussaille de ses cheveux, ses allures de rôdeur. J'avais appris qu'il était sculpteur, et Suisse ; je savais aussi qu'il s'était fait écharper par une automobile : c'est pourquoi il s'appuyait sur une canne, et boitait. On le voyait souvent avec de jolies femmes. Il avait remarqué Lise, au Dôme, il lui avait parlé, elle l'avait amusé et il s'était pris de sympathie pour elle. Elle disait qu'il n'était pas intelligent : elle lui avait demandé s'il aimait Descartes, et il avait répondu de travers ; elle avait donc décidé qu'il l'ennuyait ;

mais il lui offrait au Dôme des dîners qu'elle trouvait fabuleux : jeune, robuste, vorace, elle n'arrivait pas à assouvir sa faim dans les restaurants d'étudiants où elle se nourrissait ; elle acceptait avec empressement ses invitations ; cependant, la dernière bouchée avalée, elle s'essuyait la bouche et se levait. Pour la retenir, il avait inventé de commander un second repas, qu'elle engloutissait aussi joyeusement que le premier ; quand elle en avait fini, inexorablement elle partait. « Quelle brute ! » disait-il avec une espèce d'admiration ; et pour se venger, il lui donnait de petits coups de canne sur les mollets. Elle se plaignit une fois qu'il l'eut invitée à La Palette avec des gens tout à fait assommants ; elle avait bâillé pendant toute la conversation ; nous sûmes plus tard les noms de ces importuns : c'était Dora Marr et Picasso. L'atelier du sculpteur s'ouvrait sur une cour où Lise trouvait commode de s'installer pour camoufler les bicyclettes qu'elle volait aux quatre coins de Paris. Je lui demandai ce qu'elle pensait des œuvres de Giacometti et elle rit, d'un air mystifié : « Je ne sais pas : c'est tellement petit ! » Elle affirmait que ses sculptures n'étaient pas plus grosses qu'une tête d'épingle. Comment juger ? Il avait une drôle de manière de travailler, ajoutait-elle ; tout ce qu'il faisait dans la journée, il le cassait au cours de la nuit, ou inversement. Un jour, il avait entassé dans une charrette à bras les sculptures qui remplissaient son atelier, et il avait été les balancer dans la Seine.

Je ne me rappelle plus les circonstances de notre première rencontre ; elle eut lieu Chez Lipp, je crois ; nous comprîmes aussitôt que, sur l'intelligence de Giacometti, Lise s'était méprise ; il en avait à revendre et de la meilleure espèce : celle qui colle à la réalité et lui arrache son vrai sens. Jamais il ne se contentait d'un on-dit, d'un à-peu-près ; il allait droit aux choses et les assiégeait avec une infinie patience ; parfois, il jouait de bonheur et les retournait comme un gant. Tout l'intéressait : la curiosité était la forme que prenait son amour passionné de la vie. Quand il avait été renversé par une auto, il avait pensé avec une sorte d'amusement : « Est-ce ainsi qu'on meurt ? Que va-t-il m'arriver ? » La mort même était à ses yeux une expérience vivante. Pendant son séjour à l'hôpital, chaque minute lui avait apporté quelque révélation inattendue, c'est presque à regret qu'il en était sorti. Cette avidité m'allait au cœur. Giacometti se servait de la parole avec maîtrise pour modeler des personnages, des décors, pour les animer ; et il était de ces très rares individus qui, en vous écoutant, vous enrichissent. Il y avait entre Sartre et lui une affinité plus profonde : ils avaient tout misé, l'un sur la littérature, l'autre sur l'art ; impossible de décider lequel était le plus maniaque. Le succès, la gloire, l'argent, Giacometti s'en foutait : il voulait réussir son coup. Qu'est-ce qu'il cherchait au juste ? Moi aussi, la première fois que je les vis, ses sculptures me déconcertèrent : il était vrai que la plus volumineuse avait à peine la taille d'un petit pois. Au cours de nos nombreuses conversations, il s'expliqua. Il avait été lié autrefois avec les surréalistes ; je me rappelais en effet avoir vu dans *L'Amour fou* son nom et la reproduction d'une de ses œuvres ; il fabriquait alors des « objets », tels que les aimaient Breton et ses amis, qui ne soutenaient avec la réalité que des rapports allusifs. Mais, depuis deux ou trois ans, cette voie lui apparaissait comme une impasse ; il voulait

revenir à ce qu'il jugeait aujourd'hui le véritable problème de la sculpture : recréer la figure humaine. Breton avait été scandalisé : « Une tête, tout le monde sait ce que c'est ! » Giacometti à son tour répétait cette phrase avec scandale ; à son avis, personne n'avait réussi à tailler ou à modeler une représentation valable du visage humain, il fallait repartir à zéro. Un visage, nous disait-il, c'est un tout indivisible, un sens, une expression ; mais la matière inerte, marbre, bronze ou plâtre, se divise au contraire à l'infini ; chaque parcelle s'isole, contredit l'ensemble, le détruit. Il essayait de résorber la matière jusqu'aux extrêmes limites du possible : ainsi en était-il arrivé à modeler ces têtes presque sans volume, où s'inscrivait, pensait-il, l'unité de la figure humaine, telle qu'elle se donne à un regard vivant. Peut-être trouverait-il un jour un autre moyen de l'arracher à la vertigineuse dispersion de l'espace : pour l'instant, il n'avait su inventer que celui-là. Sartre, qui depuis sa jeunesse s'efforçait de comprendre le réel dans sa vérité synthétique, fut particulièrement touché par cette recherche ; le point de vue de Giacometti rejoignait celui de la phénoménologie puisqu'il prétendait sculpter un visage en situation, dans son existence pour autrui, à distance, dépassant ainsi les erreurs de l'idéalisme subjectif et celles de la fausse objectivité. Giacometti n'avait jamais pensé que l'art pût se borner à faire chatoyer des apparences ; en revanche, l'influence des cubistes et des surréalistes l'avait entraîné, comme beaucoup d'artistes de l'époque, à confondre l'imaginaire et le réel : pendant tout un temps, il avait travaillé non pas à montrer la réalité à travers un analogon matériel mais à fabriquer des choses. Maintenant, il critiquait chez les autres comme en lui-même cette aberration. Il parlait de Mondrian qui, considérant que sa toile était plate, refusait d'y inscrire imaginairement trois dimensions : « Mais, disait Giacometti avec un sourire cruel, lorsque deux lignes se croisent, il y en a tout de même une qui passe au-dessus de l'autre : ses tableaux ne sont pas plats ! » Personne ne s'était enfoncé aussi loin dans cette impasse que Marcel Duchamp, que Giacometti aimait beaucoup. D'abord, il avait peint des tableaux — entre autre la célèbre *Mariée mise à nu par ses célibataires, même*. Mais un tableau n'existe que par le regard qui l'anime ; Duchamp voulait que ses créations tiennent debout sans aucun secours ; il s'était mis à copier avec du marbre des morceaux de sucre ; ces simulacres ne l'avaient pas satisfait ; il avait façonné des objets usuels, tout à fait réels, entre autres un échiquier ; puis il se contenta d'acheter des assiettes ou des verres, et de les signer. Il finit par se croiser les bras². Chez Giacometti, ces faux problèmes ne répondaient à rien de très profond : son vrai souci était de se défendre contre l'infinie et terrifiante vacuité de l'espace. Pendant toute une époque, quand il marchait dans les rues, il lui fallait toucher de la main la solidité d'un mur pour résister au gouffre qui s'ouvrait à côté de lui. A un autre moment, il lui semblait que rien n'avait de poids : sur les avenues, sur les places, les passants flottaient. Chez Lipp, désignant les murs surchargés de décorations, il disait joyeusement : « Pas un trou, pas un vide ! la plénitude absolue ! » Je ne me lassais jamais de l'entendre. Pour une fois, la nature n'avait pas triché ; ce que promettait son visage, Giacometti le tenait ; à le regarder de près, d'ailleurs, il sautait aux yeux que ses traits n'étaient pas ceux d'un homme ordinaire. On ne

pouvait pas prédire si, oui ou non, il « tordrait le cou à la sculpture », où s'il échouerait à maîtriser l'espace ; mais sa tentative même était déjà plus passionnante que la plupart des réussites.

Ma sœur, au cours de l'année, nous avait fait parvenir de ses nouvelles par la Croix-Rouge. Elle vivait difficilement à Faro, en donnant des leçons de français ; mais elle peignait et Lionel allait de mieux en mieux. Elle aurait été heureuse si elle ne s'était pas fait une idée romanesque des dangers que nous courions. Nous essayions de la rassurer dans les cartes que nous lui envoyions ; mais l'éloignement est propice à l'angoisse et de terribles visions la tourmentaient.

Elle ne revit pas mon père qui mourut au mois de juillet. Il avait été opéré de la prostate et on avait pu croire d'abord qu'il avait bien réagi. Mais il avait été affaibli par des mois de sous-alimentation, et surtout par le choc de la défaite et de l'occupation : la tuberculose des vieillards l'emporta en quelques jours. Il accueillit la mort avec une indifférence qui m'étonna ; il avait souvent dit qu'il lui importait peu qu'elle survînt un jour plutôt qu'un autre, puisque de toute façon on ne lui échappait pas ; d'ailleurs, il ne lui restait guère de raisons de vivre, en ce monde auquel il n'entendait rien ; il n'empêche : j'admire qu'il retournât si paisiblement au néant ; il ne se leurrerait pas puisqu'il me demanda si je pouvais, sans peiner ma mère, éviter qu'aucun prêtre ne vînt à son chevet : elle se conforma à ce désir. J'assistai à son agonie, à ce dur travail vivant par lequel la vie s'abolit, m'essayant vainement à capter le mystère de ce départ vers nulle part. Je restai longtemps seule avec lui après le sursaut final ; d'abord, il fut mort mais présent : c'était lui. Et puis je le vis s'éloigner vertigineusement de moi : je me retrouvai penchée sur un cadavre.

Il n'était pas très difficile, si on s'amenait sans bagage, les mains dans les poches, de franchir la ligne de démarcation. Sartre décida que nous passerions nos vacances en zone libre ; il pourrait ainsi se faire démobiliser ; mais surtout, il souhaitait établir des liaisons entre « Socialisme et Liberté » et certaines gens de l'autre zone. Lise lui fit cadeau d'une bicyclette mal acquise qu'il n'eut pas le cœur de refuser puisque de toute façon, déclara-t-elle, elle ne la restituerait pas à son propriétaire. Bost nous prêta une tente et un équipement sommaire. On avait le droit d'envoyer des colis d'une zone à l'autre ; nous expédiâmes vélos et bagages à Roanne, chez un prêtre qui s'était évadé à pied huit jours après Sartre. Et nous prîmes un billet pour Montceau-les-Mines : on nous avait donné l'adresse d'un café où nous trouverions un passeur.

Le passeur avait été arrêté quelques jours plus tôt, nous dit le patron ; mais sans doute pourrait-on s'arranger avec quelqu'un d'autre. Nous restâmes tout l'après-midi dans le café, regardant les gens aller et venir, avec au cœur un plaisant sentiment d'aventure. Vers le soir, une femme en noir, d'une quarantaine d'années, s'assit à notre table : pour un prix raisonnable, elle nous conduirait,

cette nuit, à travers la campagne. Nous ne risquions pas grand-chose, mais pour elle l'affaire était plus sérieuse et elle multiplia les précautions. Nous la suivîmes en silence, à travers des prés, des bois à la fraîche odeur nocturne ; elle écorcha ses bas à des barbelés et grommela beaucoup. De temps en temps, elle nous faisait signe de nous arrêter, de ne pas remuer. Soudain, elle nous dit que la ligne était franchie et nous dévalâmes à pas vifs vers un village. L'auberge était pleine de gens qui venaient de « passer » comme nous ; nous couchâmes sur des matelas, dans une chambre où dormaient déjà six personnes ; un bébé criait. Mais quelle allégresse, le lendemain matin, quand nous nous promenâmes sur la route, en attendant l'heure du train pour Roanne ! Parce que j'avais enfreint un interdit, il me semblait avoir reconquis la liberté.

A Roanne, nous lûmes dans un café les journaux de l'autre zone : ils ne valaient guère mieux que les nôtres. Nous récupérâmes nos bagages chez l'abbé P... qui était absent. Je passai un long moment à les amarrer sur nos bicyclettes. Celles-ci me donnaient de grandes inquiétudes. Il était à peu près impossible de se procurer des pneus neufs ; les nôtres étaient rapiécés et gonflés de bizarres hernies ; les chambres à air ne valaient guère mieux. A peine sortions-nous de la ville, la roue avant de Sartre s'aplatit. Je ne comprends pas comment je m'étais embarquée dans cette aventure sans avoir appris à réparer, mais le fait est que je ne savais pas. Heureusement, un mécanicien se trouva là qui m'enseigna l'art de démonter un pneu et de coller des rustines. Nous repartîmes. Il y avait des années que Sartre n'avait pas fait de long trajet à bicyclette et, au bout de quarante kilomètres, il était très mal en point ; nous couchâmes dans un hôtel. Il roula plus gaillardement le lendemain et, au soir, nous plantâmes la tente dans une grande prairie, aux portes de Mâcon : cela non plus n'alla pas sans peine, car nous n'étions ni l'un ni l'autre bien adroits. Néanmoins, au bout de quelques jours, nous dressions, nous démontions la tente en un tournemain. Nous campions généralement à proximité d'une ville ou d'un village car, à la fin de ces journées champêtres, Sartre était avide de se retremper dans la fumée des bistrots. Il se fit démobiliser à Bourg ; en examinant son livret maquillé, l'officier tiqua : « Vous ne deviez pas falsifier votre livret. — Alors quoi ? Je devais rester en Allemagne ? demanda Sartre. — Un livret militaire, on ne plaisante pas avec ça, dit l'officier. — Il fallait rester prisonnier ? » répéta Sartre. L'officier haussa les épaules ; il n'osait pas aller au bout de sa pensée, mais sa mimique signifiait clairement : « Pourquoi pas ? » Il donna tout de même à Sartre sa feuille de démobilisation.

Nous nous promenâmes sur les collines rousses de Lyon : dans les cinémas, on projetait des films américains, et nous nous y précipitâmes. Nous traversâmes Saint-Étienne où il me montra l'ancienne maison de ses parents et nous descendîmes sur Le Puy. Sartre préférait de loin la bicyclette à la marche dont la monotonie l'ennuyait ; à bicyclette, l'intensité de l'effort, le rythme de la course variaient sans cesse. Il s'amusait à sprinter dans les côtes ; je m'essoufflai, loin derrière lui ; en plat, il pédalait avec tant d'indolence que deux ou trois fois il atterrit dans le fossé. « Je pensais à autre chose », me dit-il. Il aimait comme moi

la gaieté des descentes. Et puis le paysage bougeait plus vite qu'à pied. Moi aussi, je troquai volontiers mon ancienne passion contre ces nouveaux plaisirs.

Mais la grande différence entre ce voyage-ci et les précédents tenait surtout, pour moi, à mes dispositions intérieures : je ne poursuivais plus maniaquement un rêve de schizophrène, je me sentais délicieusement libre ; c'était déjà assez extraordinaire de rouler à côté de Sartre, en paix, sur ces routes des Cévennes. J'avais tellement eu peur de tout perdre : sa présence et tous les bonheurs ! En un sens, j'avais tout perdu ; et puis, tout m'avait été rendu ; maintenant chacune de mes joies me paraissait non pas un dû mais une aubaine. Plus vivement qu'à Paris, je ressentais le détachement insouciant dont j'ai parlé ; un petit fait précis m'en donna une preuve. En arrivant au Puy, le pneu avant de Sartre flancha définitivement ; si on ne trouvait pas le moyen de le remplacer, il fallait renoncer à notre randonnée qui commençait à peine. Sartre partit à travers la ville et je gardai nos bagages à la terrasse d'un café. Autrefois, l'idée que ce voyage pût se terminer brutalement, sans mon aveu, m'aurait remplie de rage : j'attendis, le sourire aux lèvres. Cela n'empêcha pas que mon cœur ne sautât de joie quand je vis réapparaître Sartre, sur un vélo dont le pneu avant, d'une éclatante couleur orangée, semblait presque neuf. Il ne savait pas par quelle chance un mécanicien avait consenti à le lui céder ; nous étions parés pour quelques centaines de kilomètres.

Sartre avait eu, par Cavaillès, l'adresse d'un de ses anciens camarades de Normale, Kahn, qui participait à la résistance. Par de petites routes tortueuses, nous arrivâmes à un village perdu dans des châtaigneraies ; Kahn y passait ses vacances, avec une femme plaisante et tranquille, des enfants joyeux ; ils hébergeaient une fillette aux tresses brunes, aux yeux bleus, qui était la fille de Cavaillès³. Dans une grande cuisine au sol carrelé de rouge, nous avons mangé un repas savoureux avec, pour dessert, de grandes assiettes d'airelles. Dans les bois, assis sur la mousse, Sartre et Kahn ont longuement causé. Je les écoutais, mais il était difficile de croire, dans cette lumière d'été, près de cette maison heureuse, que l'action et ses dangers eussent une réalité. Les rires des enfants, la fraîcheur des baies sauvages, l'amitié de cette journée défiaient toutes les menaces. Non, malgré ce que m'avaient enseigné ces deux années, j'étais incapable de soupçonner que bientôt, et pour toujours, Kahn serait arraché aux siens, qu'un matin le père de la fillette brune serait adossé à un mur et fusillé.

De la haute Ardèche à la vallée du Rhône, pendant toute une journée, la métamorphose du paysage me grisa : le bleu du ciel s'allégeait, le sol s'asséchaît, l'odeur des fougères mourait dans la senteur des lavandes, la terre prenait des couleurs ardentes : ocre, rouge, violet. Les premiers cyprès apparurent, les premiers oliviers : toute ma vie, j'éprouvai la même intense émotion quand, arrivant du cœur montagneux d'un pays, j'abordai au bassin méditerranéen. Sartre fut sensible lui aussi aux beautés de cette descente. Seule, notre halte à Largentière fit tache dans notre journée. Je connaissais et j'aimais bien cette petite ville, à la lisière du Centre et du Midi. Mais c'était la fête de la Légion ; une cohue d'hommes jeunes et vieux, coiffés de bérets basques, piqués de cocardes et

de rubans tricolores, buvaient et braillaient dans les rues bleu, blanc, rouge. La soif, la fatigue nous contraignirent à nous arrêter ; une curiosité malsaine nous retint un moment.

Nous campâmes au-dessus de Montélimar ; au matin, quand il enfourcha sa bicyclette, Sartre, les yeux ouverts, dormait encore si profondément qu'il passa par-dessus le guidon. Sur les routes du Tricastin, le vent nous donnait des ailes, on montait les côtes presque sans pédaler. Nous descendîmes par le chemin des écoliers sur Arles, puis sur Marseille.

A Marseille, nous trouvâmes des chambres modestes, mais très jolies, qui donnaient sur le Vieux-Port. Nous refîmes avec émotion les promenades d'autrefois, du temps où le monde était en paix, du temps où la guerre menaçait. Les cinémas de la Canebière projetaient des films américains, et certains ouvraient dès 10 heures du matin. Il nous arriva d'aller à trois séances dans une journée. Nous retrouvâmes comme de vieux amis très chers Edward Robinson, James Cagney, Bette Davis dans *Victoire sur la mort* ; nous voyions n'importe quoi, tout à la joie de contempler des images d'Amérique. Le passé nous refluit au cœur.

Sartre rencontra à Marseille Daniel Mayer, et lui parla de « Socialisme et Liberté » : avait-il quelques directives à suggérer à notre groupe, quelques tâches à lui proposer ? Daniel Mayer demanda que nous adressions une lettre à Léon Blum pour son anniversaire. Sartre le quitta, déçu.

On mangeait beaucoup plus mal dans le Midi qu'à Paris ou dans le Centre ; la base de l'alimentation, c'était les tomates, et Sartre qui les détestait se nourrissait à grand-peine. Quand nous débarquâmes à Porquerolles, nous ne trouvâmes aucun restaurant ouvert, nous déjeunâmes de raisin, de pain et de vin. J'allai me promener sur la route du Grand-Langoustier, et Sartre resta travailler au café. Il écrivit les premières répliques d'un drame sur les Atrides. Toute nouvelle invention, ou presque, prenait d'abord chez lui une forme mythique et je pensai que bientôt il expulserait de sa pièce Électre, Oreste et leur famille.

Sartre avait inscrit sur la liste André Gide et griffonné à côté de son nom une adresse indéchiffrable : Caloris ? Valoris ? Ce devait être Vallauris. Nous nous y rendîmes longeant avec délices la Méditerranée. Nous allâmes à la mairie demander où logeait André Gide. « M. Gide, le photographe ? » s'enquit l'employé. Il n'en connaissait aucun autre. J'interrogeai de nouveau l'illisible adresse, je cherchai sur la carte Michelin quelque chose qui y ressemblât et la lumière jaillit : Cabris. Nous peînâmes, au grand soleil, sur la petite route escarpée mais, de là-haut, on voyait les oliviers s'étager de terrasse en terrasse jusqu'au bleu de la mer avec la même grâce un peu solennelle qu'entre Delphes et Itéa ; nous déjeunâmes sous les pampres d'une auberge ; puis Sartre alla sonner chez Gide : la porte s'ouvrit, et avec un choc de surprise, il aperçut le visage de Gide, mais planté au-dessus d'un corps de jeune fille ; c'était Catherine Gide et elle dit à Sartre que son père avait quitté Cabris pour Grasse : nous redescendîmes et, à l'arrivée, une de mes roues était à plat. Je m'installai près d'une fontaine pour réparer. Comme Sartre allait chercher Gide à son hôtel, il aperçut sa silhouette et,

en arrivant à sa hauteur, freina brusquement, un pied sur le trottoir, dans un grand bruit d'étoffe déchirée : « Hé là ! Hé là ! » dit Gide avec un geste d'apaisement. Ils entrèrent dans un café. Gide, me raconta Sartre, observait avec méfiance les autres consommateurs et il changea trois fois de place. Personnellement, il ne voyait pas trop que faire. « Je parlerai à Herbart », dit-il avec un geste vague. « Herbart peut-être... » Sartre lui dit qu'il avait rendez-vous le lendemain avec Malraux. « Eh bien ! dit Gide en le quittant. Je vous souhaite un *bon* Malraux. »

Malraux reçut Sartre dans une belle villa de Saint-Jean-Cap-Ferrat où il vivait avec Josette Clotis. Ils déjeunèrent d'un poulet grillé à l'américaine, fastueusement servi. Malraux écouta Sartre avec politesse mais, pour l'instant, aucune action ne lui paraissait efficace : il comptait sur les tanks russes, sur les avions américains pour gagner la guerre.

De Nice, nous remontâmes la route des Alpes, nous passâmes le col d'Allos. Par un beau matin ensoleillé, nous entreprîmes l'étape qui devait nous conduire à Grenoble, chez Colette Audry. Nous déjeunâmes en haut d'un col, et je bus du vin blanc : pas beaucoup, mais par ce grand soleil c'était assez pour que la tête me tournât légèrement. Nous commençâmes à dévaler la pente ; Sartre roulait à quelque vingt mètres devant moi ; soudain, je rencontrai deux cyclistes qui occupaient, comme moi, le milieu de la route, appuyant même sur leur gauche ; pour les croiser, je me rabattis du côté où le terrain était libre, cependant qu'ils s'empressaient de prendre leur droite ; je me trouvais nez à nez avec eux ; mes freins répondaient à peine, impossible de m'arrêter ; je passai plus à gauche encore et je dérapai sur les gravillons du bas-côté, à quelques centimètres du précipice. Je pensai en un éclair : « Eh oui ! on croise à droite ! » et puis : « C'est donc ça la mort ! » Et je mourus. Quand j'ouvris les yeux, j'étais debout, Sartre me soutenait par un bras, je le reconnaissais mais il faisait nuit dans ma tête. Nous remontâmes jusqu'à une maison où on me donna un verre de marc ; quelqu'un me nettoya le visage pendant que Sartre grimpait à bicyclette jusqu'au village, chercher un médecin qui refusa de venir. A son retour, j'avais à peu près repris mes esprits ; je me rappelais que nous étions en voyage, que nous allions voir Colette Audry. Sartre suggéra que nous remontions sur nos bicyclettes : il n'y avait plus qu'une quinzaine de kilomètres à couvrir et en descente. Mais il me semblait que toutes les cellules de mon corps s'entrechoquaient, je n'imaginais même pas de me remettre en selle. Nous prîmes un petit train à crémaillère. Les gens autour de moi me dévisageaient fixement, d'un air effrayé. Quand je sonnai à la porte de Colette Audry, elle poussa un petit cri, sans me reconnaître. Je me regardai dans une glace ; j'avais perdu une dent, un de mes yeux était fermé, mon visage avait doublé de volume et la peau était éraflée ; il me fut impossible de faire passer un grain de raisin entre mes lèvres tuméfiées. Je me couchai sans rien manger, espérant à peine reprendre jamais une figure normale.

J'étais aussi hideuse au matin que la veille ; je trouvai le courage d'enfourcher ma bicyclette ; c'était dimanche, il y avait un grand nombre de cyclistes sur la route de Chambéry et la plupart de ceux qui me croisaient sifflaient

d'étonnement ou riaient avec bruit. Les jours suivants, chaque fois que j'entrais dans une boutique, tous les regards se tournaient vers moi. Une femme me demanda d'un air anxieux : « C'est... c'est un accident ? » Je regrettai longtemps de ne pas lui avoir répondu : « Non, c'est de naissance. » Un après-midi, j'avais pris de l'avance sur Sartre et je l'attendais à un carrefour. Un homme m'a interpellée en riant : « Et tu l'attends, après ce qu'il t'a fait ! »

Cependant, l'automne s'annonçait sur les routes du Jura. Quand nous sortions de l'hôtel, le matin, une vapeur blanche cachait la campagne d'où montait déjà une odeur de feuilles mortes ; peu à peu, le soleil la déchirait, elle s'effiloçait, la chaleur nous transperçait, je sentais sur ma peau un grand bonheur d'enfance. Un soir sur une table d'auberge, Sartre se mit de nouveau à sa pièce. Non, il ne renonçait pas aux Atrides ; il avait trouvé le moyen d'utiliser leur histoire pour attaquer l'ordre moral, pour refuser les remords dont Vichy et l'Allemagne essayaient de nous infester, pour parler de la liberté. En écrivant le premier tableau, il s'inspira de la ville de Santorin dont l'accueil nous avait paru tellement sinistre : Emborio, ses murs aveugles, l'écrasant soleil.

Colette Audry nous avait indiqué un village, près de Châlons, d'où on « passait » facilement. Je ne sais combien nous étions, au matin, arpentant la grand-rue, visiblement dans le même dessein. L'après-midi, nous nous retrouvâmes à plus de vingt, tous montés sur des bicyclettes, autour d'un passeur. Je reconnus un couple souvent aperçu au Flore : un beau garçon blond, avec une légère barbe dorée, et une jolie fille, blonde elle aussi, une Tchèque. D'étroits sentiers, à travers bois, nous amenèrent à une route bordée de barbelés ; nous nous glissâmes sous les fils, et nous nous dispersâmes le plus vite possible. Je suppose que les sentinelles allemandes étaient de mèche, car le passeur n'avait pris aucune précaution.

Je trouvai la Bourgogne très belle, avec ses vignobles richement colorés par l'automne ; mais nous n'avions plus un sou en poche, et la faim nous tenailla jusqu'à Auxerre où nous attendait un mandat ; dès que nous l'eûmes touché, nous courûmes vers un restaurant : on nous servit tout juste un plat d'épinards. Nous rentrâmes à Paris par le train.

J'avais vécu des semaines de bonheur ; et j'avais fait une expérience dont l'effet devait se prolonger pendant deux ou trois ans : j'avais touché la mort ; étant donné la terreur qu'elle m'avait toujours inspirée, cela compta beaucoup pour moi, de l'avoir approchée de si près. Je me disais : « J'aurais pu ne jamais me réveiller », et soudain cela semblait exagérément facile de mourir ; j'ai réalisé alors ce que j'avais lu autrefois dans *Lucrèce*, ce que je savais : très exactement la mort n'est rien ; jamais on n'est mort : il n'y a plus personne pour supporter la mort. Je crus être définitivement délivrée de mes craintes.

Nous terminâmes nos vacances chez M^{me} Lemaire et nous revînmes à Paris pour la rentrée des classes. Le climat politique avait changé, au cours de l'été ; le 13 août les communistes avaient suscité une émeute aux environs de la porte

Saint-Denis : deux manifestants avaient été fusillés le 19. Le 23 août, un militaire allemand avait été abattu. Le 28 août, à l'issue de la cérémonie célébrant le départ de la L.V.F. pour le front russe, Paul Colette avait tiré sur Laval et sur Déat. Il y avait eu de nombreux sabotages sur les voies ferrées. Les autorités françaises promettaient un million de récompense à quiconque aiderait à arrêter l'auteur d'un attentat. Pucheu avait déclenché une vaste opération de police contre les communistes des deux zones. Les Allemands ne parlaient plus d'amitié, ils menaçaient. Ils avaient promulgué un décret punissant de mort toute personne convaincue de propagande communiste ; ils avaient institué un tribunal spécial pour juger les individus accusés d'activités anti-allemandes. Ils avaient instauré leur système de représailles par un avis diffusé le 22 août : pour chaque membre de la Reichswehr abattu, ils fusilleraient un certain nombre d'otages. Le 30 août, ils avaient annoncé l'exécution de cinq communistes et de trois « espions ». Depuis, on voyait se succéder sur les murs de Paris des affiches rouges ou jaunes encadrées de noir, semblables à celle qui m'avait émue, dix mois plus tôt : les otages passés par les armes étaient généralement choisis parmi les communistes et les Juifs. En octobre, deux officiers allemands ayant été descendus, l'un à Nantes, l'autre à Bordeaux, quatre-vingt-dix-huit Français furent collés au mur : vingt-sept d'entre eux étaient détenus administrativement au camp de Châteaubriant.

Une consigne lancée de Londres suspendit les attentats individuels contre les militaires allemands ; mais en novembre des grenades furent jetées dans des restaurants, des hôtels occupés par les Allemands ; les activités « terroristes » se multiplièrent en dépit des répressions. Les collaborateurs se déchaînèrent furieusement contre cette résistance ; la presse parisienne réclamait du sang ; elle s'indignait des lenteurs du procès de Riom, de l'impéritie de la police. « Pas de pitié pour les assassins de la patrie », écrivait Brasillach. Leur hargne demeurait arrogante car ils ne doutaient pas de la victoire d'Hitler. En U.R.S.S., les Allemands déclenchèrent, au début d'octobre, la bataille de Moscou : leur avance fut stoppée mais les contre-offensives de l'Armée Rouge échouèrent. L'attaque de Pearl Harbor précipita les U.S.A. dans la guerre ; mais les Japonais remportèrent dans le Pacifique de foudroyants succès : ils envahirent Bornéo, la Malaisie, Hong Kong, les Philippines, la presqu'île de Malacca, Sumatra et Java.

Pour nous qui ne voulions pas consentir au triomphe du Reich et qui n'osions pas escompter sa défaite, ce fut une période si ambiguë que le souvenir même que j'en ai gardé s'est brouillé. J'ai bien souvent senti, une fois la paix revenue, combien il était difficile d'en parler à quelqu'un qui ne l'avait pas vécue⁴ ; maintenant, à près de vingt ans de distance, j'échoue à en ressusciter, même pour moi, la vérité. A peine puis-je en exhumer quelques traits, quelques épisodes.

Politiquement, nous nous trouvâmes réduits à une totale impuissance. Lorsque Sartre avait créé « Socialisme et Liberté » il espérait que ce groupe s'intégrerait à un ensemble plus vaste ; mais notre voyage n'avait pas abouti à grand-chose et notre retour à Paris ne fut pas moins décevant ; déjà tous les mouvements de la première heure avaient été démantelés ou achevaient de se disloquer ; nés, comme le nôtre, d'initiatives individuelles, ils réunissaient des bourgeois et des

intellectuels qui n'avaient aucune expérience de l'action clandestine, ni même de l'action tout court ; on avait beaucoup plus de peine qu'en zone libre à communiquer, à fusionner : ces entreprises demeurèrent sporadiques et leur éparpillement les vouait à une décourageante inefficacité. Les communistes possédaient un appareil, une organisation, une discipline ; du jour où ils avaient décidé d'intervenir, ils avaient obtenu des résultats spectaculaires. Les patriotes de droite refusaient de s'aboucher avec eux ; mais la gauche non communiste n'aurait pas répugné à un rapprochement ; elle ne jugeait plus le pacte germano-soviétique avec la même sévérité qu'en 1939 : peut-être ; l'U.R.S.S. eût-elle été incapable de résister à la force allemande si elle ne s'était pas assuré un répit, par n'importe quel moyen ; si on hésitait encore à approuver sans réserve la manœuvre de Staline, on n'osait plus radicalement la condamner. De toute façon, Sartre estimait qu'aujourd'hui, en France, il était indispensable d'établir un front commun ; il tenta de prendre des contacts avec les communistes ; mais ils se méfiaient de tous les groupes qui s'étaient créés en dehors du parti et, particulièrement, des « intellectuels petits-bourgeois » ; ils déclarèrent à une de nos camarades que, si les Allemands avaient libéré Sartre, c'est qu'il s'était engagé à leur servir d'agent provocateur ; je ne sais s'ils le croyaient ou non ; en tout cas, ils élevèrent ainsi entre eux et nous une barrière impossible à franchir. La solitude à laquelle nous nous vîmes condamnés abattit notre zèle et il y eut parmi nous d'assez nombreuses défections ; en outre Cuzin, le jeune philosophe le plus doué, le plus solide de l'équipe, fut atteint de tuberculose rénale et dut partir se soigner dans le Midi ; Sartre n'essaya pas d'enrayer cette débâcle. En juin déjà, des scrupules le tourmentaient. La Gestapo avait arrêté de nombreux membres du « Pentagone » ; l'ami de jeunesse de Sartre, Péron, avait été déporté, et aussi, dans un groupe voisin du nôtre, une brillante étudiante en philosophie que j'avais eue pour stagiaire, Yvonne Picard. Reviendraient-ils⁵ ? S'ils mouraient, quelle absurdité ! Ils n'avaient encore rien fait qui eût la moindre utilité. Jusqu'alors nous avions eu la chance qu'aucun de nous ne fût inquiété ; mais Sartre mesura quels risques il eût fait courir, vainement, à nos camarades, en prolongeant l'existence de « Socialisme et Liberté ». Pendant tout le mois d'octobre, nous eûmes à ce propos d'interminables discussions ; à vrai dire, il discutait avec lui-même, car nous étions du même avis : se trouver responsable, par pure obstination, de la mort de quelqu'un, on ne doit pas commodément se le pardonner. Ce projet, longtemps caressé au stalag, et pour lequel pendant des semaines il s'était joyeusement dépensé, il coûtait à Sartre d'y renoncer ; il l'abandonna pourtant, à son cœur défendant. Il s'attela alors opiniâtement à la pièce qu'il avait commencée : elle représentait l'unique forme de résistance qui lui fût accessible.

Nous travaillions beaucoup ; outre sa pièce, Sartre s'occupait de son traité de philosophie ; *Confluences* et *Les Cahiers du Sud* lui avaient demandé des articles critiques : il leur en envoya. Il remit à Brice Parain le manuscrit de mon premier roman et j'en commençai un nouveau ; j'y parlais de la Résistance et je savais qu'il ne pourrait être publié avant la fin de l'occupation. Mais nous avions décidé

de vivre comme si nous avions été assurés de la victoire finale. Cette résolution nous soutenait : elle ne suffisait pas à nous donner la paix du cœur. Parier, espérer, ce n'est pas savoir, ni même croire ; par moments, mon imagination vagabondait dans l'horreur. Si le nazisme s'installait pour dix ans, pour vingt ans, et que nous ne nous y résignions pas, nous subirions le sort de Péron, d'Yvonne Picard. J'étais loin de soupçonner le vrai visage des camps ; la déportation signifiait avant tout pour moi la séparation et le silence ; mais comment pourrais-je les tolérer ? Jusqu'alors, je m'étais dit qu'on a toujours un recours contre un malheur trop extrême : le suicide ; soudain, il m'était ôté. Pendant dix ans, pendant quinze ans, je penserais à chaque instant que Sartre était peut-être mort, et je n'oserais pas me tuer, pensant que peut-être il vivait encore : je me croyais déjà prise à ce piège et ma gorge se nouait d'épouvante. Je chassais ces visions. J'essayais de me convaincre que je consentais au pire, et parfois je m'en persuadais. Je reprenais mon calme, je m'enfermais dans le présent ; mais le présent, naguère, c'était un joyeux foisonnement de projets, l'avenir l'emplissait ; réduit à soi, il tombait en poussière. L'espace comme le temps s'était contracté. Deux ans plus tôt, Paris occupait le centre du monde largement ouvert à ma curiosité ; la France aujourd'hui était une résidence surveillée, coupée du reste de la terre. L'Italie, l'Espagne, que nous avions tant aimées, étaient devenues des contrées hostiles. Des nuées, couleur de nuit et de feu, nous cachaient l'Amérique. La seule rumeur qui nous parvint d'au-delà des frontières, c'était la voix de la B.B.C. Nous étouffions sous une cloche d'ignorance.

Du moins, je ne me trouvais plus isolée comme l'année passée ; mes émotions, mes attentes, mes anxiétés, mes révoltes, je les partageais avec une multitude qui n'avait pas de visage mais dont la présence m'investissait ; elle était partout, hors de moi et en moi-même ; c'est elle qui, à travers les battements de mon cœur, s'émouvait, haïssait. La haine, je m'aperçus que je ne l'avais pas encore connue, mais seulement des rages assez abstraites ; maintenant, j'en savais le goût ; elle visait avec une particulière violence ceux de nos ennemis qui m'étaient le plus familiers. Les discours de Pétain m'atteignaient plus vivement que ceux d'Hitler ; je condamnais tous les collaborateurs ; mais à l'égard des gens de mon espèce, intellectuels, journalistes, écrivains, j'éprouvais un dégoût intime, précis, douloureux. Quand des littérateurs, des peintres allaient en Allemagne assurer les vainqueurs de notre adhésion spirituelle, je me sentais personnellement trahie. Je considérais les articles de Déat, de Brasillach, leurs dénonciations, leurs appels au meurtre comme des crimes aussi impardonnables que les activités d'un Darlan.

Des peurs, des colères, une impuissance aveugle ; c'est sur ce fond que mon existence se déroulait. Mais il y avait aussi des flambées d'espoir, et jusqu'alors je n'avais pas directement souffert. Je n'avais perdu personne de très cher, de très proche. Sartre était revenu de captivité ; ni sa santé n'était altérée ni son humeur : impossible de traîner auprès de lui des heures moroses. Si restreint que fût le champ où nous nous trouvions cantonnés, sa curiosité, sa passion en animaient chaque parcelle. Paris, ses rues villageoises, ses grands ciels de campagne, tous ces gens autour de nous, leurs visages, leurs aventures : que de choses encore à

regarder, à comprendre, à aimer ! Je ne connaissais plus ni la sécurité ni les grandes joies exaltantes ; mais au jour le jour j'étais gaie, et je me disais souvent qu'envers et contre tout cette persévérante gaieté était encore du bonheur.

Matériellement, la vie était beaucoup plus difficile que l'hiver précédent ; en outre, Sartre et moi nous avions des charges. Lise s'était décidée à quitter André Moreau et elle refusait de rentrer chez ses parents ; elle s'était installée dans un minable hôtel de la rue Delambre : nous l'aidions. Nous aidions Olga, Wanda, Bost qui se débattaient dans une demi-misère. Même les restaurants de catégorie D, où on servait sous le nom de chevreau d'étranges venaisons, coûtaient trop cher pour nous. Je pris à l'hôtel Mistral une chambre avec cuisine ; j'allai chercher dans l'atelier de ma sœur une cocotte, des casseroles, de la vaisselle et désormais je confectionnai tous nos repas, que Bost partageait souvent. J'avais peu de goût pour les tâches ménagères et pour m'en accommoder je recourus à un procédé familier : de mes soucis alimentaires, je fis une manie dans laquelle je persévérerai pendant trois ans. Je surveillais la sortie des tickets, je n'en laissai jamais perdre un ; dans les rues, par-delà les étalages factices des magasins, je cherchais à découvrir quelque denrée en vente libre : cette espèce de chasse au trésor m'amusait ; quelle aubaine si je trouvais une betterave, un chou ! Le premier déjeuner que nous fîmes dans ma chambre consistait en une « choucroute de navets » que je tentai d'améliorer en l'arrosant de bouillon Kub. Sartre affirma que ce n'était pas mauvais du tout. Il mangeait à peu près n'importe quoi et, à l'occasion, se passait aisément de nourriture ; j'étais moins stoïque. J'avais souvent faim et cela me gênait ; c'est en partie pourquoi je mettais tant d'ardeur à amasser des provisions : quelques paquets de pâtes, de légumes secs, de flocons d'avoine. Je retrouvai un des schémas favoris de mes jeux d'enfant : au sein de la pénurie l'organisation d'une rigoureuse économie. Je contemplais mes trésors, j'évaluais du regard leur distribution en journées : c'était l'avenir même que je tenais enfermé dans mon placard. Pas un grain à gaspiller : je comprenais l'avarice et ses joies. Je ne plaignais pas mon temps, tout en causant avec Bost, avec Lise qui m'aidaient volontiers dans ces travaux, il m'arriva de passer des heures à effiler des haricots verts, à trier des haricots secs, en partie charançonnés. J'expédiais vivement la préparation des repas, mais l'alchimie culinaire me plaisait. Je me rappelle, au début de décembre, une fin d'après-midi où le couvre-feu — fixé à 8 heures, à la suite d'un attentat — me claquemurait dans ma chambre. J'écrivais ; dehors c'était le grand silence des déserts ; sur le fourneau cuisait une soupe de légumes qui sentait bon ; cette odeur engageante, le chuintement du gaz étaient une compagnie ; je ne partageais pas la condition des femmes d'intérieur, mais j'avais un aperçu de leurs joies.

Cependant, je ne touchais pas plus qu'autrefois au sérieux de l'existence. Étant donné notre âge, notre santé, je ne craignais pas que l'austérité de notre régime nous affectât ; les tiraillements de mon estomac n'étaient qu'un désagrément sans conséquence. Je renonçai facilement au tabac, je ne l'aimais pas vraiment ;

j'allumais des cigarettes quand je travaillais, pour scander le temps : mais je n'avalais même pas la fumée. Sartre souffrit bien davantage de cette restriction ; sur les trottoirs, sous les banquettes des Trois Mousquetaires, il ramassait des « clopes » dont il bourrait sa pipe. Il ne se résigna jamais à la remplir de ces tisanes qu'utilisaient certains fanatiques et qui donnaient au café de Flore une odeur d'herboristerie.

S'habiller aussi était un problème ; le marché noir répugnait à notre conscience, et il était inaccessible à nos bourses ; cependant, les bons de tissus se distribuaient avec une extrême parcimonie. J'en touchai, après la mort de mon père, qui me permirent de me faire faire une robe et un manteau : je les ménageai. Beaucoup de femmes, à la fin de l'automne, troquèrent la jupe contre le pantalon qui tenait plus chaud ; je les imitai ; sauf pour aller au lycée, je sortais en costume de ski, avec de gros souliers aux pieds. J'avais pris plaisir à m'occuper de ma toilette au temps où c'était un divertissement, mais je ne voulais pas me compliquer futilement l'existence, et je m'en désintéressai ; garder un minimum de décence exigeait déjà un effort considérable. Pour faire réparer des souliers, il fallait des bons ; je me contentai de ces galoches, à semelles de bois, qu'on commençait à fabriquer ; les teinturières affichaient des tarifs exorbitants et, si on voulait nettoyer soi-même ses vêtements, on avait beaucoup de peine à se procurer de l'essence. Faute l'électricité, les coiffeurs travaillaient irrégulièrement, une mise en plis devenait toute une affaire, aussi les turbans étaient-ils à la mode : ils tenaient lieu à la fois de chapeau et de coiffure ; j'en avais porté, de temps en temps, par commodité et parce qu'ils me seyaient ; je m'y ralliai définitivement. En toutes choses, j'allais au plus simple. Peu à peu mon visage s'était dégonflé, mes éraflures s'étaient cicatrisées, mais je ne pris pas la peine de faire remplacer la dent que j'avais perdue sur la route de Grenoble. J'avais au menton un assez vilain furoncle qui n'en finissait pas de mûrir et qui suppurait légèrement : je ne le soignai pas. Un matin pourtant, je m'en agaçaï ; je me plantai devant la glace, je le pressai et quelque chose de blanchâtre apparut ; je pressai plus fort, et pendant une fraction de seconde, il me sembla vivre un de ces cauchemars surréalistes où soudain des yeux bourgeonnent au milieu d'une joue ; une dent perçait ma chair : celle qui s'était cassée dans ma chute ; elle était restée incrustée là pendant des semaines ; quand je racontai cette histoire à mes amis, ils en rirent immodérément.

Je me souciais d'autant moins de mon apparence que je voyais très peu de monde. Giacometti repartit pour la Suisse. Nous dînions de temps en temps chez Pagniez qui avait à présent deux enfants ; il habitait, à un cinquième étage du boulevard Saint-Michel, un appartement d'où on découvrait le Luxembourg et un grand morceau de Paris ; il avait très vite cessé de défendre Vichy ; nous avions les mêmes opinions, sa femme nous était sympathique ; mais l'agressive modestie de ses vingt ans avait tourné à la morosité ; dans les premiers temps de son mariage, il nous disait gaiement : « Vous deux, vous écrivez ; moi, j'ai réussi autre chose : un foyer, un bonheur ; ce n'est pas mal non plus. » Bientôt cependant, il décréta que nous le trouvions ennuyeux et, pour n'en avoir pas le

démenti, il s'appliqua à nous ennuyer ; il faisait exprès d'épiloguer sur les sujets qui nous intéressaient le moins : la puériculture, par exemple, ou la cuisine. Quelque chose ressuscitait, parfois, de notre ancienne entente, mais seulement par éclairs. Avec Marco nous n'avions plus aucune intimité ; le crâne dégarni, le visage éteint, la fesse lourde, il courait les kermesses de Montparnasse à la recherche de l'amour fou ; de loin en loin, il buvait un verre avec nous, il nous présentait un jeune voyou en nous murmurant à l'oreille d'une voix extatique : « C'est un dur de dur » ou « C'est un cambrioleur ! » et même une fois : « C'est un assassin ! » Nous fréquentions presque exclusivement le petit groupe que nous appelions « la famille » : Olga, Wanda, Bost, Lise. Ils avaient entre eux et avec chacun de nous des rapports nuancés, dont nous étions tous soucieux de respecter la singularité. Bost, je le voyais d'ordinaire avec Sartre ; à cette exception près, c'était la formation en « duos » qui prévalait. Quand je causais au Flore avec Olga ou avec Lise, quand Sartre sortait avec Wanda, quand Lise et Wanda parlaient ensemble, aucun d'entre nous n'aurait eu l'idée de s'asseoir à la table des deux autres. Les gens trouvaient ces mœurs saugrenues : elles nous paraissaient aller de soi ; elles se justifiaient en partie par la jeunesse des membres de « la famille » : chacun demeurait encore enfermé dans sa particularité et réclamait une attention entière ; mais nous avions toujours eu — et nous devons toujours conserver — le goût du tête-à-tête ; nous pouvions nous plaire aux propos les plus futiles, à condition de connaître avec notre interlocuteur une exclusive intimité ; les désaccords, les affinités, les souvenirs, les intérêts différent d'un partenaire à un autre ; quand on fait face à plusieurs à la fois, la conversation — sauf en des circonstances privilégiées — devient mondaine. C'est un passe-temps amusant, insipide ou même fatigant, et non la véritable communication que nous souhaitions.

Nous avions déserté Montparnasse. Nous prenions notre petit déjeuner au café des Trois Mousquetaires et j'y travaillais quelquefois, dans un grand bruit de voix et de vaisselle que couvrait le chahut d'une radio déchaînée. Le soir, nous donnions nos rendez-vous au Flore, où l'on ne buvait plus que des ersatz de bière ou de café. Certains des habitués avaient émigré à Marseille et monté, nous raconta-t-on, une petite fabrique de pâtes de fruits : on vendait à Paris de ces choses noirâtres, confectionnées avec les déchets des dattes et des figues que des bateaux amenaient encore d'Afrique. Mais, dans l'ensemble, la clientèle avait peu changé. Sonia trônait, toujours aussi belle et aussi élégante, au milieu d'une petite cour féminine. Nous revîmes les amoureux blonds qui avaient « passé » avec nous : le garçon s'appelait Jausion, il écrivait ; son amie était Tchèque et Israélite ; ils étaient liés avec un couple, du même âge ; petite brune, la peau crémeuse, Bella était Israélite, elle aussi et ravissante ; elle riait tout le temps. Parmi les nouvelles venues, nous remarquâmes une blonde, éthérée, très jolie, qui s'appelait Joëlle le Feuve ; elle s'asseyait, seule, à une table, et ne parlait presque à personne ; nous étions sensibles à sa grâce un peu souffreteuse. Nous nous occupions autant qu'autrefois des bouleversantes ou aguichantes créatures qui venaient au Flore se quêter un avenir ; nous épiions leurs manèges, nous nous interrogeons sur leur

passé, nous supputions leurs chances ; les cataclysmes collectifs n'avaient pas diminué l'intérêt que nous portions aux gens un à un.

A Noël, nous allâmes à La Puèze ; M^{me} Lemaire ne disposait plus de son auto ; nous embarquâmes dans le train nos bicyclettes, et nous les enfourchâmes pour parcourir les vingt kilomètres qui séparent Angers du village. Jusque dans cette riche campagne l'austérité sévissait. Il y eut tout de même une dinde pour le réveillon et on mangeait souvent de la viande à déjeuner. Pour le dîner, nous réclamions chaque soir le même menu : des crêpes aux pommes, qui nous rassasiaient solidement. Ensuite, M^{me} Lemaire nous abreuvait d'une eau-de-vie violente qui nous réchauffait le sang. D'ailleurs, il ne faisait pas froid dans nos chambres où brûlaient de grands feux de bois. Ce confort nous était si agréable que nous ne mettions pas le nez dehors. Nous travaillions, nous lisions, nous causions avec M^{me} Lemaire qui ne venait plus jamais à Paris.

Nous lisions ; mais les vitrines des libraires ne nous aguichaient plus ; plus de romans anglais, ni américains, et il paraissait peu de nouveautés. Dans *Quand vient la fin*, Raymond Guérin, alors prisonnier de guerre, racontait avec talent et minutie la longue agonie de son père, atteint d'un cancer à l'anus ; je fus prise à ce récit affreux. Je m'intéressai beaucoup aux ouvrages de Dumézil sur les mythes et les mythologies et je continuai à étudier l'Histoire. Je remontai jusqu'à l'Antiquité. Un livre sur les Etrusques en particulier me frappa : je décrivis à Sartre leurs cérémonies funèbres, et il s'en inspira dans le second acte des *Mouches*.

Le théâtre n'offrait rien non plus de très alléchant. La reprise des *Parents terribles* fut interdite, par suite d'une intervention d'Alain Laubreaux. Nous vîmes *Jupiter* — une comédie assez vulgaire, mais en partie sauvée par l'aérienne présence de Jacqueline Bouvier, la future M^{me} Pagnol — et *Le Cocu magnifique* de Crommelinck ; *Le Baladin du monde occidental* nous avait fourni, dans notre jeunesse, notre mythe de prédilection : médiocrement monté aux Mathurins, il nous déçut. En janvier 1942, Vermorel fit représenter sa première pièce, *Jeanne avec nous*. Le rôle de Jeanne avait d'abord été confié à Joëlle le Feuve : elle débutait au théâtre et les journaux lui firent une assez grande publicité ; puis ils annoncèrent que sa santé lui interdisait de poursuivre les répétitions ; au Flore, on chuchotait qu'elle ne s'était pas montrée à la hauteur de son personnage. Nous la revîmes, à sa table habituelle, toujours solitaire, l'air frileux, et cela nous faisait peine d'imaginer son humiliation, sa déception. Peut-être son état s'en trouva-t-il aggravé, car sa santé était réellement défaillante ; elle mourut, quelques mois plus tard, de tuberculose pulmonaire. Nous ne savions presque rien d'elle, mais il y avait dans ce destin quelque chose d'absurde qui nous serra le cœur.

Ce fut Berthe Tissen qui joua Jeanne d'Arc ; malgré sa petite taille et son accent luxembourgeois, elle empoigna le public. Vermorel avait écrit une pièce adroite : elle attaquait les Anglais, mais ceux-ci y apparaissaient comme « les occupants », Cauchon et sa clique comme leurs collaborateurs ; si bien qu'en applaudissant les fières répliques que leur décochait Jeanne, on manifestait sans équivoque contre les Allemands et contre Vichy.

Dullin, sous l'influence de Camille, avait accepté la direction du théâtre Sarah-Bernhardt, rebaptisé « Théâtre de la Cité ». Il y monta d'abord une pièce dont elle était l'auteur, *La Princesse des Ursins*, qui ne fut pas un succès. A la Comédie-Française, Barrault créait un Hamlet séduisant, mais tout en os et en nerfs, plus proche du pastiche de Laforgue que du personnage de Shakespeare. Au théâtre Montparnasse, la Compagnie Jean Darcante donna *La Célestine*, dans une adaptation qui malheureusement manquait de goût.

Comme nous sortions de *La Célestine*, la nuit du 3 mars, nous avons aperçu des lueurs dans le ciel et entendu des bruits que je reconnaissais : la D.C.A. Les sirènes ont ululé. Les gens restaient immobiles sur les trottoirs, le nez en l'air. Que se passait-il au juste ? Les Anglais lâchaient-ils des bombes sur Paris ? ou les Allemands avaient-ils monté une fausse alerte ? Nous nous endormîmes dans l'incertitude. Le lendemain, les journaux triomphaient : les Anglais avaient versé le sang français. Ils avaient visé les usines Renault, à Billancourt, et fait aux environs un grand nombre de victimes. La propagande allemande exploitait largement ce raid.

Un des camarades de captivité que Sartre préférait fut rapatrié vers le mois de mars : Courbeau, un dilettante, qui avait fait un peu de journalisme, qui peignait à ses heures, et qui avait épousé la fille d'un des plus grands avocats du Havre ; il avait peint les décors de *Bariona* et joué le rôle de Pilate. Il se demandait avec un peu d'anxiété ce qu'il allait faire de sa peau ; quelque chose dans son visage bourgeois et subtil me rappelait mon cousin Jacques. Il habitait avec sa femme dans la vaste maison de son beau-père et nous invita à y passer deux jours. Au premier matin des vacances de Pâques, nous quittâmes Paris à bicyclette. Nous traversâmes Rouen dont les vieux quartiers avaient brûlé, et Caudebec, ravagé. Dans les faubourgs du Havre, beaucoup de maisons avaient été soufflées : « Je vais vous montrer mieux ! » nous dit M. Vernadet — le beau-père de Courbeau — avec une espèce de fierté. Sa maison se dressait sur la hauteur, non loin du port et, les nuits de bombardements, il était aux premières loges : il nous décrivit longuement la magnificence du spectacle qu'on apercevait de sa fenêtre, et sa jubilation quand un objectif important était atteint. Je lui demandai s'il n'avait pas peur : « On s'habitue ! » me dit-il. Il nous emmena voir les ruines ; dans les environs, de nombreuses villas avaient été détruites ou touchées par la R.A.F., plus bas, des zones immenses étaient dévastées. « Ici, nous disait-il, c'était une raffinerie de pétrole : vous voyez, il n'en reste rien... Là, il y avait des entrepôts. » A entendre sa voix complaisante, on aurait cru un châtelain en train de faire faire à ses hôtes le tour du propriétaire. Ensuite, nous allâmes avec Courbeau dans le vieux quartier Saint-François : ce n'était plus qu'un terrain vague, envahi d'herbes. La rue des Galions n'existait plus, ni les anciens bassins, les boîtes à matelots, les maisons aux ventres d'ardoise que nous avions tant aimées. Je me rappelais ce jour de 1933, où assis au café des Mouettes, nous avions convenu avec mélancolie que rien d'important ne pouvait plus nous arriver : quelle stupeur, si on nous avait montré dans une boule de verre ce printemps 1942 ! Regrettais-je ce temps de paix et d'ignorance ? Non. J'étais trop

éprise de vérité pour gémir sur des illusions, d'ailleurs fades.

Après le dîner, où on nous servit des rutabagas, mais luxueusement accommodés, nous écoutâmes la B.B.C. Nous nous séparâmes vers minuit. Je venais de me coucher quand j'entendis les sirènes et, tout de suite après, de grands bruits d'explosion ; la D.C.A. se mit à tirer. Cette fois, j'eus conscience d'un danger ; j'hésitai, au bord de la peur ; mais j'avais si grand sommeil qu'à l'idée de rester éveillée, l'oreille aux aguets, la gorge nouée, le cœur me manqua. « Arrivera ce qui arrivera », me dis-je ; et j'enfonçai dans mes oreilles les boules « Quies » dont j'avais pris l'habitude de me servir toutes les nuits. Aujourd'hui, cette indifférence m'étonne ; sans doute les alertes bénignes que j'avais déjà essuyées et tous les événements que j'avais traversés m'avaient-ils provisoirement aguerrie. Le fait est que je dormis d'un trait jusqu'au matin. Courbeau nous montra des éclats de D.C.A. dans le jardin ; à quelque cent mètres, des maisons avaient pâti.

Sartre et Courbeau parlèrent beaucoup du camp, de leurs camarades, et en particulier d'un jeune prêtre, l'abbé Page, qui avait gagné la sympathie de Sartre par son charme et par la rigueur avec laquelle il accordait ses conduites à ses convictions. Dix-huit mois plus tôt, alors que les autres prêtres s'y précipitaient, il avait refusé la chance, d'ailleurs fallacieuse, d'une libération : il n'entendait pas que le sacerdoce lui conférât aucun privilège. Il n'envisageait pas non plus de s'évader : sa place était au camp. Il allait toujours au plus difficile : il était curé dans un trou des Cévennes qu'il avait choisi pour sa rebutante sauvagerie. Il avait un sens aigu de la liberté ; à ses yeux, le fascisme, en réduisant l'homme à l'esclavage, défiait la volonté de Dieu : « Dieu respecte tellement la liberté qu'il a voulu que ses créatures soient libres plutôt qu'impeccables », disait-il. Cette conviction le rapprochait de Sartre, et aussi un profond humanisme. Au cours d'interminables discussions pour lesquelles Sartre se passionnait, il affirmait contre les Jésuites du camp l'intégrale humanité du Christ : Jésus était né, comme tous les nourrissons, dans l'ordure et la souffrance, la Vierge n'avait pas accouché miraculeusement. Sartre l'appuyait : le mythe de l'Incarnation n'avait sa beauté que s'il chargeait le Christ de toutes les misères de la condition humaine. L'abbé Page n'était pas hostile au célibat des prêtres : mais il ne pouvait pas accepter que la moitié du genre humain fût tabou pour lui ; il avait eu des amitiés féminines parfaitement éthérées, mais intimes et tendres, que ses supérieurs avaient considérées d'un mauvais œil. Il s'ouvrait volontiers à Sartre, il l'aimait beaucoup au point de déclarer avec emportement : « Si Dieu devait vous damner, je n'accepterais pas son ciel. » Il demeura prisonnier jusqu'à la fin de la guerre. Libéré, il vint à Paris. Je déjeunai avec Sartre et lui dans un petit appartement de la place du Tertre où habitait alors Courbeau ; il ne portait pas la soutane, il avait beaucoup de séduction. Il regagna ses tristes Cévennes.

Nous traversâmes la Seine, par le bac le plus proche ; la Normandie commençait à fleurir ; par Pont-Audemer, Lisieux, Fiers, nous gagnâmes La Pouëze où nous achevâmes nos vacances. Nous revînmes en train ; nous rapportions des œufs et M^{me} Lemaire prit l'habitude de nous envoyer deux ou

trois paquets par mois : elle ravitaillait ainsi je ne sais combien de personnes. Le malheur, c'est que les transports n'étaient pas rapides. Le premier colis que je reçus, c'était un grand morceau de porc, cuit à point, doré et qui me parut très appétissant ; en le regardant de plus près, j'aperçus de petites choses blanchâtres qui bougeaient. « Tant pis ! » me dis-je. Je m'étais mis en tête que nous devions manger de la viande, sinon nous finirions par nous anémier ; je coupai les entames ; je raclai, je nettoyai. Lise me surprit dans cette occupation ; mais la faim, chez elle comme chez moi, l'emportait sur le dégoût. Quant à Sartre, nous lui dissimulâmes la vérité. Par la suite, très souvent les colis sentaient : je lavais vigoureusement au vinaigre les morceaux de bœuf malodorant ; je les faisais bouillir pendant des heures, et j'assaisonnais ce pot-au-feu d'aromates violents. D'ordinaire, je réussissais mon coup ; j'étais mortifiée quand Sartre repoussait son assiette. Une fois, il était présent lorsque je déballai une moitié de lapin ; il s'en saisit aussitôt et descendit en courant la jeter dans la poubelle.

Lise avait émigré de la rue Delambre à l'hôtel Mistral ; elle partageait mes soucis ménagers. Cette familiarité n'avait pas profondément modifié nos rapports : à travers querelles et réconciliations, j'oscillais du rire à la fureur. Il y eut de nombreuses alertes pendant ce trimestre ; Lise tambourinait à ma porte : « J'ai peur. Je veux descendre dans l'abri, venez avec moi ! » Le centre de Paris n'était jamais visé, je ne me levais pas. « Allez-y seule, lui criais-je. — Non ! » Elle secouait la porte en me reprochant mon égoïsme ; je ne cédaï jamais et elle prit l'habitude de courir sans moi vers la station de métro qui servait d'abri.

Nous accueillions ces raids avec des sentiments mêlés ; nous avions une ardente sympathie pour les jeunes pilotes qui forçaient, au péril de leur vie, les barrages allemands ; cependant, sous leurs bombes, des hommes, des femmes, des enfants mouraient et nous étions d'autant plus gênés pour en prendre notre parti que nous ne risquions rien. Tout de même, quand nous entendions le crépitement de la D.C.A. et le bruit lointain des explosions, ce qui l'emportait dans nos cœurs, c'était l'espoir. Le bruit courait que la R.A.F. avait réussi des raids sur l'Allemagne : Cologne, la Ruhr, Hambourg auraient été sérieusement touchés. Si les Anglais gagnaient la bataille du ciel, la victoire alliée devenait beaucoup moins improbable.

Mais, à cette époque, tout se payait cher, même l'espoir. L'Angleterre tenait bon : l'attitude des Allemands se durcissait ; la situation intérieure de la France empirait. Laval était nommé chef du gouvernement, sa politique d'ultra-collaboration triomphait. En zone occupée, les mesures les plus extrêmes furent prises contre les Juifs. Depuis le 2 février, un décret leur interdisait de changer de résidence et de sortir le soir après vingt heures. Le 17 juin, il leur fut enjoint de porter l'étoile jaune : à Paris, la nouvelle suscita autant de stupéfaction que d'indignation, tant nous avions été convaincus que certaines choses, malgré tout, ne pouvaient pas se produire chez nous ; l'optimisme demeurait si ancré dans les cœurs qu'un certain nombre d'Israélites, surtout parmi les petites gens sans ressources, s'imaginèrent naïvement qu'en observant la loi ils éviteraient de pires malheurs ; en fait, parmi ceux que désignait l'étoile, peu survécurent. D'autres,

avec une égale candeur, crurent pouvoir braver impunément toutes les ordonnances ; à Montparnasse, à Saint-Germain-des-Prés, je ne vis jamais personne porter l'étoile. Ni Sonia ni la jolie Tchèque, ni Bella ni aucune de leurs amies ne changèrent rien à leurs habitudes, même lorsque, après le 15 juillet, la fréquentation de tous les endroits publics — restaurants, cinémas, bibliothèques, etc. — leur eût été interdite ; elles continuèrent à venir au Flore et à babiller jusqu'à la fermeture. Et pourtant on disait que la Gestapo, aidée par la police française, procédait à des rafles ; on séparait les enfants de leurs mères, on les envoyait à Drancy et vers des destinations inconnues. Des Juifs de nationalité française étaient enfermés au camp de Pithiviers et d'autres, des quantités d'autres, déportés en Allemagne. Beaucoup tout de même finirent par admettre que leur vie était en jeu ; ils se décidèrent à franchir la ligne et à se camoufler. Bianca, dont les parents se cachaient en zone libre, et qui n'avait pas mis les pieds à la Sorbonne, cette année, par dégoût du *numerus clausus*, s'entendit avec un passeur ; moyennant une grosse somme, il la conduisit à Moulins, l'installa dans un hôtel en promettant de venir l'y rechercher dans quelques heures ; il ne revint pas : ce genre d'escroquerie était courant ; elle réussit cependant à descendre sur Aix, où plusieurs de ses camarades s'étaient fixés. Ils avaient mis au point une ingénieuse technique pour se procurer de faux papiers ; sous un prétexte quelconque, ils consultaient, à la Faculté, le registre des inscriptions ; ils y relevaient le nom et le lieu de naissance d'un étudiant, d'une étudiante, ayant à peu près leur âge ; endossant son identité, ils écrivaient à la mairie qui conservait son acte de naissance et en réclamaient un extrait, qu'ils faisaient adresser, moyennant de faciles complicités, au nom qu'ils étaient précisément en train d'emprunter. L'extrait en poche, il suffisait de deux témoins, ramassés n'importe où, pour que le commissariat vous délivrât une carte authentique, portant votre faux nom, votre photographie et vos empreintes.

Nous apprîmes à la fin de mai que Politzer avait été torturé et fusillé. Feldmann fut exécuté en juillet. Un grand nombre de communistes avaient subi le même sort et, sur les faïences du métro, les « Avis » jaunes et rouges se succédaient à un rythme de plus en plus rapide. En juillet, une affiche signée Oberg annonça que la répression s'étendrait désormais aux familles des terroristes : les proches parents masculins seraient fusillés, les femmes déportées, les enfants internés ; néanmoins, les attentats et les sabotages ne se ralentirent pas. Laval commença à prêcher la relève ; nous trouvions particulièrement écœurant ce chantage aux prisonniers : mais les ouvriers français ne marchèrent pas. Les Allemands faisaient de grands efforts pour créer une collaboration intellectuelle, mais sans succès. Une grenade endommagea la librairie « Rive gauche » qu'ils avaient installée au Quartier latin, sur l'emplacement du d'Harcourt. Presque toute l'*intelligentsia* française bouda l'exposition Arno Breker qu'ils organisèrent avec grand bruit à l'Orangerie. Nommé ministre de l'Éducation nationale, Abel Bonnard blâma la tiédeur de ses prédécesseurs, il réclama que l'Université « s'engageât » ; il ne fut pas suivi ; dans nos lycées, nous faisions, Sartre et moi, nos cours à notre guise sans que personne nous demandât jamais de comptes. Les

étudiants se livraient au Quartier latin à des manifestations anti-allemandes, plus ou moins sérieuses, mais qui irritaient les occupants. Une certaine jeunesse marquait son dégoût de « la Révolution nationale » d'une façon plus saugrenue, mais qui exaspérait les tenants de l'ordre moral ; cheveux longs à la mode d'Oxford, toupets frisés, un parapluie au bras, les zazous donnaient des « parties » où ils se grisait de musique « swing » ; leur anglophobie, leur anarchisme représentaient une certaine forme d'opposition. On en voyait quelques-uns au Flore et, malgré leur afféterie, nous les trouvions plutôt sympathiques.

Persécutions antisémites, répressions policières, disette : le climat de Paris était étouffant. A Vichy, la tragédie se doublait d'une comédie qui de temps en temps nous faisait rire. Nous apprîmes avec jubilation que *Tartuffe* était interdit en zone libre. Nous nous réjouîmes de l'embarras où Giraud jeta Pétain en venant se livrer à lui après son évasion.

Les écrivains de notre bord avaient tacitement adopté certaines règles. On ne devait pas écrire dans les journaux et les revues de zone occupée, ni parler à Radio-Paris ; on pouvait travailler dans la presse de la zone libre et à Radio-Vichy : tout dépendait du sens des articles et des émissions. Publier un livre de l'autre côté de la ligne était parfaitement licite ; ici, la question se posait ; finalement on estima que, là aussi, c'était le contenu de l'ouvrage qui comptait. Sartre garda *L'Âge de raison* dans ses tiroirs parce qu'aucun éditeur n'aurait accepté de faire paraître un roman aussi scandaleux ; mais il avait porté le mien chez Gallimard. Quant au théâtre, fallait-il blâmer Vermorel d'avoir fait jouer *Jeanne avec nous* ? Personne n'était habilité à en décider. Sartre dans *Les Mouches* exhortait les Français à se délivrer de leurs remords et à revendiquer contre l'ordre leur liberté : il voulait être entendu. Il n'hésita donc pas ; il proposa sa pièce à Barrault : c'était, somme toute, sur sa suggestion qu'il l'avait écrite. Mais pour monter une œuvre où les premiers rôles féminins seraient tenus par deux débutantes, il fallait beaucoup de cran : Barrault se défila. Sartre parla alors à Dullin qui avait la plus grande estime pour la blonde et pour la noire Olga ; seulement, il était en difficulté ; les spectacles qu'il avait montés au théâtre de la Cité n'avaient pas fait recette ; *Les Mouches* avec toute la figuration qu'elles exigeaient, entraîneraient d'énormes frais : il avait besoin de trouver un appui financier ; aucun de nos amis n'était en mesure de le lui fournir. Nous crûmes à un miracle quand Merleau-Ponty, que nous avions tenu au courant de ces négociations, nous annonça qu'il venait de découvrir un couple de richissimes mécènes qui brûlaient du désir de rencontrer Sartre et de commanditer sa pièce.

L'entrevue eut lieu au Flore. L'homme répondait au superbe nom de Néron. Il paraissait environ trente-cinq ans. Il avait un visage cireux, un peu dégénéré, avec un menton à la Philippe II, des dents gâtées, des yeux perçants. Il portait un somptueux complet à la veste longue, un col très haut, une cravate en cachemire, avec un nœud minuscule, à la mode du jour ; il y avait dans sa mise quelque chose de zazou qui convenait mal au sérieux de sa physionomie ; une grosse

chevalière brillait à un de ses doigts. Son amie, Renée Martinaud, brune, agréable à regarder, me parut d'une élégance d'autant plus sensationnelle qu'à l'époque très peu de femmes s'habillaient bien. Nous allions tête nue ou coiffées de rubans ; les immenses chapeaux fleuris que venaient de lancer les modistes coûtaient des fortunes et souvent prêtaient à rire ; Renée en portait un, couvert de roses, avec une telle aisance que, loin de la ridiculiser, il l'embellissait. Néron mena la conversation ; il parlait avec autorité et préciosité. L'argent ne l'intéressait que parce qu'il lui permettait de fréquenter des écrivains et des artistes ; passionné de philosophie, il connaissait très bien, dit-il, Hegel et la phénoménologie. Le problème du temps le préoccupait particulièrement. Il avait entrepris un essai sur l'escroquerie, considérée comme une perversion de la notion de temps : l'escroc souffrait, selon lui, d'une sorte de « raccourcissement de la durée ». Il avait lu avec approbation le manuscrit des *Mouches*, et il mettait à la disposition de Dullin la somme dont celui-ci avait besoin pour monter la pièce. Sa fatuité intellectuelle nous déplut ; mais on ne peut pas trop exiger d'un mécène et, en le quittant, nous nous frottions les mains.

Je l'aperçus au Flore, les jours suivants ; il écrivait, d'un air absorbé ; il me dit avec mystère qu'il avait mis la main sur un inédit de Hegel, qui préfigurait d'une manière troublante la philosophie de Heidegger ; mais il ne voulut pas m'en découvrir davantage avant d'avoir achevé l'étude qu'il préparait sur ce sujet. En revanche, il nous fit un soir des confidences sur sa vie privée ; il avait deux maîtresses, une brune, une blonde, qu'il appelait toutes les deux Renée ; chacune ignorait l'existence de l'autre ; il leur faisait des cadeaux identiques, il s'arrangeait pour qu'elles s'habillent à peu près de la même manière et il les avait installées dans des appartements qui se ressemblaient beaucoup. Il en occupait un troisième, à Passy, à l'insu des deux femmes ; il nous y emmena ; je me rappelle des chaises espagnoles, avec des dossiers pointus qui menaçaient le ciel, des fauteuils en parchemin, une débauche de cristaux, de tapis, de candélabres ; dans la bibliothèque s'alignaient des livres de grand luxe, recouverts en plein cuir. Ce décor, d'une somptuosité déchaînée, étonnait par sa laideur et par sa netteté glacée : visiblement, personne ne s'asseyait sur ces chaises, jamais une cigarette n'avait sali ces cendriers ni aucune main tourné les pages de ces livres.

Néron ne devait tout de même pas traiter ses deux amies exactement de la même manière : nous ne connûmes jamais que Renée Martinaud. Elle habitait, à Montparnasse, un appartement un peu trop luxueux lui aussi, mais sans extravagance. Elle m'y invita avec Olga ; elle nous offrit en abondance des gâteaux et de l'alcool de marché noir. Lise, à qui je la désignai un jour au Flore, prétendit la connaître : quelques mois plus tôt, elle habitait avec trois enfants une chambre minable dans le petit hôtel de la rue Delambre où Lise logeait. Venait-elle seulement de rencontrer Néron ? Elle paraissait pourtant habituée de longue date à toutes les facilités de la vie.

Dullin invita Renée et Néron à Ferroles, par un beau jour de mai ; j'y vins, avec Sartre et Olga. Nous déjeunâmes dans le petit cloître : Camille s'était surpassée. Néron parla d'abondance, sa culture était universelle ; il en remontrait

même aux spécialistes : sur le théâtre chinois, il donna à Dullin des détails que celui-ci ignorait ; il nous révéla l'existence, à Bologne, d'un théâtre construit par Palladio, encore plus joli que celui de Vicence. Un rendez-vous fut prévu, par-devant notaire, entre Dullin, Sartre et Néron qui promit de verser un million en espèces.

Au matin fixé, je travaillais dans ma chambre quand on m'appela au téléphone ; c'était Sartre : « Il en arrive une bien bonne ! » me dit-il. Néron s'était jeté, à l'aube, dans le lac du bois de Boulogne. Un officier allemand l'avait repêché ; il était à l'hôpital ; il avait voulu se supprimer parce qu'il n'avait pas le sou.

Il se remit rapidement et nous avoua, non sans complaisance, toute la vérité. Il nous avait raconté qu'il écrivait sur l'escroquerie : en fait, il la pratiquait. Six mois plus tôt, c'était un petit employé de banque, pourvu, tout juste, d'un certificat d'études ; mais il avait lu, et il rêvait ; il savait beaucoup de choses sur le monde des affaires, il avait de l'aplomb, du bagou ; il prit à la banque du papier à en-tête qu'il utilisa pour demander des rendez-vous à des financiers plus ou moins véreux ; il leur proposa des investissements, à des taux d'intérêt si extravagants qu'ils préférèrent ne pas se montrer trop curieux : il s'agissait évidemment de spéculations peu régulières ; les premiers bénéfices empochés, leur confiance grandit et ils remirent à Néron des capitaux de plus en plus importants. Il payait X avec l'argent qu'il soutirait à Y, et Y avec celui qu'il extorquait à Z ; il prélevait sur ces fonds l'argent nécessaire à ses fastes. Une combinaison aussi simpliste devait évidemment être vite éventée ; il s'en foutait, il avait voulu goûter à la grande vie, et il l'avait fait. En cas d'ennuis sérieux, le suicide était une issue qu'il avait toujours envisagée sans déplaisir : à vrai dire, il n'en était pas à sa première tentative. Quant à sa culture, c'était un bluff. L'inédit de Hegel n'avait jamais existé, ni le théâtre de Palladio à Bologne, et les détails qu'il avait donnés à Dullin sur le théâtre chinois, il les avait inventés. Il parlait, et je l'écoutais ébaubie : au puissant mécène s'était substitué un petit employé en folie. Du coup, nous nous primes de sympathie pour lui ; sa morgue de nanti nous avait choqués : il s'agissait en vérité d'une esbroufe assez extraordinaire. Étalant son érudition, Néron nous avait paru sot : quelle astuce il lui avait fallu pour travestir si bien ses ignorances ! Nous préférons de loin la mythomanie à la pédanterie et au snobisme. Qu'il s'achetât à coup de millions des relations intellectuelles, c'était irritant : mais nous admirâmes la hardiesse et l'ingéniosité qu'il avait déployées pour transformer, ne fût-ce que fugitivement, le goût de sa vie. Je compris comment Lise avait pu rencontrer Renée dans un hôtel d'avant-dernière catégorie ; il y avait en elle aussi de la graine d'aventurière et l'intérêt qu'elle m'inspirait s'en accrut. A peu de temps de là, Néron fut écroué à Fresnes ; mais ses victimes s'étaient plus ou moins compromises en acceptant, les yeux fermés, des bénéfices anormaux : aucune d'entre elles ne poussa sérieusement l'affaire ; en outre, Néron contracta une tuberculose pulmonaire ; il sortit très vite de prison et partit se soigner à la campagne.

Sartre et Dullin rirent ensemble de cette attrape à laquelle ils s'étaient laissé

prendre ; cependant, ils soupiraient après le million évanoui. « Je monterai la pièce quand même », dit Dullin. Nous fûmes sûrs qu'il tiendrait cette promesse ; mais il fallait patienter.

Quant à moi, Brice Parain m'avait parlé, en janvier, de *Légitime Défense* ; il m'avait beaucoup surprise en me disant : « En somme, Françoise, c'est une séparée ! » alors que je lui avais donné le goût et le besoin de communication que je trouvais en moi-même. Il avait remarqué, plus justement à mon avis, qu'elle n'avait pas l'étoffe d'une meurtrière. Il pensait que le roman valait d'être publié, mais il souhaitait connaître l'avis de Paulhan. Celui-ci garda le manuscrit assez longtemps. En juin, j'allai le voir, avec Sartre, dans l'appartement qu'il occupait face aux arènes de Lutèce ; c'était une belle journée et je me sentais assez émue. Paulhan prit un air intrigué pour me demander si Dullin ressemblait vraiment au personnage de Pierre. Il jugeait mon style trop neutre et il suggéra avec bonté : « Est-ce que cela vous ennuerait beaucoup de récrire le livre, d'un bout à l'autre ? — Oh ! dis-je, ça me serait impossible : j'ai déjà passé quatre ans dessus ! — Eh bien ! enchaîna Paulhan, dans ces conditions, on le publiera tel quel. C'est un excellent roman. » Je ne démêlai pas s'il me faisait un compliment, ou s'il entendait que mon roman était de ceux que l'on considère commercialement comme bons. Mais l'essentiel, c'était que mon livre fût accepté : il paraîtrait au début de l'été prochain. J'en éprouvai, plutôt que de la joie, un immense soulagement. On m'assura que mon titre, *Légitime Défense*, ne convenait pas du tout ; après avoir retourné dans ma tête bien des phrases et des mots, je proposai *L'Invitée*, qui fut agréé.

1. J'ai appris depuis que Bonsergent avait payé pour un de ses amis, coupable d'avoir accidentellement bousculé un officier allemand, rue du Havre.

2. Je reproduis cette histoire telle que, selon ma mémoire, Giacometti la racontait.

3. « Ma mémoire m'a trompée, l'aînée des fillettes était elle aussi la fille de Pierre Kahn. Cavaillès n'a jamais eu d'enfant. »

4. C'est mon propre sentiment que j'exprime dans *Les Mandarins* lorsque Anne, essayant de parler à Scriassine, constate : « Tout avait été pire ou plus supportable que ce qu'il imaginait : les vrais malheurs, ce n'est pas à moi qu'ils étaient arrivés, et pourtant ils avaient hanté ma vie. »

5. Ils ne revinrent pas.

Nous voulûmes retourner en zone libre, pour changer d'air ; le passage était particulièrement facile au Pays Basque, disait-on ; quelqu'un nous indiqua une adresse, à Sauveterre. Bost nous accompagnait. Vers midi, un guide nous emmena, à bicyclette, sur une petite route : « Voilà, vous y êtes », nous dit-il au bout de cinq cents mètres ; nous déjeunâmes à Navarrenx : l'auberge était remplie de réfugiés qui eux n'avaient pas traversé la ligne pour leur plaisir — des Juifs pour la plupart — et qui semblaient harassés. Nous fîmes un grand tour dans les Pyrénées ; les paysages de haute montagne avaient moins d'éclat que ceux des Alpes ; j'aimai surtout le bas-pays : Saint-Bertrand-de-Comminges et son cloître ; Montségur, le célèbre repaire d'où les Albigeois défièrent longtemps les croisés du Nord. J'emmenai à Lourdes Bost dont les yeux protestants s'écarquillèrent devant les « palais du Rosaire », leurs vierges-à-musique, leurs grottes phosphorescentes, leurs pastilles miraculeuses ; Sartre ne vint pas avec nous : il nous laissait faire seuls certaines promenades et il travaillait ; ainsi, un matin, je montai à pied avec Bost du col du Tourmalet au pic du Midi de Bigorre : Sartre resta assis dans un herbage, en plein vent, à écrire sur ses genoux ; nous le retrouvâmes, ayant couvert des pages sous la rafale, et très satisfait. Cependant, le voyage était assez fatigant, à cause de la dureté des côtes et du mauvais état des chambres à air : il fallait sans cesse les réparer. En outre, nous mangions trop peu. Pour déjeuner, nous achetions dans les villages des fruits et des tomates ; nous dînions ordinairement d'une soupe claire et d'un méchant légume. La viande était si rare que, sur un agenda où je note seulement nos étapes, j'ai marqué un jour : deux viandes à déjeuner ! On ne trouvait pas aisément de la place dans les hôtels, et souvent nous dormions dans des granges. Nous revîmes Foix ; nous nous rappelions notre conversation, au bord du gave, à la veille de la guerre : ce n'était pas à cet *après* que nous nous préparions. A Foix, Bost nous quitta, il allait voir des amis à Lyon d'où il devait regagner Paris ; il se fit prendre en traversant la ligne et il enragea pendant deux semaines dans la prison de Châlons. Quand il en sortit, il chancelait de faim et fit deux déjeuners coup sur coup.

Des Pyrénées-Orientales, avec beaucoup de détours, nous gagnâmes la Provence. Il devenait de jour en jour plus difficile de se loger et de s'alimenter. Quand la route longeait des vignobles, nous mettions pied à terre, nous raflions des kilos de raisin : ils nous sauvèrent de l'inanition.

A Marseille, la disette était plus radicale que l'année, passée ; nous aimions tant cette ville, nous avions de nouveau tant de plaisir à retrouver des films américains que nous y restâmes quelques jours ; nous nous nourrissions de mauvais pain sur lequel nous étalions une espèce d'ailloli, sans œuf, qui emportait la bouche : à peu près l'unique denrée en vente libre dans les épiceries ; nous reposions notre palais en ingurgitant des glaces vertes ou roses, qui étaient tout juste de l'eau colorée, sans aucun goût. On trouvait en abondance les « pâtes de fruits » que fabriquait l'ancienne bande du Flore, mais elles étaient plus indigestes que les lacets de souliers de *La Ruée vers l'or*. « Je comprends le mot de William James : la

preuve du pudding se fait en le mangeant », dis-je à Sartre. La révolte de nos estomacs prouvait qu'un grand nombre des marchandises qui se donnaient pour comestibles ne l'étaient absolument pas. Comme Chariot, j'avais des visions, ou presque, quand je passais devant les restaurants, où j'avais mangé, jadis, du loup au fenouil, du thon à la chartreuse, de vrais aillolis ; on y voyait entrer des dames et des messieurs bien vêtus ; nous n'avions pas en poche de quoi y mettre une seule fois les pieds.

Malgré la faim qui commençait à nous obséder, je m'entêtai à poursuivre ce voyage et Sartre qui ne voulait pas m'en priver ne protesta pas. Nous revîmes la région de l'Aigoual et la Couvertorade ; nous constatâmes par nous-mêmes ce que nous avions appris de Heigegger et de Saint-Exupéry : combien, à travers des instruments différents, le monde se dévoile autrement ; la plateau de Larzac où nous roulions à bicyclette ne coïncidait pas avec celui où nous avions foulé aux pieds des criquets ; et chacun possédait également sa vérité.

Nous avions décidé que nous n'avions besoin de personne pour regagner la zone occupée : nous emprunterions le même chemin qu'à l'aller. Nous prîmes le train pour Pau : nos bicyclettes n'y arrivèrent pas en même temps que nous ; il fallut les attendre toute une journée ; nous n'avions plus le sou : à midi, nous mangeâmes des fruits, assis sur un banc, et le soir, rien. Le lendemain, à Navarrenx, nous ne trouvâmes ni un morceau de pain, ni une tomate. La ligne passée sans accroc, nous comptions télégraphier à Paris pour demander de l'argent : dans les départements limitrophes, on n'avait pas le droit d'envoyer des télégrammes. La situation devenait critique. Une amie de mes parents habitait à vingt kilomètres de là, au bord de l'Adour : j'y allai. On me prêta de l'argent et on m'invita à déjeuner : je me gavai de canard et de haricots. Mais Sartre avait refusé de venir avec moi. Il était à jeun quand, le soir, nous arrivâmes à Dax où il dîna d'une assiettée de lentilles. Nous prîmes des billets pour Angers ; il fallut passer la nuit à Bordeaux : pas une chambre dans les hôtels. Nous dormîmes dans la salle d'attente. Le voyage dura toute la journée, par une chaleur écrasante ; aux stations, nous achetions tout ce qui se vendait sur les quais : du faux café, quelques biscuits coriaces. Je ne sais comment nous rassemblâmes assez de force pour faire encore vingt kilomètres à bicyclette. Arrivés à La Pouèze, nous commençâmes par nous doucher, puis nous nous précipitâmes à la salle à manger ; Sartre avala quelques cuillerées de potage puis il pâlit, se leva, flageola, s'abattit de tout son long sur un divan et perdit conscience. Il resta couché trois jours ; de temps en temps on lui apportait un bouillon, une compote ; il ouvrait un œil, vidait docilement son bol ou son assiette et se rendormait. M^{me} Lemaire pensait à appeler un médecin quand brusquement il s'ébroua et déclara qu'il se portait à merveille. En effet, il se remit à vivre normalement. Moi, j'avais maigri de huit kilos et j'étais couverte de pustules.

Nous passâmes un mois à nous restaurer, à nous dorloter. Ces séjours — dont le charme ne devait pas s'émousser pendant les dix années qui suivirent — étaient pour nous des moments de grâce ; nous regardions comme les plus heureux ceux qui duraient le plus longtemps. Le pays n'était pas beau, ni le village, ni le jardin

qui flanquait la maison ; rien, dans cette grande demeure banale ni dans son ameublement, ne flattait particulièrement le regard ; mais, à la campagne comme à Paris, M^{me} Lemaire avait le don : on se sentait bien dans ses parages. Elle occupait, au premier étage, une grande pièce carrelée de rouge avec des poutres apparentes au plafond et des murs crépis, d'un blanc assourdi ; un grand désordre de vêtements, de livres, d'objets couvrait le lit, les sièges, les commodes et les tables : cette chambre n'était pas un décor, mais une présence. Une porte élégamment cintrée la séparait de celle de Sartre, assez vaste elle aussi, et où j'avais ma table de travail ; je ne faisais que dormir dans la mienne¹. Jacqueline Lemaire campait, derrière un paravent, près du lit de sa mère. Au même étage, vivait une bossue de quatre-vingt-deux ans, que M^{me} Lemaire avait recueillie ; on la rencontrait dans les corridors, vêtue d'un corset et de culottes longues. Une princesse russe logeait au rez-de-chaussée ; très âgée, hautaine et complètement sourde, elle ne sortait jamais de sa chambre ; elle la partageait avec un petit chien blanc, velu, arrogant et stupide qu'elle aimait à la folie. M^{me} Lemaire possédait une énorme chienne briarde qu'un voyage de trois jours et trois nuits, dans les ténèbres d'un wagon de marchandises avait au début de la guerre rendue à moitié folle ; elle attaquait à l'improviste les enfants et les petits animaux ; on l'attachait ; un soir, néanmoins, elle éventa le chien blanc. La princesse hurla pendant des heures. Les deux vieilles femmes prenaient leur repas dans leurs chambres. Nous déjeunions, nous dînions avec M^{me} Lemaire et Jacqueline et nous causions, tous quatre, jusqu'à minuit passé, ordinairement dans la chambre de Sartre. D'impérieux coups de sonnette dérangeaient nos palabres : M. Lemaire, depuis la déclaration de guerre, ne quittait plus son lit ; il avait des accès d'angoisse qui le mettaient en sueur ; à son appel, sa femme ou sa fille se précipitaient, et parfois, elles restaient des heures auprès de lui à lui dire des mots réconfortants. Il exigeait autour de lui une épaisse obscurité que perçait seulement la lueur d'une veilleuse. Certains jours, il demeurait absolument immobile, ne consentant même pas à sortir ses mains de sous son drap. A ses heures, il s'intéressait aux affaires du monde ; il lisait les journaux et même des livres ; des gens du village venaient lui demander ses avis. Je ne l'approchai jamais. Joséphine, une vieille fille farouche et dévote, le servait avec un dévouement d'esclave ; elle tyrannisait le reste de la famille : pratiquement, elle décidait de tout ; elle nous considérait, Sartre et moi, avec méfiance. En revanche, nous avions les faveurs de Nanette, une octogénaire chauve qui tenait autrefois à Paris le ménage de M^{me} Lemaire ; elle lui dit avec componction en parlant de nous : « Ce sont des gens justes et de bon conseil ! » Outre leur fonction d'infirmières, M^{me} Lemaire et Jacqueline se donnaient beaucoup de mal pour se procurer du ravitaillement, pour confectionner des colis et les expédier à leurs amis parisiens : elles dormaient à peine et ne chômaient jamais. Sartre et moi, nous passions nos journées à écrire et à lire ; parfois, je réussissais à entraîner Sartre dehors ; nous nous promenions à bicyclette, ou, de préférence, à pied : c'est plus commode pour causer. Quand il faisait beau, je m'attardais dans les prés. Je lus *Les Sept Piliers de la sagesse*, couchée dans l'herbe, sous des pommiers à l'odeur d'enfance. Nous prenions régulièrement la B.B.C. et

parfois nous écoutions un peu de musique. A la fin de septembre, Sartre écrivit pour *Les Cahiers du Sud* un article sur un roman que la critique tenait pour un événement : *L'Étranger* d'Albert Camus. Nous en avions lu quelques lignes, les premières, dans une chronique de *Comœdia* et nous avions été tout de suite intéressés ; le ton du récit, l'attitude de l'Étranger, son refus des conventions sentimentales nous plaisaient. Dans son étude, Sartre ne loua pas le roman sans réserve, mais il lui accordait beaucoup d'importance. Il y avait longtemps qu'aucun nouvel auteur français ne nous avait si vivement touchés.

La presse avait triomphalement commenté l'échec du débarquement tenté à Dieppe, le 20 août, par les Anglais ; cependant, dès octobre, il était facile de lire entre les lignes de journaux que les événements ne se déroulaient pas comme Hitler l'avait escompté. Il annonçait depuis longtemps les imminentes victoires des troupes de l'Axe sur le front d'El Alamein et sur le front russe, à Stalingrad ; on nous disait à présent qu'elles tenaient bon, qu'elles se battaient avec héroïsme : elles avaient passé à la défensive. A l'intérieur, d'étroites relations étaient à présent établies entre les résistants et Londres ; les actions « terroristes » s'amplifiaient : les représailles prenaient une nouvelle violence. Non seulement en Normandie, mais dans toute la zone occupée, de nombreux Français, accusés d'intelligences avec l'Angleterre, à la suite de l'aventure de Dieppe, furent internés ou exécutés. De menaçants « Avis » mettaient en garde les populations contre les collusions avec « l'ennemi » ; toute opération de parachutage devait, sous menace de mort, être immédiatement dénoncée. L'explosion de bombes à retardement au cinéma Garenne-Palace et au cinéma Rex, l'attaque à la grenade d'un détachement allemand rue d'Hautpoul furent chèrement payées : on fusilla quarante-six otages communistes au fort de Romainville, soixante-dix à Bordeaux. Cependant, deux autres bombes tuèrent gare Montparnasse, gare de l'Est, trois soldats allemands. A présent, l'immense majorité des Français appelait avec impatience la défaite allemande. La propagande tentait en vain de soulever l'opinion contre les raids anglais. Le pays avait trop souffert, pendant ces deux années ; ni la terreur, ni les belles paroles ne pouvaient paralyser ses rancunes. Les appels réitérés de Laval en faveur de « la Relève », le chantage aux prisonniers eurent un si maigre succès que les Allemands usèrent de contrainte ; mais la plupart des ouvriers visés par le S.T.O. essayaient de se dérober ; parmi les jeunes, quelques-uns rejoignaient les maquis qui commençaient à organiser en zone libre une résistance armée.

Et brusquement, le 8 novembre, quel coup de joie nous reçûmes en plein cœur ! Les troupes anglo-saxonnes avaient débarqué en Afrique du Nord ; Giraud qui depuis son évasion vivait en résidence surveillée avait gagné l'Algérie ; Darlan lui-même ralliait contre l'Allemagne des Français d'Afrique. Les communiqués allemands, les déclarations de Vichy, les vitupérations angoissées des collaborateurs, tout contribuait à notre jubilation. Les Allemands franchirent immédiatement la ligne de démarcation afin de « défendre » la côte méditerranéenne ; mais peu nous importait que la fiction d'une zone « libre » fût

balayée. C'était un plaisir, désormais, d'ouvrir le journal. On apprenait qu'à Toulon la flotte s'était sabordée pour ne pas tomber aux mains des Allemands, que De Lattre de Tassigny avait pris le maquis, que, malgré son opportun revirement, Darlan avait été abattu. Vichy, la presse, la radio tonnaient contre « les traîtres » ; on nous informait en grinçant des dents que, dans « la dissidence », l'harmonie ne régnait pas : entre Giraud et de Gaulle, le torchon brûlait. Peu nous importait. Les armées alliées tenaient l'Afrique du Nord, voilà ce qui comptait. En nous répétant fiévreusement que toute tentative de débarquement anglo-saxon en Italie, en France, était vouée à l'échec, la propagande nazie nous convainquait de son imminence.

La rançon de cette victoire, ce fut une nouvelle vague d'arrestations ; les « Avis », annonçant aux Français les exécutions de terroristes et d'otages, se firent plus rares, puis disparurent : la Gestapo ne souhaitait plus cette publicité ; mais les prisons regorgeaient de détenus ; rue des Saussaies, rue Lauriston, on torturait éperdument. A l'instigation des Allemands, Vichy transforma la Légion en une milice qui, sous les ordres de Darnand, devait faire échec à la « dissidence de l'intérieur » et qui traqua les résistants encore plus sauvagement que ne le faisaient les S.S. Des trains de déportés partaient, massivement, vers l'Allemagne ; ils étaient remplis de « politiques » et de Juifs que la police raflait à travers toute la France ; on ne faisait plus de différence, à présent, entre les Juifs d'ascendance française et ceux d'ascendance étrangère : tous devaient être éliminés. Jusqu'alors, la « zone libre » leur avait servi de refuge incertain : ils n'avaient même plus ce recours. Beaucoup choisirent le suicide. L'horreur de ces destins nous obsédait. Cette obsession était bénigne au prix de l'horreur elle-même, telle que des milliers d'hommes et de femmes la vivaient dans leur cœur et leur chair, jusqu'à ce que mort s'ensuivît ; leur malheur nous restait étranger ; mais il est vrai aussi qu'il empoisonnait l'air que nous respirions.

Nous nous étions promenés pour la dernière fois dans les vieux quartiers de Marseille que j'avais tant aimés ; j'eus le cœur serré en apprenant qu'Hitler avait ordonné de les détruire, à la suite d'un attentat dirigé contre un bordel que fréquentaient les Allemands ; la police de Pétain ne laissa que quelques heures aux habitants pour les évacuer ; environ vingt mille personnes se trouvèrent sans logis ; on les parqua dans les camps de Fréjus et de Compiègne. Et leurs maisons furent rasées.

Cependant, les nouvelles transmises par la B.B.C. nous réconfortaient. L'avenir nous était rendu ; il fallait juste un peu de patience : nous en avions à revendre. Je m'étais habituée à l'inconfort ; je supportais d'un cœur léger les difficultés matérielles qui devenaient de jour en jour plus extrêmes. D'abord, en rentrant à Paris, j'eus une désagréable surprise : la patronne de mon hôtel ne m'avait pas gardé ma chambre ; il était très difficile de trouver un logement meublé, pourvu d'une cuisine, et je passai plusieurs journées à courir tous les hôtels de Montparnasse et de Saint-Germain-des-Prés. Je finis par découvrir ce que je cherchais, rue Dauphine ; mais c'était un taudis : un lit de fer, une armoire, une table, deux chaises de bois, entre des murs pelés, avec au plafond une mauvaise

lumière jaune ; la cuisine servait de cabinet de toilette. L'hôtel était une mesure crasseuse, avec un escalier de pierre glacial qui sentait la moisissure et d'autres odeurs innommables : mais je n'avais pas le choix.

Pour faire mon déménagement, je louai une charrette à bras. Je n'avais jamais forcé sur le respect humain, mais tout de même, avant l'occupation, je n'aurais pas imaginé de m'atteler entre les brancards ; à présent, peu de gens pouvaient s'offrir le luxe de se soucier du qu'en-dira-t-on, et je n'en étais pas. Avec l'aide de Lise, je traînai allègrement à travers Paris mes valises et quelques paquets de livres. Personne ne trouvait ce spectacle insolite, et même, à Saint-Germain, je n'aurais pas été gênée de croiser des gens qui me connaissaient : on s'arrangeait comme on pouvait. C'était un des bons côtés de cette époque : un tas de conventions, de timidités, de cérémonies avaient été balayées ; les besoins étaient réduits à leur vérité : cela me plaisait ; j'aimais aussi cette quasi-égalité qui nous était imposée ; je n'avais jamais eu le goût des privilèges. Je me disais que si un régime socialiste, fût-il d'un extrême ascétisme, était instauré sur des bases valables, je m'en accommoderais sans peine : je m'y sentirais même plus à l'aise que dans l'injustice bourgeoise ; un seul sacrifice m'aurait coûté : renoncer à ces longs voyages qui avaient enrichi chacune de mes années ; des anciens agréments de ma vie, c'était le seul qui me manquât vraiment. Les autres, ou bien ils demeuraient, ou bien je m'en passais.

L'hôtel où je m'installai était néanmoins plus sordide que je ne l'aurais souhaité. Au même étage que moi habitait une femme qui vivait de l'homme ; elle avait un petit garçon de quatre ans, qu'elle giflait beaucoup, il pleurait tout le temps ; quand elle recevait un client, elle mettait l'enfant à la porte. Il s'asseyait sur une marche de l'escalier, il restait là des heures, reniflant ses larmes, transi. Au cours de l'année, il y eut, deux étages au-dessus de ma tête, un curieux scandale. Une des locataires, une jeune femme, aidait la patronne à entretenir tant bien que mal la maison et faisait son ménage elle-même ; personne n'entrait jamais dans sa chambre, d'où se dégageait une odeur si inquiétante que des voisins se plaignirent. La patronne, usant de son passe-partout, y pénétra sans prévenir : le plancher était jonché d'excréments et, dans une armoire, des étrons desséchés s'alignaient sur les planches, comme de petits gâteaux chez un pâtissier. Cela fit un beau vacarme. La coupable fut expulsée sur-le-champ et quitta l'hôtel, sanglotant sous les injures.

J'ai dit avec quel soin j'administrerais les provisions que je parvenais à amasser ; j'étais navrée et furieuse si, ouvrant un paquet de nouilles, je m'apercevais que les vers y grouillaient : bien des commerçants liquidaient sans scrupules des stocks vétustes. Un jour, j'eus la stupéfaction de trouver mes sacs de lentilles et de pois cassés éventrés : ce qui en restait était truffé de crottes de souris ; elles avaient rongé le bois du placard pour se faufiler à l'intérieur. Je me procurai des boîtes en fer-blanc, je réussis à protéger mes biens ; mais souvent, la nuit, j'entendis des sarabandes et des fracas de métal : l'ennemi attaquait. On disait que les rats pullulaient dans Paris et ils m'inquiétaient beaucoup plus que les inoffensives visiteuses de l'hôtel du Petit Mouton. Ils achevèrent de me faire prendre en grippe

mon logis.

Cependant, je n'en mesurai pas le délabrement avant la visite de Courbeau ; il vint à Paris avec sa femme et je les invitai à dîner ; je soignai le repas, je mis deux œufs dans le gâteau de pommes de terre, et quelques grammes de beurre dans le plat de carottes. Quand ils entrèrent, ils échangèrent un regard si incrédule que je réalisai quelle distance séparait mon taudis de leur maison du Havre ; je déposai avec gêne sur la table les brouets que j'avais préparés. Nous en reparlâmes plus tard et ils convinrent de leur stupeur.

Je continuai à vivre en vase clos ; cependant « la famille » s'enrichit d'un nouveau membre : Bourla, un jeune Juif espagnol qui au printemps 1941 avait suivi au lycée Pasteur les cours de Sartre. Il venait le voir de temps en temps, au Flore ou aux Deux Magots. Son père brassait de grosses affaires et pensait n'avoir rien à craindre des Allemands parce que le consul d'Espagne le protégeait. Dix-huit ans, un visage que certains trouvaient laid, et d'autres beau ; sous des cheveux très noirs, bouclés et broussailleux, des yeux sombres, étincelant de vie, un air de douceur et de passion ; il nous plaisait beaucoup. Il était présent au monde d'une manière tumultueuse, enfantine, maladroite, passionnée, infatigable. Il lisait avec ardeur Spinoza et Kant, il comptait préparer plus tard une agrégation de philosophie. Un jour, parlant avec lui de l'avenir, Sartre demanda : « Et en cas de victoire allemande ? — La victoire allemande n'entre pas dans mes plans », répondit-il avec fermeté. Il écrivait des poèmes et nous pensions, en les lisant, qu'il avait des chances de devenir un vrai poète. Il essaya un jour de m'expliquer combien il lui était facile, combien il lui était difficile de jeter des mots sur une page blanche : « Ce qu'il faut, me dit-il, c'est faire confiance au vide. » La formule me frappa. J'attachais toujours de l'importance à ce qu'il disait, parce qu'il n'avançait rien dont il n'eût éprouvé la vérité.

Il rencontra Lise et s'attacha à elle ; ils décidèrent de vivre ensemble, et s'installèrent dans mon hôtel de la rue Dauphine. Ils se chamaillaient tout le temps, mais ils tenaient énormément l'un à l'autre. Il avait une bonne influence sur elle ; il ne se reconnaissait aucun droit et tout ce qu'il possédait, il le donnait : son chocolat de J3, ses pull-overs, l'argent qu'il soutirait à son père, celui qu'il lui prenait. M. Bourla gardait dans un tiroir des rouleaux de pièces d'or et, deux ou trois fois, Bourla lui en subtilisa une : il offrait alors à Lise d'immenses festins de marché noir : ils avalaient en pagaille des crèmes glacées, des huîtres, des saucisses. Sa générosité fascinait Lise au point qu'elle était presque tentée de l'imiter. C'était plaisant de la voir, si grande, si blonde, marcher avec une majesté paysanne à côté de Bourla, tout noir, preste, l'œil et les mains aux aguets. Il me trouvait un peu trop raisonnable, mais il m'aimait bien. Lise réclamait, le soir, que j'aille les border dans leur lit. Je l'embrassais et il me tendait le front : « Et moi ? vous ne m'embrassez pas ? » Je l'embrassais aussi.

L'hiver fut rude. Non seulement le charbon manqua mais aussi l'électricité, on ferma un grand nombre de stations de métro ; dans les cinémas on supprima les matinées ; il y avait de fréquentes coupures, pendant lesquelles on s'éclairait avec des bougies qu'on avait, d'ailleurs, grand mal à se procurer. Il n'était pas question

de travailler dans l'humidité glacée de ma chambre. Au Flore, il ne faisait pas froid, des lampes à acétylène donnaient un peu de lumière quand les ampoules s'éteignaient. C'est alors que nous prîmes l'habitude de nous y établir pendant toutes nos heures libres. Nous n'y trouvions pas seulement un relatif confort : c'était notre *querencia* ; nous nous y sentions chez nous, à l'abri.

L'hiver surtout, je m'efforçais d'y arriver dès l'ouverture pour occuper la meilleure place, celle où il faisait le plus chaud, à côté du tuyau du poêle. J'aimais beaucoup ce moment où, dans la salle encore vide, Boubal, un tablier bleu noué autour des reins, ranimait son petit univers. Il habitait, au-dessus du café, un appartement auquel on accédait par un escalier intérieur, débouchant sur le palier du premier étage ; il en descendait avant huit heures et déverrouillait lui-même les portes. Dans son solide visage auvergnat, ses yeux étaient injectés de sang : pendant une ou deux heures, il ne décollerait pas. D'une voix irritée, il donnait des ordres au plongeur qui, par une trappe ouverte près de la caisse, remontait des bouteilles et des boîtes ; avec les garçons, Jean et Pascal, il commentait les événements de la veille : il s'était laissé refiler un ersatz de café, qui puait, et que les clients avaient ingurgité sans sourciller ; il s'esclaffait, mais rageusement : « On leur donnerait de la merde, ils la boufferaient ! » Il éconduisait et il accueillait les représentants de commerce avec la même hargne. Agenouillée sur le sol, une femme de ménage lavait vigoureusement le carreau ; elle avait l'orgueil de son métier : « Moi, dit-elle un jour au plongeur, je n'ai jamais eu besoin des hommes : je suis arrivée par moi-même. » Peu à peu, Boubal se calmait ; il ôtait son tablier ; blonde, bouclée, rose, soignée, sa femme descendait à son tour l'escalier et s'installait à la caisse. Les premiers clients apparaissaient ; je regardais avec envie une libraire de la rue Bonaparte, roussâtre, chevaline, toujours flanquée d'un beau garçon, qui commandait un thé et de petits pots de confitures, d'un prix exorbitant ; la plupart se contentaient comme moi d'un breuvage noirâtre. Une petite brune, amie de Sonia et d'Agnès Capri, qui s'était éclipsée pendant deux années, s'assit un matin devant un guéridon et commanda avec simplicité : « Un café crème. » Ce fut un concert de rires, nuancés de blâme. Je m'étonnai que ces trois mots fussent devenus si extravagants et surtout je m'étonnai de m'en étonner d'ordinaire si peu. Quand on me disait en 1938, en 1939 que les Allemands avalaient en guise de café des décoctions de glands, je m'ébahissais : ils me semblaient appartenir à une espèce aussi lointaine que ces peuplades qui se régalaient de vers blancs. Et voilà ! il me fallait faire un effort, aujourd'hui, pour me rappeler qu'autrefois, au Flore, on pouvait boire des jus d'orange et manger des œufs sur le plat.

Un certain nombre d'habitues s'installaient comme moi devant les tables de marbre pour lire et travailler : Thierry Maulnier, Dominique Aury, Audiberti, qui habitait en face à l'hôtel Taranne, Adamov, les pieds nus et bleus dans ses sandales. Un des plus assidus, c'était Mouloudji. Depuis longtemps, il composait des poèmes et il tenait capricieusement une espèce de journal ; il me les avait montrés et je l'avais encouragé ; je pensais à cette époque qu'il n'y a rien de mieux à faire sur terre que d'écrire, et Mouloudji était sans aucun doute doué. Il s'était

mis à rédiger, sous une forme à peine romancée, ses souvenirs d'enfance. De temps en temps, je lui corrigeais des fautes d'orthographe ou de syntaxe, ou je lui donnais quelques conseils, mais avec prudence, car je respectais l'astucieuse naïveté de son style. Boubal le détestait parce qu'il était mal vêtu, mal peigné, et qu'il lui arrivait d'accaparer une table pendant des heures, sans renouveler sa consommation. De temps en temps, il tournait dans un film, mais dès qu'il touchait de l'argent il en donnait à son père, à son frère, il le distribuait à des copains : il n'avait jamais un sou. Il avait fait connaissance à Marseille de Lola, la belle rousse dont j'avais si souvent admiré au Flore la lourde bouche, les yeux sans fin ; il vivait plus ou moins avec elle : elle n'était pas riche non plus. Il n'appartenait pas tout à fait à « la famille », nous n'avions pas avec lui de rapports suivis, mais il en était proche ; une amitié déjà ancienne le liait à Olga, il s'entendait bien avec Wanda, il voyait souvent Lise qui devint aussi assez intime avec Lola.

Tous les jours, vers dix heures du matin, deux journalistes s'asseyaient côte à côte sur la banquette du fond et déployaient *Le Matin* ; l'un d'eux, un chauve, écrivait dans *Le Pilon*, l'autre dans *La Gerbe*. Ils commentaient les événements, d'un air désabusé : « Ce qu'il faudrait, dit un jour le chauve, c'est les embarquer tous, dans un immense bateau, qui se fendrait en deux au milieu de l'Océan. Au train où vont les choses, jamais on ne sera débarrassé de ces youtres ! » L'autre hochait la tête, avec approbation. Je ne détestais pas les entendre ; il y avait dans leurs visages, dans leurs propos, quelque chose de si dérisoire que, pendant un instant, la collaboration, le fascisme, l'antisémitisme m'apparaissaient comme une farce destinée à l'amusement de quelques simples d'esprit. Et puis, je me ravisais, avec stupeur : ils pouvaient nuire, ils nuisaient ; leurs confrères, dans *Je suis partout*, indiquaient les retraites de Tzara, de Waldemar George, de beaucoup d'autres, et réclamaient leur arrestation ; ils réclamaient qu'on déportât le cardinal Liénart qui avait tenu en chaire des propos anti-allemands. C'était leur nullité même qui les rendait dangereux.

Personne ne frayait avec ces deux collaborateurs, sauf un petit homme brun, aux cheveux frisés, qui se disait secrétaire de Laval ; il parlait peu, ses yeux fuyaient et nous trouvions bien étonnant que sa fonction lui laissât les loisirs de passer tant d'heures au café. Peut-être, sans qu'elle en fit rien paraître, Zizi Dugommier appartenait-elle au même camp ; c'était une vieille fille pointue, curieusement attifée, qui dessinait et coloriait du matin au soir des sainte Thérèse de Lisieux et des Immaculée Conception. Elle m'aborda un jour : elle était copiste ; n'avais-je pas du travail à lui confier ? Le bruit courait qu'elle était en cheville avec la Gestapo ; elle montait souvent aux toilettes et elle y restait longtemps enfermée ; on la soupçonnait d'y rédiger ses rapports : mais sur qui ? sur quoi ? Elle épiait, supposait-on, les conversations téléphoniques. Il est vrai qu'en 1941 certains clients tenaient au téléphone, d'une voix claironnante, des propos si compromettants que Boubal brisa les vitres de la cabine : privés de cette fallacieuse protection, les plus imprudents mesurèrent désormais leurs paroles ; Zizi ne pouvait donc rien surprendre aujourd'hui qui intéressât la police. Ce qui

me semble vraisemblable, c'est qu'elle ait joué, par goût et sans profit, à l'indicatrice. Elle disparut en juin 1944, et personne ne la revit jamais.

Y eut-il d'autres mouches ? Au début de l'occupation, deux ou trois habitués du Flore furent arrêtés ; qui les avait donnés ? Nul ne l'a su. En tout cas, personne à présent ne conspirait plus à l'étourdie, et si quelques résistants menaient la vie de café, c'était pour s'en faire une façade. Vers onze heures du matin, Pierre Bénard s'asseyait, toujours à la même place, entre la porte et l'escalier, et il buvait, solitairement ; obèse, un peu congestionné, rien n'indiquait qu'il eût de tout autres activités. Il y avait aussi de jeunes garçons qui buvaient, fumaient, flirtaient, bâillaient à longueur de temps, avec une affectation de veulerie dont je fus dupe : je ne connus que beaucoup plus tard leur véritable personnalité. Dans l'ensemble, les clients du Flore étaient résolument hostiles au fascisme et à la collaboration, et ils ne s'en cachaient pas. Les occupants le savaient, sans doute, car ils n'y mettaient jamais les pieds. Une fois, un jeune officier allemand poussa la porte et s'assit dans un coin avec un livre ; personne ne broncha, mais il dut sentir quelque chose car très vite il referma son livre, paya sa consommation et décampa.

Peu à peu, au cours de la matinée, la salle se remplissait ; à l'heure de l'apéritif, elle était comble. Picasso souriait à Dora Marr qui tenait en laisse un gros chien ; Léon-Paul Fargue se taisait, Jacques Prévert discourait ; il y avait des discussions bruyantes aux tables des cinéastes qui, depuis 1939, se retrouvaient là presque chaque jour. Quelques vieux messieurs du quartier se mêlaient à cette cohue. Je m'en rappelle un, affligé d'une prostate : un appareil gonflait une des jambes de son pantalon. Un autre, qu'on appelait le Marquis ou le Gaulliste, jouait aux dominos avec deux jeunes amies qu'il entretenait, disait-on, richement ; voûté, la tête tombante, la mâchoire pendante, il cornait aux oreilles de Jean ou de Pascal les nouvelles qu'il venait d'entendre à la B.B.C. et qui se répandaient aussitôt de table en table. Cependant, les deux journalistes continuaient à rêver tout haut à l'extermination des Juifs. Je retournais à mon hôtel pour déjeuner et, si je n'allais pas au lycée, je reprenais ma place au Flore. Je le quittais pour dîner et, de nouveau, j'y demeurais jusqu'à la fermeture. On avait toujours un choc de plaisir, le soir, quand on émergeait des froides ténèbres pour entrer dans ce repaire tiède et illuminé, tapissé de belles couleurs rouges et bleues. La « famille » entière se retrouvait parfois au Flore, mais éparpillée, selon nos principes à tous les coins de la salle. Par exemple, Sartre causait avec Wanda à une table, Lise à une autre avec Bourla, moi je m'asseyais à côté d'Olga. Cependant, nous étions les seuls, Sartre et moi, à nous incruster chaque soir sur ces banquettes. « Quand ils mourront, il faudra leur creuser une fosse sous le plancher », disait Bourla, avec un peu d'agacement.

Un soir, nous arrivions au Flore quand nous vîmes un éclair, nous entendîmes un grand bruit d'explosion ; des vitres tremblèrent, des gens crièrent : une grenade avait éclaté dans un hôtel transformé en « Soldatenheim », en haut de la rue Saint-Benoît. Il y eut dans tous les cafés du coin une grande effervescence : c'était exceptionnel, un attentat dans ces parages.

L'après-midi, le soir, souvent la breloque sonnait. Boubal chassait précipitamment les clients et verrouillait les portes ; à Sartre, à moi, à deux ou trois autres, il octroyait un traitement de faveur : nous montions au premier étage et nous y restions jusqu'à la fin de l'alerte. Pour éviter ce dérangement, et aussi pour échapper aux rumeurs du rez-de-chaussée, je pris l'habitude, l'après-midi, de grimper tout de suite au premier ; quelques autres travailleurs de la plume s'y installaient eux aussi, sans doute pour les mêmes raisons que moi ; les stylos couraient sur le papier : on se serait cru dans une salle d'études admirablement disciplinée. Avec une curiosité plus bénigne que celle qu'on attribuait à Zizi Dugommier, mais très vive, je prêtais l'oreille aux conversations téléphoniques. J'assistai un jour à une scène de rupture, jouée par une actrice professionnelle, mûrissante et laide. Tour à tour lointaine, pressante, hautaine, pathétique, sarcastique, elle dosait les invectives, l'ironie et le trémolo avec un art dont l'inutilité sautait aux yeux : je pouvais presque entendre les silences excédés de l'homme qui attendait au bout du fil le moment de raccrocher. A vivre coude à coude, nous savions beaucoup de choses les uns sur les autres et, même si nous ne nous étions jamais parlé, nous nous sentions liés. Normalement, nous ne nous saluions pas ; mais si deux habitués du Flore se croisaient aux Deux Magots, alors un sourire, un signe de tête marquaient leur connivence. Le cas se présentait rarement : il y avait, entre les deux établissements, une cloison presque étanche. Si un client, mâle ou femelle, du Flore trompait son partenaire attitré, il cachait aux Deux Magots ses rendez-vous illicites : c'est du moins ce que prétendait la légende.

Malgré les restrictions et les alertes, nous retrouvions au Flore une réminiscence des années de paix ; mais la guerre s'insinua dans notre *querencia*. On nous dit un matin que Sonia venait d'être arrêtée ; elle fut victime, semble-t-il, d'une jalousie de femme ; en tout cas, quelqu'un la dénonça ; de Drancy, elle demanda qu'on lui envoyât un pull-over et des bas de soie : puis elle ne demanda plus rien. La Tchèque blonde qui vivait avec Jausion disparut, et quelques jours plus tard, à l'aube, Bella dormait dans les bras du garçon qu'elle aimait quand la Gestapo frappa à leur porte et l'emmena ; une de leurs amies vivait avec un fils de famille qui voulait l'épouser : elle fut donnée par son futur beau-père. Nous étions encore très imparfaitement renseignés sur les camps, mais c'était terrifiant le silence dans lequel s'engloutissaient ces belles filles si gaies. Jausion et ses amis continuèrent à venir au Flore et à s'asseoir aux mêmes places ; ils parlaient entre eux, avec une agitation un peu hagarde : aucun signe n'indiquait, sur la banquette rouge, le gouffre qui s'était creusé à leur côté. C'est là ce qui me semblait le plus intolérable dans l'absence : qu'elle ne fût exactement *rien*. Cependant les images de Bella, de la Tchèque blonde ne s'effacèrent pas de ma mémoire : elles en signifiaient des milliers d'autres. L'espoir recommençait, mais je savais que plus jamais la fallacieuse innocence du passé ne ressusciterait.

A la Pouèze, pendant les vacances de Noël, nous écoutâmes chaque jour à la

B.B.C. le récit des combats de Stalingrad : l'armée de von Paulus, encerclée, essayait vainement de se dégager. Le 4 février, nous lûmes dans les journaux : « L'héroïque résistance des forces européennes à Stalingrad a pris fin. » Ils ne dissimulèrent pas qu'à Berlin et dans toute l'Allemagne il y eut plusieurs journées de deuil national.

Le ton de la presse, de la radio, celui même des discours de Hitler avait changé. On ne nous enjoignait plus de « faire l'Europe » ; on nous conjurait de la sauver ; on évoquait le péril bolchevique et toutes les catastrophes qui déferleraient sur le monde « si l'Allemagne était vaincue ». L'hypothèse eût paru sacrilège, un an plus tôt : elle revenait sous toutes les plumes. Hitler décréta, sur le front, aux champs, dans les usines une mobilisation générale de la population allemande : il voulut l'étendre aux territoires occupés. Laval promulgua, le 16 février, une loi appelant, pour deux ans, au S.T.O. les jeunes gens des classes 1940, 1941, 1942. Des affiches les exhortaient : « Ils donnent leur sang. Donnez votre travail pour sauver l'Europe du bolchevisme. » Beaucoup ne se soumirent pas ; ils truquaient leurs papiers d'identité, ils se cachaient, ils rejoignaient les maquis dont les effectifs grossirent considérablement². L'étrange nouvelle qu'annoncèrent des journaux suisses et anglais : « Rébellion armée en Haute-Savoie » était exagérée. Mais le fait est qu'en Savoie, dans le Centre, des armées se formaient, s'équipaient et se préparaient à la guérilla. Déat, dans *L'Œuvre*, appelait la France « la Vendée de l'Europe », parce que, comme la Vendée autrefois avait refusé la Révolution française, la France aujourd'hui s'insurgeait contre la « Révolution européenne ».

La résistance intellectuelle s'organisait. Au début de 1943, des intellectuels communistes proposèrent à Sartre de se joindre au C.N.E. ; il leur demanda s'ils avaient envie de faire entrer un mouton dans leurs rangs, mais ils déclarèrent tout ignorer des bruits qu'en 1941 ils avaient fait courir sur lui. Il participa donc aux réunions que présidait Éluard et collabora aux *Lettres françaises*. Je n'avais encore aucun livre publié et je ne l'accompagnai pas. Je le regrettais un peu, j'aurais aimé connaître des gens nouveaux : Sartre me parla d'eux avec tant de minutie que j'eus presque l'impression de les avoir vus de mes yeux ; je cessai vite de l'envier. Je m'étais passionnée pour « Socialisme et Liberté » parce qu'il s'agissait alors d'une improvisation hasardeuse ; mais, d'après les récits de Sartre, les séances du C.N.E. avaient quelque chose d'officiel et de routinier qui ne m'alléçait guère. Je me tourmentais un peu, chaque fois qu'il s'y rendait, et pendant tout le temps que durait son absence ; mais j'étais tout de même très contente que nous soyons sortis de notre isolement, d'autant plus que j'avais souvent senti combien la passivité pesait à Sartre.

Tous les gens que nous fréquentions étaient du même bord que nous. Marie Girard cependant nous reprocha un jour de ne pas voir plus loin que le bout de notre nez : « La défaite allemande, ce sera le triomphe de l'impérialisme anglo-américain », dit-elle. Elle reflétait l'opinion de la plupart des intellectuels trotskystes, qui se tenaient à égale distance de la collaboration et de la résistance ; en fait, ils redoutaient beaucoup moins l'hégémonie américaine que l'accroissement de la puissance et du prestige staliniens. Nous pensions que, de

toute façon, ils méconnaissaient la hiérarchie des problèmes et leur urgence : il fallait d'abord que l'Europe se nettoiyât du fascisme. Nous ne doutions plus à présent qu'il ne dût être écrasé, et dans un proche avenir. La R.A.F. bombardait en France les centres industriels et les ports, elle pilonnait la Rhénanie, la Ruhr, Hambourg, Berlin. Le 14 mai, la bataille de Tunisie était perdue pour l'Axe. Les Allemands édifiaient fiévreusement le mur de l'Atlantique : dans les deux camps, on considérait le débarquement comme imminent.

La littérature végétait. Queneau publia *Pierrot mon ami* dont les drôleries me parurent très étudiées. Dans *Aminadab* de Blanchot, quelques passages me frappèrent, entre autres — parce qu'il répondait à mes préoccupations du moment — celui sur le bourreau malgré soi : dans l'ensemble le roman de Blanchot semblait un pastiche de ceux de Kafka. Bachelard dans *L'Eau et les Rêves* appliquait à l'imagination une méthode très proche de la psychanalyse existentielle : presque personne encore ne s'était risqué à ce genre d'exploration et le livre nous intéressa. On fit grand bruit autour du dernier ouvrage de Saint-Exupéry, *Pilote de guerre*. Il décrivait, très bien, son expérience d'aviateur pendant l'effondrement de la France ; mais il avait accolé à ce récit une longue et nébuleuse dissertation, d'un humanisme assez équivoque pour que le livre fût applaudi par les critiques de *Paris-Midi*, d'*Aujourd'hui*, des *Nouveaux Temps*, et même par Maxence. Seul, ou à peu près, *Je suis partout* l'attaqua.

Le cinéma français se réveillait ; de nouveaux metteurs en scène apparurent. Delannoy donna *Pontcarral* et *L'Enfer du jeu* ; Becker, *Goupi mains rouges* ; Clouzot, *L'Assassin habite au 21* ; Daquin, *Le Voyageur de la Toussaint* où l'on apercevait pendant quelques minutes Simone Signoret : nous nous demandions pourquoi une fille si belle n'avait pas encore décroché un grand rôle. Le film le plus intéressant, ce fut *La Nuit fantastique* tourné par L'Herbier sur un scénario de Chavance et qui déconcerta beaucoup le public. Raimu était remarquable dans *Les Inconnus dans la maison* mais le scénario faisait de déplaisantes concessions au racisme ; l'assassin, qu'incarnait Mouloudji, n'était pas désigné expressément comme Juif, mais c'était un métèque. Dans *Les Visiteurs du soir*, tourné par Carné sur un scénario de Prévert, il y avait à boire et à manger : de belles images et un excès de littérature. Le château flambant neuf n'avait pas du tout l'air d'un vrai château, récemment construit, mais d'un gros nougat : il gâchait le paysage. Je préférerai de loin *Lumière d'été* où Prévert collabora avec Grémillon.

Dullin tint sa promesse ; au printemps, il mit en répétition *Les Mouches*, avec les deux Olga. Ce texte que je connaissais presque par cœur, cela me passionna de le voir se transformer en spectacle : je fus prise du désir d'écrire une pièce, moi aussi. Pourtant, les choses n'allaient pas toutes seules. Il y eut beaucoup d'agitation avant que les décors et les costumes fussent établis. Les statues de Jupiter et d'Apollon tenaient une grande place dans l'action, aussi Dullin décida-t-il de s'adresser à un sculpteur ; il choisit Adam, un géant placide et très sympathique ; sa femme avait d'immenses cheveux noirs et frisés qui lui

mangeaient le visage, un petit corps plaisamment rebondi qu'elle moulait dans des robes noires, ornées de bijoux bariolés. Leur appartement, rue Christine, était, dans un tout autre genre, aussi séduisant que celui de Camille ; dans la salle à manger dallée de rouge, aux fenêtres voilées d'andrinople, il y avait une longue table et des bancs en bois massif, des pots de cuivre, des auges de ciment remplies de légumes lustrés ; des chapelets d'oignons, des épis de maïs pendaient aux poutres du plafond, près d'une cheminée à l'âtre profond. Adam nous montra, dans son atelier, une antique presse à bras, et aussi un tas de petits instruments précis et compliqués avec lesquels il burinait et gravait. De grands corps de pierre gisaient sur le sol. Il créa pour *Les Mouches* des décors, des masques, des statues d'un style agressif.

La figuration était considérable : des femmes, des enfants, de vieilles gens, tout un peuple qu'il fallait faire évoluer sur la vaste scène du théâtre Sarah-Bernhardt ; Dullin s'y trouvait moins à l'aise que sur le plateau de l'Atelier. L'acteur qui jouait Oreste manquait d'expérience ; Olga aussi ; le rôle d'Électre était écrasant ; elle l'indiquait avec justesse mais ni elle ni son partenaire ne passaient la rampe. Dullin prenait de violentes colères : « C'est de la petite comédie ! » disait-il d'une voix cinglante. Olga pleurait de rage, il s'adoucissait, puis de nouveau il explosait et elle se rebiffait : tous deux s'engageaient cœur et âme dans des disputes qui tenaient à la fois de la scène de famille et de la querelle amoureuse. Les petites camarades de l'école assistaient à ces corridas avec l'espoir qu'Olga se casserait les reins. Elles furent déçues. Les dons d'Olga, le travail de Dullin, leur commun acharnement triomphèrent : aux dernières répétitions, elle joua comme une actrice consommée ; seule sur le plateau, sa présence l'emplissait.

La générale eut lieu un après-midi : le soir, elle eût risqué d'être hachée par des coupures d'électricité. Comme Sartre se trouvait dans le hall, près du contrôle, un homme jeune et brun se présenta : Albert Camus. Que j'étais émue lorsque le rideau se leva. Impossible de se méprendre sur le sens de la pièce ; tombant de la bouche d'Oreste, le mot Liberté explosait avec un éclat fulgurant. Le critique allemand de la *Pariser Zeitung* ne s'y méprit pas, et le dit, tout en se donnant les gants de faire un compte rendu favorable. Dans *Les Lettres françaises* clandestines, Michel Leiris loua *Les Mouches* et en souligna la signification politique. La plupart des critiques feignirent de n'avoir saisi aucune allusion ; ils tombèrent à bras raccourcis sur la pièce, mais en alléguant des prétextes purement littéraires : elle s'inspirait sans bonheur du théâtre de Giraudoux, elle était verbeuse, alambiquée, ennuyeuse. Ils reconnurent le talent d'Olga : ce fut pour elle un éclatant succès. En revanche, ils attaquèrent la mise en scène, les décors, les costumes. Le public n'afflua pas. On était déjà en juin et le théâtre devait fermer. Dullin reprit *Les Mouches* en octobre en alternance avec d'autres spectacles.

Mes classes m'amusaient moins que par le passé. A Camille-Sée, je préparais mes élèves au concours de Sèvres ; cela me permettait de traiter assez à fond certains sujets. Mais, pour ces grandes jeunes filles, la philosophie n'était plus un

éveil ; il me fallait même les débarrasser de certaines idées que je jugeais fausses. Et puis, leurs programmes étaient si chargés qu'elles n'avaient pas une minute à perdre, je devais aller au plus court : ce sérieux me pesait. Non seulement leurs études, mais l'ensemble de leur vie les surmenaient : leurs mères avaient besoin d'elles pour affronter les difficultés matérielles, harassantes dans les familles où il y avait plusieurs enfants. Mal nourries, elles tombaient souvent malades ; ma meilleure élève fut atteinte en cours d'année du mal de Pott. Elles ne souriaient guère ; nos discussions manquaient d'entrain. Enfin, il y avait douze ans que j'enseignais, je commençais à m'en fatiguer.

Pourtant, ce ne fut pas moi qui décidai de quitter l'Université. La mère de Lise, furieuse que sa fille eût laissé échapper un parti avantageux et qu'elle vécût avec Bourla, m'enjoignit d'user de mon influence pour la renvoyer à son premier amoureux ; sur mon refus, elle m'accusa de détournement de mineure. Avant-guerre, l'affaire n'eût pas eu de suite ; avec la clique d'Abel Bonnard, il en alla autrement ; à la fin de l'année scolaire, la directrice au menton bleu me signifia que j'étais exclue de l'Université³.

Je ne fus pas fâchée de briser avec une vieille routine. Le seul problème, c'était de gagner ma vie. Je ne sais par quel truchement j'obtins une situation de « metteuse en ondes » à la radio nationale ; j'ai dit que, d'après notre code, on avait le droit d'y travailler : tout dépendait de ce qu'on y faisait. Je proposai un programme incolore : des reconstitutions parlées, chantées, bruitées de fêtes anciennes, du Moyen Age à nos jours. Il fut accepté.

J'avais terminé *L'Invitée* pendant l'été 1941 ; mais dès le mois de janvier de cette année-là, ce roman était pour moi de l'histoire ancienne. J'avais hâte de parler des questions qui aujourd'hui me tenaient au cœur. La principale demeurait ma relation à autrui ; mais j'en comprenais mieux qu'autrefois la complexité. Mon nouveau héros, Jean Blomart, n'exigeait pas, comme Françoise, de demeurer en face des autres le sujet unique ; il refusait d'être pour eux un objet, intervenant dans leurs existences avec la brutale opacité des choses ; son problème était de dépasser ce scandale en établissant avec eux des rapports translucides, de liberté à libertés.

Je parlais de son enfance. Fils d'un riche imprimeur, il vivait dans une maison dont l'atmosphère m'avait été inspirée par celle de la maison Laiguillon. Il se révoltait contre ses privilèges ; il s'engageait comme ouvrier chez un concurrent de son père : ayant ainsi éliminé les injustices du hasard, il pensait pouvoir désormais coïncider avec le choix qu'il faisait de lui-même. Il perdait vite cette illusion ; son meilleur ami trouvait la mort dans une bagarre politique où il l'avait entraîné : ses responsabilités débordaient, de loin, ses volontés. Alors, il se réfugiait dans l'abstention : neutralité politique, refus des engagements sentimentaux. Mais ses fuites et ses silences avaient autant de poids que des gestes et des paroles : l'histoire collective et son aventure privée l'en convainquaient. Il se débattait. Il ne prenait pas son parti de l'inerte culpabilité qui était son lot mais

il ne se résolvait pas à agir car toute action est choix, et tout choix lui semblait arbitraire ; les hommes ne sont pas des unités qu'on peut additionner, multiplier, soustraire ; ils n'entrent dans aucune équation parce que leurs existences sont incommensurables ; en sacrifier un pour en sauver dix, c'est consentir à l'absurde. A la fin, la défaite, l'occupation l'acculaient à une décision : par-delà tous les raisonnements et tous les calculs, il découvrait en lui des refus et des impératifs absolus. Il renonçait à démêler le nœud gordien : il tranchait. Après des années de pacifisme, il acceptait la violence ; il organisait des attentats, en dépit des représailles. Cette détermination ne lui apportait pas la paix du cœur ; mais il ne la cherchait plus : il se résignait à vivre dans l'angoisse⁴. Dans les dernières pages, pourtant, la femme qu'il aimait et qui agonisait près de lui, à cause de lui, le déliait de ses scrupules : dans les destins d'autrui, tu n'es jamais qu'un instrument, lui disait-elle ; rien d'extérieur ne saurait empiéter sur une liberté ; c'est moi qui ai voulu ma mort. Blomart concluait que chacun a donc le droit de suivre son chemin, s'il conduit à des buts valables.

L'histoire de cette moribonde, Hélène, occupait une grande place dans le livre. Dans sa jeunesse, Hélène se situait aux antipodes de Blomart ; elle se croyait radicalement détachée de la collectivité ; elle ne se souciait que de son salut personnel. Ce qu'elle apprenait au cours de son évolution, c'était la solidarité.

Je commis la même erreur qu'en commençant *L'Invitée*, je me crus obligée de ressusciter l'enfance d'Hélène ; je m'inspirai de la mienne. Puis, je décidai de n'indiquer ce passé que par quelques brèves allusions. Au début du roman, Hélène avait dix-huit ans ; elle tentait de pallier l'absence de Dieu par l'intérêt qu'elle se portait à elle-même : elle n'y réussissait pas : seule, sans témoin, son existence ne lui semblait qu'une vaine végétation ; l'amour d'un camarade, sympathique, mais sans prestige, ne l'arrachait pas à cette stagnation. Blomart quand elle le rencontrait, la fascinait, à cause de la force et des certitudes qu'elle lui prêtait ; elle quémandait un amour qui lui eût apporté, croyait-elle, une absolue justification d'elle-même ; mais il se déroba. Désespérée, furieuse, elle devenait indifférente au monde entier et à sa propre vie ; la défaite, l'occupation, elle prétendait les contempler avec la sereine impartialité de l'Histoire. L'amitié, le dégoût, la colère l'emportaient sur cette fausse sagesse. Dans la générosité de la camaraderie et de l'action, elle finissait par conquérir cette reconnaissance — au sens hégélien du mot — qui sauve les hommes de l'immanence et de la contingence. Elle en mourait ; mais au point où elle était parvenue, même la mort ne pouvait rien contre elle.

J'accordai beaucoup d'importance à un troisième personnage, qui m'avait été inspiré par Giacometti et par sa description de Duchamp. Peintre et sculpteur, Marcel poursuivait sur le plan esthétique une recherche analogue à celle que menait Blomart sur le plan éthique : il voulait atteindre à la création absolue. J'avais eu autrefois une prédilection pour les tableaux, les statues, qui me semblaient échapper au règne humain ; Marcel exigeait que son œuvre se tînt debout sans le secours d'aucun regard ; par là, il s'apparentait à Hélène qui avait cru, pendant un moment, pouvoir assurer son propre bonheur en se passant de

toute connivence. Il échouait lui aussi. Il s'enfonçait dans une sombre manie. Puis, il faisait la guerre, il était prisonnier. Au Stalag, il peignait les décors d'une pièce que jouaient ses camarades, il apprenait la chaleur de l'amitié, sa vision des hommes et de l'art changeait, il acceptait que toute création réclamât la complicité d'autrui.

Je donnai à Marcel une femme, Denise ; j'en fis, comme d'Elisabeth dans *L'Invitée*, un repoussoir. Seule parmi ses amis, elle n'aspirait pas à l'absolu et misait sur des valeurs mondaines ; l'hostilité qu'elle suscitait chez Marcel l'amenait au bord de la folie. Je n'avais encore que peu d'expérience, mais je pressentais déjà quel danger court une femme médiocre si elle lie sa vie à un créateur fanatique⁵. Il lui interdit, par le mépris où il les tient, les satisfactions tempérées dont la plupart des gens se contentent ; il ne lui fournit pas les moyens d'accéder à son empyrée ; exclue de partout, frustrée, humiliée, le cœur gros de rancune, elle s'empêtre dans des contradictions qui risquent de l'égarer définitivement.

Je ne voulais pas que ce roman ressemblât au précédent. Je changeai de tactique. J'adoptai deux points de vue, celui d'Hélène, celui de Blomart, qui alternaient de chapitre en chapitre. Le récit centré sur Hélène, je l'écrivis à la troisième personne, en observant les mêmes règles que dans *L'Invitée*. Mais, pour Blomart, je procédai autrement. Je le situai au chevet d'Hélène agonisante et il se remémorait sa vie ; il parlait de soi, à la première personne, quand il adhéraît à son passé, à la troisième quand il considérerait à distance la figure qu'il avait eue aux yeux d'autrui : feignant de suivre le fil de ses souvenirs, je pouvais prendre beaucoup plus de libertés que dans *L'Invitée* : je ralentissais, j'accélérais le mouvement du récit, j'usais de raccourcis, d'ellipses, de fondus ; j'accordai moins de place aux dialogues. Je respectais l'ordre chronologique ; mais, par moments, l'actualité brisait l'évocation des jours anciens ; j'y emmêlai aussi, en les soulignant par des italiques, les pensées, les émotions qu'éprouvait Blomart au cours de la nuit. Pour éviter que ses ruminations fussent oiseuses, je créai un *suspense* : à l'aube, donnerait-il, ne donnerait-il pas le signal d'un nouvel attentat ? Toutes les dimensions du temps se trouvaient rassemblées dans cette veillée funèbre ; le héros la vivait, au présent, en s'interrogeant à travers son passé sur une décision qui engageait son avenir. Cette construction convenait au sujet. Je m'étais proposé de mettre en lumière la malédiction originelle que constitue, pour chaque individu, sa coexistence avec tous les autres ; les événements comptaient beaucoup moins pour Blomart que le sens obsédant qu'ils manifestaient tous avec une tragique constance ; il était donc bon qu'aujourd'hui enfermât hier et demain.

Ainsi, mon second roman est composé avec plus d'art que le premier ; il exprime une vision plus large et plus vraie des relations humaines. Pourtant — bien qu'en 1945, sous l'effet des circonstances, il ait reçu un chaleureux accueil — l'opinion générale, celle des gens que j'estime, la mienne m'assurent qu'il est inférieur à *L'Invitée*. Pourquoi ?

Blanchot, dans son essai sur « le roman à thèse », explique très justement qu'il

est absurde de reprocher à une œuvre de signifier quelque chose ; mais il y a une grande différence, ajoute-t-il, entre signifier et démontrer ; l'existence, dit-il, est toujours signifiante encore qu'elle ne prouve jamais rien ; le but de l'écrivain, c'est de la *donner à voir*, en la recréant avec des mots : il la trahit, il l'appauvrit, s'il n'en respecte pas l'ambiguïté. Blanchot ne range pas *L'Invitée* parmi les romans à thèses, parce que la fin en demeure ouverte ; on ne saurait en tirer aucune leçon ; il classe, au contraire, dans cette catégorie *Le Sang des autres* qui aboutit à une conclusion univoque réductible en maximes et en concepts. Je suis d'accord avec lui. Mais le défaut qu'il dénonce n'entache pas seulement les dernières pages du roman : d'un bout à l'autre, il lui est inhérent.

A le relire aujourd'hui, ce qui me frappe, c'est combien mes héros manquent d'épaisseur ; ils se définissent par des attitudes morales dont je n'ai pas cherché à saisir les racines vivantes. J'ai prêté à Blomart certaines des émotions de mon enfance : elles ne justifient pas le sentiment de culpabilité qui pèse sur toute sa vie. Je m'en suis avisée, j'ai supposé qu'à vingt ans il avait involontairement provoqué la mort de son meilleur ami : mais jamais un accident ne suffit à déterminer la ligne d'une existence ; par la suite, Blomart se conforme trop exactement à celle que je lui ai assignée. Je ne connaissais rien aux luttes syndicales : le monde dans lequel je l'ai engagé ne possède pas la complexité qu'il aurait eue pour un authentique militant. Le personnage, l'expérience que je lui prête sont des constructions abstraites, sans vérité. Hélène a plus de sang, j'y ai mis davantage de moi-même ; les chapitres écrits de son point de vue me déplaisent moins que les autres. Dans les scènes de l'exode du retour à Paris, le récit l'emporte sur la théorie. Les meilleurs passages, je crois, sont ceux où elle se décide douloureusement à renoncer à ses entêtements ; elle abandonne les vains symboles, les mirages, les faux-semblants auxquels elle était agrippée, et finit par se détacher du bonheur même : à cet endroit, je montre, sans rien démontrer. Tout de même, son portrait est trop systématique et grêle. Quant à Marcel, il est toujours vu du dehors, par des amis qu'il étonne : j'étais donc autorisée à le peindre à distance ; je lui trouve plus de relief qu'à mes autres personnages. Je regrette plutôt la symétrie concertée de ses soucis et de ceux de Blomart. Voilà encore un des reproches que je fais à ce roman : la composition en est serrée, mais la matière pauvre ; tout converge au lieu de foisonner. Même la voix que je prête à mes héros — celle de Blomart surtout — me gêne : tendue, contenue, haletante. De nouveau, je touche ici à l'épineux problème de la sincérité littéraire ; je voulais, je croyais parler directement au public, alors que j'avais installé en moi un vampire pathétique et prêcheur ; je parlais d'une expérience authentique, et je rabâchais des lieux communs. On évite à coup sûr la banalité quand on livre sur le vif un moment de l'existence, car elle ne se répète jamais, mais le romancier y tombe fatalement dès qu'il spéculé ; car l'originalité d'une idée ne se définit pas dans le contexte d'une discipline qu'elle rénove en lui fournissant une clef ou une méthode inédite : on n'invente des idées ni dans les salons ni dans les romans⁶. Une œuvre à thèse non seulement ne montre rien mais elle ne démontre jamais que des fadaïses.

Dès que j'avais commencé à retourner dans ma tête les thèmes du *Sang des autres*, j'avais pressenti ce danger. Je notai : « Comme c'est ingrat l'expérience du social ! Comment éviter que ça fasse édifiant et moralisateur ? » En fait, ce que j'appelle « l'expérience du social » n'a rien *a priori* d'ingrat ni d'édifiant ; c'est la manière dont je l'abordai qui me fit glisser dans le didactisme. J'en comprends le défaut en relisant cette autre note : « Je voudrais que mon prochain roman illustre le rapport à autrui dans sa vraie complexité. Supprimer la conscience d'autrui, c'est puéril. L'intrigue doit être beaucoup plus liée aux problèmes sociaux que dans le premier roman. Il faudrait aboutir à un acte ayant une dimension sociale (mais difficile à trouver). » On a défini plus tard *Le Sang des autres* comme « un roman sur la résistance » ; en fait, il se forma en moi sans rapport direct avec les événements puisqu'il me semblait difficile d'inventer l'acte « social » incarnant le thème que je voulais aborder. C'est en octobre, quand je commençai à l'écrire, que l'idée d'utiliser attentats et représailles s'imposa à moi. Cette dissociation entre le sujet profond du livre et les épisodes où je le coulai indique que *Le Sang des autres* fut conçu d'une tout autre manière que *L'Invitée*. Dans *L'Invitée*, tout m'avait été donné ensemble, sous forme de fantasmes que j'avais ressassés pendant plusieurs années. Cette fois, je parlais aussi d'une expérience personnelle, mais que je formulai abstraitement au lieu de la vivre imaginativement. Je sais pourquoi.

Jusqu'à la guerre, j'avais suivi ma pente ; j'apprenais le monde et je me construisais un bonheur : la morale se confondait avec cette pratique ; c'était un âge d'or. Mon expérience était bornée, mais j'y adhérais corps et âme, je ne songeais pas à la discuter ; je pris à son égard juste assez de recul pour souhaiter la rendre présente à autrui : c'est ce que je tentai dans *L'Invitée*. A partir de 1939, tout changea ; le monde devint un chaos, et je cessai de rien bâtir ; je n'eus d'autre recours que cette conjuration verbale : une morale abstraite ; je cherchai des raisons, des formules pour me justifier de subir ce qui m'était imposé. J'en trouvai auxquelles je crois encore ; je découvris la solidarité, mes responsabilités, et la possibilité de consentir à la mort pour que la vie gardât un sens. Mais j'appris ces vérités en quelque sorte contre moi-même ; j'usai de mots pour m'exhorter à les accueillir ; je m'expliquais, je me persuadais, je me faisais la leçon : c'est cette leçon que je m'efforçai de transmettre, sans me rendre compte qu'elle n'avait pas forcément la même fraîcheur pour le lecteur que pour moi.

Ainsi entrai-je dans ce que je pourrais appeler la « période morale » de ma vie littéraire qui se prolongea pendant quelques années. Je ne prenais plus ma spontanéité pour règle ; je fus donc amenée à m'interroger sur mes principes et mes buts ; et, après quelques hésitations, j'allai jusqu'à composer un essai sur la question.

J'achevais *Le Sang des autres* quand, au début de 1943, Sartre me présenta au Flore Jean Grenier, dont il avait fait récemment la connaissance et qui projetait de réunir en volumes des essais manifestant les tendances idéologiques de l'époque. Ils causèrent, et Grenier se tourna vers moi : « Et vous, madame, me demanda-t-il, êtes-vous existentialiste ? » Je me rappelle encore mon embarras. J'avais lu

Kierkegaard ; à propos de Heidegger on parlait depuis longtemps de philosophie « existentielle », mais j'ignorais le sens du mot « existentialiste » que venait de lancer Gabriel Marcel. Et puis la question de Grenier heurtait ma modestie et mon orgueil : je n'avais pas assez d'importance objective pour mériter une étiquette ; quant à mes idées, j'étais convaincue qu'elles reflétaient la vérité et non un parti pris doctrinal. Grenier me proposa de collaborer au recueil dont il s'occupait ; d'abord, je refusai ; j'ai dit que, touchant la philosophie, je connaissais mes limites ; *L'Être et le Néant* n'avait pas encore paru, mais j'en avais lu et relu le manuscrit : je ne voyais rien à y ajouter. Grenier insista : je pourrais choisir le sujet qui me plairait.

Sartre me poussa : « Essayez donc ! » Sur certaines des questions que j'avais abordées dans *Le Sang des autres* il me restait des choses à dire, en particulier sur le rapport de l'expérience individuelle à la réalité universelle : j'avais ébauché un drame sur ce thème. J'imaginai qu'une Cité exigeait d'un de ses membres les plus éminents un sacrifice vital : celui d'un être aimé, sans doute ; le héros commençait par s'y refuser ; puis, le souci du bien public l'emportait ; il consentait mais il tombait alors dans une apathie qui le rendait indifférent à chacun, à tous ; menacée d'un mortel danger, en vain la communauté implorait-elle son secours ; quelqu'un, probablement une femme, réussissait à ranimer en lui des passions égoïstes : alors seulement retrouvait-il la volonté de sauver ses concitoyens. Le schéma était trop abstrait et la pièce ne prit pas corps. Mais puisqu'on m'offrait l'occasion de traiter sans détour le problème qui me préoccupait, pourquoi ne pas en profiter ? Je commençai à écrire *Pyrrhus et Cinéas* sur lequel je passai trois mois et qui devint un petit livre.

Si l'homme est « un être des lointains », pourquoi se transcende-t-il jusque-là, pas plus loin ? comment se définissent les limites de son projet ? me demandai-je dans une première partie. Je récusai la morale de l'instant et aussi toutes celles qui mettent en cause l'éternité ; aucun homme singulier ne peut entrer réellement en rapport avec l'infini, qu'on nomme celui-ci Dieu ou Humanité ; je montrai la vérité et l'importance de l'idée de « situation » introduite par Sartre dans *L'Être et le Néant*. Je blâmais toutes les aliénations, j'interdisais qu'on prît autrui comme alibi. J'avais compris aussi qu'au sein d'un monde en lutte tout projet est une option et qu'il faut — comme Blomart dans *Le Sang des autres* — consentir à la violence. Tout cet exposé critique me paraît aujourd'hui sommaire, mais juste.

Dans la seconde partie, il s'agissait de trouver à la morale des bases positives. Je repris, avec plus de détail, la conclusion du roman que je venais d'achever : la liberté, fondement de toute valeur humaine, est l'unique fin capable de justifier les entreprises des hommes ; mais je m'étais ralliée à la théorie de Sartre : quelles que soient les circonstances, nous possédons une liberté qui nous permet de les dépasser ; si elle nous est donnée, comment la considérer comme un but ? Je distinguai deux aspects de la liberté : elle est la modalité même de l'existence qui bon gré, mal gré, d'une manière ou d'une autre, reprend à son compte tout ce qui lui vient du dehors ; ce mouvement intérieur est indivisible, donc total en chacun. En revanche, les possibilités concrètes qui s'ouvrent aux gens sont

inégales ; certains accèdent seulement à une faible partie de celles dont dispose l'ensemble de l'humanité ; leurs efforts ne font que les rapprocher de la plateforme d'où les plus favorisés prennent le départ : leur transcendance se perd dans la collectivité sous la figure de l'immanence. Dans les situations les plus favorables, le projet est au contraire un véritable dépassement, il construit un avenir neuf ; une activité est bonne quand elle vise à conquérir pour soi et pour autrui ces positions privilégiées : à libérer la liberté. Ainsi, j'essayai de concilier avec les idées de Sartre la tendance que, dans de longues discussions, j'avais soutenue contre lui : je rétablissais une hiérarchie entre les situations ; subjectivement, le salut était en tout cas possible ; on n'en devait pas moins préférer le savoir à l'ignorance, la santé à la maladie, la prospérité à la pénurie.

Je ne désapprouve pas mon souci de fournir à la morale existentialiste un contenu matériel ; l'ennui, c'est qu'au moment où je croyais m'évader de l'individualisme, j'y restais enlisée. L'individu ne reçoit une dimension humaine que par la reconnaissance d'autrui, pensais-je ; néanmoins, dans mon essai, la coexistence apparaît comme une espèce d'accident que. devrait surmonter chaque existant ; celui-ci commencerait par forger solitairement son projet et demanderait ensuite à la collectivité de le valider : en vérité, la société m'investit dès ma naissance ; c'est en son sein et dans ma liaison avec elle que je décide de moi. Mon subjectivisme se doublait, nécessairement, d'un idéalisme qui ôte toute portée, ou presque, à mes spéculations. Ce premier essai ne m'intéresse aujourd'hui que parce qu'il précise un moment de mon évolution.

Ce dialogue entre Pyrrhus et Cinéas rappelle celui qui se déroula de moi-même à moi-même et que je notai sur mon carnet intime, le jour où j'entrai dans ma vingtième année ; dans les deux cas, une voix demandait : « A quoi bon ? » En 1927, elle avait dénoncé la vanité des occupations terrestres au nom de l'absolu et de l'éternité ; en 1943, elle invoquait l'histoire universelle contre la finitude des projets singuliers : toujours elle invitait à l'indifférence et à l'abstention. Aujourd'hui comme hier la réponse était la même : j'opposai à la raison inerte, au néant, au tout l'inéluctable évidence d'une affirmation vivante. S'il m'a paru si naturel de me rallier à la pensée de Kierkegaard, à celle de Sartre, et de devenir « existentialiste », c'est que toute mon histoire m'y préparait ; dès l'enfance mon tempérament m'avait portée à faire crédit à mes désirs et à mes volontés ; parmi les doctrines qui intellectuellement m'avaient formée, j'avais choisi celles qui fortifiaient cette disposition ; déjà, à dix-neuf ans, j'étais persuadée qu'il appartient à l'homme, à lui seul, de donner un sens à sa vie, et qu'il y suffit ; cependant je ne devais jamais perdre de vue ce vide vertigineux, cette aveugle opacité d'où émergent ses élans : j'y reviendrai.

Pyrrhus et Cinéas fut achevé en juillet et accepté par Gallimard. *L'Invitée* allait paraître d'ici un mois ou deux. Et je pensais qu'avec *Le Sang des autres* j'avais réalisé un progrès. J'étais satisfaite de moi. Mon second roman ne pourrait pas être publié avant la Libération, mais j'étais sans hâte. Ce qui importait, c'est qu'un jour viendrait où de nouveau l'avenir s'ouvrirait : à présent nous n'en doutions plus, et nous pensions même que nous ne l'attendrions plus très

longtemps. Tout le bonheur auquel j'avais cru renoncer refleurissait ; il me semblait même qu'il n'avait jamais été si luxuriant.

1. Pourquoi adopta-t-on cet arrangement et non l'inverse ? Je ne me le rappelle pas. En fait, l'un et l'autre s'équivalaient. Si je m'interroge, c'est que Sartre refusait d'habitude les plus minimes privilèges.

2. L'armée de l'armistice, démobilisée, contribua pour une grande part à cet accroissement.

3. Je m'y fis réintégrer à la Libération. Mais je ne revins pas à l'enseignement.

4. J'avais été très frappée par l'idée de Kierkegaard : un homme authentiquement moral ne saurait avoir bonne conscience ; il n'engage sa liberté qu'avec « crainte et tremblement ».

5. J'y suis revenue avec beaucoup plus d'insistance dans *Les Mandarins*.

6. Valéry, qui croyait avoir des idées et qui les notait avarement, demanda à Einstein s'il portait sur lui un carnet pour y inscrire ses pensées. « Non, dit Einstein. — Alors ? demanda Valéry, intrigué, vous les marquez sur vos manchettes ? » Einstein sourit : « Oh ! vous savez, dit-il, les idées, c'est *très rare*. » Il estimait que dans toute sa vie il en avait eu deux.

CHAPITRE VIII

Le concours d'entrée à Sèvres se passait en juin et je me trouvai libre dès la fin de ce mois. Je voulus encore me promener pendant ces vacances, mais nous choisîmes cette fois une des régions les mieux ravitaillées de France : le Centre. Je donnai rendez-vous à Sartre pour le 15 juillet et je pris un train pour Roanne : la ligne de démarcation n'existait plus. J'avais loué ma place et je m'y installai longtemps à l'avance, sinon j'aurais risqué de rester sur le quai ; des gens voyageaient debout sur les marchepieds, d'autres s'entassaient dans les w.-c. ; aux stations, des femmes sanglotaient parce qu'elles ne parvenaient pas à monter dans le train. Il se trouva que mes compagnons de route parlèrent longuement de *La Nausée* qu'ils mirent en parallèle avec *L'Étranger* ; ensuite ils eurent sur *Les Mouches* une discussion que je racontai à Sartre dans une lettre : « Un des types a déclaré que c'était drôle que la pièce n'ait pas eu plus de succès, et qu'il tenait d'Alquié que vous étiez ennuyé parce que Valéry ne l'aimait pas (?). Quant à lui, il n'arrivait pas à la trouver sans intérêt. » Dans cette même lettre, je notai : « Roanne semble très pauvre, aussi pauvre que Paris, quoique j'aie bu du café au lait au petit déjeuner. Mais enfin, pour 25 francs j'ai mangé des radis, un énorme plat d'épinards, aussi bons que des épinards peuvent être, d'excellentes croquettes de pommes de terre, et deux mauvais abricots. J'ai eu de tout en abondance parce qu'on servait les plats pour deux et que mon voisin ne mangeait rien. C'est mieux qu'à Paris. Pourtant les meilleurs hôtels n'affichent que des épinards et des bettes. » Si je cite ces lignes c'est que, relisant les lettres reçues à cette époque, je remarque avec quel soin tous mes correspondants décrivaient leurs repas ; Olga même n'y manquait pas. Manger était un problème crucial.

Je roulai pendant trois semaines. Je revis le Limousin. Je passai une journée à Meyrignac chez ma cousine Jeanne, au milieu d'une ribambelle d'enfants blonds. La maison s'était agrandie ; le bûcher, la remise, la buanderie avaient été transformés en pièces d'habitation ; il n'y avait plus de glycines ni de bignonias sur les murs ; des statues de la Vierge se dressaient sous les arbres et des barbelés entouraient le parc paysagé. Je ne retrouvai pas grand-chose du passé.

Ma bicyclette me donnait du souci ; une des roues s'aplatissait tous les cent cinquante kilomètres. J'écrivis à Sartre et je lui indiquai l'adresse d'un petit garagiste chez qui, en se recommandant d'une lointaine relation de Bost, il pourrait acheter pour deux cent cinquante francs une chambre à air neuve. Quand il débarqua sur le quai de la gare d'Uzerche, il portait deux sacoches à la

main et un boyau de caoutchouc en bandoulière. A la terrasse de l'hôtel Chavanes, au-dessus de la Vézère, il me parla de Paris ; il m'apprit qu'il était engagé par la maison Pathé : il devait lui fournir des scénarios, en échange d'une rétribution régulière et assez importante. Si l'affaire marchait, il abandonnerait l'enseignement l'année suivante.

Cette fois nous ne voyageâmes pas en forcenés, mais par petites étapes et en faisant de longues haltes dans les endroits qui nous plaisaient. Quelquefois il pleuvait et nous nous abritions sous des capes cyclistes, en ciré jaune. Je revois encore Sartre, réfugié sous un arbre, avec sa tête dégoulinante d'eau qui émergeait de cette bâche ; il riait héroïquement tout en essuyant ses lunettes mouillées. Le jour où nous arrivâmes à Beaulieu, il était tard, et nous allâmes tout de suite dîner, laissant nos bicyclettes accotées au trottoir, devant la porte de l'hôtel ; un orage éclata, avec une si brusque furie que Sartre n'eut pas même le temps de bondir pour les mettre à l'abri : déjà l'ouragan les avait renversées, un torrent de boue jaune emportait nos sacs, le manuscrit du *Sursis* voguait à la dérive ; nous le repêchâmes mais l'encre ruisselait sur les feuillets trempés et maculés de terre ; il fallut un long travail pour les sécher et pour reconstituer le texte. Toutes les maisons furent inondées ; le lendemain, à midi, les ménagères s'affairaient encore à écopper, à balayer, à frotter les planches couvertes de limon.

D'ordinaire le soleil brillait, nous ne nous fatiguions pas et nous mangions à notre faim. Quand nous apercevions une ferme, nous faisons un crochet pour y chercher des œufs ; nous en trouvâmes souvent. Les hôteliers jugeaient normal que nous leur demandions de nous confectionner une omelette, en sus du menu. En général, nous n'avions pas non plus de peine à nous loger ; à La Roche-Canillac, pourtant, il ne restait pas une chambre libre ; on finit par nous indiquer une ferme lointaine, mais accueillante, nous dit-on. Nous errâmes longtemps dans les ténèbres ; quand nous arrivâmes, les gens achevaient de dîner ; ils étaient une dizaine, assis autour d'une table, et qui mangeaient une grande tourte aux pommes ; ils nous en offrirent un morceau. Le fermier nous dit avec un clin d'œil de connivence que la nuit précédente sa grange était comble mais qu'aujourd'hui nous y dormirions à notre aise : visiblement, il nous croyait de la même espèce que ses hôtes de la veille, qui ne vagabondaient pas pour des raisons futiles.

Nous revîmes les gorges du Tarn ; au lieu-dit les Vignes, nous trouvâmes un minuscule hôtel tenu par une vieille femme qui n'avait pas d'autres clients que nous et qui nous gava de jambon ; nous demeurâmes là quelques jours ; la vieille parlait avec nostalgie du temps où la route n'existait pas, ni le tourisme, et où le Tarn était encore une belle rivière secrète. Nous revisitâmes, sur le Lot, Espalion, Entraygues, Estaing et Conques où nous ne trouvâmes pas de chambre ; on y attendait des réfugiés, et le maire nous fit coucher sur des paillasses préparées pour eux dans la salle d'école. Nous nous sommes promenés à nouveau dans la forêt de Grésigne. A Vaour, on nous servit à déjeuner un pâté qui nous émut si fort que nous décidâmes d'y dîner ; pas de chambre : soit ; nous dormirions dans l'écurie ; toute la nuit, des tiques nous dévorèrent, mais nous avons notre estomac pour nous.

Notre voyage s'acheva à Toulouse. Nous prîmes quelques verres avec Dominique Desanti qui séjournait chez ses parents ; nous rencontrâmes Lautmann ; Sartre le connaissait peu et nous ne parlâmes pas de grand-chose. Nous apprîmes, quelques mois plus tard, son exécution.

Nous passâmes à La Pouèze la fin d'août et le mois de septembre ; nous y vécûmes dans l'euphorie. Les Alliés avaient conquis la Sicile pendant le mois de juillet ; au début de septembre, ils débarquèrent en Calabre et à Salerne. La démission de Mussolini puis ce que la presse appela « la trahison de Badoglio » bouleversèrent les rapports germano-italiens ; les troupes italiennes ayant capitulé sans condition, l'armée allemande, sous les ordres de Rommell, occupa tout le territoire. Mussolini, relégué au sommet du Gran Sasso, y fut adroitement cueilli par des parachutistes allemands ; mais cet exploit n'eut aucune conséquence politique ; d'importantes unités allemandes se trouvaient définitivement bloquées en Italie. À l'est, les communiqués annonçaient que les forces européennes effectuaient un repli élastique afin de « raccourcir » le front : il suffisait de regarder une carte pour comprendre quelle débâcle couvraient ces mots. Au jour J, quand les Anglo-Américains prendraient pied sur les côtes françaises, il ne serait pas possible à la Wehrmacht de tenir sur trois fronts à la fois.

Nous écoutions la B.B.C., nous nous congratulions, et nous travaillions avec zèle. Je commençai un troisième roman dont j'avais trouvé le titre : *Tous les hommes sont mortels*. Sartre continuait *Le Sursis*. Il l'interrompit, quand nous rentrâmes à Paris, pour écrire une nouvelle pièce. Il l'entreprit, comme la première, afin de rendre service à des débutantes. Wanda, la sœur d'Olga, voulait elle aussi faire du théâtre : elle suivait des cours chez Dullin qui lui confia en octobre un petit rôle dans *Les Mouches*. D'autre part, Olga la Brune venait d'épouser Marc Barbezat qui dirigeait aux environs de Lyon une usine de produits pharmaceutiques et qui éditait à ses frais, chaque semestre, une revue luxueuse : *L'Arbalète* ; il l'imprimait lui-même, sur une presse à bras. Il souhaitait que sa femme apprit solidement son métier d'actrice ; il suggéra à Sartre d'écrire pour elle et pour Wanda une pièce, facile à monter, qu'on pût promener à travers la France : il se chargeait de financer cette tournée. L'idée de construire un drame très bref, avec un seul décor et seulement deux ou trois personnages, tenta Sartre. Il pensa tout de suite à une situation à huis clos : des gens murés dans une cave pendant un long bombardement ; puis, l'inspiration lui vint de boucler ses héros en enfer pour l'éternité. Il composa avec facilité *Huis clos*, qu'il intitula d'abord *Les Autres* et qui fut imprimé sous ce nom dans *L'Arbalète*.

Je m'étais juré de ne pas passer une seconde année rue Dauphine ; bien avant les vacances, je m'étais fait recommander aux patrons de l'hôtel de la Louisiane, rue de Seine, où logeaient des habitués du Flore. J'y emménageai en octobre ; il y avait dans ma chambre un divan, des étagères, une grande table massive, au mur une affiche représentant un horse-guard anglais ; le jour de mon installation, Sartre renversa une bouteille d'encre sur la moquette que la patronne fit aussitôt

enlever ; mais le parquet me plaisait autant qu'un tapis. Je disposais d'une cuisine. De ma fenêtre, je voyais un grand parterre de toits. Jamais aucun de mes abris ne s'était tant approché de mes rêves ; j'envisageais d'y demeurer jusqu'à la fin de mes jours. Sartre occupait, à l'autre bout du couloir, une chambre exiguë dont le dénuement surprit plus d'une fois ses visiteurs ; il ne possédait même pas de livres ; ceux que nous achetions, nous les prêtions et on ne nous les rendait pas. Lise et Bourla habitaient, à l'étage en dessous, une grande pièce toute ronde. On croisait souvent dans les couloirs Mouloudji et la jolie Lola ; elle était très populaire au Louisiane parce qu'elle lavait et repassait les chemises des quatre ou cinq locataires appartenant à la bande du Flore : à cette époque où le savon ne savonnait pas, il fallait bien du dévouement pour blanchir gratis.

Matériellement nous étions moins à l'étroit que l'année passée. Comme il avait été convenu, Sartre, tout en conservant sa khâgne à Condorcet, faisait des scénarios pour Pathé ; le premier qu'il présenta, *Les jeux sont faits*, n'obtint d'ailleurs pas les suffrages des experts de la maison. Dullin lui confia, en alternance avec Camille, un cours d'histoire du théâtre. *L'Être et le Néant* parut chez Gallimard, mais il ne devait faire que lentement son chemin : on en parla à peine et il se vendit peu. Quant à moi, je me félicitais de ne plus travailler à heures fixes ; je me bornais à aller à la Nationale, une ou deux fois par semaine ; avec l'aide de Bost, je dépouillais de vieux recueils de chansons, de farces, de monologues, de plaintes et j'en faisais des montages pour la radio ; ces émissions étaient insipides ; cependant je m'amusais assez à les préparer.

Ces changements contribuèrent à l'agrément de mon existence ; mais il y eut surtout deux circonstances qui la renouvelèrent heureusement : la publication de *L'Invitée* et une soudaine floraison d'amitiés.

Quand j'arrivai à La Pouèze, *L'Invitée* venait de paraître ; j'imaginais mal quel sort l'attendait ; Sartre avait été trop mêlé à mon travail pour pouvoir m'éclairer. Des amis m'en avaient dit du bien : c'était des amis. « J'avoue que je suis étonné, me déclara Marco de sa voix la plus cérémonieuse. Je l'ai lu d'un trait, c'est très amusant : mais c'est un roman pour bibliothèque de gare. » Je comptais sur sa malveillance et elle ne me troubla pas. Cependant, j'optai pour la modestie. J'avais pâti quatre ans sur ce livre, je m'y étais risquée tout entière mais, à présent, j'en étais détachée. Mon optimisme exigeait que ma vie fût un progrès continu et m'autorisait à dédaigner d'un cœur léger cet ouvrage de débutante où je ne voyais plus qu'une frivole histoire d'amour : je rêvais maintenant à de vastes romans engagés. Il entraînait beaucoup de prudence dans ma sévérité : elle prévenait toute déception et m'épargnait le ridicule de m'être surestimée.

Vers la fin d'août, Sartre se rendit à Paris pour participer à une réunion de résistance : le C.N.E. avait tenu fin mai sa première assemblée plénière, et des regroupements s'opéraient. J'allai l'attendre à Angers. De la terrasse d'un café, face à la gare, je l'aperçus qui s'approchait à pas vifs en agitant un journal : la première critique de *L'Invitée* venait de paraître dans *Comœdia* sous la plume de

Marcel Arland. Jamais plus aucun article ne me fit autant de plaisir ; Arland parlait de mon roman avec chaleur, malgré quelques réserves, et il avait l'air de le prendre au sérieux : c'est cela surtout qui me ravit. Il n'arrive pas souvent qu'on touche, sans équivoque, à l'accomplissement d'un long désir : cette chronique, rédigée par un vrai critique, imprimée dans un vrai journal, m'assurait, noir sur blanc, que j'avais composé un vrai livre, que j'étais vraiment, soudain, un écrivain. Je ne boudai pas ma joie.

Elle ne fléchit pas quand je revins à Paris ; il y eut d'autres critiques, en assez grand nombre, et pour la plupart élogieuses. Beaucoup dénonçaient l'immoralité du milieu que je décrivais ; Arland même regrettait que mes héros fussent obsédés par des histoires de lit ; il est vrai qu'à l'époque Vichy interdisait *Tartuffe* et faisait trancher la tête à une avorteuse ; toutes les femmes étaient chastes, les filles pucelles, les hommes fidèles, les enfants innocents ; tout de même, cette chatouilleuse pudibonderie me surprit : on s'allonge si peu dans *L'Invitée* ! En revanche, je lus avec un agréable étonnement les remarques que fit Thierry Maulnier sur Françoise, sur son acharnement au bonheur : je les trouvai justes et elles me prenaient au dépourvu ; mon livre possédait donc l'épaisseur d'un objet ; dans une certaine mesure, il m'échappait. Cependant j'eus plaisir aussi à constater qu'il n'avait pas trahi mes intentions. Gabriel Marcel m'écrivit, dans une lettre très aimable, que Xavière lui apparaissait comme une parfaite incarnation de l'Autre. Un homme d'âge me demanda un rendez-vous par l'intermédiaire de Marco ; il me raconta un drame politique, fort ténébreux, auquel il avait été mêlé et dont le ressort avait été, comme dans *L'Invitée*, la lutte à mort de deux consciences. Je me convainquis donc que les thèmes dont j'étais partie ne s'étaient pas dégradés en cours de route. Je reçus d'autres lettres ; une de Cocteau, une, je crois, de Mauriac. Ramon Fernandez, qui ne mettait jamais les pieds au Flore, y vint pour me voir ; il s'était rallié au camp ennemi et sa démarche me gêna un peu ; elle me toucha pourtant. Dans ma jeunesse, j'avais beaucoup aimé ses livres, et sa défection m'avait attristée. Il avait pris de l'embonpoint et il portait des guêtres blanches. Il me fit, sur la vie sexuelle de Proust, des récits qui me stupéfièrent.

Marco, qui se faufilait dans le monde, entendit des conversations de salon qui m'étaient favorables ; il me les rapporta d'un ton mi-figue, mi-raisin. « Vous devez penser que vos amis ne vous ont pas rendu justice ! » me dit-il. J'enregistrai avec satisfaction son dépit. Un romancier malchanceux, que Sartre connaissait un peu, me rencontra au premier étage du Flore ; « Vous avez eu du pot ! me dit-il. Vous êtes tombée sur un bon sujet. » Il hocha la tête : « Oui, c'est un bon sujet, vous avez eu vraiment du pot ! » Je m'attendais au dédain d'Adamov. « Alors, lui dis-je, vous avez vu ? C'est un vrai roman avec un commencement, un milieu, une fin : ça vous déplaît bien fort ? » Il hocha la tête, son regard s'alourdit : « Pas tant que ça. Il y a Xavière, dit-il. Il y a Xavière. » A cause de Xavière, quelques habitués du Flore m'accordaient des circonstances atténuantes ; mais la grande majorité me regardait d'un mauvais œil ; ils se plaignirent à Olga, à Mouloudji : j'avais piètrement parlé du Bal nègre et de sa splendide animalité. Ils ne

retrouvaient dans ce roman aucun de leurs mythes et le personnage de Françoise les exaspérait. Les hommes surtout me condamnaient ; les femmes étaient plus divisées. Quelques-unes m'abordèrent : « Pourrait-on se voir, de temps en temps ? » J'éludai, et elles en parurent vexées. Un très beau jeune homme, Francis Vintenon, que je connaissais de vue depuis longtemps, me manifesta son approbation avec plus de grâce ; il m'offrit un paquet de cigarettes anglaises, ce qui était à l'époque un précieux cadeau ; par la suite, il m'apporta souvent des cigarettes et des romans anglais, bien qu'il fût, je le savais, radicalement fauché.

Ainsi, je suscitais à travers mon livre des curiosités, des impatiences, des sympathies ; il y avait des gens qui l'aimaient. Je tenais enfin les promesses que je m'étais faites à quinze ans ; enfin je recueillis la récompense d'un long travail inquiet ! Je ne compromise pas mon plaisir par des questions indiscrètes ; je ne demandai pas quelle était la valeur absolue de mon roman, s'il résisterait au temps : l'avenir en déciderait. Pour l'instant, il me suffisait d'avoir franchi un premier seuil : *L'Invitée* existait pour autrui et j'étais entrée dans la vie publique.

J'avais beau m'être attaquée souvent au mirage de l'Autre et l'avoir encore dénoncé dans *L'Invitée*, j'en fus la dupe quand je me rencontrai moi-même sous la figure d'une autre. Parlant des Éditions Gallimard, un chroniqueur m'appela « la nouvelle romancière maison » ; les mots tintinnabulèrent gaiement dans ma tête ; cette jeune femme au visage sérieux qui commençait sa carrière d'écrivain, comme je l'aurais enviée si elle avait porté un nom différent du mien : et c'était moi ! Je réussissais, tant mon expérience était fraîche, à me confondre avec mon image : tout ce qui la rehaussait, j'en bénéficiais. Si on m'avait attribué le prix Goncourt, cette année-là, je l'aurais reçu avec une jubilation entière. Il en fut question ; on m'avisa, chez Gallimard, au mois de mars¹, que j'avais de sérieuses chances. Le C.N.E., me dit Sartre, ne voyait pas d'objection à ce que je l'accepte si je n'accordais à la presse ni article ni interview. L'après-midi où eut lieu la délibération, je travaillai comme d'habitude au premier étage du Flore ; mais j'attendais avec quelque impatience le coup de téléphone qui devait m'annoncer le résultat. J'avais mis une robe neuve, confectionnée à La Pouèze sous la direction de M^{me} Lemaire dans un tissu ersatz, mais d'un beau bleu électrique ; j'avais échangé mon turban contre une coiffure en hauteur, plus recherchée. L'idée que d'un instant à l'autre il pouvait se faire un grand bruit autour de moi m'intimidait, mais m'alléchait. Cependant, je ne m'émus pas quand je sus que le prix avait été décerné à Marius Grout. Quelques jours plus tard, on m'assura que pour le Renaudot j'étais très bien placée ; je me trouvais à La Pouèze quand le journal m'apprit que le lauréat était le docteur Soubiran, et cette fois je n'eus pas l'ombre d'un regret. Ce ne fut ni par orgueil ni par indifférence que je pris aisément mon parti de ces déconvenues ; les amitiés que j'avais nouées à la fois servaient mon amour-propre et me détournaient de trop lui accorder.

Nos amitiés anciennes, il n'en restait pas grand-chose ; le temps les avait émoussées, ou bien la distance, l'absence nous en privait ; nous fréquentions

presque exclusivement « la famille » ; cela fit un grand changement dans mon existence quand soudain le cercle de nos relations s'élargit.

L'Afrique fantôme et *L'Âge d'homme* de Michel Leiris nous avaient frappés par leur sincérité pointilleuse, par l'éclat d'un style à la fois lyrique et distant ; nous avions souhaité en connaître l'auteur. Sartre le rencontra au C.N.E. et j'ai dit que Leiris avait commenté *Les Mouches* dans *Les Lettres françaises*. En juillet, pendant mon absence, Sartre alla dîner chez les Leiris et en octobre ils m'invitèrent avec lui. Sartre avait oublié le numéro de leur immeuble et nous errâmes plus d'une demi-heure sur le quai des Grands-Augustins avant de trouver la bonne porte. Le crâne rasé, strictement vêtu, les gestes guindés, Leiris m'intimida un peu, malgré la cordialité appuyée de son sourire ; mais Zette me mit tout de suite à mon aise ; une jeune fille se survivait dans ses yeux bleus, tandis que sa voix, son accueil avaient une chaleur presque maternelle. L'appartement, bourgeoisement meublé, regorgeait de livres et de tableaux modernes : des Picasso, des Masson, des Miro, de très beaux Juan Gris ; les chaises du bureau étaient recouvertes de tapisseries exécutées d'après des cartons de Juan Gris. Les fenêtres donnaient sur un grand paysage d'eau et de pierres. Leiris travaillait au Musée de l'Homme. Zette gérait la galerie de son beau-frère Kahnweiler qui avait lancé la plupart des grands peintres cubistes et qui possédait une immense collection de Picasso. Il vivait clandestinement dans cet appartement qui servait souvent de refuge à des Juifs et à des résistants. Les Leiris connaissaient une quantité de gens célèbres ou notoires et nous racontèrent sur eux un tas d'histoires. Ils étaient intimement liés avec Giacometti et ils nous parlèrent beaucoup de lui. Leiris nous décrivit aussi les beaux temps du surréalisme ; il s'était donné avec passion à cette aventure ; à l'époque, il poudrait son visage à blanc et il faisait peindre des paysages sur son crâne rasé. Il avait prit part au banquet qui se tint, peu après la guerre, au premier étage de La Closerie des Lilas, en l'honneur de Saint-Pol Roux ; par la fenêtre ouverte, il avait crié à pleins poumons : « Vive l'Allemagne ! » Des passants l'avaient sommé de descendre s'expliquer ; il l'avait fait, et il s'était réveillé à l'hôpital. Un mélange de masochisme, d'extrémisme et d'idéalisme lui avait valu maintes expériences cuisantes et saugrenues qu'il relatait avec une impartialité légèrement étonnée.

Queneau était un des meilleurs amis de Leiris ; je ne sais plus comment se décida notre première entrevue avec lui ; elle eut lieu au Flore et nous dûmes à Queneau que nous aimions beaucoup *Les Enfants du limon*. Son premier dessein avait été d'écrire une étude sérieuse sur les illuminés qui s'étaient consumés à chercher la quadrature du cercle et le mouvement perpétuel : il nous parla d'eux longuement et avec charme. Nous fûmes étonnés d'apprendre qu'il s'entendait aux mathématiques et lisait couramment Bourbaki. D'ailleurs, il était en de nombreux domaines d'une remarquable érudition que certes il n'étaït jamais mais qu'il monnayait en anecdotes, en rapprochements, en aperçus. Sa conversation me mettait en gaieté car il s'amusait de tout ce qu'on lui disait et davantage encore de tout ce qu'il disait : ses yeux pétillaient derrière ses lunettes et il éclatait d'un rire dont, réflexion faite, le sens était souvent incertain, mais

l'allégresse, en tout cas, contagieuse. Sa femme proférait avec un air d'ingénuité des vérités gênantes ou des incongruités ; parfois elle déconcertait, mais elle avait des drôleries.

A la générale des *Mouches*, Sartre avait trouvé Camus sympathique. Ce fut au Flore que je le rencontrai, avec Sartre, pour la première fois. La conversation roula, non sans un peu d'hésitation, sur des sujets littéraires, entre autres sur *Le Parti pris des choses* de Ponge que Camus appréciait comme Sartre. Les circonstances nous amenèrent à briser très vite la glace. Camus était féru de théâtre. Sartre parla de sa nouvelle pièce et des conditions dans lesquelles il comptait la monter ; il lui proposa de jouer le rôle du héros et de la mettre en scène. Camus hésita un peu et, comme Sartre insistait, il accepta. Les premières répétitions eurent lieu dans ma chambre avec Wanda, Olga Barbezat, et Chauffard en garçon d'étage : c'était un ancien élève de Sartre, qui écrivait, mais qui voulait par-dessus tout devenir acteur ; il travaillait chez Dullin. La promptitude avec laquelle Camus se lança dans cette aventure, la disponibilité dont elle témoignait nous donnèrent de l'amitié pour lui. Il venait d'arriver à Paris ; il était marié, mais sa femme était restée en Afrique du Nord ; il avait quelques années de moins que moi. Sa jeunesse, son indépendance le rapprochaient de nous : nous nous étions formés sans lien avec aucune école, en solitaires ; nous n'avions pas de foyer, ni ce qu'on appelle un milieu. Comme nous, Camus avait passé de l'individualisme à l'engagement ; nous savions, sans qu'il y eût jamais fait allusion, qu'il avait d'importantes responsabilités dans le mouvement « Combat ». Il accueillait de bon appétit le succès, la notoriété, et il ne s'en cachait pas : un air blasé aurait eu moins de naturel ; il laissait percer de temps en temps un petit côté Rastignac, mais il ne semblait pas se prendre au sérieux. Il était simple et il était gai. Sa bonne humeur ne dédaignait pas les plaisanteries faciles : il appelait Descartes le garçon du Flore nommé Pascal ; mais il pouvait se les permettre ; un charme, dû à un heureux dosage de nonchalance et d'ardeur, l'assurait contre la vulgarité. Ce qui me plaisait surtout en lui c'est qu'il sût sourire avec détachement des choses et des gens, tout en se donnant intensément à ses entreprises, à ses plaisirs, à ses amitiés.

Nous nous retrouvions, par petits groupes, ou tous ensemble, au Flore, dans de modestes restaurants du quartier, et souvent chez les Leiris. Quelquefois aussi j'invitai à dîner les Leiris, les Queneau, Camus : on pouvait sans trop de peine tenir huit autour de ma table. Bost qui cuisinait un peu m'aidait à préparer les repas. J'étais mieux ravitaillée que l'année précédente, grâce à Zette qui me procurait de loin en loin un peu de viande. J'offrais à mes convives des bassines de haricots, de grands plats de bœuf mode et je m'arrangeais pour avoir du vin en abondance. « Ça ne brille pas par la qualité, mais il y a la quantité », disait Camus. Jamais auparavant je n'avais « reçu » et cela me divertissait.

Ces rencontres nous occupaient beaucoup et nous leur accordions un prix que la parenté de nos goûts, de nos opinions, de nos curiosités ne suffit pas à expliquer ; elles le devaient à cette solidarité pratique qui nous liait. Nous écoutions la B.B.C., nous nous communiquions les nouvelles, nous les

commentions ; ensemble nous nous réjouissions, nous nous inquiétions, nous nous indignions, nous haïssions, nous espérions ; quand nous parlions de la pluie et du beau temps, une sous-conversation se poursuivait où s'exprimaient encore nos attentes et nos craintes ; il nous suffisait d'être présents les uns aux autres pour nous savoir unis et pour nous sentir forts. Nous nous promettions de demeurer à jamais ligüés contre les systèmes, les idées, les hommes que nous condamnions ; leur défaite allait sonner ; l'avenir qui s'ouvrirait alors, il nous appartiendrait de le construire, peut-être politiquement, et en tout cas sur le plan intellectuel : nous devons fournir à l'après-guerre une idéologie. Nous avions des projets précis. Gallimard s'appêtait à publier dans son *Encyclopédie* un volume consacré à la philosophie ; nous envisagions d'en détacher la section éthique : Camus, Merleau-Ponty, Sartre, moi-même, nous en ferions un manifeste d'équipe. Sartre était décidé à fonder une revue que nous dirigerions tous ensemble. Nous étions arrivés au bout de la nuit, l'aube pointait ; coude à coude, nous prenions un départ tout neuf : c'est pourquoi, en dépit de mes trente-six ans, je trouvai à ces amitiés la fraîcheur étourdissante des amitiés de jeunesse.

Ce fut une chance pour moi d'y accéder au moment où j'entrais dans la vie littéraire ; elles m'aidèrent à définir mes ambitions. Je n'aspirais pas au marbre des siècles, mais je ne me serais pas contentée de quelques grelots ; je connus mon vrai désir par la joie que j'éprouvai en touchant à son accomplissement. Pendant le premier des dîners que je donnai dans ma chambre, Zette Leiris et Jeanine Queneau évoquèrent les conversations qu'elles avaient eues en septembre, tout en roulant à bicyclette sur des chemins de campagne : elles parlaient des rapports de Françoise et de Pierre, dans *L'Invitée*, de l'attitude du couple à l'égard de Xavière, de l'infidélité et de la loyauté, de la jalousie, de la confiance ; elles me laissèrent entendre qu'à travers ces discussions elles s'étaient interrogées sur des problèmes personnels ; je me rappelle cette effervescence au-dedans de moi, tandis que je les écoutais. Un mot de Camus aussi m'émut ; je lui avais prêté une copie dactylographiée du *Sang des autres* ; nous étions dans la cuisine des Leiris, nous allions nous mettre à table pour dîner quand il me prit à part : « C'est un livre fraternel », me dit-il avec élan, et je pensai : « Cela vaut la peine d'écrire si on peut créer de la fraternité avec des mots. » Pénétrer si avant dans des vies étrangères que les gens, en entendant ma voix, aient l'impression de se parler à eux-mêmes : voilà ce que je souhaitais ; si elle se multipliait dans des milliers de cœurs, il me semblait que mon existence rénovée, transfigurée, serait, d'une certaine manière, sauvée.

Maintenant que j'avais un livre publié, il eût été normal que j'assiste aux réunions du C.N.E. ; j'en fus éloignée par un scrupule qui souvent par la suite m'incita à des réserves analogues. Mon accord avec Sartre était si entier que ma présence eût vainement doublé la sienne ; inutile, elle devenait, me semblait-il, inopportune et ostentatoire ; je ne redoutais pas la malveillance d'autrui, mais ma propre gêne : j'aurais eu, intérieurement, l'impression de me livrer à une exhibition indiscreète. Cette censure n'aurait peut-être pas joué si j'avais pu dès les premiers jours accompagner Sartre au C.N.E. ; et sûrement, j'aurais passé outre si

ces séances m'avaient alléchée : mais Sartre les trouvait plutôt fastidieuses. Je fus contente que Camus me demandât de donner *Le Sang des autres* aux Éditions de Minuit². J'aurais aimé « faire quelque chose » ; mais je répugnais à une participation symbolique et je restai chez moi.

La littérature était en sommeil, mais il y eut une saison théâtrale assez vivante. Barrault monta à la Comédie-Française *Le Soulier de satin*. Bien des choses nous avaient heurtés, dans ce drame, lorsque nous l'avions, lu quelques années plus tôt ; cependant, nous avions admiré que Claudel eût réussi à faire tenir dans un amour le ciel et la terre. Il nous écoeurait tout à fait depuis qu'il avait écrit son « Ode au Maréchal » ; nous fûmes tout de même curieux d'entendre sa pièce et de voir comment Barrault l'avait traitée. Le spectacle commençait à six heures du soir et durait plus de quatre heures : il nous tint en haleine. Marie Bell, en travesti, me gêna : je prêtai à dona Prouhèze une grâce plus garçonnière ; mais je me pris à sa voix : elle embrasait l'Afrique et les Amériques, le désert et les océans, elle brûlait les cœurs ; Barrault était un bien grêle Rodrigue au milieu de ce buisson ardent. Sa mise en scène allait à hue et à dia. Pour peindre avec des mouvements humains les vagues de la mer, il s'était heureusement inspiré du théâtre chinois ; on reconnaissait, à d'autres inventions, le novateur de *La Faim* ; mais le rideau se leva plus d'une fois sur un décor digne du Châtelet. A la sortie, nous nous demandâmes avec perplexité quel chemin il allait choisir. Un peu plus tard, une jeune compagnie présenta au Théâtre de Poche *Orange*, d'après Strindberg : comme metteur en scène et comme acteur, Jean Vilar promettait beaucoup. Nous n'aimions guère les pièces de Giraudoux, et je ne sais trop pourquoi nous allâmes voir *Sodome et Gomorrhe* : nous remarquâmes, comme tout le monde, le passage d'un ange qui s'appelait Gérard Philipe.

Clouzot avait tourné *Le Corbeau*, sur un scénario de Chavance. Certains résistants l'accusèrent de servir la propagande ennemie : projeté en Allemagne, le film donnerait de la France une image odieuse. En fait, il ne passa pas les frontières. Les amis de Clouzot faisaient valoir que le film s'attaquait aux lettres anonymes, alors que les occupants exhortaient les Français à dénoncer en douce leurs voisins. Nous ne pensions pas que *Le Corbeau* eût aucune efficacité morale, ni qu'il méritât de susciter de patriotiques indignations : nous trouvions que Clouzot avait du talent.

J'allai passer le début de janvier dans la neige. Sartre ne m'accompagna pas, mais Bost vint avec moi à Morzine, où des amis avaient loué une maison. Je retrouvai tendrement mon passé sur les toits blancs du village, dans les rues qui sentaient le bois mouillé. Mais j'eus des déboires ; la méthode française avait changé, les moniteurs interdisaient catégoriquement l'usage du stem ; il fallait tout apprendre à neuf et je peinaï dur : « Je donnerais le prix Renaudot pour savoir le christiania aval », écrivis-je à Sartre. Je m'amusais tout de même

beaucoup et je mangeais.

Un matin, je trouvai le magasin de sport où je faisais farter mes skis sens dessus dessous : la nuit, les maquisards l'avaient mis à sac. Le propriétaire refusait de leur verser les contributions qu'ils lui réclamaient, tout était de sa faute, me dirent les autres commerçants, plus patriotes ou plus prudents. En tout cas, les maquisards faisaient la loi à Morzine ; un autre événement le confirma ; je le racontai à Sartre dans une lettre :

« L'hôtel³ est en révolution ; il y a une heure, à six heures 1/2 du soir, trois types du maquis se sont amenés, revolver au poing, en réclamant une certaine Odette ; c'est une villégiaturante élégante et antipathique qui dîne à la table voisine de la nôtre et qui, paraît-il, travaille pour la Gestapo ; ils ont saisi une jeune idiote qui s'était liée avec Odette, ces derniers jours, ils sont montés avec elle dans sa chambre, ont examiné poliment ses papiers et sont redescendus dans le hall où le patron a insisté pour leur offrir l'apéritif ; tous les gens de l'hôtel semblaient déborder de sympathie pour eux. Ils attendaient Odette, mais le dîner s'est achevé sans qu'elle apparût : c'était un étrange dîner, tous les regards étaient fixés sur cette table vide. Il paraît qu'elle a dénoncé un tas de gens et qu'à l'hôtel tout le monde le savait. J'avais remarqué qu'elle était très liante, mais je croyais que c'était par simple coquetterie ; le soir, elle sortait avec des moniteurs ; à part ça, elle allait à la messe et elle avait l'air d'une jeune fille de bonne famille. Les trois types ont annoncé que, quand ils la trouveraient, ils la descendraient, et personne, pas même son amie de huit jours, n'a paru désireux de la mettre en garde... Par ailleurs, j'ai vu, cet après-midi, sur la piste deux Teutons en uniforme qui s'exerçaient gravement au ski, c'était aussi surprenant, pour le moins, qu'une musulmane à bicyclette... »

En fait, quelqu'un dut prévenir Odette ; elle ne remit pas les pieds à l'hôtel. Et trois jours plus tard, rentrant à Paris, comme j'attendais une correspondance, je vis sur le quai d'en face son blazer rouge ; elle parlait avec des gens et semblait parfaitement insouciant.

L'aviation alliée avait conquis le ciel ; la presse, en s'indignant contre le « terrorisme anglo-saxon », confirmait les nouvelles diffusées par la B.B.C. : la Rhénanie, Cologne, Hambourg, Berlin étaient dévastés. A l'est, les Allemands se repliaient devant l'offensive soviétique. Les Alliés débarquèrent en février à Nettuno ; les armées qui montaient de Salerne pour faire leur jonction avec ces nouvelles unités furent arrêtées à Cassino : il y eut un violent combat qui détruisit de fond en comble le fameux monastère ; mais les Anglo-Américains reprirent leurs progrès ; ils entreraient bientôt dans Rome. Notre propre libération était l'affaire de quelques mois, peut-être de quelques semaines. La R.A.F. préparait le débarquement en multipliant les raids sur la France : elle pilonnait les usines, les gares, les ports. Nantes était rasé. La banlieue parisienne fut durement touchée. La Résistance appuyait cet effort : des camions allemands sautaient ; les cheminots détérioraient les locomotives et le matériel ferroviaire.

En Savoie, en Limousin, en Auvergne, les maquis proliféraient. De temps en temps, les Allemands les attaquaient ; ils emprisonnaient, ils fusillaient. On lisait couramment dans les journaux que quinze « réfractaires », que vingt « bandits », que toute une bande de « traîtres » avaient été abattus. Des bruits couraient : dans le Nord, en Dordogne, dans le Centre, les Allemands avaient passé par les armes tous les habitants mâles d'un village, chassé les femmes et les enfants, et incendié les maisons. A Paris, les occupants ne collaient plus d'« Avis » aux murs ; cependant, ils affichèrent les photographies des « terroristes étrangers » qu'ils condamnèrent à mort le 18 février et dont vingt-deux furent exécutés le 4 mars : malgré la grossièreté des clichés, tous ces visages qu'on proposait à notre haine étaient émouvants et même beaux ; je les regardai longtemps, sous les voûtes du métro, pensant avec tristesse que je les oublierais. Il y eut beaucoup d'autres héros, beaucoup d'autres victimes dont on ne nous montra pas les traits : attentats et représailles s'exaspéraient. C'est à cette époque, je crois, que Lautmann fut exécuté à Toulouse ; j'appris alors la mort de Cavaillès, la déportation de Kahn : je me rappelais la petite fille aux nattes brunes, la maison dallée de rouge, au milieu de châtaigneraies paisibles, et je n'arrivais pas à croire que le bonheur pût en un instant s'anéantir. Pourtant, c'était vrai. Sartre allait environ trois fois par semaine aux réunions du C.N.E. et du C.N.Th. ; s'il tardait à revenir, ma gorge se nouait ; pendant les cinq, pendant les dix premières minutes, ce serait juste ainsi, me disais-je ; et au bout de deux heures, de trois heures, que ferais-je ? Nous attendions la défaite d'Hitler avec une jubilation fiévreuse ; mais, d'ici là, nos vies pouvaient être ravagées. L'allégresse, l'angoisse faisaient dans nos cœurs un incertain ménage.

Un matin, en arrivant au Flore, nous trouvâmes Mouloudji égaré : Olga Barbezat et Lola venaient d'être arrêtées. Elles étaient assez intimement liées ; aucune des deux n'avait d'activités politiques mais, la veille, elles avaient pris le thé chez des amis qui faisaient de la résistance : la police avait raflé tout le monde. Sartre parla au prétendu secrétaire de Laval qui parut très embarrassé. Malgré de multiples démarches, Mouloudji et Barbezat échouèrent à faire relâcher les deux femmes ; du moins, reçurent-ils l'assurance qu'elles ne seraient pas déportées ; elles restèrent, en fait, à Fresnes jusqu'au mois de juin.

Nous étions tous assez endurcis à l'inquiétude pour qu'elle ne pût pas radicalement nos plaisirs ; nous fêtâmes gaiement Mouloudji, quand il reçut, le 26 février, le prix de la Pléiade que venait de créer Gallimard. Le jury réunissait Éluard, Malraux, Paulhan, Camus, Blanchot, Queneau, Arland, Roland Tual et Sartre ; Lemarchand en était secrétaire ; il devait couronner un manuscrit inédit : le lauréat recevrait cent mille francs et Gallimard publierait son livre. Sartre vota pour *Enrico*, que soutenait aussi Camus ; Mouloudji n'avait pas de concurrent sérieux et l'emporta sans difficulté. Il en avait bien besoin car, cet hiver-là, il traînait la misère, il ne possédait pas même un pardessus ; dans la rue, il relevait le col de son veston et grelottait. Quelques écrivains, natifs comme lui d'Afrique du Nord, organisèrent au Hoggar un déjeuner en son honneur ; j'y fus invitée avec Sartre ; on servit comme plat de résistance des côtelettes de mouton : je me

rappelle encore ma déception en m'apercevant que la mienne se réduisait à un os enrobé d'un peu de graisse. La fortune de Mouloudji stupéfia Boubal, puis le scandalisa ; quand *Enrico* fut imprimé⁴, il le feuilleta : « Cent mille francs pour écrire des conneries pareilles ! Cent mille francs pour raconter qu'on a couché avec sa mère ! Pour ce prix-là, j'en dirais bien autant ! » Mouloudji commença tout de suite d'autres récits qui parurent dans *L'Arbalète*. La critique reprocha à son récit son « misérabilisme » mais lui fit tout de même bon accueil.

A peu de temps de là, nous participâmes à une autre manifestation littéraire. Picasso venait d'écrire une pièce. *Le Désir attrapé par la queue*, qui évoquait les œuvres d'avant-garde des années 20 ; c'était un lointain et tardif reflet des *Mamelles de Tirésias* ; Leiris proposa d'en faire une lecture publique et nous acquiesçâmes ; Camus se chargea de mener le jeu ; il tenait entre ses mains une grosse canne dont il frappait le sol pour indiquer les changements de tableaux ; il décrivait les décors et présentait les personnages ; il dirigea les interprètes, choisit par Leiris, et qui s'exercèrent pendant plusieurs après-midi : Leiris avait le principal rôle ; il disait avec ferveur les monologues de *Gros pied* ; Sartre était le *Bout rond*, Dora Marr *l'Angoisse grasse*, la femme du poète Hugnet *l'Angoisse maigre*. La très jolie Zanie Campan — femme de l'éditeur Jean Aubier, et qui souhaitait faire du théâtre — incarnait *la Tarte* et moi je jouais *la Cousine*.

La lecture eut lieu, vers sept heures du soir, dans le salon des Leiris ; on y avait disposé quelques rangées de chaises, mais il vint tant de monde qu'un grand nombre d'auditeurs restèrent debout au fond de la pièce et dans l'antichambre. Nous étions groupés, le dos à la fenêtre, face à l'assistance qui nous écouta et nous applaudit religieusement ; pour Sartre, pour Camus, pour moi, il ne s'agissait que d'une amusette, mais, dans ce milieu, on prenait au sérieux — du moins en apparence — tous les faits et gestes de Picasso. Il était présent et chacun le congratula ; je reconnus Barrault ; on me désigna le beau visage de Braque. Une partie du public prit congé, et nous passâmes à la salle à manger où l'ingéniosité de Zette et de généreuses contributions avaient ressuscité l'avant-guerre ; des milliardaires argentins, qui faisaient décorer leur appartement par les plus grands artistes de Paris, et pour qui Picasso avait peint une porte, avaient apporté un énorme gâteau au chocolat. C'est alors, je crois, que j'approchai pour la première fois Lucienne et Armand Salacrou, Georges Bataille, Georges Limbour, Sylvia Bataille, Lacan ; des comédies, des livres, une belle image devenaient des gens de chair et d'os, et moi aussi j'existais un peu pour eux ; comme le monde s'était élargi et enrichi, en quelques mois ! Et que j'avais plaisir à me sentir vivre ! Je m'étais mise en frais de toilette ; Olga m'avait prêté un pull-over en angora d'un beau rouge ; Wanda, un collier de grosses perles bleues : Picasso me ravit en me félicitant de cet accord. Je souriais, on me souriait, j'étais contente des autres et de moi, ma vanité s'ébrouait agréablement, l'amitié me tournait la tête. Plaisanteries, balivernes, politesses et effusions, quelque chose sauvait de la fadeur toutes ces mondanités : elles avaient un arrière-goût secret et violent ; un an plus tôt, nous n'aurions pas imaginé de nous réunir pour passer des heures si bruyantes et si étourdies ; d'avance, et contre toutes les menaces qui pesaient sur

beaucoup d'entre nous, nous célébrions la victoire.

Vers onze heures du soir, la plupart des invités s'en allèrent. Les Leiris retinrent les interprètes de la pièce et quelques intimes ; pourquoi ne pas prolonger la fête jusqu'à cinq heures du matin ? Nous acceptâmes, tout amusés du caractère irrémédiable de notre décision ; car, aussitôt que minuit eut sonné, elle se doubla d'une contrainte : volontairement et malgré nous, nous nous trouvions bouclés jusqu'à l'aube dans cet appartement que cernait une cité interdite. Nous avions perdu l'habitude de veiller tard ; heureusement, il restait assez de vin pour chasser nos torpeurs. On ne dansa pas, pour ne pas scandaliser les locataires d'en dessous, mais Leiris mit en sourdine des disques de jazz. Mouloudji chanta *Les Petits Pavés* d'une jolie voix encore enfantine ; on réclama à Sartre *Les Papillons de nuit* et *J'ai vendu mon âme au diable* ; Leiris et Camus lurent une scène d'un mélodrame choisi ; les autres se dépensèrent, je ne sais trop comment. Par moments, le sommeil m'alanguissait : c'est alors que je goûtais le plus intensément cette nuit insolite. Dehors, sauf pour les occupants et leurs protégés, les rues n'étaient plus des chemins, mais des barrières ; au lieu de les unir, elles isolaient les immeubles qui prenaient leur vraie figure : des baraques de prisonniers ; Paris était un vaste stalag. Nous avions conjuré cette dispersion et, si nous n'avions pas enfreint la règle, du moins l'avions-nous déjouée : boire et causer ensemble, au cœur des ténèbres, c'était un plaisir si furtif qu'il nous paraissait illicite ; il participait de la grâce des bonheurs clandestins.

Cette soirée se prolongea pour nous par quelques relations nouvelles. Un ou deux ans plus tôt, nous avions dîné chez les Desnos avec Dora Marr et Picasso ; la conversation avait piétiné. Nous le revîmes pendant les répétitions de sa pièce et le jour de la lecture ; il nous invita à déjeuner au restaurant des Catalans⁵, où il prenait tous ses repas en compagnie de Dora Marr, et il nous reçut plusieurs fois dans son atelier. Nous y allions d'ordinaire le matin, avec les Leiris. Il habitait rue des Grands-Augustins, il dormait dans une chambre nue comme un cachot ; il n'y avait guère non plus de meubles dans le vaste grenier où il travaillait : seulement un poêle, dont les tuyaux couraient partout, des chevalets et des tableaux, les uns tournés face au mur, les autres visibles. Je connaissais, par diverses expositions, la manière dont il transformait un thème d'une toile à l'autre ; il peignait, à l'époque, le chevet de Notre-Dame, un bougeoir, un bouquet de cerises, et on saisissait clairement, à travers les diverses versions, les jeux de son invention, ses progrès, ses pauses, ses caprices. Comparées à ses œuvres passées, celles-ci étaient plus parfaites que neuves ; mais cette perfection avait son prix et j'aimais découvrir ces toiles sur le lieu, au moment même de leur création. Picasso nous accueillait toujours avec une vivacité sémillante ; sa conversation avait de la gaieté et du brillant, mais on ne causait pas avec lui ; plutôt, il se livrait à des monologues, qu'il gâtait par un excès de paradoxes défraîchis ; je me plaisais surtout à son visage, à ses mimiques, à ses yeux prestes. Il dîna une fois dans ma chambre, avec Dora et les Leiris ; j'avais fait des prodiges. Un grand saladier rempli d'airelles et de groseilles me valut un concert d'éloges.

Nous nous liâmes plus familièrement avec les Salacrou. Salacrou avait l'œil perçant, le rire rapide, la dent vive, un cynisme qu'il retournait volontiers contre lui-même et qui ressemblait alors, plaisamment, à de la fraîcheur ; un de ses charmes c'est que — tout en se déguisant, comme tout le monde — il confessait avec entrain beaucoup de choses qu'on déguise : ses peurs par exemple, et ses vanités.

Nous revîmes souvent aussi, chez les Leiris, Georges Bataille dont *L'Expérience intérieure* m'avait, à certains passages, irritée, à d'autres, vivement touchée ; et Limbour dont j'avais tant aimé le roman *Les Vanilliers*. On prétend souvent que les écrivains ne doivent être connus que par leurs livres, qu'en chair et en os ils déçoivent : je constatai qu'aucun lieu commun n'est plus faux. Quel qu'ait été l'avenir de ces rencontres, jamais l'abord d'un auteur dont j'estimais les œuvres ne m'a déçue. Ils avaient tous une manière à soi d'être attentifs au monde, une malice ou une chaleur, un style, un ton qui tranchait sur la platitude ordinaire. Le charme pouvait à la longue s'user, ou se figer, mais toujours il existait et, dès les premières paroles échangées, il s'imposait.

Un des attraits de ce cercle dans lequel nous entrâmes, c'est que les membres en étaient presque tous d'anciens surréalistes dont la dissidence remontait à des temps plus ou moins lointains ; notre âge, notre formation universitaire, nous avaient tenus, Sartre et moi, à l'écart de ce mouvement qui indirectement avait pourtant beaucoup compté pour nous ; nous avions hérité de ses apports, de ses échecs ; quand Limbour nous racontait des séances d'écriture automatique, quand Leiris et Queneau évoquaient les excommunications prononcées par Breton, ses diktats, ses colères, leurs récits, bien plus détaillés, plus vivants, plus vrais qu'aucun livre, nous mettaient en possession de notre préhistoire. Un jour, au premier étage du Flore, Sartre demanda à Queneau qu'est-ce qui lui restait du surréalisme : « L'impression d'avoir eu une jeunesse », nous dit-il. Sa réponse nous frappa, et nous l'enviâmes.

Je tirai encore un autre profit de ces commerces. Je connaissais peu de femmes de mon âge et aucune qui menât une vie classique d'épouse ; les problèmes de Stépha, de Camille, de Louise Perron, de Colette Audry, les miens étaient à mes yeux individuels et non génériques. Sur bien des points, j'avais réalisé combien, avant la guerre, j'avais péché par abstraction : qu'il ne fût pas indifférent d'être juif ou aryen, à présent je le savais ; mais je ne m'étais pas avisée qu'il y eût une condition féminine. Soudain, je rencontrai un grand nombre de femmes qui avaient dépassé la quarantaine et qui, à travers la diversité de leurs chances et de leurs mérites, avaient toutes fait une expérience identique : elles avaient vécu en « êtres relatifs ». Parce que j'écrivais, parce que ma situation différait de la leur et aussi, je pense, parce que j'écoutais bien, elles me dirent beaucoup de choses ; je commençai à me rendre compte des difficultés, des fausses facilités, des embûches, des obstacles que la majorité des femmes trouvent sur leur chemin ; je sentis aussi dans quelle mesure elles en étaient à la fois diminuées et enrichies. Je n'accordai pas encore beaucoup d'importance à une question qui ne me touchait qu'indirectement, mais mon attention fut éveillée.

Boire des verres, déjeuner ou dîner ensemble, par groupes plus ou moins nombreux, ce n'était pas assez ; nous voulûmes ressusciter cette nuit privilégiée que nous avions passée, après la lecture du *Désir attrapé par la queue* ; en mars, en avril, nous organîsâmes ce que Leiris appela des *fiestas*. La première eut lieu chez Georges Bataille, dans un appartement qui donnait sur la cour de Rohan. Le musicien René Leibowitz s'y cachait avec sa femme. Quinze jours plus tard, la mère de Bost nous prêta sa villa de Taverny : pour une veuve de pasteur et septuagénaire, elle avait les idées larges ; elle enferma à clé ses meubles et ses bibelots précieux, disposa des échiquiers sur une table et s'en alla coucher ailleurs. En juin — j'y reviendrai — il y eut encore une *fiesta* chez Camille. Il m'était souvent arrivé dans ma vie de beaucoup m'amuser : mais c'est seulement au cours de ces nuits que j'ai connu le vrai sens du mot « fête »⁶.

Pour moi⁷, la fête est avant tout une ardente apothéose du présent, en face de l'inquiétude de l'avenir ; un calme écoulement de jours heureux ne suscite pas de fête : mais si, au sein du malheur, l'espoir renaît, si l'on retrouve une prise sur le monde et sur le temps, alors l'instant se met à flamber, on peut s'y enfermer et se consumer en lui : c'est fête. L'horizon, au loin, reste toujours brouillé, les menaces s'y mêlent aux promesses et c'est pourquoi toute fête est pathétique : elle affronte cette ambiguïté et ne l'esquive pas. Fêtes nocturnes des amours naissantes, fêtes massives des jours de victoire : il y a toujours un goût mortel au fond des ivresses vivantes, mais la mort, pendant un moment fulgurant, est réduite à rien. Nous étions menacés ; après la délivrance, bien des démentis nous attendaient, bien des tristesses et l'incertain tohu-bohu des mois et des années ; nous ne nous leurrions pas : nous voulions seulement arracher à cette confusion quelques pépites de joie et nous saouler de leur éclat, au défi des lendemains qui déchantent.

Nous y réussissions grâce à notre connivence ; le détail de ces nuits comptait peu : il nous suffisait d'être ensemble. Cette gaieté, en chacun de nous vacillante, sur les visages qui nous entouraient devenait un soleil et nous illuminait : l'amitié y avait autant de part que les succès alliés. Les circonstances resserraient encore, de manière symbolique, les liens dont j'ai dit la vigueur et la jeunesse. Une infranchissable zone de silence et de nuit nous isolait de tous ; impossible d'entrer, de sortir : nous habitions une arche. Nous devenions une sorte de fraternité, déchaînant à l'abri du monde ses rites secrets. Et le fait est qu'il nous fallait inventer des sortilèges : car enfin le débarquement n'avait pas encore eu lieu, Paris n'était pas libéré ni Hitler abattu ; comment célébrer des événements qui ne sont pas accomplis ? Il existe des conduites magiques, qui abolissent les distances à travers l'espace et le temps : les émotions. Nous suscitons une vaste émotion collective qui réalisait sans délai tous nos vœux : la victoire devenait tangible dans la fièvre qu'elle allumait.

Nous usions pour attiser ce feu des procédés les plus classiques. D'abord la ripaille. Toutes les fêtes brisent le cours normal de l'économie par une débauche de consommation : à une échelle modeste, il en allait ainsi pour nous. Il fallait beaucoup de soins et sévèrement se restreindre pour amasser les victuailles et les bouteilles dont nous garnissions le buffet : et soudain, on mangeait, on buvait à

gogo ! L'abondance, si dégoûtante lorsqu'elle sert à des parades⁸, devient exaltante quand elle réjouit des ventres affamés ; nous apaisions sans vergogne nos fringales. Les désordres amoureux tenaient peu de place dans ces saturnales. C'était surtout la boisson qui nous aidait à rompre avec le quotidien : sur l'alcool, nous ne rechignions pas ; personne, parmi nous, ne répugnait à se saouler ; certains s'en faisaient presque un devoir ; Leiris, entre autres, s'y appliquait avec zèle et il y réussissait admirablement ; il donnait alors des exhibitions de grand style ; je le revois dévalant, assis, l'escalier de Taverny ; il rebondissait de marche en marche, le visage hilare, mais sans se départir d'une dignité un peu compassée ; chacun de nous se faisait ainsi, plus ou moins délibérément, le bouffon de tous les autres, et les attractions ne manquaient pas : nous étions toute une foire avec ses histrions, ses charlatans, ses pitres, ses parades. Dora Marr mimait une course de taureaux ; Sartre au fond d'un placard dirigeait un orchestre ; Limbour découpait un jambon avec des airs de cannibale ; Queneau et Bataille se battaient en duel avec des bouteilles en guise d'épée ; Camus, Lemarchand jouaient des marches militaires sur des casseroles ; ceux qui savaient chanter chantaient, et aussi ceux qui ne savaient pas ; pantomimes, comédies, diatribes, parodies, monologues, confessions, les improvisations ne tarissaient pas et elles étaient accueillies dans l'enthousiasme. On mettait des disques, on dansait, les uns très bien — Olga, Wanda, Camus — les autres moins. Envahie par le bonheur de vivre, je retrouvais ma vieille certitude que vivre peut et doit être un bonheur. Elle persistait dans le calme de l'aube. Puis elle pâlisait sans mourir tout à fait : l'attente recommençait.

A Pâques, nous allâmes à La Pouèze ; pendant notre absence, Paris fut bombardé presque chaque nuit et avec tant de fracas que Bost rêva, nous écrivit-il, à se faire chef d'îlot : il supportait mal d'attendre, les bras croisés, que le plafond lui tombât sur la tête ; il habitait à cent mètres de la gare Montparnasse et la R.A.F. pilonnait systématiquement les gares ; elle avait si bien désorganisé les chemins de fer que Bost avait mis trois heures au lieu de vingt minutes pour aller à Taverny ; d'abord deux trains avaient passé sans qu'il pût, non pas même s'y installer, mais simplement s'accrocher à un tampon : celui qu'il avait réussi à prendre avait bizarrement zigzagué à travers la banlieue, et il s'arrêtait tous les deux kilomètres. A notre retour, nous trouvâmes la gare du Nord, la gare de Lyon, la gare de l'Est fermées. Pour se rendre à Lyon, on partait de Juvisy ; pour aller à Bordeaux, de Denfert-Rochereau. Une nuit, je crus que le ciel et la terre explosaient : les murs de l'hôtel tremblaient et j'allais trembler moi aussi quand Sartre vint me chercher et m'entraîna sur la terrasse de l'hôtel ; l'horizon était embrasé et quelle fantasia dans le ciel ! Je fus fascinée et j'oubliai de craindre. Ce tumultueux spectacle dura plus de deux heures. Nous apprîmes le lendemain que la gare de La Chapelle était en miettes et entourée de décombres ; des bombes étaient tombées au pied du Sacré-Cœur.

Les restrictions s'aggravèrent ; les coupures d'électricité se multiplièrent ; la

dernière rame de métro s'ébranlait à vingt-deux heures ; on diminuait le nombre des séances dans les théâtres et dans les cinémas. On ne trouvait plus rien à manger. Heureusement, Zette m'indiqua un moyen de me ravitailler : le concierge de la fabrique Saint-Gobain, à Neuilly-sous-Clermont, vendait de la viande. Je fis, avec Bost, plusieurs voyages fructueux. Un train nous amenait avec nos bicyclettes, jusqu'à Chantilly ; nous roulions pendant une vingtaine de kilomètres ; nous allions faire nos achats à la fabrique et boire un verre à l'auberge du village ; à proximité s'ouvrait une immense carrière désaffectée d'où avaient été extraites jadis les pierres de la cathédrale de Beauvais ; on y cultivait à présent des champignons dont nous rapportions chaque fois quelques kilos. De la route, nous entendions souvent des explosions et le crépitement de la D.C.A. La gare de Creil et ses environs avaient été rasés ; cependant, un après-midi, tandis que nous traversions la ville en ruine, l'alerte sonna ; malgré la chaleur, je pédalais à perdre haleine quand je passai sur le pont qui surplombe la voie ferrée ; quel désert autour de nous, et quel silence ! Plus loin, la calme odeur des prés et des champs restait encore chargée d'un venin secret ; la chaussée était jonchée de rubans en papier brillant, dont je n'ai jamais su l'origine et auxquels je trouvai un aspect maléfique. Mais je triomphais quand je déballais dans ma chambre des morceaux de bœuf frais.

Nous vîmes s'étaler sur les murs de Paris un escargot, aux couleurs anglaises et américaines, se traînant le long du littoral italien ; à peu de jours de là, nous apprenions que la marche des Alliés sur Rome se précipitait ; la presse ne cachait pas que l'heure du débarquement était proche. Au Flore, l'atmosphère changeait. Francis Vintenon me dit en confidence qu'il venait de s'engager jusqu'au cou dans la Résistance. Le pseudo-secrétaire de Laval disparut ainsi que Zizi Dugommier. La mine des rédacteurs du *Pilori* et de *La Gerbe* s'allongeait ; le matin où les journaux annoncèrent l'exécution de Pucheu, ils se dirent bonjour d'un signe de tête, ils semblaient trop exténués pour parler. L'un d'eux finit par s'arracher une phrase : « C'est notre procès, dit-il. — Oui », dit l'autre ; et leurs regards se perdirent. Le collaborateur du *Pilori* fut pendu pendant les journées de la Libération ; j'ignore quel sort eut son confrère.

Brusquement, le ciel au-dessus de nos têtes se couvrit de suie : Bouda fut arrêté. Lise, que les bombardements empêchaient de dormir et qui ne mangeait jamais à sa faim, était partie pour La Pouèze. Bourla continua à loger dans leur chambre ; une fois pourtant, il passa la nuit chez son père. Les Allemands sonnèrent à cinq heures du matin et les embarquèrent tous deux pour Drancy. M. Bourla vivait avec une Aryenne blonde qui ne fut pas inquiétée ; en partant, Bourla l'embrassa : « Je ne mourrai pas parce que je ne veux pas mourir », lui dit-il. Elle prit aussitôt contact, je ne sais par quel truchement, avec un Allemand qui se faisait appeler Félix et qui promit, contre trois ou quatre millions, de sauver le père et le fils. Il soudoya un gardien et Lise, revenue à Paris dans l'angoisse, reçut de Bourla quelques mots griffonnés sur des bouts de papier : on les avait un peu malmenés, disait-il, mais ils gardaient un bon moral ; ils faisaient confiance à Félix. Avec raison, semblait-il. Félix annonça un matin à la blonde que tous les

internés de Drancy venaient d'être expédiés en Allemagne, mais qu'il avait réussi à faire rester ses deux protégés. L'après-midi j'accompagnai Lise à Drancy, à travers le printemps en fleurs. On nous dit, dans un café proche de la gare, que dans la nuit des trains blindés avaient quitté la station et que les gratte-ciel étaient vides. Nous nous approchâmes des barbelés ; des paillasses prenaient l'air sur les rebords des fenêtres ouvertes ; personne dans les chambres. Nous avons apporté nos lorgnettes, et nous aperçûmes, très loin, deux silhouettes qui s'inclinaient vers nous. Bourla ôta son béret et l'agita d'un air joyeux, découvrant son crâne rasé. Oui, Félix avait tenu parole. Il raconta le surlendemain à la blonde qu'on avait transféré les Bourla dans un camp de prisonniers américains : il les en ferait bientôt sortir ; ils mangeaient bien, ils prenaient des bains de soleil, ils avaient besoin de linge : la blonde et Lise en remplirent une valise. Lise ne voyait jamais Félix ; elle savait seulement ce qu'en disait la blonde qui s'était engouée de lui : elle lui tricotait des pull-overs. Lise fit demander qu'il rapportât un mot de Bourla : il ne rapporta rien. Elle insista ; elle réclama une bague qu'elle avait offerte à Bourla et dont il ne se séparait jamais : pas de bague. Elle prit peur. Pourquoi ce silence ? Où était donc ce camp de prisonniers ? La blonde parut embarrassée ; fut-elle la dupe de Félix, ou sa complice, ou s'efforça-t-elle d'épargner Lise le plus longtemps possible ? Elle se laissa harceler pendant des jours avant de transmettre la réponse de l'Allemand : « Il y a bien longtemps qu'on les a abattus ! »

Je fus bouleversée et par l'égarément de Lise et pour mon compte ; bien des morts déjà m'avaient révoltée, mais celle-ci m'atteignait intimement. Bourla avait vécu tout près de moi, je l'avais adopté dans mon cœur, et il n'avait que dix-neuf ans. Sartre tentait pieusement de me convaincre qu'en un sens toute vie est achevée, qu'il n'est pas plus absurde de mourir à dix-neuf ans qu'à quatre-vingts : je ne le croyais pas. Que de villes et de visages il aurait aimés, qu'il ne verrait pas ! Chaque matin, lorsque j'ouvrais les yeux, je lui volais le monde. Le pire, c'est que je ne le volais à personne ; il n'y avait personne pour dire : « Le monde m'est volé. » Personne : et nulle part cette absence ne s'incarnait ; pas de tombe, pas de cadavre, pas un os. Comme si rien, absolument, n'avait eu lieu. On a retrouvé un mot de lui, sur un papier : « Je ne suis pas mort. Nous sommes séparés seulement. » C'était un mot d'un autre âge. Maintenant, personne n'était là pour dire : « Nous sommes séparés. » Ce néant m'égarait. Et puis je revenais sur terre, mais le sol me brûlait. Pourquoi était-ce ainsi ? Pourquoi avait-il dormi chez son père justement cette nuit-là ? Pourquoi le père se pensait-il en sûreté, pourquoi l'avions-nous cru ? N'était-ce pas la blonde, ses millions et Félix qui l'avaient tué ? Il aurait peut-être survécu à la déportation. C'était des questions oiseuses, mais elles me lancinaient. Il y en avait une autre que je me posais avec épouvante. Il avait dit : « Je ne mourrai pas, parce que je ne veux pas mourir. » Il n'avait pas choisi d'affronter la mort, elle avait fondu sur lui sans son consentement : l'avait-il pendant un instant vue face à face ? Qui avait-on abattu le premier : son père ou lui ? S'il avait su, j'en étais sûre, tout haut ou en silence il avait crié *non*, et cet atroce soubresaut restait à jamais et vainement figé dans l'éternité. Il avait crié

non, et plus rien n'avait été. Je ne trouvais pas cette histoire supportable. Mais je la supportai.

Il m'est plus difficile que pour aucune autre période de retrouver la vraie couleur de mes journées. Ces quatre années avaient été un compromis entre la terreur et l'espoir, entre la patience et la colère, entre la désolation et des retours de joie ; soudain, toute conciliation paraissait impossible, j'étais écartelée. Depuis quelques mois, il m'avait semblé ressusciter, la vie à nouveau m'éblouissait ; et voilà que Bourla disparaissait : jamais je n'avais touché avec une telle évidence la capricieuse horreur de notre condition mortelle. Il y a des gens, plus sages ou plus indifférents, que ces contradictions étonnent peu ; elles se fondent dans le crépuscule indistinct où s'écoulent leurs jours et qu'à peine modèlent, de-ci de-là, quelques lueurs et quelques ombres. Moi, j'avais toujours farouchement séparé les ténèbres de la lumière ; la nuit, la suie, je les ramassais en de brefs instants que j'épuisais en convulsions et en larmes ; à ce prix, je me préservais des ciels d'une limpidité sans mélange. Après quelques jours de pure tristesse, c'est encore sur ce rythme que je pleurai Bourla ; à cause de sa mort même, et de tout ce qu'elle signifiait, les moments où je me donnai au scandale, au désespoir prirent une intensité que je n'avais jamais connue : vraiment infernale. Mais dès que je m'en échappais, de nouveau j'étais happée par les splendeurs de l'avenir et par tout ce qui composait au jour le jour mon bonheur

Nous avions entendu parler depuis plusieurs mois d'un poète inconnu, que Cocteau avait découvert en prison et qu'il tenait pour le plus grand écrivain de l'époque ; c'est du moins ainsi qu'il l'avait qualifié, dans une lettre adressée, en juillet 1943, au président de la 19^e chambre correctionnelle devant lequel passait en jugement Jean Genet, déjà condamné neuf fois pour vol. Barbezat comptait publier dans *L'Arbalète* un fragment de ses œuvres en prose et quelques-uns de ses poèmes ; sa femme, Olga la Brune, allait de temps en temps le voir dans sa prison ; c'est par elle que j'avais appris son existence et quelques détails sur sa vie. Il avait été recueilli à sa naissance par l'Assistance publique et placé chez des paysans ; la majeure partie de son enfance s'était passée dans des maisons de correction ; il avait beaucoup volé et cambriolé à travers le monde et il était pédéraste. En prison, il avait lu ; il avait composé des vers puis écrit un livre. Olga Barbezat disait de lui monts et merveilles. Je m'en laissais moins conter que dans ma jeunesse ; le voyou de génie me semblait un personnage un peu conventionnel ; sachant le goût de Cocteau pour l'extraordinaire et pour la découverte, je le soupçonnais de faire de la surenchère. Cependant, lorsque parut dans *L'Arbalète* le début de *Notre-Dame des fleurs*, nous fûmes saisis ; Genet avait visiblement subi les influences de Proust, de Cocteau, de Jouhandeau, mais il avait une voix à lui inimitable. Il était bien rare, à présent, qu'une lecture rafraîchît notre foi dans la littérature : ces pages nous découvraient à neuf le pouvoir des mots. Cocteau avait vu juste : un grand écrivain venait d'apparaître.

Il était sorti de prison, nous avait-on dit. Un après-midi de mai, comme je me

trouvais au Flore avec Sartre et Camus, il s'approcha de notre table : « C'est vous Sartre ? » demanda-t-il brusquement. Le cheveu ras, les lèvres serrées, le regard méfiant et presque agressif, nous lui trouvâmes l'air d'un dur. Il s'assit mais ne resta qu'un moment. Il revint et nous nous vîmes très souvent. De la dureté, il en avait ; cette société d'où il avait été exclu dès ses premiers vagissements, il la traitait sans égard. Mais ses yeux savaient sourire, et sur sa bouche s'attardait l'étonnement de l'enfance ; il était facile de causer avec lui : il écoutait, il répondait. On ne l'aurait jamais pris pour un autodidacte ; dans ses goûts, dans ses jugements, il avait l'audace, la partialité, la désinvolture des gens pour qui la culture va de soi, et un remarquable discernement. Il lui arrivait d'évoquer avec emphase le Poète et sa mission ; il feignait de se prendre aux élégances et aux fastes des salons dont il chatouillait le snobisme ; il ne tenait pas longtemps ces affectations : il était trop curieux et trop passionné. Ses intérêts étaient catégoriquement circonscrits ; il détestait les anecdotes, le pittoresque. Nous étions montés sur la terrasse de mon hôtel, un soir, et je lui montrai les toits : « Que voulez-vous que j'en foute ? » me dit-il avec humeur ; il avait trop à faire avec lui-même, ajouta-t-il, pour s'occuper des spectacles extérieurs. En fait, il savait très bien regarder ; quand un objet, un événement, une personne avaient du sens pour lui, il trouvait pour en parler les mots les plus directs et les plus justes ; seulement, il n'accueillait pas n'importe quoi ; il avait besoin de certaines vérités et il cherchait, souvent par de bizarres détours, les clefs qui les lui ouvriraient. Il menait cette quête avec une sorte de sectarisme, mais aussi avec une des intelligences les plus aiguës que j'ai connues ; son paradoxe, à cette époque, c'est que, buté dans des attitudes, donc peu ouvert, c'était pourtant un esprit entièrement libre. A la base de son entente avec Sartre, il y eut cette liberté, que rien n'intimidait, et leur commun dégoût de tout ce qui l'entrave : la noblesse d'âme, des morales intemporelles, la justice universelle, les grands mots, les grands principes, les institutions et les idéalismes. Dans ses propos, comme dans ses écrits, il faisait exprès de rebuter ; il assurait qu'il n'hésiterait pas à trahir ou à voler un ami ; cependant, jamais je ne l'entendis dire du mal d'aucun ; il ne permettait à personne d'attaquer Cocteau devant lui ; plus sensibles à ses conduites qu'à ses provocations abstraites, dès le début de nos relations nous nous attachâmes à lui.

Quand nous fîmes sa connaissance, nous projetions une nouvelle *festa* ; je l'y aurais volontiers invité ; Sartre m'objecta qu'il ne s'y plairait pas ; en effet il convenait à des petits-bourgeois, solidement établis en ce monde, de se perdre, pendant de brèves heures, dans l'alcool et le bruit ; Genet n'avait aucun goût pour ces dissipations : il avait été perdu d'abord et il tenait à sentir sous ses pieds la terre ferme.

Camille avait mis à notre disposition le vaste appartement où elle habitait à présent, avec Dullin, rue de La Tour-d'Auvergne, et qui avait appartenu jadis, disait-on, à Juliette Drouet ; nous y convoquâmes nos amis pour la nuit du 5 au 6 juin. Zina nous ouvrit la porte : une profusion de fleurs, de rubans, de guirlandes et d'accessoires ravissants déguisaient le vestibule, la salle à manger et

le grand salon tout rond qui donnait sur un vieux jardin ; mais Zina paraissait agitée, et elle sentait le vin : « *Elle* n'est pas bien ! » nous dit-elle. Camille avait commencé de bonne heure ses arrangements, elle avait trimé dur et. pour s'encourager, elle avait avalé de si généreuses rasades de vin rouge qu'elle avait dû s'aliter. Zina, certainement, ne l'avait pas laissée boire en suisse, mais elle tenait sur ses pieds. Dullin nous accueillit de son mieux, bien que cette invasion l'effarât un peu. Outre la bande habituelle, les Salacrou étaient venus, et aussi un ami de Bost, Robert Scipion, qui avait composé un pastiche très amusant de *La Nausée*. Camus avait amené Maria Casarès, qui répétait aux Mathurins *Le Malentendu* ; elle portait une robe de Rochas à rayures violettes et mauves, elle avait tiré en arrière ses cheveux noirs ; un rire un peu strident découvrait par saccades ses jeunes dents blanches, elle était très belle. De leur côté, Camille et Dullin avaient invité quelques élèves de l'École et un de leurs familiers, Morvan Lebesque. La réunion était assez disparate, la défection de Camille créait du malaise : le début de la soirée manqua d'entrain. Dullin dit des poèmes de Villon, admirablement, mais sans réchauffer l'atmosphère. Jeanine Queneau réagit à cette gêne en faisant l'enfant terrible : à la fin d'une ballade elle aboya. Olga, pour camoufler cette espièglerie, donna avec beaucoup de naturel une tape à la chienne de la maison. On mit des disques, on dansa, on but et bientôt nous divaguâmes comme à l'accoutumée. Scipion, encore mal aguerri, dès qu'il eut vidé quelques verres se coucha sur le plancher et s'endormit à poings fermés. Vers trois heures du matin, Camille apparut, couverte d'écharpes et de bijoux, du rouge aux paupières, les joues barbouillées de bleu ; elle se jeta aux pieds de Zette Leiris en lui réclamant son pardon ; puis elle dansa avec Camus un paso doble vacillant. Nous prîmes le premier métro avec Olga et Bost que nous accompagnâmes jusqu'à Montparnasse. Dans la terne lumière du petit matin, la place de Rennes était déserte ; sur le mur de la gare, des panneaux annonçaient que tous les départs des trains étaient suspendus. Que se passait-il ? Je descendis à pied avec Sartre jusqu'à la rue de Seine, trop ensommeillée pour rien imaginer, mais avec, en travers de la gorge, une bizarre anxiété. Je dormis quatre ou cinq heures ; quand je me réveillai, la voix d'une radio entraît par ma fenêtre ; elle disait des choses attendues, incroyables ; j'ai sauté de mon lit : les troupes anglo-américaines avaient pris pied en Normandie. Tous les colocataires de Camille furent convaincus que nous avions eu des renseignements secrets et que, cette nuit, nous avions célébré le débarquement.

Les jours qui suivirent furent une longue fête. Les gens se riaient au visage, le soleil brillait, et comme les rues étaient gaies ! Les femmes, depuis qu'elles circulaient à bicyclette, portaient des jupes aux couleurs vives ; elles s'en confectionnèrent cette année avec des carrés qu'elles cousaient ensemble ; les élégantes utilisaient des foulards de luxe, à Saint-Germain-des-Prés, on se contentait ordinairement de cotonnades : Lise m'en procura de très jolis, à fond rouge, qui ne coûtaient pas cher. Lola venait d'être relâchée, ainsi qu'Olga Barbezat ; souvent, avec Lise et d'autres clients de l'hôtel, elle montait se dorer sur la terrasse. Je ne supportais pas ces bains de chaleur contre la dureté du

ciment mais, le soir, j'aimais m'asseoir là-haut, au-dessus des toits, pour lire et pour causer. Avec Sartre, avec nos amis, je buvais de faux « turin-gin » à la terrasse du Flore, de faux punch à celle de la Rhumerie martiniquaise ; nous bâtissions l'avenir et nous nous réjouissions.

Dans la soirée du 10 juin. *Huis clos* affronta le public et la critique. Quand Olga Barbezat avait été arrêtée, Sartre avait abandonné le projet — qui, d'ailleurs, se présentait mal — de produire la pièce en tournée. Le directeur du Vieux-Colombier, Badel, s'y intéressa ; Camus jugea qu'il n'était pas qualifié pour diriger des acteurs professionnels, ni pour se produire dans un théâtre parisien, et il envoya à Sartre une petite lettre, charmante, qui les déliait de leur accord. Badel confia la mise en scène à Rouleau et engagea des acteurs connus : sa femme, Gaby Sylvia, Balachova, Vitold ; de l'ancienne équipe, seul Chauffard conserva son rôle. La générale fut un succès. La réplique : « Nous avons l'électricité à discrétion », déclencha des rires que Sartre n'avait pas escomptés. Il assista à la répétition dans les coulisses, mais pour sortir il se mêla aux spectateurs ; comme il traversait le hall, un inconnu s'approcha de lui et lui demanda un aparté : il savait de source sûre que les Allemands se préparaient à arrêter Sartre et à le fusiller : « Quand ils vous mettront en joue, pensez à moi », lui dit-il ; il lui conseilla de se cacher ; cependant, il lui fixa rendez-vous le lendemain, à midi, devant l'église Saint-Germain-des-Prés : quand le douzième coup sonnerait, tous les passants se donneraient l'accolade, les cloches carillonneraient, la paix universelle descendrait sur la terre. Sartre, rassuré, rentra dormir dans son lit. Par courtoisie, il se rendit à l'heure dite place Saint-Germain-des-Prés. L'inconnu lui sourit : « Dans cinq minutes ! » Il regardait l'horloge d'un air béat. Midi sonna, une fois, deux fois : l'homme attendit quelques instants, il parut déconcerté « Je me serai trompé de jour », dit-il sur un ton d'excuse.

On jouait après *Huis clos* une comédie de Toulet, si insipide que le public partait à l'entracte ; Badel la fit passer en lever de rideau, sans modifier les affiches. Un soir, comme Sartre suivait la rue du Vieux-Colombier, il croisa des spectateurs qui faisaient les cent pas devant le théâtre la représentation, commencée un quart d'heure plus tôt, avait été interrompue par une coupure d'électricité. Sartre aperçut Claude Morgan qui lui serra la main d'un air embarrassé ; il se décida : « Franchement, dit-il, je ne comprends pas... Après *Les Mouches* !... Pourquoi avez-vous écrit ça ? » Il attribuait à Sartre la mascarade de Toulet. Il n'en avait entendu que les premières scènes et il était encore sous le coup de la stupeur.

Quelques jours après la générale, Vilar, qui avait organisé un cycle de conférences, demanda à Sartre de parler du théâtre. La réunion eut lieu dans une suite de salons qui donnaient sur les quais de la Seine ; il y avait beaucoup de monde. Barrault, Camus discutèrent avec Sartre, et aussi Cocteau que je vis de près pour la première fois. A la sortie, un grand nombre de dames demandèrent à Sartre des autographes ; je remarquai Marie Le Hardouin et Marie-Laure de Noailles, coiffée d'un ravissant canotier. Cocteau n'avait pas encore vu *Huis clos* ; il y assista avec Genet, et il en parla autour de lui dans les termes les plus

chaleureux : une telle bienveillance se rencontre assez communément entre écrivains mais, entre auteurs dramatiques, j'en ai vu peu d'exemples. Par l'intermédiaire de Genet, Sartre et Cocteau convinrent de se rencontrer un soir, au bar de l'hôtel Saint-Yves, rue Jacob, qui était alors en vogue dans un certain milieu. Cocteau, ses livres, ses Eugène avaient tenu une grande place dans ma jeunesse et j'accompagnai Sartre à ce rendez-vous. Cocteau ressemblait à ses images ; sa volubilité me donna le vertige ; comme Picasso, il monologuait, mais lui, la parole était son langage et il en usait avec une virtuosité d'acrobate ; je suivais, fascinée, les mouvements de ses lèvres et de ses mains ; par instants, il me semblait qu'il allait trébucher ; mais hop ! il se rattrapait, la boucle était bouclée, il dessinait dans l'air de nouvelles volutes compliquées et charmeuses. Pour dire à Sartre qu'il aimait *Huis clos*, il eut des phrases pleines de grâce ; puis, il rappela ses propres débuts au théâtre et surtout *Orphée* ; on se rendait tout de suite compte qu'il était très soucieux de lui-même, mais ce narcissisme n'avait rien d'étriqué et ne le coupait pas d'autrui : l'intérêt qu'il témoignait à Sartre la manière dont il parla de Genet le prouvaient. Le bar ferma, et nous descendîmes de la rue Bonaparte jusqu'aux quais. Nous étions sur un pont, nous regardions trembler les noirceurs moirées de la Seine quand la breloque sonna ; des fusées éclatèrent dans le ciel que balayaient des pinceaux lumineux ; nous avions l'habitude de ces tapageuses fantasmagories ; mais celle-ci nous parut très belle ; et quel hasard, de nous trouver échoués, seuls avec Cocteau, sur ces rives abandonnées ! Quand la D.C.A. se taisait, on n'entendait plus que le bruit de nos pas et de sa voix. Il disait que le Poète doit se garder du siècle, rester indifférent aux folies de la guerre et de la politique. « Ils nous embêtent, disait-il. Tous : les Allemands... les Américains... ils nous embêtent. » Nous n'étions pas du tout d'accord, mais nous avions de la sympathie pour lui ; nous goûtions sa présence insolite dans cette nuit balafree de rayons vert espérance.

Chaque matin, la B.B.C., la presse attisaient notre attente. Les armées alliées s'approchaient. Hambourg était détruite par des bombes au phosphore ; dans la banlieue parisienne, attentats et sabotages se déchaînaient. Le 28 juin, au matin, Philippe Henriot fut abattu. Cependant, les Allemands, affolés par leur imminente défaite, se vengeaient sur les populations. On passait de main en main une lettre qui racontait la tragédie d'Oradour-sur-Glane : le 10 juin, treize cents personnes, pour la plupart des femmes et des enfants, avaient été brûlées vives dans leurs maisons et dans l'église où elles s'étaient réfugiées. A Tulle, les S.S. avaient pendu quatre-vingt-cinq « réfractaires » aux balcons de la rue principale. Dans le Midi, on avait vu des enfants suspendus par la gorge à des crocs de bouchers. Il y eut encore une arrestation dans notre entourage. Nous allâmes un après-midi chez les Desnos, et Youki nous dit que Desnos avait été emmené l'avant-veille par la Gestapo ; des amis lui avaient téléphoné à l'aube pour le prévenu ; au lieu de s'enfuir aussitôt en pyjama, il avait commencé à s'habiller : il n'avait pas encore enfilé ses souliers qu'on sonnait à la porte.

Une peur incertaine s'insinuait dans nos espoirs. On parlait depuis longtemps des armes secrètes que préparait Hitler ; à la fin de juin, des « météores »

s'abattirent sur Londres ; ils tombaient capricieusement, sans qu'aucun signal les annonçât : à n'importe quel instant, on pouvait imaginer que quelqu'un qu'on aimait venait d'être tué ; cette insécurité diffuse me paraissait la pire des épreuves, je redoutais d'avoir un jour à l'affronter.

Pour l'instant, nous l'ignorions. Nous nous promenions, nous prenions des verres, nous causions. Nous assistions aux Concerts de la Pléiade, patronnés par Gaston Gallimard ; nous lisions le recueil d'articles critiques que venait de faire paraître Blanchot, *Faux Pas*, et nous nous récitons des morceaux des *Ziaux* de Queneau :

*Nous lézards aimons les Muses
Et les Muses aiment les Arts*

Au début de juillet, nous assistâmes à la générale du *Malentendu* de Camus. Nous en avions lu, quelques mois plus tôt, une copie et nous lui avions dit que nous préférions, de loin, *Caligula* ; nous ne fûmes pas surpris de constater qu'à la représentation, malgré le talent de Casarès, la pièce ne tenait pas le coup. A nos yeux, cet échec n'avait rien de grave et notre amitié pour Camus ne s'en émut pas. Ce qui nous irrita, ce fut la satisfaction des critiques : ils savaient de quel bord était Camus et ils soulignaient par des ricanements les faiblesses du texte. Mais nous riions aussi, pendant l'entracte, en les regardant arpenter la rue avec une désinvolture ostentatoire ; ils parlaient fort, Alain Laubreaux déplaçait beaucoup d'air, et nous nous disions : « Ils savent. » Sans doute était-ce la dernière générale dont ils rendraient jamais compte ; d'un jour à l'autre, ils allaient être expulsés de la presse, de la France, de l'avenir : et ils le savaient. Cependant, ils n'avaient rien renié de leur arrogance ; dans leurs paroles acerbes, sur leurs visages faussement triomphant, nous apercevions avec évidence nos raisons de leur souhaiter cette déconfiture dont l'amertume déjà, en secret, les infectait. Grâce à cette rare conjoncture, j'ai connu que la haine peut être aussi un sentiment joyeux.

Toute cette année, j'avais beaucoup travaillé ; du nouveau roman que j'avais commencé en septembre, je parlerai plus tard, car je mis longtemps à l'écrire. En juillet, j'achevai une pièce entreprise trois mois plus tôt et que j'intitulai : *Les Bouches inutiles*.

Depuis que j'avais assisté aux répétitions des *Mouches*, je méditais d'écrire une pièce ; on me disait que, dans *L'Invitée*, les meilleurs passages étaient les dialogues ; je savais que le langage de la scène diffère de celui du roman mais cela ne faisait qu'accroître mon désir de m'y essayer ; il devait être, à mon avis, dépouillé à l'extrême : celui des *Mouches* me paraissait trop abondant, je préférais la sécheresse et la densité de *Huis clos*.

Mais d'abord, il fallait trouver un sujet ; j'ai indiqué un de ceux que je retournai dans ma tête et que j'abandonnai. Pendant les vacances de Pâques, je lus à La Pouèze les chroniques italiennes de Sismondi dont Sartre avait emprunté pour moi les douze tomes à une bibliothèque : je voulais que le héros de mon

roman régnât dans sa jeunesse sur une de ces villes. Un fait qui se reproduisit dans plusieurs d'entre elles me frappa : au cours d'un siècle, pour se défendre contre la famine, il arrivait que les combattants chassent dans les fossés les femmes, les vieillards, les enfants, toutes les bouches inutiles. Je me dis que j'utiliserais cet épisode dans mon roman⁹, et soudain, je tombai en arrêt : je venais, me semblait-il, de découvrir une situation éminemment dramatique ; je restai un long moment immobile, le regard fixe, en proie à une vive agitation. Entre le moment où la décision était prise et celui de son exécution, il y avait un délai, parfois assez long : que ressentaient alors les victimes et les pères, les frères, les amants, les époux, les fils qui les avaient condamnées ? D'ordinaire, les morts se taisent. S'ils gardaient une bouche, comment les survivants pourraient-ils supporter leur désespoir et leur colère ? Voilà ce que d'abord je souhaitai montrer : la métamorphose d'être aimés en morts en sursis, les relations d'hommes de chair et d'os avec ces fantômes irrités.

Mais mon projet dévia. Si mes personnages se bornaient à subir leur destin, pensais-je, je ne tirerais de leurs gémissements qu'une action languissante ; il fallait que leur sort reposât encore entre leurs mains ; je choisis pour héros le magistrat le plus écouté de la ville et sa femme ; je voulus aussi que leur conflit eût un enjeu plus digne d'intérêt que le passage d'une tyrannie à une autre ; je transportai l'histoire dans les Flandres, où d'ailleurs des événements analogues s'étaient produits. Une cité qui venait de conquérir un régime démocratique se trouvait menacée par un despote. Alors se posait la question de la fin et des moyens : a-t-on le droit de sacrifier des individus à l'avenir de la collectivité ? En partie pour les besoins de l'intrigue, en partie parce que c'était, en ce temps-là, ma pente, je glissai dans le moralisme.

Je répétais l'erreur du *Sang des autres* dont je repris d'ailleurs de nombreux thèmes : mes personnages se réduisent à des attitudes éthiques. Le jeune premier, Jean-Pierre, est un double de Jean Blomart ; incapable d'inventer une conduite qui fasse justice à tous les hommes, il choisit l'abstention. « Comment comparer le poids d'une larme au poids d'une goutte de sang ? » demande-t-il¹⁰, puis, il réalise que sa retraite le rend complice des crimes qui se commettent sans lui et, comme Blomart, il se mêle à l'action. Clarice, tout comme Hélène — bien qu'elle ait des traits de Xavière — passe d'un individualisme buté à la générosité. Le Mal s'incarne dans son frère, le fasciste Georges, et dans l'ambitieux François Rosbourg ; ils démontrent par leurs menées qu'on ne fait pas sa part à l'oppression : dès qu'elle s'insinue dans une société, elle la pourrit tout entière. Les moyens sont inséparables de la fin visée et, s'ils entrent en contradiction avec elles, ils la dénaturent. En adoptant des mesures dictatoriales pour sauver la liberté, les habitants de Vauxelles précipitèrent leur ville dans la tyrannie. Finalement, ils en prenaient conscience, ils affirmaient la solidarité des combattants et des « bouches inutiles » : tous ensemble tentaient une sortie dont je laissai l'issue incertaine¹¹.

Je ne condamne pas sans réserve cette pièce ; surtout dans la première partie, le dialogue a une certaine force, et il y a dans quelques passages un bon suspense

dramatique. J'étais hardie de prétendre mettre sur la scène toute une ville, mais cette audace se défend puisque, alors, nous vivions tous spontanément au niveau de l'Histoire. Quant au dénouement, il ne vaut ni plus ni moins qu'un autre. L'erreur a été de poser un problème politique en termes de morale abstraite. L'idéalisme qui imprègne *Les Bouches inutiles* me gêne, et je déplore mon didactisme. C'est un ouvrage de la même veine que *Le Sang des autres* et que *Pyrrhus et Cinéas*, mais leurs communs défauts se supportent encore moins au théâtre qu'ailleurs.

Sartre appartenait au C.N.E., au C.N.Th. et il avait, par Camus, des liaisons avec le mouvement « Combat ». Vers le milieu de juillet, un des membres du réseau fut arrêté et fit savoir qu'il avait donné des noms. Camus nous conseilla de changer de domicile et les Leiris nous offrirent l'hospitalité ; c'était charmant de séjourner à Paris chez des amis, comme si nous avions été des étrangers ; nous passâmes quelques jours dans une grande chambre lumineuse et Leiris me fit lire les œuvres de Raymond Roussel. Puis, nous nous rendîmes, en train et à bicyclette, à Neuilly-sous-Clermont et nous prîmes pension dans l'auberge-épicerie du village : il serait facile d'en revenir lorsque les événements se précipiteraient. Nous y restâmes environ trois semaines. Nous travaillions, nous déjeunions, nous dînions dans la salle publique où les gens du pays jouaient aux cartes, au billard et se querellaient. L'après-midi, nous suivions les ruelles bordées de pieds-d'alouette, nous montions sur le plateau où ondulaient les blés mûrs ; souvent, j'écrivais dehors, assise au pied d'un arbre. Des avions anglais attaquaient sur la route des convois allemands et, plus d'une fois, j'entendis tout près de moi le bruit des mitrailleuses. Le soir, vers dix heures, des VI sifflaient au-dessus de la maison, nous apercevions quelque chose de rouge dans le ciel ; chaque fois, je me demandais : « Atteindra-t-il Londres ? Y aura-t-il des morts ? »

Zette et Michel Leiris vinrent passer un après-midi avec nous ; une autre fois nous eûmes la visite d'Olga et de Bost. Ils nous apprirent les nouvelles qu'on ne lisait pas dans les journaux, entre autres l'attaque par les Allemands du maquis du Vercors : des villages avaient été calcinés, des centaines de paysans et de maquisards massacrés ; Jean Prévost avait été tué. Nous sûmes aussi que Cuzin avait été exécuté, à Marseille ; les miliciens avaient tendu un traquenard aux maquisards d'Oraison ; Cuzin, averti, avait cherché à prévenir ses camarades ; il était tombé aux mains de la milice qui l'avait livré aux Allemands.

Le 11 août, les journaux et la radio annoncèrent que les Américains approchaient de Chartres. Nous avons fait en hâte nos bagages et enfourché nos bicyclettes. On nous dit que la grand-route était impraticable : les troupes allemandes fuyaient, harcelées par la R.A.F. Nous prîmes un chemin détourné, qui rejoignait Chantilly par Beaumont ; malgré le soleil, nous pédalions fébrilement, talonnés soudain par la crainte de nous trouver coupés de Paris : nous ne voulions pas manquer les journées de la libération. De Chantilly, quelques trains descendaient encore sur Paris ; nous déposâmes nos bicyclettes

dans le fourgon, nous nous installâmes dans un des wagons du milieu. Le train fit quelques kilomètres, il dépassa une petite gare et s'immobilisa : on entendit le vrombissement d'un avion et des balles crépitaient ; je m'aplatis sur le plancher, sans éprouver aucune émotion : l'incident ne me paraissait pas réel. La mitraille cessa, l'avion s'éloigna, et tous les voyageurs coururent vers le fossé ; nous les suivîmes ; déjà arrivaient des infirmiers ; ils entrèrent dans les wagons de tête et quand ils en ressortirent, ils emportaient, sur les bancs de trois vert qu'ils utilisaient en guise de civières, des blessés, peut-être des morts : une femme avait eu une jambe arrachée. Rétrospectivement, la peur me prit. Les gens murmuraient : « Pourquoi tirent-ils sur des Français ? — Ils visaient la locomotive ; ils ne se sont pas rendu compte qu'elle était en queue », expliqua quelqu'un ; le mécontentement s'apaisa. Nous savions avec quelle efficacité les aviateurs anglais avaient travaillé à paralyser les chemins de fer, autour de Paris, nous ne demandions qu'à les excuser. Le mécanicien siffla : on repartait. Quelques personnes ne voulurent pas reprendre le train ; j'y remontai avec Sartre, non sans un peu d'appréhension. Pendant le reste du trajet, personne ne rit, ni même ne parla. Dans la chaleur de l'après-midi, les paquets enveloppés de papier d'emballage qui encombraient les filets répandaient une odeur douceâtre que je connaissais trop bien ; je revoyais les corps ensanglantés et il me semblait que je ne pourrais plus jamais manger de viande.

Par prudence, au lieu de retourner au Louvre, nous descendîmes à l'hôtel Welcome qui se trouve à dix mètres de là, au coin de la rue de Seine et du boulevard Saint-Germain. Le temps était orageux. Nous bûmes des « turin-gin » avec Camus à la terrasse du Flore. Tous les chefs de la Résistance étaient d'accord, dit-il : Paris devait se libérer lui-même. Quelle serait la figure de cette insurrection ? Combien de temps durerait-elle ? De toute façon cela coûterait du sang. Déjà la ville avait un aspect insolite ; le métro était fermé, on ne circulait plus qu'à bicyclette ; l'électricité faisait défaut et les bougies manquaient : on s'éclairait avec des chandelles brunâtres. On ne trouvait plus rien à manger ; il allait falloir vivre sur nos provisions : quelques kilos de pommes de terre, quelques paquets de pâtes. Soudain, il n'y eut plus un seul agent dans les rues, ils s'étaient escamotés. Le 16 août, le gaz fut coupé ; à l'heure des repas, nous nous réunissions à l'hôtel Chaplain où Bost avait confectionné une espèce de réchaud qu'on alimentait avec de vieux journaux : c'était tout un travail que de faire cuire une poignée de nouilles. Ces privations étaient si extrêmes qu'elles rendaient tangible l'imminence du combat final ; demain, après-demain, quelque chose allait exploser ; mais cette certitude était mêlée d'angoisse : comment réagiraient les Allemands ? Ils fusillaient dans les prisons, ils avaient fusillé du côté de la gare de l'Est et sur les anciennes fortifications. Ils arrêtaient, ils déportaient encore. Un danger nous menaçait tous : en se retirant, ils pouvaient faire sauter Paris. Des gens bien informés disaient que le sous-sol était miné dans toute la région qui s'étend autour du Sénat ; rue de Seine comme à Montparnasse, nous serions pulvérisés. Mais il était inutile de s'appesantir sur cette éventualité puisqu'il n'existait aucun moyen d'y parer.

L'après-midi du 18 août, je vis boulevard Saint-Michel des camions, chargés de soldats et de caisses, qui filaient vers le Nord. Tout le monde regardait. « Ils s'en vont ! » L'armée Leclerc était presque à nos portes : peut-être les occupants allaient-ils décamper sans qu'un coup de fusil fût tiré ; on racontait qu'ils avaient vidé leurs bureaux et brûlé leurs archives. « Peut-être que demain, tout sera déjà fini », me dis-je en m'endormant.

Au réveil, je me penchai à la fenêtre : la croix gammée flottait encore sur le Sénat ; comme à l'accoutumée, les ménagères faisaient leur marché rue de Seine ; une longue queue s'étirait à la porte de la boulangerie. Deux cyclistes passèrent en criant : « La préfecture est prise. » Au même moment, un détachement allemand sortit du Sénat et s'achemina, à pied, vers le boulevard Saint-Germain : avant de tourner le coin de la rue, les soldats lâchèrent une rafale de mitraillette ; sur le boulevard, les passants se mirent à courir et cherchèrent refuge sous les portes cochères : toutes étaient fermées ; un homme s'écroula pendant qu'il tabourinait à un vantail ; d'autres tombèrent au milieu du trottoir.

Alors les Allemands s'engagèrent sur le boulevard tandis que les brancardiers, surgis je ne sais d'où, emportaient des blessés. Les portes cochères se sont ouvertes ; une des concierges s'est mise à nettoyer placidement la flaque rouge qui s'étalait devant son seuil : des gens l'ont insultée. Le boulevard a repris son air quotidien ; de vieilles femmes bavardaient, assises sur des bancs. J'ai quitté la fenêtre. Tandis que Sartre rejoignait le C.N.Th., à la Comédie-Française, je suis montée chez les Leiris ; de leurs fenêtres, on voyait le drapeau français flotter sur la préfecture. L'insurrection avait été déclenchée le matin. L'Hôtel de Ville, la gare de Lyon, quelques commissariats, la plupart des édifices publics étaient aux mains des Parisiens. Sur le Pont-Neuf, des F.F.I. descendus d'une camionnette avaient tiré sur un convoi allemand et des voitures allemandes avaient brûlé. Toute la journée, le téléphone sonna ; des amis venaient, repartaient, apportant des nouvelles. Certains disaient qu'on était en train de négocier avec les Allemands, qu'une trêve allait être conclue. Le soir, Zette et Michel Leiris m'accompagnèrent, à bicyclette, à l'hôtel Chaplain où nous avons aussi retrouvé Sartre. Pendant que nous ouvrons une boîte de sardines, une marchande des quatre-saisons a descendu la rue Bréa, en poussant un chargement de tomates : tout le monde s'est précipité pour les lui acheter. Des jeunes gens passaient à bicyclette et criaient que les Allemands avaient demandé une suspension d'armes.

Un orage éclata pendant la nuit ; au matin, le drapeau à croix gammée était encore là. Je sortis avec Sartre ; il y avait de la nervosité dans l'air. On disait que la division Leclerc ne se trouvait plus qu'à six kilomètres de Paris ; des drapeaux et des banderoles tricolores apparurent à toutes les fenêtres ; cependant, au carrefour Buci, des balles avaient été tirées sur les ménagères qui faisaient leur marché. Les F.F.I. cernèrent une maison de la rue de Seine et s'emparèrent d'une bande de Japonais, installés sur le toit. Nous passâmes la journée à rôder dans le quartier. Vers quatre heures, des voitures munies de haut-parleurs enfilèrent le boulevard, annonçant officiellement que les combats avaient cessé : on laissait les Allemands évacuer Paris et ils nous rendaient un certain nombre de prisonniers. Cependant,

des gens racontaient qu'on tirait du côté des Gobelins, place d'Italie, et dans d'autres quartiers. Le soir, une foule incertaine flânait sur la place Saint-Germain-des-Prés. Une femme assez âgée, à l'air harassé, qui marchait en poussant une bicyclette, nous a interpellés : « Au premier coup de feu, les Allemands bombardent Paris ; les canons sont pointés. Faites passer la nouvelle. » Elle a repris sa marche, répétant son message d'une voix exténuée. Était-ce un agent de la cinquième colonne ou une égarée ? Personne ne lui prêtait attention. Pourtant, sa prophétie lugubre s'accordait au flottement de cette fin de journée : bien des choses encore pouvaient arriver.

Le lendemain, Sartre retourna au Théâtre-Français et j'allai chez les Leiris. Michel avait rejoint son groupe, au Musée de l'Homme. Je trouvai Zette et une de ses amies, qui cuisinait pour les F.F.I., dans une cantine de la rue Saint-André-des-Arts. Les combats avaient repris. La matinée paraissait paisible ; on apercevait sur les berges de la Seine des pêcheurs à la ligne et quelques jeunes gens qui prenaient le soleil, en maillots de bain ; mais des F.F.I. se cachaient derrière les balustrades des quais, me dit Zette, d'autres dans des immeubles voisins, d'autres place Saint-Michel, sur les escaliers de la gare souterraine. Un camion allemand passa sous la fenêtre ; deux jeunes soldats, très blonds, se tenaient debout, mitraillette au poing ; à vingt mètres de là, la mort les guettait, on avait envie de leur crier : « Attention ! » Il y a eu une rafale, et ils sont tombés. Des F.F.I. parcouraient le quai, à bicyclette ; ils interpellaient des combattants invisibles : « Avez-vous les munitions ? » Puis nous vîmes à nouveau défiler les camions et des blindés allemands. L'amie de Zette allait, venait. Elle nous apprit que les insurgés tenaient les Halles, la gare de l'Est, les centraux téléphoniques ; ils avaient occupé les imprimeries et les locaux abandonnés par la presse collabo : on vendait dans les rues *Combat*, *Libération*. Elle nous rapporta un bruit plus inquiétant ; des tanks allemands approchaient : ils allaient tirer sur les immeubles du quai : Zette ne s'émut pas et, en effet, rien n'arriva. A la fin de l'après-midi je la quittai ; j'avais décidé de m'installer à l'hôtel Chaplain parce que la rue de Seine était vraiment malsaine : chaque fois que les blindés allemands sortaient du Sénat, ils l'arrosaient ; je voulus tout de même y passer pour prendre quelques affaires et quelques pommes de terre ; ce fut une longue expédition ; il y avait des flaques de sang au coin de la rue Saint-André-des-Arts ; partout des balles claquaient. Des F.F.I. arrêtaient les passants : « Attendez ! » ; soudain, ils criaient : « Allez-y ! » et on traversait hâtivement la rue.

Le lendemain, Sartre avait rendez-vous avec Camus qui s'était installé rue Réaumur, dans les locaux de *Paris-Soir* : il dirigeait le journal *Combat*. Nous descendîmes à pied vers la Seine, au début de l'après-midi. Dans les petites rues, les enfants jouaient à la marelle, les gens flânaient d'un air insouciant ; nous débouchâmes sur le quai, et nous nous immobilisâmes : les trottoirs, la chaussée étaient déserts, et des balles sifflaient ; derrière nous, s'étendait un *no man's land* d'où la vie s'était retirée. Nous le traversâmes en courant ; sur le pont, les passants se courbaient de manière à se faire un rempart des parapets. Rive droite, il n'y avait pas une âme sur le quai ; mais, plus loin, le quartier baignait dans la paix, la

libération était achevée. Nous contournâmes le 100 rue Réaumur, nous sonnâmes à la porte de service que gardaient de jeunes garçons armés de mitraillettes. Du haut en bas de l'immeuble c'était un énorme désordre et une énorme gaieté. Camus exultait. Il demanda à Sartre un reportage sur ces journées. Nous avons regagné la rive gauche ; sur la place Saint-Germain-des-Prés, sur le boulevard, des hommes travaillaient à dresser une barricade ; je croisai Francis Vintonon, un fusil en bandoulière, un mouchoir rouge noué autour du cou, superbe. Des agents de liaison sillonnaient, à bicyclette, le boulevard du Montparnasse ; ils exhortaient les passants à aller construire des barricades, ils leur indiquaient des lieux de rassemblement. De loin en loin, un char, une auto blindée remplie de S.S. filait sur le boulevard Raspail, où passaient aussi des voitures de la Croix-Rouge, chargées de blessés. Quelque part le canon tonnait. L'anxiété me reprit : pourquoi les troupes alliées tardaient-elles ? Les Allemands n'allaient-ils pas bombarder Paris ? Que serait demain ?

Au matin, la ville semblait calme. Nous allâmes déjeuner chez les Salacrou, avenue Foch ; on tirait des toits de l'immeuble qui faisait face au leur, et des balles avaient éraflé les murs du salon. Nous déjeunâmes dans une des pièces qui donnaient sur la cour. Au café, Salacrou et Sartre gagnèrent précautionneusement le salon pour ouvrir le poste de radio : on entendait claquer des coups de feu, tandis que la B.B.C. annonçait triomphalement que les combats avaient pris fin, que la libération de Paris était accomplie.

Sartre se rendit de nouveau avec Salacrou à la Comédie-Française qu'occupait le C.N.Th. ; il y passa la nuit et la journée du lendemain, pendant laquelle j'arpentai Paris ; il y avait toujours du ravitaillement à aller chercher ici ou là ; peut-être aussi ai-je été remettre à Camus la première partie du reportage de Sartre. Je me rappelle l'étrange et brûlant silence des rues où patrouillaient encore quelques blindés, et où sifflait, de-ci de-là, une balle. Un tireur, particulièrement obstiné, tenait la rue du Four sous son feu ; on traversait en courant, entre deux rafales. Je dînai le soir de deux pommes de terre, à l'hôtel Chaplain, avec Olga, Wanda, Bost, Lise. Des cyclistes ont crié que la division Leclerc venait d'arriver place de l'Hôtel-de-Ville. Nous nous sommes précipités carrefour Montparnasse ; de toutes les rues, des gens accouraient. Le canon a tonné, toutes les cloches de Paris se sont mises à sonner, tous les immeubles se sont illuminés. Quelqu'un a allumé un feu de joie sur la chaussée ; nous nous sommes tous pris par la main ; et nous avons tourné autour, en chantant. Soudain, une voix a donné l'alerte : « Les tanks ! » Un tank allemand descendait de Denfert-Rochereau. Chacun est rentré chez soi ; mais nous sommes restés un long moment dans la cour de l'hôtel à causer avec les autres clients. « S'ils doivent faire sauter Paris, ça sera cette nuit », a dit une femme.

A six heures du matin, je remontai en courant le boulevard Raspail : la division Leclerc défilait sur l'avenue d'Orléans et, massée sur les trottoirs, une immense foule l'acclamait. Rue Denfert-Rochereau, un groupe d'orphelines, constellées de cocardes tricolores, agitaient de petits drapeaux ; on avait aligné devant la porte de l'infirmerie Marie-Thérèse les fauteuils des scrofuleux. De temps en temps, un

coup de feu claquait : un tireur de toits, quelqu'un s'écroulait, on l'emportait, mais personne ne s'émouvait de ce remous : l'enthousiasme éteignait la peur.

Tout le jour avec Sartre, je marchai dans Paris pavoisé, je regardai les femmes dans leurs plus beaux atours qui sautaient au cou des soldats ; un drapeau étincelait en haut de la tour Eiffel. Quel tumulte dans mon cœur ! Il est bien rare qu'on coïncide exactement avec une joie longtemps attendue : cette chance m'était donnée. Nous avons croisé des gens de connaissance qui fronçaient les sourcils : « C'est maintenant que les difficultés commencent : on va en voir de toutes les couleurs ! » Je les plaignais ; cette fièvre, cette liesse se dérobaient à eux parce qu'ils n'avaient pas su la désirer. Nous n'étions pas plus aveugles qu'eux ; mais quoi qu'il arrivât après, rien ne m'arracherait ces instants : rien ne me les a arrachés ; ils brillent dans mon passé avec un éclat qui ne s'est jamais démenti.

Quelques-uns de nos amis furent exclus, bien malgré eux, de cette fête. Nous montâmes chez les Leiris ; ils reçurent un coup de téléphone de Zanie et de Jean Aubier ; ils téléphonaient à quatre pattes ; on se battait autour de leur maison : impossible d'en sortir. Des Allemands étaient retranchés dans les jardins du Luxembourg d'où il semblait difficile de les déloger.

De Gaulle descendit les Champs-Élysées l'après-midi suivant. Sartre assista au défilé d'un balcon de l'hôtel du Louvre. Je me rendis avec Olga et les Leiris à l'Arc de Triomphe. De Gaulle allait à pied, au milieu d'une cohue d'agents, de soldats, de F.F.I. aux accoutrements extravagants qui se tenaient par le bras et qui riaient. Mêlés à la foule immense, nous acclamâmes, non pas une parade militaire, mais un carnaval populaire, désordonné et magnifique. Soudain, j'ai entendu un bruit connu, vaguement attendu : des coups de feu. Les gens qui m'entouraient se sont engouffrés dans une rue perpendiculaire à l'avenue et je les ai suivis, accrochée au bras d'Olga ; nous avons tourné, et enfilé une autre rue : des balles sifflaient ; quelques personnes se sont aplaties sur l'asphalte ; je préférerai courir ; toutes les portes étaient fermées, mais des hommes en ont enfoncé une et nous nous sommes engouffrés dans l'abri qui s'ouvrait : une espèce de magasin en contrebas, rempli de cartonnages et de papier d'emballage. Nous avons repris notre souffle. Peu à peu, le silence s'est rétabli, et nous sommes sortis. En descendant vers l'Alma avec Olga, j'ai croisé des ambulances et des brancardiers qui transportaient des blessés. Je me demandais avec un peu d'inquiétude ce qu'étaient devenus les Leiris et j'allai chez eux ; ils rentrèrent un peu plus tard, indemnes. Sartre nous retrouva quai des Grands-Augustins ; il était à un balcon avec les autres membres du C.N.Th. quand les coups de feu avaient claqué ; les F.F.I. les avaient pris pour des miliciens et avaient tiré sur eux : ils avaient vivement bondi au fond de la pièce. Nous dînâmes avec Genet, les Leiris et un Américain de leurs amis, Patrice Valberg ; c'était le premier à qui nous parlions et nous regardions son uniforme avec des yeux incrédules. Il raconta son entrée à Dreux, à Versailles, l'émotion des habitants, la sienne. Nous venions de quitter la table quand un avion a vrombi dans le ciel ; on aurait dit qu'il tournait au-dessus du toit ; il y a eu une grande explosion, toute proche. A cet instant, j'ai vraiment connu la peur. Un avion allemand, qui survolait Paris dans la colère de la défaite,

chargé de bombes et de haine, c'était infiniment plus terrifiant que toute une escadrille alliée. Nous étions au cinquième ; j'ai suggéré de descendre au rez-de-chaussée. Valberg a souri de ma pusillanimité ; les autres, je ne sais pas jusqu'à quel point ils étaient rassurés, mais ils n'ont pas protesté. La plupart des locataires étaient rassemblés dans la cour. De nouveau, des explosions ont fait trembler les vitres. Et puis la nuit s'est calmée. Nous avons su le lendemain que les bombes n'étaient pas tombées loin : la Halle aux vins avait flambé ; un immeuble de la rue Monge avait été soufflé.

C'était fini. Paris était libéré ; le monde, l'avenir nous étaient rendus, et nous nous y jetâmes. Mais d'abord, je veux tenter de récapituler ce que j'avais appris pendant ces cinq années.

Au début de la guerre, on me rapporta avec approbation, chez Gallimard, un mot d'une belle jeune femme, mariée à un auteur de la maison : « Que voulez-vous ? avait-elle dit, la guerre ne modifie pas mes rapports avec un brin d'herbe. » Je fus à la fois séduite et gênée par cette sérénité : il est vrai que les brins d'herbe ne comptaient plus beaucoup pour moi. Très vite, ma perplexité cessa ; non seulement la guerre avait changé mes rapports à tout, mais elle avait tout changé : les ciels de Paris et les villages de Bretagne, la bouche des femmes, les yeux des enfants. Après juin 1940, je ne reconnus plus les choses, ni les gens, ni les heures, ni les lieux, ni moi-même. Le temps, qui pendant dix ans avait tourné sur place, brusquement bougeait, il m'entraînait : sans quitter les rues de Paris, je me trouvais plus dépaycée qu'après avoir franchi des mers, autrefois. Aussi naïve qu'un enfant qui croit à la verticale absolue, j'avais pensé que la vérité du monde était fixe : elle demeurerait encore à demi enfouie sous une gangue que les années allaient user, ou que la révolution soudain pulvérisait ; mais substantiellement, elle existait : dans la paix qui nous était donnée fermentaient la justice et la raison. Je bâtissais mon bonheur sur un sol ferme, sous d'immuables constellations.

Quel malentendu ! J'avais vécu non pas un fragment d'éternité mais une période transitoire : l'avant-guerre. La terre me révélait une autre de ses faces : la violence était déchaînée et l'injustice, la bêtise, le scandale, l'horreur. La victoire même n'allait pas renverser le temps et ressusciter un ordre provisoirement dérangé ; elle ouvrait une nouvelle époque : l'après-guerre. Aucun brin d'herbe, dans aucun pré, ni sous aucun de mes regards, ne redeviendrait jamais ce qu'il avait été. L'éphémère était mon lot. Et l'Histoire charriait pêle-mêle, avec des moments glorieux, un énorme fatras de douleurs sans remède.

Cependant, en cette fin d'août 1944, je l'envisageais avec confiance ; elle ne m'était pas ennemie puisque, en fin de compte, mes espoirs triomphaient ; elle venait de me dispenser les joies les plus poignantes que j'aie jamais connues ; combien j'avais aimé, au cours de mes voyages, m'escamoter et me confondre avec des arbres et des pierres ! Je m'étais arrachée de moi plus définitivement encore lorsque je m'étais perdue dans le fracas des événements ; Paris tout entier

s'était incarné en moi et sur chaque visage je me reconnaissais ; l'intensité de ma propre présence m'étourdissait et elle me donnait, dans une miraculeuse intimité, celle de tous les autres. Il m'était poussé des ailes et, désormais, je survolerais mon étroite vie personnelle, je planerais dans l'azur collectif : mon bonheur refléterait l'aventure magnifique d'un monde en train de se créer à neuf. Sa face d'ombre, je ne l'oubliais pas. Mais le moralisme dont j'ai parlé m'aidait à l'affronter. Agir en liaison avec tous, lutter, consentir à mourir pour que la vie garde un sens : il me semblait qu'en m'agrippant à ces préceptes, je maîtrisais les ténèbres d'où montait la plainte des hommes.

Cependant, non ; ces plaintes transperçaient mes barricades, elles les jetaient bas. Impossible de me rétablir dans l'ancien optimisme ; le scandale, l'échec, l'horreur, on ne peut ni les compenser ni les dépasser : cela je le savais, pour toujours. Je ne devais plus jamais retomber dans le délire schizophrénique qui pendant des années avait fallacieusement asservi l'univers à mes plans. Je demeurai insouciant de beaucoup de choses que les gens prennent au sérieux ; mais ma vie cessa d'être un jeu, je connus mes racines, je ne feignis plus d'échapper à ma situation : je tentai de l'assumer. Désormais, la réalité pesa son poids. Par instants, il me semblait odieux de m'en accommoder. En renonçant à mes illusions, j'avais perdu mon intransigeance et mon orgueil : c'est peut-être le plus grand changement qui s'était fait en moi et j'en éprouvais parfois un regret brûlant. Dans *L'Invitée*, Françoise se demandait avec colère : « Vais-je devenir une femme résignée ? » Si j'avais choisi d'en faire une meurtrière, c'est que je préférerais n'importe quoi à la soumission. Maintenant, je me soumettais puisque, en dépit de toutes ces morts derrière moi, de mes indignations, de mes révoltes, je me rétablissais dans le bonheur ; tant de coups reçus : aucun ne m'avait fracassée. Je survivais, et même j'étais indemne. Quelle insouciance, quelle inconsistance ! ni moindre ni pire que celle des autres gens : aussi bien, j'avais honte pour eux, tout en ayant honte de moi. Mais je portais si allègrement mon indignité que, sauf par rares et brefs éclats, je ne la sentais même pas.

Ce scandale, cet échec, contre lequel je butais, tantôt le refusant, tantôt m'y pliant, tantôt m'irritant de ma docilité, tantôt en prenant mon parti, il avait un nom précis : la mort. Jamais ma mort et la mort des autres ne m'occupèrent d'une façon aussi pressante que pendant ces années. Il est temps d'en parler.

La mort m'a épouvantée dès que j'ai compris que j'étais mortelle. Au temps où le monde était en paix et où le bonheur me paraissait sûr, je retrouvais souvent le vertige de mes quinze ans devant cette absence de tout qui serait mon absence à tout, pour toujours, à partir d'un certain jour ; cet anéantissement m'inspirait tant d'horreur que je n'admettais pas qu'on pût l'affronter de sang-froid : dans ce qu'on appelle courage, je ne voyais qu'une aveugle légèreté. Je remarque pourtant que, ni dans ces années, ni dans celles qui suivirent, je ne me montrai particulièrement pusillanime. Lorsque je faisais du ski, lorsque je m'essayais à nager, je manquais de hardiesse : sur la neige je n'osais pas prendre de la vitesse, ni

en mer perdre pied ; maladroite de mon corps, je craignais de me casser une jambe, de suffoquer, d'être obligée d'appeler les autres à mon secours : la mort n'était pas en jeu. En revanche, je n'hésitais pas à escalader seule des montagnes abruptes, à traverser en espadrilles des névés ou des éboulis où un faux pas aurait pu me coûter la vie ; le matin où je glissai, d'une assez considérable hauteur, jusqu'au fond d'un torrent, je songeai avec curiosité : c'est fini ; ces choses arrivent donc ! J'eus la même réaction quand une chute de bicyclette m'assomma ; j'observai avec un grand détachement cet événement imprévu mais somme toute normal : ma mort. Dans les deux cas, je fus prise de vitesse ; je ne sais comment je me serais comportée si j'avais eu à faire face à un sérieux danger et que mon imagination ait eu le temps de jouer ; l'occasion ne m'a pas été donnée de mesurer ma lâcheté et mon courage. Les bombardements de Paris, celui du Havre ne m'ont pas empêchée de dormir : je ne courais que des risques très minimes. Ce qui est certain, c'est que, dans les circonstances où je fus placée, la peur ne m'a jamais barré aucun chemin. Mon optimisme m'épargna d'excessives prudences ; et puis, je ne redoutais pas le fait même de mourir en tant qu'il surgirait dans ma vie, à un certain moment : il en serait le point final, mais il lui appartenait encore ; dans les occasions où je crus l'affronter, je me suis donnée sereinement à cette aventure vivante : je n'ai pas pensé au néant qui s'ouvrirait, de l'autre côté. Ce que de toutes mes forces je refusais, c'était l'horreur de cette nuit qui ne serait jamais horrible puisqu'elle ne serait pas, mais qui était horrible pour moi qui existais ; je tolérais mal de me sentir éphémère, finie, une goutte d'eau dans l'océan ; par moments, toutes mes entreprises m'apparaissaient comme vaines, le bonheur devenait un leurre et le monde le masque dérisoire du néant.

Du moins la mort me garantissait-elle contre un excès de souffrance : « Plutôt que de m'y résigner, je me tuerai », pensais-je. Quand la guerre éclata, cette résolution s'affermir ; le malheur devenait une quotidienne possibilité : la mort aussi. Pour la première fois de mon existence, je cessai de me révolter contre elle. Assise à la pointe du Raz, en septembre 1939, je me disais : « J'ai eu la vie que je souhaitais ; à présent, elle peut s'achever : elle aura été. » Je me revois aussi, penchée à la portière d'un train, le vent me fouettait le visage, et je me répétais : « Oui, peut-être que le moment va venir de tirer un trait ; soit, j'y consens. » Et parce que je l'accueillais en mon cœur sans scandale, j'ai compris qu'on la défiât ; quelques années de plus ou de moins comptent peu au prix de cette liberté, de cette insouciance que l'on conquiert, dès qu'on cesse de la fuir. Des phrases qui m'avaient paru creuses, j'en ai découvert intimement la vérité : il faut accepter de mourir quand il ne reste aucun autre moyen de sauver sa vie ; la mort n'est pas toujours un absurde accident solitaire : parfois, elle crée avec autrui des liens vivants ; alors, elle a un sens et elle se justifie. Un peu plus tard, j'ai cru avoir fait l'expérience de la mort et savoir qu'elle n'était exactement rien ; je cessai quelque temps de la redouter, et même d'y penser.

Mais je ne m'arrêtai pas à cette indifférence. Une nuit d'été, quelques jours avant la générale des *Mouches*, je dinai avec Sartre chez Camille ; nous revenions à

pied de Montmartre quand le couvre-feu nous a surpris ; nous sommes descendus dans un hôtel de la rue de l'Université. J'avais un peu bu, je suppose : dans ma chambre tendue de rouge, brusquement la mort m'est apparue. Je me suis tordu les mains, j'ai pleuré, je me suis cogné la tête aux murs, avec autant de véhémence qu'à quinze ans.

Une nuit, en juin 1944, j'ai tenté de conjurer la mort avec des mots. Je détache quelques-unes de ces notes, telles que je les pris au courant de la plume :

« J'étais couchée dans mon lit, le ventre collé contre le matelas, les genoux et les pieds enfoncés dans la terre. Dans la nuit, le silence s'était changé en un bruit de feuillage et d'eau, un grand bruit d'enfance. La mort se refermait sur moi. Encore un peu de patience, et j'allais glisser de l'autre côté du monde, dans la région qui ne reflète jamais la lumière. J'existerais seule, loin des autres, dans cette pure existence qui est peut-être l'exact envers de la mort et que je ne connais guère que dans mes rêves : en vain je la cherche parfois dans le désert des montagnes et des plateaux ; la solitude n'est jamais achevée dès qu'on garde les yeux ouverts. J'allais fuir, le long d'une dimension mystérieuse, qui déferait ma vie et me ferait toucher à ma pure présence ; et peut-être au bout rencontrerais-je la mort, le rêve de mort que chaque fois je prends pour une vérité définitive, me laissant glisser avec une espèce d'abandon au fond du néant tandis qu'une voix crie : "Cette fois, c'est pour de bon, il n'y aura pas de réveil." Et quelqu'un demeure et dit : "Je suis morte", et, rêvant la mort qu'un vivant peut rêver, dans cet instant miraculeux la vie atteint l'extrême pureté de ma présence nue. Il ne se passe guère de semaine que je ne joue à ce jeu d'angoisse et de certitude. Mais cette nuit, mon corps repoussait l'abandon du sommeil, refusant de se livrer même en rêve à la mort, fût-ce pour la renier, refusant de dormir ; et il n'y avait en moi aucune angoisse, car ce refus avait tant de violence que la mort perdait son importance : le temps s'abolissait, l'existence s'affirmait sans recours aux autres ni à l'avenir. Mais cette flamme exigeait un aliment ; un instant, elle a brûlé des souvenirs, et des phrases qui se formaient dans ma gorge suffisaient à exalter mon cœur ; la vie se gonflait, elle me pressait : mais comment vivre dans la nuit de cette chambre, au milieu d'une ville verrouillée ? J'ai allumé et, couchée dans mon lit, j'ai écrit ces lignes. J'ai écrit le début de ce livre qui est mon recours suprême contre la mort, ce livre que j'ai tant souhaité écrire : le travail de toutes ces années n'a peut-être été destiné qu'à me donner l'audace et le prétexte de l'écriture. »

.....

« Et peut-être cette mort qui m'aura fait peur toute ma vie sera épuisée en une seconde ; je ne m'en apercevrai pas. Accident ou maladie, ce sera peut-être tellement *facile*. Une résignation conduit à une autre. Je serai morte pour les autres, et ne me verrai pas mourir. »

.....

« Sans doute je mourrai dans mon lit ; mon lit me fait peur ; une barque qui m'emporte, vertige ; je m'éloigne, je m'éloigne de la rive, immobile, auprès de quelqu'un qui parle et sourit, et dont le visage s'efface à la surface de l'eau où j'enfonce ; j'enfonce, et je glisse, et je pars, pour nulle part, sur mon lit, au fil de l'eau, du temps, de la nuit. »

Les rêves auxquels je fais allusion dans les lignes qui précèdent jouèrent un grand rôle dans mes débats avec la mort. Je ne sais combien de fois j'ai reçu un coup de revolver en plein cœur, je me suis enlisée dans des sables mouvants ; je m'engourdissais, je m'évanouissais, je m'abolissais ; et je trouvais un grand apaisement dans cet anéantissement auquel je consentais. Je réalisais ma mort, comme souvent j'avais en vain souhaité réaliser la guerre, la séparation : en faire le tour, les posséder, les annihiler, grâce à cette possession. Je traversais la mort, comme Alice traversa le miroir, et une fois de l'autre côté je m'en saisisais : je l'absorbais en moi au lieu de me dissoudre en elle ; bref, je lui survivais. Je me disais en expirant : « Cette fois, c'est pour de bon ; cette fois, il n'y aura pas de réveil ! » Et quelqu'un demeurerait qui disait : « Je suis morte. » Cette présence apprivoisait la mort ; j'étais morte et la voix murmurait : « Je suis là. » Et puis, je me réveillais et la vérité me sautait au visage : quand je serai morte, la voix ne dira plus rien. Il me semblait parfois que si je réussissais à être exactement présente à l'instant de ma mort, si je coïncidais avec elle, je la ferais *être* : ce serait une façon de la sauver. Mais non. Jamais elle ne me sera donnée, pensais-je ; et jamais non plus je ne ramasserai l'horreur qu'elle m'inspire en une définitive angoisse ; elle demeurera, sans recours, cette petite crainte fade, ces pensées de sommeil, l'image banale d'une barre noire, arrêtant la série des espaces mesurés qui représentent les années, et après laquelle la page demeure blanche ; je ne la toucherai pas : je ne connaîtrai que ce goût faux, mêlé à la saveur de ma vie. Et j'avais peur de vieillir : non parce que mon visage changerait et que mes forces diminueraient, mais à cause de ce goût qui allait s'épaissir et qui pourrait chaque instant, à cause de cette barre noire qui se rapprocherait, inexorablement.

La barre noire se perdait encore dans les lointains ; mais fatalement viendraient l'absence et la séparation. Je roulais à bicyclette, je regardais une campagne ruisselante de soleil et de vie, et mon cœur se crispait : elle existera encore, et non plus pour moi. Quand j'étais enfant, j'essayais de capter au passage une des petites âmes qui ne s'étaient pas encore incarnées et de dire à sa place : je ; maintenant, j'imaginai que quelqu'un plus tard me prêterait sa conscience, et que ce serait moi qui verrais par ses yeux. Emily Brontë avait regardé cette lune et ce halo de mousseline rousse ; elle avait pensé ; un jour, je ne la verrai plus. La même lune au fond de tous nos yeux pourquoi étions-nous, à travers le temps et l'espace, irréductibles les uns aux autres ? Cette mort qui nous est commune à tous, chacun l'aborde seul. Du côté de la vie, on peut mourir ensemble ; mais mourir, c'est glisser hors du monde, là où le mot « ensemble » n'a plus de sens. Ce

que je souhaitais le plus au monde, c'était de mourir avec qui j'aimais ; mais fussions-nous couchés cadavre contre cadavre, ce ne serait qu'un leurre : de rien à rien, il n'existe pas de lien.

Cette nuit informe, je la pressentais à travers des morts qui n'étaient pas la mienne. Il y avait eu Zaza ; elle venait encore me visiter la nuit, avec son visage jauni sous sa capeline rose, il y avait eu Nizan, et tout près de moi Bourla. Bourla s'était enfoncé dans le silence, dans l'absence, et un jour nous avions su qu'il fallait donner à cette absence le nom de mort. Et puis du temps avait passé : il n'en finissait pas d'être mort, il n'en finissait jamais. Souvent, la nuit surtout, je me disais : « Enterrons-le, et qu'on n'y pense plus ! » Que c'est commode, un bon enterrement classique ! le mort disparaît dans la fosse et sa mort avec lui ; on jette de la terre par-dessus, on tourne les talons, on est quitte ; ou, si l'on veut, on s'en revient de temps en temps pleurer en cet endroit où la mort est fichée : on sait où la trouver. Et puis d'ordinaire, les gens s'éteignent dans un lit, dans une maison ; leur absence, c'est l'envers de leur ancienne présence : sa chaise est vide, dit-on ; à cette heure-ci, il aurait fait tourner la clef dans la serrure. Bourla, quand je me promenais dans Paris, j'essayais de dire : il n'est pas là ; mais de toute façon, il n'aurait pas été justement là où j'étais ; d'où était-il absent ? de nulle part, de partout ; son absence infestait le monde tout entier. Et ce monde était plein, pourtant ; il n'y demeure aucune place pour celui qui n'y tient plus sa place. Quelle séparation ! quelle trahison ! A chaque battement de nos cœurs, nous renions sa vie et sa mort. Un jour, nous aurons tout à fait achevé de l'oublier. Un jour, cet absent cet oublié, ce sera moi.

Pourtant, je ne pouvais pas même souhaiter d'échapper à cette malédiction : infinie, notre vie se dissoudrait dans l'universelle indifférence. La mort conteste notre existence mais c'est elle qui lui donne son sens ; par elle s'accomplit l'absolue séparation, mais elle est aussi la clef de toute communication. J'avais tenté dans *Le Sang des autres* de montrer qu'elle se brisait contre la plénitude de la vie ; et j'avais voulu démontrer dans *Pyrrhus et Cinéas* que, sans elle, il ne saurait y avoir ni projets ni valeurs. Dans *Les Bouches inutiles*, au contraire, c'est l'horreur de cette distance entre vivants et morts que j'avais eu dessein de peindre. Quand je commençai, en 1943, *Tous les hommes sont mortels*, je l'envisageai avant tout comme un long vagabondage autour de la mort.

Ce roman, j'en parlerai plus tard, car il s'est enrichi pendant la première année de l'après-guerre. Je veux seulement faire une remarque. Avant d'écrire *L'Invitée*, je tâtonnai pendant des années ; du moment où je l'eus commencé, je ne cessai plus d'écrire, sauf pondant de brèves périodes où les événements m'occupaient tout entière ou me paralysaient ; le passage de mon expérience à la littérature ne me posait plus de problème capital. Il en va de même pour la plupart des écrivains, mon cas n'a rien d'exceptionnel : il me semble d'autant plus opportun de le considérer de près. Pourquoi est-ce que désormais j'eus toujours « quelque chose à dire » ?

D'abord, je savais mieux mon métier et j'avais pris de la confiance ; quand je retournai dans ma tête l'idée d'un livre, j'avais la certitude qu'il serait publié : je croyais en son existence, et cela m'aidait à le faire exister. Mais il y a une autre raison, beaucoup plus essentielle. Je l'ai dit : c'est seulement quand une faille s'était creusée dans mon expérience que j'avais pu prendre du recul et en parler. Depuis la déclaration de guerre, les choses avaient définitivement cessé d'aller de soi ; le malheur avait fait irruption dans le monde : la littérature m'était devenue aussi nécessaire que l'air que je respirais. Je n'imagine pas, qu'elle soit un recours contre l'absolu désespoir ; mais je n'en avais pas été réduite à cette extrémité, loin de là ; ce que j'avais personnellement éprouvé, c'est la pathétique ambiguïté de notre condition, à la fois affreuse et exaltante ; j'avais constaté que j'étais incapable d'en tenir ensemble les deux aspects, comme aussi d'en articuler clairement en moi-même ou l'un ou l'autre : je restais toujours ; en deçà des triomphes de la vie et de ses atrocités. Consciente de l'abîme qui séparait ce que je ressentais de ce qui est, j'avais besoin d'écrire, pour rendre justice à une vérité avec laquelle ne coïncidait aucun des mouvements de mon cœur ; je crois que beaucoup de vocations d'écrivain s'expliquent d'une manière analogue ; la sincérité littéraire n'est pas ce qu'on imagine d'ordinaire : il ne s'agit pas de transcrire les émotions, les pensées, qui instant par instant vous traversent, mais d'indiquer les horizons que nous ne touchons pas, que nous apercevons à peine, et qui pourtant sont là ; c'est pourquoi, pour comprendre d'après son œuvre la personnalité vivante d'un auteur, il faut se donner beaucoup de peine. Quant à lui, la tâche dans laquelle il s'engage est infinie, car chacun de ses livres en dit trop et trop peu. Qu'il se répète et se corrige pendant des dizaines d'années, il ne réussira jamais à capter sur le papier, non plus que dans sa chair et son cœur, la réalité innombrable qui l'investit. Souvent, l'effort qu'il fait pour s'en approcher constitue, à l'intérieur de l'œuvre, une espèce de dialectique ; dans mon cas, elle apparaît clairement. Le fin de *L'Invitée* ne me satisfait pas : ce n'est pas le meurtre qui permet de surmonter les difficultés engendrées par la coexistence. Je voulus, au lieu de les esquiver, les aborder de front ; dans *Le Sang des autres*, dans *Pyrrhus et Cinéas*, je cherchai à définir notre juste rapport avec autrui. Je décidai que bon gré mal gré, nous intervenons dans des destins étrangers et que nous devons assumer cette responsabilité. Mais cette conclusion appelait une contrepartie ; car je sentais avec acuité qu'à la fois j'étais responsable et que je ne pouvais rien. Cette impuissance fut un des principaux thèmes que j'abordai dans *Tous les hommes sont mortels*. J'essayai aussi d'y rectifier l'optimisme moral de mes deux précédents ouvrages en décrivant la mort, non seulement comme une relation de chaque homme à tout, mais aussi comme le scandale de la solitude et de la séparation. Ainsi chaque livre me jeta désormais vers un livre nouveau, parce que le monde s'était dévoilé à moi comme débordant tout ce que j'en pouvais éprouver, connaître et dire.

1. La date avait été reportée de décembre en mars. Le Renaudot fut décerné quinze jours plus tard.

2. L'impression n'avait pas encore été commencée quand arriva la Libération.
3. Nous prenions nos repas à l'hôtel.
4. En janvier 1945.
5. Il n'occupait pas le même emplacement qu'aujourd'hui : il était situé aussi rue des Grands-Augustins, mais sur le trottoir d'en face.
6. Geneviève Gennari, dans l'essai qu'elle a écrit sur moi, remarque que les fêtes tiennent une grande place dans mes livres ; en effet, j'en ai décrit plusieurs dans *Tous les hommes sont mortels*, dans *Les Mandarins*, et j'en ai parlé dans la *Morale de l'ambiguïté*. Ce sont les *fiestas* — et la nuit du 25 août dont elles étaient une anticipation — qui m'ont découvert la valeur de ces intermèdes.
7. Caillois dans *Le Mythe de la fête* et Georges Bataille dans *La Part du diable* ont donné de ce phénomène une analyse beaucoup plus exhaustive ; j'indique seulement ce qu'il a signifié pour moi. Chacun des écrivains qui s'y sont intéressés l'a interprété à sa façon : le rôle de la fête chez Rousseau, par exemple a été bien mis en lumière par Starobinski dans *La Transparence et l'Obstacle*.
8. Je pense, par exemple, au pique-nique auquel j'accompagnai Zaza sur les bords de l'Adour.
9. Je l'ai fait.
10. Je m'aperçois que, dix ans plus tard, j'ai attribué presque textuellement cette phrase à l'héroïne des *Mandarins*, Anne Dubreuilh. Mais il y a une grande différence : l'attitude d'Anne, intimement liée à l'ensemble de son personnage, ne représente ni une vérité ni une erreur ; elle est contestée par celle de Dubreuilh et d'Henri Perron ; et le roman n'indique aucune préférence pour l'une plutôt que pour l'autre. Au contraire, chez Jean-Pierre, comme chez Blomart, l'*abstention* est un moment d'une évolution morale, et ils finissent par la dépasser. On aboutit donc à une conclusion univoque et édifiante, tandis que dans *Les Mandarins* aucune décision n'est arrêtée, on ne sait qui a tort ou raison, l'ambiguïté est respectée.
11. La réplique de l'héroïne : « Pourquoi choisirions-nous la paix ? » reflète, comme la fin du *Sang des autres*, la morale de *Crainte et tremblement* de Kierkegaard.

COLLECTION FOLIO



GALLIMARD

5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07
www.gallimard.fr

© *Éditions Gallimard, 1960.*

Simone de Beauvoir

La force de l'âge

Vingt et un ans et l'agrégation de philosophie en 1929. La rencontre de Jean-Paul Sartre. Ce sont les années décisives pour Simone de Beauvoir. Celles où s'accomplit sa vocation d'écrivain, si longtemps rêvée. Dix ans passés à enseigner, à écrire, à voyager sac au dos, à nouer des amitiés, à se passionner pour des idées nouvelles. La force de l'âge est pleinement atteinte quand la guerre éclate, en 1939, mettant fin brutalement à dix années de vie merveilleusement libre.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Romans

L'INVITÉE (1943). (Folio n° 768).

LE SANG DES AUTRES (1945). (Folio n° 363).

TOUS LES HOMMES SONT MORTELS (1946). (Folio n° 533)

LES MANDARINS (1954). (Folio n° 769 et 770).

LES BELLES IMAGES (1966). (Folio n° 243).

QUAND PRIME LE SPIRITUEL (1979). Repris sous le titre ANNE, OU
QUAND PRIME LE SPIRITUEL (2006) (Folio n° 4360).

Récit

UNE MORT TRÈS DOUCE (1964). (Folio n° 137).

Nouvelles

LA FEMME ROMPUE (1968). (Folio n° 960).

Théâtre

LES BOUCHES INUTILES (1945).

Littérature - Essais

PYRRHUS ET CINÉAS (1944).

POUR UNE MORALE DE L'AMBIGUÏTÉ (1947).

L'EXISTENTIALISME ET LA SAGESSE DES NATIONS (1948). (Arcades
n° 90).

POUR UNE MORALE DE L'AMBIGUÏTÉ *suivi de* PYRRHUS ET CINÉAS.
(Folio Essais n° 415).

L'AMÉRIQUE AU JOUR LE JOUR (1948). (Folio n° 2943).

LE DEUXIÈME SEXE, tomes I et II (1949). (Folio Essais n°s 37 et 38).

LA FEMME INDÉPENDANTE. Textes extraits de LE DEUXIÈME SEXE.
(Folio 2 € n° 4669).

PRIVILÈGES (1955). Repris dans la collection « Idées » sous le titre FAUT-IL
BRÛLER SADE ?, n° 268.

LA LONGUE MARCHÉ, essai sur la Chine (1957).

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE RANGÉE (1958). (Folio n° 786).

LA FORCE DE L'ÂGE (1960). (Folio n° 1782).

LA FORCE DES CHOSES (1963). (Folio n°s 764 et 765).

LA VIEILLESSE (1970).

TOUT COMPTE FAIT (1972). (Folio n° 1022).

LES ÉCRITS DE SIMONE DE BEAUVOIR, La vie - L'écriture (1979), par
Claude Francis et Fernande Gontier. Avec en appendice des textes inédits ou
retrouvés.

LA CÉRÉMONIE DES ADIEUX, suivi de ENTRETIENS AVEC JEAN-PAUL
SARTRE, août-septembre 1974 (1981). (Folio n° 1805).

LETTRES À SARTRE. Tome I : 1930-1939. Tome II : 1940-1963 (1990).
Édition établie, présentée et annotée par Sylvie Le Bon de Beauvoir.

JOURNAL DE GUERRE, septembre 1939-janvier 1941 (1990). *Édition établie,
présentée et annotée par Sylvie Le Bon de Beauvoir.*

LETTRES À NELSON ALGREN. Un amour transatlantique,
1947-1964 (1997). *Texte établi, traduit de l'anglais, présenté et annoté par Sylvie
Le Bon de Beauvoir.* (Folio n° 3169).

CORRESPONDANCE CROISÉE SIMONE DE BEAUVOIR - JACQUES-
LAURENT-BOST, 1937-1940 (2004). *Édition établie, présentée et annotée par
Sylvie Le Bon de Beauvoir.*

Témoignage

DJAMILA BOUPACHA (1962), en collaboration avec Gisèle Halimi.

Scénario

SIMONE DE BEAUVOIR (1979), un film de Josée Dayan et Malka Ribowska,
réalisé par Josée Dayan.

Aux Éditions du Mercure de France

Entretiens

SIMONE DE BEAUVOIR AUJOURD'HUI. Six entretiens avec Alice
Schwarzer (1983).

Cette édition électronique du livre *La force de l'âge* de Simone de Beauvoir a été réalisée le 16 octobre 2013 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782070377824 - Numéro d'édition : 247729).

Code Sodi : N56672 - ISBN : 9782072497865 - Numéro d'édition : 256227

Le format ePub a été préparé par ePage
www.epagine.fr
à partir de l'édition papier du même ouvrage.